

TRAITE DE L'AMOUR DE DIEU

AVERTISSEMENT

Les Sœurs du Monastère de la Visitation d'Annecy ont autorisé cette numérisation de l'édition des Œuvres Complètes de saint François de Sales, dont elles sont propriétaires, pour permettre aux membres des Congrégations, Instituts et Familles et Groupes Salésiens un accès plus rapide aux textes de saint François de Sales. La numérisation, *qui a simplifié des références et des notes*, ne prétend nullement remplacer l'édition d'Annecy que l'on peut toujours acheter (collection complète ou volumes séparés) au Monastère de la Visitation à Annecy.

[Table des matières p.393](#)

PREFACE DE DOM MACKEY OSB

INTRODUCTION

Le Traité de l'Amour de Dieu est la révélation complète de l'esprit et du cœur de saint François de Sales arrivé à l'apogée du génie et de la sainteté. Bien qu'en elle-même *l'Introduction à la Vie dévote* soit un chef-d'œuvre, ce n'est pourtant, à l'égard de celui-ci, qu'une radieuse aurore comparée à un midi resplendissant.

Là, c'est à tous les chrétiens de bonne volonté que le saint Auteur s'adresse ; ici, il a spécialement en vue les âmes d'élite, capables de suivre son vol dans la contemplation des mystères ineffables de la charité de Dieu pour sa créature et du retour généreux que la créature doit à son Créateur. Pour parler à Philothée, il s'inspire de l'indulgence avec laquelle l'Apôtre se faisait *tout à tous afin de les gagner tous* ; mais lorsqu'il s'adresse à Théotime, sa diction s'élève avec sa pensée, on croirait entendre un écho des inimitables accents de saint Paul aux fidèles d'Ephèse (3,8 et 19) : le Docteur paraît investi à son tour de la mission *d'évangéliser les inscrutables richesses du Christ*, d'enseigner *cette suréminente science de la charité* qui doit remplir les cœurs *de toute la plénitude de Dieu*. Ce sujet, le plus sublime qui puisse s'offrir à l'intelligence humaine, notre Saint l'expose sous tous ses aspects, l'exploite dans toute son étendue. Après avoir montré comment la charité plonge ses racines dans les profondeurs de la nature et de la grâce, il en explique les développements, en indique les principaux exercices, et, d'ascensions en ascensions, s'élève jusqu'à cette perfection de l'amour divin, qui consiste dans l'union de l'âme avec son Principe, union commencée ici-bas par l'oraison, pour se consommer au ciel dans les splendeurs de la vision béatifique.

La préparation de cet incomparable livre fut l'œuvre de prédilection de notre Saint, le sujet des méditations de sa vie entière, la " belle esmeraude " dont la vue le reposait au milieu des labeurs de l'apostolat. Résumé de savantes études et fruit d'une longue expérience, ce *Traité*, nous le répétons, est l'histoire intime de l'âme de saint François de Sales, l'une des plus admirables créations de la toute puissance et de la bonté divine ; aussi, a-t-il été signalé, et avec raison, comme son plus beau titre à l'auréole du Doctorat. Le " Docteur de la dévotion " s'y révèle comme le Docteur de l'Amour divin, et, tout en développant les principes les plus élevés de l'ascétisme, il jette des clartés inattendues sur les conceptions les plus abstraites de la théologie mystique, cette céleste science, " consommation de toute science, qui est à la fois l'état et la fin de la perfection chrétienne " (Saint Bonaventure).

Rien donc, dans cet ouvrage, qui n'ait un intérêt spécial, rien qui ne mérite d'être l'objet d'un examen approfondi à quelque point de vue qu'on l'envisage : toutefois, cette Introduction aura principalement pour but l'étude de la doctrine même contenue dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, et cela, non seulement à raison de son importance intrinsèque, mais parce que cette doctrine si sûre et si lumineuse n'a pas été toujours appréciée à sa juste valeur. Arnauld et les autres fauteurs du jansénisme, Molinos et son école quiétiste ont prétendu étayer sur les enseignements du saint Evêque de Genève l'échafaudage de leurs erreurs : ils ont

travesti le sens de ses paroles, ils en ont falsifié le texte. Fénelon lui-même, trompé par l'ardent désir d'appuyer ses opinions sur l'autorité d'un Saint dont il vénérât à la fois la science et la piété, détourna la véritable signification des expressions de notre Docteur. Ces nuages se seraient dissipés comme les brouillards du matin aux premiers rayons du soleil, si l'on avait eu soin de laisser le *Traité de l'Amour de Dieu* rayonner de son propre éclat. Malheureusement, Bossuet, qui revendiqua l'honneur de la défense, n'avait pas suffisamment étudié l'enseignement de saint François de Sales. Tout en réfutant les fausses conclusions de Fénelon, il lui arriva de rabaisser la doctrine du bienheureux Prélat.

Cette controverse eut ainsi pour résultat d'amoindrir dans l'Eglise de France l'autorité de notre Saint, et de le reléguer dans l'opinion de plusieurs parmi les théologiens de second ordre. Son *Theotime* subit pour un temps le contre-coup de cette prévention. C'est pourquoi il nous semble nécessaire de faire dans cette Introduction une part assez étendue à la célèbre controverse du semi-quiétisme. Il ne sera pas difficile de trouver dans le Bref du Doctorat et dans les témoignages de graves écrivains, des armes puissantes pour réduire à néant les interprétations inexactes données aux enseignements de saint François de Sales.

Un court aperçu historique sur l'origine et la composition du *Traité* précèdera l'étude du côté théologique, qui sera le principal objet de notre attention. Suivront quelques considérations sur les qualités littéraires de l'ouvrage, et sur les relations particulières qu'il présente avec les autres écrits et avec la vie même de l'Auteur.

I

Aperçu historique du Traité de l'Amour de Dieu

Divers événements ou les sollicitations de ses amis avaient déterminé saint François de Sales à la publication de ses trois premiers ouvrages. Il n'en fut pas ainsi du *Traité de l'Amour de Dieu*. Ce livre est une production spontanée de son cœur, le fruit de sa longue expérience et de son intime union avec le Seigneur. Tel un géant qui ayant gravi d'un bond les sommets les plus élevés redescend vers le voyageur attardé au milieu de la plaine, et l'entraîne dans la rapidité de sa course, ainsi notre Docteur, après avoir atteint les cimes de l'amour divin, redescend, pour ainsi dire, vers l'âme chrétienne désireuse de fournir le même parcours : il l'excite, la soulève, l'emporte jusque dans le sein de la charité incréée. Le zèle, " cette passion sainte " qui, au témoignage de l'Auteur (Liv. V, chap 9), " fait tant écrire de livres de piété, " est donc l'unique inspirateur de celui-ci. Les manuels élémentaires de spiritualité étaient rares au commencement du XVII^e siècle, plus rares encore les recueils ascétiques et mystiques accessibles à la moyenne des intelligences. La nomenclature et l'examen des ouvrages cités dans la Préface du *Traité* prouvent suffisamment cette lacune ¹; notre Saint dut la constater plus d'une fois, surtout depuis qu'il se fut

¹-La même conclusion ressort de l'examen de quelques traités de haute spiritualité qui avaient une certaine vogue à cette époque. Si saint François de Sales ne les cite pas dans sa Préface il les nomme ailleurs. Il suffit de les parcourir pour se convaincre mieux encore de l'utilité et de l'opportunité des écrits ascétiques de notre Docteur. Quelques détails sur ces ouvrages ne seront pas sans intérêt. On en compte quatre principaux : la Perle Evangelique (*Margarita evangelica, incomparabilis thesaurus divinae Sapientiae, MDXLV*), par un auteur inconnu; la Methode de servir Dieu, du P. Alphonse de Madrid ; l'Abregé de la perfection, écrit par une dame milanaise (voir *L'Esprit de saint François de Sales*, par Mgr Camus, Partie VII, § vii) ; la Regle de perfection reduite au seul point de la Volonté divine, par le célèbre P. Benoit de Canfeld, Capucin anglais. Les trois premiers de ces ouvrages sont caractérisés par saint François de Sales comme " livres fort obscurs et qui cheminent par la cime des montagnes." (Lettre à une dame, novembre 1607.) Cette désignation convient tout spécialement à la Perle. Ailleurs, écrivant à sainte Jeanne-Françoise de Chantal (avril 1606) " Le livre de la Methode de servir Dieu est bon, " lui dit notre Saint, " mais embarrassé et difficile plus qu'il ne vous est requis." En effet, l'aridité des raisonnements et les divisions et subdivisions de ce traité le compliquent au point d'en bannir l'onction et d'en

chargé de la direction de la Baronne de Chantal. Aussi le voyons-nous occupé de la composition de son chef-d'oeuvre avant même d'avoir groupé les matériaux de *l'Introduction à la Vie devote*

Ce n'était pas une suite de déductions abstraites qu'il projetait, mais un livre plein de chaleur et de mouvement ; c'est la *Vie de la sainte Charité* qu'il voulait écrire. Le *Traité* est annoncé sous cette forme métaphorique dans une lettre à Mme de Chantal, en date du 11 février 1607 : "...Affin que vous sachiez tout ce que je fay, " dit le bienheureux Prélat, " quand je puis avoir quelque quart d'heure de relay, j'escris une vie admirable d'une *sainte* de laquelle vous n'aves encor point ouÿ parler, et je vous prie de ne point aussi en dire mot; mais c'est une besoigne de longue haleyne, et que je n'eusse pas osé entreprendre si quelques uns de mes plus confidens ne m'y eussent poussé : en verres quelque bonne piece quand vous viendrés. Je pourray y joindre celle de nostre villageoise en en quelque petit coin, car celle la sera deux fois pour le moins aussi grande quela grande vie de la Mere Therese ; mais, comme je vous dis, je desire que cela ne se sache point qu'elle ne soit entierement faite, et je ne fay que de la commencer.c'est pour me recreer, et filer, aussi bien que vous, ma quenouille. " Plus tard, dans la lettre bien connue, adressée au printemps de 1609 à l'Archevêque de Vienne, les grandes lignes du *Traité* commencent à se dessiner, et l'Auteur laisse entrevoir le caractère de son ouvrage. " Je medite donq un livret *de l'Amour de Dieu*, "dit-il, "non point pour en traiter speculativement, mais pour en montrer la prattique en l'observation des commandemens de la premiere Table. " Le 5 février 1610, nouvelle et intéressante allusion au cher travail : " Avec grande devotion, " mande notre Saint à Mme de Chantal, " je vay mettre la main au livre *de l'Amour de Dieu*, et m'essayeray d'en escrire autant sur mon coeur comme je feray sur le papier."

Deux ans et plus vont s'écouler sans qu'on trouve aucune mention de ce projet dans la correspondance de l'Evêque de Genève ; mais, pendant ce laps de temps, un évènement se préparait, évènement dont l'influence allait être décisive non seulement pour l'achèvement de l'ouvrage, mais encore pour en déterminer la nuance spéciale, le caractère distinctif. Nous voulons parler de l'établissement de l'Ordre de la Visitation et de la formation des premières religieuses qui devaient en faire partie. Notre Saint avoue que les entretiens, les prières, les sollicitations de ses filles entrèrent pour beaucoup dans la composition du *Traité* : " Et c'est une bonne partie de ce que je te communique maintenant, " dit-il au lecteur dans sa Préface, " que je dois a cette benite assemblée. " Plus loin il ajoute : " Il y a voirement long tems que j'avois projeté d'escrire de l'amour sacré, mais ce projet n'estoit point comparable a ce que cette occasion m'a fait produire."

Les instances affectueuses par lesquelles les Filles de la Visitation, et en particulier leur Fondatrice, pressaient le saint Prélat de poursuivre la préparation de son livre ne constituent pas la moindre part de leur collaboration à ce précieux travail. On en trouve des traces intéressantes dans les lettres que sainte Jeanne-Françoise de Chantal adressait à son " unique Pere." " Je sens une extrême consolation, " lui écrit-elle, ² " quand je sais que vous travaillez après ce divin ouvrage de l'amour divin ; " et ailleurs ³: " Je suis

rendre la lecture très difficile. Quant à l'Âbregé de la perfection il a été reproduit par Mgr Camus en 1637, sous ce titre : Livre de la Perfection chrestienne, esclaircissement spirituel. On en retrouve aussi une sorte d'adaptation dans le Livre de l'Abnegation, premier ouvrage du Cardinal de Bérulle (voir sa Vie, par Germain Habert, liv.I chap.4). En parcourant ces deux reproductions on se convaincra de la juste appréciation que saint François de Sales avait faite de l'original, dont on ne connaît aucun exemplaire. Plus simple et plus onctueux quant à la forme, le petit traité du P. De Canfeld est, quant à la doctrine, plus subtil et plus profond encore que les autres livres dont nous venons de parler. La troisième Partie surtout est très nuageuse. Elle fut publiée pour la première fois dans l'édition latine de 1608, sous ce titre : Pars tertia, De Voluntate essentiali...agens de Vita supereminente, traduite un peu plus tard. Le Saint l'avait probablement en vue lorsqu'il déclarait à Théotime (Préface, p.6), comme il l'avait dit à Philothée (Partie III, chap 2), qu'il ne prétendait pas traiter d'une " certaine vie sureminente." C'est sans doute du même ouvrage dont il est question dans cet avis adressé par le saint Directeur à une Supérieure de la Visitation : " On peut laisser lire le livre de la Volonté de Dieu, jusqu'au dernier, qui n'estant asses intelligible pourroit estre entendu mal a propos."

²- Oeuvres de sainte Jeanne- Françoise de Chantal (Paris, Plon, 1877), tome IV, Lettre VI

³- Ibid., Lettre X

puissamment mortifiée quand je sais que l'on vous détourne d'écrire au livre de l'amour divin. " Ces sollicitations portèrent leur fruit. Le 17 juillet 1612 notre Saint écrit à un religieux : "Je travaille apres le livre que vous souhaitez, et seres des premiers a qui j'en dedieray une copie, si jamais Dieu me le fait voir au jour. " Vers la fin de janvier 1613 ⁴, il mande encore à sainte Jeanne-Françoise : " J'ay des-ja travaillé deux heures en *l'Amour de Dieu*." Enfin, le 20 mai de cette même année, le Saint croit entrevoir dans un avenir rapproché l'achèvement de son *Theotime*. " J'ay promis, " dit-il à son ami Des Hayes, " le livre de *l'Amour a Rigaud de Lion*. "

Toutefois, l'année 1614 doit être considérée comme l'époque centrale de la composition du *Traitté*. Le 10 janvier le Saint s'excuse auprès de M. de Soulfour de manquer de loisir pour entreprendre toute " autre besoigne," car, dit-il, "je suis encor un peu attaché a un *Traitté de l'Amour de Dieu*, lequel j'estimerois *piaculum* de laisser maintenant imparfait, puis qu'il ne me faut plus que je ne sçai combien de moys pour l'envoyer au monde... Je suis tellement accablé d'affaires, ou plustost d'empeschemens, qu'a peyne puis-je dérober ça et la des quartz d'heure pour employer a ces escritures spirituelles. "⁵

Le jour suivant, nouvelle lettre à la Mère de Chantal qui réitérait ses instances relativement à la rédaction de ce livre dont l'achèvement lui tenait tant au coeur. Et son bienheureux Père de lui répondre que, " tout froid et tout glacé qu'il est, il vient de prendre la résolution de poursuivre son entreprise avec un nouveau courage"; et, ajoute-t-il, "□contés ce jour pour celuy auquel je commence d'y employer tous les momens que je pourray tirer de la presse de mes autres devoirs, et invoqués incessamment sur moy l'amour du divin Amant. " Le travail se continua si activement que le 7 novembre de la même année, au moment de partir pour Sion, le Saint écrivait à Mme de la Fléchère: " Le livre de *l'Amour de Dieu* est achevé, mais il faut le transcrire avant qu'on l'envoie a l'imprimeur. " Un peu plus tard, s'adressant à son ami Mgr Fenouillet : ⁶" Pour le regard du livre de *l'Amour de Dieu*," lui écrit-il, " je le revois et fais transcrire pour l'envoyer, Dieu aydant, ce Caresme a l'imprimeur, qui aura charge de vous faire presenter des premieres copies. "

C'était donc vers la fin de 1614 que se terminait le premier jet du *Traitté de l'Amour de Dieu*, mais cette rédaction devait être considérablement retouchée et subir des modifications importantes. En parcourant les Manuscrits originaux,⁷ on suit avec intérêt ce remaniement, on peut constater les diverses additions et suppressions faites par le saint Auteur. Georges Roland copia une partie du *Traitté* ⁸; mais M. Michel Favre y travailla davantage encore. Dans un billet sans date qui appartient vraisemblablement à cette période, on lit en effet : " Nostre Mr Michel, a moytié malade, ne sçauroit escrire ce que je luy fournirois du livre ⁹. " Le bienheureux Prélat continuait ainsi à tenir la digne Mère de Chantal au courant des progrès de son ouvrage. Le 5 mars 1615, il lui rappelle l'engagement qu'il a pris envers elle d'y employer tous ses loisirs : " Je fay ce que je puis pour le livre. Croyés que ce m'est un martyr bien grand de ne pouvoir gagner le tems requis ; neanmoins j'avance fort et croy que je tiendray parole a ma treschere mere. "

⁴-La date de cette lettre manque, mais elle peut être approximativement fixée par l'allusion qu'elle contient au décès du baron de Lux (5 janvier 1613), dont la nouvelle était arrivée la veille.

⁵-L'Autographe de cette lettre est conservé à Paris, chez les Dames de Saint-Maur. (Voir les Etudes religieuses des RR. PP. de la Compagnie de Jésus, mars 1868.)

⁶-Une ancienne copie de cette lettre inédite est gardée au Monastère de la Visitation de Toulouse. Bien qu'elle ne soit pas datée, son contexte prouve qu'elle a été écrite vers la fin de l'année 1614

⁷-Voir à la cinquième Partie de cette Introduction la description des deux groupes de Manuscrits. Il s'agit ici du premier, qui comprend ceux de la rédaction élaborée de 1606 à 1614.

⁸--Process. Remiss. Gebenn. (I) ad art. 26

⁹- L'Autographe de ce billet inédit appartient à Mlle Milliet, de Saint Alban (Savoie).

Tandis que le Saint perfectionnait son travail dans une dernière révision, de nouvelles flammes embrasaient son cœur; à mesure que sa plume décrivait les merveilleux transports de l'amour divin, il en faisait lui-même l'heureuse expérience. En relisant son admirable livre il ne pouvait contenir les sentiments qui débordaient de son âme. C'était en versant d'abondantes larmes qu'il parcourait ces pages toutes parfumées de la plus intime dévotion ¹⁰, ainsi qu'il l'avoua plus tard à saint Vincent de Paul. Sainte Jeanne-Françoise de Chantal recevait de semblables confidences. Vers les premiers mois de 1615 son bienheureux Père lui parle du *Traitté* en ces termes : " J'ay esté bien marri ce matin qu'il m'ait fallu quitter ma besoigne sur le point qu'il m'estoit arrivé une certaine affluence du sentiment que nous aurons pour la veue de Dieu en Paradis, car je devois escrire cela en nostre livret ; mays maintenant je ne l'ay plus. " A leur tour, Claude Nicolas de Coex, René Favre de la Valbonne et François Favre déposent que ce fut en la fête de l'Annonciation de cette même année qu'un globe de feu descendit sur la tête de saint François de Sales, tandis qu'il rédigeait un de ses plus beaux chapitres sur le mystère de l'Incarnation.

L'allusion au pèlerinage fait à Milan en 1613, " il y a deux ans," permet de préciser la date de la rédaction définitive du chapitre onzième du Livre VI. C'est aussi en 1615 que dut être écrite une lettre à sainte Jeanne Françoise de Chantai, dont le fragment suivant est cité par la Mère de Chaugy ¹¹: " Ma chere fille, " lui dit l'Evêque de Genève, " benissés Dieu du loysir qu'il m'a donné ces deux jours pour faire un peu d'orayson extraordinaire ; car vrayement sa Bonté a respandu dans mon esprit tant de lumieres, et dans mon pauvre coeur tant d'affection pour escrire en nostre cher livre du saint amour, que je ne sçay ou je prendray des paroles pour exprimer ce que j'ay conceu. " Quand s'ouvrit l'année 1616 le *Traitté* n'était pas encore achevé : le seizième chapitre du Livre X est écrit au dos d'une lettre adressée à l'Auteur en date du 6 janvier de cette même année ; cependant la publication ne devait guère souffrir de délai. Le 2 février ¹² le Saint écrivait à la Mère Favre, Supérieure de la Visitation de Lyon : "Il n'y a pas grand hazard que le livre de *l'Amour de Dieu* soit retardé ; je le fay cependant revoir."

D'après l'Approbation de Mgr Berthelot (p.408) on devine avec quelle impatience l'ouvrage était attendu. La réputation de sainteté dont jouissait notre Docteur, le succès qu'avait obtenu *l'Introduction*, tout faisait souhaiter l'apparition de ce volume qui devait contenir de plus amples développements d'une doctrine déjà si hautement appréciée. La remarquable Approbation du chanoine Deville contient également l'expression de ce désir. Dès le 28 mars 1616, ¹³ Pierre Rigaud s'était muni du Privilège d'imprimer et n'attendait plus que la communication du Manuscrit. Enfin, vers le mois de mai de cette année, comme nous l'apprennent les lettres de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, " le bon M. Michel " Favre partit pour Lyon avec le " benit livre ", et il ne devait pas " bouger de là " que tout ne fût imprimé. Peu après le départ de son secrétaire, l'Auteur lui avait adressé ses dernières recommandations au sujet du précieux dépôt qu'il remettait entre ses mains¹⁴. Les Approbations furent bientôt obtenues, et dès le 3 juin notre Saint annonçait

¹⁰-Le P. de la Rivière, Vie, livre IV, chap. XLIV

¹¹-Process. remiss. Gebenn. (II), ad art. 75

¹²-Cette lettre a été donnée dans les éditions de Virès et de Migne sous la fausse date du 2 décembre 1615.

¹³ Il est surprenant qu'un bibliophile aussi érudit que M. Rochembilière se soit mépris au point de supposer l'existence d'une édition du *Traitté* antérieure à celle de 1616. (Voir le Catalogue de la Bibliothèque de feu M. A. Rochembilière, Paris, 1882, p. 17.) Cette supposition se base sur une phrase du Privilège où Rigaud annonce que l'ouvrage va être imprimé " de nouveau, " Ce n'est là qu'une variante de la formule ordinaire " pour la première fois." (Voir le Privilège de la *Vie* de saint François de Sales par Dom Jean de Saint François et plusieurs autres publications de la même époque.)

¹⁴- " M. Michel, mon ami, " lui écrivait-il, " vous remettres nos pauvres cahiers aux pieds de Monseigneur l'Archevesque, s'il est au lieu et en loysir, et s'il veut s'appliquer à cette lecture ; sinon vous les remettres entre les mains de M. Deville, docteur en sainte theologie, député pour l'approbation des livres, et, par son advis, vous presenterés ces cahiers à M. de Meschatin de la Faye, vicaire general de l'archevesché de Lyon, et à d'autres docteurs. Car, comme je me connois et suis tres fautif, et que j'ay peu de loysir pour revoir mes petitz ouvrages, certainement je desire et supplie tres instamment

à l'une de ses filles spirituelles qu'elle n'attendrait plus " deux mois " avant de posséder le livre si longtemps désiré. En effet, le 31 juillet l'impression en était terminée; il parut sous ce titre :

Traicté de l'Amour de Dieu, par François de Sales, Evesque de Geneve. A Lyon, chez Pierre Rigaud, rue Merciere, au coing de rue Ferrandiere, à l'Enseigne de la Fortune. M.DC.XVI. Avec Approbation des Docteurs, et Privilege du Roy pour dix ans.

Un intéressant fragment autographe contenant deux corrections, avec des renvois aux pages de l'imprimé, nous permet d'affirmer que le Saint donna au moins un coup d'oeil aux épreuves de son livre¹⁵. L'impression si rapidement exécutée est bonne cependant, et, chose rare pour l'époque, ne présente que peu de fautes. Toutefois, le saint Auteur, envoyant le 15 août 1616 un des premiers exemplaires de l'ouvrage à l'un de ses disciples, probablement le duc de Bellegarde, se plaint de son imprimeur : " Le libraire, " écrit-il, " a laissé couler plusieurs fautes en cet oeuvre, et moy aussi plusieurs imperfections ; mais s'il se treuve des besoignes parfaites en ce monde elles ne doivent pas estre cherchees en ma boutique. "

La première édition est vraisemblablement la seule qui ait été publiée sous la surveillance de l'Auteur. Celui-ci, dans une lettre au P. Antoniotti¹⁶, fait allusion aux nombreuses réimpressions qui parurent les quatre années suivantes : " J'envoie aussi à V. P. le *Traité* que je fis de *l'Amour de Dieu*, lequel se traduit maintenant par un gentilhomme, et assez heureusement, à mon avis. Il me fâche que dans cette édition, qui est la sixième, on ait laissé couler tant de fautes en un livre où il serait requis qu'il ne s'en trouvât pas une, d'autant qu'une erreur de l'imprimeur peut aisément produire de faux sens és matières importantes. Aussi, si j'avais pu trouver quelques copies de la première édition, je vous l'eusse sans doute envoyée. " En effet, l'édition de 1617 fut reproduite plusieurs fois, et l'on retrouve trois réimpressions de celles de 1618 et de 1620. Le *Traitté* semble avoir été publié à Douai immédiatement après son apparition, car dans une réimpression faite par Marc Wyon en 1625, on lit une intéressante Approbation du célèbre François Sylvius, datée du 7 septembre 1616.

La plus ancienne traduction italienne que nous ayons retrouvée porte la date de 1642 ; toutefois, il en existait une autre antérieure à celle-ci, puisque le Saint y fait allusion dans la lettre précédemment citée. Une version plus correcte fut éditée par don Barbieri, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire de Vicence, vers la fin du siècle dernier et reproduite plus tard. En 1630, un prêtre anglais, Miles Carr, donna à ses compatriotes une traduction qui fut imprimée à Douai sur la dix-huitième édition française. Deux versions modernes ont été publiées l'une, au commencement de ce siècle, par une dame Irlandaise; l'autre, en 1884, par l'auteur de cette Introduction.

On doit au P. Lamormaini, Jésuite, une traduction latine, donnée à Vienne en Autriche en 1643. La première version espagnole, par Cubillas, date de 1661. La traduction qui parut à Cologne cette même année semble être la première éditée en allemand ; avant la fin du XVIIIe siècle, on en comptait trois autres : celle

qu'ilz soyent veüs a loysir et charitablement examinés par les doctes serviteurs de Dieu. " (Année Sainte des Religieuses de la Visitation, tome V, 20 mai.)

¹⁵-Voici la reproduction intégrale de cet Autographe, conservé au Monas tère de la Visitation de Toulouse : " Pag. 308, lin, 29. *La voix*, dit il, *de la tourterelle* commençoit a s'eschauffer ; il faut mettre : *La voix*, dit il, *de la tourterelle a esté ouye en nostre terre* ; parce qu'au printems la tourterelle commence a s'eschauffer d'amour, ce qu'elle tesmoigne par son ramage qu'elle respand plus frequemment

Ligne 8, en la page 725, ou il y a : celui fuyé la cour, (qui sont des vers) il faut mettre ainsy :

Celuy fuyé la cour et quitte le palais

On void de pieté les ames animees.

La foy, la sainteté sont filles de la paix.

(Voir p. 309 de ce volume et p. 326 du suivant.)

¹⁶-Lettre (italienne) inédite, en date du 16 août 1620, conservée à Turin, chez le Comte della Chiesa.

de Silbert (vers 1820), remarquable en tout point, en était à sa quatrième édition en 1824. Une traduction polonaise, publiée en 1751, terminera cette nomenclature, relativement peu considérable si l'on se reporte à la liste des innombrables versions de *l'Introduction à la Vie devote*. Mais, on le conçoit, il était bien difficile de rendre dans une langue étrangère le style du *Traitté*. De plus, cet ouvrage, contenant des enseignements si sublimes, ne pouvait prétendre à la même popularité que le manuel élémentaire de dévotion. Cependant la diffusion en a été suffisante pour constituer une des plus fortes preuves du mérite de la doctrine qu'il expose, doctrine que nous allons maintenant étudier.

II

Doctrine du Traitté de l'Amour de Dieu

Les nombreuses et importantes questions que nous nous proposons de développer ici peuvent être réduites à quatre chefs principaux - 1. Plan et but de l'ouvrage. - 2. Appréciations et sources générales de la doctrine qu'il renferme; critiques qui en ont été faites. -3. Etude de cette doctrine envisagée sous le triple point de vue dogmatique, ascétique et mystique. -4. Réfutation des objections soulevées contre le *Traitté de l'Amour de Dieu* dans la controverse semi-quiétiste entre Bossuet et Fénelon.

§ 1. - *Plan de l'ouvrage. But du saint Auteur*

Dans le *Traitté de l'Amour de Dieu*, saint François de Sales se met en présence de l'âme raisonnable qu'il suppose dans l'état de la nature déchue, d'où il prétend l'élever jusqu'à la perfection du divin amour. Les quatre premiers Livres retracent l'histoire, ou, pour mieux dire, la théorie de l'amour divin. Aussi, de l'aveu de l'Auteur (Préface, p.9), ils " pouvoient sans doute estre omis au gré des ames qui ne cherchent que la seule pratique de la sainte dilection ;" lui-même ajoute que "tout cela neanmoins leur sera bien utile. " En effet, ces préliminaires ne laissent pas d'être éminemment pratiques, comme tout ce qui émane de la plume de notre saint Docteur ; les matières abstraites sont éclairées par son génie de clartés si lumineuses que les quatre premiers Livres n'offrent pas au lecteur des difficultés beaucoup plus sérieuses que la suite de l'ouvrage.

Le premier Livre, semblable à un portail aux proportions admirablement combinées, contient les notions philosophiques nécessaires à l'intelligence de tout le *Traitté*. C'est d'abord la définition du beau et du bien, la convenance de la volonté avec ce dernier, la suprématie assurée à cette faculté sur toutes les puissances de l'âme et la domination que l'amour exerce sur elle. La *Description de l'amour en general* (chap. VII) définit les cinq opérations différentes par lesquelles cette passion maîtresse se produit et se développe : - 1.l'affinité de la volonté avec le bien, cause première de l'amour ; - 2. la complaisance en ce bien ; - 3. un mouvement continu pour arriver à l'union avec l'objet aimé ; - 4. la recherche des moyens à prendre pour l'atteindre ; - 5. enfin la consommation de cette union. Il est à remarquer que toutes les matières si étendues et si variées contenues dans l'ouvrage se rapportent directement ou indirectement à quelqu'une de ces cinq opérations.

C'est en prenant pour point de départ la convenance de la volonté avec le bien (chap. XV) que l'Auteur entre dans le vif de son sujet et fait, au deuxième Livre, *l'Histoire de la generation et naissance celeste du divin amour*. Il montre comment l'amour de l'homme pour Dieu tire son origine de la charité éternelle de Dieu pour l'homme, charité qui s'affirme dans le temps par la providence naturelle et surnaturelle, et par la

copieuse rédemption dont l'humanité a été l'objet de la part du Verbe incarné. De cette source, découlent la variété des moyens de salut offerts aux âmes les attrait divins, les formes multiples par lesquelles la grâce prévenante les conduit à l'exercice de la foi, de l'espérance, de la pénitence et enfin de la charité parfaite.

Il a plu au Seigneur de rendre l'accroissement de cette charité si facile, que tous les actes, même les plus insignifiants, accomplis par l'âme fidèle peuvent y contribuer, et la préparer à recevoir le don incomparable de la persévérance finale. Tel est le triomphe de la charité *in via*, tout ainsi que la gloire en sera la consommation *in patria*. C'est pourquoi, après avoir discoursu dans le troisième Livre *Du progres et perfection de l'amour*, l'Auteur en montre le plein épanouissement dans la béatitude éternelle, dans la contemplation des opérations immanentes de la sainte Trinité, dans la possession de Dieu, notre principe et notre fin. Mais pour atteindre cette fin suprême, longue est la route à parcourir, nombreux les périls à éviter et les ennemis à vaincre. Le quatrième Livre tout entier démontre comment le coeur humain peut être si malheureux que de quitter l'amour divin pour celui des créatures : il fait la lugubre histoire *De la decadence et ruine de la charité*.

Pour éviter un tel malheur, l'amour ne doit jamais rester oisif; en ce monde, sa puissance consiste dans son activité, comme au ciel sa perfection sera dans son immuable repos. De là, le double mouvement de complaisance et de bienveillance ; de là, les divers exercices de l'amour douloureux et de l'amour exultant. Le coeur humain appelle toutes créatures à la louange de son Bien-Aimé et se prive de tout plaisir afin de concentrer en Dieu sa puissance d'affection ; il aspire à la Patrie céleste, afin de se mieux unir aux¹⁷ ineffables louanges que la Divinité se donne à elle-même. Tel est le sujet du cinquième Livre.

C'est dans l'oraison surtout que ces divers sentiments se développent. Les Livres VI et VII du *Traité* sont donc exclusivement consacrés à décrire ce sanctifiant exercice. On peut y étudier les ascensions de l'âme, la voir monter de la méditation élémentaire à la contemplation, et suivre le vol des Saints dans les régions supérieures, " de la liquefaction en Dieu, " " du ravissement, " " de la mort d'amour. "

Mais il ne suffit point à l'âme aimante de jouir de Dieu dans l'oraison ; elle veut à son tour, par l'action et la souffrance, rendre Dieu jouissant de tout son être. Là, l'union est seulement affective; ici, elle se consomme par l'obéissance à la volonté de Dieu signifiée et la conformité à la volonté du bon plaisir c'est le double objet que développent le Livre VIII et le Livre IX¹⁸ L'ouvrage pourrait se terminer par ce Livre, car les trois suivants n'en sont pour ainsi dire que le complément et le résumé. Cependant, c'est avec un charme nouveau et sous des aspects inattendus que l'Auteur envisage dans le Livre X le *Commandement d'aymer Dieu sur toutes choses*. Quelles belles déductions en sont tirées pour la pratique du zèle et de la charité fraternelle! Comme " tous les plus excellents actes de l'amour " sont rendus faciles quand on en cherche l'exemplaire dans la Personne adorable de Notre-Seigneur ! D'après la pensée première de notre Saint, constatée par les Manuscrits originaux¹⁹, le Livre suivant aurait exposé la théorie des vertus, leurs

¹⁷ -En commençant le dixième Livre et en étudiant les degrés d'amour, on se croirait en quelque sorte revenu au début du *Traité*, et la page 166 du second volume reproduit en partie la 122e du premier. Ainsi que le témoignent les Manuscrits originaux, l'Auteur hésita un instant sur la place qu'il devait assigner à quelques-uns de ces chapitres, primitivement groupés à la fin du sixième ou au commencement du septième Livre. Mais le développement de ses admirables pensées sur le zèle lui permit de constituer un Livre tout entier.

¹⁸ -En commençant le dixième Livre et en étudiant les degrés d'amour, on se croirait en quelque sorte revenu au début du *Traité*, et la page 166 du second volume reproduit en partie la 112e du premier. Ainsi que le témoignent les Manuscrits originaux, l'Auteur hésita un instant sur la place qu'il devait assigner à quelques-uns de ses chapitres, primitivement groupés à la fin du sixième ou au commencement du septième Livre. Mais le développement de ses admirables pensées sur le zèle lui permit de constituer un Livre tout entier.

¹⁹ - Appendice p.483

mutuelles corrélations, et enfin la dépendance où elles sont de la charité. Ce dernier point seul a été développé dans le Livre XI, qui se réduit à prouver que " tout est fait pour le celeste amour et tout se rapporte a iceluy ²⁰ ."

La matière paraissait épuisée les âmes d'élite avaient été placées sur les sommets où l'on peut contempler toutes les splendeurs de la divine charité, en ressentir toutes les vivifiantes influences. Mais le saint Docteur se rappelant qu'il est *redevable aux sages et aux insensés*, redescend au niveau des plus humbles courages, et leur explique comment chaque instant de la vie chrétienne et tout ce qui le remplit peut être utilisé pour *le progres de l'ame au saint amour*. C'est le sujet du douzième Livre.

Il reste quelques mots à ajouter sur le but que s'est proposé saint François de Sales dans la composition de son ouvrage. Cet ouvrage est un traité, c'est-à-dire un travail méthodique et raisonné, sur les opérations surnaturelles par lesquelles l'âme humaine, en suite de la dignité de son origine et de l'excellence de sa fin, arrive à la perfection qui lui est propre. Notre Saint explique ces opérations, en montre l'enchaînement nécessaire, le progrès et le terme. Si l'on en excepte le développement de quelques points qui ont trait à l'oraison mentale dans sa forme la plus élevée, ce livre n'est pas un manuel de direction intérieure. Les principes de la vie parfaite y sont indiqués, mais c'est accidentellement, pour ainsi parler, qu'en sont déduites des conclusions pratiques. Partout est présumée chez le lecteur la connaissance des règles fondamentales données à Philothée. On ne cherchera donc pas dans le *Traité de l'Amour de Dieu* des distinctions importantes, mais élémentaires, telle que la délimitation de la voie purgative, de l'illuminative et de l'unitive. Quelque familières que ces notions fussent à l'Auteur, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le premier jet de son ouvrage (II, p. 362), il ne jugea pas utile d'en traiter dans la rédaction définitive, d'où il supprime tout ce qui ne se rapporte pas directement à son but principal.

Mais s'il n'indique pas en détail les moyens qui peuvent faciliter l'acquisition de la " sainte dilection, " il ne se lasse pas de rappeler les motifs qui doivent porter l'âme au service et à l'amour de Dieu. De cette insistance, procède la teinte " affective " qui domine dans tout le *Traité*, et en fait un excellent recueil de méditations et de prières. Quelquefois notre Saint interrompt soudainement ses déductions les plus profondes, et, interpellant Théotime, il lui adresse de pressantes exhortations pour l'inviter à " l'amoureuse sousmission aux decretz de la Providence " (Liv IV, chap 8), à la pratique de " la vie extatique et surhumaine " (Liv VII, chap 8), ou encore " au sacrifice de son franc arbitre " (Liv XII, chap 10).

On ne doit pas oublier la raison pour laquelle saint François de Sales emploie dans le titre de son livre le terme *d'amour* préférablement à celui de *charité* c'est " parce que, " dit-il (Liv I, chap.14), " je pretendois de parler des actes de la charité plus que de l'habitude d'icelle. " Assurément, sur un grand nombre d'articles il n'y a pas lieu de distinguer entre la charité habituelle et la charité actuelle ; mais en établissant cette distinction, le saint Docteur garde la liberté d'éliminer certaines considérations qui l'entraîneraient trop loin. Enfin, dans cette étude des actes de la charité, laissant de côté les causes extérieures et la façon dont ils se produisent, l'Auteur considère surtout le principe intérieur qui les anime. Tout en décrivant l'arbre de la vie spirituelle dans toutes ses parties, des " racines " aux branches les plus élevées, il s'attache de préférence aux phénomènes intérieurs de cette végétation surnaturelle. Il étudie le procédé mystérieux par lequel la sève divine circule et amène progressivement l'accroissement de la plante, la production des rameaux, des fleurs et des fruits ; les causes essentielles, mais extérieures, qui peuvent être considérées comme les influences atmosphériques, ne sont qu'incidemment indiquées.

²⁰- Il est vraisemblable, d'après les Mss. originaux que le saint Auteur aurait eu d'abord le projet de terminer l'ouvrage par le chap. 12 du Livre XI

Faire cette remarque, c'est prévenir une objection qui pourrait être produite contre l'ouvrage. En effet, si l'on perdait de vue l'intention principale de l'Ecrivain, on s'étonnerait qu'un livre de cette nature contînt si peu d'enseignements sur l'action des Sacrements et sur les dispositions nécessaires à leur réception. Sans doute, certaines phrases du *Traité* renferment en substance tout ce qui peut être dit sur l'efficacité de la grâce sacramentelle, comme par exemple, lorsque le Saint rappelle que par le Baptême Dieu nous a rendus " siens " (Liv VII, chap 8), et d'autre part que " nous nous sommes consacrés à la souveraine Bonté. " (Liv III, chap 8). Ailleurs encore, exhortant l'âme coupable à solliciter de Dieu la grâce du pardon : " Cries-luy mercy, " dit-il, " à l'aureille mesme de vostre confesseur " (Liv IX, chap 7). Quant à l'auguste Sacrement de nos autels, il y revient souvent, et rappelle que la Communion est le " comble " du " saint amoureux commerce " de Notre-Seigneur avec l'âme fidèle. Mais, nous le répétons, ces enseignements sont en dehors du cadre que notre Docteur s'est tracé. Son thème positif est l'action intérieurs de la grâce divine et la coopération du coeur humain à cette sanctifiante influence, par ces actes surnaturels de la raison qui amènent la justification, antérieurement à tout recours aux Sacrements.

Nous nous bornerons à ces courtes réflexions sur le plan adopté et le but poursuivi dans la composition du *Traité de l'Amour de Dieu*. Notre étude doit actuellement se porter sur le mérite et le caractère des enseignements qui y sont contenus, afin d'en concevoir une exacte idée et de les apprécier à leur juste valeur.

§ II - *Appréciations et sources générales de la doctrine contenue dans le Traité de l'Amour de Dieu*

Critiques qui en ont été faites

L'apparition de ce " Traité insigne et incomparable " ²¹ excita un véritable enthousiasme, à cette époque où une éducation sérieuse et chrétienne prédisposait fortement les esprits à chercher et goûter *les choses d'en haut*. La France, et c'était justice, y applaudit la première, avec l'ardeur qu'elle met à acclamer tout ce qui élève l'intelligence et grandit le coeur. Toujours fière de son illustre saint Bernard, il lui semblait, à cinq siècles de distance, entendre les échos de sa voix, redisant non plus seulement à la solitude, mais au monde même, l'épithalame de l'union divine et les mystères de l'amour sacré.

Les personnages les plus autorisés, tels que Dom Bruno d'Affringues, Général des Chartreux, et Dom Jean de Saint-François, Général des Feuillants, se firent les organes de l'admiration universelle. Ils s'accordaient à dire que, par la publication du *Traité de l'Amour de Dieu*, saint François de Sales s'élevait au rang des plus grands mystiques, des chantres les mieux inspirés de la charité. C'était aussi l'opinion générale du clergé de France. On la trouve fréquemment exprimée dans les diverses lettres d'instance sollicitant auprès du Saint-Siège la béatification du Serviteur de Dieu. Celle du Chapitre de l'église métropolitaine de Rennes (1658) nous semble résumer avantageusement toutes les autres :

" Nous dirons que les livres qu'il a composés par l'inspiration de Dieu sont autant de miracles, d'autant plus dignes d'admiration qu'ils sont plus élevés, et qu'ils semblent émanés de l'esprit de Jésus-Christ même. Ils sont remplis d'un feu divin, et l'illustrissime François de Sales doit avec autant de raison être

²¹ - Bref du Doctorat (Voir vol Controverses p.6)

appelé l'Auteur séraphique, qu'on en a eu de donner le nom de Père séraphique au grand saint François d'Assise. Ce dernier remporte sur les patriarches, et le premier, sur les auteurs chrétiens, puisque, de l'aveu de tout le monde, il a écrit plus éloquemment qu'aucun autre de l'amour divin, et contribué plus utilement que personne au salut des âmes, tant séculières que régulières. "

Cette conviction était universellement partagée. Il est vrai que la fameuse controverse qui éclata sur la fin du XVII^e siècle l'ébranla dans un certain milieu. Mais les esprits sérieux furent loin de se laisser influencer, et, mis en demeure d'approfondir la doctrine de notre Saint, ils redoublèrent d'estime pour le *Traité de l'Amour de Dieu*. C'est au sujet de ce livre admirable qu'un illustre orateur²² faisait entendre en Sorbonne, il y a une trentaine d'années, des appréciations telles que celles-ci :

" Cette sublime spiritualité embrasse dans son ensemble et suit dans ses détails tout le vaste poème de la vie chrétienne. En cela saint François de Sales avait eu des devanciers. Saint Bonaventure, Gerson, Louis de Grenade, sainte Térèse avaient traité le même sujet, avec cette rare éloquence qui caractérise les grands mystiques. S'il ne les laisse pas derrière lui, il marche de pair avec ces écrivains qui ont su porter le génie dans la piété, il ne le cède à aucun d'eux. Que vous semble, Messieurs, d'un ouvrage où l'auteur se propose de représenter au vif l'histoire de la naissance, du progrès, de la décadence, des opérations, propriétés, avantages et excellences de l'amour divin ? Assurément voilà un cadre original, c'est un drame plein de mouvement et de vie, dont les divers actes se succèdent avec une progression d'intérêt qui redouble l'attention à mesure qu'on approche du dénouement, qui est le terme final de la destinée humaine; ou plutôt, vous me permettrez bien de me servir de cette expression, c'est une immense épopée, dont le coeur humain est le théâtre, où les deux acteurs principaux, Dieu et l'homme, se rencontrent, se quittent, se cherchent et se retrouvent après mille vicissitudes, dans le bonheur de l'union. Ce cadre si large et si varié, François de Sales le fournit avec une rare perfection. Il prend pied dans la nature humaine, et jetant sur elle un coup d'oeil psychologique dont la pénétration eût fait honneur à Descartes, il étudie en détail le jeu multiple de ses facultés, il observe comment la volonté qui les gouverne est elle-même gouvernée par l'amour qui donne le branle à tout le reste, comment l'amour de Dieu, qui tient le sceptre entre tous les sentiments, tend de lui-même à l'union. Il y a là une page sur la convenance qui existe entre Dieu et l'homme, qui est bien ce qu'on a écrit de plus charmant sur ce beau sujet, depuis le livre de Tertullien sur le témoignage de l'âme.

Dès que la traduction eut mis le *Traité de l'Amour de Dieu* à la portée des diverses nations catholiques, il éveilla une admiration égale à celle dont, en France, il était l'objet; admiration que n'effleura même point le léger nuage élevé par la discussion théologique sur les Etats d'oraison. Dans sa *Vie du Bienheureux François de Sales*, Vie rédigée sous l'inspiration des plus savants théologiens de Rome, Giarda, Evêque de Castro, déclare " qu'un séraphin lui-même n'aurait pas mieux écrit du divin amour " que ne l'avait fait l'Evêque de Genève²³. Son Eminence le Cardinal Parocchi se rendit l'écho des Souverains Pontifes, de saint Alphonse de Liguori et, en somme, de toute l'Eglise d'Italie, en écrivant les paroles suivantes²⁴: " Dans son *Théotime*, saint François de Sales atteint les dernières limites de l'ascétisme et marche de pair avec les sommités du mysticisme."

L'Espagne à son tour fit à l'ouvrage un accueil empressé; elle lui trouvait un air de famille avec les productions de sa grande école mystique. Le célèbre docteur d'Alcala, Michel de Portatilla²⁵, après avoir fait un pompeux éloge du livre et de l'Auteur, conclut en nommant celui-ci la " bouche de Dieu et le tabernacle

²²- Mgr Freppel, Cours d'éloquence sacrée (publié en 1893), Ve Leçon.

²³- Compendia della Vita del Ven. Servo di Dio, Monsignor Francesco di Sales (Roma, de Rossi, 1648), lib. III, Cap. IV

²⁴- La Scuola cattolica, 30 novembre 1874.

²⁵- Vida del glor. S. Francisco de Sales (Madrid, 1695), lib.VI, cap XV

des mystères divins." Ces titres avaient été précédemment décernés à saint François de Sales par le Sacré Collège. Nous aurons à revenir plus loin sur l'opinion des théologiens allemands relativement à l'enseignement de notre Docteur ²⁶. Parlant de la première traduction du *Traité* " A partir de cette époque, " dit l'illustre professeur Jocham, " le grand Maître de la vie spirituelle du saint amour appartient, pour ainsi dire, à notre nation ²⁷"

Jacques 1^{er}, roi d'Angleterre, tout hérétique qu'il était, avait voué la plus grande estime au *Traité de l'Amour de Dieu*. Son petit-fils, Jacques III, y puisa force et consolation dans ses infortunes; à l'exemple de ce prince, les catholiques anglais recoururent constamment à ces pages lumineuses, comme au flambeau qui, dans les jours de ténèbres et de persécution, devait éclairer leur périlleux sentier. Depuis la renaissance du Catholicisme dans " l'île des Saints, " ce livre occupe le premier rang parmi les ouvrages destinés à la formation religieuse des nouvelles générations, et l'illustre Cardinal Manning exprimait un sentiment universel lorsqu'il souhaitait voir " régner dans tous les coeurs la doctrine et l'esprit de saint François de Sales, aussi bien en ce qui regarde les pasteurs que par rapport aux simples fidèles ²⁸."

Pour être à même d'apprécier un livre à son véritable point de vue, il importe de connaître les sources auxquelles l'écrivain a puisé ; plus elles seront pures et autorisées, plus grande évidemment sera la valeur de l'ouvrage. S'agit-il d'un traité de théologie dogmatique ou morale, l'auteur n'a absolument rien à créer; la Sainte Ecriture, la Tradition, l'ensemble de l'enseignement catholique se présentent à lui, et son mérite se mesure au plus ou moins de goût et de patiente érudition qu'il saura déployer dans l'exploitation de cette mine féconde. Le contemplatif monte à des régions plus élevées ; s'il veut décrire les domaines peu connus de la théologie mystique, sans doute il devra, et plus soigneusement que tout autre, s'attacher à la doctrine et à l'esprit de l'Eglise ; mais à ces connaissances acquises, il peut joindre les fruits de son expérience personnelle. Celui-là traitera le mieux de telles matières qui sera le plus avant dans l'intimité divine.

Le Traité de l'Amour de Dieu, oeuvre à la fois dogmatique et mystique, offrit à saint François de Sales l'occasion de faire valoir ces *richesses anciennes et nouvelles* qu'il avait puisées dans de longues études et une constante union avec le Seigneur. Que l'humilité de l'Auteur nous répète encore ce qu'il affirmait dans des conjonctures différentes : " Je ne dis rien que je n'aye appris des autres, " nous savons la portée qu'il faut attribuer à cette assertion; car s'il a beaucoup reçu de ses devanciers, que n'a-t-il pas appris à cette école mystérieuse dont l'Esprit-Saint est le seul Maître, à cette école où *l'onction divine enseigne toutes choses* ²⁹ ! Ce n'est nulle part ailleurs que notre Docteur a trouvé l'idée de ses chapitres sur *la nature de l'amour*, sur *l'indifférence*, et bien d'autres non moins admirables. Et ces inimitables élans qui çà et là se font jour sous sa plume, ces apostrophes véhémentes adressées à Théotime, ne les sent-on pas jaillir de son coeur tout consumé par le divin amour ? C'est sa propre expérience qui le guide dans l'explication des divers degrés de l'oraison; à son insu, il fait l'histoire de son âme alors même qu'il en appelle constamment au témoignage des grands maîtres de la vie spirituelle ³⁰ Son génie lui fait aussi trouver d'heureux

²⁶- Certains seigneurs allemands s'adressant à l'un des domestiques de notre Saint, lors de son séjour à Paris en 1619, " luy assurerent qu'en leur pais on en parloit comme d'un saint Hierosme, d'un saint Ambroise et d'un saint Augustin. " (Le P. de la Rivière, Vie, liv. IV, chap. LV.)

²⁷- *Pastoralblatt für die Erzdiocese München-Freising*, 1876.

²⁸- Dublin Review, July 1884, p. 200.

²⁹- I Jn II, 27

³⁰- C'est ce qu'ont déposé plusieurs témoins entendus au Procès de Béatification de notre Saint entre autres le chanoine Magnin, dont voici le témoignage " Je preuve qu'il estoit grandement avancé dans l'amour de Dieu par tout ce qu'il en a escript dans l'excellent Traicté qu'il a mis en lumiere aur ce subject; lequel je sçay qu'il n'a pas basty par un'estude pedantesque (n'ayant presque jamais eu aultre loysir que celluy qu'il desrouboit la nuict à son repos), mais par une continuelle consideration et pratique du saint amour, en laquelle il avoit Dieu pour son unique docteur; lequel luy avoit ommunié

rapprochements à l'aide desquels il projette de nouvelles lumières sur des vérités déjà connues, mais insuffisamment éclairées.

Le Cardinal Pie a dit de saint François de Sales ³¹: " La Sainte Ecriture est plus que la règle de ses pensées... elle en est devenue la substance. " Ce magnifique éloge s'applique principalement au *Traité de l'Amour de Dieu*, qui peut être considéré comme un véritable commentaire du *Cantique des Cantiques*. Notre Docteur emprunte à ce Livre inspiré, ainsi qu'aux accents du Roi-Prophète, la plupart des épanchements de son coeur. L'exposition du dogme, les arguments qu'il en tire, reposent principalement sur les Épîtres de saint Paul. Le grand exégète ne se borne pas à de simples citations du Texte sacré ; il confronte entre elles les versions approuvées, il interroge les principaux commentateurs. Ses Manuscrits surtout témoignent de la sollicitude avec laquelle il vérifie ses interprétations d'après les autorités les plus renommées de son époque: Vatable, Générard, Ribera, Tolet, Sa, Gbislér, Del Rio, etc.

Mais l'Auteur ne s'en tient pas là : après avoir commenté les saintes Lettres, il recourt au langage même de l'Eglise pour rendre les sentiments de son âme ou formuler ceux qu'il veut inspirer à son lecteur. Parfois, ce qui est encore bien plus digne de remarque, il y trouve la base d'une argumentation théologique c'est l'application du principe : *lex orandi, lex credendi*. Le deuxième Livre et les premiers chapitres du troisième, qui contiennent les sujets les plus difficiles de tout le *Traité*, rappellent aussi souvent les oraisons de la Liturgie que les déclarations explicites du " saint et sacré Concile de Trente. "

Viennent ensuite les Pères et les théologiens. Saint Denis l'Aéropagite est fréquemment cité par notre Docteur, comme il le fut par saint Thomas et, en général, par les écrivains catholiques qui ont traité de la contemplation. L'authenticité de ses écrits était une des questions brûlantes de l'époque ; l'Evêque de Genève avait certainement étudié l'Apologie de Dom Jean de Saint-François, les *Vindiciae* de Del Rio, et partageait l'opinion de ces savants critiques. On doit noter toutefois que les passages qu'il extrait des *Noms divins* ne se rapportent qu'à la philosophie de l'amour de Dieu. Ici, comme dans ses autres ouvrages, notre Saint emprunte de préférence ses preuves dogmatiques aux oeuvres de saint Grégoire de Nazianze , de saint Jean Chrysostôme, de saint Bernard ; surtout, il s'appuie sur l'autorité du " Patriarche de la théologie."

En effet, si l'on en excepte les auteurs inspirés, il n'en est pas à qui le *Traité de l'Amour de Dieu* fasse des emprunts aussi fréquents qu'à saint Augustin ; les citations, extraites de vingt-quatre ouvrages de cet illustre Père de l'Eglise, atteignent le nombre de soixante-dix. Il semble qu'un instinct prophétique ait suggéré à notre Docteur d'en appeler à ce glorieux témoin, non seulement pour combattre d'avance le rationalisme et le naturalisme modernes en établissant la suprématie de la grâce sur la raison humaine, mais encore pour protéger la liberté du franc-arbitre contre le jansénisme et toutes les suites funestes des sombres théories de Calvin.

Parmi les théologiens, saint Thomas est à peu près le seul qui soit explicitement cité. L'Auteur du *Traité* le prend ordinairement pour guide dans ses interprétations du Texte sacré et des Pères; dans les questions qui ne relèvent pas de ces bases fondamentales, il s'appuie presque uniquement sur son témoignage. Si, en deux points importants, il n'adopte pas l'opinion de l'Ange de l'Ecole, ce n'est que pour donner une plus spéciale " attention aux Saintes Ecritures et à la doctrine des Anciens. " (Liv II, chap 4)

Entre tous ceux qui ont excellemment parlé de " l'art de bien aymer, " parce qu'ils le connaissaient par une expérience personnelle, les Saints tiennent de droit le premier rang. Dans cette science divine ils

par grace speciale les rares traictz de sa dilection, desquelz en apres il a fait part au publicq. " (*Process. remiss. Gebenn.* (I), ad art. 26.)

³¹- Lettre inédite. (Archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy.)

sont des maîtres sûrs ; car, si pour tous les fidèles *la charité est la plénitude de la loi* ³², elle est pour eux la voie et le terme, le moyen et la fin de la perfection.

Remettant à développer ailleurs cette pensée, qu'il suffise de rappeler ici quelle estime notre Docteur professait pour les opinions de ceux qui furent ses modèles dans la carrière de la sainteté. Au besoin, il n'hésite pas à attribuer à leurs paroles le poids d'une décision théologique. C'est ainsi qu'il appuie une vérité fondamentale sur une simple assertion de saint François Xavier (Liv IV, chap 5); et rappelant une sentence familière au séraphique Patriarche d'Assise : " Je tiens, " dit-il (Liv II, chap 11), " pour oracle le sentiment de ce grand docteur en la science des Saintz. " C'est à tout propos que le souvenir du " grand saint François " est évoqué dans le *Traité* ; et comment en serait-il autrement, puisque l'Auteur déclare qu'en " ce sujet de l'amour céleste " ce parfait imitateur de Jésus crucifié revient tous-jours devant ses yeux " (Liv VII, chap. 11).

Une autre observation très intéressante se recommande encore à l'attention du lecteur ; c'est l'influence exercée sur le caractère général du *Traité de l'Amour de Dieu* par les mystiques espagnols. Cette influence peut se constater sous deux aspects différents : la grande école dont sainte Térèse est la gloire eut, en effet, le double mérite de populariser, si l'on peut ainsi dire, la science de la vie spirituelle, et celui d'asseoir les fondements de cette science sur les bases inébranlables de la foi et de l'enseignement théologique. Le voile dont on avait couvert le mysticisme était impénétrable avant Louis de Grenade et ses contemporains, Pierre Malon de Chaide et Louis de Léon. C'était au point que ces écrivains durent s'excuser auprès du public, s'ils le soulevaient en faisant usage de la langue vulgaire. A leur suite, notre glorieux Docteur ne craint pas de montrer à découvert ce Saint des Saints dont tout chrétien peut ambitionner l'entrée, puisque tous participent au *sacerdoce royal* ³³ du Christ, notre Pontife éternel.

Mais selon le désir qu'avait émis autrefois " la bienheureuse Mere Therese ³⁴, " saint François de Sales en ouvrant à tous le sanctuaire de la vie intérieure, n'y introduit que par la voie sûre et lumineuse de la doctrine catholique. Rien chez lui qui donne prise aux critiques des hommes prévenus, aux attaques des sectateurs du libre examen; il sent que pour " la condition des esprits de son siècle, " il faut que tout soit fondé sur la pierre ferme des dogmes de la foi. Toucher les principaux mystères de notre religion : la sainte Trinité, la rédemption, la justification, la merveilleuse économie de la grâce ; exposer les grandeurs des origines et des destinées humaines, les moyens à prendre pour ne pas dégénérer des unes et atteindre les autres, tel est le but que se propose l'Auteur.

Afin de remplir ce vaste plan, il lui fallut remonter jusqu'aux philosophies païennes, non seulement pour en démontrer le vide et l'insuffisance, mais encore pour rechercher les notions du véritable culte, et certains vestiges de vérité épars au milieu des divers systèmes qui se partagèrent l'antiquité. Loin de mépriser cette "science du siècle que Dieu a placée en avant sur la terre pour servir de marchepied ³⁵ " à la connaissance de son nom, il l'appelle à témoigner en faveur des dogmes catholiques. Une secrète sympathie, une sorte d'affinité rapproche la grande âme de saint François de Sales des patriarches de la philosophie: Aristote, Socrate, Platon, Epictète, " le plus homme de bien de toute l'antiquité. " Alors qu'il stigmatise leurs

³²- Rm XIII,10

³³- 1 P 2,9

³⁴- Sainte Térèse, éclairée d'en haut, avait mesuré l'ébranlement produit dans les convictions religieuses par les attaques des hérésiarques contemporains, et senti combien il était nécessaire que les écrivains ascétiques et mystiques fussent soigneux d'insister dans leurs ouvrages sur les dogmes fondamentaux de la religion. Jean d'Avila avait eu la même intuition ; par suite, il introduisit dans la seconde édition de son *Audi fi/la* une courte exposition de la doctrine et de la morale catholiques. Outre cet auteur et ceux indiqués plus haut, saint François de Sales cite encore dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, Stella, Fonseca et plusieurs autres qui marchèrent dans la même voie.

³⁵- Saint Grégoire le Grand, Expositiones in Lib. I Reg., lib. V, cap. III, □ § 30.

erreurs, il rend souvent hommage à leurs qualités intellectuelles, et même à leurs vertus morales; mais toujours il a soin de faire ressortir l'insuffisance de ces vertus purement naturelles, et par cela même nécessairement imparfaites de quelque côté.

Parmi les Anciens cités le plus fréquemment dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, signalons Aristote et Plin. On a vivement critiqué notre saint Docteur de la trop facile créance qu'il semble donner aux récits fantaisistes et merveilleux du célèbre naturaliste, et les comparaisons qu'il aime à tirer de ses écrits ; mais comme cette question se rattache beaucoup plus aux ornements du langage qu'au fond même de la pensée, nous remettons à l'étudier dans la troisième Partie de cette Introduction.

Au milieu du concert général de louanges qui salua l'apparition du *Traité de l'Amour de Dieu*, quelques voix discordantes se firent entendre : elles partaient de la France et formulaient deux griefs. On reprochait d'abord à notre Saint d'avoir fait une oeuvre trop abstraite, trop métaphysique, et ensuite de s'être permis une trop grande liberté de langage.

Au premier chef d'accusation, on peut répondre, ce que personne ne contestera, qu'il est des sujets si élevés de leur nature qu'ils échappent inévitablement au vulgaire. Qu'un écrivain médiocre ait à les traiter, il ne parviendra jamais à les rendre accessibles à la majorité des lecteurs, et nul cependant n'aura droit de l'en blâmer. Mais qu'un esprit supérieur s'empare de ce même sujet, sans l'abaisser en aucune façon, il l'illumine de clartés inattendues ; il saisit l'esprit, étend, pour ainsi dire, la capacité de sa pensée et lui rend intelligibles des enseignements qu'il n'eût osé aborder jusqu' alors. C'est ce que fait l'Evêque de Genève. Les intuitions de la sainteté s'unissant chez lui aux inspirations du génie, il explore comme en se jouant, les profondeurs du coeur de l'homme et les profondeurs du coeur de Dieu ; il sonde ces deux *abîmes* qui *s'appellent* et se répondent mutuellement, et le lecteur émerveillé, s'étonne de marcher si facilement à sa suite dans ces mystérieuses régions.

Qu'on ne nous objecte pas ici, pour infirmer cette assertion, certaines paroles échappées à l'humilité de notre Saint, telles que celles-ci (Liv VI chap 1) : " Ce traité est difficile, surtout à qui n'est pas homme de grande oraison ; " car elles se rapportent non pas à l'ensemble de l'ouvrage, mais seulement à quelques chapitres relatifs aux communications avec Dieu dans leur degré le plus sublime. Du reste, l'Auteur assure (Préface, p.VI) qu'il règne "es endroitz les plus malaysés de ces discours une bonne et aymable dardté." Et si dans une lettre privée ³⁶ il émet la crainte " que ceste petite besoigne ne reussisse pas si heureusement que l'autre precedente, pour estre...un peu plus nerveuse et forte, " il ajoute aussitôt ce correctif : "J'ay tasché de l'adoucir et fuir les traitz difficiles." Aussi le voyons-nous recommander la lecture du *Traité de l'Amour de Dieu* aux gens du monde, aux hommes de cour, en même temps qu'il leur enseigne les maximes les plus élémentaires de la vie spirituelle.

Les amis et les disciples de l'Evêque de Genève se placèrent au même point de vue que lui pour apprécier son livre ; ils le jugèrent utile à toutes les âmes pieuses et à celles qui tendaient à le devenir. Saint Vincent de Paul le qualifie d'oeuvre "immortelle et très noble, " et le met à l'usage de sa Congrégation de la Mission, non seulement pour servir " d'échelle aux aspirants à la perfection, " mais encore de " remède universel pour les débiles, et d'aiguillon pour les indolents ³⁷. " Dans une lettre à une religieuse Carmélite, sainte Jeanne-Françoise affirme que ce *Traité* résout toutes les difficultés de la vie spirituelle ³⁸. Ailleurs, elle ajoute : " Les ames humbles... y trouvent tout ce qu'elles sçaueroient desirer pour leur solide conduite en

³⁶ - Lettre à Mgr Fenouillet, citée plus haut, p. V.

³⁷ - Process. remiss. Parisiensis, ad art. 26.

³⁸ - Tome VIII, Lettre MDCCCLIX.

la parfaite union avec Dieu ³⁹ . " Le témoignage du célèbre Pierre Berger, chanoine de Notre-Dame de Paris, est encore plus explicite : " Dieu a fait (au Bienheureux) la grace d'exprimer les secrets les plus profonds et mystérieux de l'amour sacré avec tant de clarté et de facilité, que ce que jusques à luy avoit esté estimé impenetrable au commun des hommes se trouve aujourd'huy compris et pratiqué avec beaucoup de suavité par un bon nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui ne sont pas versées en l'estude des lettres ny de la philosophie ⁴⁰ ."

Toutefois, nous ne disconvierons pas que, même parmi les contemporains de notre Saint, il s'en soit trouvé qui prétendaient que pour comprendre le *Traité de l'Amour de Dieu*, il était nécessaire de joindre à une piété éminente, des connaissances théologiques très étendues ⁴¹ . Le temps et l'expérience ont fait justice de cette opinion : une science ordinaire unie à beaucoup de ferveur et surtout d'humilité, suffit pour pénétrer un enseignement qui s'adresse plus encore au coeur qu'à l'esprit. Même pour avoir l'intelligence des chapitres que l'Auteur signale comme étant les plus métaphysiques, il n'est pas nécessaire d'être " fort docte ; " tout homme sérieux et capable d'une lecture attentive saisira facilement l'enchaînement des pensées et la suite du raisonnement. A coup sûr, quelques notions théologiques seraient requises pour approfondir complètement certains passages ; néanmoins, le sens catholique est seul indispensable pour les lire avec fruit. Il manquait à Sainte-Beuve et à quelques autres critiques modernes : c'est ce qui explique les bévues qui se rencontrent çà et là dans leurs Etudes sur cet ouvrage. Mgr Freppel était mieux inspiré lorsqu'il disait dans le discours cité plus haut ⁴² : " Sous la main de saint François de Sales les aspérités de la morale, de la métaphysique chrétienne disparaissent en quelque sorte, pour permettre à l'esprit de promener son regard sur le vaste champ de la doctrine comme sur une surface brillante et polie."

Un autre grief formulé contre le *Traité de l'Amour de Dieu* porte sur la soi-disant liberté de langage qui s'y fait jour quelquefois. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien en lire la réfutation dans notre Préface de l'*Introduction à la Vie devote* ⁴³ , livre qui a subi les mêmes attaques.

Il serait fastidieux et sans objet de reprendre ces accusations sous tous leurs aspects; il serait plus inutile encore d'indiquer la manière assez malencontreuse dont certains admirateurs de saint François de Sales ont voulu les réfuter. Bornons-nous à en donner le sens général : on a reproché à notre Saint d'emprunter à l'amour profane des images et des comparaisons un peu hardies pour dépeindre les chastes opérations de l'amour sacré. Mais les esprits timorés qui expriment ces plaintes ont-ils oublié que les écrivains inspirés ne craignent pas d'employer les mêmes figures ? Ne savent-ils pas que, par la bouche de ses Prophètes, le Seigneur attribue à la charité infinie qui l'anime envers ses créatures, toute la tendresse, toute la force de l'amour conjugal et de l'amour maternel, dans ce qu'ils ont de plus pur, de plus touchant, de

³⁹ - Process. remis. Gebenn. (I), ad art. 44.

⁴⁰ - Process. remiss. Parisiensis, ad art. 26

⁴¹ Telle est, par exemple, l'assertion de Vangelas (*Process. remiss. Parisiensis*, ad art. 26 : " Le livre qu'il a composé de l'Amour divin, " dit-il, " est un chef d'oeuvre admiré de tous ceux qui sont capables d'en juger ; mais il est certain que pour en bien cognoître le prix il faut être fort devotieux et fort docte, qui sont deux qualités bien rares étant séparées, et plus rares encore étant conjointes. "

Claude Chaffarod, déjà cité dans la Préface de notre Edition de l'*Introduction à la Vie devote*, nous apprend aussi (*Process. remiss. Gebenn. (I)*, ad art. 26, 27) que, durant son séjour à Toulouse, un " grand, docte et religieux predicateur " lui voyant lire le *Traité* avec un de ses amis, s'écria : Ce livre n'est pas pour vous ni votre ami, car " l'Auteur presuppose en son lecteur de bons fondements de theologie et de devotion." D'après Jean Gojon, bourgeois d'Annecy, ce " religieux predicateur " serait le P. Richard, S. J. il rapporte ainsi ses paroles (*Ibid*, ad art.44): " Ce livre est d'une telle importance qu'il n'appartient pas à tout le monde de le lire, mais seulement aux theologiens, si ce n'est le dernier Livre "

⁴² - Page XI

⁴³ - Partie II pp. XLVI, XLVII

plus élevé ? A chaque page de nos saints Livres, la maison d'Israël est représentée sous les traits d'une fiancée, parée de toutes les grâces de la jeunesse et de l'innocence, ou sous la figure d'une épouse, l'honneur et la joie de son foyer. Et s'il faut déplorer ses égarements, c'est encore en poursuivant la même métaphore que la voix divine les dénonce et les stigmatise. L'idolâtrie dont les peuples d'Israël et de Juda se sont rendus si souvent coupables est ordinairement flétrie du nom d'adultère. C'est ce que notre Saint fait remarquer lui-même au cours de l'ouvrage ⁴⁴. De plus, le langage de la charité n'est pas purement figuratif; et tout ainsi que les affections humaines tirent leur force et leur noblesse de l'élément spirituel qui les constitue, de même, l'amour surnaturel qui s'exerce entre Dieu et l'homme réalise dans sa forme la plus sublime l'idéal que doivent se proposer tous les sentiments inférieurs.

L'amour est *un* dans son essence comme dans les lois qui le régissent : soit qu'il monte vers le ciel comme une pure flamme, soit que, étincelle détournée du foyer, il aille s'éteindre misérablement au milieu des créatures, dans l'opposition de ces divers mouvements, il conserve sa nature et ses propriétés. La théorie de l'amour demeure donc la même et quand cette passion divinise l'homme et quand elle l'égare. Aussi, lorsque saint François de Sales aperçut parmi ses contemporains certains esprits aimant à se dire scandalisés par la lecture des chapitres IX et X du premier Livre de *Theotime*, bien loin de retrancher ces chapitres, il affirma au contraire qu'ils étaient des plus nécessaires à l'intelligence du sujet ⁴⁵. L'angélique candeur de notre Saint rayonne si doucement à travers ces passages inculpés, qu'on ne peut les lire sans sentir, en quelque sorte, les mouvements de sa belle âme, en qui, selon le mot de l'Apôtre ⁴⁶, tout est *saint et sans tache dans la charité*.

§ III. - *Le Traitté de l'Amour de Dieu*

au point de vue dogmatique, ascétique et mystique

Si le *Traitté de l'Amour de Dieu* peut être justement considéré comme un chef-d'oeuvre, c'est principalement par son côté dogmatique qu'il mérite cette réputation, ainsi qu'en conviennent unanimement les maîtres de la science sacrée. Toutes les louanges prodiguées à ce livre sont résumées dans le Bref *Dives in Misericordia*, par lequel la sainte Eglise loue hautement l'Evêque de Genève d'avoir traité son thème sublime d'une manière " docte, subtile et lumineuse. "

C'est surtout dans les quatre premiers Livres et dans le onzième que sont admirablement expliquées les vérités les plus obscures de l'enseignement catholique. Parlant des premiers chapitres du deuxième Livre, un célèbre professeur allemand affirme que " le dogme de Jésus-Christ et de son oeuvre n'a jamais été exposé nulle part ailleurs avec autant de capacité et de profondeur." Quant " aux derniers chapitres du troisième Livre," poursuit-il, "la doctrine du mystère de la sainte Trinité y est traitée avec une précision

⁴⁴- Livre X, chap. XIII.

⁴⁵- Mgr Camus, *L'Esprit du B. François de Sales*, Partie III, § XIV.

⁴⁶- Ep 1,4

théologique et une lucidité qui révèlent plutôt le voyant que le sage." Et il conclut en disant : " Le théologien familiarisé avec l'oeuvre capitale de saint François de Sales y trouve mille preuves irrécusables de profondeur spéculative, toutes les définitions de cet écrit étant solidement appuyées sur une base théologique inébranlable ⁴⁷ ."

Nous reproduisons à dessein ces paroles du savant docteur Jocham préférablement à plusieurs autres témoignages, car les appréciations de l'Eglise d'Allemagne sur le *Traité de l'Amour de Dieu* sont moins connues que celles des théologiens de France et d'Italie. Dans ses *Nouvelles recherches*, Adam Moehler ⁴⁸ corrobore la doctrine de sa *Symbolique* sur les conséquences du péché originel, par de larges emprunts au premier Livre de *Theotime*. " Selon son ordinaire, " dit-il, "saint François de Sales a proposé ce dogme avec une prodigieuse clarté et simplicité." L'influence de notre Docteur est facile à constater dans toute la suite de cet ouvrage. Elle n'est pas moins sensible dans les *Novae disquisitiones de Gratia* de Schüzler, qui ne se lasse pas de citer le " livre d'or " de l'Evêque de Genève. C'est encore dans le *Traité* que le professeur Ernest Müller puise une partie considérable des arguments développés dans sa *Theologia Moralis*.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, saint François de Sales suit ordinairement les décisions du Docteur angélique, et ne s'en écarte que sur deux questions principales. La première est relative au mystère de l'Incarnation : on sait que deux opinions partagèrent l'Ecole à cet égard. Saint Thomas prétend que ce mystère d'infinie charité a été déterminé par la chute du premier homme. A l'encontre de cet illustre Docteur, Scot et ses disciples enseignent que, même dans l'hypothèse contraire, le Verbe se serait revêtu de notre humanité. C'est le sentiment qu'adopte notre Saint et qu'il émet dans son *Traité de l'Amour de Dieu* ⁴⁹. De cette opinion découle comme conséquence naturelle le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, en faveur duquel le *Traité* contient un si admirable témoignage.

La seconde question sur laquelle saint François de Sales diffère de l'Ange de l'Ecole, concerne l'ordre de la prédestination. Tous les historiens de l'Evêque de Genève racontent la terrible tentation de désespoir dont l'origine se rattache à l'examen de cet insoluble problème. On conçoit que, même après être sorti victorieux de cette violente attaque, notre Saint ait conservé une certaine propension à sonder les profondeurs de ce dogme redoutable ; il passa en effet plusieurs années à scruter l'Ecriture et les Pères sur ce sujet, et le résultat de ses patientes études l'amena à conclure que le décret de la prédestination des âmes est rendu *post praevisa merita*. Il exprime cette conviction d'une manière positive dans le cinquième chapitre du troisième Livre ⁵⁰; c'est probablement dans ce chapitre que sont insérées les "quatorze lignes " qui lui coutèrent " la lecture de douze cens pages de grand volume, " ainsi qu'il le confiait plus tard à son ami, Mgr Camus ⁵¹.

⁴⁷- Pastoralblatt Munich. Voir plus haut, p.16 note 27

⁴⁸- Jocham désigne Adam Moehler comme " le plus grand théologien qu'ait produit notre siècle. "

⁴⁹- Le P. Hilaire de Paris, Capucin, dans son ouvrage *Cur Deus homo* (Lugduni, Jaillet, 1867), Pars 1a, cap. IV, prétend que saint François de Sales suit saint Thomas relativement au mystère de l'Incarnation. L'opinion contraire est pourtant très clairement exprimée dans les chapitres IV et V du deuxième Livre du *Traité*. La phrase surtout qui énumère les motifs qu'eut la divine Miséricorde de sauver l'humanité coupable, ne laisse aucun doute : " C'estoit la nature humaine de laquelle il *avait resolu* de prendre une piece bienheureuse pour l'unir a sa Divinité, " etc. (Liv.II chap.4.)

⁵⁰- Il semble utile de donner ici un fragment de la lettre bien connue de saint François de Sales au célèbre P. Lessius (26 août 1618) : "... Vidi in bibliotheca Collegii Lugdunensis tractatum de praedestinatione et quamvis *non nisi sparsim, ut fit, oculos in eum injicere contigerit, cognovi tamen Paternitatem vestram sententiam illam, antiquitate, suavitate ac Scripturarum nativa autoritate nobilissimam de praedestinatione ad gloriam postpraevisa opera, amplecti ac tueri; quod sane mihi gratissimum fuit, qui nimirum eam semper, ut Dei misericordiae ac gratiae magis consentaneam, vertiorem ac amabiliorem existimavi, quodetiam tantisper in libello de Amore Dei indicavi.*"

⁵¹- L'Esprit de saint François de Sales, Partie III, § xv.

Il n'entre pas dans le plan de cette Introduction d'exposer en entier le système doctrinal de l'ouvrage; mais il importe d'attirer l'attention du lecteur sur les bases fondamentales de ce magnifique édifice. L'Apôtre propose deux buts principaux au *dispensateur* de la parole de Dieu : *exhorter dans la saine doctrine, et convaincre ceux qui la contredisent* ⁵². Le *Traité* a été suffisamment étudié sous le rapport de la *saine doctrine* qu'il contient; mais on ne saurait trop insister sur l'utilité qu'il présente pour *convaincre* les contradicteurs.

Il est certain que notre Docteur, passionné pour le salut des âmes, avait toujours cet objectif devant les yeux. Les plus tendres insinuations pour rappeler les hérétiques à la vraie foi se font jour dans les sujets qui semblent y prêter le moins, et un ardent désir de ramener au bercail les brebis égarées se reflète jusque dans les nuances de son style. C'est surtout dans les Manuscrits originaux que se révèlent les industries de son ingénieuse charité ; à travers les contemplations du mystique, éclate constamment le zèle enflammé de l'apôtre. Qu'on nous permette de citer cette remarque intercalée dans une première étude des chapitres V et VII du dixième Livre (Appendice, p. 482) : " Ce chapitre doit estre grandement addouci par la demonstration de la suavité de ce commandement, affin que les heretiques le lisant, voyent la clarté de la doctrine chrestienne, et boivent cett'eau sucee imperceptiblement ; et partant il le faut remplir de paroles affectives et extatiques. "

Non moins dignes d'attention à cet égard sont les dernières lignes de la Préface et le passage sur les Conciles généraux (Liv II, chap 14) ; plus encore, le chapitre XIII du Livre VIII, où l'Auteur déduit de son principal argument une conclusion péremptoire contre l'hérésie, en montrant dans la soumission à l'Eglise la preuve indispensable de toute mission légitime, de toute vertu de bon aloi. Ailleurs, parlant du *rafroidissement de l'ame en l'amour sacré* (Liv IV, chap 2), il fait une digression pour démasquer la mauvaise foi des hérétiques qui refusent d'admettre une distinction entre le péché mortel et le péché véniel. Toujours, il a soin dans son enseignement ascétique de faire ressortir la suprématie de l'Eglise. Cette sainte Eglise est proclamée par lui seul organe et interprète, non seulement des règles de croyance, mais encore des règles de conduite ⁵³. Et, comme il se voit chaque jour, les âmes, attirées vers l'amour divin par le charme de sa doctrine morale, se laissent suavement gagner, et se soumettent enfin à cette autorité légitime en dehors de laquelle toutes les plus belles théories de vertu ne sont qu'une trompeuse illusion. Le Cardinal Pie avait bien saisi ce côté saillant des écrits de saint François de Sales, et il avait principalement en vue le *Traité de l'Amour de Dieu*, quand il écrivait : " Quiconque s'est nourri de ses livres... se trouve comme inévitablement conduit aux antipodes des opinions et de l'esprit des novateurs, notamment... sur les relations naturelles et surnaturelles de Dieu avec ses créatures, relations qui sont le fonds même de la théologie et qui constituent proprement l'essence du christianisme ⁵⁴. "

Très remarquable comme oeuvre dogmatique, le *Traité de l'Amour de Dieu* ne l'est pas moins relativement à l'ascétisme, mais ascétisme exposé d'une manière neuve et bien digne du coeur et du génie de notre Saint. Ses devanciers, ceux qu'il appelait " nos maîtres, " avaient longuement discoursé des vertus, des conditions qui en assurent le développement, de la perfection dont elles sont susceptibles. Notre Docteur, ramenant à l'unité ces enseignements divers, étudie les habitudes surnaturelles dans leurs rapports avec la divine charité, dont elles tirent exclusivement leur force et leur éclat.

⁵²- Tt 1,9

⁵³- C'est ainsi qu'il assigne aux " conseilz de l'Eglise " le même rang qu'aux conseils de Notre-Seigneur lui-même, par ce motif que, " a rayson de la continuelle assistance du Saint Esprit, " l'Eglise " ne peut jamais donner de mauvais advis." Ces traits de lumière se rencontrent surtout au Livre VIII, et sont naturellement amenés par le sujet de l'union de nostre volonté a celle de Dieu et, par conséquent, des diverses sortes d'obéissance.

⁵⁴- Lettre citée plus haut, p. xxx, note (r)

"Ce fut une belle conception, " dit un écrivain de notre temps ⁵⁵, " que de rattacher toute la morale chrétienne à l'amour de Dieu. La charité est la vertu par excellence, celle à laquelle conduisent toutes les autres, qui les dirige toutes comme la reine gouverne les servantes..... L'oeuvre providentielle de Dieu a pour but unique de produire en nos âmes cet amour céleste, et toute l'oeuvre de l'homme ici-bas doit être de répondre aux invitations de Dieu et de s'élever jusqu'au faite de la divine charité. Analyser ce double travail, celui de Dieu et celui de l'homme, c'était donc pénétrer au coeur même de la religion surnaturelle, et se donner vaste champ pour exposer toutes les merveilles qu'opère sans cesse la Bonté divine en faveur de sa créature raisonnable, " et toute la correspondance que, par l'exercice des vertus, la créature peut rendre à son Créateur.

Ce vaste champ, notre Saint l'explore avec cette rare pénétration d'esprit, cette onction de piété, cette puissance de persuasion que ses lecteurs lui connaissent. S'il a traité d'abord les vérités dogmatiques, ce n'était, pour ainsi dire, que dans le but de délimiter exactement le terrain dans lequel s'épanouissent toutes les vertus chrétiennes, sous les rayons bienfaisants de la charité. Envisagé dans ses relations avec ce soleil du monde spirituel, l'ascétisme nous apparaît par son côté le plus élevé ; et cependant, rien de plus simple, de plus accessible à toutes les intelligences que la manière dont il est présenté.

C'est un développement de la doctrine contenue dans *l'Introduction à la Vie devote* que nous retrouvons dans le *Traité de l'Amour de Dieu* ; ce dernier ouvrage semble être le complément du premier, ainsi que notre Saint le donne à entendre en renvoyant fréquemment Théotime aux instructions données à Philothée, notamment en ce qui concerne l'oraison mentale.

Là, cet exercice est recommandé comme fondement de toute vie spirituelle : une heure chaque jour doit y être consacrée ; ici, il est considéré comme élément constitutif de la perfection, si bien que l'âme ne doit plus seulement faire l'oraison à certains moments déterminés, elle doit en vivre continuellement. Là, les aspirations ou élancements en Dieu sont montrés comme moyen d'arriver " a une tendre et passionnée dilection envers ce divin Espoux " ici, elles deviennent des flammes ardentes qui jaillissent continuellement d'un coeur où la complaisance et la bienveillance pour la Bonté infinie ont allumé un foyer de charité. Insinuée rapidement à Philothée, la direction d'intention est recommandée à Théotime comme un acte sans cesse renouvelé d'amour et de dépendance envers son Créateur.

Mais si la communication fréquente avec Dieu par la prière et l'oblation de toutes nos oeuvres est une manifestation de notre amour, ce n'est ni la plus difficile ni la plus élevée. Abdiquer complètement sa volonté dans celle de l'être aimé et souffrir pour lui, telle est l'affirmation la plus irrécusable, la plus sublime de toute affection vraie, soit-elle divine ou humaine. C'est en partant de ce principe, que saint François de Sales laisse bien loin derrière lui les enseignements élémentaires donnés *sur la patience* dans *l'Introduction à la Vie devote*, et consacre un Livre tout entier de son *Traité de l'Amour de Dieu* à établir et préciser les degrés par lesquels on doit monter de la " sainte résignation " à la " tressainte indifférence ; " nulle part, selon lui, la puissance de l'amour ne se montre avec plus d'évidence que dans ce dépouillement total qu'il impose à la volonté, afin de la réduire à une dépendance absolue de ses divines exigences. Cette indifférence, telle que l'enseigne saint Ignace dans ses Exercices, telle que la conçoit à son tour saint François de Sales, n'est pas l'atonie d'un caractère faible et irrésolu, qui ne sait rien rejeter parce qu'il ne sait rien choisir, qui est incapable de rien haïr parce qu'il est incapable de rien aimer ; c'est le résultat d'une appréciation aussi noble que juste, par laquelle ne trouvant rien d'aimable que son Dieu, l'âme n'estime

⁵⁵- Le R. P. Gabriel Desjardins, S.J., Saint François de Sales Docteur de l'Eglise (Paris et Lyon, Lecoffre, 1877), § XIV

toutes choses que dans la mesure des secours qu'elles peuvent lui fournir pour atteindre sa fin essentielle la gloire de son Créateur et par suite sa propre béatitude. C'est l'équilibre parfait de la balance, attendant pour osciller que l'on charge l'un ou l'autre de ses plateaux. Mais que la volonté divine vienne toucher cette volonté humaine constituée dans l'état de surnaturelle indifférence, aussitôt cesse sa neutralité, et elle se précipite de toute son énergie dans la direction que lui indique le mouvement d'en-haut. Cette admirable et sanctifiante disposition est compatible avec les attendrissements de la sensibilité ⁵⁶, avec les contradictions de la partie inférieure, et c'est même dans ces contradictions qu'elle atteint son dernier perfectionnement. Ainsi notre adorable Sauveur, encadrant toute l'économie de notre rachat entre *l'Ecce venio* de l'Incarnation et le *Fiat* de la Rédemption, n'enlève rien à la puissance et à l'efficacité de ce *Fiat* en le faisant précéder du *Transeat a me calix iste*.

Dès que la divine charité a subjugué une âme, elle y crée, si elle ne les y trouve déjà, de merveilleuses aptitudes pour la souffrance, quelque chose de cette soif inextinguible d'immolation qui, du Coeur de Jésus, a passé dans ceux de tous ses amis privilégiés. Notre saint Auteur le savait par expérience; aussi n'a-t-il garde d'oublier dans son *Traité* le grand sujet de la mortification chrétienne. Toutefois, à ce sujet si austère par lui-même, il trouve le secret de prêter des charmes: ce n'est pas qu'il dissimule les épines de l'abnégation et de la pénitence ; mais ces épines destinées à entourer et protéger les roses du saint amour, sont tout embaumées de leur parfum. Pour s'en convaincre, il suffirait de lire le titre des deux chapitres où sont spécialement exposés à cet égard les principes les plus élevés : *Que le desir de louer et magnifier Dieu nous separe de tous les playsirs inferieurs. - Que pour avoir le desir de l'amour sacré il faut retrancher les autres desirs*.

Ce n'est pas là seulement, c'est presque à chaque page qu'est insinué le précepte évangélique du renoncement à soi-même : on le retrouve surtout dans l'explication " de l'industrie et art " avec lequel les passions humaines doivent être assujetties à l'empire de la raison, et celle des " deux methodes " à choisir pour " ranger les affections et les passions. " La pensée du sacrifice, en contemplation du Sauveur " mortifié et mort par amour pour nous, " domine continuellement notre Saint, qui ne parle pas des béatitudes de l'amour jouissant sans rappeler auparavant les conquêtes de " l'amour armé " (II, p. 311). Cette expression si hardie est comme la révélation de toute sa spiritualité.

Saint François de Sales se place au même point de vue pour recommander dans son *Traité* la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et il le fait avec la même sûreté de doctrine, la même suavité de langage. Les habitudes surnaturelles, nous le répétons, sont envisagées par lui comme des fleurs variées à l'infini, qui s'épanouissent sous l'influence unique de la charité, ou mieux encore, comme des astres qui trouvent dans ce soleil divin leur centre de gravitation.

L'exercice de la méditation et la pratique des vertus, à quelque perfection qu'ils atteignent, ne sont pas pour le chrétien un terme où il puisse se reposer; c'est une voie ascensionnelle à parcourir, ce sont des *degrés* à disposer *pour s'élever de cette vallée de larmes* au bonheur de voir *le Dieu des dieux en la sainte Sion* ⁵⁷. Quelquefois, il est vrai, le Seigneur devance pour l'âme purifiée l'heure des éternelles manifestations de lui-même, et se révèle à cette âme sur les sommets mystérieux de la contemplation ; ces rapports si sublimes du Créateur avec sa créature constituent ce qu'on appelle le mysticisme. Le rôle de la théologie mystique consiste donc à " surveiller les âmes qui, prenant un vol hardi vers les régions célestes, ne tiennent plus à la terre et semblent vivre au sein de la Divinité. C'est saint Paul transporté au troisième ciel... c'est sainte Tèrese ravie hors d'elle-même... c'est toute âme entrant en communication directe avec Dieu sans

⁵⁶- Ainsi Abraham, quoique magnanimement résolu à immoler son fils, sent cependant son coeur " fondre en tendreté " (Liv XII, chap 10)

⁵⁷- Ps 83, 6-8

passer par les raisonnements de l'intelligence et les délibérations de la volonté. Voies mystérieuses dans lesquelles l'âme ne s'engage pas par ses propres efforts, mais alors seulement que la grâce la soulève au dessus du monde de la nature ; voies dangereuses et plus que toutes autres sujettes à l'illusion. La théologie mystique ne peut tracer le chemin qui mène à ces hauteurs, mais elle sert de flambeau à ceux qui en gravissent les sentiers obscurs, toujours bordés de précipices. Elle se tient sur la route pour indiquer à quelles marques l'opération divine se distingue des illusions de l'imagination et des tromperies du démon ; elle enseigne aussi à profiter des caresses divines pour l'oeuvre de la sanctification, à l'abri des surprises de l'orgueil ⁵⁸. " C'est ce que fait saint François de Sales spécialement dans le sixième et le septième Livre du *Traitté de l'Amour de Dieu*, bien que l'ouvrage tout entier soit empreint d'un délicieux mysticisme.

Notre Saint eut à déployer toutes les ressources de son esprit et de son coeur dans l'exposition de ces matières les plus délicates, les plus élevées, les plus divines. Et cette exposition si complète et si orthodoxe fait briller dans le plus parfait équilibre les dons variés qui constituent le génie. Mais bien loin de se fier à ses connaissances et à ses talents, il étudia son thème avec un soin, une persévérance dont on peut se faire une juste idée par l'examen des Manuscrits originaux. Dans la partie mystique, ils offrent peu de lacunes et accusent un travail immense, qui suffirait pour mériter une confiance absolue à un ouvrage aussi soigneusement élaboré.

D'autres théologiens avaient avant lui traité ces mêmes questions, mais notre Docteur les surpasse, si ce n'est par la profondeur des déductions, du moins par les clartés inattendues qu'il projette sur des sujets difficiles entre tous. Il prend son lecteur par la main et l'introduit comme en se jouant dans l'étude de ces voies représentées avant lui comme à peu près inabordables. Quoi de plus simple et de plus clair que cette entrée en matière : " L'oraison et la theologie mystique ne sont qu'une mesme chose. " Il poursuit avec la même aisance, paraissant uniquement préoccupé de rendre accessibles les sublimes théories qu'il expose. Les vérités les plus élémentaires lui servent de miroir réfracteur pour renvoyer à l'intelligence les vérités d'un ordre plus élevé. Si peu d'âmes sont appelées à expérimenter les opérations surnaturelles décrites dans ces pages, il semble que le grand nombre puisse les comprendre. Ainsi ce recueillement ineffable accompli " par l'amour mesme" n'est plus un mystère pour ceux qui n'en ont jamais été favorisés, après qu'ils ont lu l'explication des divers recueils opérés " par le commandement de l'amour, " ou, mieux encore, quand ils ont expérimenté celui dans lequel est plongé " par imitation " le pieux communiant. Et le " souverain degré d'union " s'offre, du moins accidentellement, à la bonne volonté du plus humble fidèle, puisqu'il peut s'y exercer " par maniere d'oraisons jaculatoires, " forme de prière aisée entre toutes.

La plus grande précision des termes, la gradation des idées, le développement progressif des matières, facilite l'intelligence de la partie mystique de l'ouvrage. Saint François de Sales place le coeur humain en présence du Bien infini vers lequel l'attirent à la fois et la puissance de la grâce et une convenance naturelle que le péché d'origine n'a pas totalement détruite. Et pour éclairer son sujet il nous montre dans les effets des passions humaines le corrélatif de ces ardeurs, de ces " blesseures, " de ces " liquefactions " qui sont les manifestations extraordinaires de l'amour divin. Il n'est pas jusqu'au " supreme effect de l'amour affectif... la mort des amans, " qui n'ait été quelquefois produit par les transports insensés de l'amour profane. Avec quelle grâce surtout, avec quel charme incomparable tous ces effets de l'amour nous apparaissent en notre Sauveur lui-même dans ce merveilleux dix-septième chapitre du dixième Livre, qu'on ne peut lire sans attendrissement!

Après avoir reçu, les notions rudimentaires de l'oraison mentale, l'esprit saisit facilement la différence et les rapports qui existent entre la méditation et la contemplation, et se rend compte du procédé d'après lequel,

⁵⁸- P.Desjardins, § VIII del'étude citée p.XLIII note (2)

selon l'axiome de Gerson ⁵⁹, " la méditation bien faite tend de soi à devenir contemplation, comme la simple pensée se convertit en méditation . " Ainsi préparé, on peut sans effroi suivre notre Saint sur les hauteurs sereines où l'âme d'élite " souffre les choses divines ⁶⁰. " Nous n'essayerons point d'analyser ces pages ; il faut les méditer pour en apprécier toute la sagesse et en savourer toute la douceur.

Du reste, hâtons-nous de le faire remarquer, alors que la sublimité de son sujet l'oblige à se tenir sur les sommets inaccessibles au vulgaire, notre Saint s'efforce de comprimer son essor et de modérer son vol il est trop éclairé dans les voies spirituelles pour ignorer que les communications divines se diversifient à l'infini et deviennent d'autant plus difficiles à décrire qu'elles appartiennent à un ordre plus élevé. Bien loin de subtiliser et de multiplier les subdivisions, il cherche avant tout à établir des principes, à donner des définitions justes et précises : " Comme je n'ay pas voulu suivre, " dit-il (Préface, p. VI), " ceux qui méprisent quelques livres qui traitent d'une certaine vie sureminente en perfection, aussi n'ay-je pas voulu parler de cette sureminence. " Dans les enseignements donnés à Théotime comme dans ceux qu'a précédemment reçus Philothée, notre Saint place l'exercice de l'humilité et des solides vertus, bien au dessus des " unions deïfiques " et de la " vie sureminente. " Laissant aux prétendus illuminés l'intention permanente et " l'acte continu, " il exhorte à appliquer " cent et cent fois le jour nostre " vie au divin amour ;" après avoir expliqué les plus hauts degrés de la contemplation il ne recommande que plus instamment " les bas et menus exercices de dévotion".

Partout on reconnaît la touche suave et consolante du Docteur de la piété et de la confiance, qui, en décrivant les opérations les plus sublimes de la grâce, rappelle constamment qu'elles ne sont ni la preuve irrécusable, ni la récompense nécessaire de la sainteté. Pour lui, comme pour sainte Térèse et tous les vrais mystiques, la charité, et la pratique de toutes les vertus morales qui en dérivent, sont préférables à la contemplation. " ... Combien de Martyrs et grans Saintz et Saintes voyons-nous en l'histoire n'avoir jamais eu en l'oraison autre privilege que celui de la devotion et ferveur ? Mais il n'y eut jamais Saint qui n'ayt eu l'extase et ravissement de la vie et de l'operation, se surmontant soy mesme et ses inclinations naturelles " (Liv II, chap 7) ⁶¹. L'oraison de quiétude ou passive, dont il est longuement question dans le *Traitté de l'Amour de Dieu*, doit être soigneusement distinguée de l'oraison de " simple remise. " Notre Saint parle fréquemment dans ses *Lettres* et ses *Entretiens* de cette dernière sorte de prière. Elle est appelée par sainte Jeanne-Françoise de Chantal ⁶², " oraison d'une tres-simple unité et unique simplicité de presence de Dieu, par un entier abandonnement à sa sainte volonté et au soin de sa divine Providence. " Cet abandon et cette remise sont une excellente préparation aux faveurs surnaturelles, néanmoins ce n'est pas une cessation absolue d'opérations; c'est la situation de l'enfant, qui pressé sur le sein de sa mère, ouvre les bras et lui sourit afin de provoquer ses baisers. Le terme même de *remise* éveille l'idée d'un mouvement délibéré de la volonté.

Après ces considérations, il nous semble superflu de répéter que le *Traitté de l'Amour de Dieu* est absolument à l'abri des reproches que l'on a fait peser sur les ouvrages de certains mystiques subtilité, obscurité, illumination personnelle. Ici, tout est clair et précis, tout est appuyé sur l'Écriture et l'enseignement de

⁵⁹- *De Mystica Theologia speculativa*, Consid. XXIV

⁶⁰- "Rerum quas laudat patiens consortium.." St Denis l'Aéropagite De Div. Nomin., cap. III

⁶¹- C'est ce que notre Docteur dit encore dans ses Entretiens : " Il arrive assez souvent que Nostre Seigneur donne ces quietudes et tranquillités à des ames qui ne sont pas bien purgées", et d'autre part " il y a des personnes fort parfaites auxquelles Nostre Seigneur ne donna jamais de telles douceurs ni de ces quietudes...qui font mourir leur volonté dans la volonté de Dieu à vive force... Bt ceste mort icy est la mort de la croix, laquelle est beaucoup plus excellente et plus genereuse que l'autre, que l'on doit plustost appeller un endormissement qu'une mort. " (Entretien II, De la Confiance)

⁶²- Réponse sur l'article vingt-cinquième du Coutumier.

l'Eglise ; jamais on ne trouve rien sous la plume de saint François de Sales qui rappelle, même de loin, des théories nuageuses, telles que " l'annihilation " ou le " brouillard mystique " de la *Perle evangelique*. Toujours aussi, il prémunit l'âme contre une téméraire et présomptueuse assurance, et lui montre les tentations et les vicissitudes spirituelles accompagnant les états les plus élevés de la vie intérieure ; tandis qu'elle tressaille " de joye par amour, " il l'invite à " trembler d'aprehension par la crainte " (Liv XI, chap 17).

Nous ne nous arrêterons pas ici à réfuter les blâmes que le luthérien danois Martensen et d'autres auteurs rationalistes et protestants ont jeté sur le chef-d'oeuvre de notre Docteur. L'ouvrage qu'ils critiquent doit être étudié avec le sens de l'esprit et non avec celui de la chair ; car *l'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu : elles lui paraissent folie, et il ne peut les comprendre* ⁶³. Les principes sur lesquels reposent les objections de écrivains dont nous parlons militant également contre tout ascétisme, ils ne sont pas moins hostiles à la " prière mentale " de Philothée qu'à la " théologie mystique " de Théotime. Ils attaquent sainte Térése, saint Anselme et saint Bernard avec autant de véhémence que saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal.

Bien que nous ayons déjà parlé des sources générales du *Traité de l'Amour de Dieu*, il nous reste à indiquer sommairement les auteurs dont l'influence se fait particulièrement sentir dans la partie ascétique et mystique de cet ouvrage. Pour l'ascétisme, c'est d'abord sainte Térése, qui fournit des passages importants sur la conformité à la volonté de Dieu, la nécessité de joindre l'extase de la vie et de l'opération à celle de l'intelligence ; puis le *Combat spirituel*, les oeuvres de Louis de Grenade ⁶⁴ inspirent non moins sensiblement notre Docteur ; enfin sainte Catherine de Gênes dut souvent être présente à sa pensée, spécialement quand il est question des ineffables jalousies du Seigneur envers sa créature ⁶⁵.

Pour la partie mystique, on distingue deux rédactions différentes : la première, qui est donnée en Appendice à la fin de notre second volume, et le texte définitif. C'est encore sainte Térése qui reparaît dans le premier jet, et autour d'elle, Jean de Jésus Marie ⁶⁶, saint Denis l'Aréopagite, saint Bonaventure, Cassien, Gerson et le Jésuite piémontais Bernardin Rossignolo. Dans la seconde rédaction l'empreinte de ces derniers auteurs se constate toujours ; néanmoins aucun n'est cité aussi souvent que la vierge d'Avila, qui eut le talent de condenser dans ses écrits la doctrine des meilleurs théologiens. Chez elle, ce qu'il y a de plus élémentaire côtoie ce qu'il y a de plus sublime ; les humbles vertus et les hautes contemplations se combinent mutuellement, et ne s'excluent jamais. Tel fut aussi le grand mérite de saint François de Sales : se tenir constamment éloigné des extrêmes, demeurer dans un juste milieu qui n'enhardit pas la présomption et ne décourage pas la faiblesse. On ne s'étonnera donc pas si après de profondes études et des recherches assidues, notre Saint

⁶³- 1 Co 2,14

⁶⁴- Saint François de Sales lui-même donne à entendre qu'il s'est aidé des écrits du célèbre Dominicain. Dans une lettre en date du 28 avril 1622, après avoir recommandé la lecture de certains chapitres du Traité, il ajoute : "vous trouverez beaucoup de choses à ce propos dans la grande Guide des pêcheurs de Grenade. "

⁶⁵- On peut constater surtout dans les chapitres suivants : Liv VI, chap.14, Liv X chap.13 et Liv XI, chap.16. Il sera parlé dans la cinquième partie de cette Introduction de l'édition de La Vie et les Oeuvres de S.Catherine d'Adorny de Gennes, qui a vraisemblablement servi pour ces extraits.

⁶⁶- La *Theologia mystica* (cap. VI) du célèbre compilateur Carme projette un reflet très prononcé sur le premier Ms. du Traité. On peut s'en convaincre en remarquant les titres de certaines divisions, par exemple : Union de toutes les puissances (Appendice, pp. 399, 400), De la langueur amoureuse (Ibid., p. 413, var. (a), et encore la manière de distinguer l'extase et le ravissement évidemment empruntés au mystique espagnol. C'est encore une réminiscence de celui-ci qui porte notre Saint à classer dans son ébauche le zèle et la ferveur parmi les exercices de l'amour affectif ; lors de la rédaction définitive il revient sur cette appréciation : le zèle est montré par lui comme une des qualités de l'amour effectif, et la ferveur, au lieu d'être considérée comme une vertu particulière, n'est plus qu'une des propriétés générales de cet amour, qui répand sa force et son activité sur toutes les autres vertus. Certains critiques se sont trompés quand ils ont cru trouver les traces de saint Jean de la Croix dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, car la publication de ce livre précéda de deux ans celle des Oeuvres du grand contemplatif.

ne trouve aucune doctrine mystique plus sûre, plus complète et qui réponde autant à ses attrait intérieurs que celle de la " bienheureuse Mere Therese" C'est pourquoi, se proposant de "représenter naïvement et simplement l'histoire de l'amour divin," il n'a garde de prendre un autre guide.

Toutefois, ce n'était pas seulement dans les ouvrages de ses devanciers, c'était dans le livre vivant des consciences dont il avait la direction que notre Saint devait étudier les manifestations de la charité divine. La Providence avait groupé sous sa conduite une foule d'âmes choisies, parmi lesquelles ses chères Filles de la Visitation tenaient le premier rang. Nous ne parlerons pas de la plus célèbre d'entre elles, sainte Jeanne-Françoise de Chantal, dont la vie intérieure était en quelque sorte identifiée à celle de son bienheureux Père. La " forme d'oraison " de cette Sainte est bien connue; car l'examen et les discussions dont elle a été l'objet appartiennent, pour ainsi dire, à l'histoire de l'Eglise ; mais ce qui est plus ignoré c'est la large part qu'eurent ses premières compagnes aux dons surnaturels qu'elle recevait, ce sont les communications célestes qui marquèrent les humbles origines de la Visitation. " L'immense bonté de Dieu, " dit l'annaliste ⁶⁷, "gratifiait ces chères âmes de faveurs du tout surnaturelles. Par la grâce divine, plusieurs eurent en peu de temps des oraisons de quiétude, de sommeil amoureux, d'union très haute ; d'autres, des lumières extraordinaires des mystères divins où elles étaient saintement absorbées ; quelques autres, de fréquents ravissements et saintes sorties hors d'elles-mêmes pour être heureusement toutes arrêtées et prises en Dieu, où elles recevaient de grands dons et grâces de sa divine libéralité. "

De ce nombre étaient entre autres les Mères Favre, de Bréchar, de Châtel, de Blonay et de la Roche. Toutes rendaient fidèlement compte à leur saint Directeur des faveurs dont elles étaient comblées, et servaient ainsi de témoignage aux phénomènes mystiques décrits dans son admirable *Traité. La vie de la Mère Anne Marie Rosset* surtout était une suite ininterrompue d'opérations surnaturelles de l'ordre le plus élevé. Parlant de cette religieuse, Bossuet ⁶⁸ ne craint pas d'appeler son état intérieur une participation anticipée à l'état des Bienheureux ; la Mère de Chaugy écrivait d'elle ⁶⁹: " Nous savons que notre saint Fondateur l'a eue en vue en la composition de plusieurs chapitres de son sixiesme, septiesme et huitiesme Livre de *l'Amour de Dieu*, ce grand Directeur des ames ayant eu un soing tres particulier d'examiner et de regler la conduite interieure de cette chere fille, et de l'eprouver avant de l'approuver ⁷⁰. "

A côté de ces grâces exceptionnelles, il en est d'autres qui étaient devenues communes aux membres de l'Institut naissant. Dans le livre de ses *Réponses* ⁷¹, imprimé en 1632, sainte Jeanne-Françoise de Chantal ne craint pas d'affirmer que " l'oraison de simple remise, " est la voie par laquelle " Notre Seigneur conduit quasi toutes les Filles de la Visitation ; "et, revenant aussitôt sur sa restriction : " Toutes aboutissent là," ajoute-t-elle, " sans quasi le connoître qu'elles n'y soient".

Mais si notre saint Docteur, comme il l'avoue lui-même, a beaucoup étudié l'action de la grâce dans les âmes de ses filles, c'est à une école plus intime et non moins sûre, celle de l'expérience personnelle, qu'il apprit davantage encore. Telle était la conviction de tous ceux qui l'ont connu. " Il a décrit si hautement tous les degrés de l'oraison et contemplation, " dit sainte Jeanne-Françoise de Chantal ⁷², " qu'il est aisé à

⁶⁷- *Mémoires sur la Vie et les Vertus de sainte Jeanne-Françoise de Chantal*, par la Mère de Chaugy (Paris, Pion, 1874), Partie II, chap. VII.

⁶⁸- Instruction sur les Etats d'oraison, liv. VIII, § xxxvi.

⁶⁹- Vie manuscrite (Archives du 1er Monastère de la Visitation d'Annscy)

⁷⁰- Entre autres allusions faites à la Mère Rosset dans le Traité on doit surtout mentionner les deux traits rapportés dans les chapitres VI et VII du sixième Livre .

⁷¹- Article cité plus haut, p. XXIV.

⁷²- Process. remiss. Gebenn. (I), ad art. 33.

juger combien il avoit receu eminentement le don d'orayson. " " Le Serviteur de Dieu, " dépose à son tour Dom Jean de Saint-François ⁷³, " enseigna non pas tant ce qu'il sçavoit que ce qu'il sentoit." Et le P. de Coex, plus affirmatif encore, ajoute ⁷⁴ " qu'il n'escrivit rien qu'il n'eust receu du Saint Esprit, et mille fois gousté et expérimenté. " Ces diverses attestations constituent le plus beau témoignage qui puisse être rendu en faveur de l'enseignement mystique de notre grand Docteur ; il donne la mesure de l'estime que l'on doit faire de cet enseignement et de la confiance absolue avec laquelle on peut s'y reposer.

§ IV. - Réfutation des objections soulevées

contre la doctrine du Traitté de l'Amour de Dieu ⁷⁵

Après ce que nous venons de dire, qui ne s'étonnerait qu'une doctrine aussi autorisée que celle de saint François de Sales ait pu trouver des contradicteurs parmi les écrivains catholiques ? Il devait cependant en être ainsi ; mais les discussions dont elle fut l'objet ne servirent qu'à la faire resplendir d'un plus brillant éclat.

Pour juger sainement cette doctrine, il faut l'étudier avec cet *oeil illuminé du coeur* dont parle l'Apôtre ⁷⁶, et non pas avec cette présomptueuse assurance née de l'orgueil et d'idées préconçues. Les esprits infatués de leur propre sagesse sont ingénieux à se créer partout des pierres de scandale, ainsi que le prouvent les faux mystiques échelonnés à tous les âges de l'Eglise ; ils ont trouvé dans une confiance aveugle en eux-mêmes la cause des plus lamentables chutes. Qu'il nous suffise de rappeler les anciens Gnostiques; puis, au XIIIe et au XIVe siècle, les disciples de l'abbé Joachim et les Bégards. Le relâchement de la morale au XVIe siècle devait produire le renouvellement de ces erreurs : à cette époque, remontent la secte des *Illuminés* en Espagne et celle des Picards ou Nouveaux Adamites en France ⁷⁷. Déjà dans *l'Introduction*, saint François de Sales faisait allusion à cette dernière classe de faux mystiques, et, dans le *Traitté* (Liv X, chap 10), il signale " certains espritz chimeriques et vains " qui, à force de subtiliser sur l'amour de Dieu, en viennent à l'annihiler tout à fait.

Ces pernicieuses traditions se perpétuèrent même chez quelques auteurs, du reste animés de bonnes intentions, et qui vécurent et moururent dans les sentiments d'un attachement sincère à la foi orthodoxe. Tels furent l'espagnol Jean Falconi, religieux très estimable, mort en 1638, et Malaval, natif de Marseille (1627-1719). Mais leurs opinions erronées furent dépassées de loin par celles qu'enseigna le prêtre espagnol Molinos, auteur du quiétisme. Il s'était fixé à Rome en 1665, l'année même de la Canonisation de saint François de Sales, et y publia en 1671 sa *Guide spirituelle*, dans laquelle il prétendait appuyer sur la doctrine de notre Saint ce principe, base de tout son système : l'âme parfaite doit supprimer tout acte de la volonté et

⁷³- Process. remiss. Parisiensis

⁷⁴- Process. remiss. Gebenn. (II), ad art. 14.

⁷⁵- Par suite d'une interversion faite dans l'ordre des matières au moment de l'impression, les renvois des pp. 330, 337 du premier volume au § iv se rapportent définitivement au paragraphe précédent. Voir p. LV.

⁷⁶- Ep 1,18

⁷⁷- voir livre P; Ripault : *L'abomination des abominations des fausses dévotions de ce temps*, Paris, 1632

de l'entendement, et anéantir ses puissances. Et partant, il interdisait tout soin du salut ; il condamnait comme des imperfections la vertu d'espérance, les actes d'amour envers le Verbe incarné, sa bienheureuse Mère et les Saints; il supprimait de la prière toute demande et toute action de grâce, parce que, disait-il, ces actes étant produits par la volonté humaine sont des imperfections. Enfin, il enseignait que la contemplation acquise établit dans une sorte d'impeccabilité, et qu'une fois dans cet état, l'âme ne peut plus contracter aucune souillure. On devine les conséquences d'un tel système.

Il n'entre pas dans notre sujet de dire les diverses condamnations qui le frappèrent, ni de raconter comment, sous une forme adoucie, il fut ressuscité en France quelques années plus tard par le P. Lacombe et Mme Guyon. Nous nous bornerons à indiquer ici les principales phases par lesquelles passa le semi-quiétisme, afin d'éclairer ce qui, dans cette fameuse querelle, touche à saint François de Sales, dont la doctrine y fut malencontreusement impliquée. On sait comment la trop célèbre Mme Guyon, par les charmes de son esprit, l'agrément de sa conversation, les élans d'une piété ardente et communicative, s'était acquis de nombreux admirateurs, qui ne tardèrent pas à se constituer ses disciples. Grâce à la protection de Mme de Maintenon, elle eut bientôt ses entrées libres dans la maison royale de Saint-Cyr. Fénelon, qui fréquentait beaucoup cet établissement, tomba lui-même sous le charme d'une dévotion si entraînante et si élevée. Mme Guyon, en effet, ne parlait que de pur amour, d'anéantissement, de sacrifice de tout propre intérêt, de suppression de tout désir et de tout retour sur soi-même ; il fallait par suite ne plus s'occuper de ses défauts et n'avoir aucun soin de s'en corriger.

Ces principes outrés, elle les avait développés dans deux ouvrages publiés depuis quelques années : *Le Cantique des Cantiques de Salomon interprété*, et le *Moyen très court et facile pour l'oraison*. Ce dernier fut condamné par l'Inquisition en 1689, comme l'avait été un an auparavant *l'Analyse de l'oraison mentale*, traité dans lequel le P. Lacombe prétendait étayer ses erreurs des textes de saint François de Sales, déjà cités par Molinos. Quoique Mme Guyon eût adhéré aux censures portées contre son livre, l'Evêque de Chartres, Mgr Godet des Marais, de la juridiction duquel dépendait Saint-Cyr, ne voyait pas sans inquiétude l'ascendant toujours croissant qu'elle prenait dans cette maison. La célèbre illuminée, s'apercevant de la suspicion dont elle était l'objet, demanda que sa doctrine fût soumise à l'examen de Bossuet, et peu après voulut encore en référer à une commission composée de l'Evêque de Meaux, de Mgr de Noailles, Evêque de Châlons, et de M. Tronson, Supérieur de Saint-Sulpice. Les discussions se prolongèrent pendant huit à dix mois et amenèrent la rédaction des trente-quatre Articles d'Issy ⁷⁸ (10 mars 1695), dans lesquels les commissaires donnaient des règles pour diriger les âmes fidèles dans les voies intérieures.

Fénelon, qui venait d'être nommé à l'archevêché de Cambrai, avait pris part aux dernières séances et signé les Articles. Pendant que Mgr de Noailles, ainsi qu'il en avait été convenu, les promulguait dans son diocèse, Bossuet les insérait dans une *Ordonnance et Instruction pastorale* qui, sans désigner nommément Mme Guyon, portait condamnation de toutes ses erreurs. La soumission de celle-ci parut sincère ; elle souscrivit à l'ordonnance, et obtint de l'Evêque de Meaux un certificat qui la justifiait suffisamment. En même temps, Bossuet préparait et publia en 1697 une *Instruction* beaucoup plus étendue *sur les Etats d'oraison*, dans laquelle il vengeait victorieusement la doctrine de saint François de Sales et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal des interprétations abusives qu'en avaient données les sectaires. La dispute aurait été terminée si Fénelon, à qui son illustre collègue avait communiqué cette pièce, n'eût absolument refusé d'y adhérer.

⁷⁸ - On les désigne ainsi parce que les conférences eurent lieu à Issy dans la maison de campagne de Saint-Sulpice, où M. Tronson était retenu par ses infirmités.

Au contraire, secrètement influencé par Mme Guyon, dont il subissait toujours le prestige, l'Archevêque de Cambrai ressuscita tous les faux principes du semi-quiétisme, et prétendit les appuyer du sentiment des Saints qui jouissaient alors de la plus grande autorité : c'est dans ce but qu'il composa *l'Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure*. L'apparition de ce livre produisit une profonde surprise et excita un *tolle* général. Bossuet se montra plus désireux que personne de faire la lumière dans l'esprit de l'auteur qui avait été si longtemps son ami : de là, un échange de *Lettres*, de *Réponses*, d'écrits de toute sorte qui inondèrent la France, et menacèrent d'éterniser cette malheureuse querelle.

Fénelon essaya de se justifier par des explications aussi peu satisfaisantes que son livre lui-même, et provoqua ainsi la *Déclaration des trois Prélats* (6 août 1697), c'est-à-dire la condamnation de cet ouvrage par Mgr de Noailles, transféré de Châlons à l'archevêché de Paris, et par les Evêques de Chartres et de Meaux. Suivit, de la part de Fénelon une nouvelle justification, sous le titre *d'Instruction pastorale* (15 septembre 1697). Bossuet, qui avait déjà publié une réfutation intitulée *Sommaire de la Doctrine du livre des Maximes des Saints*, réunit en un seul corps les *Cinq Ecrits ou Mémoires* parus en juillet et août sur le même sujet, et les fit précéder d'une *Préface sur l'Instruction pastorale de Mgr de Cambrai*, qui dépasse de beaucoup en longueur le livre dont elle est le préliminaire. Pendant que l'Evêque de Meaux s'occupait à ce dernier travail, Fénelon rédigeait une *Réponse au Sommaire*, qui détermina Bossuet à composer un *Avertissement* destiné à servir d'introduction à la *Préface* déjà si étendue dont nous venons de parler.

Les débats se compliquaient de la sorte quand un Bref d'Innocent XII, en date du 12 mars 1699, vint y mettre fin. Ce Bref condamnait *l'Explication des Maximes des Saints*, dénonçant explicitement vingt-trois propositions qui, " dans le sens des paroles, ainsi qu'il se présente d'abord et selon la suite et la liaison des sentences, sont téméraires, scandaleuses, mal sonnantes, offensives des oreilles pieuses, pernicieuses dans la pratique, et même erronées. " Cette condamnation fut acceptée avec soumission par l'Archevêque de Cambrai, qui, dans un mandement du 9 avril 1699, en publiant le Bref pontifical, déclare y adhérer, " tant pour le texte du livre que pour les vingt-trois propositions, simplement, absolument et sans ombre de restriction. "

Telle est en résumé l'histoire du semi-quiétisme. Ce qui se dégage d'une manière éclatante de cette longue discussion, c'est l'égal respect que, dans les deux camps opposés, on professait pour saint François de Sales. Les *Articles d'Issy* placent constamment celui qui devait être proclamé Docteur de l'Eglise, en tête des spirituels dont l'autorité est universellement reconnue. Dans les *Etats d'oraison* Bossuet dit avoir pour but spécial d'ôter aux nouveaux mystiques quelques auteurs renommés dont ils s'appuient, et entre autres saint François de Sales qu'ils ne cessent d'alléguer comme leur étant favorable, quoiqu'il n'y ait rien qui leur soit plus opposé que la doctrine et la conduite de ce saint Evêque... qui était en cette matière, sans contestation, le premier homme de son siècle ⁷⁹. " Il consacre ensuite une notable partie de son ouvrage à l'étude de cette doctrine, donnant constamment à notre Saint les titres de " grand Maître de la vie spirituelle, grand Directeur des âmes." Il conclut une importante dissertation sur le point controversé de " l'acte continu " par cet argument : " Au surplus, tout va être décidé par ce seul passage de saint François de Sales dont nos mystiques allèguent si souvent l'autorité ⁸⁰. " Et il cite en entier ce passage du chapitre VIII du Livre IX, où il est montré comment la douleur continuelle de l'Apôtre sur la perte des Juifs se réduisait en actes renouvelés " *fort* souvent et en toutes occasions. " Le *Sommaire* assigne à notre Docteur le premier rang parmi les écrivains spirituels ⁸¹. Dans la *Préface sur l'Instruction pastorale de Mgr de Cambrai* ⁸², Bossuet

⁷⁹- Livres I, § XII ; VIII, § XXVII

⁸⁰- Livre VI, § XLIX

⁸¹- " A viris spiritualibus, atque ab ipso principe Francisco de Sales."

disserte encore longuement au sujet de la doctrine de notre Saint, et appuie une solide argumentation sur le sentiment des mystiques " si l'on compte saint François comme un des plus excellents. "

Ces témoignages ont d'autant plus de poids, que par sa trempe de caractère, la teinte grave et austère de son génie, l'Aigle de Meaux avait moins d'affinités morales avec le doux Evêque de Genève. Quant à Fénelon, tout, au contraire, le rapprochait de notre aimable Saint imagination brillante, esprit délicat et élevé, coeur aimant et sensible, âme pieuse et saintement éprise d'amour pour Dieu. Rien d'étonnant que notre Docteur devînt l'auteur *préféré* de l'Archevêque de Cambrai, qui pensa ne pouvoir abriter ses opinions derrière un meilleur rempart. Mais s'il ressemblait à saint François de Sales par bien des côtés, Fénelon lui était de beaucoup inférieur sous le rapport de la science sacrée, de la rectitude de jugement, du sens pratique de la piété, c'est-à-dire de cette intuition qui, sans paralyser les nobles élans de l'âme, les contient et les dirige. De plus, une grande souplesse d'esprit l'aidait à se persuader que saint François de Sales avait prétendu donner à ses enseignements tel ou tel sens abstrait qu'il était seul à y trouver. Poursuivi par l'inexorable logique de Bossuet, il s'égarait encore dans mille sinuosités et distinctions qui, sans infirmer sa bonne foi, ne faisaient pas honneur à la justesse de son argumentation.

L'oraison de quiétude, dont le quiétisme tire son nom, n'occupa qu'une place fort secondaire dans cette célèbre controverse. Les deux illustres antagonistes différaient peu d'opinion à cet égard; mais le tort de Fénelon fut d'envisager cette oraison passive comme une condition nécessaire, une marque assurée de la perfection et du pur amour, et par suite de déprimer la méditation, en la représentant comme exclusivement propre à l'état des imparfaits. On a déjà vu comment, dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, notre Saint combat ce préjugé. Il fournit encore dans ce livre des arguments péremptoires pour réfuter les trois propositions sur lesquelles reposait tout le système des faux mystiques. D'après eux, l'amour pur de tout intérêt ne regarde Dieu que comme infiniment aimable en soi, et nullement comme infiniment bon et bienveillant envers sa créature. Cet amour désintéressé exige qu'en certains cas, " on fasse le sacrifice absolu de son propre intérêt pour l'éternité. " L'âme " ne veut aucune vertu en tant que vertu : " elle " aime les vertus seulement parce qu'elles sont agréables à Dieu. "

Sous prétexte de donner davantage à la charité, on enlevait ainsi tout à l'espérance. C'est bien sous ce point de vue que l'Eglise de France envisagea la question dès le début; aussi les signataires de la *Déclaration des trois Prélats* jettent ce cri d'alarme : " Ce qui est certain d'abord, c'est qu'il (Fénelon) ôte une des vertus théologales, qui est l'espérance, hors de l'état de grâce, et même dans cet état, entre les parfaits. " Godet des Marais, dans *l'Instruction* privée qui suivit la *Déclaration*, insiste plus vivement encore sur cette considération " Le principe si dangereux que je dis être contenu dans le livre de M. de Cambrai, et qui favorise malgré son intention le quiétisme ⁸³, c'est d'exclure, comme il fait si expressément, de l'état des parfaits le motif de l'espérance chrétienne et de toutes les autres vertus. C'est sur quoi principalement tout le monde s'éleva contre lui. "

Vaincu, mais non persuadé, Fénelon accuse à son tour les Evêques de Meaux et de Chartres de léser les droits de la charité en lui enlevant sa pureté et son désintéressement. Cependant Bossuet affirme en cent endroits différents que l'amour de Dieu pour lui-même est le principal motif de la charité chrétienne. " L'amour qu'on a pour Dieu comme objet béatifiant, " dit-il dans son *Second Ecrit sur les Maximes des Saints* ⁸⁴, " présuppose nécessairement l'amour qu'on a pour lui à raison de la perfection de son excellente nature ; sans quoi la charité même, déstituée de son objet principal, spécifique et essentiel, ne subsiste plus. " Et

⁸²- Section IV, § XLII

⁸³- La douzième proposition de Molinos, condamnée par Innocent XI, portait " qu'on doit se purger de l'espérance de son salut. "

⁸⁴- Section V

dans la *Réponse à une lettre de Mgr l'Archevêque de Cambrai*, il achève d'expliquer son principe avec une exactitude qui ne laisse rien à désirer. Parlant de l'auteur des *Maximes* : "On lui accorde sans peine, avec le commun de l'Ecole, que la charité est un amour de Dieu pour lui-même, indépendamment de la béatitude qu'on trouve en lui. On lui accorde, dis-je, sans difficulté cette définition de la charité, mais à deux conditions: l'une, que cette définition est celle de la charité qui se trouve dans tous les justes, et par conséquent n'appartient pas à un état particulier qui constitue la perfection du christianisme, et l'autre, que l'indépendance qu'on attribue à la charité, tant de la béatitude que des autres bienfaits de Dieu, loin de les exclure, fait au contraire dans la pratique un des motifs les plus pressants, quoique second et moins principal, de cette reine des vertus. "

Il ne nous sera pas difficile de démontrer que dans les chapitres XV-XVII du deuxième Livre du *Traité*, les seuls sur lesquels Fénelon s'appuie, on ne trouve aucune trace du faux principe qu'il allègue, c'est-à-dire de l'exclusion de la vertu d'espérance dans certains degrés de charité. Le Saint enseigne, il est vrai, que la seconde vertu théologique est imparfaite et insuffisante pour le salut, mais il entend parler de l'espérance qui précède la charité, et qui par conséquent n'est pas encore vivifiée par son influence. Que devient donc l'espérance lorsque la charité a été portée à son plus haut degré ? D'après Fénelon, elle est absorbée, anéantie. Et cette grave erreur, il prétend la tirer du *Traité de l'Amour de Dieu*, tandis qu'au contraire, tout cet ouvrage est pénétré de la conviction que l'espérance demeure toujours dans l'âme, inséparablement unie à la charité, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la possession de l'éternelle béatitude.

Les preuves ne manquent donc pas aux adversaires de Fénelon pour justifier victorieusement le chef-d'oeuvre de notre saint Docteur. L'Archevêque de Paris relève la convenance essentielle entre le bien et la volonté, entre l'homme et Dieu, convenance dont il est surtout question dans le premier Livre du *Traité* ; l'Evêque de Chartres met en relief la doctrine des chapitres XIII et XIV du onzième Livre, où il est démontré qu'on doit purifier ses intentions, sans se dépouiller toutefois d'aucun motif vertueux, mais en rapportant ces motifs à Dieu. Quant à l'Evêque de Meaux, après avoir cité un grand nombre d'exemples, il base son argumentation sur les chapitres IX-XII du septième Livre ⁸⁵, où il est parlé de la mort " d'amour... par l'amour... dans l'amour, " et prouve incontestablement que tous les " divins amans " victimes de la charité, étaient animés des sentiments de la plus ferme espérance et du désir ardent de la vie éternelle. Mais les conclusions erronées de Fénelon ne peuvent trouver de réfutation plus éclatante que dans l'admirable dixième chapitre du dixième Livre: *Comme nous devons aimer la divine Bonté souverainement plus que nous mesmes*. Les trois Prélats s'accordent à tirer de ces pages leurs arguments les plus péremptoirs. En effet, d'après notre Docteur, nous ne saurions aimer Dieu sans prétendre nous unir à lui, puisque " la charité est une amitié, et l'amitié ne peut être que réciproque, ayant pour fondement la communication et pour fin l'union ⁸⁶. " On peut résumer ce débat en affirmant que nul n'exigea plus de pureté, de simplicité d'amour que saint François de Sales ; mais toujours juste et vrai, il ne pousse pas cet amour à des excès qui le mettraient en contradiction avec lui-même, et, avec la séraphique Catherine de Gênes, il est prêt à tout

⁸⁵- Le chap. x du Livre V traite du même sujet

⁸⁶- Le P. Massoulié, dans son *Traité de l'Amour de Dieu* (Partie I, chsp. III, § 2), cite longuement ce chapitre et parle du saint Auteur comme de l'un " des mystiques les plus éclairés. " Il ajoute: " L'on ne peut rien dire de plus solide, ni qui s'accorde mieux avec les principes de saint Thomas. " En effet, l'Ange de l'Ecole émet la même idée (in III Sent., Dist. xxx, qu. I, art. IV: " C'est la part des amis qu'ils cherchent à jouir l'un de l'autre: or, notre récompense n'est autre que de jouir de Dieu ; par conséquent, la charité n'exclut pas, mais fait avoir l'oeil à la récompense." Les paroles du célèbre Dominicain nous dispensent de réfuter le Cardinal de la Luzerne qui, dans ses *Eclaircissements sur l'amour pur de Dieu*, prétend mettre saint François de Sales en contradiction avec saint Thomas d'Aquin. A cet effet, il donne certaines citations du Docteur angélique, parmi lesquelles plusieurs vont directement à l'encontre de la thèse qu'il veut établir. D'autre part, il a bien soin de n'évoquer aucun des textes, beaucoup plus nombreux et plus considérables, qui contiennent les principes fondamentaux de la doctrine thomiste, et prouveraient que cette doctrine est absolument identique à celle de saint François de Sales. (Voir la réfutation des *Eclaircissements* dans la savante Notice mise en tête des Oeuvres du Cardinal de la Luzerne, édition Migne, tome I, pp. LXXIX-LXXXII.)

sacrifier " sauf la chose aimée. " Qu'on nous permette, en terminant cette question, de citer encore quelques lignes du *Traitté*, plus concluantes, à notre avis, que tout ce qui a été précédemment allégué. " Toutes les vertus, " dit notre Saint (Liv XI, chap 3), " reçoivent un nouveau lustre et une excellente dignité par la presence de l'amour sacré; mais la foy, l'esperance, la crainte de Dieu, la pieté, la penitence et toutes les autres vertus qui d'elles mesmes tendent particulièrement a Dieu et a son honneur, elles ne reçoivent pas seulement l'impression du divin amour... mais elles se penchent totalement vers luy, s'associant avec luy, le suivant et servant en toutes occasions... C'est pourquoy, Theotime, entre toutes les actions vertueuses nous devons soigneusement pratiquer celles de la religion et reverence envers les choses divines, celles de la foy, de l'esperance et de la tressainte crainte de Dieu. "

Les deux autres propositions erronées de Fénelon, n'étant que le corollaire de la première, nous semblent suffisamment réfutées par ce qui vient d'être dit. L'indifférence telle que l'entend saint François de Sales est l'équilibre parfait de l'âme dans l'attente de la manifestation des ordres divins ; elle ne peut donc s'exercer que dans les choses où la volonté de Dieu n'est pas encore signifiée ; mais dès que cette volonté se révèle, sous quelque forme que ce puisse être, alors l'indifférence devient un acquiescement joyeux, une obéissance amoureuse et empressée⁸⁷. C'est pourquoi notre Docteur, avant de traiter de l'indifférence, a soin d'établir avec une irrésistible puissance d'argumentation que " la conformité de nostre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver " doit être efficace et absolue.

Il est difficile de s'expliquer comment, sous prétexte d'amour pur et désintéressé, Fénelon a pu s'arrêter à l'idée que le " sacrifice absolu " du salut éternel, acte d'affreux désespoir, agréât souverainement à Dieu. Bien plus, il prétend que saint François de Sales autorise ces sombres théories sinon de paroles au moins d'exemple, et à ce propos, cite la terrible tentation dont il fut assailli au cours de ses études à Paris. Il est vrai que dans sa *Vie du Venerable Serviteur de Dieu, François de Sales*, Mgr de Maupas fait de cet épisode un récit fort inexact, qui trompa la bonne foi de Fénelon et faillit même embarrasser Bossuet. Celui-ci aurait réfuté plus victorieusement encore les allégations de ses adversaires s'il avait eu sous les yeux les dépositions des confidents de notre Saint : tous sont unanimes à affirmer que dans le moment même où la tentation le pressait le plus vivement, jamais il ne perdit l'espérance de son salut⁸⁸.

⁸⁷- Qu'on ne nous oppose pas ici la similitude qui se lit au chap. IV du neuvième Livre du *Traitté de l'Amour de Dieu*; sous cette comparaison, l'Auteur nous représente la volonté humaine dans une première attitude : l'abandon, la confiance absolue. Mais, survienne l'expression plus explicite de la volonté divine, aussitôt, à l'attente succédera le mouvement personnel de l'âme. Tout ainsi que la jeune fille malade eût, sur le désir de son père, non seulement accepté des soins, mais pris tous les moyens requis pour hâter son rétablissement. Comme le Saint le dit ailleurs : L'ame " ayant la volonté du bon plaisir de Dieu en tout ce qui luy arrive, se laisse porter, et chemine neantmoins, faisant avec grand soin tout ce qui est de la volonté de Dieu signifiée. " (Entretien II, De la Confiance.)

⁸⁸- " Le plus rare temoignage, " dit le Chanoine Gard, " de la parfaite esperance qu'il eut d'obtenir la gloire de la beatitude eternelle par la misericorde de Dieu et merites de nostre Sauveur Jesus Christ, est celuy qu'il en rendit durant cette effroyable tentation de son eternelle damnation que le demon luy suscita estudiant à Paris l'an 1586, où nonobstant le trouble qu'elle luy causa dans la partie inferieure, jusques à le faire devenir sec comme du bois, il persista dans la portion superieure de son ame dans l'esperance de son salut eternel. " (Process. remiss. Gebenn. (II), ad art. 41.) "Je dis, " dépose à son tour Mme Amelot, " que ce Bienheureux avoit une si parfaite et entiere resignation en Dieu que l'on ne le voyoit jamais troublé ny esmeu pour chose qui luy peut arriver... En voicy un riche tesmoignage que j'ay appris de la bouche mesme de ce Bienheureux qui me le descouvrit une fois par rencontre pour le soulagement de mon ame. Pendant qu'il faisoit ses estudes en ceste ville de Paris, il fut saisy d'une furieuse tentation contre l'esperance de son salut, laquelle le pouvoit à croire qu'il estoit du nombre des reprovés et de ceulx qui n'auroient point de part à la gloire eternelle. Ceste violente imagination qui ne luy donnoit aucun relasche, et l'horreur qu'il avoit, plus de devoir estre eternellement ennemy de Dieu que des tourmens de l'enfer, altererent tellement son interieur qu'il en pensa tomber malade, car, *plus il se roidissoit contre ceste tentation* et tacheoit de s'attacher à la misericorde divine, plus ceste imagination entroit avant dedans son ame." (Process. remiss. Parisiensis, ad art. 39.) Pour corroborer les exemples de notre Saint par ses propres paroles, voir à l'Appendice, p. 440, comment il entend que les élans les plus nobles de l'amour n'excluent jamais les sécurités de l'espérance.

Vouloir et espérer le salut éternel, c'est par le fait, vouloir, aimer et pratiquer les vertus qui y conduisent. Conséquent avec ses principes, saint François de Sales rappelle souvent ce côté pratique du divin amour : " Dieu, " dit-il (Liv IX, chap 7), " nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquérir les saintes vertus, n'oublions donc rien pour bien réussir de cette sainte entreprise. " Telle est la part de coopération active, fervente et persévérante que le chrétien apporte aux insinuations de la grâce ; quant au succès dont peuvent être couronnés ses efforts à " l'avancement es vertus " aux occasions plus ou moins éclatantes et difficiles qu'il aura de les pratiquer, tout cela rentre dans le domaine de l'indifférence, dont les attributions sont ainsi clairement déterminées.

Fénelon voulut leur donner une extension abusive, en s'emparant d'un texte du *Traité* (Liv IX, chap.XI), d'après lequel il faut " se revestir " des vertus pour la seule raison " qu'elles sont agréables à Dieu. " Qui ne saisit sous cette expression la véritable pensée de l'Auteur ? Sans doute, en toutes choses l'âme aimante se propose pour premier mobile le bon plaisir divin ; mais la vertu ne saurait être chère à Dieu qu'elle ne soit aimable en elle-même. Aussi cette beauté de la vertu doit-elle être aimée comme un reflet des perfections infinies de la Divinité ; telle la Croix même du Sauveur nous est chère en considération de Celui qui y fut attaché.

L'Archevêque de Cambrai n'était pas encore convaincu ; il revint à la charge, armé d'une phrase empruntée au livre des *Entretiens et Colloques spirituels*⁸⁹. On y lit, en effet, que notre Saint exhortait ses filles de la Visitation à ne pas " vouloir toujours regarder au mérite ", mais à faire " toutes leurs actions pour la plus grande gloire de Dieu. " Tout d'abord, Bossuet rejeta ce texte, puisqu'il était emprunté à une édition considérée et dénoncée comme apocryphe par sainte Jeanne-Françoise de Chantal⁹⁰. Mais eût-elle été véritablement authentique, cette citation ne constituait pas une difficulté ; rien, au contraire, de plus conforme à la saine théologie. Ne pas " regarder toujours au mérite ", ou l'abdiquer totalement, est loin d'être une même chose. On sait que l'un des principes les plus élémentaires de la vie intérieure est de préférer la gloire de Dieu à tout intérêt personnel, et que celui-ci ne peut être mieux sauvegardé que par cette juste préférence.

Ainsi la doctrine de saint François de Sales, sur tous les points où elle fut attaquée, se justifia elle-même, n'ayant eu pour ainsi dire d'autre épreuve à redouter que l'inconsidération et la subtilité de ses admirateurs.

Bossuet, nous venons de le voir, s'était d'abord constitué l'ardent défenseur de cette doctrine qu'il considérait à bon droit comme étant celle même de l'Eglise. Cependant, fatigué de la lutte, il crut y mettre un terme en essayant d'ébranler le rempart derrière lequel ses adversaires prétendaient s'abriter. Déjà, dans *l'Instruction pastorale sur les Etats d'oraison* l'Evêque de Meaux signale comme contestables deux opinions émises par notre Docteur⁹¹. Bientôt il reproche à Fénelon de produire sans cesse " de nouveaux passages

⁸⁹- Seixiesme Entretien

⁹⁰ Nous donnerons dans la Préface des Vrais Entretiens spirituels (Tome VI de notre Edition) les raisons de la défaveur qui plane sur les Entretiens et Colloques spirituels. Il ne s'agit que de malencontreuses interpolations qui n'allèrent cependant jamais jusqu'à porter atteinte à la véritable doctrine de notre Saint. Quant au passage récusé par Bossuet, il figure dans la Vie du Saint écrite par le P. de la Rivière (liv. IV, c. XLV, n0 97), et il est inséré dans toutes les anciennes éditions de ses CEuvres. Les éditions de 1637, 1641 et 1647 le donnent dans la division appelée Sacrees Reliques; dans les éditions de 1652, 1663, 1669 il parait au Recueil des Maximes.

⁹¹- Parlant de la vertu d'obéissance (Liv. VIII, chap.2), saint François de Sales s'exprimait ainsi : " Je ne traite pas ici de l'obeissance qui est due à Dieu parce qu'il est notre Seigneur et Maître, notre Pere et Bienfacteur ; car cette sorte d'obeissance appartient à la vertu de justice et non pas à l'amour. " Sans avoir étudié toute la portée de cette phrase, Bossuet se hâte de la contredire : " Il n'est pas vrai, " dit-il (Etats, liv. IX, § VII) " que l'obéissance qu'on rend à Dieu par justice comme Père et Créateur, n'appartienne pas à l'amour. " Notre Saint le savait ; mais il aurait fallu observer qu'il emploie le verbe appartenir dans une acception différente de celle que lui attribue Bossuet. L'Auteur du *Traité* avait encore écrit (Liv. XI, chap. 9): " Certes, en aymant nous obeissons comme en obeissaut nous aymons. " Il distingue

de saint François de Sales ou leur donner un tour particulier. " Plus tard il ajoute : " L'auteur, après avoir mis sur le front de son livre le titre majestueux de *Maximes des Saints*, ne cite presque que le seul saint François de Sales, et montre par là qu'il avait besoin d'en faire une règle." A mesure que le débat s'anime et que Fénelon exalte la doctrine de notre Saint comme absolument " décisive ", on sent grandir le mécontentement de l'illustre orateur : " Il n'est pas permis," écrit-il ⁹², " de taire plus longtemps ce qu'on a dissimulé jusqu'ici sur l'autorité des Saints canonisés : ce qui en est dit dans les *Maximes des Saints* et dès *l'Avvertissement* a étonné tous les savants ; mais on y revient trop souvent et en termes trop excessifs dans *l'Instruction pastorale*, et, à la fin, nous renverserions la foi si nous passions toujours sous silence la nouvelle règle qu'on veut établir. " Cette "nouvelle règle, " il la déduisait de ces paroles que Fénelon écrivait de son Auteur préféré : " Les particuliers ne doivent jamais se donner la liberté de condamner ni les sentiments ni les expressions d'un si grand Saint. " Rejetant cette conclusion, l'Evêque de Meaux ajoutait : " C'est pour rendre son autorité entièrement décisive, qu'on loue sa *théologie exacte et précise*. "

Que Fénelon se soit trompé en donnant une trop grande part d'autorité doctrinale aux Saints canonisés, et spécialement à saint François de Sales, c'est ce que nous ne discuterons pas ici ; mais combien plus gravement Bossuet s'est-il mépris en dénonçant de prétendues erreurs dogmatiques dans le *Traité de l'Amour de Dieu* ! L'Evêque de Genève est premièrement accusé d'avoir avancé que " dans l'état de la justice originelle on eût connu Dieu *seulement* comme Auteur de la nature et par la lumière naturelle. " Rien, plus qu'une telle assertion, ne prouve combien peu Bossuet avait approfondi la théologie spéculative de notre Saint. En effet, il fallait suivre le raisonnement. Ce raisonnement est basé tout entier sur l'étude de " l'inclination naturelle d'aymer Dieu " demeurée dans le coeur de l'homme après le péché. Pour trouver la racine de cette inclination naturelle, il est nécessaire de remonter jusqu'à l'état de justice originelle, et de distinguer dans l'homme avant sa chute, l'amour naturel de l'amour surnaturel, que notre Docteur ne prétend nullement exclure. En outre, il est à remarquer que l'adverbe *seulement*, sur lequel porte tout le débat, est une pure intercalation de Bossuet, qui déplace entièrement la question.

Une autre discussion s'engagea au sujet de ces paroles du *Traité* (Liv I chap.18) : " ... Si nous l'employions fidèlement, " (l'inclination naturelle) " la douceur de la piété divine nous donneroit quelque secours... que si nous secondions ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous en fourniroit un autre plus grand, et nous conduiroit de bien en mieux, avec toute suavité, jusques au souverain amour... " Ici Bossuet interrompt brusquement l'argument, et condamne cette proposition incomplètement énoncée comme hétérodoxe et entachée de semi-pélagianisme. Il n'avait qu'à lire la phrase jusqu'au bout pour voir que son objection était dénuée de fondement. En effet, il est question du " souverain amour *auquel* *notre inclination naturelle nous pousse*. " Dans le passage incriminé il ne s'agit donc d'aucune transition entre l'état de nature et celui de grâce ⁹³ : on y trouve, comme dans les chapitres précédents, l'étude du développement et des

maintenant l'obéissance qu'un fils doit à son père par devoir de nature, de celle qu'il lui rendrait de plein gré, par la seule considération du mérite et de la vertu de ce père, sans qu'aucune relation filiale vînt la motiver.

L'Evêque de Meaux critique encore ces paroles admirables du cinquième chapitre du Livre X où il est question de la " courageuse amante... qui ne prise pas moins le Calvaire tandis que son Epoux y est crucifié, que le Ciel où il est glorifié." Ce serait une erreur, dit Bossuet (Ibid.), de soutenir que la gloire n'est pas plus estimable que la croix. N'a-t-il donc pas remarqué que toute la force de l'argument de notre Docteur repose sur l'hypothèse contraire ? La présence de l'Epoux est un ciel, et il vaut mieux souffrir sur la terre *avec lui* que de se réjouir dans la gloire *sans lui*. Nous disons *sans lui*, car " tandis " qu'il est "crucifié" il n'est pas encore "glorifié"

⁹²- *Preface sur l'Instruction pastorale de M. l'Archevêque de Cambrai*, Section XI, Sur l'autorité des Saints canonisés et sur saint François de Sales.

⁹³- Il est vrai qu'ailleurs (Liv. IV, chap. 5) saint François de Sales enseigne, après saint Thomas, saint François Xavier et sainte Térèse, que Dieu ne saurait refuser sa grâce à quiconque observe parfaitement la loi naturelle; mais ce ne serait toujours que par pure libéralité, et non par aucune sorte de convenance (*congruitas*), comme le prétendaient les semi-pélagiens. De plus, et c'est ici la différence capitale entre les deux opinions, la loi naturelle ne pourrait être exactement

diverses phases de " l'amour naturel " qui ne peut " rendre l'homme capable de saisir " Dieu, mais qui le dispose à être " saisi par la souveraine Bonté."

Après cet exposé des inculpations formulées par Bossuet contre le *Traité de l'Amour de Dieu*, nous nous dispenserons de répondre aux reproches généraux qu'il fait à notre Docteur : tantôt il l'accuse d'avoir quelquefois " plus de bonne intention que de science," ou bien il avance qu'en certains cas " sa théologie pouvait être plus correcte et ses principes plus sûrs." Ces blâmes ne revêtent une forme directe et définie qu'au sujet des deux propositions que nous venons de citer et de celles, moins importantes, dont il est question plus haut ⁹⁴. Il est seulement une dernière insinuation de l'Evêque de Meaux qui demande à être réfutée : " On n'aura pas de peine à reconnaître, " dit-il ⁹⁵ en parlant de notre Saint, " que, selon l'esprit de son temps, il avait peut-être moins lu les Pères que les scholastiques modernes. " Ce serait une digression tout à fait hors de propos de prendre ici fait et cause pour les célèbres théologiens qui florissaient au XVIe siècle. Bornons-nous à rappeler que les Bellarmin, les Générard, les Canisius, les Possevin, les Sirmond s'étaient tellement identifiés la doctrine des Pères de l'Eglise, qu'ils ne cessent dans leurs oeuvres de la citer ou de la commenter.

Mais ce qui est plus regrettable c'est que Bossuet, avant de formuler ce jugement, se soit contenté de parcourir d'une manière rapide et superficielle les écrits de notre Docteur ; car, s'il a, selon son expression, " donné de l'attention à ses *Lettres* et à ses *Entretiens*, " il semble n'avoir connu ni ses oeuvres polémiques, ni ses *Sermons*. Une étude sérieuse et complète aurait certainement amené cet homme de génie à étendre à la doctrine dogmatique de saint François de Sales l'admiration qu'il avait vouée à son enseignement ascétique et mystique, et à s'unir, sans restriction aucune, aux louanges unanimes que lui décernaient ses contemporains.

III

La forme et le style du Traité de l'Amour de Dieu

Nous distinguons ici, comme nous l'avons fait dans l'Introduction générale ⁹⁵, le style de la forme. Par cette dernière dénomination, nous entendons la disposition spéciale, le mode d'exposition des matières, les grandes lignes suivies dans le développement qui en est fait.

Ce qui frappe tout d'abord en ouvrant le *Traité de l'Amour de Dieu* - et cette impression se soutient à la lecture, - c'est l'assurance, nous dirions presque la solennité avec laquelle procède l'Auteur. Il se sait investi d'une mission supérieure, et on l'entend s'exprimer, à l'exemple de l'Apôtre, comme *ministre du Christ et dispensateur des mystères de Dieu* ⁹⁶. On sent qu'il est sûr des sources auxquelles il a puisé, de l'étude approfondie et consciencieuse qu'il en a faite, et que, par dessus tout, il se confie pleinement dans le secours d'en haut. En effet, le Saint-Esprit est le grand Maître qui le dirige ; il le consulte, il l'écoute, et ce n'est pas en vain qu'il attend de lui lumière et assistance. Notre Saint est à l'aise dans les sujets les plus obscurs et les plus élevés; il s'y meut librement avec une souplesse et une fermeté que rien ne déconcerte. Jamais on ne

observée dans l'état de la nature déchue, sans le secours d'une grâce première qui attirerait une grâce subséquente. C'est ce que notre Saint remarque explicitement (Livre VII, chap. 6, Livre XI, chap. 1, et Livre XII, chap. 1)

⁹⁴- Page LXX, note (1).

⁹⁵- Preface sur l'Instruction, etc., Section XI, CXXVI

⁹⁵- Tome I p. LXVIII

⁹⁶- 1 Co 4,1

rencontre chez lui l'ombre d'une hésitation, nulle incertitude dans les questions les plus épineuses ; jamais de proposition vague ou dubitative : il enseigne en maître et en docteur; il parle comme *ambassadeur de Dieu* ⁹⁷. On comprend en l'entendant, combien sainte Jeanne-Françoise de Chantal avait raison d'avancer que les paroles de son bienheureux Père étaient " si efficaces, si moëlleuses et resolutives qu'il satisfaisoit et arrestoit court les esprits les plus penetrants ⁹⁸."

Cette fermeté de style, ce ton mâle et résolu se fait plus spécialement remarquer dans les Manuscrits originaux, écrits sous le feu de l'inspiration ; en relisant ces pages, notre Saint en tempère la vigueur, adoucit l'expression, et descendant à la portée de ses lecteurs, il ne les considère plus que " comme de vieux compagnons ", les suppliant de se montrer " doux et bonteux en son endroit. " (Préface, p. 20.) C'est un écho lointain des accents du grand Apôtre, disant à Philémon : *Pouvant en pleine confiance t'ordonner ce qui convient dans le Christ Jésus, j'aime mieux employer la prière et la supplication*. Cette condescendance, unie à la puissance d'argumentation, à l'ampleur de vues, est précisément ce qui donne à l'ouvrage tant d'autorité jointe à tant de clarté; les idées les plus abstraites deviennent lumineuses à travers la transparence de l'expression; l'esprit est subjugué, il tombe sous le charme et, sans presque s'en apercevoir, suit l'aimable Docteur sur tous les sommets où il lui plaît de s'élever.

Plus un écrivain domine son sujet, plus il lui est facile de le mettre à la portée d'autrui ; c'est ce qui est remarquable dans le *Traité de l'Amour de Dieu*: la simplicité de langage contraste d'une manière étonnante avec la sublimité de l'objet et lui donne un nouveau relief ; l'art disparaît sous le gracieux abandon qui le dissimule ; la méthode se laisse deviner plutôt qu'elle ne se fait sentir. C'est au point que certains critiques modernes ont avancé que l'ouvrage manquait de synthèse, qu'il était moins un traité complet qu'une " suite de discours sur l'Amour de Dieu, écrits selon les inspirations et les fantaisies " de l'âme " si tendre et si belle " de l'Auteur ⁹⁹.

Un examen plus sérieux eût modifié cette opinion. On aurait vu que si notre Saint paraît se jouer à travers l'immensité des matières qu'il embrasse, c'est précisément parce qu'il est plus sûr de l'ordre qu'il a choisi et du plan qu'il s'est tracé. Tel un guide expérimenté semble s'égarer sur nos cimes alpestres alors qu'il suit résolument un sentier dont toutes les sinuosités lui sont connues. C'est ce dont est convenu Sainte-Beuve ¹⁰⁰. Après avoir formulé une accusation identique à celle que nous venons de citer, une étude plus approfondie le contraint à cet aveu : " Je m'étais peut-être trompé, et le Saint aurait eu plus de méthode qu'il ne me semblait à première vue. " La locution dubitative n'aurait sans doute pas tenu devant un second examen. Il est à remarquer que notre Saint a déjà prévenu son lecteur que s'il n'a " pas tous-jours exprimé la suite des chapitres " c'est avec dessein. " En cela, " lui dit-il (Préface, p. 11), " j'ay eu grand soin d'espargner mon loysir et ta patience ¹⁰¹. " Et quel soin n'apporte-t-il pas aussi à " fuir les traitz difficiles, " à " adoucir " son style, pour user de sa propre expression, à tempérer la gravité du sujet par le charme du langage ! C'est dans le même but qu'il a visé à " la briefveté des chapitres, " la considérant à bon droit comme un moyen de reposer l'attention.

⁹⁷- II Cor., 5, 20

⁹⁸- La Mère Lonise-Dorothée de Marigny déclare avoir lu ces paroles écrites de la propre main de Ste Jeanne-Françoise de Chantal (Mémoire inséré dans le Procès de Canonisation de la Sainte)

⁹⁹- Guérin, édition du Traité de l'Amour de Dieu, Notice préliminaire, § III

¹⁰⁰- Port Royal, liv. I, §§ IX,X.

¹⁰¹- Ailleurs notre Saint exprime encore plus clairement son principe. Ecrivant à un ami qui l'avait consulté sur un ouvrage de théologie qu'il composait, il lui parle en ces termes : " Mon opinion seroit que vous retranchassiez, tant qu'il vous seroit possible, toutes les paroles methodiques, lesquelles bien qu'il faille employer en enseignant, sont néanmoins superflues, si je ne me trompe, et importunes en escrivant." (Lettre à un Religieux Feuillant, 15 novembre 1677.)

Non content de reposer l'esprit, il veut encore le " recreer " : à cette fin, il émaille l'ouvrage de citations de la Sainte Ecriture empruntées à la version métrique de Philippe Desportes, qui jouissait alors d'une très grande vogue. Il entrait dans le goût de l'époque d'intercaler ainsi des vers dans les sujets les plus sérieux. Nous trouvons déjà de pareilles intercalations dans les écrits de sainte Térèse et de saint Jean de la Croix ¹⁰²; de l'Espagne où il avait pris naissance, cet usage s'introduisit en Italie, et de là en France. Sans vouloir le juger, contentons-nous d'observer en passant, que saint François de Sales se prévaut assez largement de la liberté qu'il s'est réservée (Préface, p. 20), de ne pas suivre la version de l'Abbé de Tyron, quand il ne veut pas en adopter le sens ¹⁰³. Assurément, notre aimable Docteur n'était pas à son coup d'essai, et au lieu d'emprunter à d'autres, il aurait pu nous donner ses propres créations. Il existe, en effet, de multiples analogies entre la poésie et la sainteté; on a même prétendu que, du moins par certains côtés, il n'est pas de saint qui ne soit poète.

Quant au style proprement dit, c'est l'Auteur même qui l'affirme (Préface, p. 20), il est " peu différent de celui " de *l'Introduction à la Vie devote* ; encore, n'est-ce qu'une différence de perfectionnement. Ici tout est plus achevé : la coupe des phrases est plus régulière, les expressions mieux choisies, la diction plus vive et plus rapide sans être moins imagée. La finesse d'appréciation et la propriété des termes sont d'autant plus remarquables que les matières sont plus métaphysiques. En outre, ces matières si abstraites sont développées avec une onction qui semble couler de l'âme de notre Saint dans celle de son lecteur, pour le toucher, le subjuguier, le ravir : s'il y a quelque divergence de style plus marquée entre les deux ouvrages, elle consiste dans la force de ton, la vigueur d'expression qui caractérise le *Traité de l'Amour de Dieu*. On y trouve çà et là des réminiscences adoucies de ces mâles apostrophes dont sont parsemées les *Controverses* et la *Defense de l'Estendart de la Sainte Croix*.

Sans être moins brillantes que dans ces derniers écrits, les figures sont d'un choix plus sévère et toujours adaptées à leur objet. Les comparaisons et les métaphores font place à des allégories très ingénieusement imaginées et parfaitement soutenues. C'est même l'une des caractéristiques du *Traité de l'Amour de Dieu*. Nul autre mode d'exposition ne pouvait en effet mieux convenir à la profondeur de cet enseignement mystique ; aussi, ce qui ailleurs semblerait n'être qu'un simple ornement, devient ici partie intégrante de la démonstration. Le saint Auteur, selon le mot de l'Ecriture ¹⁰⁴, se nourrit et nourrit son lecteur *de ce qu'il y a de plus caché dans les paraboles*, car il connaît par expérience l'efficacité des similitudes " a bien éclairer l'entendement et a esmouvoir la volonté ¹⁰⁵ " .

Rien ne manque aux oeuvres de Dieu, a dit le Sage ¹⁰⁶; par leurs analogies et leurs contrastes, elles sont placées *en regard les unes des autres*; elles s'expliquent et se complètent. Il appartenait à saint François de Sales, ce grand interprète des relations qui existent entre la nature et la grâce, de mettre en relief ces harmonies. Son âme si pure les rencontrait partout, et son coeur trouvait en les exploitant la joie d'imiter le

¹⁰²- On trouve des vers intercalés de la même manière dans *La Conversion de la Madeleine*, par Pierre Malon de Chaide, ouvrage publié en 1592, dernière année du séjour de notre Saint à Padoue. En écrivant ce livre, l'auteur avait eu pour but de contrebalancer l'influence exercée sur les esprits par la fameuse *Diane*, de Georges de Montemayor, célèbre romancier de la cour de Philippe II. Sans pouvoir affirmer que saint François de Sales connût l'ouvrage de Malon de Chaide, on ne peut douter qu'il n'ait lu attentivement celui de Montemayor, classique dans son genre; car dans les écrits de sa jeunesse on en retrouve des extraits, soit en prose, soit en vers.

¹⁰³- Voir des exemples de ces modifications aux pp. 140, 183, 207, 210, 298 du premier volume, et aux pp. 71, 111, 138, 325, 326 du second.

¹⁰⁴- Qo 39,3

¹⁰⁵- *Epistre sur la Predication* § 5

¹⁰⁶- Qo 42,25

divin Maître dont on a écrit qu'il ouvrirait ses *lèvres pour annoncer des paraboles* ¹⁰⁷. Cette dernière impression se fait jour dans mainte exhortation à son Théotime ; celle-ci entre autres (Liv III, chap 3) : " Employons une parabole, puisque cette methode a esté si agreable au souverain Maistre de l'amour que nous enseignons. "

Cette spécialité littéraire de notre Saint n'a échappé ni à ses contemporains ni à ses panégyristes. Saint Vincent de Paul formant ses disciples à la prédication les engage à citer souvent " quelques bonnes comparaisons, comme font Notre Seigneur dans l'Evangile, et après lui, saint Jean Chrysostôme et saint François de Sales dans leurs ouvrages ¹⁰⁸. " Rohrbacher, Alzog, parmi les historiens, Moehler, entre les théologiens, signalent et admirent le merveilleux symbolisme qui règne dans le *Traité de l'Amour de Dieu*. Il est à remarquer que les plus belles allégories se trouvent précisément dans le Livre IX, celui qui explique les degrés supérieurs de la perfection évangélique. Bon nombre d'épisodes empruntés à l'histoire ancienne, par exemple la mort de la " damoiselle de l'isle de Sestos, " sont enchâssés dans le texte de manière à constituer aussi de véritables *paraboles* ¹⁰⁹

Un mot nous reste à dire sur ce que notre Saint nommait " ma simplicité " (Préface, p. 14). La Renaissance, dont on a si fort exagéré les avantages, avait introduit autant de dépravation dans le goût que de corruption dans les moeurs. Ecrivains ascétiques et orateurs sacrés se heurtaient continuellement à des allusions mythologiques ou à des citations profanes. Non seulement saint François de Sales ne donna jamais dans de tels écarts, mais encore, et c'est une de ses gloires, il est l'un de ceux, le premier peut-être, qui, en France, ont ramené le sens public aux vrais principes du beau dans la littérature et dans l'éloquence. C'est lui qui remit en honneur cette noble simplicité par laquelle l'homme se rapproche de Dieu, dont la divine essence exclut toute multiplicité. Tel qu'il est en lui-même, tel que le conçoit notre Saint, le style simple n'a rien de commun avec le style bas et négligé ; c'est l'aisance du tour, la limpidité de l'expression qui le distingue, c'est l'exacte proportion entre les mots et les idées, l'attention soutenue à revêtir la pensée des seuls ornements qui lui sont propres.

On nous objectera peut-être que l'Auteur du *Traité de l'Amour de Dieu* s'est assez souvent éloigné de ces principes, qu'il multiplie les jeux de mots, et abuse parfois des figures notamment de l'antithèse, la plus brillante de toutes. Nous n'en disconviendrons pas, tout en soutenant qu'en cela il faisait des concessions aux travers de son époque, bien plus qu'il ne cédait à ses propres convictions. Pour être lu, il fallait alors absolument déployer quelque appareil littéraire, si bien que les meilleurs esprits du temps étaient obligés de sacrifier à ce préjugé. Mais ces réserves faites, il reste que, étant donné le milieu où il vivait,

¹⁰⁷- Ps 77,2 ; Mt 13,3

¹⁰⁸- *Abrégé de la méthode de prêcher*, rédigé par Alméras sur les *Conférences* de saint Vincent de Paul.

¹⁰⁹- Il s'est trouvé des esprits assez superficiels pour faire un crime à notre Saint d'établir parfois ses comparaisons sur certaines données fantaisistes dont la science moderne a démontré la fausseté. Nous avons déjà dit dans l'Introduction générale ce qu'il faut en penser. L'Auteur cite les opinions communément reçues de son temps et ne les discute pas ; il saisit en passant une croyance généralement adoptée et l'emploie comme un miroir de sa pensée, dont la justesse ne dépend jamais du plus ou moins de foi que mérite l'objet de la comparaison. Les *Commentaires* de Mattioli et *l'Histoire naturelle* de Pline jouissaient alors d'une immense autorité, et l'on sait de quelles assertions hasardées et fabuleuses ces ouvrages étaient remplis. Rien d'étonnant donc que saint François de Sales se soit mis au niveau de ses contemporains, en évoquant ce merveilleux qu'ils se persuadaient rencontrer partout. Il faisait une concession au goût du temps, sans se mettre beaucoup en peine d'approfondir des questions qu'il jugeait d'une importance fort secondaire. Lui-même avait écrit : En □ chose indifferente il n'est pas requis de me mettre en peyne pour m'asseurer de la verité, ains suffit que je die simplement ce que je croy estre veritable d'abord... Qu'importe il quand je dirois bien une chose pour une autre en chose si frivole ? " (Fragment d'une dissertation sur les Vertus cardinales. Voir note (1), p. 483 du second volume.)

notre Saint demeure un modèle de simplicité ¹¹⁰. On ne rencontre en effet sous sa plume rien qui ressente l'enflure, la prétention, les préoccupations personnelles, si ordinaires à ses contemporains. Saint François de Sales considère le monde visible et le monde invisible avec cet *oeil simple* préconisé dans l'Evangile, et il rend toutes choses telles qu'il les a vues. Fidèle disciple du divin Maître, il peut à chaque instant répéter après lui : *Je ne cherche point ma propre gloire*. Tout autre écrivain eût préparé à un ouvrage aussi admirable quelque pompeuse conclusion. Bien autre est la sollicitude de notre Saint, et à le lire, on croirait que, semblable à l'artiste cité au chapitre V du onzième Livre, il ne vise en terminant qu'à "assoupir sa renommée." Lui, qui avait achevé *l'Introduction à la Vie dévote* par un trait de sublime éloquence, ne donne pour épilogue à son chef-d'oeuvre qu'une citation fort peu remarquable de saint Augustin.

IV

La vie de l'Auteur reflétée dans son livre Rapports entre cet ouvrage et les autres écrits du Saint

Les affinités que nous avons constatées ¹¹¹ entre la vie de saint François de Sales et ses écrits sont surtout remarquables au sujet du *Traité de l'Amour de Dieu*. A son insu, notre Saint dévoile dans ces pages toutes ses aspirations les plus intimes, il y fait au naturel le portrait de sa belle âme : c'est sainte Jeanne-Françoise de Chantal elle-même qui nous en assure. Déposant devant les Commissaires apostoliques sur la charité de son bienheureux Père, elle dit ¹¹² : " Ce Bienheureux a composé un *Traité* admirable sur ce sujet, où je vois qu'il s'est dépeint naïvement." Non seulement il a longtemps médité ce livre, mais, qu'on nous pardonne la hardiesse de l'expression, il l'a vécu avant de l'écrire. Trop nombreux seraient les points de contact qu'il y aurait à signaler entre cet ouvrage et la vie de son Auteur; nous nous bornerons à indiquer les principaux, laissant au lecteur le plaisir de multiplier les rapprochements.

Etablissons tout d'abord, et nul ne le contestera, que le caractère dominant de cette vie, le trait distinctif de cette admirable sainteté est un immense amour de Dieu. Notre " bienheureux Prelat," dit une des premières Filles de la Visitation ¹¹³, " ne vouloit vivre que pour ce saint amour ou d'iceluy, et... il ne parloit presque que de ce saint amour aux ames qu'il conduisoit... les exhortant à faire ou laisser de faire, à souffrir ou s'abstenir en quoy que ce fust, tout pour le pur amour de Dieu, n'ayant esgard en toutes choses qu'à ceste seule fin. "

110- Que Sainte-Beuve se permette de tourner en ridicule le mot de *dilection* tel qu'il est employé à la fin du *Traité* (voir l'explication de ce mot, Liv X, chap 6); que M. Sayons déclare " extravagante et bizarres " les chapitres relatifs " a la mort an l'amour et d'amour, " chapitres cités avec de grands éloges par Bossuet, nous ne nous arrêterons pas à les réfuter. Tout lecteur attentif et intelligent le fera lui-même et sentira croître son admiration pour le saint Auteur, en constatant combien sont frivoles et mal fondées les accusations portées contre un ouvrage dont le mérite supérieur est toujours plus universellement apprécié. La critique moderne a fait justice de la sottise délicatesse qui était de mise dans le siècle passé, où l'on croyait faire preuve de bon goût en se permettant les plus malencontreuses retouches. Le P. Fellon, auteur estimable du reste, subit l'influence de ses contemporains au point de corriger notre Saint. Dans la préface d'une édition publiée en 1754, il annonce hardiment être " déterminé à regarder le *Traité* du saint Evêque de Genève comme un ancien bâtiment qu'il fallait détruire, en réservant les matériaux comme autant de pierres précieuses pour en construire un nouvel édifice." Et il procéda en conséquence !

¹¹¹- Introduction générale, Tome I de notre Edition.

¹¹²- *Process.. remiss. Gebenn.* (I), ad art. 26.

¹¹³- La Mère Claude-Agnès Joÿ de La Roche. (*Process.. remiss. Aurelianensis*, ad art.26)

Si l'on passe de cette observation générale à des applications particulières, le chapitre X du premier Livre : *Que l'union a laquelle l'amour prétend est spirituelle*, se présente comme une révélation initiale; il nous donne la clé de cette affection à la fois si pure et si forte, si élevée et si tendre dont on rencontre fréquemment l'expression sous la plume de notre Saint; nous entrevoyons son cœur planant dans les régions supérieures où cesse d'exister toute distinction matérielle parce que *Dieu est tout en toutes choses* ¹¹⁴. Les chapitres XI et XII du même Livre ne ramènent-ils pas à la pensée cette exclamation de sainte Jeanne-Françoise de Chantal ¹¹⁵ : " Que l'ordre que Dieu avait mis en cette bienheureuse âme était admirable ! Tout était si rangé, si calme, et la lumière de Dieu si claire, qu'il voyait jusqu'aux moindres atomes de ses mouvements...Il appelait le lieu où se faisaient ces clartés, le sanctuaire de Dieu, où rien n'entre que la seule âme avec son Dieu. C'était le lieu de ses retraites et son plus ordinaire séjour."

On aime à mettre en regard des belles paroles de notre Docteur sur le zèle (Liv V chap.9), cet autre témoignage de la Mère Claude-Agnès Joly de La Roche ¹¹⁶: " Les travaux qu'il a soufferts pour faire fleurir ce saint amour dans les âmes sont presque incroyables; car le plus souvent il n'avoit que peu de temps la nuit pour se reposer et dire son Office, le reste de son temps se passant ou à traicter de cet amour, ou à en écrire, à confesser, prescher, catéchiser, consoler les affligés, conférer avec le prochain pour augmenter ou planter cet amour divin dans les âmes de ceux qui recouroient à luy... Bref, il sembloit qu'il n'estoit né que pour faire ce service à la gloire de ce saint amour. "

Les Livres VI, VII et VIII donneraient lieu à d'innombrables rapprochements du même genre ; mais c'est le neuvième Livre surtout qui nous offre la reproduction la plus fidèle des sentiments de l'Auteur. " Si votre Révérence, " écrit sainte Jeanne-Françoise de Chantal au P. Dom Jean de Saint-François, " veut voir clairement l'état de cette très sainte âme... qu'elle lise, s'il lui plaît, les trois ou quatre derniers chapitres du neuvième Livre de L'Amour divin. Il animait toutes ses actions du seul motif du divin bon plaisir. Et véritablement, comme il est dit en ce Livre sacré, il ne demandait ni au ciel ni en la terre que de voir la volonté de Dieu accomplie... De cette union si parfaite procédaient ces éminentes vertus que chacun a pu remarquer, cette générale et universelle indifférence que l'on voyait ordinairement en lui. Et certes, je ne lis point les chapitres qui en traitent au neuvième Livre de L'Amour divin que je ne voie clairement qu'il pratiquait ce qu'il enseignait, selon les occasions. "

Ce n'est pas seulement au sujet des " actions éminentes " et des " souffrances extraordinaires " que saint François de Sales donne à Théotime les leçons de son expérience personnelle. Les admirables chapitres VI et VII du Livre XII étaient journellement réalisés dans sa vie, ainsi que l'affirme encore la grande âme qui pénétra mieux que personne les secrets de la sienne : " Il n'avait aucune singularité en pas une de ses actions, ains il était attentif à mener une vie commune où rien ne parût de ces choses que le monde estime tant ; toute la beauté de cette sainte âme était au dedans, en la perfection de toutes les vertus que Dieu y avait divinement arrangées, et dont le lustre paraissait en la perfection avec laquelle il accomplissait toutes ses actions ordinaires, lesquelles il pratiquait d'une manière très extraordinaire... Notre Bienheureux ne passait heure sans pratiquer la mortification intérieure, y employant toutes les occasions qui se présentaient à lui : les divertissements qu'on lui faisait à tous propos de ses plus importantes affaires, les contradictions, rencontres et tous tels sujets mortifiants qui lui arrivaient continuellement ; et jamais ce Bienheureux ne se plaignait, parce qu'il regardait en tout la conduite de la divine Providence ¹¹⁷. "

¹¹⁴- 1 Co 15,28

¹¹⁵- Lettre au R. P. Dom Jean de Saint-François, sur les vertus de saint François de Sales. (*Oeuvres de sainte J.-F. de Chantal*, tome III)

¹¹⁶- *Process. remtss. Aurelianensis*, ad art. 26

¹¹⁷- Deposition de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, art. 28. (*Oeuvres*, tome III.)

Outre ces analogies morales, ce n'est pas sans un vif intérêt que, de loin en loin, on aperçoit se dessiner plus distinctement la personnalité si attachante de notre Saint. C'est ainsi que, parlant de son glorieux Patron, il le nommera " mon grand saint François, Saint en la protection duquel la Providence divine, comme j'espere, me remit des qu'elle me fit escheoir son digne nom, a moy tres indigne, en mon Baptesme... " (II, p.459) Souvent ce sont des allusions à sa vie d'étudiant à Paris et le puits aux échos (Liv IV, chap 9), la conversion du jeune hérétique, touché du recueillement des RR. PP. Chartreux (Liv VIII, chap 10). Plus souvent encore son esprit d'observation se révèle d'une manière aussi juste qu'ingénieuse c'est " le taste vin de Greve qui attend la décharge des bateaux "(II, p. 386) ; le " tonneau bien plein " qui " ne respandra point son vin qu'on ne luy donne de l'air par dessus " (Liv IV, chap 1). L'Auteur paraît heureux quand se présente l'occasion de mentionner ses amis : Générard son maître, Mgr Camus, Evêque de Belley, Dom Jean de Saint François, le P. Richeome, etc. Parfois, il dépeint telle scène de la vie domestique qu'il vient d'avoir sous les yeux ; ainsi l'exposé des bons effets produits par les " tonnerres, tempestes et autres perilz naturelz " n'est que le récit d'un orage qui mit en émoi tout le château de Sales ¹¹⁸. Nombreuses sont les allusions et les métaphores qui prouvent avec quelle attention avaient été observées les habitudes enfantines de la jeune génération qui s'épanouissait dans ce manoir. Enfin, parlant des "esleuz... qui meurent apoplectiques ou letargiques, " et qui néanmoins " sont bienheureux... parce qu'ilz meurent en Dieu " (II, pp. 456, 457), notre Saint semble prévoir les circonstances dans lesquelles devait arriver son propre trépas.

Nous nous plaisons à le redire, entre autres mérites, le *Traitté de l'Amour de Dieu* a celui d'être une révélation fidèle de la vie de son Auteur; c'est, de plus, un prolongement des exhortations que ce grand Directeur adressait aux âmes rangées sous sa conduite, de sorte que chaque lecteur peut justement s'appliquer ces mots écrits vraisemblablement au duc de Bellegarde ¹¹⁹: " Je vous supplie que si quelquefois l'affection que vous aves pour moy vous donnoyt quelque desir d'avoir de mes lettres, vous preniez ce Traitté et en lisiez un chapitre, vous imaginant que s'il n'y a point de Theotime au monde, auquel s'adressent mes paroles, vous estes celuy entre tous les hommes qui estes mon plus cher Theotime. "

Les nombreuses et intéressantes analogies que l'on peut constater entre le *Traitté de l'Amour de Dieu*, les *Entretiens spirituels*, les *Lettres*, les *Sermons* et les *Opuscules* seront étudiées dans les Préfaces respectives de ces divers ouvrages. Remarquons seulement en passant, qu'il existe des relations spéciales entre le *Traitté* et la *Declaration Mystique sur le Cantique des Cantiques*. Déjà, dans cette Introduction, nous avons indiqué plusieurs points de contact entre les écrits antérieurs de notre Saint et le *Traitté*. Ces rapides indications exigent quelques développements.

Les réminiscences de ses Oeuvres polémiques, ainsi qu'il a été dit ¹²⁰, sont très sensibles. Le mystique ne cesse jamais d'être apôtre ; il combat pour la foi, alors qu'il semble uniquement occupé à établir les droits de la charité. Lui-même se plaît à faire quelques rapprochements (Préface, pp. 17, 20) entre le premier et le dernier écrit qu'il a publiés ¹²¹. Outre celles dont nous avons déjà parlé, on peut remarquer

¹¹⁸- voir une lettre a sainte Jeanne-Françoise de Chantai, en date du 9 août 1607

¹¹⁹- Lettre citée plus haut p.VII

¹²⁰- Voir pp.XLII, XLIII

¹²¹-Voici quelques-unes des affinités les plus marquées entre le *Traitté de l'Amour de Dieu* et la *Defense de l'Etendart de la sainte Croix*. Des vers sont *intercalés* dans les deux ouvrages : la définition de l'adoration (*Defense*, p. 320) se reflète dans le *Traitté* (I, p. 72). Le passage du Livre X, chap. vr (Liv X, chap.6), où il est question de l'amour qui " est comme l'honneur " et du " souverain honneur" appartenant à " la souveraine excellence " rappelle l'Avant-Propos (p 11) et le chap. II du Livre IV de la *Defense*. Le quatrain (*Author ad Lectorem*), qui figure à la fin de ce volume (Appendice, p. 421), n'est pas sans analogie avec l'idée émise dans la Préface du *Traitté* (p. 13) : " Le fond de la science est tous-jours un peu plus malaysé a sonder. " Dans la lettre à Des Hayes, citée plus haut (p. XI), le Saint proteste contre le " tiltre si impudent " de *Panthologie* que le " libraire a osé " donner au Livre *de la Croix*, " et emploie déjà la comparaison du " sot architecte " qui reviendra dans la Préface du *Traitté* (p. 18). Cette idée lui était familière ; car dans une analyse de Droit civil faite à

encore d'innombrables affinités doctrinales entre *l'Introduction à la Vie devote* et le *Traité de l'Amour de Dieu* ; l'Auteur en signale quelques-unes, mais la plupart sont assez saillantes pour que chacun puisse les apercevoir ¹²². Qui, par exemple, ne reconnaîtra sans peine dans le douzième Livre tout entier un sommaire de la doctrine ascétique exposée dans les deux ouvrages ? Pour bien saisir la portée de ce que nous avons appelé l'idée dominante de *l'Introduction*¹²³ à la Vie devote, il importe de suivre cette idée à travers le *Traité*, de la voir s'illuminer graduellement de clartés plus vives, et, dans les dernières pages briller de tout son éclat. D'après la pensée de saint François de Sales, les deux livres devaient se compléter ; aussi fait-il une apologie de l'un dans la Préface de l'autre, et les Manuscrits primitifs du *Traité* sont adressés à Philothée comme l'avait été *l'Introduction*. Ces deux livres ne forment donc qu'un seul tout harmonieux, ils sont pour ainsi dire les deux volumes d'un même ouvrage.

V

L'Edition définitive du Traité de l'Amour de Dieu

Notre Edition reproduit intégralement le texte de celle de 1616, la seule dont le saint Auteur soit responsable. L'unique différence que l'on peut remarquer consiste dans la correction des fautes d'impression, la rectification de quelques erreurs évidentes ¹²⁴ et la substitution de l'orthographe personnelle de saint François de Sales à celle des imprimeurs lyonnais. Quant à ce dernier point, nous renvoyons le lecteur aux détails donnés dans notre Préface de *l'Introduction* ¹²⁵ ; car les deux principaux ouvrages de notre Docteur appartenant à la même période orthographique ne présentent, sous ce rapport, que de légères divergences ¹²⁶.

Depuis quelques années, l'une des grandes préoccupations des éditeurs a été de réunir les Manuscrits du *Traité de l'Amour de Dieu*. Ces Manuscrits, disséminés en divers lieux, se retrouvent rarement en cahiers ; le plus souvent ce sont des feuillets ou des pages, qui même ont été parfois divisées en plusieurs fragments pour satisfaire la dévotion des fidèles. Une table placée à la fin du second volume

Padoue, s'apercevant qu'un article ne correspond pas au titre, il s'interrompt et avertit qu'il passe à l'article suivant, "*januam toto aedificio majorem admiratus*, après avoir admiré cette porte plus grande que tout l'édifice. "

¹²²-Entre autres rapprochements, nous indiquerons les suivants. Les " fortes affections, " les " éternelles résolutions " insinuées à Théotime (Liv III, chap 6) ont déjà été recommandées à Philothée (var.(b), p.91*). Ce qui est dit de " l'amour d'amitié " dans le *Traité* (Liv I, chap.13) trouve son corrélatif au commencement du chapitre XVII, IIIe Partie de l'Introduction, et la page 200 de ce livre rappelle la page 352 (Vol I) du *Traité*, comme les pages 213, 214 de *Philothée* font penser aux pages 60, 61 (Ile volume) de *Theotime*.

¹²³- "J'ay lu, " dit Mme Amaury, " deux livres admirables en nos jours que ce Bienheureux a composés... Ce sont des pièces nonpareilles, et les plus doctes et pieux sont ceux qui en font plus d'estat. Celui de l'Introduction a aplany les difficultez qui se retrouvoient au chemin de la devotion, et celui de l'Amour de Dieu a relevé les affections qui rampoient sur terre jusques dans le sein amoureux de la Divinité. " (Process. remiss. Parisiensis, ad art. 44.)

¹²⁴- Ces rectifications se trouvent aux pp. 19, 153,162, 167, 234, 288, 310, 340, 343 du premier volume, et pp. 92,166, 173, 174, 190, 265, 276, 288 du second.

¹²⁵- Partie III, pp. LXVII, LXVIII

¹²⁶- Le seul point digne d'attention est l'omission presque invariable de 's pour la troisième personne du singulier au passé du subjonctif des verbes avoir et être. Cette particularité, que l'on peut constater dans les variantes et dans l'Appendice, n'a pas été admise dans le texte principal dont elle aurait pu altérer la clarté. On pourra également remarquer dans les mêmes Manuscrits l'usage assez fréquent de l'accent circonflexe, pour distinguer là adverbe de la article ou pronom.

indique la provenance de ces précieux Autographes. Cette table servira de témoignage de la gratitude des éditeurs pour les bienveillantes communications qu'ils ont reçues ¹²⁷, et prouvera en même temps combien ont été consciencieuses les recherches faites dans le but de se procurer les meilleurs éléments de contrôle.

Les Manuscrits sont partagés en deux groupes selon l'ordre de leur rédaction. Au premier, appartient le Manuscrit (A), qui consiste en 125 pages reproduites intégralement dans l'Appendice; le Manuscrit (B) se compose de 94 pages et diffère peu du texte définitif, aussi les *variantes* seules ont été données. Ces Manuscrits sont entièrement autographes ¹²⁸, à l'exception d'un cahier écrit par M. Michel Favre : ce cahier, qui correspond aux pages 40-54 et 57-66 du premier volume, est annoté et corrigé par saint François de Sales, et probablement écrit sous sa dictée.

Rien de plus intéressant que de mettre en parallèle les Manuscrits primitifs avec ceux du texte définitivement adopté. Dans les premiers, on remarque plus de naïveté et en même temps plus de feu. Les pensées se pressent en foule sous la plume de l'Auteur, il a peine à trouver des expressions pour rendre tout ce qu'il sent. Mais c'est en parlant de l'amour divin qu'il s'anime davantage ; son âme "bouillonne en variété d'affections... et semble un peu hors de soymesme " (II, p. 392). Tout-à-coup, il s'interrompt pour intercaler quelques notes relatives aux modifications à faire lors de la rédaction définitive ¹²⁹. Les comparaisons et les allégories bibliques sont plus nombreuses, plus étendues, plus sensiblement marquées au coin du génie de notre Saint. De cet ensemble, résultent une certaine impétuosité de diction, une vivacité de coloris qui donnent à ce premier jet une teinte aussi attrayante qu'elle est originale.

Une révision soignée amena de nombreuses suppressions : le style devint plus rapide, plus nerveux, plus concis, les images plus clairsemées; les allusions personnelles font place à une dignité proportionnée au caractère de l'ouvrage. Pour tout résumer en un mot, on peut dire que les qualités du Manuscrit primitif sont à celles du texte ce que les grâces et la vivacité de la jeunesse sont à la force et à la beauté de l'âge mûr.

Un mot nous reste à dire sur les Extraits du *Traité de l'Amour de Dieu* faits par sainte Jeanne-Françoise de Chantal ¹³⁰. Ils sont écrits en partie par la Sainte et en partie par l'une de ses religieuses, sur des feuillets reliés dans un volume in-12 contenant la *Vie* de sainte Catherine de Gênes ¹³¹. Le recueil, qui se compose de 26 pages, commence ainsi : " Je tire ce qui suit des cahiers du *Traité de*

127-Parmi ces communications, doivent être signalés deux cahiers conservés au Monastère de la Visitation de Milan. Ces cahiers, qui font partie de la première rédaction du *Traité*, portent les chiffres 8 et 9 tracés de la main du Saint, ce qui donnerait à penser qu'ils appartiennent à une série assez considérable, dont les autres pièces n'ont pu être recouvrées. Un Autographe du chap. v du Livre III, gardé au Monastère de la Visitation de San-Remo, n'étant parvenu aux éditeurs qu'après l'impression, les légères variantes qu'il présente avec le texte imprimé n'ont pu être reproduites en leur lieu. Deux de ces divergences méritent d'être mentionnées. A la fin du premier alinéa p. 185 on remarque dans le Manuscrit la répétition de l'article *la* avant " glorieuse félicité " etc. La seconde phrase de l'alinéa suivant offre encore un plus grand intérêt les mots " a rayson ", qui se trouvent six fois répétés, sont biffés et remplacés par " en suite ", leçon adoptée dans le texte définitif.

¹²⁸- Le fac-simile placé en tête du premier volume permet de juger de leur aspect

¹²⁹- Voir à l'Appendice, pp. 385 (var.), 398, 415, 419, 428, 429, 439, 482, 486.

¹³⁰- Voir à l'Appendice, notes (1), pp. 401, 467, 477, 486.

¹³¹-La *Vie* et les Oeuvres spirituelles de S. Catherine d'Adorny de Gennes, revues et corrigées. A Paris, chez la veuve Guillaume Cavellat, au Mont S. Hilaire, au Pelican. M.D.C. Avec Privilège du Roy. Ce livre est conservé au Monastère de la Visitation de Venise. Il est très vraisemblable qu'il aurait été donné à sainte Jeanne-Françoise de Chantal par son Bienheureux Père lui-même, car sur le feuillet placé en regard du titre, les six premiers versets du Psaume CXXI, avec le millésime 1611, se trouvent écrits de la main du Saint. C'est probablement de cette traduction, faite par les PP. Chartreux de Bourg-Fontaine, que saint François de Sales s'est servi pour les annotations du *Traité*. Le renvoi de l'Appendice, p. 418, "A la fin du 14. chap. de sa *Vie*," correspond exactement à l'édition dont nous parlons.

l'Amour divin avant qu'il fut imprimé. " Les Extraits sont très exacts, ainsi que l'on a pu s'en convaincre en collationnant ceux qui correspondent aux fragments dont les Autographes ont été recouverts. Malheureusement ils sont incomplets, car la Sainte s'est bornée à transcrire ce qui était plus conforme à ses attrait intérieurs. L'intérêt qui s'attache à l'examen de ces divers Manuscrits s'étend encore, quoique à un degré inférieur, aux passages raturés. Comme dans le tome précédent ¹³², ces passages sont isolés par des signes conventionnels du texte des variantes dans lequel ils se trouvent insérés. L'édition de 1616 donnait déjà un certain nombre *d'indications* patristiques ; les éditeurs reproduisent ces indications en caractères italiques, afin de les distinguer des autres, bien plus nombreuses, dues à leurs recherches.

Des hauteurs où l'avait placé la grâce de sa divine élection, l'Apôtre des gentils laissait tomber sur l'Eglise naissante cette majestueuse parole : *Nos autem sensum Christi habemus* ¹³³. Saint François de Sales aurait pu tenir le même langage ; lui aussi a *le sens du Christ*, ce *sens* intime qui constitue toute sagesse et produit toute sainteté. Partout il découvre, partout il montre le Rédempteur ; d'après lui, le Père éternel a créé "les hommes et les Anges... pour tenir compagnie à son Filz, participer à ses grâces et à sa gloire, et l'adorer et louer éternellement... Le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine... et en contemplation de ce fruit désirable fut plantée la vigne de l'univers " (Liv I, chap 4,5). L'unique prétention de l'âme fidèle doit être de courir après ce Sauveur, mais de courir "ardemment et vivement." " La pratique des actes héroïques de la vertu " lui est proposée comme constituant "la parfaite imitation du Sauveur," et les sentiments les plus naturels sont ennoblis par la contemplation de ce divin Exemple : c' est ainsi que " le Chrétien doit aimer son cors comme une image vivante de celui du Sauveur, comme issu de même tige avec icelui. " Sa perfection en ce monde consiste à vivre " selon les grâces, faveurs, ordonnances et volontés de notre Sauveur, " comme au Ciel, " après le motif de la Bonté divine connue et considérée en elle même, celui de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour " le ravir et le béatifier (Liv XII, chap.13). Et voici le dernier élan insinué à Théotime : " Mourir à tout autre amour pour vivre à celui de Jésus...Vive Jésus que j'aysme ! J'aysme Jésus, qui vit et règne es siècles des siècles. Amen." Rien d'étonnant que l'Auteur du *Traité* ait si éminemment *le sens de Jésus-Christ* ; il l'a puisé dans le Coeur même de l'Homme-Dieu. Rapidement nommé dans *l'Introduction à la Vie dévote*, le sacré Coeur de Jésus occupe ici une large place ¹³⁴. Dès le début, c'est par ce Coeur que le Saint adjure Théotime : c'est " le Coeur divin " qui " est amoureux de notre amour; " il faut répandre " nos âmes devant et dedans son Coeur pitoyable, qui les recevra à merci. " L'échelle mystique de notre salut " est plantée sur le sein et le flanc percé du Sauveur, " et les grâces qui doivent nous la faire gravir, sont infiniment précieuses, puisque c'est " le Coeur du Sauveur qui les nous a méritées." L'Auteur a souvent des élans qui rappellent saint Bernard : " O doux Jésus, hé tirés-moi tous-jours plus avant dans votre Coeur, afin que son amour m'engloutisse et que je sois du tout abîmée dans sa douceur." " O amour souverain du Coeur de Jésus, quel coeur te bénira jamais assez dévotement ! " A ces rapides indications, le contemplatif devine tout ce que le *Traité* lui fournira de douces pensées et d'ardentes affections pour alimenter ses communications avec Dieu. Dans ce livre est condensée la quintessence de tout ce que contiennent la Sainte Ecriture et les Pères sur la divine charité, l'un des sujets les plus élevés que puisse jamais aborder une intelligence créée. L'homme apostolique, choisi pour prêcher *la sagesse parmi les parfaits* ¹³⁵, y trouvera non seulement un inépuisable

¹³²- Tome III, Introduction à la Vie dévote. Voir la Préface de l'Édition de 1893

¹³³- 1 Co 2,16

¹³⁴- Voir I, pp. 2, 52, 53, 112, 158, 185, 194, 272, 294, 295, 332, 344, 345, 352; et II, pp. 8, 20, 35, 47, 50, 62, 79, 229-233, 324, 344, 345, etc.

¹³⁵- 1 Co 2,6

trésor de piété et d'érudition, mais encore il apprendra l'art d'exploiter lui-même les sources auxquelles l'Auteur a puisé ; tout chrétien désireux de sa perfection ne pourra que gagner infiniment en prenant pour règle de conduite l'ouvrage dans lequel notre Docteur a révélé toute son âme. Imiter saint François de Sales, c'est imiter Jésus-Christ : car, d'après sainte Jeanne-Françoise de Chantal ¹³⁶, il " était une image vivante en laquelle le Fils de Dieu Notre-Seigneur était peint. " Selon un autre témoin oculaire ¹³⁷, il a moulé sa vie à icelle du Sauveur avec tant de rapport, que l'on pouvoit meritoirement dire que Jesus Christ estoit formé en luy. " A l'école de ce grand maître, l'âme intérieure sera transformée en *l'image* de l'Exemplaire adorable sur lequel il s'est modelé lui-même, elle ira de *clarté en clarté*, jusqu'à ce qu'ayant dépassé toutes les choses périssables, elle soit consommée et béatifiée en *la divine charité qui ne finira jamais*.

Dom B. MACKEY, O.S.B.

ORAYSON DEDICATOIRE

Très sainte Mère de Dieu; vaisseau d'incomparable élection, Reyne de la souveraine dilection, vous estes la plus aimable, la plus amante et la plus aimée de toutes les créatures. L'amour du Père céleste prit son bon plaisir en vous de toute éternité, destinant votre chaste coeur à la perfection du saint amour, affin qu'un jour vous aymassies son Filz unique de l'unique amour maternel, comme il l'aymait éternellement de l'unique amour paternel. O Jésus mon Sauveur, à qui puis-je mieux dédier les paroles de vostre amour qu'au coeur très aymable de la Bienaymée de vostre âme?

Mais, o Mère toute triomphante, qui peut jeter ses yeux sur vostre majesté sans voir à vostre dextre celui que vostre Filz voulut si souvent, pour l'amour de vous, honorer du tiltre de Père, le vous ayant uni par le lien céleste d'un mariage tout virginal, à ce qu'il fust vostre secours et coadjuteur en la charge de la conduite et éducation de sa divine enfance ? O grand saint Joseph, Espoux très aymé de la Mère du Bienaymé, hé, combien de fois aves vous porté l'Amour du ciel et de la terre entre vos bras, tandis que, embrasé des doux embrassemens et baysers de ce divin Enfant, vostre âme fondoit d'ayse lhors qu'il prononçoit tendrement à vos oreilles (o Dieu, quelle suavité !) que vous esties son grand ami et son cher Père bienaymé !

On mettoit jadis les lampes de l'ancien Temple sur des fleurs de lys d'or ¹³⁸ : O Marie et Joseph ! pair sans pair, lys sacrés d'incomparable beauté entre lesquelz le bienaymé se repaist ¹³⁹ et repaist tous ses amans ! hélas, si j'ay quelque espérance que cet escrit d'amour puisse esclairer et enflammer les enfants de lumière ¹⁴⁰, où le puis-je mieux colloquer qu'emmi vos lys ? lys esquelz le Soleil de justice, splendeur et candeur de la lumière éternelle ¹⁴¹, s'est si souverainement recréé qu'il y a pratiqué les délices de l'inneffable dilection de son coeur envers nous.

O Mère bienaymée du Bienaymé ! O Espoux bienaimé de la Bienaymée ! prosterné sur ma face devant vos pieds, qui portèrent mon Sauveur, je voüe, dédie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense

¹³⁶ - Lettre citée plus haut p. LXXXIII

¹³⁷ - Le chanoine Magnin. (Process. Remiss. Gebenn. (I), ad art.26.)

138- 3 R 7,49

¹³⁹ - Ct 6,2

¹⁴⁰ - Lc 16,8

¹⁴¹ - Sg 7,25

grandeur de vostre dilection. Hé, je vous conjure par ce coeur de vostre doux Jesus qui est le Roy des coeurs, que les vostres adorent, animés mon âme et celles de tous ceux qui liront cet escrit, de vostre toute puissante faveur envers le Saint Esprit, affin que nous immolions meshuy en holocauste toutes nos affections à sa divine Bonté, pour vivre, mourir et revivre à jamais, emmi les flammes de ce céleste feu que Nostre Seigneur vostre Filz a tant désiré d'allumer en nos coeurs¹⁴³, que pour cela il ne cessa de travailler et soupirer jusques à la mort et la mort de la croix¹⁴⁴.

VIVE + JESUS

PREFACE

Le Saint Esprit enseigne que les *lèvres* de la divine Espouse, c'est à dire de l'Eglise, ressemblent à *l'escarlatte et au bornal qui distille le miel*,¹⁴⁵ affin que chacun sache que toute la doctrine qu'elle annonce consiste en la sacrée dilection, plus esclattante en vermeil que l'escarlatte, à cause du sang de l'Espoux qui l'enflamme, plus douce que le miel, à cause de la suavité du Bienaymé qui la comble de *délices*.¹⁴⁶ Ainsy ce céleste Espoux voulant donner commencement à la publication de sa Loy, jetta sur l'assemblée des disciples qu'il avait députés à cet office force langues de feu, montrant assez par ce moyen que la prédication évangélique estoit toute destinée à l'embrasement des coeurs.

Représentes vous de belles colombes aux rayons du soleil: vous les verrés varier en autant de couleurs comme vous diversifierés le biays duquel vous les regarderes, parce que leurs plumes sont si propres à recevoir la splendeur, que le soleil venant mesler sa clarté avec leur pennage, il se fait une multitude de transparences lesquelles produisent une grande variété de nuances et changements de couleurs; mais couleurs si agréables à voir, qu'elles surpassent toutes couleurs et l'esmail encor des plus belles pierreries; couleurs resplendissantes et si mignardement dorées, que leur or les rend plus vivement colorées, car en cette considération le Prophète royal disoit aux Israélites:¹⁴⁷

*Quoy que l'affliction vous fanne le visage,
Vostre teint désormais se verra ressemblant
Aux aisles d'un pigeon où l'argent est tremblant,
Et dont l'or brunissant rayonne le pennage.*

(Ps LXVII,14)

Certes, l'Eglise est parée d'une variété excellente d'enseignements, sermons, traittés et livres pieux, tous grandement beaux et aymables à la veüe, à cause du meslange admirable que le Soleil de

¹⁴³-Lc 12,49

¹⁴⁴- Ph 2,8

¹⁴⁵- Ct 4,3-11

¹⁴⁶-Ct 8,5

¹⁴⁷ Ps 67,14

justice fait des rayons de sa divine sagesse avec les langues des Pasteurs, qui sont leurs plumes,¹⁴⁸ et avec leurs plumes qui tiennent aussi quelquefois lieu de langues et font le riche pennage de cette colombe mystique. Mays parmi toute la diversité des couleurs de la doctrine qu'elle publie, on découvre par tout le bel or de la sainte dilection, qui se fait excellemment entrevoir, dorant de son lustre incomparable toute la science des Saintz et la rehaussant au dessus de toute science. Tout est à l'amour, en l'amour, pour l'amour et d'amour en la sainte Eglise.

Mays comme nous sçavons bien que toute la clarté du jour provient du soleil, et disons néanmoins pour l'ordinaire que le soleil n'esclaire pas sinon quand à découvert il darde ses rayons en quelque endroit, de mesme, bien que toute la doctrine chrestienne soit de l'amour sacré, si est ce que nous n'honorons pas indistinctement toute la théologie du tiltre de ce divin amour, ains seulement les parties d'icelles qui contemplent l'origine, la nature, les propriétés et les opérations d'iceluy en particulier.

Or, c'est la verité que plusieurs escrivains ont admirablement traité ce sujet, sur tout ces anciens Pères, qui, servans très amoureusement Dieu, parloyent aussi divinement de son amour. O qu'il fait bon ouir parler des choses du Ciel, saint Paul qui les avoit apprises au Ciel mesme !¹⁴⁹ et qu'il fait bon voir ces âmes nourries dans le sein de la dilection, escrire de sa sainte suavité ! Pour cela mesme entre les Scholastiques, ceux qui en ont le mieux et le plus discouru ont pareillement excellé en piété. Saint Thomas en a fait un traité digne de saint Thomas; saint Bonaventure et le bienheureux Denis le Chartreux en ont fait plusieurs très excellens sous divers tiltres; et quant à Jean de Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, Sixte le Sienois en parle ainsy¹⁵⁰ : " Il a si dignement discouru des cinquante propriétés du divin amour qui sont ça et là déduites au Cantique des Cantiques, qu'il semble que luy seul ayt tenu le conte des affections de l'amour de Dieu. " Certes, cet homme fut extrêmement docte, judicieux et dévot.

Mays affin que l'on sceust que cette sorte d'escritz se font plus heureusement par la dévotion des amans que par la doctrine des sçavans, le Saint Esprit a voulu que plusieurs femmes ayent fait des merveilles en cela. Qui a jamais mieux exprimé les célestes passions de l'amour sacré que sainte Catherine de Gennes, sainte Angèle de Foligni, sainte Catherine de Sienne, sainte Matilde ?

En nostre aage plusieurs en ont escrit, desquelz je n'ay pas eu le loisir de lire distinctement les livres, ains seulement par ci par là, autant qu'il estoit requis pour voir si celuy ci pourroit encore trouver place. Le Père Louys de Grenade, ce grand docteur de piété, a mis un *Traitté de l'amour de Dieu* dans son *Mémorial*, qu'il suffit de dire estre d'un si bon autheur pour le rendre recommandable.¹⁵¹ Diegue Stella, de l'Ordre de saint François, en a fait un autre grandement affectif et utile pour l'orayson¹⁵². Christofle de Fonseca religieux Augustin, en a mis en lumiere un encore plus grand, où il dit diverses belles choses.¹⁵³ Le Père Louys Richeome, de la Compagnie de Jesus, a aussi publié un livre sous le tiltre de *l'Art d'aimer Dieu* par les créatures¹⁵⁴; et cet autheur est tant aymable en sa personne et en

¹⁴⁸- Ps 44,2

¹⁴⁹- 2 Co 12,4

¹⁵⁰- Sixte Siennois, né à Sienne en 1520, mort religieux de saint Dominique en 1569. Bilbioth.sancta IV

¹⁵¹- Louis de Grenbade, Dominicain espagnol (1505-1588) *Mémorial de la Vie Chrétienne* (Traité VII)

¹⁵²- Stella Diego, portugais (1524-1598), *De Amore Dei meditationes*, Slamanticae 1578

¹⁵³- Christophe Fonseca, espagnol né vers 1540, mort en 1616. *Del Amor di Dios*, Barcinone, Cormellas 1591

¹⁵⁴- Louis Richeome, provençal (1544-1625). *La peinture spirituelle ou l'Art d'admirer, aimer et louer Dieu en toutes ses Oeuvres*. Lyon P.Rigaud 1611

ses beaux escritz,qu'on ne peut douter qu'il ne le soit encor plus,escrivant de l'amour mesme. Le Père Jean de Jesus Maria, de l'Ordre des Carmes deschaussés, a composé un livret qui porte de mesme le nom de *l'Art d'aymer Dieu*, lequel est fort estimé ¹⁵⁵. Ce grand et célèbre cardinal Belarmin a aussi depuis peu fait voir un petit livret intitulé *l'Escalier pour monter à Dieu par les créatures* ¹⁵⁶, qui ne peut estre qu'admirable, partant de cette très sçavante main et très dévotte âme, qui a tant escrit,et si doctement,pour le bien de l'Eglise.

Je ne veux rien dire du *Parénétiq*ue ¹⁵⁷ de ce fleuve d'éloquence qui flotte meshuy parmi toute la France par la multitude et variété de ses sermons et beaux escritz; l'estroite consanguinité spirituelle que mon âme a contractée avec la sienne, lors que par l'imposition de mes mains il receut le caractère sacré de l'ordre épiscopal, pour le bonheur du diocèse de Belley et l'honneur de l'Eglise, outre mille noeuds d'une sincere amitié qui nous lient ensemble,ne permettent pas que je puisse parler avec crédit de ses ouvrages,entre lesquelz ce *Parénétiq*ue de *l'Amour divin* fut une des premières saillies de la non pareille affluence d'esprit que chacun admire en luy. Nous voyons de plus un grand et magnifique *Palais* que le Révérend Père Laurens de Paris, prédicateur de l'Ordre des Capucins, bastit a l'honneur de l'amour divin, lequel estant achevé ¹⁵⁸ sera un cours accompli de la science de bien aymer. Mays en fin, la bienheureuse Thérèse de Jesus a si bien escrit des mouvements sacrés de la dilection,en tous les livres qu'elle a laissés, qu'on est ravi de voir tant d'éloquence en une si grand humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande simplicité; et sa très sçavante ignorance fait paroistre très ignorante la science de plusieurs gens de lettres, qui, après un grand tracas d'estude, se voyent honteux de n'entendre pas ce qu'elle escrit si heureusement de la pratique du saint amour. Ainsy Dieu eslève le trosne de sa vertu sur le théâtre de notre infirmité, se servant des *choses faibles pour confondre les fortes*. ¹⁵⁹

Or, quoy que ce Traitté que je te présente,mon cher Lecteur, suive de bien loin tous ces excellens livres, sans espoir de les pouvoir acconsuivre,si est ce que j'espère tant en la faveur des deux amans célestes auxquelz je le dédie, qu'encor te pourra-il rendre quelque sorte de service, et que tu y rencontreras beaucoup de bonnes considérations qu'il ne te seroit pas si aysé de trouver ailleurs, comme réciproquement tu trouveras ailleurs plusieurs belles choses qui ne sont pas icy. Il me semble mesme que mon dessein n'est pas celuy des autres, sinon en général, en tant que nous visons tous a la gloire du saint amour :[car quant a moy je n'ay pas eu intention de ramasser en ce Traitté une multitude de conceptions] mays de ceci la lecture t'en fera foy.

Certes, j'ay seulement pensé a représenter simplement et naïfvement, sans art et encor plus sans fard,l'histoire de la naissance, du progrès, de la décadence, des opérations, propriétés, avantages et excellences de l'amour divin. Que si outre cela tu treuves quelque autre chose, ce sont des surcroissances qu'il n'est presque pas possible dééviter à celuy qui, comme moy, escrit entre plusieurs distractions; mays je croy bien pourtant que rien ne sera sans quelque sorte d'utilité. La nature mesme,

¹⁵⁵Jean de Jesus Maria, espagnol (1564-1615). *Ars amandi Deum*.

¹⁵⁶- *De ascensione mentis in Deum per scalas rerum creatarum*. Parisiis 1606; Lugduni 1615

¹⁵⁷- *Parénétiq*ue de *l'Amour de Dieu*. Paris,1608. Reproduit au tome X des *Diversités de Messire J.P. Camus*. Paris 1614

¹⁵⁸- Laurens de Paris, Capucin français, mort vers 1640. *Le Palais de l'Amour divin entre Jésus et l'Ame de chrétienne*. Composé par le R.P.F.Laurent de Paris, prédicateur Capucin.Dédié à la Reine des Cieux et à la très-chrestienne Reine de France, Marie de Médicis. Tome premier ; divisé en deux Livres ou Parties. Derniere edition 1614. In-4,pp1246. On voit par l'Introduction que le premier volume devait être suivi de quatre autres qui n'ont pas été publiés:*Divini amoris Camera thesauri, Aula,Stromata,Thalamus*

¹⁵⁹- 1 Co 1,27

qui est une si sage ouvrière, projetant la production des raisins, produit quant et quant, comme par une prudente inadvertance, tant de feuilles et de pampres, qu'il y a peu de vignes qui n'ayent besoin en leur sayson d'estre effeuillées et esbourgeonnées.

On traite maintefois les escrivains trop rudement; on précipite les sentences que l'on rend contre eux, et bien souvent avec plus d'impertinence qu'ilz n'ont prattiqué d'imprudence en se hastant de publier leurs escritz. La précipitation des jugemens met grandement en danger la conscience des juges et l'innocence des accusés: plusieurs escrivent sottement et plusieurs censurent lourdement. La douceur des lecteurs rend douce et utile la lecture; et pour t'avoir plus favorable, mon cher Lecteur, je te veux icy rendre raison de quelques pointz qui autrement, à l'aventure, te mettroyent en mauvaise humeur.

Quelques uns peut estre treuveront que j'ay trop dit, et qu'il n'estoit pas requis de prendre ainsy les discours jusques dans leurs racines; mais je ne pense pas que le divin amour est une plante pareille à celle que nous appellons angélique, de laquelle la racine n'est pas moins odorante et salutaire que la tige et les feuilles. Les quatre premiers Livres, et quelques chapitres des autres, pouvoyent sans doute estre obmis au gré des âmes qui ne cherchent pas la seule prattique de la sainte dilection, mais tout cela néanmoins leur sera bien utile, si elles le regardent dévotement. Cependant, plusieurs peut-estre eussent treuvé mauvais de ne voir pas icy toute la suite de ce qui appartient au traité du céleste amour. Certes, j'ay eu en consideration la condition des espritz de ce siècle, et je le devois, il importe beaucoup de regarder en quel aage on escrit.

Je cite ¹⁶⁰ aucunesfois l'Ecriture Sainte en autres termes que ceux qui sont portés par l'édition ordinaire: o vray Dieu, mon cher Lecteur, ne me fay pas pour cela le tort de croire que je veuille me départir de cette édition-la; ah non, car je sçai que le Saint Esprit l'a autorisée par le sacré Concile de Trente et que partant nous nous y devons tous arrester; ains au contraire, je n'employe les autres versions que pour le service de celle-ci, quand elles expliquent et confirment son vray sens. Par exemple, ce que l'Espoux céleste dit à son Espouse: *Tu as blessé mon coeur*,¹⁶¹ est fort esclairci par l'autre version: *Tu m'as emporté le coeur, ou Tu as tiré et ravi mon coeur*. Ce que Nostre Seigneur dit ¹⁶²: *Bienheureux sont les pauvres d'esprit*, est grandement amplifié et déclaré selon le grec: *Bienheureux sont les mendiants d'esprit*; et ainsy des autres.

J'ay souvent cité le sacré Psalmiste en vers, et ç'a esté pour recréer ton esprit et selon la facilité que j'en ay eu par la belle traduction de Philippe des Portes, abbé de Tiron ¹⁶³, de laquelle néanmoins je me suis quelquefois départi: non certes cuydant de pouvoir faire mieux les vers que ce fameux poëte, car je serois un grand impertinent si n'ayant jamais seulement pensé à cette sorte d'escire, je prétendois d'y réussir en un aage et en une condition de vie qui m'obligeroit de m'en retirer si jamais j'y avois esté engagé; mais en quelques endroits où il pouvoit avoir plusieurs intelligences, je n'ay pas suivi ses vers parce que je ne voulois pas suivre son sens; comme au Psalme CXXXII,2 il a entendu un mot latin qui y est, des *franges* de la robbe, que j'ay estimé devoir estre pris pour le *collet*: c'est pourquoi j'ay fait la traduction à mon gré¹⁶⁴.

¹⁶⁰ - Autre leçon cf O.E. IV,9, (édit. Annecy)

¹⁶¹ - Ct 4,9

¹⁶² - Mt 5,3

¹⁶³ - Philippe Desportes, chartrain (1546-1606). *Les CL Pseaumes de David. Mis en vers François par Philippe Des-Portes. Avec quelques Oeuvres chrestiennes et prieres du mesme Autheur*. Rouen, Raphaël du petit Val 1594.

¹⁶⁴ - cf Liv 3, ch 13

Je ne dis rien que je n'aye appris des autres: or il me seroit impossible de me resouvenir de qui j'ay receu chasque chose en particulier, mays je t'asseure bien que si j'avois tiré de quelque autheur des grandes pièces dignes de quelque remarque, je ferois conscience de ne luy en rendre pas la louange qu'il en méritoit. Et pour t'oster un soupçon qui te pourroit venir en l'esprit contre ma sincérité pour ce regard, je t'advertis que le chapitre XIII du septiesme Livre est extrait d'un sermon que je fis à Paris, à Saint Jean en Grève, le jour de l'Assumption de Nostre Dame, l'an 1602.

Je n'ay pas tous-jours exprimé la suite des chapitres, mais si tu y prens garde, tu treuveras aysement les noeuds de leur liayson. En cela et plusieurs autres choses, j'ay eu grand soin d'espargner mon loysir et ta patience. Lhors que j'eus fait imprimer l'Introduction à la Vie Dévote, Monseigneur l'Archevesque de Vienne, Pierre de Vilars, me fit la faveur de m'en escrire son opinion en termes si avantageux pour ce livret et pour moy, que je n'oserois jamais les redire; et m'exhortant d'appliquer le plus que je pourrois de mon loysir à faire de pareilles besoignes, entre plusieurs beaux advis desquelz il me gratifia, l'un fut que j'observasse tousjours tant que le sujet le permettroit la briefveté des chapitres. Car tout ainsy, dit-il, que les voyageurs, sachans qu'il y a quelque beau jardin à vingt ou vingt cinq pas de leur chemin, se destournent aysément de si peu pour l'aller voir, ce qu'ilz ne feroient pas s'ilz sçavoient qu'il fust plus esloigné de leur route, de mesme ceux qui sçavent que la fin d'un chapitre n'est guere esloignée du commencement, ilz entreprennent volontiers de le lire, ce qu'ilz ne feroient, pour agréable qu'en fust le sujet, s'il falloit beaucoup de tems pour en achever la lecture. J'ay donq eu rayson de suivre en cela mon inclination, puisqu'elle fut agréable à ce grand personnage, qui a esté l'un des plus saintz prélatz et des plus sçavans docteurs que l'Eglise ayt eu de nostre aage, et lequel, lhors qu'il m'honora de sa lettre, estoit le plus ancien de tous les docteurs de la faculté de Paris.

Un grand serviteur de Dieu m'advertit n'a guère que l'adresse que j'avois faite de ma parole à *Philothée*, en l'Introduction à la Vie Dévote, avoit empesché plusieurs hommes d'en faire leur proffit, d'autant qu'ilz n'estimoyent pas digne de la lecture d'un homme les advertissemens faitz pour une femme. J'admiray qu'il se trovast des hommes qui, pour vouloir paroistre hommes, se monstrassent en effet si peu hommes; car je te laisse à penser, mon cher Lecteur, si la dévotion n'est pas également pour les hommes comme pour les femmes, et s'il ne faut pas lire avec pareille attention et révérence la seconde Epistre de saint Jean, adressée à la sainte dame Electa, comme la troysiesme qu'il destine à Caius, et si mille et mille lettres ou excellens traittés des anciens Pères de l'Eglise doivent estre tenus pour inutiles aux hommes, d'autant qu'ilz sont adressés à des saintes femmes de ce tems-la. Mays outre cela, c'est l'âme qui aspire à la dévotion que j'appelle *Philothée*, et les hommes ont une âme aussi bien que les femmes.

Toutefois, pour imiter en cette occasion le grand Apôtre qui s'estimait redevable à tous ¹⁶⁵, j'ay changé d'adresse en ce Traitté, et parle à Théotime: que si d'avanture il se treuvoit des femmes (or cette impertinence seroit plus supportable en elles) qui ne voulussent pas lire les enseignemens qu'on fait à un homme, je les prie de croire que le *Théotime* auquel je parle est l'esprit humain, qui désire faire progrès en la dilection sainte, esprit qui est également es femmes comme es hommes.

Ce Traitté donq est fait pour ayder l'âme des-ja devote à ce qu'elle se puisse avancer en son dessein, et pour cela il m'a esté force de dire plusieurs choses un peu moins conneües au vulgaire et qui par conséquent sembleront plus obscures: le fond de la science est tous-jours un peu plus malaysé à sonder, et se treuve peu de plongeons qui veuillent et sachent aller recueillir les perles et autres pierres precieuses dans les entrailles de l'océan. Mays si tu as le courage franc pour enfoncer cet escrit, il t'arrivera

¹⁶⁵- Rm 1,14

de vray comme aux plongeurs, lesquelz, dit Pline¹⁶⁶, "estans es plus profond gouffres de la mer y voyent clairement la lumière du soleil;" car tu trouveras es endroitz les plus malaysés de ces discours une bonne et aymable clarté. Et certes, comme je n'ay pas voulu suivre ceux qui mesprisent quelques livres qui traittent d'une certaine vie suréminente en perfection, aussi n'ay-je pas voulu parler de cette suréminence ; car ni je ne puis censurer les auteurs, ni autoriser les censeurs d'une doctrine que tu n'entens pas. J'ay touché quantité de poins de théologie, mais sans esprit de contention, proposant simplement, non tant ce que j'ay jadis appris es disputes, comme ce que l'attention au service des âmes et l'employe de vingt quatre années en la sainte prédication m'ont fait penser estre plus convenable à la gloire de l'Evangile et de l'Eglise.

Au demeurant, quelques gens de marque de divers endroitz m'ont adverti que certains livretz ont esté publiés sous les seules premières lettres du nom de leurs auteurs, qui se treuvent les mesmes avec celles du mien; qui a fait estimer à quelques uns que ce fussent besoignes sorties de ma main, non sans un peu de scandale de ceux qui cuydoient que je me fusse detraqué de ma simplicité, pour enfler mon style de paroles pompeuses, mon discours de conceptions mondaines, et mes conceptions d'une éloquence altièrre et empanachée. A cette cause, mon cher Lecteur, je te diray que comme ceux qui gravent ou entaillent sur les pierres précieuses, ayans la veue lassée à force de la tenir bandée sur les traits deliés de leurs ouvrages, tiennent volontier devant eux quelque belle émeraude, affin que la regardant de tems en tems ilz puissent recréer en son verd et remettre en nature leurs yeux alangouris, de mesme en cette variété d'affaires que ma condition me donne incessamment, j'ay tous-jours des petitz projetz de quelque traité de piété, que je regarde quand je puis, pour alléger et deslasser mon esprit. Mays je ne fay pas pourtant profession d'estre écrivain, car la pesanteur de mon esprit et la condition de ma vie, exposée au service et à l'abord de plusieurs, ne le me sçauroyent permettre. Pour cela j'ay donq fort peu escrit, et beaucoup moins mis en lumière ; et pour suivre le conseil et la volonté de mes amis je te diray que c'est, affin que tu n'attribues pas la louange du travail d'autruy à celuy qui n'en mérite point du sien propre.

Il y a dix neuf ans que me treuvant à Thonon, petite ville située sur le lac de Genève, laquelle lhors se convertissoit petit à petit à la foy Catholique, le ministre adversaire de l'Eglise crioit par tout que l'article catholique de la réelle presence du Cors du Sauveur en l'Eucharistie destruysoit le Symbole et l'analogie de la foy (car il estoit bien ayse de dire ce mot d'Analogie non entendu par ses auditeurs, affin de paroître fort sçavant) ; et sur cela les autres prédicateurs catholiques avec lesquels j'estois là, me chargèrent d'escire quelque chose en réfutation de cette vanité; et je fis ce qui me sembla convenable, dressant une briefve Méditation sur le Symbole des Apostres, pour confirmer la vérité, et toutes les copies furent distribuées en ce diocèse, où je n'en treuve plus aucune.

Peu apres, Son Altesse vint deçà les montz, et treuvant les balliages de Chablaix, Gaillart et Ternier, qui sont es environs de Genève, à moytié disposés de recevoir la sainte religion Catholique, qui en avoit esté arrachée par le malheur des guerres et révoltes, il y avait près de soixante et dix ans, elle se résolut d'en restablir l'exercice en toutes les parroisses et d'abolir celuy de l'hérésie. Et parce que d'un costé il y avoit de grands empeschemens à ce bonheur, selon les considérations que l'on appelle raysons d'Estat, et que d'ailleurs plusieurs, non encor bien instruitz de la vérité, résistoyent à ce tant désirable restablissement, Son Altesse surmonta la première difficulté par la fermeté invincible de son zèle à la sainte religion, et la seconde par une douceur et une prudence extraordinaire; car elle fit assembler les principaux et plus opiniastres, et les harangua avec une éloquence si amiablement pressante, que presque

¹⁶⁶ - Hist Nat 2,42

tous, vaincuz par la douce violence de son amour paternel envers eux, rendirent les armes de leur opiniastreté à ses pieds, et leurs âmes entre les mains de la sainte Eglise.

Mays qu'il me soit loysible, mon cher Lecteur, je t'en prie, de dire ce mot en passant. On peut louer beaucoup de riches actions de ce grand Prince, entre lesquelles je voy la preuve de son indicible vaillance et science militaire, qu'il vient de rendre maintenant admirée de toute l'Europe; mays toutefois, quant à moy, je ne puis asses exalter le restablissement de la sainte religion en ces troys balliages que je viens de nommer, y ayant veu tant de traitz de piété, assortis d'une si grande variété d'actions et de prudence, constance, magnanimité, justice et débonnairété, qu'en cette seule petite pièce, il me sembloit de voir, comme en un tableau raccourci, tout ce qu'on loüe es princes qui jadis ont le plus ardemment servi à la gloire de Dieu et de l'Eglise: le théâtre étoit petit, mais les actions grandes. Et comme cet ancien ouvrier¹⁶⁷ ne fut jamais tant estimé pour ses ouvrages de grande forme, comme il fut admiré d'avoir seu faire un navire d'ivoire assorti de tout son équipage, en si petit volume que les aisles d'une abeille le couvroient tout, aussi estimè-je plus ce que ce grand Prince fit alhors en ce petit coin de ses Estats, que beaucoup d'actions de plus grand esclat que plusieurs relèvent jusques au ciel.

Or, en cette occasion on replanta par toutes les advenues et places publiques de ces quartiers-la, les victorieuses enseignes de la Croix; et parce que peu auparavant on en avait planté une fort solennellement à Annemasse, près Genève, un certain ministre fit un petit traité contre l'honneur d'icelle, contenant une invective ardente et vénéneuse, à laquelle pour cela il fut treuvé bon que l'on respondit: et Monseigneur Claude de Granier, mon prédécesseur, duquel la mémoire est en bénédiction, m'en imposa la charge selon le pouvoir qu'il avait sur moy, qui le regardois non seulement comme mon Evesque, mais comme un saint serviteur de Dieu. Je fis donc cette response, sous le tiltre de *Defense de l'Estendart de la Croix*, et la dediay à son Altesse, partie pour lui tesmoigner ma très humble sujettion, partie pour luy faire quelque remerciement du soin qu'elle avoit de l'Eglise en ces lieux là.

Or, depuis peu on a réimprimé cette *Défense* sous le tiltre prodigieux de la *Pantologie* ou *Trésor de la Croix*, tiltre auquel jamais je ne pensay, comme en vérité aussi ne suis-je pas homme d'estude ni de loisir ni de mémoire pour pouvoir assembler tant de pièces de prix en un livre, qu'il puisse porter le tiltre de *Trésor* ni de *Pantologie*, et ces frontispices insolens me sont en horreur:

L'architecte est un sot, qui, privé de rayson,

Fait le portail plus grand que toute la mayson. (Claude Nouvellet, poète savoyard)

On célébra l'an 1602 à Paris, où j'estois, les obsèques de ce magnanime prince Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercoeur, lequel avoit fait tant de beaux exploits contre le Turc en Hongrie, que tout le Christianisme devoit conspirer en l'honneur de sa mémoire. Mays sur tout Madame Marie de Luxembourg, sa vefve, fit de son costé tout ce que son courage et l'amour du défunct luy peut suggérer pour solemnizer ses funérailles; et parce que mon père, mon ayeul, mon bisayeul avoyent esté nourris pages des très illustres et très excellens princes de Martigues, ses pere et redécèsseurs, elle me regarda comme serviteur hereditaire de sa mayson, et me oisit pour faire la harangue funebre en cette si grande célébrité, où se treuverent non seulement plusieurs cardinaux et prelatz, mays quantité de princes, princesses, mareschaux de France, chevaliers de l'Ordre, et mesme la cour de Parlement en cors. Je fis donq cette oraison funèbre et la prononçai en cette si grande assemblée, dans la grande église de Paris; et parce qu'elle contenoit un abbrege véritable des faitz héroïques du Prince défunct, je la fis volontier imprimer, puisque la Princesse vefve le désiroit et que son désir me devoit estre une loy.

¹⁶⁷ - Myrmecides cf Pline Hist Nat 7,21

Or je dediay cette pièce là à Madame la Duchesse de Vandosme, lhors encor fille et toute jeune princesse, mais en laquelle on voyoit desja fort connoissablement les traitz de cette excellente vertu et piété qui reluisent maintenant en elle, dignes de l'extraction et nourriture d'une si dévote et pieuse mère.

A mesme que l'on imprimait cette orayson, j'appris que j'avois esté fait Evesque, si que je revins soudain icy pour estre consacré et commencer ma résidence. Et d'abord on me proposa la nécessité qu'il y avoit d'avertir les confesseurs de quelques pointz d'importance ; et pour cela j'escrivis vingt cinq *Advertissemens*, que je fis imprimer pour les faire courir plus aysément parmi ceux à qui je les adressois, mais depuis ilz ont esté réimprimés en divers lieux.

Troys ou quatre ans après, je mis en lumière *l'Introduction à la Vie Devote*, pour les occasions et en la façon que j'ay remarqué en la Préface d'icelle ; dont je n'ay rien à te dire, mon cher Lecteur, sinon que, si ce livret a receu généralement un gracieux et doux accueil, voire mesme parmi les plus graves prélatz et docteurs de l'Eglise, il n'a pas pourtant esté exempt d'une rude censure de quelques uns qui ne m'ont pas seulement blasmé, mais m'ont asprement baffoué en publiq de ce que je dis à Philothée que le bal est une action de soymesme indifférente, et qu'en récréation on peut dire des quolibetz. Et moy sachant la qualité de ces censeurs, je loue leur intention que je pense avoir esté bonne ; mays j'eusse néanmoins désiré qu'il leur eust pleu de considérer que la première proposition est puisée de la commune et véritable doctrine des plus saintz et sçavans théologiens, que j'escrivois pour les gens qui vivent emmi le monde et les cours, qu'au partir de là j'inculque soigneusement l'extrême péril qu'il y a es danses ; et que, quant à la seconde proposition, avec le mot de quolibet, elle n'est pas de moy, mais de cet admirable roy saint Louÿs, docteur digne d'estre suivi en l'art de bien conduire les courtisans à la vie dévote, Car je croy que s'ilz eussent pris garde à cela, leur charité et discrétion n'eust jamais permis à leur zèle, pour rigoureux et austère qu'il eust esté, d'armer leur indignation contre moy.

Et sur ce propos, mon cher Lecteur, je te conjure de m'estre doux et bonteux en la lecture du *Traitté* : que si tu treuves le stile un peu (quoy que ce sera, je m'asseure, fort peu) différent de celui dont j'ay usé escrivant à Philothée, et tous deux grandement divers de celui que j'ay employé en la *Défense de la Croix*, sache qu'en dix neuf ans, on apprend et désapprend beaucoup de choses ; que le langage de la guerre est autre que celui de la paix, et que l'on parle d'une façon aux jeunes apprentis, et d'une autre sorte aux vieux compaignons.

Icy certes je parle pour les ames avancées en la dévotion ; car il faut que je te die que nous avons en cette ville une Congrégation de filles et vefves qui retirées du monde, vivent unanimement au service de Dieu, sous la protection de sa tressainte Mère ; et comme leur pureté et piété d'esprit m'a souvent donné des grandes consolations, aussi ay-je tasché de leur en rendre fréquemment par la distribution de la sainte parole, que je leur ay annoncée tant en sermons publiqs qu'en colloques spirituelz, et presque tous-jours en la présence de plusieurs religieux et gens de grande dévotion : dont il m'a fallu traiter maintefois des sentimens plus délicatz de la piété, passant au delà de ce que j'avois dit à Philothée. Et c'est une bonne partie de ce que je te communique maintenant que je dois à cette bénite assemblée, parce que celle qui en est la Mère et y préside, sachant que j'escrivois sur ce sujet et que néanmoins malaysement pourrois-je tirer la besoigne au jour, si Dieu ne m'aydoit fort spécialement et que je ne fusse continuellement pressé, elle a eu un soin continuel de prier et faire prier pour cela, et de me conjurer saintement de recueillir tous les petitz morceaux de loysir qu'elle estimoit pouvoir estre sauvés, par ci par là, de la presse de mes empeschemens, pour les employer à ceci : et parce que cette âme m'est en la considération que Dieu sçait, elle n'a pas eu peu de pouvoir pour animer la mienne en cette occasion.

Il y a voirement long tems que j'avois projeté d'escire de l'amour sacré ; mais ce projet n'estoit point comparable à ce que cette occasion m'a fait produire, occasion que je te manifeste ainsy

naïvement tout à la bonne foy, à l'imitation des anciens, affin que tu saches que je n'escris que par rencontre et occurrence, et que tu me sois plus amiable. On disoit entre les payens que Phidias ne représentoit jamais rien si parfaitement que les divinités, ni Apelles, qu'Alexandre. On ne réussit pas tous-jours également: si je demeure court en ce Traitté, mon cher Lecteur, fay que ta bonté s'avance, et Dieu bénira ta lecture.

A cette intention, j'ay dédié cette oeuvre à la Mere de dilection et au Père de l'amour cordial, comme j'avois dédié *l'Introduction* au divin Enfant qui est le Sauveur es amans et l'amour des sauvés. Certes, comme les femmes tandis qu'elles sont fortes et habiles à produire aysément les enfans, leur choysissent ordinairement des parreins entre les amis de ce monde, mays quand leur foiblesse et indisposition rend leurs enfantemens difficiles et périlleux, elles invoquent les Saintz du Ciel et vouent de faire tenir leurs enfans par quelque pauvre ou par quelque personne dévot au nom de saint Joseph, de saint François d'Assise, de saint François de Paule, de saint Nicolas, ou de quelque autre Bienheureux qui puisse impétrer de Dieu le bon succès de leur grossesse et une naissance vitale pour l'enfant ; de mesme, avant que je fusse Evesque, me treuvant avec plus de loysir et moins d'appréhension pour escrire, je dédiay les petitz ouvrages que je fis aux princes de la terre ; mais maintenant qu'accablé de ma charge j'ay mille difficultés d'escrire, je ne consacre plus rien qu'aux princes du Ciel, affin qu'ilz m'obtiennent la lumière requise, et que, si telle est la volonté divine, ces escrits ayent une naissance fructueuse et utile à plusieurs.

Ainsy Dieu te bénisse, mon cher Lecteur, et te fasse riche du saint amour. Cependant je sousmetz tous-jours de tout mon coeur mes escrits, mes paroles et mes actions à la correction de la tressainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, sachant qu'elle est *la colonne et fermeté de la verité*,¹⁶⁸ dont elle peut ni faillir ni défaillir, et que "nul ne peut avoir Dieu pour Père qui n'aura cette Eglise pour mère."¹⁶⁹

A Annessi, jour des très amans Apostres saint Pierre et saint Paul, 1616.

BENI SOIT DIEU

LIVRE PREMIER

CONTENANT UNE PREPARATION A TOUT LE TRAITTE

CHAPITRE PREMIER

Que pour la beauté de la nature humaine
Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultés
de l'âme à la volonté

¹⁶⁸ - 1 Tm 3,15

¹⁶⁹ - S. August. Serm 3 de Symb.

L'union établie en la distinction fait l'ordre; l'ordre produit la convenance et la proportion, et la convenance ,es choses entières et accomplies, fait la beauté. Une armée est belle quand elle est composée de toutes ses parties tellement rangées en leurs ordres, que leur distinction est réduite au rapport qu'elles doivent avoir ensemble pour ne faire qu'une seule armée. Affin qu'une musique soit belle, il ne faut pas seulement que les voix soyent nettes, claires et bien distinguées, mays qu'elles soyent alliées en telle sorte les unes aux autres qu'il s'en fasse une juste consonnance et harmonie, par le moyen de l'union qui est en la distinction et la distinction qui est en l'union des voix, que non sans cause on appelle un accord discordant, ou plutost une discorde accordante.

Or, comme dit excellemment l'angélique saint Thomas¹⁷⁰ après le grand saint Denis¹⁷¹, la beauté et la bonté bien qu'elles ayent quelque convenance, ne sont pas néanmoins une mesme chose : car le bien est ce qui plait à l'appétit et volonté, le beau ce qui plait à l'entendement et à la connaissance, ou, pour le dire autrement, le bon est ce dont la jouissance nous délecte, le beau, ce dont la connoissance nous agrée. Et c'est pourquoy, jamais à proprement parler, nous n'attribuons la beauté corporelle sinon aux objetz des deux sens qui sont les plus connoissans et qui servent le plus à l'entendement, qui sont la veüe et l'ouye ; si que nous ne disons pas : voyla de belles odeurs ou des belles saveurs ; mais nous disons bien : voyla des belles voix et des belles couleurs.

Le beau donq estant appelé beau parce que sa connoissance délecte, il faut que, outre l'union et la distinction, l'intégrité, l'ordre et la convenance de ses parties, il ayt beaucoup de splendeur et clarté affin qu'il soit connoissable et visible. Les voix, pour estre belles, doivent estre claires et nettes, les discours intelligibles? les couleurs esclattantes et respandissantes: l'obscurité, l'ombre, les ténèbres sont laides et enlaidissent toutes choses, parce qu'en icelles rien n'est connoissable, ni l'ordre, ni la distinction, ni l'union, ni la convenance; qui a fait dire à saint Denis que Dieu, "comme souveraine beauté, est autheur de la belle convenance, du beau lustre et de la bonne grâce qui est en toutes choses, faisant esclatter, en forme de lumière, les distributions et départemens de son rayon," par lesquelz toutes choses sont rendues belles, voulant que pour establir la beauté il y eust la convenance, la clarté et la bonne grâce.

Certes, Theotime, la beauté est sans effect, inutile et morte, si la clarté et splendeur ne l'avive et luy donne efficace, dont nous disons les couleurs estre vives quand elles ont de l'esclat et du lustre. Mais quant aux choses animées et vivantes, leur beauté n'est pas accomplie sans la bonne grâce, laquelle, outre la convenance des parties parfaittes qui fait la beauté, adjouste la convenance des mouvemens, gestes et actions, qui est comme l'ame et la vie de la beauté des choses vivantes. Ainsy en la souveraine beauté de nostre Dieu nous reconnoissons l'union, ains l'unité de l'essence en la distinction des Personnes, avec une infinie clarté, jointe à la convenance incompréhensible de toutes les perfectiones des actions et mouvemens, comprises très souverainement et, par manière de dire, jointes et ajustées excellemment en la très unique et très simple perfection du pur acte divin qui est Dieu mesme, immuable et invariable, ainsy que nous dirons ailleurs.¹⁷²

Dieu donq, voulant rendre toutes choses bonnes et belles, a réduit la multitude et distinction d'icelles en une parfaite unité et, pour ainsy dire, il les a toutes rangées à la monarchie, faisant que toutes choses s'entretiennent les unes aux autres, et toutes à luy qui est le souverain Monarque. Il réduit tous les membres en un cors, sous un chef; de plusieurs personnes, il forme une famille; de plusieurs

¹⁷⁰ - Ia Ilae Qu 27 art 1

¹⁷¹ - De div. nomin. Ch 4

¹⁷² - Liv 2 ch 2

familles, une ville ; de plusieurs villes, une province ; de plusieurs provinces, un royaume, et sousmet tout un royaume à un seul roy. Ainsy, Théotime, parmi l'innumérable multitude et variété d'actions, mouvemens, sentimens, inclinations, habitudes, passions, facultés et puissances qui sont en l'homme, Dieu a establi une naturelle monarchie en la volonté, qui commande et domine sur tout ce qui se treuve en ce petit monde : et semble que Dieu ait dit à la volonté ce que Pharaon dit à Joseph : *Tu seras sur ma mayson ; tout le peuple obéira au commandement de ta bouche ; sans ton commandement nul ne remuera.*¹⁷³ Mais cette domination de la volonté se pratique certes fort differemment.

CHAPITRE II

Comme la volonté gouverne diversement les puissances de l'ame

Le père de famille conduit sa femme, ses enfans et ses serviteurs par ses ordonnances et commandemens, auxquelz ilz sont obligés d'obéir, bien qu'ilz puissent ne le faire pas; que s'il a des serfs et esclaves, il les gouverne par la force, à laquelle ilz n'ont nul pouvoir de contredire ; mays ses chevaux, ses boeufs, ses muletz, il les manie par industrie, les liant, bridant, piquant, enfermant, laschant.

Certes, la volonté gouverne la faculté de nostre mouvement extérieur comme un serf ou esclave ; car, sinon qu'au dehors quelque chose l'empesche, jamais elle ne manque d'obéir. Nous ouvrons et fermons la bouche, mouvons la langue, les mains, les pieds, les yeux et toutes les parties esquelles la puissance de ce mouvement se treuve, sans résistance, à nostre gré et selon nostre volonté.

Mais quant à nos sens et à la faculté de nourrir, croistre et produire, nous ne les pouvons pas gouverner si aysément, ains il nous y faut employer l'industrie et l'art. Si on appelle un esclave, il vient ; si on luy dit qu'il s'arreste, il arreste: mais il ne faut pas attendre cette obéissance d'un espervier ou faucon ; qui le veut faire revenir, il luy faut monstrier le leurre; qui le veut accoiser, il luy faut mettre le chaperon. On dit à un valet : tourne à gauche ou à droite, et il le fait ; mais pour faire ainsy tourner un cheval, il se faut servir de la bride. Il ne faut pas, Théotime, commander à nos yeux de ne voir pas, ni à nos oreilles de n'ouïr pas, ni à nos mains de ne toucher pas, ni à nostre estomach de ne digérer pas, ni à nos cors de ne croistre pas ou de ne produire pas ; car toutes ces facultés n'ont nulle intelligence, et partant sont incapables d'obéissance. Nul ne peut *adjouster une coudée à sa stature*¹⁷⁴; Rachel vouloit et ne pouvoit concevoir; nous mangeons souvent sans estre nourris ni prendre croissance. Qui veut chevir de ces facultés, il faut user d'industrie. Le mèdecin traittant un enfant de berceau, ne luy commande chose quelconque, mays il ordonne bien à la nourrice qu'elle luy fasse telle ou telle chose ; ou bien quelquefois il ordonne qu'elle mange telle ou telle viande, qu'elle prenne tel medicament, dont la qualité se respandant dans le lait, et le lait dans le cors du petit enfant, la volonté du mèdecin reussit en ce petit malade qui n'a pas seulement le pouvoir d'y penser. Il ne faut pas, certes, faire les ordonnances d'abstinence, sobriété, continence à l'estomach, au gosier, au ventre ; mais il faut commander aux mains de ne point fournir à la bouche les viandes et breuvages, qu'en telle et telle mesure. Il faut oster ou donner à la faculté qui produit, les objetz et sujetz et les alimens qui la

¹⁷³ - Gn 41,40

¹⁷⁴ -Mt 6,27

fortifient, selon que la raison le requiert ; il faut divertir les yeux, ou les couvrir de leur chaperon naturel et les fermer, si on veut qu'ilz ne voyent pas; et avec ces artifices on les réduira au point que la volonté désire. C'est ainsi Théotime, que Notre Seigneur enseigne qu'il y a des eunuques qui sont tels pour le Royaume des cieux,¹⁷⁵ c'est à dire qui ne sont eunuques d'impuissance naturelle, mais par l'industrie de laquelle leur volonté se sert pour les retenir dans la sainte continence. C'est sottise de commander à un cheval qu'il ne s'engraisse pas, qu'il ne croisse pas, qu'il ne regimbe pas : si vous desirés tout cela, levez-luy le ratelier ; il ne luy faut pas commander, il le faut gourmander pour le dompter.

Ouy mesme, la volonté a du pouvoir sur l'entendement et sur la mémoire; car, de plusieurs choses que l'entendement peut entendre, ou desquelles la mémoire se peut ressouvenir, la volonté détermine celles auxquelles elle veut que ces facultés s'appliquent, ou desquelles elle veut qu'elles se divertissent. Il est vray qu'elle ne les peut pas manier ni ranger si absolument comme elle fait les mains, les pieds ou la langue, à raison des facultés sensibles, et notamment de la fantasie, qui n'obéissent pas d'une obéissance prompte et infaillible à la volonté, et desquelles puissances sensibles la mémoire et l'entendement ont besoin pour opérer : mais toutefois, la volonté les remue, les employe et applique selon qu'il luy plaist, bien que non pas si fermement et invariablement que la fantasie variée et volage ne les divertisse maintefois, les distraisant ailleurs ; de sorte que comme l'Apostre s'écrie : *Je fay non le bien que je veux, mais le mal que je hay*,¹⁷⁶ aussi nous sommes souvent contraints de nous plaindre de ce que nous pensons, non le bien que nous ayons, mais le mal que nous haïssons.

CHAPITRE III

Comme la volonté gouverne l'appétit sensuel

La volonté donques, Théotime, domine sur la mémoire, l'entendement et la fantasie, non par force, mais par autorité en sorte qu'elle n'est pas tous-jours infailliblement obéie, non plus que le père de famille ne l'est pas aussi tous-jours par ses enfans et serviteurs. Or, c'en est de mesme de l'appétit sensuel, lequel, comme dit saint Augustin¹⁷⁷, est appelé convoitise en nous autres pécheurs, et demeure sujet à la volonté et à l'esprit comme la femme à son mari : parce que¹⁷⁸, tout ainsi qu'il fut dit à la femme : *Tu te retourneras à ton mari, et il te maistrisera*¹⁷⁹, aussi fut-il dit à Cain que son *appétit* se retourneroit à luy, et qu'il domineroit sur iceluy¹⁸⁰ : et se retourner à l'homme ne veut dire autre chose que se soumettre et s'assujettir à luy. " O homme, dit saint Bernard¹⁸¹, " il est en ton pouvoir, si tu

¹⁷⁵- Mt 19,12

¹⁷⁶-Rm 7,15

¹⁷⁷- De civit. 14,7

¹⁷⁸-De Civit. 15,7

¹⁷⁹- Gn 3,16

¹⁸⁰- Gn 4,7

¹⁸¹- S.Bern. Serm 5 de Quadr

veux, de faire que ton ennemi soit ton serviteur, en sorte que toutes choses te reviennent à bien : *ton appétit est sous toy, et tu le domineras*. Ton ennemi peut exciter en toy le sentiment de tentation, mais tu peux, si tu veux, ou donner ou refuser le consentement." Si tu permetz à l'appétit de te porter au péché, alors tu seras sous iceluy et il te maistrisera, parce que *quicomque fait le péché, il est serf du péché*¹⁸²; mais avant que tu faces le péché, tandis que le péché n'est pas encor en ton consentement, mais seulement en ton sentiment, c'est à dire qu'il est encor en ton appétit et non en ta volonté, ton appétit est sous toy, et tu le maistriseras. Avant que l'Empereur soit créé; il est sousmis aux électeurs qui dominant sur luy, pouvans ou le choisir à la dignité impériale ou le rejeter; mais s'il est une fois esleu et eslevé par eux, ilz sont dès lors sous luy, et il domine sur eux. Avant que la volonté consente à l'appétit, elle domine sur luy; mais après le consentement, elle devient son esclave.

En somme, cet appétit sensuel est à la vérité un sujet rebelle, séditieux, remuant; et faut confesser que nous ne le sçaurions tellement desfaire qu'il ne s'eslève, qu'il n'entreprenne et qu'il n'assaille la raison; mais pourtant la volonté est si forte au dessus de luy, que, si elle veut, elle peut le ravalier, rompre ses desseins et le repousser, puisque c'est assez le repousser que de ne point consentir à ses suggestions. On ne peut empêcher la concupiscence de concevoir, mais ouy bien d'enfanter et de parfaire le péché.¹⁸³

Or, cette convoitise ou appétit sensuel a douze mouvemens, par lesquelz, comme par autant de capitaines mutinés, il fait sa sédition en l'homme. Et parce que pour l'ordinaire ilz troublent l'ame et agitent le cors, entant qu'ilz troublent l'ame, on les appelle perturbations, entant qu'ilz inquietent le cors, on les appelle passions, au rapport de saint Augustin¹⁸⁴. Tous regardent le bien ou le mal; celui là pour l'acquérir, celui ci pour l'éviter. Si le bien est considéré en soy, selon sa naturelle bonté, il excite l'amour, première et principale passion; si le bien est regardé comme absent, il nous provoque au désir; si, estant désiré, on estime de le pouvoir obtenir, on entre en esperance; si on pense de ne le pouvoir pas obtenir, on sent le desespoir; mais quand on le possède comme présent, il nous donne la joye. Au contraire, si tost que nous connoissons le mal, nous le haïssons; s'il est absent, nous le fuyons; si nous pensons de ne pouvoir l'éviter, nous le craignons; si nous estimons de le pouvoir éviter, nous nous enhardissons et encourageons; mais si nous le sentons comme présent, nous nous attristons, et hors l'ire et le courroux accourt soudain pour rejeter et repousser le mal, ou du moins s'en venger; que si l'on ne peut, on demeure en tristesse; mais si l'on l'a repoussé ou que l'on se soit vengé, on ressent la satisfaction et assouvissement, qui est un plaisir de triomphe, car comme la possession du bien res-jouit le coeur, la victoire contre le mal assouvit le courage. Et sur tout ce peuple des passions sensuelles la volonté tient son empire, rejettant leurs suggestions, repoussant leurs attaques, empêchant leurs effectz, et en fin moins, leur refusant fortement son consentement, sans lequel elles ne peuvent l'endommager, et par le refus duquel elles demeurent vaincues, voire mesme à la longue, abbattues, allangouries, efflanquées, réprimées, et, sinon du tout mortes, au moins amorties ou mortifiées.

Et c'est afin d'exercer nos volontés en la vertu et vaillance spirituelle, que cette multitude de passions est laissée en nos ames, Théotime; de sorte que les Stoïciens, qui nièrent qu'elles se treuvassent en l'homme sage, eurent grand tort; mais d'autant plus, que ce qu'ilz nioyent en paroles ilz le prattiquoyent en effect, au récit de saint Augustin¹⁸⁵ qui raconte cette gracieuse histoire. Aulus

¹⁸²- Jn 8,34

¹⁸³- Jc 1,15

¹⁸⁴- De Civit. 14,8

¹⁸⁵- De Civit. 9,4

Gellius s'estant embarqué avec un fameux Stoïcien, une grande tempeste survint, de laquelle le Stoïcien estant effrayé il commença à paslir, blesmir et trembler si sensiblement, que tous ceux du vaysseau s'en apperceurent et le remarquerent curieusement, quoy qu'ilz fussent es mesmes hazars avec luy. Cependant la mer en fin s'apaise, le danger passe, et l'assurance redonnant a un chacun la liberté de causer, voire mesme de railler, un certain voluptueux asiatique, se moquant du Stoïcien, luy reprochoit qu'il avoit eu peur et qu'il estoit devenu have et pasle au danger et que luy au contraire estoit demeuré ferme, sans effroy; a quoy le Stoïcien repartit par le recit de ce que Aristippus, philosophe socratique, avoit respondu a un homme qui pour mesme sujet l'avoit piqué d'un mesme reproche: " Car," luy dit-il, " toy, tu as rayson de ne t'estre point soucié pour l'ame d'un meschant broüillon; mais moy j'eusse eu tort de ne point craindre la perte de l'ame d'Aristippus;" et le bon de l'histoire est que Aulus Gellius, tesmoin oculaire, la recite ¹⁸⁶. Mais quand a la repartie qu'elle contient, le Stoïcien qui la fit favorisa plus sa promptitude que sa cause, puisque, alleguant un compaignon de sa crainte, il laissa pruvé, par deux irreprochables tesmoins, que les Stoïciens estoyent touchés de la crainte, et de la crainte qui respand ses effectz es yeux, au visage et en la contenance, et qui par consequent est une passion.

Grande folie de vouloir estre sage d'une sagesse impossible ! L'Eglise, certes, a condamné la folie de cette sagesse que certains anachorettes presumptueux voulurent introduire jadis, contre lesquelz toute l'Escriture, mays sur tout le grand Apostre, crie que nous avons *une loy en nos cors qui repugne a la loy de nostre esprit*.¹⁸⁷ "Entre nous autres Chrestiens," dit le grand saint Augustin,¹⁸⁸ "selon les Escritures Saintes et la doctrine saine, les citoyens de la sacree Cité de Dieu, vivans selon Dieu au pelerinage de ce monde, craignent, desirent, se deulent et se res-jouissent." Ouy mesme le Roy souverain de cette Cité a craint, désiré, s'est doulu et res-joui jusques a pleurer, blesmir, trembler et suer le sang, bien qu'en luy ces mouvemens n'ont pas esté des passions pareilles aux nostres ; dont le grand saint Hierosme, et après luy l'Escole, ne les a pas osé nommer du nom de passions¹⁸⁹, pour la reverence de la personne en laquelle ilz estoyent, ains du nom respectueux de propassions, pour tesmoigner que les mouvemens sensibles en Nostre Seigneur y tenoyent lieu de passions, bien qu'ilz ne fussent pas passions; d'autant qu'il ne patissoit ou souffroit chose quelconque de la part d'icelles, sinon ce que bon luy sembloit et comme il luy plaisoit, les gouvernant et maniant a son gré; ce que nous ne faysons pas, nous autres pecheurs, qui souffrons et patissons ces mouvemens en desordre contre nostre gré, avec un grand prejudice du bon estat et police de nos ames.

¹⁸⁶- Noctes Atticae 19,1

¹⁸⁷- Rm 7,23

¹⁸⁸- De Civit. 14,9

¹⁸⁹- Mt 5,28 ; 26,37

CHAPITRE IV

Que l'amour domine sur toutes les affections et passions
et que mesme il gouverne la volonté, bien que la volonté ait aussi domination sur luy

L'amour estant la premiere complaisance que nous avons au bien, ainsy que nous dirons tantost, certes il precede le désir; et d'effect, qu'est-ce que l'on desire, sinon ce que l'on ayme ? Il precede la delectation ; car, comme pourroit-on se res-jouir en la jouissance d'une chose, si on ne l'aymoit pas ? Il precede l'esperance, car on n'espere que le bien qu'on ayme; il precede la hayne, car nous ne haïssons le mal que pour l'amour que nous avons envers le bien, ains le mal n'est pas mal sinon parce qu'il est contraire au bien ; et c'en est de mesme, Theotime, de toutes les autres passions ou affections, car elles proviennent toutes de l'amour comme de leur source et racine.

C'est pourquoy les autres passions et affections sont bonnes ou mauvaises, vicieuses ou vertueuses, selon que l'amour duquel elles procedent est bon ou mauvais ; car il respand tellement ses qualités sur elles, qu'elles ne semblent estre que le mesme amour. Saint Augustin¹⁹⁰, reduisant toutes les passions et affections a quatre, comme ont fait Boëce, Ciceron, Virgile (Aeneis 6,733) et la pluspart de l'antiquité : " L'amour", dit-il, " tendant a posseder ce qu'il ayme s'appelle convoitise " ou desir; "l'ayant et possedant, il s'appelle joye ; fuyant ce qui luy est contraire, il s'appelle crainte: que si cela luy arrive et qu'il le sente, il s'appelle tristesse; et partant, ces passions sont mauvaises si l'amour est mauvais, bonnes, s'il est bon. Les citoyens de la Cité de Dieu craignent, desirent, se deulent, se res-jouissent, et parce que leur amour est droit, toutes ces affections sont aussi droites." " La doctrine chrestienne assujettit l'esprit à Dieu, affin qu'il le guide et secoure, et assujettit à l'esprit toutes ces passions, affin qu'il les bride et les modère en sorte qu'elles soyent converties au service de la justice et vertu." " La droite volonté est l'amour bon, la volonté mauvaise est l'amour mauvais ;" c'est a dire en un mot, Theotime, que l'amour domine tellement en la volonté, qu'il la rend toute telle qu'il est.

La femme, pour l'ordinaire, change sa condition en celle de son mari, et devient noble s'il est noble, reyne s'il est roy, duchesse s'il est duc : la volonté change aussi de qualité selon l'amour qu'elle espouse ; s'il est charnel elle est charnelle; spirituelle, s'il est spirituel; et toutes les affections de desir, de joye, d'esperance, de crainte, de tristesse, comme enfans nés du mariage de l'amour avec la volonté, reçoivent aussi par consequent leurs qualités de l'amour. Bref, Theotime, la volonté n'est esmeüe que par ses affections, entre lesquelles l'amour, comme le premier mobile et la premiere affection, donne le bransle a tout le reste, et fait tous les autres mouvemens de l'ame.

Mays pour tout cela il ne s'ensuit pas que la volonté ne soit encor regente sur l'amour, d'autant que la volonté n'ayme qu'en voulant aymer, et, de plusieurs amours qui se presentent a elle, elle peut s'attacher a celui que bon luy semble : autrement il n'y auroit point d'amour ni prohibé ni commandé. Elle est donq maistresse sur les amours, comme une damoiselle sur les amans qui la recherchent, parmi lesquelz elle peut eslire celui qu'elle veut. Mays tout ainsy qu'apres le mariage elle perd sa liberté, et de maistresse devient sujette a la puissance du mari, demeurant prise par celui qu'elle a pris, de mesme la volonté qui choisit l'amour a son gré, apres qu'elle en a embrassé quelqu'un elle demeure asservie sous luy ; et comme la femme demeure sujette au mari qu'elle a choisi tandis qu'il vit, et que *s'il meurt elle reprend sa precedente liberté*,¹⁹¹ pour se remarier a un autre, ainsy

¹⁹⁰-De Civitate 9, 5 et 7

¹⁹¹- 1 Co 7,39

pendant qu'un amour vit en la volonté il y regne, et elle demeure sousmise a ses mouvements; que si cet amour vient a mourir, elle pourra par apres en reprendre un autre. Mais il y a une liberté en la volonté qui ne se treuve pas en la femme marié ; c'est que la volonté peut rejeter son amour quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifz qui l'en peuvent desgouster et prenant resolution de changer d'objet : car ainsy, pour faire vivre et regner l'amour de Dieu en nous, nous amortissons l'amour propre, et, si nous ne pouvons l'aneantir du tout, au moins nous l'affoiblissons, en sorte que, s'il vit en nous, il n'y regne plus; comme au contraire, nous pouvons en quittant l'amour sacré, adherer a celui des creatures, qui est l'infame adultere que le celeste Espoux reproche si souvent aux pecheurs.

CHAPITRE V

Des affections de la volonté

Il n'y a pas moins de mouvemens en l'appetit intellectuel ou raysonnable qu'on appelle volonté, qu'il y en a en l'appetit sensible ou sensuel ; mays ceux la sont ordinairement appellés affections, et ceux cy, passions. Les philosophes et payens ont aymé aucunement Dieu; leurs republicues, la vertu, les sciences ; ilz ont haï le vice, esperé les honneurs, desesperé d'eviter la mort ou la calomnie, desiré de sçavoir, voire mesme d'estre bienheureux apres la mort ; se sont enhardis pour surmonter les difficultés qu'il y avoit au pourchas de la vertu, ont craint le blasme, ont fui plusieurs fautes, ont vengé l'injure publique, se sont indignés contre les tyrans, sans aucun propre interest. Or tous ces mouvemens estoient en la partie raysonnable, puisque les sens, ni par consequent l'appetit sensuel, ne sont pas capables d'estre appliqués a ces objetz, et partant, ces mouvemens estoient des affections de l'appetit intellectuel ou raysonnable, et non pas des passions de l'appetit sensuel.

Combien de fois avons-nous des passions en l'appetit sensuel ou convoitise, contraires aux affections que nous sentons en mesme temps dans l'appetit raysonnable ou dans la volonté ? Le jeune homme duquel parle saint Hierosme, se coupant la langue a belles dens; et la crachant sur le nés de cette maudite femme qui l'enflammait a la volupté, ne tesmoignoit-il pas d'avoir en la volonté une extreme affection de desplaysir, contraire a la passion du playsir que, par force, on luy faisoit sentir en la convoitise et appetit sensuel ? Combien de fois tremblons nous de crainte entre les hazards auxquelz nostre volonté nous porte et nous fait demeurer ? combien de fois haïssons nous les voluptés esquelles nostre appetit sensuel se plait, ayman les biens spirituels esquelz il se desplait ? En cela consiste la guerre que nous sentons tous les jours entre l'esprit et la chair ; entre nostre homme exterieur, qui depend des sens, et l'homme interieur, qui depend de la rayson ; entre le viel Adam, qui suit les appetitz de son Eve ou de sa convoitise, et le nouvel Adam, qui seconde la sagesse celeste et la sainte rayson.

Les Stoïciens ainsy que saint Augustin le rapporte ¹⁹², nians que l'homme sage puisse avoir des passions, confessoient neanmoins, ce semble, qu'il avoit des affections, lesquelles ilz appeloient eupathies et bonnes passions, ou bien, comme Ciceron, constances ; car ilz disoyent que le sage ne convoitoit pas, mays vouloit ; qu'il n'avoit pas de liesse, mays de joye ; qu'il n'avoit point de crainte, mays de prevoyance et precaution : en sorte qu'il n'estoit esmeu sinon pour la rayson et selon la rayson. Pour cela, ilz nioyent sur tout que l'homme sage peust jamais avoir aucune tristesse, d'autant qu'elle ne regarde que le mal survenu, et que rien n'advient en mal a l'homme sage, puisque nul n'est

¹⁹²- De Civit. 14,8

jamais offensé que par soy mesme, selon leur maxime. Et certes, Theotime, ilz n'eurent pas tort de vouloir qu'il y eust des eupathies et bonnes affections en la partie raysonnable de l'homme, mais ilz eurent tort de dire qu'il n'y avoit point de passions en la partie sensitive et que la tristesse ne touchoit point le coeur de l'homme sage ; car, laissant a part que eux mesmes en estoient troublés, comme il a esté dit¹⁹³, se pourroit-il bien faire que la sagesse nous privast de la misericorde, qui est une vertueuse tristesse laquelle arrive en nos coeurs pour nous porter au desir de delivrer le prochain du mal qu'il endure? Aussi, le plus homme de bien de tout le paganisme, Epictete, ne suivit pas cet erreur, que les passions ne s'eslevassent point en l'homme sage, ainsy que saint Augustin atteste¹⁹⁴, lequel mesme monstre encores que la dissension des Stoïciens avec les autres philosophes en ce sujet, n'a pas esté qu'une pure dispute de paroles et desbat de langage.

Or ces affections que nous sentons en nostre partie raysonnable sont plus ou moins nobles et spirituelles selon qu'elles ont leurs objectz plus ou moins relevés, et qu'elles se treuvent en un degré plus éminent de l'esprit : car il y a des affections en nous qui procedent du discours que nous faysons selon l'experience des sens ; il y en d'autres, formées sur le discours tiré des sciences humaines ; il y en a encor d'autres qui proviennent des discours faitz selon la foy ; et en fin, il y en a qui ont leur origine du simple sentiment et acquiescement que l'ame fait a la verité et volonté de Dieu. Les premieres sont nommes affections naturelles ; car, qui est celuy qui ne desire pas naturellement d'avoir la santé, les provisions requises au vestir et a la nourriture, les douces et agreables conversations ? Les secondes affections sont nommees raysonnables, d'autant qu'elles sont toutes appuyees sur la connoissance spirituelle de la rayson, par laquelle nostre volonté est excitee a rechercher la tranquillité du coeur, les vertus morales, le vray honneur, la contemplation philosophique des choses eternelles. Les affections du troisieme rang se nomment chrestiennes, parce qu'elles prennent leur naissance des discours tirés de la doctrine de Nostre Seigneur, qui nous fait chérir la pauvreté volontaire, la chasteté parfaite, la gloire du Paradis. Mais les affections du supreme degré sont nommees divines et surnaturelles, parce que Dieu luy mesme les respand en nos esprits, et qu'elles regardent et tendent en Dieu par l'entremise d'aucun discours ni d'aucune lumiere naturelle ; selon qu'il est aysé de concevoir par ce que nous dirons ci apres¹⁹⁵ des acquiescemens et sentimens qui se pratiquent au sanctuaire de l'ame. Et ces affections surnaturelles sont principalement trois: l'amour de l'esprit envers les beautés des mysteres de la foy, l'amour envers l'utilité des biens qui nous sont promis en l'autre vie, et l'amour envers la souveraine bonté de la tressainte et éternelle Divinité.

¹⁹³ - Ch 3

¹⁹⁴ - de Civit.9,4

¹⁹⁵ - Ch 12

CHAPITRE VI

Comme l'amour de Dieu domine sur les autres amours

La volonté gouverne toutes les autres facultés de l'esprit humain ,mays elle est gouvernee par son amour qui la rend telle qu'il est. Or,entre tous les amours, celuy de Dieu tient le sceptre, et a tellement l'autorité de commander inseparablement unie et propre a sa nature,que s'il n'est le maistre, il cesse d'estre et perit.

Ismael ne fut point heritier avec Isaac, son frere plus jeune ¹⁹⁶ ; Esaü fut destiné au service de son frere puisné ¹⁹⁷; Joseph fut adoré , non seulement par ses freres , mays aussi par son pere , et voyre mesme par sa mere, en la personne de Benjamin,ainsy qu'il avoit preveu es songes de sa jeunesse ¹⁹⁸. Ce n'est certes pas sans mystere que les derniers entre ces freres emportent ainsy les avantages de leurs aînés. L'amour divin est voyrement le puisné entre toutes les affections du coeur humain ; car, comme dit l'Apotre ¹⁹⁹, *ce qui est animal est premier, et le spirituel apres* ; mais ce puisné herite toute l'autorité, et l'amour propre, comme un autre Esaü, est destiné a son service ; et non seulement tous les autres mouvemens de l'ame, comme ses freres, l'adorent et luy sont soumis, mais aussi l'entendement et la volonté, qui luy tiennent lieu de pere et de mere. Tout est sujet a ce celeste amour, qui veut tous-jours estre roy ou rien, ne pouvant vivre qu'il ne regne, ni regner si ce n'est souverainement.

Isaac, Jacob et Joseph furent des enfants surnaturelz ; car leurs meres, Sara, Rebecca et Rachel, estans steriles par natures, les conceurent par la grace de la bonté celeste; c'est pourquoy ilz furent establis maistres de leurs freres. Ainsy l'amour sacré est un enfant miraculeux , puisque la volonté humaine ne le peut concevoir si le Saint Esprit ne le respand dans nos coeurs; et ,comme surnaturel, il doit presider et regner sur toutes les affections, voire mesme sur l'entendement et la volonté.

Et, bien qu'il y ait d'autres mouvemens surnaturelz en l'ame, la crainte, la pieté, la force, l'esperance, ainsy que Esaü et Benjamin furent enfans surnaturelz de Rachel et de Rebecca,si est-ce que le divin amour est le maistre, l'héritier et le supérieur, comme estant *filz de la promesse* ²⁰⁰, puisque c'est en sa faveur que le Ciel est promis a l'homme. Le salut est monstré a la foy, il est préparé a l'esperance, mais il n'est donné qu'a la charité: la foy monstre le chemin de la terre promise, comme une colonne de nuee et de feu, c'est a dire claire-obscur ; l'esperance nous nourrit de sa manne de suavité ; mais la charité nous y introduit, comme l'Arche de l'alliance qui nous fait le passage au Jourdain, c'est a dire, au Jugement, et qui demeurera au milieu du peuple en la terre celeste, promise aux vrays Israélites, en laquelle ni la colonne de la foy ne sert plus de guide, ni on ne se repaist plus de la manne d'esperance.

¹⁹⁶ - Ga 4,30

¹⁹⁷ - Rm 9,13

¹⁹⁸ - Gn 37,6

¹⁹⁹ - 1 Co 16,46

²⁰⁰ - Ga 4,28

Le saint amour fait son sejour sur la plus haute et relevee region de l'esprit, ou il fait ses sacrifices et holocaustes a la Divinité, ainsy qu'Abraham fit le sien ²⁰¹, et que Nostre Seigneur s'immola sur le coupeau du mont Calvaire ; affin que, d'un lieu si relevé, il soit ouÿ et obeï par son peuple, c'est a dire par toutes les facultés et affections de l'ame qu'il gouverne avec une douceur nompareille ; car l'amour n'a point de forçatz ni d'esclaves, ains reduit toutes choses a son obeissance avec une force si delicieuse, que, comme rien n'est si fort que l'amour, aussi rien n'est si aymable que sa force.

Les vertus sont en l'ame pour moderer ses mouvemens, et la charité comme premiere de toutes les vertus, les regit et tempere toutes non seulement parce que " le premier en chaque espece des choses sert de regle et mesure a tout le reste," mais aussi parce que Dieu, ayant créé l'homme a son image et semblance, veut que, comme en luy, tout y soit ordonné par l'amour et pour l'amour.

CHAPITRE VII

Description de l'amour en general

La volonté donc a une si grande convenance avec le bien, que tout aussi tost qu'elle l'apperçoit elle se tourne de son costé pour se complaire en iceluy, comme en son objet tres agreable, auquel elle est si estroittement alliee que mesme l'on ne peut declarer sa nature que par le rapport qu'elle a avec iceluy, non plus qu'on ne sçauroit monstrier la nature du bien que par l'alliance avec la volonté. Car, je vous prie, Theotime, qu'est ce que le bien sinon ce que chacun veut ? et qu'est ce que la volonté sinon la faculté qui porte et fait tendre au bien, ou a ce qu'elle estime tel ?

La volonté donques appercevant et sentant le bien par l'entremise de l'entendement qui le luy presente, ressent a mesme tems une soudaine delectation et complaisance en ce rencontre qui l'esmeut et incline, doucement mayss puissamment, vers cet objet aymable, affin de s'unir a luy ; et pour parvenir a cette union, elle luy fait chercher tous les moyens plus propres. La volonté donq a une convenance tres estroitte avec le bien ; cette convenance produit la complaysance que la volonté ressent a sentir et appercevoir le bien ; cette complaysance esmeut et pousse la volonté au bien ; ce mouvement tend a l'union, et en fin, la volonté esmeüe et tendante a l'union cherche tous les moyens requis pour y parvenir. Certes, a parler generalement, l'amour comprend tout cela ensemblement, comme un bel arbre, duquel la racine est la convenance, de la volonté au bien, le pied en est la complaysance, son tige c'est le mouvement ; les recherches, poursuites et autres effortz en sont les branches, mais l'union et jouissance en est le fruit. Ainsy l'amour semble estre composé de ces cinq principales parties, sous lesquelles une quantité d'autres petites pieces sont contenues, comme nous verrons a la suite de l'oeuvre.

Considerons, de grace, la pratique d'un amour insensible entre l'aymant et le fer ; car c'est la vraye image de l'amour insensible et volontaire duquel nous parlons. Le fer donques a une telle convenance avec l'aymant, qu'aussi tost qu'il en apperçoit la vertu il se retourne devers luy ; puis il commence soudain a se remuer et demener par des petitz tressaillemens, tesmoignant en cela la complaisance qu'il ressent, en suite de laquelle il s'avance et se porte vers l'aymant, cherchant tous les moyens qu'il peut pour s'unir avec iceluy. Ne voila pas toutes les parties d'un vif amour bien representees en ces choses inanimees ?

²⁰¹ - Gn 22,2

Mais en fin pourtant, Theotime, la complaisance et le mouvement ou escoulement de la volonté en la chose aymable est, a proprement parler, l'amour; en sorte neanmoins que la complaisance ne soit que le commencement de l'amour, et le mouvement ou escoulement du coeur qui s'en ensuit soit le vray amour essentiel. Si que l'un et l'autre peut estre voirement nomme amour, mais diversement : car, comme l'aube du jour peut estre appelée jour, aussi cette premiere complaisance du coeur en la chose aymee peut estre nommee amour ; parce que c'est le premier ressentiment de l'amour ; mais comme le vray coeur de jour se prend des la fin de l'aube jusques au soleil couché, aussi la vraye essence de l'amour consiste au mouvement et escoulement du coeur qui suit immediatement la complaisance et se termine a l'union. Bref la complaisance est le premier esbranlement ou la premiere esmotion que le bien fait en la volonté ; et cette esmotion est suivie du mouvement et escoulement par lequel la volonté s'avance et s'approche de la chose aymee, qui est le vray et propre amour. Disons ainsy : le bien empoigne, saisit et lie le coeur par la complaisance, mais par l'amour il le tire, conduit et amene a soy ; par la complaisance il le fait sortir, mais par l'amour il luy fait faire le chemin et le voyage ; la complaisance c'est le reveil du coeur, mais l'amour en est l'action ; la complaisance le fait lever, mais l'amour le fait marcher ; le coeur estend ses aisles par la complaisance, mais l'amour est son vol. L'amour donques, a parler distinctement et precisement, n'est autre chose que le mouvement, escoulement et avancement du coeur envers le bien.

Plusieurs grans personnages ont creu que l'amour n'estoit autre chose que la mesme complaisance, en quoy ilz ont eu beaucoup d'apparence de rayson; car non seulement le mouvement d'amour prend son origine de la complaisance que le coeur ressent a la premiere rencontre du bien, et aboutit a une seconde complaisance qui revient au coeur par l'union a la chose aymee, mais, outre cela, il tient sa conservation de la complaisance, et ne peut vivre que par elle, qui est sa mere et sa nourrice, si que soudain que la complaisance cesse, l'amour cesse. Et comme l'abeille naissant dedans le miel, se nourrit de miel et ne vole que pour le miel, ainsy l'amour naist de la complaisance, se maintient par la complaisance et tend a la complaisance. Le poids des choses les esbranle, les meut et les arrete : c'est le poids de la pierre qui luy donne l'esmotion et le bransle a la descente, soudain que les empeschemens luy sont ostés ; c'est le mesme poids qui luy fait continuer son mouvement en bas ; et c'est enfin le mesme poids encores qui la fait arrester et accoiser quand elle est arrivee en son lieu. Ainsy est ce de la complaisance qui esbranle la volonté ; c'est elle qui la meut, et c'est elle qui la fait reposer en la chose aymee, quand elle s'est unie a icelle. Ce mouvement d'amour estant donq ainsy dependant de la complaisance, en sa naissance, conservation et perfection, et se treuvant tous-jours inseparablement conjoint avec icelle, ce n'est pas merveille si ces grans espritz ont estimé que l'amour et la complaisance fussent une mesme chose, bien qu'en verité, l'amour estant une vraye passion de l'ame, il ne peut estre la simple complaisance, mais il faut qu'il soit le mouvement qui procede d'icelle.

Or, ce mouvement causé par la complaisance dure jusques l'union ou jouissance. C'est pourquoy, quand il tend a un bien present il ne fait autre chose que de pousser le coeur, le serrer, joindre et appliquer a la chose aymee, de laquelle par ce moyen il jouit ; et lhors on l'appelle amour de complaisance parce que soudain qu'il est né de la premiere complaisance, il se termine a l'autre seconde, qu'il reçoit en l'union de son objet present. Mais quand le bien devers lequel le coeur s'est retourné, incliné et esmeu, se treuve éloigné, absent ou futur, ou que l'union ne se peut pas encor faire si parfaitement qu'on pretend, alhors le mouvement d'amour par lequel le coeur tend, s'avance et aspire a cet objet absent, s'appelle proprement désir ; car le désir n'est autre que l'appetit, convoitise ou cupidité des choses que nous n'avons pas, et que neanmoins nous pretendons d'avoir.

Il y a encor certains mouvemens d'amour par lesquels nous desirons des choses que nous n'attendons ni pretendons nullement, comme quand nous disons : Que ne suis-je maintenant en

Paradis ! je voudrais estre roy; pleust a Dieu que je fusse plus jeune ; a la mienne volonté que je n'eusse jamais peché, et semblables choses. Or, ce sont des desirs, mais desirs imparfaitz lesquelz, ce me semble, a proprement parler s'appellent souhartz : et de fait, telles affections ne s'expriment pas comme les desirs; car quand nous exprimons nos vrayz desirs, nous disons : je desire; mays quand nous exprimons nos desirs imparfaitz, nous disons : je desirerois, ou, je voudrais. Nous pouvons bien dire : je desirerois d'estre jeune, mais nous ne dirons pas : je desire d'estre jeune, puisque cela n'est pas possible. Et ce mouvement s'appelle souhait, ou, comme disent les Scholastiques, velleité, qui n'est autre chose qu'un commencement de vouloir lequel n'a point de suite ; d'autant que la volonté voyant qu'elle ne peut atteindre cet objet a cause de l'impossibilité ou de l'extreme difficulté, elle arreste son mouvement et le termine en cette simple affection de souhait, comme si elle disoit : Ce bien que je voy et auquel je ne puis pretendre, m'est a la verité fort agreable; et bien que je ne le puis vouloir ni esperer, si est ce que, si je le pouvois vouloir ou desirer, je le desirerois et voudrois volontier. Bref, ces souhartz ou velleités ne sont autre chose qu'un petit amour qui se peut appeller amour de simple approbation, parce que, sans aucune pretention, l'ame agree le bien qu'elle connoist, et, ne le pouvant desirer en effect, elle proteste qu'elle le desireroit volontier et que vrayement il est desirable.

Ce n'est pas encor tout, Theotime, car il y a des desirs et souhartz qui sont encor plus imparfaitz que ceux que nous venons de dire, d'autant que leur mouvement n'est pas arresté par l'impossibilité ou extreme difficulté, mais par la seule incompatibilité qu'ilz ont avec des autres desirs ou vouloirs plus puissans ; comme quand un malade desire de manger des potirons ou melons, et quoy qu'il en ait a son commandement, il ne veut neanmoins pas en manger, parce qu'il craint d'empirer son mal : car qui ne void deux desirs en cet homme, l'un de manger des potirons, et l'autre de guerir ? mays parce que celuy de guerir est plus grand, il estouffe et suffoque l'autre, l'empeschant de produire aucun effect. Jephté²⁰² souhaitoit de conserver sa fille, mays parce que cela estoit incompatible avec le desir d'observer son voeu, il voulut ce qu'il ne souhaitoit pas; qui estoit de sacrifier sa fille, et souhaita ce qu'il ne voulut pas; qui estoit de conserver sa fille. Pilate²⁰³ et Herodes²⁰⁴ souhaitoyent de delivrer, l'un le Sauveur, l'autre le Precurseur ; mais parce que ces souhartz estoient incompatibles, l'un avec le desir de complaire aux Juifz et a Cesar, l'autre a Herodias et a sa fille, ce furent des souhartz vains et inutiles. Or, a mesure que les choses incompatibles avec ce qui est souhaité sont moins aymables, les souhartz sont plus imparfaitz, puisqu'ilz sont arrestés et comme estouffés par des si foibles contraires: ainsy le souhait que Herodes eut de ne point faire mourir saint Jean fut plus imparfait que celuy que Pilate avoit de delivrer Nostre Seigneur ; car celuy ci craignoit la calomnie et l'indignation du peuple et de Cesar, et celuy la de contrister une seule femme.

Et ces souhartz qui sont arrestés non point par l'impossibilité mais par l'incompatibilité qu'ilz ont avec des plus puissans desirs, s'appellent voirement souhartz et desirs, mais souhartz vains, suffoqués et inutiles. Selon les souhaits des choses impossibles, nous disons : je souhaite, mais je ne puis ; et selon les souhaits des choses possibles, nous disons : je souhaite, mais je ne veux pas.

²⁰² - Jdt 11,30

²⁰³ - Jn 19,12

²⁰⁴ - Mc 6,20

CHAPITRE VIII

Quelle est la convenance qui excite l'amour

Nous disons que l'oeil void, l'oreille entend, la langue parle, l'entendement discourt, la memoire se resouvient et la volonté ayme; mais nous sçavons bien toutefois que c'est l'homme, a proprement parler, qui, par diverses facultés et differens organes, fait toute cette variété d'operations. C'est donq aussi l'homme qui par la faculté affective que nous appellons volonté, tend et se complait au bien, et qui a cette grande convenance avec iceluy, laquelle est la source et origine de l'amour. Or, ceux la n'ont pas bien rencontré qui ont creu que la ressemblance estoit la seule convenance qui produisoit l'amour; car qui ne sçait que les viellars les plus sensés ayment tendrement et cherement les petitz enfans, et sont reciproquement aymés d'eux; que les sçavans ayment les ignorans, pourveu qu'ilz soyent dociles, et les malades, leurs medecins? Que si nous pouvons tirer quelqu'argument de l'image d'amour qui se void es choses insensibles; quelle ressemblance peut faire tendre le fer a l'aymant? un ayment n'a-il pas plus de ressemblance avec un autre ayment ou avec une autre pierre, qu'avec le fer qui est d'un genre tout different? Et bien que quelques uns, pour reduire toutes les convenances a la ressemblance, assurent que le fer tire le fer, et l'aymant tire l'aymant, si es ce qu'ilz ne sçauroyent rendre rayson pourquoy l'aymant tire plus puysamment le fer, que le fer ne tire le fer mesme. Mais, je vous prie, quelle similitude y a-il entre la chaux et l'eau, ou bien entre l'eau et l'esponge? et neanmoins, la chaux et l'esponge prennent l'eau avec une avidité non pareille, et tesmoignent envers elle un amour insensible extraordinaire. Or il en est de mesme de l'amour humain, car il se prend quelquefois plus fortement entre des personnes de contraires qualités, qu'entre celles qui sont fort semblables.

La convenance donq qui cause l'amour ne consiste pas tous-jours en la ressemblance, mais en la proportion, rapport ou correspondance de l'amant a la chose aymee; car ainsy ce n'est pas la ressemblance qui rend aymable le medecin au malade, ains la correspondance de la necessité de l'un avec la suffisance de l'autre, d'autant que l'un a besoin du secours que l'autre peut donner; comme aussi le medecin ayme le malade, et le sçavant son apprentif, parce qu'ilz peuvent exercer leurs facultés sur eux. Les viellars ayment les enfans, non point par simpatie, mais d'autant que l'extreme simplicité, foiblesse et tendreté des uns rehausse et fait mieux paroistre la prudence et assurance des autres; et cette dissemblance est agreable: au contraire, les petitz enfans ayment les viellars parce qu'ilz les voyent amusés et embesoignés d'eux, et que, par un sentiment secret; ilz connoissent qu'ilz ont besoin de leur conduite. Les accors de musique se font en la discordance, par laquelle les voix dissemblables se correspondent, pour toutes ensemble faire un seul rencontre de proportion; comme la dissemblance des pierres precieuses et des fleurs fait l'agreable composition de l'esmail et de la diapreure. Ainsy l'amour ne se fait pas tous-jours par la ressemblance et simpatie, ains par la correspondance et proportion, qui consiste en ce que par l'union d'une chose a une autre elles puissent recevoir mutuellement de la perfection et devenir meilleures. La teste, certes, ne ressemble pas au cors, ni la main au bras, mais neanmoins, ces choses ont une si grande correspondance et joignent si proprement l'une a l'autre, que par leur mutuelle conjunction elles s'entreprefectionnent excellemment: c'est pourquoy, si ces parties-la avoyent chacune une ame distincte, elles s'entraymeroyent parfaitement, non point par ressemblance, car elles n'en ont point ensemble, mais pour la correspondance qu'elles ont a leur mutuelle perfection. En cette sorte, les melancholiques et les joyeux, les aigres et les doux s'entrayment

quelquefois reciproquement, par leurs mutuelles impressions qu'ilz reçoivent les uns des autres, au moyen desquelles leurs humeurs sont mutuellement moderees.

Mais quand cette mutuelle correspondance est conjointe avec la ressemblance, l'amour sans doute s'engendre bien plus puissamment ; car la similitude estant la vraie image de l'unité, quand deux choses semblables s'unissent par correspondance a mesme fin, il semble que ce soit plutost unité qu'union.

La convenance donq de l'amant a la chose aymee est la premiere source de l'amour, et cette convenance consiste en la correspondance, qui n'est autre chose que le mutuel rapport qui rend les choses propres a s'unir pour s'entrecommuniquer quelque perfection. Mais cecy s'entendra de mieux en mieux par le progres du discours.

CHAPITRE IX

Que l'amour tend a l'union

Le grand Salomon décrit d'un air delicieusement admirable les amours du Sauveur et de l'ame devote, en ce divin ouvrage que pour son excellence suavité on appelle le Cantique des Cantiques. Et pour nous eslever plus doucement a la consideration de cet amour spirituel qui s'exerce entre Dieu et nous, par la correspondance des mouvemens de nos coeurs avec les inspirations de sa divine Majesté, il employe une perpetuelle representation des amours d'un chaste berger et d'une pudique bergère. Or, faysant parler l'Espouse la premiere, comme par maniere d'une certaine surprise d'amour, il luy fait faire d'abord cet esclancement: *Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche !*²⁰⁵ Voyes vous, Theotime, come l'ame en la personne de cette bergere ne pretend, par le premier souhait qu'elle exprime, qu'une chaste union avec son Espoux, comme protestant que c'est l'unique fin a laquelle elle aspire et pour laquelle elle respire ; car, je vous prie, que veut dire autre chose ce premier sospir : *Qu'il me bayse d'un baiser de sa bouche ?*

Le bayser de tout tems, comme par instinct naturel, a esté employé pour représenter l'amour parfait. C'est a dire l'union des coeurs, et non sans cause. Nous faisons sortir et paroistre nos passions et les mouvemens que nos ames ont communs avec les animaux, en nos yeux, es sourcilz, au front et en tout le reste du visage. *On connait l'homme au visage,*²⁰⁶ dit l'Escriture ; et Aristote, rendant rayson de ce que a l'ordinaire on ne peint sinon la face des grans hommes, "c'est d'autant," dit-il, " que le visage monstre qui nous sommes."

Mays pourtant nous ne respandons nos discours ni les pensees qui procedent de la portion spirituelle de nos ames, que nous appellons rayson et par laquelle nous sommes differens d'avec les animaux, sinon par la bouche ; si que verser son ame, et respandre son coeur, n'est autre chose que parler. *Verses devant Dieu vos coeurs,* dit le Psalmiste,²⁰⁷ c'est a dire, exprimes et pronoces les affections de vostre coeur par paroles. Et la devote mere de Samuel, rononçant ses prieres, quoy que si bellement qu'a peyne voyoit-on le mouvement de ses levres : *J'ay respandu,* dit elle, *mon*

²⁰⁵-Ct 1,1

²⁰⁶- Qo 19,26

²⁰⁷- Ps 61,9

*ame devant Dieu.*²⁰⁸ En cette sorte on applique une bouche a l'autre quand on se bayse, pour tesmoigner qu'on voudroit verser les ames l'une dedans l'autre reciproquement, pour les unir d'une union parfaite ; et pour cela en tous tems et entre les plus saintz hommes du monde, le bayser a esté le signe de l'amour et dilection. Ainsy fut il employé universellement entre les premiers Chrestiens, comme le grand saint Paul tesmoigne quand il dit aux Romains et Corinthiens : *Salues vous mutuellement les uns les autres par le saint bayser* ;²⁰⁹ et, comme plusieurs tesmoignent, Judas, en la prise de Nostre Seigneur, employa le baiser pour le faire connoistre,²¹⁰ parce que ce divin Sauveur baysoit ordinairement ses disciples quand il les rencontroit, et non seulement ses disciples, mays aussi les petitz enfans qu'il prenoit amoureusement entre ses bras²¹¹, comme il fit celuy par la comparayson duquel il invita si solemnellement ses disciples a la charité du prochain,²¹² que plusieurs estiment avoir esté saint Martial, comme l'Evesque Jansenius le rapporte²¹³.

Ainsy donq le bayser estant la vive marque de l'union des coeurs, l'Espouse qui ne pretend en toutes ses poursuites que d'estre unie avec son Bienaymé, *Qu'il me bayse*, dit-elle, *d'un bayser de sa bouche* ; comme si elle s'ecrioit : Tant de souspirs et de traitz enflammés que mon coeur jette incessamment, n'impetreront-ilz jamais ce que mon ame desire ? Je cours, hé, n'atteindray-je jamais au prix pour lequel je m'eslance, qui est d'estre unie coeur a coeur, esprit a esprit avec mon Dieu, mon Espoux et ma vie ? Quand sera-ce que je respandray mon ame dans son cœur, et qu'il versera son coeur dedans mon ame, et qu'ainsy heureusement unis, nous vivrons inseparables !

Quand l'Esprit divin veut exprimer un amour parfait il employe presque tous-jours les paroles d'union et de conjonction : *en la multitude des croyans*, dit saint Luc, *il n'y avoit qu'un coeur et qu'une ame* ;²¹⁴ Nostre Seigneur pria son Pere pour tous les fideles affin qu'ilz fussent *tous une mesme chose* ;²¹⁵ saint Paul nous adverte que nous soyons *soigneux de conserver unité d'esprit par l'union de la paix.*²¹⁶ Ces unités de coeur, d'ame et d'esprit signifient la perfection de l'amour, qui joint plusieurs ames en une : ainsy est-il dit, que *l'ame de Jonathas estoit collee a l'ame de David*²¹⁷ c'est a dire, comme l'Escriture adjoust, *il ayma David comme son ame propre* Le grand Apostre de France, tant selon son sentiment que rapportant celuy de son Hierotee, escrit, je pense, cent fois en un seul chapitre des *Noms divins*, que l'amour est unifique, unissant, ramassant, resserant, recueillant et rapportant les choses a l'unité. Saint Gregoire de Nazianze et saint Augustin²¹⁸ disent que leurs

²⁰⁸ - 1 R 1,13

²⁰⁹ - Rm 16,16 ; 1 Co 16,20 ; 2 Co 13,12

²¹⁰ - Mt 26,48

²¹¹ - Mc 10,16

²¹² - Mt 18,1 ; Mc 9,35

²¹³ - Jansenius, Cornelius, flamand, Evêque de Gand (1510-1576) *Jansenii Cornelii...Commentarius in Concordiam suam super Evangelia*

²¹⁴ - Ac 4,32

²¹⁵ - Jn 17,32

²¹⁶ - Ep 4,3

²¹⁷ - 1 R 18,1

²¹⁸ - Conf. 4,6

amis avec eux n'avoient qu'une ame ; et Aristote, approuvant des-ja de son temps cette façon de parler : " Quand," dit il, " nous voulons exprimer combien nous ayons nos amis,nous disons : l'ame de celuy ci et mon ame n'est qu'une. " La haine nous separe, l'amour nous assemble : la fin donques de l'amour n'est autre chose que l'union de l'amant a la chose aymee.

CHAPITRE X

Que l'union a laquelle l'amour pretend est spirituelle

Il faut pourtant prendre garde qu'il y a des unions naturelles, comme celle de ressemblance, consanguinité et de la cause avec son effet, et d'autres, lesquelles, n'estans pas naturelles,peuvent estre dites volontaires, car bien qu'elles soyent selon la nature, elles ne se font neanmoins que par nostre volonté ; comme celle qui prend son origine des bienfaitz, qui unissent indubitablement celuy qui les reçoit a celuy qui les fait, celle de la conversation et compaignie, autres semblables.Or, quand l'union est naturelle, elle produit l'amour,et l'amour qu'elle produit nous porte a une nouvelle union volontaire qui perfectionne la naturelle : ainsy le pere et le filz,la mere et la fille, ou deux freres,estans naturellement unis par la communication d'un mesme sang, sont excités par cette union a l'amour,et par l'amour sont portés a une union de volonté et d'esprit qui peut estre dite volontaire, d'autant qu'encor que son fondement soit naturel, son action neanmoins est deliberee ; et en ces amours produitz par l'union naturelle, il ne faut point chercher d'autre correspondance que celle de l'union mesme, par laquelle la nature prevenant la volonté, l'oblige d'approuver,aymer et perffectionner l'union qu'elle a des-ja faite. Mays quant aux unions volontaires, elles sont posterieures a l'amour en effect, et causes neanmoins d'iceluy comme sa fin et pretention unique : en sorte que, comme l'amour tend a l'union, ainsy l'union estend bien souvent et aggrandit l'amour ; car l'amour fait chercher la conversation, et la conversation nourrit souvent et accroist l'amour, l'amour fait desirer l'union nuptiale, et cette union reciproquement conserve et dilate l'amour : si que il est vray en tous sens que l'amour tend a l'union.

Mais a quelle sorte d'union tend-il ? N'aves-vous pas remarqué, Théotime, que l'Espouse sacree exprime son souhait d'estre unie avec son Epoux, par le bayser, et que le bayser represente l'union spirituelle qui se fait par la reciproque communication des ames ? Certes, c'est l'homme qui ayme, mais il aime par sa volonté, et partant,la fin de son amour est de la nature de sa volonté : mais sa volonté est spirituelle, c'est pourquoy l'union que son amour pretend est aussi spirituelle ; d'autant plus que le coeur,siege et source de l'amour, non seulement ne seroit pas perfectionné par l'union qu'il auroit aux choses corporelles,mays en seroit avili. Ce n'est pas, Theotime, qu'il n'y ait quelque sorte de passions en l'homme lesquelles, comme le guy vient sur les arbres par maniere d'excrement et de surcroissance, naissent aussi bien souvent parmi l'amour et autour de l'amour ; mais neanmoins elles ne sont pas ni l'amour ni partie de l'amour, ains sont des excremens et superfluités d'iceluy, lesquelles non seulement ne sont pas prouffitables pour maintenir ou perfectionner l'amour, mais au contraire l'endommagent grandement, l'affoiblissent, et en fin finale, si on ne les retranche,le ruinent tout a fait ; de quoy voyci la rayson.

A mesure que nostre ame s'employe a plus d'operations, ou de mesme sorte ou de diverse sorte, elle les fait moins parfaitement et vigoureusement ; parce que,estans finie,sa vertu d'agir l'est aussi, si que, fournissant son activité a diverses operations, il est force que chacune d'icelles en ayt moins. Ainsy les hommes attentifs a plusieurs choses, le sont moins a chacune d'icelles ;on ne sçauroit

exactement considerer les traitz d'un visage par la veüe, et a mesme tems exactement escouter l'harmonie d'une excellente musique ; ni en un mesme tems estre attentif a la figure et a la couleur ; si nous sommes affectionnés a parler nous ne saurions avoir attention a autre chose.

Ce n'est pas que je ne sache ce qu'on dit de Cesar²¹⁹, et que je ne croye ce que tant de grans personnages ont asseuré d'Origene, que leur attention pouvoit a mesme tems s'appliquer a plusieurs objetz ; mays pourtant, chacun confesse qu'a mesure qu'ilz s'appliquoyent a plus d'objetz, elle estoit moindre en chacun d'iceux. Il y a donq de la difference entre voir,ouyr, ou sçavoir plus,et voir, ouyr,ou sçavoir mieux: car qui void mieux void moins,et qui void plus ne void pas si bien. Il est rare que ceux qui sçavent beaucoup, sçachent bien ce qu'ilz sçavent, parce que la vertu et force de l'entendement espanchee en la connoissance de plusieurs choses, est moins forte et vigoureuse que quand elle est ramasee a la consideration d'un seul objet. Quand donq l'ame employe sa vertu affective a diverses sortes d'operations amoureuses, il est force que son action ainsy divisee soit moins vigoureuse et parfaite. Nous avons trois sortes d'actions amoureuses : les spirituelles; les raysonnables et les sensuelles ; quand l'amour escoule sa force par toutes ces trois operations, il est sans doute plus estendu, mais moins tendu, et quand il ne s'escoule que par une sorte d'operation,il est plus tendu, quoy que moins estendu. Ne voyons-nous pas que le feu,symbole de l'amour, forcé de sortir par la seule bouche du canon, fait un esclat prodigieux, qu'il feroit beaucoup moindre s'il avoit ouverture par deux ou trois endroitz ? Puis donq que l'amour est un acte de nostre volonté,qui le veut avoir non seulement noble et genereux, mais fort, vigoureux et actif,il en faut retenir la vertu et la force dans les limites des operations spirituelles ; car, qui voudroit l'appliquer aux operations de la partie sensible ou sensitive de nostre ame,il affoiblirait d'autant les operations intellectuelles, esquelles, toutefois consiste l'amour essentiel.

Les philosophes anciens ont reconnu qu'il y avoit deux sortes d'extases,dont l'une nous portoit au dessus de nous mesmes, et l'autre nous ravaloit au dessous de nous mesmes : comme s'ilz eussent voulu dire que l'homme estoit d'une nature moyenne entre les Anges et les bestes,participant de la nature angelique en sa partie intellectuelle et de la nature bestiale en sa partie sensitive; et que neanmoins il pouvoit,par l'exercice de sa vie et par un continuel soin de soy mesme, s'oster et deloger de cette moyenne condition; d'autant que, s'appliquant et exerçant beaucoup aux actions intellectuelles, il se rendoit plus semblable aux Anges qu'il ne l'estoit aux bestes; que s'il s'appliquoit beaucoup aux actions sensuelles, il descendoit de sa moyenne condition et s'approchoit de celle des bestes : et parce que l'extase n'est autre chose que la sortie qu'on fait de soy mesme, de quel costé que l'on en sorte on est vraiment en extase. Ceux donques qui, touchés des voluptés divines et intellectuelles, laissent ravir leur coeur aux sentimens d'icelles, sont voirement hors d'eux mesmes,c'est a dire au dessus de la condition de leur nature ; mais par une bienheureuse et desirable sortie, par laquelle, entrans en un estat plus noble et relevé, ilz sont autant anges par l'operation de leur ame, comme ilz sont hommes par la substance de leur nature, et doivent estre ditz ou anges humains ou hommes angeliques. Au contraire, ceux qui, allechés des playsirs sensuelz, appliquent leurs ames a la jouissance d'iceux, ilz descendent de leur moyenne condition a la plus basse des bestes brutes,et meritent autant d'estre appellés brutaux par leurs operations comme ilz sont hommes par leur nature : malheureux, en ce qu'ilz ne sont hors d'eux mesmes que pour entrer en une condition infiniment indigne de leur estat naturel.

Or, a mesure que l'extase est plus grande, ou au dessus de nous ou au dessous de nous, plus elle empesche nostre ame de retourner a soy mesme et de faire des operations contraires a l'extase en laquelle elle est. Ainsy ces hommes angeliques qui sont ravis en Dieu et aux choses celestes,perdent tout a fait, tandis que leur extase dure,l'usage et l'attention des sens, le mouvement et toutes actions

²¹⁹- Pline, Hist Nat 7,25

exterieures, parce que leur ame, pour appliquer sa vertu et activité plus entierement et attentivement a ce divin objet, la retire et ramasse de toutes les autres facultés, pour la contourner de ce costé la. Et de mesme les hommes brutaux, ravis en la volupté sensuelle, et particulièrement quand c'est en celle du sens general, perdent tout a fait l'usage et l'attention de la rayson et de l'entendement, parce que leur miserable ame, pour sentir plus entierement et attentivement l'object brutal, se divertit des operations spirtuelles, pour s'enfoncer et convertir du tout aux bestiales et brutales ; imitans en cela mystiquement, les uns, Heli, ravi en haut sur le char enflammé entre les Anges²²⁰, et les autres, Nabuchodonosor, abruti et ravalé au rang des bestes farouches.²²¹

Maintenant je dis que, quand l'ame pratique l'amour par les actions sensuelles et qui la portenty au dessous de soy, il est impossible qu'elle n'affoiblisse d'autant plus l'exercice de l'amour superieur; de sorte que , tant s'en faut que l'amour vray et essentiel soit aydé et conservé par l'union a laquelle l'amour sensuel tend, qu'au contraire il s'affoiblit, se dissipe et perit par icelle *Les boeufs* de Job *labouroyent la terre*, tandis que *les asnes* inutiles *paissoyent autour d'eux*,²²² mangeans les pasturages deus aux boeufs qui travailloyent: tandis que la partie intellectuelle de nostre ame travaille a l'amour honneste et vertueux, sur quelque objet qui en est digne, il arrive souvent que les sens et facultés de la partie inferieure tendent a l'union qui leur est propre et leur sert de pasture ; bien que l'union ne soit deüe qu'au coeur et a l'esprit, qui seul aussi peut produire le vray et substantiel amour.

Helisee, ayant servi Naaman le Syrien, se contenta de l'avoir obligé, refusant au reste son or, son argent et les meubles qu'il luy avoit offert ; mais Giesi, cet infidele serviteur, courant apres iceluy, demanda et prit, outre le gré de son maistre, ce qu'il avoit refusé²²³ : l'amour intellectuel et cordial qui est certes, ou doit estre le maistre en nostre ame, refuse toutes sortes d'unions corporelles et sensuelles, et se contente en la simple bienveillance ; mais les puissances de la partie sensitive , qui sont ou doivent estre les servantes de l'esprit, demandent, cherchent et prennent ce qui a esté refusé par la rayson, et, sans prendre permission d'icelle, s'avancent a vouloir faire leurs unions abjectes et serviles, deshonorans, comme Giesi, la pureté de l'intention de leur maistre qui est l'esprit ; et a mesure que l'ame se convertit a telles unions grossieres et sensibles, elle se divertit de l'union delicate, intellectuelle et cordiale.

Vous voyes donques bien, Theotime, que ces unions qui regardent les complaysances et passions animales, non seulement ne servent de rien a la production et conservation de l'amour, mais luy sont grandement nuisibles et l'affoiblissent extremement : aussi quand l'inceste Ammon, qui pasmoit et perissoit d'amour pour Thamar, eut passé jusques aux unions sensuelles et brutales, il fut tellement privé de l'amour cordial, qu'onques plus il ne la peut voir, et la poussa indignement dehors,²²⁴ violant aussi cruellement le droit de l'amour comme il avoit violé impunement celuy du sang.

Le basilique, le romarin, la marjolaine, l'hysope, le clou de girofle, la cannelle, la noix muscade, les citrons et le musc, mis ensemble et demeurans en cors, rendent voirement une odeur

²²⁰ - 4 R 2,11

²²¹ - Dn 4,30

²²² - Jb 1,14

²²³ - 4 R 5,14

²²⁴ - 2 R 13

bien agreable par le meslange de leur bonne senteur ; mays non pas a beaucoup pres de ce que fait l'eau qui en est distillee, en laquelle les suavités de tous ces ingrediens, separees de leur cors, se meslent beaucoup plus excellemment, s'unissant en une tres parfaite odeur qui penetre bien plus l'odorat qu'elles ne feroient pas, si avec elle et son eau les cors des ingrediens se treuvoient conjointz et unis. Ainsy l'amour se peut bien trouver es unions des puissances sensuelles meslees avec les unions des puissances intellectuelles, mais non jamais si excellemment comme il fait hors que les seulz espritz et courages, separés de toutes affections corporelles, jointz ensemble, font l'amour pur et spirituel ; car l'odeur des affections ainsy meslees, est non seulement plus suave et meilleure, mays plus vive, plus active et plus solide.

Il est vray que plusieurs, ayant l'esprit grossier, terrestre et vil, estimant la valeur de l'amour comme celle des pieces d'or, desquelles les plus grosses et pesantes sont les meilleures et plus recevables ; car ainsy leur est-il advis que l'amour brutal soit plus fort, parce qu'il est plus violent et turbulent; plus solide, parce qu'il est grossier et terrestre ; plus grand, parce qu'il est plus sensible et farouche : mais au contraire, l'amour est comme le feu, duquel plus la matiere est delicate, aussi les flammes en sont plus claires et belles, et lesquelles on ne sçauroit mieux esteindre qu'en les deprimant et couvrant de terre ; car de mesme, plus le sujet de l'amour est relevé et spirituel, plus ses actions sont vives, subsistantes et permanentes, et ne sçauroit-on mieux ruiner l'amour que de l'abbaisser aux unions viles et terrestres. " Il y a cette difference, " comme dit saint Gregoire,²²⁵ " entre les plaisirs spirituels et les corporels : que les corporels donnent du desir avant qu'on les ayt, et du desgout quand on les a ; mais les spirituels, au contraire, donnent du desgout avant qu'on les ayt, et du plaisir quand on les a. " Si que l'amour animal, qui pretend par l'union qu'il fait a la chose aymee de combler et perfectionner sa complaisance, treuvant qu'au contraire il la detruit en la terminant, demeure grandement desgousté de telle union : qui a fait dire au grand Philosophe, que presque tout animal, apres la jouissance de son plus ardent et pressant playsir corporel, demeuroit triste, morne et estonné, comme un marchand qui, ayant pensé gagner beaucoup, se treuve trompé et engagé dans une rude perte ; ou au contraire, l'amour intellectuel treuvant en l'union qu'il fait a son objet plus de contentement qu'il n'avoit esperé, y perfectionnant sa complaisance, il la continue en s'unissant et s'unit tous-jours plus en la continuant.

CHAPITRE XI

Qu'il y a deux portions en l'ame, et comment

Nous n'avons qu'une ame, Theotime, et laquelle est indivisible ; mais en cette ame il y a divers degrés de perfection, car elle est vivante, sensible et raysonnable, et selon ces divers degrés elle a aussi diversité de propriétés et inclinations, par lesquelles elle est portee a la fuite ou a l'union des choses. Car premierement, comme nous voyons que la vigne hait, par maniere de dire, et fuit les choux, en sorte qu'ilz s'entrenuisent l'un a l'autre, et qu'au contraire elle se plaist avec l'olivier ; ainsy voyons-nous que naturellement il y a contrariété entre l'homme et le serpent, en sorte que la seule salive de

²²⁵ - Homil.36

l'homme qui est a jeun fait mourir le serpent²²⁶, et que, au contraire, l'homme et la brebis ont une merveilleuse convenance et se plaisent l'un avec l'autre. Or cette inclination ne procede d'aucune connoissance que l'un ait de la nuisance de son contraire ou de l'utilité de celuy avec lequel il a convenance, ains seulement d'une propriété occulte et secrete qui produit cette contrariété et antipathie insensible, comme aussi la complaysance et simpathie.

Secondement, nous avons en nous l'appetit sensitif, par le moyen duquel nous sommes portés a la recherche et a la fuite de plusieurs choses, par la connoissance sensitive que nous en avons ; tout ainsy comme les animaux, desquelz les uns appetent une chose et les autres une autre, selon la connoissance qu'ilz ont qu'elle leur est convenable ou non : et en cet appetit reside, ou d'iceluy provient l'amour que nous appelons sensuel ou brutal, qui, a proprement parler, ne doit neanmoins pas estre appellé amour, ains simplement appetit.

En troisieme lieu, entant que nous sommes raysonnables, nous avons une volonté par laquelle nous sommes portés a la recherche du bien, selon que nous le connoissons et jugeons estre tel par le discours. Or, en nostre ame entant qu'elle est raysonnable, nous remarquons manifestement deux degrés de perfection, que le grand saint Augustin²²⁷, et apres luy tous les docteurs, ont appellé deux portions de l'ame, l'inferieure et la superieure : desquelles celle la est dite inferieure, qui discours et fait ses consequences selon ce qu'elle apprend et experimente par les sens, et celle la est dite superieure, qui discours et fait ses consequences selon la connoissance intellectuelle, qui n'est point fondée sur l'expérience des sens, ains sur le discernement et jugement de l'esprit ; aussi cette portion superieure est appelée communement esprit et partie mentale de l'ame, comme l'inferieure est ordinairement appelée le sens ou sentiment, et rayson humaine.

Or, cette portion superieure peut discourir selon deux sortes de lumieres : ou bien selon la lumiere naturelle, comme ont fait les philosophes et tous ceux qui ont discouru par la science ; ou selon la lumiere surnaturelle, comme font les theologiens et chrestiens, entant qu'ilz etablissent leurs discours sur la foy et parole de Dieu revelee, et encor plus particulierement ceux desquelz l'esprit est conduit par des particulieres illustrations, inspirations et esmotions celestes. C'est ce que dit saint Augustin, que la superieure portion de l'ame est celle par laquelle nous adherons et nous appliquons a l'obeissance de la loy eternelle.

Jacob, pressé par l'extreme necessité de sa famille, lascha son Benjamin pour estre mené par ses freres en Egypte : ce qu'il fit contre son gré, comme l'Histoire sacree assure²²⁸. En quoy il tesmoigne deux volontés : l'une inférieure, par laquelle il se faschoit de l'envoyer, l'autre superieure, par laquelle il se resolut de l'envoyer ; car le discours pour lequel il se faschoit de l'envoyer, estoit fondé sur le playsir qu'il sentoit de l'avoir pres de soy et le deplaysir qui luy revenoit de la separation d'iceluy, qui sont des fondemens perceptibles et sensibles ; mais la resolution qu'il print de l'envoyer estoit fondée sur une rayson de l'estat de sa famille, pour la prevoyance de la necessité future et approachante. Abraham, selon l'inferieure portion de son ame, dit cette parole qui tesmoigne quelque sorte de defiance, quand l'Ange luy annonça qu'il auroit un filz : *Pensés-vous qu'a un homme de cent ans puisse naistre un enfant*²²⁹ ? mais selon la superieure il creut en Dieu, et il luy fut imputé

²²⁶- Pline, Hist Nat 7,2

²²⁷- in Ps 145, 5

²²⁸- Gn 43,6

²²⁹- Gn 17,17

*a justice*²³⁰. Selon la portion inferieure, il fut sans doute grandement troublé quand il luy fut enjoint²³¹ de sacrifier son enfant, mais selon la superieure, il se determina de le sacrifier courageusement.

Nous experimentons tous les jours d'avoir plusieurs volontés contraires. Un pere, envoyant son filz ou en la cour ou aux estudes, ne laisse pas de pleurer en le icenciant, tesmoignant qu'encor qu'il veuille selon la portion superieure le despart de cet enfant pour son avancement a la vertu, neanmoins selon l'inferieure il a de la repugnance a la separation; et quoy qu'une fille soit mariée au gré de son pere et de sa mere, si est ce que prenant leur benediction, elle excite les larmes, en sorte que la volonté superieure acquiesçant a son despart, l'inferieure monstre de la resistance. Or, ce n'est pas pourtant a dire qu'il y ait en l'homme deux ames, ou deux natures, comme pensoient les Manicheens: "Non," dit saint Augustin, livre huitieme de ses *Confessions*, chapitre dixiesme, "ains la volonté allechee par divers attraitz, esmeüe par diverses raysons, semble estre divisee en soy mesme, tandis qu'elle est tiree de deux costés, jusques a ce que prenant parti selon sa liberté, elle suit ou l'un ou l'autre; "car alhors la plus puissante volonté surmonte, et gagnant le dessus, ne laisse a l'ame que le ressentiment du mal que le debat luy a fait, que nous appellons contrecœur.

Mais l'exemple de Nostre Seigneur est admirable pour ce sujet, et apres la consideration duquel il n'y a plus a douter de la distinction de la portion²³² superieure et inferieure de l'ame; car, qui ne sçait, entre les theologiens, qu'il fut parfaitement glorieux des l'instant de sa conception au ventre de la Vierge? et neanmoins il fut a mesme tems sujet aux tristesses, regretz et afflictions de cœur. Et ne faut pas dire qu'il souffrit seulement selon le cors, ni mesme selon l'ame entant qu'elle estoit sensible, ou, qui est la mesme chose, selon le sens; car luy mesme atteste, qu'avant qu'il souffrit aucun tourment exterieur, ni mesme qu'il vit les bourreaux aupres de soy, son *ame* estoit *triste jusques a la mort*²³³. Ensuite de quoy il fit la priere que le calice de la Passion fust transporté de luy, c'est a dire qu'il en fust exempt; en quoy il exprime manifestement le vouloir de la portion inferieure de son ame, laquelle discourant sur les tristes et angoisseux objetz de la Passion qui luy estoit preparee, et de laquelle la vive image estoit representee en son imagination, il en tira, par une consequence tres raysonnable, la fuite et esloignement d'iceux, dont il fait la demande a son Pere: par ou l'on remarque clairement que la portion inferieure de l'ame n'est pas la mesme chose que le degré sensitif d'icelle, ni la volonté inferieure une mesme chose avec l'appetit sensuel; car l'appetit sensuel, ni l'ame selon son degré sensitif, ne sont pas capable de faire aucune demande ni priere, qui sont des actes de la faculté raysonnable, et particulierement ilz ne sont pas capables de parler a Dieu, objet auquel les sens ne peuvent atteindre, pour en donner la connoissance a l'appetit. Mais ce mesme Sauveur ayant fait cet exercice de la portion inferieure, et tesmoigné que, selon icelle et les considerations qu'il faisoit, sa volonté inclinait a la fuite des douleurs et des peynes, il monstra par apres qu'il avoit la portion superieure, par laquelle adherant inviolablement a la volonté eternelle et au decret que le Pere celeste avoit fait, il accepte volontairement la mort, et nonobstant la repugnance de la partie inferieure de la rayson, il dit: Ah non, mon Pere, que *ma volonté ne soit pas faite, ains la vostre*²³⁴. Quand il dit

²³⁰- Gn 15,6

²³¹- Gn 22,2

²³²1-Mt 26,38 ; 2-Lc 22,42

²³³- Mt 26,38

²³⁴- Lc 22,42

ma volonté, il parle de sa volonté selon la portion inferieure, et d'autant qu'il dit cela volontairement, il monstre qu'il a une volonté superieure.

CHAPITRE XII

Qu'en ces deux portions de l'ame il y a quatre differents degrés de raysons

Il y avoit trois parvis au Temple de Salomon: l'un estoit pour les Gentilz et estrangiers, qui voulans recourir a Dieu venoyent adorer en Hierusalem ; le second estoit pour les Israélites, hommes et femmes (car la separation des femmes ne fut pas faite par Salomon); le troysieme estoit pour les prestres et pour l'ordre Levitique; et en fin, outre tout cela, il y avoit le Sanctuaire, ou mayson sacree, en laquelle *le seul grand Prestre*²³⁵ *avoit acces une fois l'an*. Nostre rayson, ou pour mieux dire nostre ame entant qu'elle est raysonnable, est le vray temple du grand Dieu, lequel y reside plus particulièrement. " Je te cherchois, " dit saint Augustin²³⁶, " hors de moy, et " je ne te treuvois point, parce que " tu estois en moy." En ce temple mistique, il y a aussi troys parvis, qui sont troys differens degrés de rayson : au premier nous discourons selon l'experience des sens ; au second nous discourons selon les sciences humaines; au troisieme nous discourons selon la foy ; et enfin, outre cela , il y a une certaine eminence et supreme pointe de la rayson et faculté spirituelle, qui n'est point conduite par la lumiere du discours ni de la rayson, ains par une simple veüe de l'entendement et un simple sentiment de la volonté, par lesquelz l'esprit acquiesce et se sousmet a la verité et a la volonté de Dieu.

Or, cette extremité et cime de nostre ame, cette pointe supreme de nostre esprit, est naifvement bien representee par le Sanctuaire, ou mayson sacree. Car, 1. au Sanctuaire il n'y avoit point de fenestres pour esclairer ; en ce degré de l'esprit il n'y a point de discours qui illumine. 2. Au Sanctuaire toute la lumiere y entroit par la porte ; en ce degré de l'esprit rien n'entre que par la foy, laquelle produit, comme par maniere de rayons, la veüe et le sentiment de la beauté et bonté du bon playsir de Dieu. 3. Nul n'entroit dans le Sanctuaire que le grand Prestre; en cette pointe de l'ame le discours n'a point d'acces, ains seulement le grand, universel et souverain sentiment, que la volonté divine doit estre souverainement aymee, approuvee et embrassee, non seulement en particulier pour quelque chose, mais en general pour toutes choses, mais en particulier pour chaque chose. 4. Le grand Prestre, entrant dedans le Sanctuaire, obscurcissoit encor la lumiere qui entroit par la porte, jettant force parfums dedans son encensoir, la fumee desquelz rebouschoit les rayons de la clarté que l'ouverture de la porte rendoit; et toute la veüe qui se fait en la supreme pointe de l'ame est en certaine façon obscurcie et couverte par les²³⁷ renoncemens et resignations que l'ame fait, ne voulant pas tant regarder et voir la beauté de la verité et la verité de la bonté qui luy est representée, qu'elle veut l'embrasser et l'adorer: de sorte que l'ame voudroit presque fermer les yeux, soudain qu'elle a commencé a voir la dignité de la volonté de Dieu, affin que sans s'occuper davantage a la considerer, elle peust plus puissamment et parfaitement l'accepter et, par une complaysance absolue, s'unir infiniment et se sousmettre a elle.

²³⁵ - He 9,7

²³⁶ - Confess. 10,27

²³⁷ - He 9,4 2-Ph 1,23-24

Enfin, 5. au Sanctuaire estoit l'Arche de l'alliance, et en icelle, ou au moins joignant icelle, estoient les tables de la Loy, la manne dans une cruche d'or, et la verge d'Aaron qui fleurit et fructifia en une nuit ²³⁸; et en cette supreme pointe de l'esprit se treuvent : 1. La lumiere de la foy, representee par la manne cachee dans la cruche, par laquelle nous acquiesçons a la verité des mysteres que nous n'entendons pas ; 2. l'utilité de l'esperance, representee par la verge fleurie et feconde d'Aaron, par laquelle nous acquiesçons aux promesses des biens que nous ne voyons point; 3. La suavité de la tressainte charité, representee es commandemens de Dieu, qu'elle comprend, par laquelle nous acquiesçons a l'union de nostre esprit avec celui de Dieu, laquelle nous ne sentons presque pas. Car, encor que la foy, l'esperance et la charité respandent leur divin mouvement presque en toutes les facultés de l'ame tant raysonnables que sensitives, les reduisant et assujetissant saintement sous leur juste autorité, si est ce que leur speciale demeure, leur vray et naturel sejour, est en cette supreme pointe de l'ame, des laquelle, comme une heureuse source d'eau vives, elles s'espanchent par divers surgeons et ruyseaux, sur les parties et facultés inferieures.

De sorte, Theotime, qu'en la partie superieure de la rayson il y a deux degrés; en l'un desquelz se font les discours qui dependent de la foy et lumiere surnaturelle, et en l'autre se font les simples acquiescemens de la foy, de l'esperance et de la charité. L'ame de saint Paul se sentit pressee de deux divers desir, l'un desquelz fut d'estre deslié de son cors pour aller au Ciel avec Jesus Christ, et l'autre, de demeurer en ce monde pour y servir a la conversion des peuples ²³⁹: l'un et l'autre desir estoit sans doute en la partie superieure, car ilz procedoient tous deux de la charité; mais la resolution de suivre le dernier ne se fit pas par discours, ains par une simple veüe et un simple sentiment de la volonté du Maistre, a laquelle la seule pointe de l'esprit de ce grand serviteur acquiesça, au prejudice de tout ce que le discours pouvoit conclure.

Mais si la foy, l'esperance et la charité se forment par ce saint acquiescement en la pointe de l'esprit, comment est-ce qu'au degré inferieur se peuvent faire les discours qui dependent de la lumiere de la foy ? Ainsy que nous voyons que les advocatz au barreau disputent avec beaucoup de discours sur les faitz et droitz des parties, et que le Parlement ou Senat resoult d'en haut toutes les difficultés par un arrest, lequel estant prononcé, les advocatz et auditeurs ne laissent pas de discourir entr'eux sur le motifs que le Parlement peut avoir eu, de mesme, Theotime, apres que les discours, et sur tout la grace de Dieu, ont persuadé a la pointe et supreme eminence de l'esprit, d'acquiescer et former l'acte de la foy par maniere d'arrest, l'entendement ne laisse pas de discourir derechef sur cette mesme foy ja conceüe, pour considerer les motifs et raysons d'icelle ; mais cependant, les discours de theologie se font au parquet et barreau de la portion superieure de l'ame, et les acquiescemens, en haut, au siege et tribunal de la pointe de l'esprit. Or, parce que la connoissance de ces quatre divers degrés de la rayson est grandement requise pour entendre tous les traittés des choses spirituelles, j'ay voulu l'expliquer asses amplement.

²³⁸ - He 9,4

²³⁹ - Ph 1,23

CHAPITRE XIII

De la difference des amours²⁴⁰

1. On partage l'amour en deux especes, dont l'une est appellee amour de bienveillance, et l'autre, amour de convoitise. L'amour de convoitise est celuy par lequel nous aymons quelque chose pour le prouffit que nous en pretendons ; l'amour de bienveillance est celuy par lequel nous aymons quelque chose pour le bien d'icelle, car qu'est-ce autre chose avoir l'amour de bienveillance envers une personne que de luy vouloir du bien ?

2. Si celuy a qui nous voulons du bien l'a des-ja et le possede, alors nous le luy voulons par le playsir et contentement que nous avons de quoy il l'a et le possede ; et ainsy se forme l'amour de complaysance, qui n'est autre chose que l'acte de la volonte par lequel elle s'unit et joint au playsir, contentement et bien d'autrui. Mais si celuy a qui nous voulons du bien ne l'a pas encor, nous le luy desirons, et partant, cet amour se nomme amour de desir.

3. Quand l'amour de bienveillance est exercé sans correspondance de la part de la chose aymee, il s'appelle amour de simple bienveillance ; quand il est avec mutuelle correspondance, il s'appelle amour d'amitié. Or, la mutuelle correspondance consiste en trois pointz : car il faut que les amis s'entr'ayment, sachent qu'ilz s'entr'ayment, et qu'ilz ayent communication, privauté et familiarité ensemble.

4. Si nous aymons simplement l'ami, sans le preferer aux autres, l'amitié est simple ; si nous le preferons, alors cette amitié s'appellera dilection, comme qui diroit amour de election, parce qu'entre plusieurs choses que nous aymons, nous choisissons celle-la pour la preferer.

5. Or, quand par cette dilection nous ne preferons pas de beaucoup un ami aux autres, elle s'appelle simple dilection ; mais quand, au contraire, nous preferons grandement et de beaucoup un ami aux autres de sa sorte, alors cette amitié s'appelle dilection d'excellence.

6. Que si l'estime et preference que nous faysons de l'ami, quoy qu'elle soit grande et n'en ait point d'egale, ne laisse pas neanmoins de pouvoir entrer en comparayson et proportion avec les autres, l'amitié s'appellera dilection eminente. Mais si l'eminence de cette amitié est hors de proportion et de comparayson au dessus de toute autre, alors elle sera dite dilection incomparable, souveraine, sureminente et, en un mot, ce sera la charité, laquelle est deüe a un seul Dieu. Et de fait, en nostre langage mesme, les motz de cher, chèrement, encherir, representent une certaine estime, un prix, une valeur particulière ; de sorte que, comme le mot d'homme parmi le peuple est presque demeuré aux masles, comme au sexe plus excellent, et celuy d'adoration est aussi presque demeuré pour Dieu, comme pour son principal objet, ainsy le nom de charité est demeuré a l'amour de Dieu, comme a la supreme et souveraine dilection.

²⁴⁰ - Voir à l'Appendice un passage où SFS traite le sujet qu'il développe ici et encore au liv 2 ch 8 et 22 : "Ce chapitre" dit-il, "doit estre mis au commencement, pour la définition de la charité".

CHAPITRE XIV

Que la charité doit estre nommee amour

Origene dit en quelque lieu, qu'a son advis, l'Escriture divine voulant empescher que le nom d'amour ne donnast quelque sujet de mauvaise pensee aux espritz infirmes, comme plus propre a signifier une passion charnelle qu'une affection spirituelle, en lieu de ce nom-la d'amour elle a usé de ceux de charité et de dilection, qui sont plus honnestes. Au contraire, saint Augustin²⁴¹, ayant mieux consideré l'usage de la Parole de Dieu, monstre clairement que le nom d'amour n'est pas moins sacré que celui de dilection, et que l'un et l'autre signifie parfois une affection sainte, et quelque-fois aussi une passion depravee ; alleguant a ces fins plusieurs passages de l'Escriture. Mais le grand saint Denis, comme excellent Docteur de la propriété des noms divins, parle bien plus avantageusement en faveur du nom d'amour ; enseignant que les théologiens, c'est a dire les Apostres et premiers disciples d'iceux (car ce Saint n'avoit point veu d'autres theologiens), pour desabuser le vulgaire et dompter la fantaisie d'iceluy, qui prenoit le nom d'amour en sens prophane et charnel, ilz l'ont plus volontier employé es choses divines que celui de dilection ; et quoy qu'ilz estimassent que l'un et l'autre estoit pris pour une mesme chose, "il a toutefois semblé a quelques uns d'entre eux que le nom d'amour estoit plus propre et convenable a Dieu que celui de dilection ; si que le divin Ignace a escrit ces paroles : Mon amour est crucifié." Ainsy , comme ces anciens theologiens employoient le nom d'amour es choses divines, affin de lui oster l'odeur d'impureté de laquelle il estoit suspect selon l'imagination du monde, de mesme, pour exprimer les affections humaines, ilz ont pris playsir d'user du nom de dilection, comme exempt du soupçon de deshonesteté; dont quelqu'un d'entr'eux a dit, au rapport de saint Denis : " Ta dilection est entree en mon ame, ainsy que la dilection des femmes."²⁴² En fin, le nom d'amour represente plus de ferveur, d'efficace et d'activité que celui de dilection ; de sorte qu'entre les Latins, dilection est beaucoup moins qu'amour ; "Clodius ", dit leur grand Orateur²⁴³, " me porte dilection, et pour le dire plus excellemment, il m'ayme." Et partant, le nom d'amour, comme plus excellent, a esté justement donné à la charité, comme au principal et plus eminent de tous les amours : si que pour toutes ces raysons, et parce que je pretendois de parler des actes de la charité plus que de l'habitude d'icelle, j'ay appellé ce petit ouvrage, *Traitté de l'Amour de Dieu*.

CHAPITRE XV

De la convenance qui est entre Dieu et l'homme

Si tost que l'homme pense un peu attentivement a la Divinité, il sent une certaine douce esmotion de coeur, qui tesmoigne que Dieu est Dieu du coeur humain; et jamais nostre entendement n'a tant de playsir qu'en cette pensee de la Divinité, de laquelle la moindre connoissance, comme dit le prince des philosophes, vaut mieux que la plus grande des autres choses, comme le moindre rayon du soleil est plus clair que le plus grand de la lune et des estoiles ensemble. Que si quelqu'accident

²⁴¹ - De Civit. 14,7

²⁴² - 2 R 1,26

²⁴³ - ad Brutum 1,1

espouvante nostre coeur, soudain il recourt a la Divinité, advoüant que quand tout luy est mauvais, elle seule luy est bonne, et que quand il est en peril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garentir.

Ce playsir, cette confiance que le coeur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la convenance qu'il y a entre cette divine Bonté et nostre ame : convenance grande, mais secrette ; convenance que chacun connoist, et que peu de gens entendent ; convenance qu'on ne peut nier, mais qu'on ne peut bien penetrer. Nous sommes créés a l'image et semblance de Dieu²⁴⁴ : qu'est-ce a dire cela, sinon que nous avons une extreme convenance avec sa divine Majesté ?

Nostre ame est spirituelle, indivisible, immortelle ; entend, veut, et veut librement ; est capable de juger, discourir, sçavoir et avoir des vertus : en quoy elle ressemble a Dieu. Elle reside toute en tout son cors, et toute en chacune des parties d'iceluy, comme la Divinité est toute en tout le monde, et toute en chaque partie du monde. L'homme se connoist et s'ayme soy mesme par des actes produitz et exprimés de son entendement et de sa volonté, qui procedans de l'entendement et de la volonté distingués l'un de l'autre, restent neanmoins et demeurent inseparablement unis en l'ame et es facultés desquelles ilz procedent. Ainsy le Filz procede du Pere, comme sa connoissance exprimee, et le Saint Esprit, comme l'amour expiré et produit du Pere et du Filz ; l'une et l'autre Personnes distinctes entre elles et d'avec le Pere, et neanmoins inseparables et unies, ainsi plustost une mesme, seule, simple et tres unique indivisible Divinité.

Mais, outre cette convenance de similitude, il y a une correspondance nompareille entre Dieu et l'homme pour leur reciproque perfection ; non que Dieu puisse recevoir aucune perfection de l'homme, mais parce que, comme l'homme ne peut estre perfectionné que par la divine Bonté, aussi la divine Bonté ne peut bonnement si bien exercer sa perfection hors de soy qu'a l'endroit de nostre humanité : l'une a grand besoin et grande capacité de recevoir du bien, et l'autre a grande abondance et grande inclination pour en donner. Rien n'est si a propos pour l'indigence qu'une liberale affluence, rien si agreable a une liberable affluence qu'une necessiteuse indigence ; et plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se repandre et communiquer est forte, plus l'indigent est necessiteux, plus il est avide de recevoir, comme un vuide de se remplir. C'est donq un doux et desirable rencontre que celuy de l'affluence et de l'indigence, et ne sçauroit-on presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant a se repandre et communiquer, ou le bien defaillant et indigent a recevoir et tirer, si Nostre Seigneur n'avoit dit que *c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir*.²⁴⁵ Or, ou il y a plus de bonheur, il y a plus de satisfaction ; la divine Bonté a donq plus de playsir a donner ses graces que nous a les recevoir. Les meres ont quelquefois leurs mammelles si fecondes et abondantes, qu'elles ne peuvent durer sans les bailler a quelqu'enfant ; et bien que l'enfant succe le tetin avec grande avidité, la nourrice le luy donne encor plus ardemment ; l'enfant tettant, pressé de sa necessité, et la mere l'allaitant, pressee de sa fecondité.

L'Espouse sacree avoit souhaité le saint *bayser* d'union: O, dit-elle, *qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche*²⁴⁶ ! Mais y a-t-il asses de convenance, o la bienaymee du Bienaymé, entre vous et l'Espoux, pour parvenir a l'union que vous desirez ? Oui, dit-elle, donnez-le moy, ce bayser d'union, o le cher ami de mon ame, car vous avez des *mammelles meilleures que le vin, odorantes de parfums*

²⁴⁴ - Gn 1,26

²⁴⁵ - Ac 20,35

²⁴⁶ - Ct 1,1

*excellens.*²⁴⁷ Le vin nouveau bouillonne et s'eschauffe en soy mesme par la force de sa bonté, et ne se peut contenir dans les tonneaux, mais vos mammelles sont encores meilleures, elles pressent vostre poitrine par des eslans continuelz, poussant leur laict qui redonde, comme requerant d'estre dechargees: et pour attirer les enfans de vostre coeur a les venir tetter,elles respandent une odeur attrayante plus que toutes les senteurs des parfums. Ainsy, Theotime, nostre defaillance a besoin de l'abondance divine par disette et necessité,mays l'affluence divine n'a besoin de nostre indigence que par excellence de perfection et bonté : bonté qui neanmoins ne devient pas meilleure en se communiquant, car elle n'acquiert rien en se respandant hors de soy, au contraire elle donne ; mays nostre indigence demeureroit manquante et miserable si l'abondance de la bonté ne la secouroit.

Nostre ame donques, considerant que rien ne la contente parfaitement et que sa capacité ne peut estre remplie par chose quelconque qui soit au monde, voyant que son entendement a une inclination infinie de sçavoir tous-jours davantage, et sa volonté un appetit insatiable d'aymer et treuver du bien, n'a-elle pas rayson d'exclamer: Ah, donques je ne suis pas faite pour ce monde ! Il y a quelque souverain bien duquel je depens, et quelque ouvrier infini qui a imprimé en moy cet interminable desir de sçavoir et cet appetit qui ne peut estre assouvi : c'est pourquoy il faut que je tende et m'estende vers luy,pour m'unir et joindre a sa bonté a laquelle j'appartiens et suis.Telle est la convenance que nous avons avec Dieu.

CHAPITRE XVI

Que nous avons une inclination naturelle d'aymer Dieu sur toutes choses

S'il se treuvoit des hommes qui fussent en l'integrité et droiture originelle en laquelle Adam se treuva lhors de sa creation, bien que d'ailleurs ilz n'eussent aucune autre assistance de Dieu que celle qu'il donne a chasque creature affin qu'elle puisse faire les actions qui luy sont convenables, non seulement ilz auroyent l'inclination d'aymer Dieu sur toutes choses, mays aussi ilz pourroyent nztuelleent executer cette si juste inclination : car, comme ce divin Autheur et Maistre de la nature coopere et preste sa main forte au feu pour monter en haut, aux eaux pour couler vers la mer,a la terre pour descendre en bas et y demeurer quand elle y est; ainsy,ayant luy mesme planté dans le coeur de l'homme une speciale inclination naturelle, non seulement d'aymer le bien en general, mays d'aymer en particulier et sur toutes choses sa divine bonté qui est meilleure et plus aymable que toutes choses, la suavité de sa providence souveraine requeroit qu'il contribuast aussi a ces bienheureux hommes que nous venons de dire,autant de secours qu'il seroit necessaire affin que cette inclination fust pratquee et effectuee. Et ce secours, d'un costé seroit naturel, comme convenable a la nature,et tendant a l'amour de Dieu entant qu'il est Autheur et souverain Maistre de la nature; et d'autre part il seroit surnaturel, parce qu'il correspondroit, non a la nature simple de l'homme,mais a la nature ornee,enrichie et honnoree de la justice originelle,qui est une qualité surnaturelle procedante d'une tres speciale faveur de Dieu. Mays quand a l'amour sur toutes choses qui seroit pratquee selon ce secours, il seroit appellé naturel, d'autant que les actions vertueuses prennent leur nom de leurs objectz et motifs, et cet amour dont nous parlons tendroit seulement a Dieu, selon qu'il est reconneu Autheur, Seigneur et

²⁴⁷ - *ibid.*

souveraine fin de toute creature par la seule lumiere naturelle,et par consequent aymable et estimable sur toutes choses par inclination et propension naturelle.

Or,bien que l'estat de nostre nature humaine ne soit pas maintenant doué de la santé et droiture originelle que le premier homme avoit en sa creation, et qu'au contraire nous soyons grandement depravés par le peché,si est ce toutefois que la sainte inclination d'aymer Dieu sur toutes choses nous est demeuree, comme aussi la lumiere naturelle par laquelle nous connoissons que sa souveraine bonté est aymable sur toutes choses ; et n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, voire mesme par le seul discours naturel,ne ressente un certain eslan d'amour que la secrette inclination de nostre nature suscite au fond du coeur, par lequel, a la premiere apprehension de ce premier et souverain object,la volonté est prevenüe et se sent excitee a se complaire en iceluy.

Entre les perdrix il arrive souvent que les unes desrobent les oeufs des autres affin de les couver ²⁴⁸, soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre meres,soit pour leur stupidité qui leur fait mesconnoistre leurs oeufs propres. Et voicy chose estrange, mais neanmoins bien tesmoignee, car le perdreau qui aura esté esclos et nourri sous les aysles d'une perdrix estrangere, au premier reclam qu'il oyt de sa vraye mere qui avoit pondu l'oeuf duquel il est procedé, il quitte la perdrix larronnesse, se rend a sa premiere mere et se met a sa suite, par la correspondance qu'il a avec sa premiere origine ; correspondance toutefois qui ne paroissoit point, ains fut demeuree secrette, cachee et comme dormante au fond de la nature, jusques a la rencontre de son object, que soudain excitee, et comme reveilllee, elle fait son coup, et pousse l'appetit du perdreau a son premier devoir. Il en est de mesme, Theotime, de nostre coeur; car quoy qu'il soit couvé, nourri et eslevé emmi les choses corporelles, basses et transitoires,et, mar maniere de dire, sous les aysles de la nature, neanmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, a la premiere connoissance qu'il en reçoit, la naturelle et premiere inclination d'aymer Dieu, qui estoit comme assoupie et imperceptible, se resveille en un instant, et a l'improuveu paroist, comme une estincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle touchant nostre volonté, luy donne un eslan de l'amour supreme deu au souverain et premier Principe de toutes choses.

CHAPITRE XVII

Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aymer Dieu sur toutes choses

Les aigles ont un grand coeur et beaucoup de force a voler ; elles ont neanmoins incomparablement plus de veüe que de vol, et estendent beaucoup plus viste et plus loin leur regard que leurs aysles. Ainsi nos espritz,animés d'une sainte inclination naturelle envers la Divinité,ont bien plus de clarté en l'entendement pour voir combien elle est aymable, que de force en la volonté pour l'aymer ; car le peché a beaucoup plus debilité la volonté humaine qu'il n'a offusqué l'entendement, et la rebellion de l'appetit sensuel, que nous appellons concupiscence, trouble voirement l'entendement,mais c'est pourtant contre la volonté qu'il excite principalement la sedition et la revolte ;si que la pauvre volonté, des-ja toute infirme, estant agitée des continuelz assautz que la concupiscence luy livre, ne peut faire un si grand progres en l'amour divin, comme la rayson et inclination naturelle luy

²⁴⁸-Jr 17,11

suggerent qu'elle devoit faire. Helas, Theotime, quelz beaux tesmoignages, non seulement d'une grande connoissance de Dieu, mais aussi d'une forte inclination envers luy, ont esté laissés par ces grans philosophes, Socrate, Epictete ! Socrate, le plus loué d'entr'eux, connoissait clairement l'unité de Dieu, et avoit tant d'inclination a l'aymer que, comme saint Augustin tesmoigne ²⁴⁹, plusieurs ont estimé qu'il n'enseigna jamais la philosophie morale pour autre occasion que pour espurer les espritz, affin qu'ilz peussent mieux contempler le souverain bien qui est la tres unique Divinité. Et quant a Platon, il se declare asses en la celebre definition de la philosophie et du philosophe, disant que philosopher n'est autre chose qu'aymer Dieu, et que le philosophe n'estoit autre que l'amateur de Dieu. Que diray-je du grand Aristote, qui avec tant d'efficace approuve l'unité de Dieu et en a parlé si honorablement en tant d'endroitz ?

Mais, o Dieu eternel ! ces grans espritz qui avoyent tant de connoissance de la Divinité et tant de propension a l'aymer, ont tous manqué de force et de courage a la bien aymer. Par les creatures visibles *ilz ont conneu les choses invisibles de Dieu, voire mesme son eternelle vertu et Divinité*, dit le grand Apostre ²⁵⁰ ; *de sorte qu'ilz sont inexcusables, d'autant qu'ayant conneu Dieu, ilz ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ni ne luy ont pas fait action de graces*. Ilz l'ont certes aucunement glorifié, luy donnant des souverains tiltres d'honneur, mais ilz ne l'ont pas glorifié comme il le falloit glorifier, c'est à dire ilz ne l'ont pas glorifié sur toutes choses ; n'ayant pas eu le courage de ruiner l'idolatrie, ains communiquans avec les idolatres, retenans la verité qu'ilz connoissoient, en injustice, prisonniere dedans leurs coeurs, et preferans l'honneur et le vain repos de leurs vies a l'honneur qu'ilz devoient a Dieu, ilz se sont esvanouis en leurs discours.

N'est-ce pas grande pitié, Theotime, de voir Socrate, au recit de Platon, parler en mourant des dieux comme s'il y en avoit plusieurs ²⁵¹, luy qui sçavoit si bien qu'il n'y en avoit qu'un seul ? N'est ce pas chose deplorable que Platon ayt ordonné que l'on sacrifie a plusieurs dieux, luy qui sçavoit si bien la verité de l'unité divine ? Et Mercure Trismegiste n'est il pas lamentable, de lamenter et plaindre si laschement l'abolissement de l'idolatrie ²⁵², luy qui en tant d'entroitiz avoit parle si dignement de la Divinité ?

Mais sur tout j'admire le pauvre bon homme Epictete, duquel les propos et sentences sont si douces a lire en nostre langue, par la traduction que la docte et belle plume du Reverend Dom Jean de Saint François, Provincial de la Congregation des Feuillans es Gaules, a depuis peu exposée a nos yeux. ²⁵³ Car quelle compassion, je vous prie, de voir cet excellent philosophe parler parfois de Dieu avec tant de goust, de sentiment et de zele, qu'on le prendroit pour un Chretien sortant de quelque sainte et profonde meditation, et neanmoins ailleurs, d'occasion en occasion, mentionner les dieux la payenne ? Hé, ce bon homme, qui connoissoit si bien l'unité divine et avoit tant de goust de la bonté d'icelle, pourquoy n'a-il pas eu la sainte jalousie de l'honneur divin, affin de ne point gauchir ni dissimuler en un sujet de si grande importance ?

²⁴⁹-De Civit.8,3

²⁵⁰- Rm 1,20

²⁵¹- De Civit.8,12

²⁵²- De Civit. 8,23

²⁵³- Goulu, Dom Jean de Saint-François (1576-1629). *Les propos d'Epictète, recueillis par Arrian, Auteur Grec, son disciple. Translatez du Grec en François par Fr. J. D. S. F.* A Paris, chez Jean de Heuqueville, rue S.Jacques, a la Paix, 1609. Avec privilège du Roy. Ce livre est dédié "A la Reyne Marguerite." Les citations que le Saint emprunte à Epictète sont tirées de cette traduction de l'ouvrage d'Arrien, intitulé "*Arriani Comentariorum de Epicteti disputationibus Libri IV*".

En somme, Theotime, nostre chetive nature, navree par le péché, fait comme les palmiers que nous avons de deça, qui font voirement certaines productions imparfaites et comme des essais de leurs fruits, mais de porter des dattes entieres, meures et assaisonnees, cela est reservé pour des contrees plus chaudes. Car ainsy notre coeur humain produit bien naturellement certains commencemens d'amour envers Dieu, mais d'en venir jusques a l'aymer sur toutes choses, qui est la vraye maturité de l'amour deu a cette supreme Bonté, cela n'appartient qu'aux coeurs animés et assistés de la grace celeste et qui sont en l'estat de la sainte charité; et ce petit amour imparfait, duquel la nature en elle mesme sent les eslans, ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir, un vouloir qui voudroit mais qui ne veut pas, un vouloir sterile qui ne produit point de vrays effectz, un vouloir paralytique qui void la piscine salutaire du saint amour mais qui n'a pas la force de s'y *jetter* ²⁵⁴; et en fin, ce vouloir est un avorton de la bonne volonté, qui n'a pas la vie de la genereuse vigueur equise pour en effect preferer Dieu a toutes choses: dont l'Apostre, parlant en la personne du pecheur, s'escric : *le vouloir est bien en moy, mais je ne treuve pas le moyen de l'accomplir.* ²⁵⁵

CHAPITRE XVIII

Que l'inclination naturelle que nous avons d'aymer Dieu n'est pas inutile

Mais si nous ne pouvons pas naturellement aymer Dieu sur toutes choses, pourquoy donq avons-nous naturellement inclination a cela ? la nature est-elle pas vaine de nous inciter a un amour qu'elle ne nous peut donner ? pourquoy nous donne-elle la soif d'une eau si pretieuse, puisqu'elle ne peut nous en abbreuver ? Ha, Theotime, que Dieu nous a esté bon La perfidie que nous avons commise en l'offençant meritoit certes qu'il nous privast de toutes les marques de sa bienveillance, et de la faveur qu'il avoit exercee envers nostre nature, lhors qu'il imprima sur elle *la lumiere* de son divin visage et qu'il donna *a nos cœurs l'allegresse* ²⁵⁶ de se sentir enclins a l'amour de la divine Bonté, affin que les Anges, voyans ce miserable homme, eussent occasion de dire par compassion : *Est ce la, la creature de parfaite beauté, l'honneur de toute la terre ?* ²⁵⁷

Mais cette infinie debonnaireté ne sceut onques estre si rigoureuse envers l'ouvrage de ses mains. Il vit que nous etions environnés de *chair, un vent* qui se dissipe en *courant, et qui ne revient plus* ²⁵⁸; c'est pourquoy, selon les *entrailles de sa misericorde*, ²⁵⁹ il ne nous voulut pas du tout ruiner ni nous oster le signe de sa grace perdue, affin que le regardans, et sentant en nous cette arriance et propension a l'aymer, nous taschassions de ce faire, et que personne ne peust justement dire: *Qui nous monstrera le bien ?* ²⁶⁰ Car encor que par la seule inclination naturelle nous ne puissions pas parvenir au

²⁵⁴- Jn 5,7

²⁵⁵- Rm 7,18

²⁵⁶- Ps 4,7

²⁵⁷- Lm 2,15

²⁵⁸- Ps 77,39

²⁵⁹- Lc 1,78

²⁶⁰-Ps 4,6

bonheur d'aymer Dieu comme il faut, si est ce que, si nous l'employions fidèlement, la douceur de la piété divine nous donneroit quelque secours, par le moyen duquel nous pourrions passer plus avant; que si nous secondions ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous en fourniroit un autre plus grand, et nous conduiroit de bien en mieux, avec toute suavité; jusques au souverain amour auquel nostre inclination naturelle nous pousse : puisque c'est chose certaine qu'a celuy qui est ²⁶¹ *fidele en peu de chose* et qui fait ce qui est en son pouvoir, la benignité divine ne denie jamais son assistance pour l'avancer de plus en plus.

L'inclination donques d'aymer Dieu sur toutes choses que nous avons pas nature, ne demeure pas pour neant dans nos coeurs : car, quant a Dieu, il s'en sert comme d'une anse pour nous pouvoir plus suavement prendre et retirer a soy, et semble que, par cette impression, la divine Bonté tienne en quelque façon attachés nos coeurs, comme des petitz oyseaux, par un filet par lequel il puisse nous tirer quand il plaist a sa misericorde d'avoir pitié de nous ; et quant a nous, elle nous est un indice et memorial de nostre premier Principe et Createur, a l'amour duquel elle nous incite, nous donnant un secret advertissement que nous appartenons a sa divine Bonté. Tout de mesme que les cerfz ausquelz les grans princes font quelquefois mettre des colliers avec leurs armoiries, bien que par apres ilz les font lascher et mettre en liberté dans les forestz, ne laissent pas d'estre reconneus par quicomque les rencontre, non seulement pour avoir une fois esté pris par le prince duquel ilz portent les armes, mais aussi pour luy estre encore réservés : car ainsy conneut-on l'extreme viellesse d'un cerf qui fut rencontré, comme quelques historiens disent, trois cent ans apres la mort de Cesar, parce qu'on luy treuva un collier ou estoit la devise de Cesar, et ces motz : Cesar m'a lasché.

Certes, l'honorable inclination que Dieu a mise en nos ames, fait connoistre a nos amis et a nos ennemis que non seulement nous avons esté a nostre Createur, mais encor que, si bien il nous a laissés et laschés a la merci de nostre franc arbitre, neanmoins nous luy appartenons, et il s'est réservé le droit de nous reprendre a soy pour nous sauver, selon que sa sainte et suave Providence le requerra. C'est pourquoy le grand Prophete royal appelle cette inclination non seulement lumiere, parce qu'elle nous fait voir ou nous devons tendre, mais aussi joye et allegresse, parce qu'elle nous console en nostre egarement, nous donnant esperance que Celuy qui nous a empreinte et laissée cette belle marque de nostre origine, pretend encor et desire de nous y ramener et reduire, si nous sommes si heureux que de nous laisser reprendre a sa divine Bonté.

FIN DU PREMIER LIVRE

LIVRE SECOND

Histoire de la generation et naissance celeste du divin amour

²⁶¹ - Mt 25,21

CHAPITRE PREMIER

Que les perfections divines ne sont qu'une seule mais infinie perfection

Nous disons, quand le soleil a son lever est rouge et que tost apres il devient noir ou creux et enfoncé, ou bien, quand a son coucher il est blafastre, pasle, have, que c'est signe de pluye. Theotime, le soleil n'est ni rouge, ni noir, ni pasle, ni gris, ni verd : ce grand luminaire n'est point sujet a ces vicissitudes et changemens de couleurs, n'ayant pour toute couleur que sa tres claire et perpetuelle lumiere, laquelle, si ce n'est par miracle, est invariable; mais nous parlons de la sorte parce qu'il nous semble estre tel, selon la varieté des vapeurs qui sont entre luy et nos yeux, lesquelles le font paraistre de diverses façons.

Or nous devisons ainsy de Dieu, non tant selon ce qu'il est en luy mesme, comme selon ses oeuvres, par l'entremise desquelles nous le contemplons ; car sur nos diverses considerations nous le nommons differemment, comme s'il avoit une grande multitude de differentes excellences et perfections. Si nous le regardons entant qu'il punit les meschans, nous le nommons juste ; entant qu'il delivre le pecheur de sa misere, nous le preschons misericordieux ; entant qu'il créé toutes choses et fait plusieurs miracles, nous l'appellons tout puissant ; entant qu'il pratique exactement ses promesses, nous le publions veritable ; entant qu'il fait toutes choses en si bel ordre, nous l'appellons tout sage; et ainsy consecutivement, selon la varieté de ses oeuvres, nous luy attribuons une grande diversité de perfections. Mais cependant , en Dieu il n'y a ni varieté ni difference quelcomque de perfections, ains il est luy mesme une tres seule, tres simple et tres uniquement unique perfection ; car tout ce qui est en luy n'est que luy mesme, et toutes les excellences que nous disons estre en luy en une si grande diversité, elles y sont en une tres simple et tres pure unité. Et comme le soleil n'a aucune de toutes les couleurs que nous luy attribuons, ains une seule tres claire lumiere qui est par dessus toute couleur et qui rend visiblement colorees toutes les couleurs, aussi en Dieu il n'y a aucune des perfections que nous imaginons, ains une seule tres pure excellence qui est au dessus de toute perfection et qui donne la perfection a tout ce qui est parfait.

Or, de nommer parfaitement cette supreme excellence, laquelle en sa tres singuliere unité comprend, ains surmonte toutes excellences, cela n'est pas au pouvoir de la creature, ni humaine ni angelique: car, comme il est dit en l'Apocalypse, Nostre Seigneur a *un nom que personne ne sçait que luy mesme*,²⁶² parce que luy seul connoissant parfaitement son infinie perfection, luy seul aussi la peut exprimer par un nom proportionné; dont les Anciens ont dit que nul n'estoit vray theologien que Dieu, d'autant que nul ne peut connoistre totalement la grandeur infinie de la perfection divine, ni par consequent la presenter par paroles, sinon luy mesme. Et pour cela, Dieu respondant par l'Ange au pere de Samson, qui luy demandoit son nom: *Pourquoy demandes-tu mon nom*, dit-il, *qui est admirable* ?²⁶³ comme s'il voulait dire : Mon nom peut estre admiré, mais non pas prononcé par les

²⁶²- Ap 19,12

²⁶³- Jg 13,17

creatures ; il doit estre adoré, mais il ne peut estre compris que par moy, qui seul sçay proferer le propre nom par lequel au vray et naïvement j'exprime mon excellence. Nostre esprit est trop foible pour former une pensee qui puisse représenter une excellence tant immense, laquelle comprenant en sa tres simple et tres unique perfection, distinctement et parfaitement, toutes autres perfections en une façon infiniment excellente et eminente que nostre esprit ne peut penser, nous sommes forcés, pour parler aucunement a Dieu, d'user d'une grande quantité de noms, disant qu'il est bon, sage, tout puissant, vray, juste, saint, infini, immortel, invisible; et certes nous parlons veritablement : Dieu est tout cela ensemble, parce qu'il est plus que tout cela, c'est a dire il l'est en une sorte si pure, si excellente et si relevee, qu'en une tres simple perfection il a la vertu, force et excellence de toute perfection.

Ainsy la manne estoit une seule viande, laquelle comprenant en soy le goust et la vertu de toutes les autres viandes,²⁶⁴ on eut peu dire qu'elle avoit le goust du citron, du melon, du raisin, de la prune et de la poire; mais on eut encor plus veritablement dit qu'elle n'avoit pas tous ces goustz, ains un seul goust qui estoit le sien propre, lequel neanmoins contenoit en son unité tout ce qui pouvoit estre d'aggreable et desirable en toute la diversité des autres goustz; comme l'herbe dodecatheos, "laquelle," ce dit Pline²⁶⁵, "guerissant de toutes maladies," n'est ni rhubarbe, ni sené, ni rose, ni betoine, ni buglosse, ains un seul simple qui en l'unique simplicité de sa propriété a autant de force que tous les autres medicamens ensemble. O abisme des perfections divines, que vous estes admirable de posseder en une seule perfection l'excellence de toute perfection, en une façon si excellente que nul ne la peut comprendre, sinon vous mesme !

Nous en dirons beaucoup de choses, dit l'Escriture,²⁶⁶ et demeurerons courtz en paroles: la somme de tous discours, c'est qu'il est toutes choses. Si nous nous glorifions, a quoy nous servira cela ? car le Tout Puissant est sur toutes ses oeuvres. Benissans le Seigneur, exaltés-le tant que vous pourrés, car il surpasse toute loüange . Or, en l'exaltant reprenez vos forces, mais ne vous lasses pas pourtant ; car jamais vous ne le comprendrés. Non, Theotime, nous ne pouvons jamais le comprendre, puisque, comme dit saint Jean,²⁶⁷ il est plus grand que nostre coeur. Mays pourtant, que tout esprit loüe le Seigneur,²⁶⁸ le nommant de tous les noms les plus eminens qui se pourront trouver ; et pour la plus grande loüange que nous luy puissions rendre, confessons que jamais il ne peut estre asses loüé, et pour le plus excellent nom que nous luy puissions attribuer, protestons que son nom est sur tout nom,²⁶⁹ et que nous ne pouvons le dignement nommer.

²⁶⁴- Sg 16,20

²⁶⁵- Hist Nat 25,4

²⁶⁶- Qo 43,29

²⁶⁷- 1 Jn 3,20

²⁶⁸- Ps 150

²⁶⁹- Ph 2,9

CHAPITRE II

Qu'en Dieu il n'y a qu'un seul acte qui est sa propre divinité

Nous avons une grande diversité de facultés et habitudes, qui produisent aussi une grande variété d'actions, et ces actions une multitude non pareille d'ouvrages. Car ainsy sont diverses les facultés de voir, d'ouïr, de gouter, toucher, se mouvoir, se nourrir, entendre, ouïr, et les habitudes de parler, marcher, joüer, chanter, coudre, sauter, nager ; comme aussi les actions et les oeuvres qui proviennent de ces facultés et habitudes, sont grandement différentes.

Mays il n'en est pas de mesme en Dieu, car il n'y a en luy qu'une tres simple infinie perfection, et en cette perfection, qu'un seul tres unique et tres pur acte: ains, pour parler plus saintement et sagement, Dieu est une seule, tres souverainement unique et tres uniquement souveraine perfection ; et cette perfection est un seul acte tres purement simple et tres simplement pur, lequel n'estant autre chose que la propre essence divine, il est par consequent tous-jours permanent et eternel. Et neanmoins, chetives creatures que nous sommes, nous parlons des actions de Dieu comme s'il en faysoit tous les jours grande quantité et en grande variété, bien que nous sachions le contraire. Mays nous sommes forcés a cela, Theotime, par nostre imbecillité; car nous ne savons parler sinon selon ce que nous entendons, et nous entendons selon que les choses ont accoustumé de se passer parmi nous : or, d'autant qu'es choses naturelles il ne se fait presque point de diversité d'ouvrages que par diversité d'actions, quand nous voyons tant de besognes différentes, une si grande variété de productions, et cette multitude innumerable des exploitz de la puissance divine, il nous semble d'abord que cette diversité se fait par autant d'actes que nous voyons de differens effectz, et nous en parlons tout de mesme, pour parler plus a nostre ayse, selon notre pratique ordinaire et la coustume que nous avons d'entendre les choses. Et si, en cela nous n'offençons pas la verité ; car encor qu'en Dieu il n'y ait pas multitude d'actions, ains un seul acte qui est la Divinité mesme, cet acte toutefois est si parfait, qu'il comprend excellemment la force et la vertu de tous les actes quisembleroyent requis pour toute la diversité des effectz que nous voyons.

Dieu ne dit qu'un seul mot, et en vertu d'iceluy en un moment furent faitz le soleil, la lune et cette innombrable multitude d'astres, avec leurs différences en clarté, en mouvement, en influences:

Il dit, et soudain furent faitz

Tous ces ouvrages si parfaits. Ps 148,5

Un seul mot de Dieu remplit l'air d'oyseaux et la mer de poissons, fit esclorre de la terre toutes les plantes et tous les animaux que nous y voyons. Car encor que l'historien sacré, s'accommodant a nostre façon d'entendre, raconte²⁷⁰ que Dieu repeta souvent cette toute puissante parole: *Soit fait*, es journées de la creation du monde, neanmoins a proprement parler, cette parole fut tres unique; si que David l'appelle²⁷¹ un *souffle* ou *aspiration de la bouche divine*, c'est a dire un seul trait de son infinie volonté, lequel respand si puissamment sa vertu en la variété des choses créées, que pour cela nous le concevons comme s'il estoit multiplié et diversifié en autant de différences comme il y en a en ces effectz, quoy qu'en verité il soit tres unique et tres simple. Ainsy saint Chrysostome remarque que ce que Moïse a dit en

²⁷⁰ - Gn 1

²⁷¹ - Ps 32,6

plusieurs paroles, décrivant la création du monde, le glorieux saint Jean ²⁷² l'a exprimé en un seul mot, disant que *par le Verbe*, c'est à dire par cette Parole éternelle qui est le Filz de Dieu, *tout a esté fait*. Cette parole donques, Theotime, estant tres simple et tres unique, produit toute la distinction des choses; estant invariable, produit tous les bons changemens, et en fin,estant permanente en son éternité, elle donne succession,vicissitude, ordre, rang et sayson a toutes choses.

Imaginons, je vous prie, d'un costé un peintre qui fait l'image de la naissance du Sauveur (et j'ecris ceci es jours dediés a ce saint mystere) : il donnera sans doute mille et mille traitz de pinceau, et mettra non seulement des jours mais des semaines et des moys a façonner ce tableau, selon la variété des personnages et autres choses qu'il y veut représenter . Mais d'autre costé, voyons un imprimeur d'images qui, ayant mis sa feuille sur la planche taillée du mesme mystere de la Nativité,ne donnera qu'un seul coup de presse : en ce seul coup, Theotime,il fera tout son ouvrage, et soudain il tirera son image, laquelle en belle taille douce représentera tres agreablement tout ce qui a deu estre imaginé selon l'histoire sacree ; et bien qu'il n'ayt fait qu'un seul mouvement, son ouvrage toutefois portera grande quantité de personnages et d'autres choses différentes, bien distingués, chacune en son ordre, en son rang, en son lieu, en sa distance et en sa proportion ; et qui ne sçauroit pas le secret, il seroit tout étonné de voir sortir d'un seul acte une si grande variété d'effectz. Ainsi, Theotime, la nature, comme le peindre, multiplie et diversifie ses actes a mesure que ses besoignes sont différentes, et luy faut un grand tems pour faire des grans effectz ; mais Dieu, comme l'imprimeur, a donné l'estre a toute la diversité des creatures qui ont esté, sont et seront, par un seul trait de sa toute puissante volonté, tirant de son idee, comme de dessus une planche bien taillée, cette admirable différences de personnes et d'autres choses qui s'entresuivent es saysons, es aages, es siecles, chacun en son ordre, selon qu'elles devoient estre : cette souveraine unité de l'acte divin estant opposée a la confusion et au desordre, et non a la distinction ou variété, qu'elle employe, au contraire, pour en composer la beauté, reduisant toutes les différences et diversités a la proportion, et la proportion a l'ordre, et l'ordre a l'unité du monde, qui comprend toutes choses créées tant visibles qu'invisibles ; lesquelles toutes ensemble s'appellent univers, peut estre parce que toute leur diversité se réduit en unité, comme qui diroit unidivers, c'est à dire unique et divers, unique avec diversité et divers avec unité.

En somme, la souveraine unité divine diversifie tout, et sa permanente éternité donne vicissitude a toutes choses, parce que la perfection de cette unité estant sur toute différence et variété, elle a de quoy fournir l'estre a toute la diversité des perfections créées, et a la force de les produire. En signe de quoy, l'Escriture nous ayant rapporté ²⁷³ que Dieu au commencement dit: *Soyent faitz les luminaires au firmament du ciel, et qu'ilz separent le jour de la nuit, et qu'ilz soyent en signes, en tems, et jours et annees*, nous voyons encor maintenant cette perpetuelle revolution et entresuite de tems et de saysons qui durera jusques a la fin du monde, pour nous apprendre que, comme

Un mot de ses commandemens
Suffit a tous ces mouvemens.²⁷⁴

aussi le seul éternel vouloir de sa divine Majesté estend sa force de siecle en siecle et jusques aux siecles des siecles, pour tout ce qui a esté, qui est et sera éternellement, sans que chose quelcomque ayt estre que par ce seul tres unique, tres simple et tres éternel Acte divin ,*auquel soit honneur et gloire. Amen* ²⁷⁵

²⁷²- Jn 1,3

²⁷³- Gn 1,14

²⁷⁴- Ps 148,5

CHAPITRE III

De la Providence divine en general

Dieu donques, Theotime, n'a pas besoin de plusieurs actes, puisque un seul divin acte de sa toute puissante volonté suffit a la production de toute la variété de ses oeuvres, a rayson de son infinie perfection: mais nous autres mortelz avons besoin d'en traiter avec la methode et maniere d'entendre a laquelle nos petitz espritz peuvent arriver, selon laquelle, pour parler de la Providence divine, considerons, je vous prie, le regne du grand Salomon, comme un modele parfait de l'art de bien regner. Ce grand roy donq, sachant par l'inspiration celeste que la republique tient a la religion comme le cors a l'ame, et la religion a la republique comme l'ame au cors, il disposa a part soy de toutes les parties requises tant a l'establissement de la religion qu'a celuy de la republique. Et quant a la religion, il determina qu'il falloit edifier un Temple de telle et telle longueur, largeur, hauteur, tant de porches et parvis, tant de fenestres, et ainsy de tout le reste qui appartenoit au Temple ; puis, tant de sacrificateurs, tant de chantres et autres officiers du Temple. Et quant a la chose publique, il disposa de faire une mayson royale et une cour pour sa majesté, et en icelle tant de maistres d'hostelz, de gentilzhommes et autres courtisans ; et pour le peuple, des juges et autres magistratz qui exerçassent la justice. Puis, pour l'assurance du royaume et l'affermissement du repos public dont il jouissoit, il disposa d'avoir emmi la paix un puissant appareil de guerre, et a ces fins, deux cens cinquante chefz en diverses charges, quarante mille chevaux, et tout ce grand attelage que l'Escriture²⁷⁶ et les historiens tesmoignent.

Or, ayant ainsy disposé et fait estat a part soy de toutes les parties principales requises a son royaume, il vint a l'acte de la providence, et fit conte en son esprit de tout ce qui estoit requis pour edifier le Temple pour entretenir les officiers sacrés, les ministres et magistrats royaux et les gens de guerre dont il avoit fait le projet ; et se resolut d'envoyer a Hiram pour avoir les bois necessaires, de faire commerce au Peru,²⁷⁷ en Ophir²⁷⁸, et, en somme, de prendre tous les moyens convenables pour avoir toutes les choses requises pour l'entretènement et bonne conduite de son entreprise. Mais il ne s'arresta pas la, Theotime ; car apres avoir fait son projet et deliberé en soy mesme des moyens propres pour en venir a bout, venant a la pratique, il crea tous les officiers selon qu'il avoit disposé, et, par un bon gouvernement, il fit faire toutes les provisions requises a leur entretènement et a l'execution de leurs charges : de sorte qu'ayant la connoissance de l'art de bien regner, il executa la disposition qu'il avoit fait a part soy pour la creation de divers officiers, et mit en effect sa providence par le bon gouvernement vernement dont il usa; et par ainsy dire, son art de regner, qui consistoit en la disposition et en la providence ou prouvoyance, fut pratiqué par la creation des officiers et par le gouvernement et bonne conduite. Mais d'autant que la disposition est inutile sans la creation ou levée des officiers et que la

²⁷⁵- 1 Tm 1,17

²⁷⁶- 3 R 4,24 ; 2 Ch 8,10

²⁷⁷- D'après Sanctes Pagninus, Vatable, Générard et plusieurs autres exégètes du 16e ce serait de l'Amérique méridionale que Salomon aurait tiré l'or destiné à l'ornementation du Temple, et l'Ophir (en hébreu Peruaim) et le Pérou ne seraient qu'un même pays. Pinéda (*De rebus Salomonis*, lib 4 ch 16) et Cornelius a Lapide (in 3 R 9,28) rapportent les motifs sur lesquels repose l'opinion de ces auteurs, et la donnent comme l'une des deux probables.

²⁷⁸- 3 R 5,9

creation est vaine sans la providence qui regarde a ce qui est requis pour la conservation des officiers creés ou erigés, et qu'en fin cette conservation qui se fait par le bon gouvernement n'est autre chose que la providence effectuee, partant, non seulement la disposition mais aussi la creation et le bon gouvernement de Salomon, furent appellés du nom de providence: aussi ne disons-nous pas qu'un homme ayt de la providence, sinon quand il gouverne bien.

Or, maintenant, Theotime, parlans des choses divines selon l'impression que nous avons prise en la consideration des choses humaines, nous disons que Dieu ayant eu une eternelle et tres parfaite connoissance de l'art de faire le monde pour sa gloire, il disposa avant toutes choses en son divin entendement toutes les pieces principales de l'univers qui pouvoient luy rendre de l'honneur, c'est a dire la nature angelique et la nature humaine; et en la nature angelique, la varieté des hierarchies et des ordres que l'Escriture Sainte et les sacrés Docteurs nous enseignent; comme aussi entre les hommes, il disposa qu'il y auroit cette grande diversité que nous y voyons. Puis, en cette mesme eternité, il prouvent et fit estat a part soy de tous les moyens requis aux hommes et aux Anges pour parvenir a la fin a laquelle il les avoit destinés, et fit ainsy l'acte de sa providence; et sans s'arrester la, pour effectuer sa disposition il a reellement creé les Anges et les hommes, et pour effectuer sa providence il a fourni et fournit par son gouvernement tout ce qui est necessaire aux creatures raysonnables pour parvenir a la gloire: si que, pour le dire en un mot, la providence souveraine n'est autre chose que l'acte par lequel Dieu veut fournir aux hommes et aux Anges les moyens necessaires ou utiles pour parvenir a leur fin. Mais parce que ces moyens sont de diverses sortes, nous diversifions aussi le nom de la providence, et disons qu'il y a une providence naturelle, une autre surnaturelle; et celle ci, qu'elle est ou generale, ou speciale, ou particuliere.

Et parce que ci apres je vous exhorteray, Theotime, a joindre vostre volonté a la providence divine, tandis que je suis sur le discours d'icelle je vous veux dire un mot de la providence naturelle. Dieu donques voulant prouvoir l'homme des moyens naturels qui luy sont requis pour rendre gloire a sa divine Bonté, il a produit en faveur d'iceluy tous les autres animmaux et les plantes; et pour prouvoir aux autres animaux et aux plantes, il a produit varieté de terroirs, de saysons, de fontaines, de vens, de pluyes; et tant pour l'homme que pour les autres choses qui luy appartiennent, il a creé les elemens, le ciel et les astres, establiissant par un ordre admirable que presque toutes les creatures servent les unes aux autres reciproquement: les chevaux nous portent et nous les pansons; les brebis nous nourrissent et vestent, et nous les paissions; la terre envoye des vapeurs a l'air, et l'air des pluyes a la terre; la main sert au pied, et le pied porte la main. O, qui verroit ce commerce et traffiq general que les creatures font ensemble avec une si grande correspondance, de combien de passions amoureuses seroit-il esmeu envers cette souveraine Sagesse, pour s'ecrier: *Vostre Providence, o grand Pere eternel, gouverne toutes choses!*²⁷⁹ Saint Basile et saint Ambroise en leurs Exhamerons, le bon Louys de Grenade en son Introduction au Symbole, et Louis Richeome en plusieurs de ses beaux opuscules, donneront beaucoup de motifs aux ames bien nees pour proffiter en ce sujet.

Ainsy, cher Theotime, cette Providence touche tout, regne sur tout et reduit tout a sa gloire. Il y a toutefois certes, des cas fortuitz et des accidents inopinés; mais ilz ne sont ni fortuitz ni inopinés qu'a nous, et sont sans doute tres certains a la Providence celeste, qui les prevoit et les destine au bien public de l'univers. Or, ces cas fortuitz se font pas la concurrence de plusieurs causes, lesquelles, n'ayant point de naturelle alliance les uns aux autres, produisent une chacune son effect particulier, en telle sorte neanmoins que de leur rencontre reuscit un autre effect d'autre nature, auquel, sans qu'on l'ait peu prévoir, toutes ces causes differentes ont contribué. Il estoit, par exemple, raysonnable de chastier la

²⁷⁹ - Sg 14,3

curiosité du poëte Aeschilus, lequel ayant appris d'un devin qu'il mourroit accablé de la cheute de quelque mayson, se tint tout ce jour-la en une rase campagne pour eviter le destin; et demeurant ferme, teste nue, un faucon qui tenoit entre ses serres une tortue en l'air, voyant ce chef chauve et cuydant que ce fust la pointe d'un rocher, lascha la tortue droit sur iceluy, et voyla que Aeschilus meurt sur le champ, accablé de la mayson et escaille d'une tortue.²⁸⁰ Ce fut sans doute un accident fortuit car cet homme n'alla pas au champ pour mourir, ains pour eviter la mort; ni le faucon ne cuyda pas escraser la teste d'un poëte, ains le test et l'escaille de la tortue, pour par apres en devorer la chair : et neanmoins il arriva au contraire, car la tortue demeura sauve, et le pauvre Aeschilus mort. Selon nous, ce cas fut inopiné; mais au regard de la Providence, qui regardoit de plus haut et voyoit la concurrence des causes ce fut un exploit de justice par lequel la superstition de cet homme fut punie.

Les adventures de l'ancien Joseph furent admirables en varieté et en passages d'une extremité a l'autre : ses freres qui l'avoient vendu pour le perdre, furent tout estonnés de le voir devenu vice-roy, et apprehendoyent infiniment qu'il ne se ressentist du tort qu'ilz luy avoyent fait ²⁸¹: Mais non, leur dit-il, *ce n'est pas tant par vos menees que je suis envoyé ici,* ²⁸² comme par la Providence divine; *vous aves eu des mauvais desseins sur moy, mais Dieu les a reduitz a bien.* ²⁸³ Voyes vous, Theotime, le monde eust appellé fortune ou evenement fortuit ce que Joseph dit estre un projet de la Providence souveraine, qui range et reduit toutes choses a son service: et il en est ainsy de tout ce qui se passe au monde, et mesme des monstres, la naissance desquelz rend les oeuvres accomplies et parfaittes plus estimables, produit de l'admiration et provoque a philosopher et faire plusieurs bonnes pensees, et, en somme, ils tiennent lieu en l'univers comme les ombres es tableaux, qui donnent grace et semblent relever la peinture.

CHAPITRE IV

De la providence surnaturelle que Dieu exerce envers les creatures raysonnables

Tout ce que Dieu a fait est destiné au salut des hommes et des Anges : mais voyci l'ordre de sa providence pour ce regard, selon que, par l'attention aux Saintes Escritures et a la doctrine des Anciens, nous le pouvons descouvrir, et que nostre foiblesse nous permet d'en parler.

Dieu conneut eternellement qu'il pouvoit faire une quantite innumerable de creatures, en diverses perfections et qualités, ausquelles il se pourroit communiquer; et considerant qu'entre toutes les façons de se communiquer il n'y avoit rien de si excellent que de se joindre a quelque nature créée, en telle sorte que la creature fust comme entee et inseree en la Divinité, pour ne faire avec elle qu'une seule personne, son infinie bonté, qui de soy mesme et par soy mesme est portee a la communication, se resolut et determina d'en faire une de cette maniere; affin que, comme eternellement il y a une communication essentielle en Dieu, par laquelle le Père communique toute son infinie et indivisible

²⁸⁰ - Pline, Hist Nat 10,3

²⁸¹ - Gn 45,15

²⁸² - Gn 45,8

²⁸³ - Gn 1,20

Divinité au Filz en la produisant, et le Pere et le Filz ensemble, produisans le Saint Esprit luy communique aussi leur propre unique Divinité, de mesme cette souveraine Douceur fust aussi communiquee si parfaitement hors de soy a une creature, que la nature créée et la Divinité; gardant une chacune leurs propriétés, fussent néanmoins tellement unies ensemble qu'elles ne fussent qu'une mesme personne.

Or, entre toutes les creatures que ceztte souveraine toute puissance pouvoit produire, elle treuva bon de choisir la mesme humanité que du despuis par effect fut jointe a la Personne de Dieu le Filz, a laquelle elle destina cet honneur incomparable de l'union personnelle a sa divine Majesté, affin qu'éternellement elle jouist par excellence des thresors de sa gloire infinie. Puis ayant ainsy preferé pour ce bonheur l'humanité sacree de nostre Sauveur, la supreme Providence disposa de ne point retenir sa bonté en la seule Personne de ce Filz bienaymé, ains de la respandre en sa faveur sur plusieurs autres creatures; et sur le gros de cette innumerable quantité de choses qu'elle pouvoit produire, elle fit choix de creer les hommes et les Anges, comme pour tenir compaignie a son Filz, participer a ses graces et a sa gloire, et l'adorer et louer éternellement. Et parce que Dieu vit qu'il pouvoit faire en plusieurs façons l'humanité de son Filz en le rendant vray homme, comme, par exemple, la creant de rien, non seulement quant a l'ame mays aussi quant au cors, ou bien formant le cors de quelque matiere precedente, comme il fit celuy d'Adam et d'Eve, ou bien par voye de generation ordinaire d'homme et de femme, ou bien en fin par generation extraordinaire d'une femme sans homme, il delibera que la chose se feroit en cette façon; et entre toutes les femmes qu'il pouvoit choisir a cette intention, il esleut la tressainte Vierge Nostre Dame, par l'entremise de laquelle le Sauveur de nos ames seroit non seulement homme, mais enfant du genre humain.

Outre cela, la sacree Providence determina de produire tout le reste des choses tant naturelles que surnaturelles, en faveur du Sauveur, affin que les Anges et les hommes peussent en le servant participer a sa gloire; en suite dequoy, bien que Dieu voulut creer tant les Anges que les hommes avec le franc-arbitre, libres d'une vraye liberté pour choisir le bien et le mal, si est-ce néanmoins que, pour tesmoigner que de la part de la Bonté divine, ilz estoient dediés au bien et a la gloire, elle les crea tous en justice originelle, laquelle n'estoit autre qu'un amour tres suave qui les dispoit, contournoit et acheminoit a la felicité éternelle.

Mays parce que cette supreme Sagesse avoir deliberé de tellement mesler cet amour originel avec la volonté de ses creatures, que l'amour ne forçast point la volonté, ains luy laissast sa liberté, il previt qu'une partie, mays la moindre, de la nature angelique, quittant volontairement le saint amour, perdoit par consequent la gloire. Et parce que la nature angelique ne pourroit faire ce peché que par une malice expresse, sans tentation ni motif quelconque qui la peust excuser, et que d'ailleurs une beaucoup plus grande partie de cette mesme nature demeureroit ferme au service du Sauveur, partant, Dieu, qui avoit si amplement glorifié sa misericorde au dessein de la creation des Anges, voulut aussi magnifier sa justice, et en la fureur de son indignation resolut d'abandonner pour jamais cette triste et malheureuse troupe de perfides, qui en la furie de leur rebellion l'avoient si vilainement abandonné.

Il previt bien aussi que le premier homme abuseroit de sa liberté, et quittant la grace il perdroit la gloire; mais il ne voulut pas traiter si rigoureusement la nature humaine, comme il delibera de traiter l'angelique. C'estoit la nature humaine de laquelle il avoit resolu de prendre une piece bien heureuse pour l'unir a sa Divinité; il vit que c'estoit une nature imbecille, *un vent qui va et ne revient pas*,²⁸⁴ c'est a dire qui se dissipe en allant; il eut esgard a a surprise que Satan avoit faite au premier

²⁸⁴ - Ps 77,39

homme et a la grandeur de la tentation qui le ruina; il vit que toute la race des hommes perissoit par la faute d'un seul: si que, par ces raysons, il regarda nostre nature en pitié et se resolut de la prendre a merci.

Mais affin que la douceur de sa misericorde fust ornee de la beauté de sa justice, il delibera de sauver l'homme par voye de redemption rigoureuse, laquelle ne se pouvant bien faire que par son Filz, il establit qu'iceluy rachetteroit les hommes non seulement par une de ses actions amoureuses qui eust esté plus que tres suffisante a rachetter mille millions de mondes, mais encor par toutes les innombrables actions amoureuses et passions douloureuses qu'il feroit et souffriroit, *jusques a la mort et la mort de la croix*,²⁸⁵ a laquelle il le destina, voulant qu'ainsy il se rendist compaignon de nos miseres, pour nous rendre par apres compaignon de sa gloire. *Montrant* en cette sorte *les richesses de sa bonté*,²⁸⁶ par cette *redemption copieuse*,²⁸⁷ abondante, surabondante, magnifique et excessive, laquelle nous a acquis et comme reconquesté tous les moyens necessaires pour parvenir a la gloire, de sorte que personne ne puisse jamais se douloir comme si la misericorde divine manquoit a quelqu'un.

CHAPITRE V

Que la providence celeste a prouveu aux hommes une redemption tres abondante

Or, disant, Theotime, que Dieu avoit veu et voulu une chose premierement, et puis secondement une autre, observant ordre en ses volontés, je l'ay entendu selon qu'il a esté déclaré cy devant ;²⁸⁸ a sçavoir, qu'encor que tout s'est passé en un tres seul et tres simple acte, neanmoins par iceluy, l'ordre, la distinction et la dependance des choses n'a pas esté moins observé que s'il eust eu plusieurs actes en l'entendement et volonté de Dieu. Estant donq ainsy, que toute volonté bien disposee qui se determine de vouloir plusieurs objectz esgalement presens, ayme mieux, et avant tous, celui qui est le plus aymable, il s'ensuit que la souveraine Providence faisant son eternel projet et dessein de tout ce qu'elle produiroit, elle voulut premierement et ayma, par une preference d'excellence, le plus aymable object de son amour, qui est nostre Sauveur; et puis, par ordre les autres creatures, selon que plus ou moins elles appartiennent au service, honneur et gloire d'iceluy.

Ainsy tout a esté fait pour ce divin homme, qui pour cela est appellé *aisné de toute creature*, possédé²⁸⁹ par la divine Majesté *au commencement des voyes d'icelle, avant qu'elle fit chose quelconque*,²⁹⁰ *créé au commencement, avant les siecles*:²⁹¹ *car en luy toutes choses sont faittes, et il est avant tous, et toutes choses sont establies en luy, et il est le chef de toute l'Eglise, tenant en tout et*

²⁸⁵- Ph 2,8

²⁸⁶- Rm 2,4 ; 9,23

²⁸⁷- Ps 129, 7

²⁸⁸- Ch 2

²⁸⁹- Col 1,15

²⁹⁰- Pr 8,22

²⁹¹- Qo 24,14

*par tout la primauté.*²⁹² On ne plante principalement la vigne que pour le fruit;et partant,le fruit est le premier désiré et pretendu, quoy que les feuilles et les fleurs precedent en la production. Ainsy le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine et en ce projet eternel que la divine Providence fit de la production des creatures; et en contemplation de ce fruit desirable fut plantee la vigne de l'univers et establie la succession de plusieurs generations,qui a guise de feuilles et de fleurs, le devoient preceder, comme avant coureurs et preparatifz convenables a la production de ce raisin que l'Espouse sacree lüe tant es Cantiques,²⁹³ et la liqueur duquel *res-jouit Dieu et les hommes.*²⁹⁴

Mays donq maintenant, mon Theotime, qui doutera de l'abondance des moyens de salut, puisque nous avons un si grand Sauveur, en consideration duquel nous avons esté faitz,et par les merites duquel nous avons esté rachetés ? Car *il est mort pour tous*, parce que *tous estoyent mortz* ;²⁹⁵ et sa misericorde a esté plus salutaire pour racheter la race des hommes, que la misere d'Adam n'avoit esté veneneuse pour la perdre. Et tant s'en faut que le peché d'Adam ayt surmonté la debonnaireté divine,que tou au contraire il l'a excitee et provoquee: si que par une suave et tres amoureuse antiperistase et contention, elle s'est revigoree a la presence de son adversaire, et comme ramassant ses forces pour vaincre, elle a fait *surabonder la grace ou l'iniquité avoit abondé* ;²⁹⁶ de sorte que la sainte Eglise, par un saint exces d'admiration, s'escrie, la veille de Pasques : " O peché d'Adam, a la verité necessaire,qui a esté effacé par la mort de Jesus Christ; o coulpe bien heureuse, qui a merité d'avoir un tel et si grand Redempteur !" Certes, Theotime, nous pouvons dire comme cet ancien: (Thémistocle. Cf Plotarque, *Vita Themistocl.* 24) " Nous estions perdus, si nous n'eussions esté perdus ;" c'est a dire, nostre perte nous a esté a prouffit, puisqu'en effect la nature humaine a receu plus de graces par la redemption de son Sauveur,qu'elle n'en eust jamais receu par l'innocence d'Adam,s'il eust perseveré en icelle.

Car encor que la divine Providence ait laissé en l'homme des grandes marques de sa severité parmi la grace mesme de sa misericorde, comme par exemple, la necessité de mourir, les maladies, les travaux, la rebellion de la sensualité,si est-ce que la faveur celeste surnageant a tout cela, prend playsir de convertir toutes ces miseres au plus grand prouffit de ceux qui l'ayment,²⁹⁷ faisant naistre la patience sur les travaux,le mespris du monde sur la necessité de mourir, et mille victoires sur la concupiscence : et comme l'arc-en-ciel touchant l'espine aspalatus la rend plus odorante que les lys,²⁹⁸ aussi la redemption de Nostre Seigneur touchant nos miseres, elle les redn plus utiles et aymables que n'eust jamais esté l'innocence originelle. Les Anges ont *plus de joye au ciel*, dit le Sauveur,²⁹⁹ *sur un pecheur penitent, que sur nonante neuf justes , qui n'ont pas besoin de penitence* : et de mesme, l'estat de la redemption vaut cent fois mieux que celuy de l'innocence. Certes,en l'arrousement du sang de Nostre Seigneur, fait par *l'hysope* de la Croix, nous avons esté *remis en une blancheur*

²⁹²- Col 1,16

²⁹³- Ct 1,13

²⁹⁴- Jg 9,13

²⁹⁵- 2 Co 5,14

²⁹⁶- Rm 5,20

²⁹⁷- Rm 8,28

²⁹⁸- Pline Hist Nat 12,24

²⁹⁹- Lc 15,7

incomparablement plus excellente que celle de la *neige* de l'innocence,³⁰⁰ sortans,comme Naaman,³⁰¹ du fleuve de salut, plus purs et nets que si jamais nous n'eussions esté ladres; affin que la divine Majesté, ainsi qu'elle nous a ordonné de faire, ne fust pas *vaincue par le mal, ains vainquist le mal par le bien*,³⁰² que sa *misericorde*, comme une huyle sacree, se tinst *au dessus de jugement*,³⁰³ et que ses *miserations* surmontassent *toutes ses oeuvres*.³⁰⁴

CHAPITRE VI

De quelques faveurs speciales exercees en la redemption des hommes par la divine Providence

Dieu, certes,monstre admirablement la richesse incomprehensible de son pouvoir, en cette si grande varieté de choses que nous voyons en la nature, mays il fait encor plus magnifiquement paroistre les thresors infinis de sa bonté, en la difference non pareille des biens que nous reconnoissons en la grace. Car, Theotime, il ne s'est pas contenté, en l'exces sacré de sa misericorde, d'envoyer a son peuple,c'est a dire, au genre humain, une redemption generale et universelle, par laquelle un chacun peut estre sauvé ; mais il l'a diversifié en tant de manieres,que sa liberalité reluisant en toute cette variété,cette varieté reciproquement embellit aussi sa liberalité.

Ainsy il destina premierement pour sa tressainte Mere une faveur digne de l'amour d'un Filz qui,estant tout sage,tout puissante et tout bon, se devoit preparer une Mere a son gré: et partant, il voulut que sa redemption luy fust appliquee par maniere de remede preservatif, affin que le peché, qui s'escouloit de generation en generation, ne parvinst point a elle. De sorte qu'elle fut rachetee si excellemment, qu'encor que par apres le torrent de l'iniquité originelle vinst rouler ses ondes infortunees sur la conception de cette sacree Dame, avec autant d'impetuosité comme il eust fait sur celle des autres filles d'Adam, si est-ce qu'estant arrivé la, il ne passa point outre, ains s'arresta court, comme fit anciennement le Jourdain du tems de Josué,³⁰⁵ et pour le mesme respect : car ce fleuve retint son cours en reverence du passage de l'Arche de l'alliance, et le peché originel retira ses eaux, reverant et redoutant la presence du vray Tabernacle de l'eternelle alliance.

De cette maniere donques, Dieu destourna de sa glorieuse Mere toute *captivité*,³⁰⁶ luy donnant le bonheur des deux estatz de la nature hummaine, puisqu'elle eut l'innocence que le premier Adam avoit perdue, et jouit excellemment de la redemption que le second luy acquit; en suite dequoy, comme un jardin d'eslite qui devoit porter le fruit de vie,elle fut rendue florissante en toutes sortes de perfections, ce Filz de l'amour eternel ayant ainsy paré sa Mere *de robbe d'or,recamee en belle*

³⁰⁰- Ps 1,9

³⁰¹- 4 R 5,14

³⁰²- Rm 12,21

³⁰³- Jc 2,13

³⁰⁴-Ps 144,9

³⁰⁵- Jos 3,16

³⁰⁶- Ps 135,1

variété, afin qu'elle fust *la Reine de sa dextre*,³⁰⁷ c'est à dire, la première de tous les esleuz qui jouiroit *des delices de la dextre divine*.³⁰⁸ Si que cette Mere sacrée, comme toute réservée à son Filz, fut par luy rachetée, non seulement de la damnation, mais aussi de tout peril de la damnation, luy assurant la grace et la perfection de la grace; en sorte qu'elle marchast comme une belle *aube qui, commençant à poindre*,³⁰⁹ *va continuellement croissant en clarté jusques au plein jour*.³¹⁰ Redemption admirable, chef d'oeuvre de Redempteur et la première de toutes les redemptions, par laquelle le Filz, d'un coeur vrayement filial, prevenant sa Mere *es benedictions de douceur*,³¹¹ il la preserve non seulement du péché, comme les Anges, mais aussi de tout peril de péché et de tous les divertissemens et retardemens de l'exercice du saint amour. Aussi proteste-t-il qu'entre toutes les creatures raysonnables qu'il a choisies, cette Mere est son *unique colombe, sa toute parfaite, sa toute chere Bien-aymee*,³¹² hors de tout parangon et de toute comparaison. Dieu disposa aussi d'autres faveurs pour un petit nombre de rares creatures qu'il vouloit mettre hors du danger de la damnation, comme il est certain de saint Jean Baptiste, et tres probable de Hieremie et de quelques autres, que la divine Providence alla saisir dans le ventre de leur mere, et des lors les établit en la perpetuité de sa grace afin qu'ilz demeurassent fermes en son amour, bien que sujetz aux retardemens et péchés venielz, qui sont contraires à la perfection de l'amour et non à l'amour mesme. Et ces ames en comparaison des autres, sont comme des reynes, tousjours couronnées de charité, qui tiennent le rang principal en l'amour du Sauveur, apres sa Mere, laquelle est la Reyne des reynes; Reyne, non seulement couronnée d'amour, mais de la perfection de l'amour, et, qui plus est, couronnée de son Filz propre qui est le souverain object de l'amour, puisque *les enfans sont la couronne* de leurs peres et meres.³¹³

Il y a encor d'autres ames, lesquelles Dieu disposa de laisser pour un tems exposees, non au peril de perdre le salut, mais bien au peril de perdre son amour; ains il permit qu'elles le perdissent en effect, ne leur assurant point l'amour pour toute leur vie, ains seulement pour la fin d'icelle et pour certain tems precedent. Tels furent les Apostres, David, Magdeleine et plusieurs autres, qui pour un tems demeurèrent hors de l'amour de Dieu; mais en fin, estans une bonne fois convertis,³¹⁴ furent confirmés en la grace jusques à la mort: de sorte que des lors, demeurans voirement sujetz à quelques imperfections, ilz furent toutefois exemptz de tout péché mortel, et par consequent du peril de perdre le divin amour; et furent comme des amies sacrées de l'Espoux celeste, parees voirement de la robe nuptiale de son tressaint amour, mais non pas pourtant couronnées, parce que la couronne est un ornement de la teste, c'est à dire de la première partie de la personne; or, la première partie de la vie des ames de ce rang ayant esté sujette à l'amour des choses terrestres, elles ne

³⁰⁷- ps 44,10

³⁰⁸- Ps 15,11

³⁰⁹-Ct 6,9

³¹⁰- Pr 4,18

³¹¹- Ps 20,4

³¹²- Ct 6,8 ; 7,6

³¹³-Pr 17,6

³¹⁴- Lc 22,32

peuvent porter la couronne de l'amour celeste, ains leur suffit d'en porter la robe, qui les rend capables du lit nuptial de l'Espoux divin et d'estre eternellement bienheureuses avec luy.

CHAPITRE VII

Combien la providence sacree est admirable en la diversité des graces
qu'elle distribue aux hommes.

Il y eut donq en la Providence eternelle une faveur incomparable pour la Reyne des reynes, *Mere de tres belle dilection* ³¹⁵ et toute tres uniquement parfaite. Il en eut aussi des speciales pour les autres. Mays apres cela, cette souveraine Bonté respandit une abondance de graces et benedictions sur toute la race des hommes et la nature des Anges, de laquelle tous ont esté arrous s comme d'une *pluye qui tombe sur les bons et les mauvais*; ³¹⁶ tous ont esté esclair s comme d'une lumiere *qui illumine tout homme venant en ce monde*; ³¹⁷ tous ont receu leur part, comme d'une semence *qui tombe non seulement sur la bonne terre, mays emmi les chemins, entre les espines et sur les pierres*; ³¹⁸ *affin que tous fussent inexcusables* ³¹⁹ devant le Redempteur, s'ilz n'employent cette tres abondante redemption pour leur salut.

Mais pourtant, Theotime, quoy que cette tres abondante suffisance de graces soit ainsi versee sur toute la nature humaine, et qu'en cela nous soyons tous esgaux qu'une riche abondance de benedictions nous est offerte a tous, si est-ce neanmoins que la varieté de ces faveurs est si grande, qu'on ne peut dire qui est plus admirable, ou la grandeur de toutes les graces en une si grande diversité, ou la diversité de tant de grandeurs. Qui ne void qu'entre les Chrestiens les moyens de salut sont plus grans et puissans qu'entre les barbares, et que parmi les Chrestiens il y a des peuples et des villes ou les pasteurs sont plus fructueux et capables ? Or, de nier que ces moyens exterieurs ne soient pas des faveurs de la Providence divine, ou de revoquer en doute qu'ilz ne contribuent pas au salut et a la perfection des ames, ce seroit estre ingrat envers la Bonté celeste, et desmentir la veritable experience qui nous fait voir que, pour l'ordinaire, ou ces moyens exterieurs abondent, les interieurs ont plus d'effect et reussissent mieux.

Certes, comme nous voyons qu'il ne se treuve jamais deux hommes parfaitement semblables es dons naturelz, aussi ne s'en treuve-il jamais de parfaitement esgaux es surnaturelz. Les Anges, comme le grand saint Augustin et saint Thomas ³²⁰ asseurent, receurent la grace selon la varieté de leurs

³¹⁵- Qo 24,24

³¹⁶- Mt 5, 45

³¹⁷- Jn 1,9

³¹⁸- Mt 13,3

³¹⁹- Rm 1,20

³²⁰- Ia qu.62 art 6 ; les paroles de saint Augustin (De Civitate Dei 11,9,16 et 12,9) renferment implicitement la doctrine enseignée par saint Thomas sur cette question.

conditions naturelles: or, ils sont tous, ou de différente espee, ou au moins de diverses conditions, puisqu'ilz sont distingués les uns des autres; donques, autant qu'il y a d'Ange, il y a aussi de graces différentes. Et bien que, quant aux hommes, la grace ne soit pas donnée selon leurs conditions naturelles, toutefois la divine Douceur, prenant plaisir et, par manière de dire, s'esgayant en la production des graces, elle les diversifie en infinies façons, affin que de cette variété se fasse le bel email de sa redemption et misericorde: dont l'Eglise chante en la feste de chascun Confesseur Evesque: *Il ne s'en est point treuvé de semblable a luy.*³²¹ Et comme au Ciel, *nul ne sçait le nom nouveau sinon celui qui le reçoit,*³²² parce que chacun des Bienheureux a le sien particulier selon l'estre nouveau de la gloire qu'il acquiert, ainsy en terre chacun reçoit une grace si particuliere, que toutes sont diverses. Aussi nostre Sauveur compare sa grace aux *perles,*³²³ lesquelles, comme dit Plin, ³²⁴ s'appellent autrement unions, parce qu'elles sont tellement uniques une chacune en ses qualités, qu'il ne s'en treuve jamais deux qui soyent parfaitement pareilles; et *comme une estoile est différente de l'autre en clarté,*³²⁵ ainsy seront differens les hommes les uns des autres en la gloire, signe evident qu'ilz l'auront esté en la grace. Or cette variété en la grace, ou cette grace en la variété, fait une tres sacree beauté et tres suave harmonie qui res-jouit toute la sainte cité de Hierusalem la celeste.

Mais il se faut bien garder de jamais rechercher pourquoy la supreme Sagesse a departi une grace a l'un plustost qu'a l'autre, ni pourquoy il fait abonder ses faveurs en un endroit plustost qu'en l'autre: non, Theotime, n'entrés jamais en cette curiosité; car ayans tous suffisamment, ains abondamment, ce qui est requis pour le salut, quelle rayson peut avoir homme du monde de se plaindre, s'il plait a Dieu de departir ses graces plus largement aux uns qu'aux autres? Si quelqu'un s'enqueroit pourquoy Dieu fait les melons plus gros que les frayses, ou les lys plus grans que les violettes, pourquoy le romarin n'est pas une rose, ou pourquoy l'oeillet n'est pas un souci, pourquoy le paon est plus beau qu'une chauve-souris, ou pourquoy la figue est douce et le citron aigrelet, on se mocqueroit de ses demandes et on luy diroit: pauvre homme, puisque la beauté du monde requiert la variété, il faut qu'il y ait des différentes et inegales perfections es choses, et que l'une ne soit pas l'autre; c'est pourquoy les unes sont petites les autres grandes, les unes aigres, les autres douces, les unes plus, et les autres moins belles. Or c'en est de mesme es choses surnaturelles: *chaque personne a son don, un ainsy, et l'autre ainsy,*³²⁶ dit le Saint-Esprit. C'est donq une impertinence de vouloir rechercher pourquoy saint Paul n'a pas eu la grace de saint Pierre, ni saint Pierre celle de saint Paul; pourquoy saint Anthoine n'a pas esté saint Athanase, ni saint Athanase saint Hierosme: car on respondroit a ces demandes que l'Eglise est un jardin diapré de fleurs infinies, il y en faut donq de diverses grandeurs, de diverses couleurs, de diverses odeurs, et, en somme de différentes perfections; toutes ont leur prix, leur grace et leur esmail, et toutes, en l'assemblage de leurs variétés, font une tres agreable perfection de beauté.

³²¹- Qo 44,20

³²²- Ap 2,17

³²³- Mt 13,45

³²⁴- Hist Nat 9,35

³²⁵- 1 Co 15,41

³²⁶- 1 Co 7,7

CHAPITRE VIII

Combien Dieu desire que nous l'aymions

Bien que la redemption de Sauveur nous soit appliquee en autant de differentes façons comme il y a d'ames, si est-ce néanmoins que l'amour est le moyen universel de nostre salut, qui se mesle par tout et sans lequel rien n'est salutaire, ainsi que nous dirons ailleurs.³²⁷ Aussi le *Cherubin* fut mis *a la porte du paradis* terrestre avec son *espee flamboyante*,³²⁸ pour nous apprendre que nul n'entrera au Paradis celeste qu'il ne soit transpercé du glaive de l'amour. Pour cela, Theotime, le doux Jesus, qui nous a rachetés par son sang, desire infiniment que nous l'aymions, affin que nous soyons eternellement sauvés, et desire que nous soyons sauvés, affin que nous l'aymions eternellement, son amour tendant a nostre salut et nostre salut a son amour. Hé, dit-il,³²⁹ *je suis venu pour mettre le feu au monde, que pretens-je sinon qu'il arde?* Mais pour declarer plus vivement l'ardeur de ce désir, il nous commande cet amour en termes admirables: *Tu aymeras*, dit-il,³³⁰ *le Seigneur ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ton ame, de toutes tes forces, c'est le premier et le plus grand commandement.* Vray Dieu, Theotime, que le coeur divin est amoureux de nostre amour! Ne suffisoit-il pas qu'il eust publié une permission par laquelle il nous eust donné congé de l'aymer, comme Laban permit a Jacob d'aymer sa belle Rachel et de la gagner a son service? Mais non, il declare plus avant sa passion amoureuse envers nous, et nous commande de l'aymer de tout nostre pouvoir, affin que la consideration de sa Majesté et de nostre misere, qui font une tant infinie disparité et inegalité de luy a nous, ni autre pretexte quelconque, ne nous divertist de l'aymer. En quoy il tesmoigne nien, Theotime, qu'il ne nous a pas laissé l'inclination naturelle de l'aymer, pour neant; car affin qu'elle ne soit oyseuse, il nous presse de l'employer par ce commandement general, et affin que ce commandement puisse estre pratiqué, il ne laisse homme qui vive auquel il ne fournisse abondamment tous les moyens requis a cet effect.

Le soleil visible touche tout de sa chaleur vivifiante, et comme l'amoureux universel des choses inferieures, il leur donne la vigueur requise pour faire leurs productions; et de mesme la Bonté divine anime toutes les ames et encourage tous les coeurs a son amour, *sans que homme quelcomque soit caché a sa chaleur.*³³¹ *La Sapience* éternelle, dit Salomon,³³² *presche tout en public, elle fait retentir sa voix emmi les places, elle crie et recrie devant les peuples, elle prononce ses paroles es portes des villes, elle dit: Jusques a quand sera-ce, o petitiz enfans, que vous aymeres l'enfance? et jusques a quand sera-ce que les forcenés desireront les choses nuisibles, et que les imprudens haïront la science? Convertisses-vous, revenez a moy sur cet advertissement. Hé, voyci que je*

³²⁷- Liv 10 ch 1 et liv 11

³²⁸- Gn 3,24

³²⁹- Lc 12,49

³³⁰- Mt 22,37

³³¹-Ps, 18,7

³³²- Pr 1,20

vous offre mon esprit et je vous monstrey ma parole. Et cette mesme Sapience poursuit en Ezechiel, ³³³ disant : *Que personne ne die, je suis emmi les peches, et comment pourray-je revivre ? ah non ! car voyci que Dieu dit: Je suis vivant, et aussi vray que je vis, je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse de sa voÿe et qu'il vive.* Or, vivre selon Dieu, c'est aymer ; et *qui n'ayme pas, il demeure en la mort.* ³³⁴ Voyés donq, Theotime, si Dieu desire que nous l'aymions. Mais il ne se contente pas d'annoncer ainsy son extreme desir d'estre aymé, en public, en sorte que chacun puisse avoir part a son aymable semonce; ains il va mesme de porte en porte hurtant et frappant, protestant que *si quelqu'un ouvre, il entrera chez luy et soupera avec luy,* ³³⁵ c'est a dire, il luy tesmoignera toute sorte de bienveillance.

Or, qu'est-ce a dire tout cela, Theotime, sinon que Dieu ne nous donne pas seulement une simple suffisance de moyens pour l'aymer, et en l'aymant nous sauver, mais que c'est une suffisance riche, ample, magnifique, et telle qu'elle doit estre attendue d'une si grande bonté comme est la sienne ? Le grand Apostre parlant au pecheur obstiné: *Mesprises-tu, dit-il,* ³³⁶ *les richesses de la bonté, patience et longanimité de Dieu ? Ignores-tu que la benignité de Dieu t'amene a penitence ? Mays toy, selon ta dureté et ton coeur impenitent, tu te fays un thresor d'ire au jour de l'ire.* Mon cher Theotime, Dieu n'exerce pas donques un simple suffisance de remedes pour convertir les obstinés, mais employe a cela *les richesses de sa bonté.* L'Apostre, comme vous voyes, oppose *les richesses de la bonté de Dieu* aux *thresors* de la malice du *coeur impenitent*, et dit que le coeur malicieux est si riche en iniquité, que mesme il mesprise *les richesses de la debonnaireté* par laquelle Dieu l'attire a penitence; et notes que ce ne sont pas simplement *les richesses de la bonté* divine que l'obstiné mesprise mais *les richesses attrayantes a penitence*, richesses qu'on ne peut bonnement ignorer. Certes, cette riche, comble et plantureuse suffisance de moyens que Dieu eslargit aux pecheurs pour l'aymmer, paroist presque par tout en l'Escriture: car, voyes ce divin Amant a la porte; il ne bat pas simplement, il s'arreste a battre, il appelle l'ame: *Sus, leve toy, ma bienaymee, depesche toy, et met sa main dans la serreure,* pour voir s'il pourroit point ouvrir ; s'il *presche emmi les places,* ³³⁷ il ne presche pas simplement, mais il va *criant*, c'est a dire, il continue a crier; s'il *exclame* qu'on se convertisse, il semble qu'il ne l'a jamais asses repeté: *convertisses-vous, convertisses-vous, faites penitence, retournés a moy, vivés ; pourquoy mourres-vous, mayson d'Israël ?* ³³⁸ En somme, ce divin Sauveur n'oublie rien pour monstrier que *ses miserations sont sur toutes ses oeuvres,* ³³⁹ que sa *misericorde surpasse son jugement,* ³⁴⁰ que sa *redemption est copieuse,* ³⁴¹ que son amour est

³³³ - Ez 33,10

³³⁴ - 1 Jn 3,14

³³⁵ - Ap 3,20

³³⁶ - Rm 2,4

³³⁷ - Ct 2,10 ; 5,4

³³⁸ - Ez 18,30 ; 33,11

³³⁹ - Ps 144,9

³⁴⁰ - Jc 2,13

³⁴¹ - Ps 129,7

infini, et, comme dit l'Apostre, ³⁴²*qu'il est riche en miséricorde*, et que par conséquent il voudroit que *tous les hommes fussent sauvés*, ³⁴³ et qu'aucun ne perist.

CHAPITRE IX

Comme l'amour eternal de Dieu envers nous previent nos coeurs de son
inspiration affin que nous l'aymions

Je t'ay aymé d'une charité perpetuelle, et partant, je t'ay attiré, ayant pitié et miséricorde de toy; et derechef je te reedifieray, et seras edifiée toy, vierge d'Israël. ³⁴⁴Ce sont paroles de Dieu, par lesquelles il promet que le Sauveur venant au monde, établira un nouveau regne en son Eglise, qui sera son Espouse vierge et vraye Israélite spirituelle. Or, comme vous voyes, Theotime, *ce n'a pas esté* par aucun merite des *oeuvres que nous eussions fait, mais selon sa miséricorde qu'il nous a sauvés*, ³⁴⁵ par cette charité ancienne, ains eternelle, qui a esmeu sa divine Providence de nous attirer a soy. Que si le Pere ne nous eust tirés, jamais nous ne fussions venus au Filz nostre Sauveur, ³⁴⁶ ni par conséquent au salut.

Il y a certains oyseaux, Theotime, qu'Aristote nomme apodes, ³⁴⁷ parce qu'ayans les jambes extremement courtes et les pieds sans force, ilz ne s'en servent non plus que s'ilz n'en avoyent point: que si une fois ilz prennent terre, ilz y demeurent pris, sans que jamais d'eux mesmes ilz puissent reprendre le vol, d'autant que n'ayans nul usage des jambes ni des pieds, ilz n'ont pas non plus le moyen de se pousser et relancer en l'air; et partant, ilz demeurent la croupissans et y meurent, sinon que quelque vent propice a leur impuissance, jettant ses bouffees sur la face de la terre, les vienne saisir et enlever, comme il fait plusieurs autres choses; car alhors, si employant leurs ayles ilz correspondent a cet eslan et premier essor que le vent leur donne, le mesme vent continue aussi son secours envers eux, les poussant de plus en plus au vol.

Theotime, les Anges sont comme les oyseaux que, pour leur beauté et rareté, on appelle oyseaux du Paradis, qu'on ne vit jamais en terre que mortz; car ces espritz celestes ne quitterent pas plus tost l'amour divin pour s'attacher a l'amour propre, que soudain ilz tomberent comme mortz, ensevelis es enfers, d'autant que ce que la mort fait es hommes, les separant pour jamais de cette vie mortelle, la cheute le fit es Anges, les separant pour tous-jours de la vie eternelle. Mais nous autres humains, nous ressemblons plustost aux apodes: car s'il nous advient de quitter l'air du saint amour divin pour prendre terre et nous attacher aux creatures, ce que nous faysons toutes les fois que nous offençons Dieu, nous mourons voirement, mais non pas d'une mort si entiere qu'il nous reste un peu de

³⁴²-Ep 2,4

³⁴³- 1 Tm 2,4

³⁴⁴-Jr 31,3

³⁴⁵- Tt 3,5

³⁴⁶- Jn 6,44

³⁴⁷- De Hist. Asiae 1,1

mouvement,et,avec cela, des jambes et des pieds, c'est a dire quelques menues affections qui nous peuvent faire faire quelques essais d'amour; mais cela pourtant est si foible,qu'en verité nous ne pouvons plus de nous mesmes desprendre nos coeurs du peché, ni nous relancer au vol de la sacree dilection, laquelle, chetifz que nous sommes, nous avons perfidement et volontairement quittee.

Et certes,nous meriterions bien de demeurer abandonnés de Dieu quand, avec cette desloyauté, nous l'avons ainsy avandonné. Mays son eternelle charité ne permet pas souvent a sa justice d'user de ce chastiment, ains excuitant sa compassion, elle le provoque a nous retirer de nostre malheur : ce qu'il fait, envoyant le vent favorable de la tressainte inspiration, laquelle venant avec une douce violence dans nos coeurs, elle les saisit et les esmeut, relevant nos pensees et poussant nos affections en l'air de divin amour.

Or, ce premier eslan ou esbranlement que Dieu donne a nos coeurs pour les inciter a leur bien, se fait voirement en nous, mais non pas par nous; car il arrive a l'improveu avant que nous y ayons ni pensé ni peu penser, puisque *nous n'avons aucune suffisance pour de nous mesmes, comme de nous mesmes, penser aucune chose* qui regarde nostre salut; mais toute *nostre suffisance est de Dieu*,³⁴⁸ lequel ne nous a pas seulement aymés avant que nous fussions, mais encor affin que nous fussions, et *que nous fussions saintz*.³⁴⁹ ensuite dequoy il nous previent *es benedictions de sa douceur*³⁵⁰ paternelle, et excite nos espritz pour les pousser a la sainte repentance et conversion. Voyés, je vous prie, Theotime, le pauvre prince des Apostres tout engourdi dans son peché en la triste nuit de la Passion de son Maistre: il ne pensoit non plus a se repentir de son peché que si jamais il n'eust conneu son divin Sauveur ; et comme un chetif apode atterré, il ne se fust onques relevé, si le coq , comme instrument de la divine Providence, n'eust frappé de son chant a ses oreilles, a mesme que le doux Redempteur, jettant un regard salulaire comme une sagette d'amour,transperça ce coeur de pierre qui rendit par apres tant d'eau,³⁵¹ a guise de l'ancienne pierre lhors qu'elle fut frappee par Moyse au desert. Mais voyés derechef cet Apostre sacré *dormant* dans la prison d'Herodes,*lié de deux chaisnes* : il est la en qualité de martyr, et neanmoins il represente le pauvre homme qui dort emmi le peché,prisonnier et esclave de Satan. Helas, qui le delivrera ? *L'Ange* descend du Ciel, et *frappant sur le flanc* du grand saint *Pierre* prisonnier,³⁵² *le resveille, disant : Sus, leve-toy;* et l'inspiration vient du Ciel comme un Ange, laquelle battant droit sur le coeur du pauvre pecheur, l'excite affin qu'il se leve de son iniquité.

N'est-il pas donq vray,mon cher Theotime, que cette premiere esmotion et secousse que l'ame sent, quand Dieu, la prevenant d'amour, l'esveille et l'excite a quitter le peché et se retourner a luy, et non seulement cette secousse, ains tout le resveil se fait en nous et pour nous, mais non pas par nous ? Nous sommes esveillés,mays nous ne nous sommes pas esveillés de nous mesmes ; c'est l'inspiration qui nous a esveillés et pour nous esveiller, elle nous a esbranlés et secoués. *Je dormois*, dit cette devote Espouse,³⁵³ et mon Espoux, qui est *mon coeur, veilloit*; hé, voy-le cy qu'il m'esveille, m'appellant par le nom de nos amours, et j'entens ben que c'est luy a sa *voix*. C'est en sursaut et a l'improveu que

³⁴⁸- 2 Co 3,5

³⁴⁹- Ep 1,4

³⁵⁰- Ps 20,4

³⁵¹- Lc 22,55

³⁵²- Ac 12,6

³⁵³- Ct 5,2

Dieu nous appelle et resveille par sa tressaint inspiration : en ce commencement de la grace celeste, nous ne faisons rien que sentir l'esbranlement " que Dieu fait en nous," comme dit saint Bernard, mais "sans nous."

CHAPITRE X

Que nous repoussons bien souvent l'inspiration et refusons d'aymer Dieu

*Malheur a toy, Corozain, malheur a toy, Bethsaïda; car si en Tyr et en Sidon eussent esté faites les vertus qui ont esté faites en toy, ilz eussent fait penitence avec la haire et la cendre : c'est la parole du Sauveur.*³⁵⁴ Oyés donq, je vous prie, Theotime, que les habitans de Corozain et Bethsaïda, enseignés en la vraye religion, ayans receu des faveurs si grandes qu'elles eussent en effect converti les payens mesmes, neanmoins ilz demurerent obstinés et ne voulurent onques s'en prevaloir, rejetant cette sainte lumiere par une rebellion incomparable. *Certes, au jour du jugement, les Ninivites et la reyne de Saba se leveront contre les Juifz et les convaincront d'estre dignes de damnation; parce que,* quant aux Ninivites, estans idolatres et nation barbare, *a la voix de Jonas* ilz se convertirent et *firent penitence;* et quant a la reyne de Saba, quoy qu'elle fust engagee dans les affaires d'un royaume, neanmoins, ayant ouï la renommee de la *sagesse de Salomon*, elle quitta tout pour le venir ouïr:³⁵⁵ et cependant les Juifs, oyans de leurs oreilles la divine sagesse du vray Salomon, Sauveur du monde, voyans de leurs yeux ses miracles, touchans de leurs mains ses vertus et bienfaitz, ne laisserent pas de s'endurcir et resister a la grace qui leur estoit offerte. Voyés donq derechef, Theotime, que ceux qui ont receu moins d'attraitz sont tirés a la penitence, et ceux qui en ont plus receu s'obstinent; ceux qui ont moins de sujet de venir, viennent a l'eschole de la Sagesse, et ceux qui en ont plus, demeurent en leur folie.

Ainsy se fera le jugement de comparayson, comme tous les Docteurs ont remarqué, qui ne peut avoir aucun fondement sinon en ce que les uns, ayans esté favorisés d'autant ou plus d'attraitz que les autres, auront neanmoins refusé leur consentement a la mise ricorde; et les autres, assistés d'attraitz pareilz, ou mesme moindres, auront suivi l'inspiration et se seront rangés a la tressainte penitence. Car comme pourroit-on autrement reprocher avec rayson aux impenitens leur impenitence, par la comparayson de ceux qui se sont convertis ? Certes, Nostre Seigneur monstre clairement, et tous les Chretiens entendent simplement, qu'en ce juste jugement on condamnera les Juifz par comparayson des Ninivites, parce que ceux la ont eu beaucoup de faveur et n'ont eu aucun amour, beaucoup d'assistance et nulle repentance; ceux cy, moins de faveur et beaucoup d'amour, moins d'assistance et beaucoup de penitence.

Le grand saint Augustin donne une grande clarté a ce discours par celuy qu'il fait au livre douziesme de la *Cité de Dieu*, chapitre VI,VII,VIII,IX ; car encor qu'il regarde particulièrement les Anges, si est ce toutefois qu'il apparie les hommes a eux pour ce point. Or, apres avoir establi, au chapitre VI, deux hommes, entierement esgaux en bonté et en toutes choses, agités d'une mesme tentation, il presuppose que l'un puisse resister, et l'autre ceder a l'ennemi. Puis, au chapitre IX, ayant pruvé que tous les Anges furent créés en charité, avoüant encor comme chose probable que la grace

³⁵⁴ - Mt 11,21

³⁵⁵ - Mt 12,41

et charité fut esgale en tous eux³⁵⁶, il demande comme il est advenu que les uns ont perseveré et fait progres en leur bonté jusques a parvenir a la gloire et les autres ont quitté le bien pour se ranger au mal jusques a la damnation. Et il respond, qu'on ne sçauroit dire autre chose, sinon que les uns ont perseveré, par la grace du Createur, en l'amour chaste qu'ilz receurent en leur creation, et les autres, de bons qu'ilz estoient, se rendirent mauvais par leur propre et seule volonté.

Mays s'il est vray, comme saint Thomas le preuve extremement bien, (cf ch 7) que la grace ayt esté diversifiée es Anges a proportion et selon la variété de leurs dons naturelz, les Seraphins auront eu une grace incomparablement plus excellente que les simples Anges du dernier ordre. Comme sera-il donq arrivé que quelques uns des Seraphins, voire le premier de tous, selon la plus probable et commune opinion des Anciens, soyent descheus, tandis qu'une multitude innombrable des autres Anges, inférieurs en nature et en grace, ont excellemment et courageusement perseveré ? D'ou vient que Lucifer, tant eslevé par nature et sureslevé par grace, est tombé, et que tant d'Anges, moins avantagés, sont demeurés debout en leur fidelité ? Certes, ceux qui ont perseveré en doivent toute la louange a Dieu, qui par sa misericorde les a créés et maintenus bons; mais Lucifer et tous ses sectateurs, a qui peuvent-ilz attribuer leur cheute sinon, comme dit saint Augustin, a leur propre volonté, qui a par sa liberté quitté la grace divine qui les avoit si doucement prevenus ? *Comment es-tu tombé, o grand Lucifer, qui tout ainsy qu'une belle aube sortois en ce monde*³⁵⁷ invisible, revestu de la charité premiere, comme du commencement de la clarté d'un beau jour qui devoit croistre jusques au midy³⁵⁸ de la gloire eternelle ? La grace ne t'a pas manqué, car tu l'avois, comme ta nature, la plus excellente de tous, mais tu as manqué a la grace ; Dieu ne t'avoit pas destitué de l'operation de son amour, mais tu privas son amour de ta cooperation ; Dieu ne t'eust jamais rejetté, si tu n'eusses rejetté sa dilection. O Dieu tout bon, vous ne laissés que ceux qui vous laissent, vous ne nous ostés jamais vos dons, sinon quand nous vous osons nos coeurs. Nous desrobbons les biens de Dieu si nous nous attribuons la gloire de nostre salut, mais nous deshonorons sa misericorde si nous disons qu'elle nous a manqué; nous offensons sa liberalité si nous ne confessons ses bienfaitz, mais nous blasphemons sa bonté si nous nions qu'elle nous ait assistés et secourus. En somme? Dieu crie haut et clair a nos oreilles: *Ta perte vient de toy, o Israël, et en moy seul se treuve ton secours.*³⁵⁹

CHAPITRE XI

Qu'il ne tient pas a la divine bonté que nous n'ayons un tres excellent amour

O Dieu, Theotime, si nous recevions les inspirations celestes selon toute l'estendue de leur vertu, qu'en peu de tems nous ferions de grans progres en la sainteté! Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou grandeur du canal par ou elles y sont conduites. Quoy que le Saint Esprit, comme une source d'eau vive, aborde en toutes

³⁵⁶- Saint Augustin ne dit pas que tous les Anges reçurent le même degré de grâce ; il affirme seulement que la grâce accordée aux esprits célestes qui se révoltèrent contre Dieu n'était pas inférieure à celle qui fut départie aux Anges fidèles des mêmes hiérarchies. Cette opinion n'a rien de contradictoire avec celle qui est attribuée au même Saint, p.120

³⁵⁷- Is 14,12

³⁵⁸- Pr 4,18

³⁵⁹- Os 13,9

pars nostre coeur pour respandre sa grace en iceluy, toutefois ne voulant pas qu'elle entre en nous sinon par le libre consentement de nostre volonté, il ne la versera point que selon la mesure de son bon plaisir et de nostre propre disposition et cooperation, ainsy que dit le sacré Concile³⁶⁰, qui aussi, comme je pense, a cause de la correspondance de nostre consentement avec la grace, appelle la reception d'icelle reception volontaire.

En ce sens saint Paul nous exhorte de *ne point recevoir la grace de Dieu en vain*:³⁶¹ car, comme un malade qui ayant reçu la medecine en sa main ne l'avaleroit pas dans son estomach, auroit voirement reçu la medecine, mais sans le recevoir, c'est a dire, il l'auroit receue en une façon inutile et infructueuse, de mesme, nous recevons *la grace de Dieu en vain*, quand nous la recevons a la porte du coeur et non pas dans le consentement du coeur ; car ainsy nous la recevons sans la recevoir, c'est a dire nous la recevons sans fruit, puisque ce n'est rien de sentir l'inspiration sans y consentir. Et comme le malade auquel on auroit donné en main la medecine, s'il la recevoit seulement en partie et non pas toute, elle ne feroit aussi l'operation qu'en partie et non pas entierement, ainsy, quand Dieu nous envoie une inspiration grande et puissante pour embrasser son saint amour, si nous ne consentons pas selon toute son estendue, elle ne profitera pas aussi qu'a cette mesure la. Il arrive que, estans inspirés de faire beaucoup, nous ne consentons pas a toute l'inspiration, ains seulement a quelque partie d'icelle; comme firent ces bons personnages de l'Evangile, qui, sur l'inspiration que Nostre Seigneur leur fit de la suivre, vouloyent reserver, l'un d'aller premier ensevelir son pere, et l'autre d'aller prendre congé des siens.³⁶²

Tandis que la pauvre vefve eut des vaysseaux vuides, l'huyle de laquelle Helisee avoit miraculeusement impetré la multiplication ne cessa jamais de couler, et quand il n'y eut plus de vaysseaux pour la recevoir, elle cessa d'abonder.³⁶³ A mesure que nostre coeur se dilate, ou, pour mieux parler, a mesure qu'il se laisse eslargir et dilater, et qu'il ne refuse pas le vuide de son consentement a la misericorde divine, elle verse tous-jours et respand sans cesse dans iceluy ses sacrees inspirations, qui vont croissant et nous font croistre de plus en plus en l'amour sacré; mays quand il n'y a plus de vuide et que nous ne prestons pas davantage de consentement, elle s'arreste.

A quoy tient-il donques que nous ne sommes pas si avancés en l'amour de Dieu comme saint Augustin, saint François, sainte Catherine de Genes, ou sainte Françoise ? Theotime, c'est parce que Dieu ne nous en a pas fait la grace ? Mais pourquoy est-ce que Dieu ne nous en a pas fait la grace ? parce que nous n'avons pas correspondu comme nous devons, a ses inspirations. Et pourquoy n'avons-nous pas correspondu ? parce qu'estans libres nous avons ainsy abusé de nostre liberté. Mais pourquoy avons-nous ainsy abusé de nostre liberté ? Theotime, il ne faut pas passer plus avant, car, comme dit saint Augustin, la depravation de nostre volonté ne provient d'aucune cause, ains de la defaillance de la cause qui commet le peché. Et ne faut pas penser qu'on puisse rendre rayson de la faute que l'on fait au peché, car la faute ne seroit pas peché si elle n'estoit sans rayson.

Le devot frere Rufin, sur quelque vision qu'il avoit eüe de la gloire a laquelle le grand saint François parviendroit par son humilité, luy fit cette demande : " Mon cher Pere, je vous supplie de me dire en verité quelle opinion vous aves de vous mesme. Et le Saint luy dit: Certes, je me tiens pour le plus grand pecheur du monde, et qui sert le moins Nostre Seigneur. Mais, repliqua frere Rufin,

³⁶⁰ - Sess 6 can 4

³⁶¹ - 2 Co 6,1

³⁶² - Lc 9,59

³⁶³ - 4 R 4,1

comment pouvez-vous dire cela en verité et conscience, puisque plusieurs autres, comme l'on void manifestement, commettent plusieurs grans pechés, desquelz, grace a Dieu, vous estes exempt ? A quoy saint François respondant: Si Dieu eust favorisé, dit-il, ces autres desquelz vous parles, avec autant de misericorde comme il m'a favorisé, je suis certain que, pour meschans qu'ilz soyent maintenant, ilz eussent esté beaucoup plus reconnoissans des dons de Dieu que je ne suis, et le serviroient beaucoup mieux que je ne fay; et si mon Dieu m'abandonnoit, je commettrois plus de meschancetés qu'aucun autre."

Vous voyés, Theotime, l'advis de cet homme, qui ne fut presque pas homme, ains Seraphin en terre. Je sçay qu'il parloit ainsy de soy mesme par humilité, mais il croyoit pourtant estre une vraye verité qu'une grace esgale, faite avec une pareille misericorde, puisse estre plus utilement employée par l'un des pecheurs que par l'autre. Or, je tiens pour oracle le sentiment de ce grand docteur en la science des Saintz, qui, nourri en l'eschole du Crucifix, ne respiroit que les divines inspirations. Aussi, cet apophtegme a esté loüe et repeté par tous les plus devots qui sont venus depuis, entre lesquelz plusieurs ont estimé que le grand apostre saint Paul avoit dit en mesme sens qu'il estoit *le premier* de tous les *pecheurs*.³⁶⁴

La bienheureuse Mere Therese de Jesus, vierge certes aussi toute angelique, parlant de l'orayson de quietude, dit ces paroles : " Il y a plusieurs ames lesquelles arrivent jusques a cet estat, et celles qui passent outre sont en bien petit nombre, et ne sçay qui en est la cause. Pour certain, la faute n'est pas de la part de Dieu, car, puisque sa divine Majesté nous ayde et fait cette grace que nous arrivions jusques a ce point, je croy qu'il ne manqueroit pas de nous en faire encor davantage, si ce n'estoit nostre faute et l'empeschement que nous y mettons de nostre part." Soyons donques attentifs, Theotime, a nostre avancement en l'amour que nous devons a Dieu, car celuy qu'il nous porte ne nous manquera jamais.

CHAPITRE XII

Que les attraitz divins nous laissent en pleine liberté de les suivre ou les repousser

Je ne parleray point ici, mon cher Theotime, de ces graces miraculeuses qui ont presque en un moment transformé les loups en bergers, les rochers en eau et les persecuteurs en predicateurs. Je laisse a part ces ces vocations toutes puissantes et ces attraitz saintement violens, par lesquelz Dieu en un instant a transferé quelques ames d'eslite de l'extremité de la coulpe a l'extremité de la grace, faysant en elles, par maniere de dire, une certaine transsubstantiation morale et spirituelle, comme il arriva au grand Apostre, qui de Saul, vaysseau de ersecution, devint subitement Paul, *vaysseau d'election*.³⁶⁵ Il faut donner un rang particulier a ces ames privilegiees esquelles Dieu s'est pleu d'exercer non la seule affluence, mais l'inondation, et, s'il faut ainsy dire, non la seule liberalité et effusion, mais la prodigalité et profusion de son amour. La justice divine nous chastie en ce monde par des punitions qui, pour estre ordinaires, sont aussi presque toujours inconneûes et imperceptibles ;

³⁶⁴ - 1 Tm 1,13

³⁶⁵ - Ac 9,15

quelquefois néanmoins il fait des deluges et abîmes de chastimens, pour faire reconnoître et craindre la severité de son indignation. Ainsy sa misericorde convertit et gratifie ordinairement les ames en une maniere si douce, suave et delicate, qu'a peyne apperçoit-on son mouvement ; et néanmoins il arrive quelquefois, que cette Bonté souveraine, surpassant ses rivages ordinaires, comme un fleuve enflé et pressé de l'affluence de ses eaux qui se desborde emmi la plaine, elle fait une effusion de ses graces si impetueuse, quoy qu'amoureuse, qu'en un moment elle detrempe et couvre toute une ame de benediction, affin de faire paroître les richesses de son amour, et que, comme sa justice procede communement par voÿe ordinaire, et quelquefois par voÿe extraordinaire, aussi sa misericorde fasse l'exercice de sa liberalité par voÿe ordinaire sur le ommun des hommes, et sur quelques uns aussi par des moyens extraordinaires.

Mays quelz sont donq les cordages ordinaires par lesquelz la divine Providence a accoustumé de tirer les coeurs a son amour ? Telz, certes, qu'elle mesme les marque, descrivint les moyens dont elle usa pour tirer le peuple d'Israël de l'Egypte et du desert en la Terre de promission: *Je les tiray*, dit-elle par Osee,³⁶⁶ *avec des liens d'humanité, avec des liens de charité et d'amitié*. Sans doute, Theotime, nous ne sommes pas tirés a Dieu par des liens de fer, comme les taureaux et les buffles, ains par maniere d'allechemens, d'attraitz delicieux et de saintes inspirations, qui sont en somme *les liens d'Adam et d'humanité*; c'est a dire proportionnés et convenables au coeur humain, auquel la liberté est naturelle. Le propre lien de la volonté humaine, c'est la volupté et le playsir: "On monstre des noix a un enfant," dit saint Augustin, et il est attiré en aymant; il est attiré par le lien, non du cors, mais du coeur." Voyés donq comme le Pere eternel nous tire: en nous enseignant, il nous delecte, non pas en nous imposant aucune necessité; il jette dedans nos coeurs des delectations et playsirs spirituels, comme des sacrees amorces par lesquelles il nous attire suavement a recevoir et gouster la douceur de sa doctr

En cette sorte donq, trescher Theotime, notre franc arbitre n'est nullement forcé ni necessité par la grace; ains, nonobstant la vigueur toute puissante de la main misericordieuse de Dieu, qui touche, environne et lie l'ame de tant et tant d'inspirations, de semonces et d'attraitz, cette volonté humaine demeure parfaitement libre, franche et exempte de toute sorte de contrainte et de necessité. La grace et si gracieuse et saisit si gracieusement nos coeurs pour les attirer, qu'elle ne gaste rien en la liberté de nostre volonté; elle touche puissamment, mais pourtant si delicatement, les ressortz de nostre esprit, que nostre franc arbitre n'en reçoit aucun forçement; la grace a des forces, non pour forcer, ains pour allecher le coeur; elle a une sainte violence, non pour violer, mais pour rendre amoureuse nostre liberté; elle agit fortement, mais si suavement, que nostre volonté ne demeure point accablee sous une si puissante action; elle nous presse, mais elle n'opresse pas nostre franchise: si que nous pouvons, emmi ses forces, consentir ou resister a ses mouvemens selon qu'il nous plait.

Mais ce qui est autant admirable que veritable, c'est que quand nostre volonté suit l'attrait et consent au mouvement divin, elle le suit aussi librement comme librement elle resiste, quand elle resiste, bien que le consentement a la grace depende beaucoup plus de la grace que de la volonté, et que la resistance a la grace ne depende que de la seule volonté: tant la main de Dieu est amiable au maniement de nostre coeur, tant elle a de dexterité pour nous communiquer sa force sans nous oster nostre liberté, et pour nous donner le mouvement de son pouvoir sans empescher celuy de nostre vouloir ;adjustant sa puissance a sa suavité en telle sorte que, comme en ce qui regarde le bien sa puissance nous donne suavement le pouvoir, aussi sa suavité maintient puissamment la liberté de nostre vouloir. *Si tu sçavois le don de Dieu*, dit le Sauveur à la Samaritaine,³⁶⁷ *et qui est celuy qui te*

³⁶⁶- Os 11,4

³⁶⁷- Jn 4,10

dit, donne-moy a boire, toy mesme peut estre luy eusses demandé, et il t'eust donne de l'eau vive. Voyés de grace, Theotime, le trait du Sauveur, quand il parle de ses attraitz : *Si tu sçavois,* veut il dire, *le don de Dieu,* sans doute tu serois esmeüe et attirée a demander *l'eau de la vie eternelle,* et peut estre que tu la demanderois; comme s'il disoit: Tu aurois le pouvoir et serois provoquée a demander, et neanmoins tu ne serois pas forcée ni necessitée; ains seulement *peut estre tu la demanderois:* car ta liberté te demeureroit pour la demander ou ne la demander pas. Telles sont les paroles du Sauveur, selon l'edition ordinaire et selon la leçon de saint Augustin sur saint Jean.

En somme, "si quelqu'un disoit que nostre franc arbitre ne coopere pas, consentant a la grace dont Dieu le previent, ou qu'il ne peut pas rejeter la grace et luy refuser son consentement," il contrediroit a toute l'Ecriture, a tous les anciens Peres, a l'experience et seroit excommunié par le sacré Concile de Trente.³⁶⁸ Mais quand il est dit que nous pouvons rejeter l'inspiration celeste et les attraitz divins, on n'entend pas certes qu'on puisse empescher Dieu de nous inspirer ni de jetter ses attraitz en nos coeurs; car, comme j'ay des-ja dit,³⁶⁹ cela se fait "en nous" et "sans nous;" ce sont des faveurs que Dieu nous fait avant que nous y ayons pensé; mais il est en nous de nous lever ou de ne nous lever pas, et bien qu'il nous ayt esveillés sans nous, il ne nous veut pas lever sans nous. Or c'est resister au resveil que de ne se point lever et se rendormir, puisque on ne nous resveille que pour nous faire lever. Nous ne pouvons pas empescher que l'inspiration ne nous pousse et, par consequent, ne nous esbranle; mais si, a mesure qu'elle nous pousse, nous la repoussons pour ne point nous laisser aller a son mouvement, alhors nous resistons. Ainsy le vent ayant saisi et enlevé nos oyseaux apodes, il ne les portera guere loin s'ilz n'estendent leurs ayles et ne cooperent, se guindans et volans en l'air auquel ilz ont esté lancés. Que si, au contraire, amorcés peut estre de quelque verdure qu'ilz voyent en bas ou engourdis d'avoir croupi en terre au lieu de seconder le vent ils tiennent leurs ayles pliees et se jettent derechef en bas, ilz ont voirement receu en effect le mouvement du vent, mais en vain, puisqu'ilz ne s'en sont pas prevalus. Theotime, les inspirations nous previennent, et avant que nous y ayons pensé elles se font sentir, mais apres que nous les avons senties, c'est a nous d'y consentir pour les seconder et suivre leurs attraitz, ou de dissentir et les repousser : elles se font sentir a nous, sans nous, mais elles ne nous font pas consentir sans nous.

CHAPITRE XIII

Des premiers sentiments que les attraitz divins font en l'ame, avant qu'elle ayt la foy

Le mesme vent qui releve les apodes se prend premierement a leurs plumes, comme parties plus legeres et susceptibles de son agitation, par laquelle il donne d'abord du mouvement a leurs ayles, les estendant et despliant en sorte qu'elles luy servent de prise pour saisir l'oyseau et l'emporter en l'air. Que si l'apode ainsy enlevé contribue le mouvement de ses ayles a celui du vent, le mesme vent qui l'a poussé l'aydera de plus en plus a voler fort aysement. Ainsy, mon cher Theotime, quand

³⁶⁸ - Sess 6, can 4

³⁶⁹ - ch.9 p.125

l'inspiration, comme un vent sacré, vient pour nous pousser en l'air du saint amour, elle se prend a nostre volonté, et par le sentiment de quelque celeste delectation elle l'esmeut, estendant et despliant l'inclination naturelle qu'elle a au bien, en sorte que cette inclination mesme luy serve de prise pour saisir nostre esprit: et tout cela, comme j'ay dit, se fait "en nous, sans nous," car c'est la faveur divine qui nous previent en cette sorte. Que si nostre esprit ainsy saintement prevenu, sentant les ayles de son inclination esmeües, despliees, estendues, poussees et agitees par ce vent celeste, contribue tant soit peu son consentement, ah, quel bonheur, Theotime; car la mesme inspiration et faveur qui nous a saisi, meslant son action avec nostre consentement, animant nos foibles mouvemens de la force du sien, et vivifiant nostre imbecille cooperation par la puissance de son operation, elle nous aydera, conduira et accompagnera d'amour en amour, jusques a l'acte de la tressainte foy, requis pour nostre conversion.

Vray Dieu, Theotime, quelle consolation de considerer la sacree methode avec laquelle le Saint Esprit respand les premiers rayons et sentimens de sa lumiere en chaleur vitale dedans nos coeurs. O Jesus, que c'est un playsir delieieux de voir l'amour celeste, qui est le soleil des vertus, quand petit a petit, par des progres qui insensiblement se rendent sensibles, il va desployant sa clarté sur une ame, et ne cesse point qu'il ne l'ayt toute couverte de la splendeur de sa presence, luy donnant en fin la parfaite beauté de son jour! O que cette aube est gaye, belle, amiable et agreable! Mays pourtant il est vray que, ou l'aube n'est pas jour, ou, si elle est jour, c'est un jour commençant, un jour naissant, c'est plustost l'enfance du jour que le jour mesme: et de mesme, sans doute, ces mouvemens d'amour qui precedent l'acte de foy requis a nostre justification, ou ilz ne sont pas amour, a proprement parler, ou ilz sont un amour commençant et imparfait; ce sont les premiers bourgeons verdoyans que l'ame eschauffee du soleil celeste, comme un arbre mystique, commence a jeter au printems, qui sont plustost presages de fruitz que fruitz.

Saint Pachome, lhors encor toute jeune soldat et sans connoissance de Dieu, enroollé sous les enseignes de l'armee que Constance avoit dressee contre le tyran Maxence, vint avec la troupe de laquelle il estoit, loger au pres d'une petite ville non guere esloignee de Thebes, ou, non seulement luy, mais toute l'armee se treuva en extreme disette de vivres: ce qu'ayant entendu les habitans de la petite ville, qui, par bonne rencontre estoyent fidelles de Jesus Christ, et par consequent amis et secourables au prochain, ilz prouveurent soudain a la necessité des soldatz, mais avec tant de soin, de courtoisie et d'amour, que Pachome en fut tout ravi d'admiration; et demandant quelle nation estoit celle-la, si bonteuse, amiable et gracieuse, on luy dit que c'estoyent des Chrestiens; et s'enquerant derechef quelle loy et maniere de vivre estoit la leur, il apprit qu'ilz croyoient en Jesus Christ, Filz unique de Dieu, et faisoient bien a toutes sortes de personnes, avec ferme esperance d'en recevoir de Dieu mesme une ample recompence. Helas, Theotime, le pauvre Pachome, quoy que de bon naturel, dormoit pour lhors dans la couche de son infidelité; et voila que tout a coup, Dieu se treuve a la porte de son coeur, et par le bon exemple de ces Chrestiens, comme par une douce voix, il l'appelle, l'esveille et luy donne le premier sentiment de la chaleur vitale de son amour; car a peyne eut-il ouï parler, comme je viens de dire, de l'aymable loy du Sauveur, que tout rempli d'une nouvelle lumiere et consolation interieure, se retirant a part et ayant quelque tems pensé en soy mesme, il haussa les mains au ciel, et avec un profond souspir il se print a dire: "Seigneur Dieu, qui avés fait le ciel et la terre, si vous daignés jeter vos yeux sur ma bassesse et sur ma peyne et me donner connoissance de vostre Divinité, je vous prometz de vous servir, et d'obeir toute ma vie a vos commandemens." Depuis cette priere et promesse, l'amour du vray bien et de la pieté prit un tel accroissement en luy, qu'il ne cessoit point de pratiquer mille et mille exercices de vertu.

Il m'est advis, certes, que je voy en cet exemple un rossignol qui, se resveillant a la prime aube, commence a se secouer, s'estendre, desployer ses plumes, voleter de branche en branche dans son

buisson, et petit a petit gazouiller son delieieux ramage : car n'aves-vous pas pris garde, comme le bon exemple de ces charitables Chrestiens excita et resveilla en sursaut le bienheureux Pachome ? Certes cet estonnement d'admiration qu'il en eut ne fut autre chose que son resveil, auquel Dieu le toucha, comme le soleil touche la terre, avec un rayon de sa clarté, qui le remplit d'un grand sentiment de playsir spirituel. C'est pourquoy Pachome se secoue des divertissemens, pour avec plus d'attention et de facilité recueillir et savourer la grace receüe, se retirant a part pour y penser; puis il estend son coeur et ses mains au ciel, ou l'inspiration l'attire, et commençant a desployer les aysles de ses affections, voletant entre la desfiance de soy mesme et la confiance en Dieu, il entonne d'un air humblement amoureux le cantique de sa conversion, par lequel il tesmoigne d'abord que des-ja il connoist un seul Dieu, Createur du ciel et de la terre; mais il connoist aussi qu'il ne le connoist pas encor asses pour le bien servir, et partant, il supplie qu'une plus grande connoissance luy soit donnee, affin qu'il puisse par icelle parvenir au parfait service de sa divine Majesté.

Cependant voyés, je vous prie, Theotime, comme Dieu va doucement renforçant peu a peu la grace de son inspiration dedans les coeurs qui consentent, les tirant apres soy comme de degré en degré sur cette eschelle de Jacob. Mais quelz sont ses attraitz ? Le premier, par lequel il nous previent et resveille, se fait par luy "en nous" et "sans nous;" tous les autres se font aussi par luy, et "en nous," mais non pas "sans nous." *Tires-moy*, dit l'Espouse sacree,³⁷⁰ c'est a dire, commences le premier, car je ne sçauerois m'esveiller de moy mesme, je ne sçauerois me mouvoir si vous ne m'esmouves; mays quand vous m'aures esmeüe, alhors, o le cher Espoux de mon ame, *nous courrons* nous deux: vous courres devant moy en me tirant tous-jours plus avant, et moy je vous suivray a la course, consentant a vos attraitz; mais que personne n'estime que vous m'allies tirant apres vous comme une esclave forcee ou comme une charrette inanimee; ah non, vous me tires *a l'odeur de vos parfums*. Si je vous vay suivant, ce n'est pas que vous me traisnies, c'est que vous m'alleches; vos attraitz sont puissans, mays non pas violens, puisque toute leur force consiste en leur douceur. Les parfums n'ont point d'autre pouvoir pour attirer a leur suite que leur suavité, et la suavité, comme pourroit elle tirer sinon suavement et agreablement ?

CHAPITRE XIV

Du sentiment de l'amour divin qui se reçoit par la foy

Quand Dieu nous donne la foy, il entre en nostre ame et parle a nostre esprit, non point par maniere de discours, mais par maniere d'inspiration, proposant si agreablement ce qu'il faut croyre, a l'entendement, que la volonté en reçoit une grande complaysance, et telle qu'elle incite l'entendement a consentir et acquiescer a la verité, sans doute ni defiance quelconque. Et voyci la merveille: car Dieu fait la proposition des mysteres de la foy a nostre ame parmi des obscurités et tenebres, en telle sorte que nous ne voyons pas les verités, ains seulement nous les entrevoyons; comme il arrive quelquefois que la terre estant couverte de brouillars nous ne pouvons voir le soleil, ains nous voyons seulement un peu plus de clarté du costé ou il est, de façon que, par maniere de dire, nous le voyons sans le voir, parce que d'un costé nous ne le voyons pas tant que nous puissions bonnement dire que nous le

³⁷⁰ - Ct 1,3

voyons, et d'autre part nous ne le voyons pas si peu que nous puissions dire que nous ne le voyons point; et c'est ce que nous appellons entrevoir. Et néanmoins, cette obscure clarté de la foy estant entree dans nostre esprit, non par force de discours ni par apparence d'argumens, ains par la seule suavité de sa presence, elle se fait croire et obeir a l'entendement avec tant d'autorité, que la certitude qu'elle nous donne de la verité surmonte toutes les autres certitudes du monde, et assujettit tellement tout l'esprit et tous les discours d'iceluy, qu'ilz n'ont point de credit en comparayson.

Mon Dieu, Theotime, pourrois-je bien dire ceci ? La foy est la grande amie de nostre esprit et peut bien parler aux sciences humaines qui se vantent d'estre plus evidentes et claires qu'elle, comme l'Espouse sacree parloit aux autres bergeres : *Je suis brune, mais belle.*³⁷¹ O discours humains, o sciences acquises, *je suis brune*, car je suis entre les obscurités des simples revelations, qui sont sans aucune evidence apparente, et me font paroistre *noyre*, me rendant presque mesconnoissable; mais je suis pourtant *belle* en moy mesme a cause de mon infinie certitude, et si les yeux des mortelz me pouvoient voir telle que je suis par nature, ilz me treuveroyent *toute belle.*³⁷² Mays ne faut il pas qu'en effet je sois infiniment aymable, puisque les sombres tenebres et les espais brouillars entre lesquelz je suis, non pas veüe mais seulement entreveüe, ne me peuvent empescher d'estre si agreable, que l'esprit, me cherissant sur tout, fendant la presse de toutes autres connoissances, il me fait faire place et me reçoit comme sa reyne, dans le trosne le plus relevé qui soit en son palais, d'ou je donne la loy a toute science et assujettis tout discours et tout sentiment humain ? Oui vrayement, Theotime, tout ainsy que les cheffz de l'armee d'Israël se despouillant de leurs vestemens, les mirent ensemble et en firent comme un trosne royal sur lequel ilz assirent Jehu, criant: *Jehu est roy,*³⁷³ de mesme, a l'arrivee de la foy, l'esprit se despouille de tous discours et argumens, et les sousmettant a la foy, il la fait asseoir sur iceux, la reconnoissant comme reyne, et crie avec une grande joye: Vive la foy ! Les discours et argumens pieux, les miracles et autres avantages de la religion chrestienne, la rendent certes extremement croyable et connoissable; mays la seule foy la rend creüe et reconneüe, faysant aymer la beauté de sa verité et croire la verité de sa beauté, par la suavité qu'elle respand en la volonté et la certitude qu'elle donne a l'entendement. Les Juifz virent les miracles et ouyrent les merveilles de Nostre Seigneur; mais estans indisposés a recevoir la foy, c'est a dire, leur volonté n'estant pas susceptible de la douceur et suavité de la foy, a cause de l'aigreur et malice dont ilz estoyent remplis, ilz demeurèrent en leur infidelité :³⁷⁴ ilz voyoyent la force de l'argument, mais ilz ne savouroyent pas la suavité de la conclusion, et pour cela ilz n'acquiesçoient pas a sa verité. Et néanmoins, l'acte de la foy consiste en cet acquiescement de nostre esprit, lequel ayant receu l'agreable lumiere de la verité, il y adhere par maniere d'une douce, mais puissante et solide assurance et certitude, qu'il prend en l'authorité de la revelation qui luy est faite.

Vous aves ouy dire, Theotime, qu'es Conciles generaux il se fait des grandes disputes et recherches de la verité, par discours, raysons et arguments de theologie; mays la chose estant debattue, les Peres, c'est a dire les Evesques, et specialement le Pape qui est le chef des Evesques, concluent, resoulvent et determinent, et la determination estant prononcee chacun s'y arreste et y acquiesce pleinement, non point en consideration des raysons alleguees en la dispute et recherche precedente, mays en vertu de l'authorité du Saint Esprit qui, presidant invisiblement es Conciles, a jugé, déterminé et conclu par la

³⁷¹- Ct 1,4

³⁷²- Ct 4,7

³⁷³- 4 R 9,13

³⁷⁴- Jn 9, ult

bouche de ses serviteurs qu'il a établis Pasteurs du Christianisme. L'enquête donq et la dispute se fait au parvis des prestres, entre les docteurs; mais la resolution et l'acquiescement se fait au Sanctuaire, ou le Saint Esprit, qui anime le cors de l'Eglise, parle par les bouches des chefz d'icelle, selon que Nostre Seigneur l'a promis.³⁷⁵ Ainsy l'austruche produit ses oeufz sur le sablon de Lybie, mays le soleil seul en fait esclorre le poussin; et les docteurs, par leurs recherches et discours, proposent la verité, mays les seulz rayons du Soleil de justice en donnent la certitude et acquiescemet. Or en fin, Theotime, cette assurance que l'esprit humain prend es choses revelees et mysteres de la foy, commence par un sentiment amoureux de complaysance que la volonté reçoit de la beauté et suavité de la verité proposee : de sorte que la foy comprend un commencement d'amour que nostre coeur ressent envers les choses divines.

CHAPITRE XV

Du grand sentiment d'amour que nous recevons par la sainte esperance

Comme estans exposés aux rayons du soleil de mydi, nous ne voyons presque pas plus tost la clarté que soudain nous sentons la chaleur, ainsy la lumiere de la foy n'a pas plus tost jetté la splendeur de ses verités en nostre entendement, que tout incontinent nostre volonté sent la sainte chaleur de l'amour celeste. La foy nous fait connoistre par une infallible certitude que Dieu est, qu'il est infini en bonté, qu'il se peut communiquer a nous, et que non seulement il peut, ains il le veut: si que par une ineffable douceur, il nous a préparés tous les moyens requis pour parvenir au bonheur de la gloire immortelle. Or, nous avons une inclination naturelle au souverain bien, en suite de laquelle nostre coeur a un certain intime empressement et une continuelle inquietude, sans pouvoir en sorte quelcomque s'accoiser, ni cesser de tesmoigner que sa parfaite satisfaction et son solide contentement luy manque. Mays quand la sainte foy a representé a nostre esprit ce bel object de son inclination naturelle, o vray Dieu, Theotime, quel ayse, quel playsir, quel tressaillement universel de nostre ame ! laquelle alhors, comme toute surprise a l'aspect d'une si excellente beauté, s'escrie d'amour: *O que vous estes beau, mon Bienaymé, o que vous estes beau !*³⁷⁶

Eliezer cherchoit une espouse pour le fiz de son maistre Abraham: que sçavoit-il s'il la treuveroit belle et gracieuse comme il la desiroit ? Mays quand il l'eut treuvee a la fontaine, qu'il la vid si excellente en beauté et si parfaite en douceur, mais sur tout quand on la luy eut accordee, il en adora Dieu et le benit, avec des actions de graces pleynes de joye noppareille.³⁷⁷ Le coeur humain tend a Dieu par son inclination naturelle, sans sçavoir bonnement quel il est; mais quand il le treuve a la fontaine de la foy, et qu'il le void si bon, si beau, si doux et si debonnaire envers tous, et si disposé a se donner comme souverain bien a tous ceux qui le veulent, o Dieu, que de contentemens et que de sacrés mouvemens en l'esprit, pour s'unir a jamais a cette bonté si souverainement aymable ! *J'ay en fin treuvé,*

³⁷⁵ - Lc 10,16

³⁷⁶ - Ct 1,35 ; 4,1

³⁷⁷ - Gn 24

dit l'ame ainsy touchée,³⁷⁸ *j'ai treuvé* ce que je desirois, et je suis maintenant contente. Et comme Jacob ayant veu la belle Rachel, apres l'avoir saintement baysee, fondoit en larmes de douceur pour le bonheur qu'il ressentoit d'une si desirable rencontre,³⁷⁹ de mesme nostre pauvre coeur ayant treuvé Dieu et receu d'iceluy le premier bayser de la sainte foy, il se fond par apres en suavité d'amour, pour le bien infini qu'il void d'abord en cette souveraine beauté.

Nous sentons quelquefois de certains contentemens qui viennent comme a l'impruveüe, sans aucun sujet apparent, et ce sont souvent des presages de quelque plus grande joye: dont plusieurs estiment que nos bons Anges, prevoyans les biens qui nous doivent advenir, nous en donnent ainsy des pressentimens; comme au contraire ilz nous donnent des craintes et frayeurs emmi les perilz inconneuz, affin de nous faire invoquer Dieu et demeurer sur nos gardes. Or quand le bien presagé nous arrive, nos coeurs le reçoivent a bras ouvertz, et se ramentevant l'ayse qu'ilz avoyent eu sans en sçavoir la cause, ilz connoissent seulement alhors que c'estoit comme un avant coureur du bonheur advenu. Ainsy, mon cher Theotime, nostre coeur ayant eu si longuement inclination a son souverain bien, il ne sçavoit a quoy ce mouvement tendoit; mais si tost que la foy le luy a monstré, alhors il void bien que c'estoit cela que son ame requeroit, que son esprit cherchoit et que son inclination regardoit. Certes, ou que nous veuillions ou que nous ne veuillions pas, nostre esprit tend au souverain bien; mais qui est ce souverain bien? Nous ressemblons a ces bons Atheniens qui faysoient sacrifice *au vray Dieu*, lequel neanmoins leur estoit *inconneu*, jusques a ce que le grand saint Paul leur en annonce la connoissance:³⁸⁰ car ainsy nostre coeur, par un profond et secret instinct, tend en toutes ses actions et pretend a la felicité, et la va cherchant ça et la, comme a tastons, sans sçavoir toutefois ni ou elle reside ni en quoy elle consiste, jusques a ce que la foy le luy monstre et luy en décrit les merveilles infinies; et lhors ayant treuvé le tresor qu'il cherchoit, hélas, quel contentement a ce pauvre coeur humain, quelle joye, quelle complaysance d'amour! Hé, *je l'ay rencontré, Celuy que mon ame* cherchoit³⁸¹ sans le connoistre; o que ne sçavois-je a quoy tendoyent mes pretentions quand rien de tout ce que je pretendois ne me contentoit, parce que je ne sçavois pas ce que, en effect, je pretendois! Je pretendois d'aymer, et ne connoissois pas ce qu'il falloit aymer; et partant, ma pretention ne treuvant pas son veritable amour, mon amour estoit tous-jours en une veritable mais inconneüe pretention; j'avois bien asses de pressentiment d'amour pour me faire pretendre, mais je n'avois pas asses de sentiment de la bonté qu'il falloit aymer, pour exercer l'amour.

CHAPITRE XVI

Comme l'amour se pratique en l'esperance

L'entendement humain estant donq convenablement appliqué a considerer ce que la foy luy represente de son souverain bien, soudain la volonté conçoit une extreme complaysance en ce divin

³⁷⁸ - Ct 3,4

³⁷⁹ - Gn 29,9

³⁸⁰ - Ac 17,23

³⁸¹ - Ct 3,4

objet, lequel, pour l'hors absent, fait naistre un desir tres ardent de sa presence; dont l'ame s'escrie saintement: *Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche !* ³⁸²

C'est a Dieu que je souspire
C'est Dieu que mon coeur desire ³⁸³

Et comme l'oyseau auquel le fauconnier oste le chaperon, ayant la proye en veüe s'eslance soudain au vol, et s'il est retenu par les longes se debat sur le poing avec une ardeur extreme, de mesme la foy nous ayant osté le voile de l'ignorance et fait voir notre souverain bien, lequel neanmoins nous ne pouvons encor posseder, retenus par la condition de cette vie mortelle, helas, Theotime, nous le desirons alhors : de sorte que

Les cerfz long tems pourchassés,
Fuyans pantois et lassés,
Si fort les eaux ne desirent,
Que nos coeurs, d'ennuis pressés,
Seigneur, apres toy souspirent
Nos ames, en languissant
D'un desir tous-jours croissant,
Crient: helas ! quand sera-ce,
O Seigneur Dieu tout puissant,
Que nos yeux verront ta face ? ³⁸⁴

Ce desir est juste, Theotime, car qui ne desireroit un bien si desirable ? mays ce seroit un desir inutile, ains qui ne serviroit que d'un continuel martyr a nostre coeur, si nous n'avions assurance de le pouvoir un jour assouvir. Celuy qui, pour le retardement de ce bonheur, protestoit que ses *larmes* luy estoient un *pain* ordinaire *nuit et jour, tandis que* son Dieu luy estoit absent, et que ses adversaires l'enqueroient, *ou est ton Dieu ?* helas, qu'eust il fait s'il n'eust eu quelque sorte d'esperance de pouvoir une fois jouir de ce bien apres lequel il souspiroit ? Et la divine Espouse va toute exploree et alangourie d'amour, dequoy elle ne treuve pas si tost le Bienaymé qu'elle cherche :³⁸⁵ l'amour du Bienaymé avoit créé en elle le desir, le desir avoit fait naistre l'ardeur au pourchas, et cette ardeur luy causoit la langueur, qui eust aneanti et consumé son pauvre coeur si elle n'eust eu quelqu'esperance de rencontrer en fin ce qu'elle pourchassoit. Ainsy donques, affin que l'inquietude et la douloureuse langueur que les effortz de l'amour desirant causeroient en nos esprit, ne nous portast a quelque defaillance de courage et ne nous reduisit au desesper, le mesme Bien souverain qui nous incite a le desirer si fortement, nous assure aussi que nous le pourrons obtenir fort aysement, par mille et mille promesses qu'il nous en a faites en sa Parolle et par ses inspirations, pourveu que nous veuillions employer les moyens qu'il nous a preparés et qu'il nous offre pour cela.

³⁸²- Ct 1,1

³⁸³- Ps 41, 1

³⁸⁴- Ps 41,1

³⁸⁵- Ct 5,8

Or ces promesses et assurances divines, par une merveille particuliere, accroissent la cause de nostre inquietude, et a mesure qu'elles augmentent la cause, elles ruinent et destruisent les effectz. Oui certes, Theotime, parce que l'assurance que Dieu nous donne que le Paradis est pour nous, fortifie infiniment le desir que nous avons d'en jouir, et neanmoins affoiblit, ains aneantit tout a fait le trouble et l'inquietude que ce desir nous apportoit; de sorte que nos coeurs, par les promesses sacrees que la divine Providence nous a faites, demeurent tout a fait accoisés. Et cet accoisement est la racine de la tressainte vertu que nous appellons esperance, car la volonté, asseuree par la foy qu'elle pourra jouir de son souverain bien usant des moyens a ce destinés, elle fait deux grans actes de vertu: par l'un, elle attend de Dieu la jouissance de sa souveraine bonté, et par l'autre, elle aspire a cette sainte jouissance.

Et de vray, Theotime, entre esperer et aspirer il y a seulement cette difference: que nous esperons les choses que nous attendons, par le moyen d'autrui, et nous aspirons aux choses que nous pretendons, par nos propres moyens, de nous memes; et d'autant que nous parvenons a la jouissance de nostre souverain bien qui est Dieu, premierement et principalement par sa faveur, grace et misericorde, et que neanmoins cette mesme misericorde veut que nous cooperions a sa faveur, contribuans la foiblesse de nostre consentement a la force de sa grace, partant, nostre esperance est aucunement meslee d'aspirement, et n'aspirons jamais sans tout a fait esperer; en quoy l'esperance tient tous-jours le rang principal, comme fondee sur la grace divine, sans laquelle, tout ainsy que *nous ne pouvons pas seulement penser* a nostre souverain bien ³⁸⁶ selon qu'il convient pour y parvenir, aussi ne pouvons-nous jamais sans icelle y aspirer comme il faut pour l'obtenir.

L'aspirement donques est un rejeton de l'esperance, comme nostre cooperation l'est de la grace: et tout ainsy que ceux qui veulent esperer sans aspirer seront rejettés comme couards et negligens, de mesme ceux qui veulent aspirer sans esperer sont temeraires, insolens et preomptueux. Mais quand l'esperance est suivie de l'aspirement, et qu'esperans nous aspirons et aspirans nous esperons, alhors, cher Theotime, l'esperance se convertit en un courageux dessein pour l'aspirement, et l'aspirement se convertit en une humble pretention par l'esperance, esperans et aspirans selon que Dieu nous inspire. Mais cependant, et l'un et l'autre se fait par cet amour desirant qui tend a nostre souverain bien, lequel, a mesure qu'il est plus asseurement esperé, est aussi tous-jours plus aymé; ains l'esperance n'est autre chose que l'amoureuse complaysance que nous avons en l'attente et pretention de nostre souverain bien. Tout y est d'amour, Theotime: soudain que la foy m'a montré mon souverain bien, je l'ay aymé; et parce qu'il m'estoit absent, je l'ay désiré; et d'autant que j'ay sceu qu'il se vouloit donner a moy, je l'ay derechef plus ardemment aymé et désiré, car aussi sa bonté est d'autant plus aymable et desirable qu'elle est plus disposee a se communiquer. Or, par ce progres, l'amour a converti son desir en esperance, pretention et attente, si que l'esperance est un amour attendant et pretendant; et parce que le bien souverain que l'esperance attend, c'est Dieu, et qu'elle ne l'attend aussi que de Dieu mesme, auquel et par lequel elle espere et aspire, cette sainte vertu d'esperance aboutissante de toutes pars a Dieu, est, par consequent, une vertu divine ou theologique.

³⁸⁶ - 2 Co 3,5

CHAPITRE XVII

Que l'amour d'esperance est fort bon quoy qu'imparfait

L'amour que nous prattiquons en l'esperance, Theotime, va certes a Dieu, mays il retourne a nous; il a son regard en la divine Bonté, mays il a de l'esgard a nostre utilité; il tend a cette supreme perfection, mays il pretend nostre satisfaction: c'est a dire, il ne nous porte pas en Dieu parce que Dieu est souverainement bon en soy mesme, mais parce qu'il est souverainement bon envers nous memes; ou, comme vous voyes, il y a du nostre et du nous mesme; et partant, cet amour est voirement amour, mais amour de convoitise et interessé. Je ne dis pas, toutefois, qu'il revienne tellement a nous, qu'il nous fasse aymer Dieu seulement pour l'amour de nous: o Dieu, nenny; car l'ame qui n'aymeroit Dieu que pour l'amour d'elle mesme, establissant la fin de l'amour qu'elle porte a Dieu en sa propre commodité, hélas, elle commettrait un extreme sacrilege. Si une femme n'aymoit son mari que pour l'amour de son valet, elle aymeroit son mari en valet et son valet en mari; l'ame aussi qui n'ayme Dieu que pour l'amour d'elle mesme, elle s'ayme comme elle devoit aymer Dieu, et elle ayme Dieu comme elle se devoit aymer elle-mesme.

Mais il y a bien de la difference entre cette parole: j'ayme Dieu pour le bien que j'en attens, et celle ci: je n'ayme Dieu que pour le bien que j'en attens; comme aussi c'est chose bien diverse de dire: j'ayme Dieu pour moy, et dire: j'ayme Dieu pour l'amour de moy. Car quand je dis: j'ayme Dieu pour moy, c'est comme si je disois: j'ayme avoir Dieu, j'ayme que Dieu soit a moy, qu'il soit mon souverain bien; qui est une sainte affection de l'Espouse celeste, laquelle cent fois proteste par exces de complaysance: *Mon Bienaymé est tout mien, et moy je suis toute sienne, il est a moy et je suis a luy;*³⁸⁷ mais dire: j'ayme Dieu pour l'amour de moy mesme, c'est comme qui diroit: l'amour que je me porte est la fin pour laquelle j'ayme Dieu, en sorte que l'amour de Dieu soit dependant, subalterne et inferieur a l'amour propre que nous avons envers nous memes; qui est une impiété nompareille.

Cet amour donq que nous appellons esperance, est un amour de convoitise, mais d'une sainte et bien ordonnee convoitise, par laquelle nous ne tirons pas Dieu a nous ni a nostre utilité, mays nous nous joignons a luy comme a nostre finale felicité. Nous nous aymons ensemblement avec Dieu par cet amour, mays non pas nous preferant ou esgalant a luy en cet amour; l'amour de nous memes est meslé avec celuy de Dieu, mays celuy de Dieu surnage; nostre amour propre y entre voirement, mais comme simple motif, et non comme fin principale; nostre interest y tient quelque lieu, mays Dieu y tient le rang principal. Ouy, sans doute, Theotime, car quand nous aymons Dieu comme nostre souverain bien, nous l'aymons pour une qualité par laquelle nous ne le rapportons pas a nous, mais nous a luy; nous ne sommes pas sa fin, sa pretention ni sa perfection, ains il est la nostre; il ne nous appartient pas, mais nous luy appar tenons; il ne depend point de nous, ains nous de luy; et en somme, par la qualité de souverain bien, pour laquelle nous l'aymons, il ne reçoit rien de nous, ains nous recevons de luy; il exerce envers nous son affluence et bonté, et nous prattiquons nostre indigence et disette: de sorte que, aymer Dieu au tiltre du souverain bien, c'est l'aymer en tiltre honorable et respectueux, par lequel nous l'advoüons estre nostre perfection, nostre repos et nostre fin, en la jouissance de laquelle consiste nostre bonheur.

Il y a des biens desquelz nous nous servons en les employant, comme sont nos esclaves, nos serviteurs, nos chevaux, nos habits; et l'amour que nous leur portons est un amour de pure convoitise, car nous ne les aymons pas que pour nostre proffit. Il y a des biens desquelz nous

³⁸⁷ - Ct 2,16 ; 6,2 ; 7,10

jouissons, mais d'une reciproque et mutuellement esgale jouissance, comme nous faysons de nos amis; car l'amour que nous leur portons entant qu'ilz nous rendent du contentement, est voirement amour de convoitise, mais convoitise honneste par laquelle ilz sont a nous et nous egalement a eux, ilz nous appartiennent, et nous pareillement leur appartenons. Mais il y a des biens dont nous jouissons d'une jouissance de dependance, participation et sujettion, comme nous faysons de la bienveillance de nos pasteurs, princes, pere, mere, ou de leur presence et faveur: car l'amour que nous leur portons est aussi; certes, amour de convoitise, quand nous les aymons entant qu'ilz sont nos princes, nos pasteurs, nos peres, nos meres, puisque ce n'est pas la qualite de pasteur, ni de prince, ni de pere, ni de mere, qui nous les fait aymer, ains parce qu'ilz sont telz en nostre endroit et a nostre regard; mais cette convoitise est un amour de respect, de reverence, d'honneur; car nous aymons, par exemple, nos peres, non parce qu'ilz sont nostres, mais parce que nous sommes a eux. Et c'est ainsy que nous aymons et convoitons Dieu par l'esperance: non affin qu'il soit nostre bien, mais parce qu'il l'est; non affin qu'il soit nostre, mais parce que nous sommes siens; non comme s'il estoit pour nous, mais d'autant que nous sommes pour luy.

Et notés, Theotime, qu'en cet amour ici, la rayson pour laquelle nous aymons, c'est a dire pour laquelle nous appliquons nostre coeur a l'amour du bien que nous convoitons, c'est parce que c'est nostre bien; mais la rayson de la mesure et quantité de cet amour, depend de l'excellence et dignité du bien que nous aymons. Nous aymons nos bienfacteurs, parce qu'ilz sont telz envers nous; mais nous les aymons plus ou moins, selon qu'ilz sont ou plus grans ou moindres bienfacteurs. Pourquoi donq aymons-nous Dieu, Theotime, de cet amour de convoitise ? parce qu'il est nostre bien. Mais pourquoy l'aymons nous souverainement ? parce qu'il est nostre bien souverain.

Or, quand je dis que nous aymons souverainement Dieu, je ne dis pas que nous l'aymions pour cela du souverain amour, car le souverain amour n'est qu'en la charité; mais en l'esperance l'amour est imparfait, parce qu'il ne tend pas a sa bonté infinie entant qu'elle est telle en elle mesme, ains seulement entant qu'elle nous est telle: et neanmoins, parce qu'en cette sorte d'amour il n'y a point de plus excellent motif que celuy qui provient de la consideration du souverain bien, nous disons que par iceluy nous aymons souverainement, quoy qu'en verité nul, par ce seul amour, ne puisse ni observer les commandemens de Dieu ni avoir la vie eternelle, parce que c'est un amour qui donne plus d'affection que d'effect, quand il n'est pas accompagné de la charité.

CHAPITRE XVIII

Que l'amour se pratique en la penitence et premierement, qu'il y a diverses sortes de penitences

La penitence, a parler generalement, est une repentance par laquelle on rejette et desteste le peché qu'on a commis, avec resolution de reparer, autant que l'on peut, l'offense et injure faite a celuy contre lequel on a peché. Et j'ay enclos en la poenitence le propos de reparer l'offence, parce que la repentance ne deteste pas asses le mal quand elle laisse volontairement subsister son principal effect, qui est l'offence et l'injure: or, elle le laisse subsister, tandis que le pouvant en quelque sorte reparer elle ne le fait pas.

Je laisse a part maintenant la penitence de plusieurs payens, lesquelz, comme Tertulien tesmoigne, en avoyent entre eux quelque apparence, mais si vaine et inutile que mesme quelquefois

ilz faysoyent poenitence d'avoir bien fait ; car je ne parle que de la poenitence vertueuse, laquelle, selon les differens motifs desquelz elle provient, est aussi de diverses especes. il y en a certes, une qui est purement morale et humaine: comme fut celle d'Alexandre le Grand, lequel ayant tué son cher Clitus cuyda se laisser mourir de faim, tant la force de la poenitence fut grande, dit Ciceron; et celle d'Alcibiade, qui, convaincu par Socrate de n'estre pas sage, se print a pleurer amerement, triste et affligé de n'estre pas ce qu'il devoit estre, dit saint Augustin.³⁸⁸ Aussi Aristote, reconnoissant cette sorte de poenitence, assure que l'intemperant, lequel de propos delibéré, s'adonne aux voluptés, " est tout a fait incorrigible, parce qu'il ne se sçauroit repentir, et celui qui est sans penitence est incurable.

Certes, Seneque, Plutarque et les Pythagoriciens qui recommandent tant l'examen de conscience, et sur tout le premier, qui parle si vivement du trouble que le remors interieur excite en l'ame, ont entendu sans doute qu'il y avoit une repentance; et quant au sage Epictete, il décrit si bien la reprehension que nous devons pratiquer envers nous mesmes, qu'on ne sçauroit presque mieux dire.

Il y a encor une autre poenitence qui est voirement morale, mais religieuse pourtant, et en certaine façon divine, d'autant qu'elle procede de la connoissance naturelle que l'on a d'avoir offensé Dieu en pechant; car en verité plusieurs philosophes ont sceu qu'on faisoit chose agreable a la Divinité de vivre vertueusement, et que, par consequent, on l'offençoit en vivant vitieusement. Le bon homme Epictete fait un souhait de mourir en vray Chrestien (comme il est fort probable qu'aussi fit il) et, entre autres choses, il dit qu'il seroit content s'il pouvoit en mourant eslever ses mains a Dieu et luy dire: " Je ne vous ay point, quant a ma part, fait de deshonneur;" et de plus, il veut que son philosophe face un serment admirable a Dieu de ne jamais desobeir a sa divine Majesté, ni blasmer ou accuser chose quelconque qui arrive de sa part, ni de s'en plaindre en façon que ce soit; et ailleurs il enseigne que Dieu et " nostre bon Ange " ³⁸⁹ sont presens a nos actions. Vous voyes donq bien, Theotime, que ce Philosophe, lhors encor payen, connoissoit que le peché offençoit Dieu, comme la vertu l'honoroit, et que par consequent il vouloit qu'en s'en repentist, puisque mesme il ordonnoit que l'on fist l'examen de conscience au soir, en faveur duquel, avec Pitagore, il fait cet advertissement:

"Si vous avez mal fait, tances vous aigrement;

"Si vous avez bien fait, ayes contentement."

Or cette sorte de repentance, attachee a la science et dilection de Dieu que la nature peut fournir, estoit une dependance de la religion morale; mays comme la rayson naturelle a donné plus de connoissance que d'amour aux philosophes, *qui ne l'ont pas glorifié* a proportion de la notice qu'ilz en avoyent, ³⁹⁰ aussi la nature a fourni plus de lumiere pour faire entendre combien Dieu estoit offensé par le peché, que de chaleur pour exciter le repentir requis a la reparation de l'offence.

Neanmoins, bien que la penitence religieuse ayt en quelque façon esté reconneüe par quelques uns des philosophes, si est ce que ç'a esté si rarement et foiblement, que ceux qui ont eu la reputation d'estre les plus vertueux d'entre eux, c'est a dire les Stoïciens, ont assuré que l'homme sage ne s'attritoit

³⁸⁸ - De Civitate Dei 14,8

³⁸⁹ - Dom Jean de Saint François traduit ainsi le "daimon" d'Epictète

³⁹⁰ - Rm 1,21

jamais : dequoy ilz ont fait une maxime autant contraire a la rayson que la proposition sur laquelle ilz la fondoyent estoit contraire a l'experiance, a sçavoir, que l'homme sage ne pechoit point.³⁹¹

Nous pouvons donq bien dire, mon cher Theotime, que la poenitence est une vertu toute chrestienne, puisque d'un costé elle a esté si peu conneüe entre les payens, et de l'autre elle est tellement reconneüe parmi les vrais Chrestiens qu'en icelle consiste une grande partie de la philosophie evangelique, selon laquelle quicomque dit qu'il ne peche point est insensé,³⁹² et quicomque croid de remedier a son peché sans poenitence, il est forcené; car c'est l'exhortation des exhortations de Nostre Seigneur: *Faites penitence.*³⁹³ Or, voyci une briefve description du progres de cette vertu.

Nous entrons en une profonde apprehension dequoy entant qu'en nous est, nous offençons Dieu par nos pechés, le mesprisant et deshonorant, luy des-obeissant et nous rebellant a luy; lequel aussi, de son costé s'en tient pour offensé, irrité et mesprisé, desagreant, reprouvant et abominant l'iniquité. De cette veritable apprehension naissent plusieurs motifs qui, ou tous, ou plusieurs ensemble, ou chascun en particulier, nous peuvent porter a la repentance.

Car nous considerons parfois que Dieu, qui est offensé, a establi une punition rigoureuse en enfer pour les pecheurs, et qu'il les privera du Paradis préparé aux gens de bien. Or, comme le desir du Paradis est extremement honorable, aussi la crainte de le perdre est grandement prisable; et non seulement cela, mais le desir du Paradis estant fort estimable, la crainte de son contraire, qui est l'enfer, est bonne et louable. Hé, qui ne craindroit une si grande perte et une si grande peine ! Et cette double crainte, dont l'une est servile et l'autre mercenaire, nous porte grandement a nous repentir des pechés par lesquelz nous les avons encourues; et a cet effect, en la sacree Parole, cette crainte nous est cent et cent fois intimee.

D'autre fois, nous considerons la laideur et la malice du peché, selon que la foy nous l'enseigne; comme par exemple, que par iceluy la ressemblance et image de Dieu que nous avons, est barbouillee et desfiguree, la dignité de nostre esprit deshonorée, que, nous sommes rendus semblables aux bestes insensee, que nous avons violé nostre devoir envers le Createur du monde, et perdu le bien de la societé des Anges pour nous associer et assujettir au diable, nous rendans esclaves de nos passions et renversans l'ordre de la rayson, offençans nos bons Anges a qui nous sommes tant obligés.

Quelquefois encor nous sommes provoqués a poenitence par la neauté de la vertu, qui nous donne autant de biens que le peché nous cause de maux: et de plus nous y sommes maintefois excités par l'exemple des Saintz; car, qui eut jamais peu voir les exercices de l'incomparable poenitence de Magdeleine, de Marie Ægyptiaque ou des penitens du monastere surnommé Prison, dont saint Jean Clymacus a fait la description, sans estre esmeu a se repentir de ses pechés, puisque la seule lecture de l'histoire y provoque ceux qui ne sont pas du tout hebetés ?

³⁹¹ - cf Liv 1 ch 5

³⁹² - 1 Jn 1,8

³⁹³ -Mt 3,2 ; 4,17

CHAPITRE XIX

Que la penitence sans l'amour est imparfaite

Or, tous ces motifs nous sont enseignés par la foy et religion Chrestienne, et partant, la penitence qui en provient est grandement louable, quoy qu'imparfaite. Elle est a la verité louable, car ni la Sainte Escriture ni l'Eglise ne nous exciteroient pas par telz motifs, si la poenitence qui en provient n'estoit bonne; et on void manifestement que c'est chose grandement raysonnable de se repentir du peché pour ces considerations, ainsi qu'il est impossible de ne se repentir pas, a qui les considere attentivement: mays pourtant c'est une poenitence, certes, imparfaite, d'autant que l'amour divin n'y entre encor point. Hé, ne voyes vous pas, Theotime, que toutes ces repentances se font pour l'interest de nostre ame, de sa felicité, de sa beauté interieure, de son honneur, de sa dignité, et, en un mot, pour l'amour de nous mesmes, mais amour neanmoins legitime, juste et bien réglé.

Et prenes garde que je ne dis pas que ces repentances rejettent l'amour de Dieu, mais je dis seulement qu'elles ne le comprennent pas; elles ne le repoussent pas, mais elles ne le contiennent pas; elles ne sont pas contre luy, mais elles sont encor sans luy; il n'en est pas forclos, mais il n'y est pas non plus enclos. La volonté qui embrasse le bien, simplement, est fort bonne, mais si elle l'embrace en rejetant le mieux, elle est certes desreglée, non pas acceptant l'un, mais en repoussant l'autre: ainsy le voeu de donner aujourd'huy l'aumosne est bon, mais le voeu de ne la donner qu'aujourd'huy seroit mauvais, parce qu'il forclorroit le mieux, qui est de la donner aujourd'huy et demain et tous-jours, quand on pourra. C'est bien fait, certes, et cela ne se peut nier, de se repentir de ses pechés pour eviter la peine de l'enfer et obtenir le Paradis; mais qui prendroit resolution de ne se vouloir jamais repentir pour aucun autre sujet, il forclorroit volontairement le mieux, qui est de se repentir pour l'amour de Dieu, et commettrait un grand peché. Et qui seroit le pere qui ne treuvast mauvais que son filz le voulust voirement servir, mais non jamais avec amour ou par amour ?

Le commencement des choses est bon, le progres est meilleur, et la fin est tres bonne; toutefois, le commencement est bon en qualité de commencement, et le progres en qualité de progres; mays de vouloir finir l'oeuvre par le commencement, ou au progres, c'est renverser l'ordre. L'enfance est bonne, mais si on ne vouloit jamais estre qu'enfant, cela seroit mauvais, car *l'enfant de cent ans*³⁹⁴ est mesprisé. De commencer d'apprendre, cela est fort louable, mais qui commenceroit en intention de ne jamais se perfectionner, il feroit contre toute rayson. La crainte et les autres motifs de repentance dont nous avons parlé sont bons pour le commencement de la sagesse chrestienne, qui consiste en la poenitence; mais qui voudroit, de propos deliberé, ne point parvenir a l'amour, qui est la perfection de la penitence, il offenceroit grandement Celuy qui a tout destiné a son amour, comme a la fin de toutes choses.

Conclusion : la repentance qui forclost l'amour de Dieu est infernale, pareille a celle des damnés; la repentance qui ne rejette pas l'amour de Dieu, quoy qu'elle soit encor sans iceluy, est une bonne et desirable repentance; mais imparfaite, et qui ne peut nous donner le salut jusques a ce qu'elle ayt atteint a l'amour et qu'elle se soit meslée avec iceluy; si que, comme le grand Apostre a dit³⁹⁵ que s'il

³⁹⁴ - Is 65,20

³⁹⁵ - 1 Co 13,3

donnoit son *cors a brusler et tous ses biens aux pauvres, sans avoir la charité, cela luy seroit inutile*, aussi pouvons-nous dire en verité, que quand nostre penitence seroit si grande que sa douleur fist fondre nos yeux en larmes et fendre nos coeurs de regret, si nous n'avons pas le saint amour de Dieu tout cela ne nous serviroit de rien pour la vie eternelle.

CHAPITRE XX

Comme le meslange d'amour et de douleur se fait en la contrition

La nature, que je sache, ne convertit jamais le feu en eau, quoy que plusieurs eaux se convertissent en feu ; mais Dieu le fit pourtant une fois par miracle: car, ainsy qu'il est escrit au Livre des Machabees,³⁹⁶ lhors que les enfans d'Israël furent conduitz en Babylone du tems de Sedecias, les prestres, par l'advis de Hieremie, cachèrent le feu sacré en une vallee, dans un puits sec, et au retour, les enfans de ceux qui avoyent ainsi caché le feu l'allerent chercher, selon ce que leurs peres leur avoyent enseigné; et ilz le treuverent converti en une eau fort espaisse, laquelle estant tiree par eux et respandue sur les sacrifices, selon que Nehemias l'ordonnoit, soudain que les rayons du soleil l'eurent touchee, elle fut convertie en un grand feu.

Theotime, parmi les tribulations et regretz d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans le fond de nostre coeur le feu sacré de son amour; puis cet amour se convertit en l'eau de plusieurs larmes, lesquelles, par un second changement, se convertissent en un autre plus grand feu d'amour. Ainsy la celebre amante repentie ayma premierement son Sauveur, et cet amour se convertit en pleurs, et ces pleurs en un amour excellent: dont Nostre Seigneur dit que *plusieurs pechés luy estoyent remis, parce qu'elle avoit beaucoup aymé.*³⁹⁷ Et comme nous voyons que le feu convertit le vin en une eau que presque par tout on appelle eau de vie, laquelle conçoit et nourrit si aysement le feu que pour cela on la nomme aussi, en plusieurs endroitz, ardente, de mesme la consideration amoureuse de la Bonté laquelle estant souverainement aymable a esté offencee par le peché produit l'eau de la sainte penitence; puis de cette eau provient reciproquement le feu de l'amour divin, dont on la peut proprement appeller eau de vie, et ardente: elle est certes une eau en sa substance, car la penitence n'est autre chose qu'un vray desplaysir, une reelle douleur et repentance; mais elle est neanmoins ardente, parce qu'elle contient la vertu et propriété de l'amour, comme prevenue d'un motif amoureux, et par cette propriété elle donne la vie de la grace.

C'est pourquoy la parfaite poenitence a deux effectz differens: car, en vertu de sa douleur et detestation, elle nous separe du peché et de la creature a laquelle la delectation nous avoit attachés; mais en vertu du motif de l'amour, d'où elle prend son origine, elle nous reconcilie et reunit a nostre Dieu duquel nous nous estions separés par le mespris: si que, a mesme qu'elle nous retire du peché en qualité de repentance, elle nous rejoint a Dieu en qualité d'amour.

Mais je ne veux pas dire neanmoins que l'amour parfait de Dieu, par lequel on l'ayme sur toutes choses, precede tous-jours cette repentance, ni que cette repentance precede tous-jours cet amour. Car encor que cela se passe ainsy maintefois, si est-ce que d'autres fois aussi, a mesme que l'amour divin

³⁹⁶ 2 M 1,19

³⁹⁷ - Lc 7,47

naist dedans nos coeurs, la poenitence naist dedans l'amour, et plusieurs fois la poenitence venant en nos esprit, l'amour vient en la poenitence. Et comme lhors qu'Esäu sortit du ventre de sa mere,³⁹⁸ Jacob son jumeau l'empoigna par le pied, affin que non seulement leurs naissance s'entresuivissent, mais aussi s'entretinssent et fussent entreliees l'une a l'autre, de mesme le repentir, rude et aspre a cause de sa douleur, naist le premier, comme un autre Esäu, et l'amour, doux et gratieux comme Jacob, le tient par le pied et s'attache tellement a luy qu'ilz n'ont qu'une seule origine, puisque la fin de la naissance du repentir est le commencement de celle du parfait amour. Or, comme Esäu parut le premier, aussi le repentir se fait ordinairement voir avant l'amour; mais l'amour, comme un autre Jacob, quoy qu'il soit le puisné, assujettit par apres le repentir, le convertissant en consolation

Voyes, je vous prie, Theotime, la bienaymee Magdeleine comme elle pleure d'amour

On a enlevé mon Seigneur, dit-elle,³⁹⁹ toute fondue d'amour, et *ne sçay ou on l'a mis*; mais l'ayant treuvé par les soupirs et les pleurs, elle le tient et possede par amour. L'amour imparfait le desire et le requiert, la poenitence le cherche et le treuve, l'amour parfait le tient et le serre: ainsy qu'on dit des rubis d'Ethiopie,⁴⁰⁰ qui ont naturellement leur feu fort blafastre, mais estant mis dans le vinaigre, il esclatte et jette son brillement fort clair; car l'amour qui precede le repentir est pour l'ordinaire imparfait, mais estant detrempé dans l'aigreur de la poenitence, il se renforce et devient amour excellent.

Il arrive mesme parfois que la repentance, quoy que parfaite, ne contient pas en soy la propre action de l'amour, ains seulement la vertu et propriété d'iceluy. Mais, ce me direz-vous, quelle vertu et propriété de l'amour peut avoir la repentance, si elle n'a pas l'action? Theotime, le motif de la parfaite repentance, c'est la bonté de Dieu laquelle il nous desplait d'avoir offencee; or, ce motif n'est motif sinon parce qu'il esmeut et donne le mouvement, mais le mouvement que la bonté divine donne au coeur qui la considere ne peut estre que le mouvement d'amour, c'est a dire d'union; c'est pourquoy la vraie repentance, bien qu'il ne soit pas advis et qu'on ne voye pas la propre action de l'amour, reçoit neanmoins tous-jours le mouvement de l'amour et la qualité unissant d'iceluy, par laquelle elle nous reunit et rejoint a la divinité. Dites-moy, de grace: c'est la propriété de l'aymant de tirer a soy le fer et de se joindre a luy; mays ne voyons-nous pas que le fer touché de l'aymant, sans avoir ni l'aymant ni sa nature, ains seulement sa vertu et qualité attrayante, ne laisse pas de tirer et s'unir un autre fer? Ainsy la parfaite repentance, touchée du motif de l'amour sans avoir la propre action de l'amour, ne laisse pas d'en avoir la vertu et la qualité, c'est a dire le mouvement d'union pour rejoindre et reunir nos coeurs a la volonté divine. Mays quelle difference y a-il, me repliquerez-vous, entre ce mouvement unissant de la penitence et l'action propre de l'amour? Theotime, l'action de l'amour est un mouvement d'union voirement, mais il se fait par complaysance: or, le mouvement d'union qui est en la penitence, se fait, non par voÿe de complaysance, ains de desplaysir, de repentance, de reparation, de reconciliation; entant donq que ce mouvement unit, il a la qualité de l'amour, entant qu'il est amer et douloureux, il a la qualité de la pênitence; et, en somme, de sa naturelle condition c'est un vray mouvement de penitence, mais qui a la vertu et qualité de l'amour.

Ainsy le vin theriacal n'est pas appelé theriacal pour contenir la propre substance de la theriaque, car il n'y en a point du tout; mais on le nomme ainsy parce que la plante de la vigne ayant esté detrempee en theriaque, les raisins et le vin qui en sont provenus ont tiré la vertu et l'operation de la theriaque contre toute sorte de venins. Si donques la penitence, selon l'Ecriture, efface le peché, sauve

³⁹⁸ - Gn 25,25

³⁹⁹ - Jn 20,13

⁴⁰⁰ - Pline Hist Nat 37,7

l'ame, la rend agreable a Dieu et la justifie, qui sont des effectz appartenans a l'amour et qui semblent ne devoir estre attribués qu'à luy, il ne le faut pas trouver estrange; car bien que l'amour ne se treuve pas tous-jours luy mesme en la poenitence parfaite, sa vertu neanmoins et sa propriété y est tous-jours, s'y estant escoulee par le motif amoureux duquel elle provient.

Ni ne faut pas non plus s'estonner que la force de l'amour naisse dedans la repentance avant que l'amour y soit formé; puisque nous voyons que par la reflexion des rayons du soleil battant sur la glace d'un mirouer, la chaleur, qui est la vertu et propre qualité du feu, s'augmente petit a petit si fort, qu'elle commence a brusler avant qu'elle ayt bonnement produit le feu, ou, au moins, avant que nous l'ayons apperceu. Car ainsy, le Saint Esprit jettant dans nostre entendement la consideration de la grandeur de nos pechés, entant que par iceux nous avons offensé une si souveraine bonté, et nostre volonté recevant la reflexion de cette connoissance, le repentir croit petit a petit si fort, avec une certaine chaleur affective et desir de retourner en grace avec Dieu, qu'en fin ce mouvement arrive a tel signe, qu'il brusle et unit avant mesme que l'amour soit du tout formé: amour qui, toutefois, comme un feu sacré, s'allume immediatement en ce point la; de sorte que la repentance ne parvient jamais a ce signe de brusler et reunir le coeur a Dieu, qui est son extreme perfection, qu'elle ne se treuve toute convertie en feu et flamme d'amour, la fin de l'un servant de commencement a l'autre. Ains plustost, la fin de la poenitence est dans le commencement de l'amour, comme le pied d'Esau estoit dans la main de Jacob; de telle façon que lhors qu'Esau achevoit sa naissance, Jacob commençoit la sienne, la fin de la naissance de l'un estant jointe, liee, et qui plus est, environnee du commencement de la naissance de l'autre; car ainsy le commencement de l'amour parfait ne suit pas seulement la fin de la poenitence, mais il s'attache, il se lie, et, pour le dire en un mot, ce commencement d'amour se mesle avec la fin de la repentance, et en ce moment du meslange, la poenitence et contrition merite la vie eternelle.

Or parce que cette repentance amoureuse se pratique ordinairement par les esclans ou eslevemens du coeur en Dieu, pareilz a ceux des anciens poenitens: *Je suis vostre, o mon Dieu, sauves-moy*; ⁴⁰¹ *Ayez misericorde de moy, ayez-en misericorde, car mon ame se confie en vous*; ⁴⁰² *Sauves-moy, Seigneur, car les eaux submergent mon ame*; ⁴⁰³ *Faites-moy comme un de vos mercenaires*; ⁴⁰⁴ *Seigneur, soyes-moy propice, a moy, pauvre pecheur*, ⁴⁰⁵ ce n'est pas sans rayson que quelques uns ont dit que l'orayson justifioit; car l'orayson repentante, ou la repentance suppliante, eslevant l'ame en Dieu et la reunissant a sa bonté, obtient sans doute le pardon, en vertu du saint amour qui luy donne le mouvement sacré. Et partant, nous devons tous avoir force telles oraysons jaculatoires, faites par maniere de repentance amoureuse et de souhaitz requerant nostre reconciliation avec Dieu, affin que par icelles, *prononçans devant le Seigneur nostre tribulation*, ⁴⁰⁶ nous repandions nos ames devant et dedans son coeur pitoyable, qui les recevra a mercy.

⁴⁰¹- Ps 118,94

⁴⁰²- Ps 56,1

⁴⁰³- Ps 68,1

⁴⁰⁴-Lc 15,19

⁴⁰⁵- Lc 18,13

⁴⁰⁶- Ps 141,2

CHAPITRE XXI

Comme les attraitz amoureux de Nostre Seigneur nous aydent et accompagnent jusques a la foy et la charité

Entre le premier reveil du peché ou de l'incrudulité et la resolution finale que l'on prend de croire parfaitement, il y a souventfois beaucoup de tems, pendant lequel on peut prier, comme fit saint Pachome, ainsy que nous avons veu ;⁴⁰⁷ et comme le pere du pauvre lunatique, lequel, au rapport de saint Marc,⁴⁰⁸ asseurant qu'il croyoit, c'est a dire qu'il commençoit a croire, conneut quand et quand qu'il ne croyoit pas asses, dont il s'escria : *Hé, Seigneur, je croy, mais aydes mon incrudulité.* Comme s'il eut voulu dire: Je ne suis plus dans l'obscurité de la nuit d'infidelité, des-ja les rayons de vostre foy esclairent sur l'orison de mon ame, mais neanmoins je ne croy pas encor convenablement, c'est une connoissance encor toute foible et meslee de tenebres; hélas, Seigneur, secoues moy. Aussi, le grand saint Augustin prononce solennellement cette remarquable parole : " Escoute une fois, o homme, et entens! N'es-tu pas tiré ? prie affin que tu sois tiré;" en laquelle, son intention n'est pas de parler du premier mouvement que Dieu fait " en nous, sans nous," lhors qu'il nous excite et esveille du sommeil de peché; car, comme pourrions nous demander le reveil, puisque personne ne peut prier avant qu'estre esveillé ? mays il parle de la resolution que l'on prend d'estre fidele, car il estime que croire c'est estre tiré, et partant, il admonneste ceux qui ont esté excités a croire en Dieu, de demander le don de la foy. Et personne, certes, ne pouvoit mieus sçavoir les difficultés qui se passent ordinairement entre le premier mouvement que Dieu fait en nous et la parfaite resolution de bien croire, que saint Augustin, qui, ayant receu une si grande varieté d'attraitz, par les paroles du glorieux saint Ambroyse, par la conference faite avec Politian et mille autres moyens,⁴⁰⁹ ne laissa pas neanmoins d'user de tant de remises et d'avoir tant de peyne a se resoudre ; si que a luy, de vray, plus qu'a nul autre, on eust peu bien dire, ce qu'il dit par apres aux autres: Hélas, Augustin, si tu n'es pas tiré, si tu ne croys pas "prie que tu sois tiré" et que tu croyes.

Nostre Seigneur tire les coeurs par les delectations qu'il leur donne, lesquelles font treuver la doctrine celeste douce et agreable, mais avant que cette douceur ayt engagé et lié la volonté par ses amiables liens, pour la tirer a l'acquiescement et consentement parfait de la foy, comme Dieu ne manque pas d'exercer sa bonté sur nous par ses saintes inspirations, aussi nostre ennemi ne cesse point de pratiquer sa malice par ses tentations. Et ce pendant nous demeurons en pleyne liberté de consentir aux attraitz celestes ou de les rejeter; car, comme le sacré Concile de Trente a clairement resolu,⁴¹⁰ "si quelqu'un disoit que le franc arbitre de l'homme, estant emeu et incité de Dieu, ne coopere en rien, en consentant a Dieu qui l'esmeut et l'appelle affin qu'il se dispose et prepare pour obtenir la

⁴⁰⁷ - ch 13

⁴⁰⁸ - Mc 9,23

⁴⁰⁹ - Confess 8

⁴¹⁰ - Sess can 4

grace de la justification, et qu'il ne peut n'y consentir point s'il veut, certes un tel seroit excommunié" et reprouvé de l'Eglise. Que si nous ne repoussons pas la grace du saint amour, elle va se dilatant par des continuelz accroissemens dedans nos ames, jusques a ce qu'elles soyent entierement converties: comme les grans fleuves, qui treuvans les playnes ouvertes se respandent et prennent tous-jours plus de place.

Que si l'inspiration, nous ayant tirés a la foy, ne rencontre point de resistance en nous, elle nous tire mesme jusques a la poenitence et charité. Saint Pierre comme un apode, relevé par l'inspiration que les yeux de son Maistre luy donnerent,⁴¹¹ se laissant librement mouvoir et porter a ce doux vent du Saint Esprit, regarde les yeux salutaires qui l'avoient excité, il lit iceux, comme au livre de vie, la douce semonce de pardon que la debonairété divine luy offre, il en tire un juste motif d'esperance, il sort de la cour, il considere l'horreur de son peché et le deteste, il pleure, il gemit, il prosterne son miserable coeur devant celuy de la misericorde de son Seigneur, il crie merci pour sa faute, il se resoud a une inviolable fidelité: et par ce progres de mouvemens pratiqués a la faveur de la grace qui le conduit, l'assiste et l'ayde continuellement, il parvient en fin a la sainte remission de ses pechés, passant ainsy de grace en grace, selon que saint Prosper assure, que "sans la grace on ne court point a la grace."

Ainsy donq, pour conclure ce point, l'ame prevenue de la grace, sentant les premiers attraitz et consentant a leur douceur, comme revenant a soy apres une si longue pasmayson, elle commence a souspirer ces paroles:⁴¹² Helas, o mon cher Espoux, mon ami, *tires moy*, je vous prie, et me prenes par dessous le bras car je ne puis autrement aller; mais si vous me tires, *nous courrons*: vous, en m'aydant par *l'odeur de vos parfums*, et moy, correspondant par mon foible consentement et odorant vos suavités qui me renforcent et revigorent toute, jusqu'a ce que *le bausme de vostre nom sacré*, c'est a dire l'onction salutaire de ma justification soit repandue en moy. Voyes vous, Theotime, elle ne prioit pas si elle n'estoit excitee, mais si tost qu'elle l'est et qu'elle sent les attraitz, elle prie qu'on la tire; estant tiree elle court, mais elle ne courroit pas si les parfums qui l'attirent, et par lesquelz on la tire, ne luy avoient le coeur par la force de leur odeur precieuse; et comme elle court plus fort et qu'elle s'approche de plus pres de son celeste Espoux, elle sent tous-jours plus delicieusement les suavités qu'il respand, jusques a ce qu'en fin luy mesme s'escoule dedans son coeur par maniere de *bausme respandu*, si qu'elle s'escrie, comme surprise de ce contentement, non si tost attendu et inopiné: O mon Espoux, vous estes un *bausme versé* dedans mon sein ! ce n'est pas merveille si *les jeunes ames vous cherissent*.

En cette façon, trescher Theotime, l'inspiration celeste vient a nous et nous previent, excitant nos volontés a l'amour sacré. Que si nous ne la repoussons pas, elle vient avec nous et nous environne, pour nous inciter et pousser tous-jours plus avant; et si nous ne l'abandonnons, elle ne nous abandonne point qu'elle ne nous ayt rendus au port de la tressainte charité, faysant pour nous les troys offices que le grand ange Raphaël fit pour son cher Tobie⁴¹³: car, elle nous guide en tout nostre voyage de la sainte poenitence, elle nous garentit des perilz et des assautz du diable, et nous console, anime et fortifie en nos difficultés.

⁴¹¹- Lc 22,61

⁴¹²- Ct 1,2

⁴¹³- Tb 12,3

CHAPITRE XXII

Briefve description de la charité

Voyla donq en fin ,mon cher Theotime,comme Dieu, par un progres plein de suavité ineffable, conduit l'ame qu'il fait sortir hors de l'Egypte du peché, d'amour en amour, comme de logement en logement, jusques a ce qu'il l'ayt fait entrer en la Terre de promission, je veux dire en la tressainte charité ; laquelle, pour le dire en un mot, est une amitié et non pas un amour interessé, car par la charité nous ayons Dieu pour l'amour de luy mesme, en consideration de sa bonté tres souverainement aymable. Mais cette amitié est une vraye amitié, car elle est reciproque, Dieu ayant aymé eternellement quicomque l'a aymé, l'ayme ou l'aymera temporellement⁴¹⁴ ; elle est declaree et reconnüe mutuellement, attendu que Dieu ne peut ignorer l'amour que nous avons pour luy, puisque luy mesme nous le donne, ni nous aussi ne pouvons ignorer celuy qu'il a pour nous puisqu'il l'a tant publié et que nous reconnaissons tout ce que nous avons de bon comme véritables effectz de sa bienveillance ; et en fin, nous sommes en perpetuelle communication avec luy, qui ne cesse de parler a nos coeurs par inspirations, attraitz et mouvemens sacrés. Il ne cesse de nous faire du bien et rendre toutes sortes de témoignages de sa tressainte affection, nous ayant ouvertement revelé tous ses secretz, comme a ses amis confidens⁴¹⁵ ; et, pour comble de son saint amoureux commerce avec nous, il s'est rendu nostre propre viande au tressaint Sacrement de l'Eucharistie. Et quant a nous, nous traittons avec luy, a toutes heures, quand il nous plait, par la tressainte orayson, ayans toute *nostre vie, nostre mouvement et nostre estre*, non seulement avec luy, mais *en luy* et par luy.⁴¹⁶

Or cette amitié n'est pas une simple amitié, mais amitié de dilection, par laquelle nous faysons election de Dieu pour l'aymer d'amour particulier. Il est *choisi*, dit l'Espouse sacrée,⁴¹⁷ *entre mille* : elle dit: *entre mille*, mais elle veut dire entre tous ; c'est pourquoy cette dilection n'est pas dilection de simple excellence, ains une dilection incomparable, car la charité ayme Dieu par une estime et preference de sa bonté, si haute et relevee au dessus de toute autre estime, que les autres amours, ou ne sont pas vrays amours en comparayson de cestuy-cy, ou s'ilz sont vrays amours, cestuy-ci est infiniment plus qu'amour. Et partant, Theotime, ce n'est pas un amour que les forces de la nature ni humaine ni angelique puissent produire, ains *le Saint Esprit* le donne et *le respand dans nos coeurs* ;⁴¹⁸ et comme nos ames, qui donnent la vie a nos cors, n'ont pas leur origine de nos cors, mays sont mises dans nos cors par la providence naturelle de Dieu, ainsy la charité, qui donne la vie a nos coeurs, n'est pas extraitte de nos coeurs, mays elle y est versee comme une celeste liqueur, par la providence surnaturelle de sa divine Majesté.

⁴¹⁴ 1 Jn 4,10

⁴¹⁵- Jn 15,15

⁴¹⁶- Ac 17,28

⁴¹⁷- Ct 5,10

⁴¹⁸- Rm 5,5

Nous l'appellons donq amitié surnaturelle pour cela, et de plus encor, parce qu'elle regarde Dieu et tend a luy, non selon la science naturelle que nous avons de sa bonté, mais selon la connoissance surnaturelle de la foy. C'est pourquoy, avec la foy et l'esperance, elle fait sa residence en la pointe et cime de l'esprit, et comme une reine de majesté, elle est assise dans la volonté comme en son throsne, d'ou elle repand sur toute l'ame ses suavités et douceurs, la rendant par ce moyen toute belle, agreable et aymable a la divine Bonté ; de sorte que, si l'ame est un royaume duquel le Saint Esprit est le Roy, la charité est *la reyne, seante a sa dextre en robbe d'or recamee de belles varietes*⁴¹⁹ si l'ame est une reyne, espouse du grand Roy celeste, la charité est sa couronne qui embellit royalement sa teste : mais si l'ame avec son cors est un petit monde, la charité est le soleil qui orne tout, eschauffe tout et vivifie tout.

La charité donq est un amour d'amitié, une amitié de dilection, une dilection de preference, mais de preference incomparable, souveraine et surnaturelle, laquelle est comme le soleil en toute l'ame pour l'embellir de ses rayons, en toutes les facultés spirituelles pour les perfectionner, en toutes les puissances pour les moderer, mais en la volonté, comme en son siege, pour y resider et luy faire cherir et aymer son Dieu sur toutes choses. O que bienheureux est l'esprit dans lequel cette sainte dilection est repandue, puisque *tous biens luy arrivent pareillement avec icelle !* (Sg 7,11)

FIN DU SECOND LIVRE

LIVRE TROISIEME

Du progres et perfection de l'amour

CHAPITRE PREMIER

Que l'amour sacré peut estre augmenté de plus en plus
en un chacun de nous

Le sacré Concile de Trente nous assure que les "amis de Dieu, *allant de vertu en vertu*¹, *sont renouvelés de jour en jour*,² c'est a dire croissent par bonnes oeuvres en la justice qu'ils ont receüe par la grace divine, et sont de plus en plus justifiés, selon ces celestes advertissemens: *Qui est juste, qu'il soit derechef justifié, "et qui est saint, qu'il soit encore plus sanctifié*³; *Ne doute point d'estre justifié*

⁴¹⁹- Ps 44,10

¹- Ps 83,7

²- 2 Co 4,16

³- Ap 22,11

*jusques a la mort*⁴ ; le sentier des justes s'avance et croist, comme une lumiere resplendissante; *jusques au jour parfait*⁵; *Faisans la verité avec charité, croissons en tout en Celuy qui est le chef, a sçavoir Jesus Christ*⁶; et, enfin, *Je vous prie que vostre charité croisse de plus en plus*:⁷ qui sont toutes paroles sacrees selon David, saint Jean, l'Ecclesiastique et saint Paul.

Je n'ay jamais sceu qu'il se trovast aucun animal qui n'eust point de bornes et limites en sa croissance, sinon le crocodile, (Vincent Bellov. Speculum naturae 17,7) qui estant extremement petit en son commencement, ne cesse jamais de croistre tandis qu'il est en vie; en quoy il represente egalement et les bons et les mauvais; car l'*outrecuidance de ceux qui haïssent Dieu monte tous-jours*, dit le grand roy David⁸, et les bons croissent comme l'aube du jour, *de splendeur en splendeur*.⁹ Et de demeurer en un estat de consistance longuement, il est impossible: qui ne gagne, perd en ce traffiq; qui ne monte, descend en cette eschelle; qui n'est vainqueur, est vaincu en ce combat. Nous vivons entre les hazards des batailles que nos ennemis nous livrent; si nous ne resistons, nous perissons, et nous ne pouvons resister sans surmonter, ni surmonter sans victoire; car, comme dit le glorieux saint Bernard, " il est escrit tres specialement de l'homme, que *jamais il n'est en un mesme estat* : "¹⁰ il faut ou qu'il avance, ou qu'il retourne en arriere. *Tous courent, mais un seul emporte le prix; courés en sorte que vous l'obtenés*.¹¹ Qui est le prix, sinon Jesus Christ ? et comme le pourres-vous apprehender si vous ne le suivés ? Que si vous le suivés, vous ires et courres tous-jours, var il ne s'arresta jamais, ains continua la course de son amour et obeissance, *jusques a la mort et la mort de la croix*.¹²

Allés donq, dit saint Bernard, allés, dis-je avec luy, allés, mon cher Theotime, et n'ayes point d'autres bornes que celles de vostre vie, et tandis qu'elle durera, courés apres ce Sauveur; mais courés ardemment et vistement, car, de quoy vous servira de le suivre, si vous n'estes si heureux que de l'aconsuivre ? Escoutons le Prophete :¹³ *J'ay incliné mon coeur a faire vos justifications eternellement*; il ne dit pas qu'il les gardera pour un tems; mais pour jamais; et parce qu'il veut eternellement bien faire, il aura un eternal salaire. *Bienheureux sont ceux qui sont purs en la voÿe, qui marchent en la loy du Seigneur*¹⁴; *malheureux sont ceux qui sont souillés, qui ne marchent point en la loy du Seigneur*¹⁵. Il n'appartient qu'a Satan de dire qu'il sera *assis sur les flancs de l'aquilon*.¹⁶ Detestable, tu seras assis ! hé, ne connois-tu pas que tu es au chemin, et que le chemin n'est pas fait pour s'asseoir mais pour marcher ? Et il est tellement fait pour marcher, que marcher s'appelle cheminer; et Dieu dit, parlant a l'un de ses plus grands amis: *Marche, luy dit-il, devant moy, et sois parfait*.¹⁷

La vraye vertu n'a pas de limites, elle va tous-jours outre; mais sur tout la sainte charité, qui est la vertu des vertus, et laquelle ayant un object infini, seroit capable de devenir infinie si elle rencontroit un coeur capable de l'infinité, rien n'empeschant cet amour d'estre infini que la condition de la volonté qui le reçoit et qui doit agir par iceluy; condition a rayson de laquelle, comme jamais personne ne verra Dieu autant qu'il est visible, aussi onques nul ne le peut aymer autant qu'il est aymable. le coeur qui pourroit aymer Dieu d'un amour egal a la divine bonté, auroit une volonté infiniment bonne, et cela

⁴- Qo 18,22

⁵- Pr 4,18

⁶- Ep 4,15

⁷- Ph 1,9

⁸- Ps 73,ult

⁹- 2 Co 3 ult

¹⁰- Jb 14,2

¹¹- 1 Co 9,24

¹²- Ph 2,8

¹³- Ps 118,112

¹⁴- Ps 118,1

¹⁵- Ps 118,21

¹⁶- Is 14,13

¹⁷- Gn 17,1

ne peut estre qu'en Dieu seul. La charité donq, entre nous, peut estre perfectionnee jusques a l'infini, mais exclusivement; c'est a dire, la charité peut estre rendue de plus en plus et tous-jours plus excellente, mais non pas que jamais elle puisse estre infinie. L'esprit de Dieu peut eslever le nostre et l'appliquer a toutes les actions surnaturelles qu'il luy plait, tandis qu'elles ne sont pas infinies: d'autant qu'entre les choses petites et les grandes, pour excessives qu'elles soyent, il y a tous-jours quelque sorte de proportion, pourveu que l'exces des excessives ne soit pas infini; mais entre le fini et l'infini il n'y a nulle proportion, et pour y en mettre, il faudroit, ou relever le fini et le rendre infini, ou ravalier l'infini et le rendre fini, ce qui ne peut estre. De sorte que la charité mesme qui est en nostre Redempteur, entant qu'il est homme, quoy qu'elle soit grande au dessus de tout ce que les Anges et les hommes peuvent comprendre, si est-ce qu'elle n'est pas infinie en son estre et d'elle mesme; ains seulement en l'estime de sa dignité et de son merite, parce qu'elle est la charité d'une personne d'infinie excellence, c'est a dire d'une Personne divine, qui est le Filz eternal du Père tout puissant.

Cependant, c'est une faveur extreme pour nos ames, qu'elles puissent croistre sans fin de plus en plus en l'amour de leur Dieu, tandis qu'elles sont en cette vie caduque,

*Montant a la vie eternelle
De vertu en vertu nouvelle.*¹⁸

CHAPITRE II

Combien Nostre Seigneur a rendu aysé l'accroissement de l'amour

Voyés-vous, Theotime, ce verre d'eau ou ce petit morceau de pain qu'une sainte ame donne au pauvre, pour Dieu: c'est peu de fait certes, et choses presque indigne de consideration selon le jugement humain; Dien neanmoins le recompense, et tout soudain donne pour cela quelqu'accroissement de charité.¹⁹ Les poilz de chevre presentés anciennement au Tabernacle estoient bien receus, et tenoyent lieu entre les saintes offrandes:²⁰ et les petites actions qui procedent de la charité, sont agreables a Dieu et ont leur place entre les merites

. Car, comme en l'Arabie heureuse, non seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes²¹ participant au bonheur de ce solage, ainsy en l'ame charitable, non seulement les oeuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besoignes se ressentent de la vertu du saint amour et sont en bonne odeur devant la majesté de Dieu, qui, a leur consideration, augmente la sainte charité. Or je dis que Dieu fait cela, parce que la charité ne produit pas ses accroissemens comme un arbre qui pousse ses rameaux et les fait sortir par sa propre vertu les uns des autres; ains, comme la foy, l'esperance et la charité sont des vertus qui ont leur origine de la Bonté divine, aussi en tirent-elles leur augmentation et perfection, a guise des avettes, lesquelles estant extraittes du miel prennent aussi leur nourriture d'iceluy.

¹⁸- Ps 83,8

¹⁹- Mc 9,40

²⁰- Ex 35,26

²¹- Pline Hist Nat 12,17

Par quoy,tout ainsy que les perles prennent non seulement leur naissance mais aussi leur aliment de la rosee, les meres perles ouvrant pour cet effect leurs escailles du costé du ciel, comme pour mendier les gouttes que la fraischeur de l'air fait escouler a l'aube du jour²², de mesme, ayans receu la foy, l'esperance et la charité, de la Bonté celeste, nous devons tous-jours retourner nos coeurs et les tenir tendus de ce costé-la, pour en impetrer la continuation et l'accroissement des mesmes vertus. O Seigneur , nous fait dire la sainte Eglise nostre Mere, "²³ donnés-nous l'augmentation de la foy, de l'esperance et de la charité;²⁴ et c'est a l'imitation de ceux qui disoient au Sauveur: *Seigneur, accroissés la foy en nous; et selon l'advis de saint Paul, qui assure que Dieu seul est puissant de faire abonder en nous toute grace.*²⁵

C'est donc Dieu qui fait cet accroissement, en consideration de l'employte que nous faysons de sa grace, selon qu'il est escrit²⁶: *A celuy qui a, c'est a dire, qui employe bien les faveurs receües, on luy en donnera davantage, et il abondera.* Ainsy se pratique l'exhortation du Sauveur: *Amassés des thresors au Ciel;*²⁷ comme s'il disoit : Adjoustés tous-jours des nouvelles bonnes oeuvres aux precedentes, car ce sont les pieces desquelles vos thresors doivent estre composés: le jeusne, l'orayson, l'aumosne. Or, comme au thresor du Temple,les deux petites pittes de la pauvre vefve furent estimees,²⁸ et qu'en effet, par l'addition des petites pieces,les thresors s'aggrandissent et leur valeur s'augmente d'autant, ainsy les moindres petites bonnes oeuvres, quoy que faites un peu laschement et non selon toute l'estendue des forces de la charité que l'on a, ne laissent pas d'estre agreables a Dieu et d'avoir leur valeur aupres de luy: de sorte qu'encor que d'elles mesmes elles ne puissent pas causer aucun accroissement a l'amour precedent, estans de moindre vigueur que luy, la Providence divine toutefois, qui en tient compte et par sa bonté en fait estat, les recompense soudain de l'accroissement de la charité pour le present, et de l'assignation d'une plus grande gloire au Ciel pour l'advenir.

Theotime,les abeilles font le miel delicieux qui est leur ouvrage de haut prix, mays la cire, qu'elles font aussi, ne laisse pas pour cela de valoir quelque chose et de rendre leur travail recommandable: le coeur amoureux doit tascher de produire ses oeuvres avec grande ferveur et de haute estime, affin d'augmenter puissamment sa charité; mays si , toutefois, il en produit de moindres, il ne perdra point la recompense, car Dieu luy en sçaura gré; c'est a dire l'en aymera tous-jours un peu plus. Or, jamais Dieu n'ayme davantage une ame qui a de la charité,qu'il ne luy en donne aussi davantage; nostre amour envers luy estant le propre et particulier effect de son amour envers nous.

A mesure que nous regardons plus vivement nostre ressemblance qui paroist en un miroüer, elle nous regarde aussi plus attentivement; et a mesure que Dieu jette plus amoureusement ses doux yeux sur nostre ame, qui est faite a son image et semblance, nostre ame reciproquement regarde sa divine Bonté plus attentivement et ardemment, correspondant selon sa petitesse a tous les accroissemens que cette souveraine Douceur fait de son divin amour envers elle. Certes, le sacré Concile de Trente parle ainsy²⁹ : " Si quelqu'un dit que la justice receüe n'est pas conservee, et que mesmes elle n'est pas augmentee devant Dieu par bonnes oeuvres, mays que les oeuvres sont seulement fruitz et signes de la justification aqüise, et non pas cause de l'augmenter, anatheme. "

²²- Comme il a été dit dans l'Introduction à la V.D. (note 1 p.6) SFS acceptait, relativement à l'origine des perles, les théories des naturalistes de son époque (Mattoli, in Dioscor. Lib II ch 4). Ces auteurs suivaient Pline (Hist Nat 9,35) et d'autres auteurs.

²³ - Oraison 13e Dim ap.Pentecôte

²⁴ - Lc 17,5 ; Mc 9,23

²⁵ - 2 Co 9,8

²⁶ - Mt 13,12

²⁷-Mt 6,20

²⁸- Lc 21,1

²⁹ - Sess 6 can 24

Voyés-vous, Theotime, la justification qui se fait par la charité est augmentee par les bonnes oeuvres, et, ce qu'il faut remarquer, c'est par les bonnes oeuvres sans exception; car, comme dit excellemment saint Bernard sur un autre sujet ³⁰, " rien n'est excepté ou rien n'est distingué. " Le Concile parle de bonnes oeuvres indistinctement et sans reserve, nous donnant a connoistre, que non seulement les grandes et ferventes, ains aussi les petites et foibles, font augmenter la sainte charité; mais les grandes, grandement, et les petites, beaucoup moins.

Tel est l'amour que Dieu porte a nos ames, tel le desir de nous faire croistre en celuy que nous luy devons porter; sa divine Suavité nous rend toutes choses utiles, elle prend tout a nostre avantage, elle fait valoir a nostre proffit toutes nos besoignes, pour basses et debiles qu'elles soyent. Au commerce des vertus morales, les petites oeuvres ne donnent point d'accroissement a la vertu de laquelle elles procedent, ains si elles sont bien petites elles l'affoiblissent; car une grande liberalité perit quand elle s'amuse a donner des choses de peu, et de liberalité elle devient chicheté: mais au traffiq des vertus qui viennent de la misericorde divine, et sur tout de la charité, toutes oeuvres donnent accroissement. Or, ce n'est pas merveille si l'amour sacré, comme roy des vertus, n'a rien, ou petit ou grand, qui ne soit aymable, puisque le baume, prince des arbres aromatiques, n'a ni escorce ni feuille qui ne soit odorante: et que pourroit produire l'amour, qui ne fust digne d'amour et ne tendist a l'amour ?

CHAPITRE III

Comme l'ame estant en charité fait progres en icelle

Employons une parabole, Theotime, puisque cette methode a esté si agreable au souverain Maistre de l'amour que nous enseignons. Un grand et brave roy ayant espousé une tres aymable jeune princesse, et l'ayant un jour menee en un cabinet fort retiré pour s'entretenir avec elle plus a souhait, apres quelques discours il la vid tomber pasmee devant luy, par certain accident inopine. Helas, cela l'estonna extremement et le fit presque tomber luy mesme a coeur failli de l'autre costé, car il l'aymoit plus que sa propre vie. Neanmoins le mesme amour qui lui donna ce grand assaut de douleur, luy donna quant et quant la force de le sous-tenir, et il le mit en action pour, avec une promptitude noppareille, remedier au mal de la chere compaigne de sa vie : si que, ouvrant de vistesse un buffet qui estoit la, il prend une eau cordiale infiniment pretieuse, et en ayant rempli sa bouche, il ouvre de force les levres et les dens serrees de cette bienaymee princesse; puis, soufflant et jettant cette pretieuse liqueur qu'il tenoit en sa bouche, dedans celle de sa pauvre pasmee, et espluyant au nez, sur les temples et sur l'endroit du coeur d'icelle le reste de la phiole, il la fit en fin revenir a soy et reprendre sentiment; puis il la releve doucement, et a force de remedes il la revigore et ravive en telle sorte, qu'elle commença a se lever sur pied et se promener tout bellement avec luy; mays non pas toutefois sans son ayde : car il l'alloit relevant et soustenant par dessous le bras, jusques a ce qu'en fin il luy mit un epitheme de si grande vertu et si pretieux sur l'endroit du coeur, que lhors, se sentant tout a fait remise en sa premiere santé, elle

³⁰- De Consid.2, 8

marchoit tout seule d'elle mesme, son cher espoux ne la soustenant plus si fort, ains seulement luy tenant coucement sa main droite entre les siennes et son bras droit replié sur le sien et sur sa poitrine. Il l'alloit ainsy entretenant, et luy faisant en cela quatre offices fort agreables: car, 1. il luy tesmoignoît son coeur amoureusement soigneux d'elle ; 2. il l'alloit toujours un peu soulageant ; 3. si quelque ressentiment de la defaillance passee luy fust revenu, il l'eust soustenuë; 4. si elle eust rencontré quelque pas ou quelqu'endroit raboteux et malaysé, il l'eust retenue et appuyée, et es montees, ou quand elle vouloit aller un peu viste, il la soutenoit et supportoit puissamment. Il se tint donq avec ce soin cordial aupres d'elle jusques a la nuit, qu'il voulut encor l'assister quand on la mit dans son lit royal.

L'ame est espouse de Nostre Seigneur quand elle est juste, et parce qu'elle n'est point juste qu'elle ne soit en charité, elle n'est point aussi espouse qu'elle ne soit menee dedans le cabinet de ces *delicieux parfums* desquelz il est parlé es Cantiques.³¹ Or, quand l'ame qui a cet honneur commet le peché, elle tombe pasmee d'une defaillance spirituelle, et cet accident est a la verité bien inopiné; car, qui pourroit jamais penser qu'une creature voulust quitter son Createur et souverain bien, pour des choses si legeres comme sont les amorces du peché ? Certes, le Ciel s'en estonne,³² et si Dieu estoit sujet aux passions, il tomberoit a coeur failli pour ce malheur, comme lhors qu'il fut mortel il expira sur la croix pour nous en racheter. Mais puisqu'il n'est plus requis qu'il employe son amour a mourir pour nous, quand il voit l'ame ainsy precipitee en l'iniquité il accourt pour l'ordinaire a son ayde, et d'une misericorde noppareille entr'ouvre la porte de son coeur, par des eslans et remors de conscience qui procedent de plusieurs clartés et apprehensions qu'il a jettees dedans nos espritz, avec des mouvemens salutaires, par le moyen desquelz, comme par des eaux odorantes et vitales, il fait revenir l'ame a soy et la remet en des bons sentimens. Et tout cela, mon Theotime, Dieu le fait "en nous,sans nous, " par sa bonté toute aymable qui nous previent par sa douceur.

³³³ Car, comme nostre espouse pasmee fust demee morte en sa pasmayson, sans le secours du roy, aussi l'ame demeureroit perdue dans son peché, si Dieu ne la prevenoit. Que si l'ame estant ainsy excitee, adjoute son consentement au sentiment de la grace, secondant l'inspiration qui l'a prevenue et recevant les secours et remedes requis que Dieu luy a preparés, il la revigorera, et la conduira par divers mouvemens de foy, d'esperance et de poenitence, jusques a ce qu'elle soit tout a fait remise en la vraye santé spirituelle, qui n'est autre chose que la charité. Or, tandis qu'il la fait ainsy passer entre les vertus par lesquelles il la dispose³⁴ a ce saint amour, il ne la conduit pas seulement, mais il la soutient de telle façon, que comme elle, de son costé, marche tan t qu'elle peut, aussi luy, pour sa part, la porte et la va soustenant; et ne sçauroit-on bonnement si elle va ou si elle est portée,car elle n'est pas tellement portée qu'elle n'aille, et va toutefois tellement, que si elle n'estoit portéee elle ne pourroit pas aller; si que, pour parler a l'apostolique, elle doit dire: Je marche, *non pas moy seule, ains la grace de Dieu avec moy.*³⁵

Mais l'ame estant remise tout a fait en sa santé par l'excellent epitheme de la charité que le Saint Esprit met sur le coeur, alhors elle peut aller et se soustenir sur ses pieds d'elle mesme, en vertu neanmoins de cette santé et de l'epitheme sacré du saint amour. C'est pourquoy encor qu'elle puisse aller d'elle mesme, elle en doit toute la gloire a son Dieu qui luy a donné une santé si vigoureuse et si forte ; car, soit que le Saint Esprit nous fortifie par les mouvemens qu'il imprime en nos coeurs, ou qu'il nous soustienne par la charité qu'il y respand, soit qu'il nous secoure par maniere d'assistance,

³¹- Ct 1,3

³²- Jr 2,12

³³- Ps 20,3

³⁴- Ps 83,6

³⁵- 1 Co 15,10

en nous relevant et portant, ou qu'il renforce nos coeurs, versant en iceux l'amour revigorant et vivifiant, c'est tous-jours en luy et par luy que nous vivons, que nous marchons et que nous operons.³⁶

Neanmoins, bien que moyennant *la charité respandue dans nos coeurs*³⁷ nous puissions marcher en la presence de Dieu et faire progres en la voye de salut, si est-ce que la Bonté divine assiste l'ame a laquelle il a donné son amour, la tenant continuellement de sa sainte main. Car ainsy: 1. il fait mieux paroistre la douceur de son amour envers elle; 2. il la va tous-jours animant de plus en plus; 3. il la soulage contre les inclinations depravees et les mauvaises habitudes contractees par les pechés passés; 4. et, en fin, la maintient et defend contre les tentations.

Ne voyons-nous pas, Theotime, que souvent les hommes sains et robustes ont besoin qu'on les provoque a bien employer leur force et leur pouvoir, et que, par maniere de dire, on les conduise a l'oeuvre par la main ? Ainsy, Dieu nous ayant donné sa charité, et par icelle la force et le moyen de gagner pais au chemin de la perfection, son amour neanmoins ne luy permet pas de nous laisser aller ainsy seulz; ains il le fait mettre en chemin avec nous, il le presse de nous presser, et sollicite son coeur de solliciter et pousser le nostre a bien employer la sainte charité qu'il nous a donnée, repliquant souvent par ses inspirations les advertissemens que saint Paul nous fait: *Voyés de ne point recevoir la grace celeste en vain*³⁸; *Tandis que vous avez le tems faites tout le bien que vous pourres*³⁹; *Courés en sorte que vous emporties le prix.*⁴⁰ Si que nous nous devons imaginer souvent qu'il repete aux oreilles de nos coeurs les paroles qu'il disoit au bon pere Abraham " *Marche devant moy, et sois parfait.*⁴¹

Sur tout l'assistance speciale de Dieu est requise a l'ame qui a le saint amour, es entreprises signalees et extraordinaires; car bien que la charité, pour petite qu'elle soit, nous donne asses d'inclination et, comme je pense, une force suffisante pour faire les oeuvres necessaires au salut, si est-ce neanmoins que, pour aspirer et entreprendre des actions excellentes et extraordinaires, nos coeurs ont besoin d'estre poussés et rehaussés par la main et le mouvement de ce grand amoureux celeste, comme la princesse de nostre parabole, laquelle, quoy que bien remise en santé, ne pouvoit faire des montees ni aller bien viste, que son cher espoux ne la relevast et soutinst fortement. Ainsy saint Anthoine et saint Simeon Stylite estoyent en la grace et charité de Dieu quand ilz firent dessein d'une vie si relevee, comme aussi la bienheureuse Mere Therese quand elle fit le voeu d'obeissance speciale, saint François et saint Louys quand ilz entreprirent le voyage d'outre-mer pour la gloire de Dieu, le bienheureux François Xavier quand il consacra sa vie a la conversion des Indois, saint Charles quand il s'exposa au service des pestiferés, saint Paulin quand il se vendit pour racheter l'enfant d'une pauvre veuve; jamais pourtant ilz n'eussent fait des coups si hardis et genereux, si a la charité qu'ilz avoient en leurs coeurs Dieu n'eust adjouté des inspirations, semonces, lumieres et forces speciales, par lesquelles il les animoit et pousoit a ces exploitz extraordinaires de la vaillance spirituelle.

Ne voyes-vous pas le jeune homme de l'Evangile,⁴² que Nostre Seigneur aymoît, et qui, par consequent, estoit en charité ? il n'avoit, certes, nulle pensee de vendre tout ce qu'il avoit pour le donner aux pauvres et suivre Nostre Seigneur ; ains, quand Nostre Seigneur luy en eut donné l'inspiration, encor n'eut-il pas le courage de l'executer. Pour ces grandes oeuvres, Theotime, nous avons besoin non seulement d'estre inspirés, mais aussi d'estre fortifiés, affin d'executer ce que

³⁶- Ac 17,28

³⁷- Rm 5,5

³⁸- 2 Co 6,1

³⁹- Ga 6,10

⁴⁰- 1 Co 17,1

⁴¹- Gn 17,1

⁴²- Mc 10,17

l'inspiration requiert de nous; comme encor es grans assautz des tentations extraordinaires, une speciale et particuliere presence du secours celeste nous est tout a fait necessaire. A cette cause, la sainte Eglise nous fait si souvent exclamer: " Excités nos coeurs, o Seigneur; "⁴³ " O Dieu prevenes nos actions en aspirant sur nous, et en nous aydant accompaignes nous "⁴⁴; " *O Seigneur, soyés prompt a nous secourir,* "⁴⁵ et semblables: affin que par telles prieres nous obtenions la grace de pouvoir faire des oeuvres excellentes et extraordinaires et de faire plus frequemment et fervemment les ordinaires, comme aussi de resister plus ardemment aux menues tentations et combattre hardiment les plus grandes.

Saint Anthoine fut assailli d'une effroyable legion de demons, desquelz ayant asses longuement soustenu les effortz, non sans une peyne et des tourmens incroyables, en fin il vit le toit de sa cellule se fendre ,et un rayon celeste fondre dans l'ouverture, qui dissipa en un moment la noyre et tenebreuse troupe de ses ennemis et luy osta toute la douleur des coups receus en cette bataille : dont il conneut la presence speciale de Dieu, et jettant un profond soupir du costé de la vision: "Ou estiez vous, o bon Jesus," dit-il, "ou estiez vous ? pourquoy ne vous estes vous pas treuvé ici des le commencement, pour remedier a ma peyne ? " "Anthoine," luy fut il respondu d'en haut, "j'estois ici, mais j'attendois l'issue de ton combat: or, parce que tu as esté brave et vaillant, je t'ayderay tous-jours. " Mais en quoy consistoit la vaillance et le courage de ce grand soldat spirituel ? Il le declara luy mesme une autre fois, qu'estant attaqué par un diable qui avouä d'estre l'esprit de fornication, ce glorieux Saint, apres plusieurs parolles dignes de son grand courage, commença a chanter le verset 7 du Psalme CXVII:

L'Eternel est de mon parti,
Par luy je serai garenti,
Et des ennemis de ma vie,
Nullement je ne me soucie.

Certes, Nostre Seigneur revela a sainte Catherine de Sienne qu'il estoit au milieu de son coeur, en une cruelle tentation qu'elle eut, comme un capitaine au milieu d'une forteresse pour la defendre, et que sans son secours elle se fust perdue en cette bataille. Il en est de mesme de tous les grans assautz que nos ennemis nous livrent, et nous pouvons bien dire comme Jacob, que c'est *l'Ange qui nous garentit de tout mal,* "⁴⁶ et chanter, avec le grand roy David,

Le Pasteur dont je suis guidé,
C'est Dieu, qui gouverne le monde;
Je ne puis, ainsy commandé,
Que tout a souhait ne m'abonde:
Quand il void mon ame en langueur
Et que quelque mal l'endommage,
Il la remet en sa vigueur
Et me restaure le courage.

Si que nous devons souvent repeter cette exclamation et priere:

Ta bonté me suive en tout lieu,
Ta faveur me garde a toute heure,

⁴³ - Oraison 2e Dim Avent

⁴⁴ - Oraison 5e Samedi Quatre Temps Carême

⁴⁵ - Ps 69,1

⁴⁶ - Gn 48,16

Affin qu'en ton Ciel, o mon Dieu,
Pour jamais je face demeure.⁴⁷

CHAPITRE IV

De la sainte perseverance en l'amour sacré

Tout ainsy qu'une douce mere, menant son petit enfant avec elle l'ayde et supporte selon qu'elle void la necessité, luy laissant faire quelques pas de luy mesme es lieux moins dangereux et bien plains, tantost le prenant par la main et l'affermissant, tantost le mettant entre ses bras et le portant, de mesme Nostre Seigneur a un soin continuel de la conduite de ses enfans, c'est a dire de ceux qui ont la charité, les faisant marcher devant luy, leur tendant la main es difficultés, et les portant luy mesme es peynes qu'il void leur estre autrement insupportables. Ce qu'il a declairé en Isaïe, disant: *Je suis ton Dieu, prenant ta main et te disant: ne crains point, je t'ay aydé.*⁴⁸ Si que nous devons d'un grand courage avoir une tres ferme confiance en Dieu et en son secours; car si nous ne manquons a sa grace, il *parachevera en nous le bon oeuvre de nostre salut, ainsi qu'il l'a commencé, operant en nous le vouloir et le parfaire,*⁴⁹ comme le tressaint Concile de Trente nous admoneste.⁵⁰

En cette conduite que la douceur de Dieu fait de nos ames des leur introduction a la charité jusques a la finale perfection d'icelle, qui ne se fait qu'a l'heure de la mort, consiste le grand don de la perseverance, auquel Nostre Seigneur attache le tres grand don de la gloire eternelle, selon qu'il a dit: *Qui perseverera jusques a la fin, il sera sauvé.*⁵¹ Car ce don n'est autre chose que l'assemblage et la suite de divers appuis, soulagemens et secours, par le moyen desquelz nous continuons en l'amour de Dieu jusques a la fin: comme l'education, eslevation ou nourrissage d'un enfant, n'est autre chose qu'une multitude de sollicitudes, aydes, secours et autres telz offices necessaires a un enfant, exercés et continués envers iceluy, jusques a l'aage auquel il n'en a plus besoin.

Mais la suite des secours et assistances n'est pas egale en tous ceux qui perseverent; car es uns elle est fort courte, comme en ceux qui se convertissent a Dieu peu avant leur mort, ainsy qu'il advint au bon larron; au sergent qui, voyant la constance de saint Jacques, fit sur le champ profession de foy et fut rendu compaignon du martyr de ce grand Apostre; au portier bienheureux qui gardoit les quarante Martyrs en Sebaste, lequel voyant l'un d'iceux perdre courage et quitter la palme du martyr, se mit en sa place, et en un moment se rendit Chrestien, martyr et glorieux tout ensemble; au notaire duquel il est parlé en la vie de saint Anthoine de Padoüe, qui ayant toute sa vie esté un faux vilain, fut neanmoins martyr en sa mort; et a mille autres, que nous avons veu et leu avoir esté si heureux que de mourir bons, ayant vecu mauvais. Et quant a ceux-ci, ilz n'ont pas besoin de grande variété de secours, ains si quelque grande tentation ne leur survient, ilz peuvent faire une si grande perseverance avec la seule charité qui leur est donnee et les assistances par lesquelles ilz se sont convertis; car ilz arrivent au port sans navigation, et font leur pelerinage en un seul sault que la puissante misericorde de Dieu leur fait faire si a propos, que leurs ennemis les voyent triompher avant que de les sentir combattre: de sorte que leur conversion et leur perseverance n'est presque qu'une mesme chose, et qui voudroit parler exactement selon la propriété des motz, la grace qu'ilz reçoivent de Dieu, d'avoir aussi tost l'issue que le commencement de leur pretention, ne sçauroit estre

⁴⁷- Ps 22,1 sq

⁴⁸- Is 41,13

⁴⁹- Ph 1,6 ; 2,13

⁵⁰- Sess 6, ch 13

⁵¹- Mt 10,22

bonnement appelée perseverance; bien que, toutefois, parce que quant a l'effect elle tient lieu de perseverance en ce qu'elle donne le salut, nous ne laissons pas aussi de la comprendre sous le nom de perseverance. En plusieurs, au contraire, la perseverance est plus longue, comme en sainte Anne la prophetesse, en saint Jean l'Evangeliste, saint Paul premier hermite, saint Hilarion, saint Romuald, saint François de Paule: et ceux-ci ont eu besoin de mille sortes de diverses assistances, selon la variété des adventures de leur pelerinage et de la duree d'iceluy.

Tous-jours neanmoins la perseverance est le don le plus desirable que nous puissions esperer en cette vie, et lequel, comme parle le sacré Concile,⁵² " nous ne pouvons avoir d'ailleurs que de Dieu, *qui seul peut affermir celuy qui est debout,*⁵³ et relever celuy qui tombe;" c'est pourquoy il le faut continuellement demander, employant les moyens que Dieu nous a enseignés pour l'obtenir : l'orayson, le jeusne, l'aumosne, l'usage des Sacremens, la hantise des bons, l'ouÿe et la lecture des saintes paroles.

Or, parce que le don de l'orayson et de la devotion est liberalement accordé a tous ceux qui de bon coeur veulent consentir aux inspirations celestes, il est, par consequent en nostre pouvoir de perseverer. Non certes que je veuille dire que la perseverance ayt son origine de nostre pouvoir, car au contraire, je sçay qu'elle procede de la misericorde divine, de laquelle elle est un don tres pretieux; mais je veux dire qu'encor qu'elle ne provient pas de nostre pouvoir, elle vient neanmoins en nostre pouvoir, par le moyen de nostre vouloir que nous ne sçaurions nier estre en nostre pouvoir: car bien que la grace divine nous soit necessaire pour vouloir perseverer, si est-ce que ce vouloir est en nostre pouvoir parce que la grace celeste ne manque jamais a nostre vouloir tandis que nostre vouloir ne defaut pas a nostre pouvoir. Et de fait, selon l'opinion du grand saint Bernard, nous pouvons tous dire en verité apres l'Apostre, que "*ni la mort, ni la vie, ni les forces, ni les anges, ni la profondeur, ni la hauteur ne nous pourra jamais separer de la charité de Dieu qui est en Jesus Christ* :⁵⁴ ouy, car nulle creature ne nous peut arracher de ce saint amour, mays nous pouvons nous mesmes seulz le quitter et l'abandonner par nostre propre volonté, hors laquelle il n'y a rien a craindre pour ce regard."

Ainsy, trescher Theotime, nous devons, selon l'advis du saint Concile, mettre toute nostre esperance en Dieu qui *parachevera nostre salut qu'il a commencé en nous,*⁵⁵ pourveu que nous ne manquions pas a sa grace." Car il ne faut pas penser que celuy qui dit au paralytique : Va et *ne veuille plus pecher,*⁵⁶ ne luy donnast aussi le pouvoir d'eviter le vouloir qu'il luy defendoit; et certes, il n'exhorteroit jamais les fideles a perseverer, s'il n'estoit prest a leur en donner le pouvoir. *Sois fidele jusques a la mort, dit-il a l'Evesque de Smyrne*⁵⁷, *et je te donneray la couronne de gloire. Veillés, demeurés en la foy, travaillés courageusement et confortés-vous, faites toutes vos affaires en charité.*⁵⁸ *Courés en sorte que vous obtenies le prix.*⁵⁹ Nous pouvons donq, avec le grand Roy, maintefois demander a Dieu le sacré don de perseverance, et esperer qu'il nous l'accordera:

Seigneur Dieu, mon unique espoir,
Ne me veuille laisser descheoir
Au tems de ma pauvre viellesse;
Quand le tems lassé me rendra
Et que ma vigueur defaudra,

⁵²- Sess 6, ch 13

⁵³- Rm 14,4

⁵⁴- Rm 8,38

⁵⁵- Ph 1,6

⁵⁶- Jn 5,14

⁵⁷- Ap 2,10

⁵⁸- 1 Co 16,13

⁵⁹- 1 Co 9,24

Que ta main point ne me delaisse⁶⁰

CHAPITRE V

Que le bonheur de mourir en la divine charité est un don special de Dieu

En fin le Roy celeste ayant mené l'ame qu'il ayme jusques a la fin de cette vie, il l'assiste encor en son bienheureux trespas, par lequel il la tire au lict nuptial de la gloire eternelle, qui est le fruit delicieux de la sainte perseverance. Et alhors, cher Theotime, cette ame toute ravie d'amour pour son Bienaymé, se representant la multitude des faveurs et secours dont il l'a prevenue et assistee tandis qu'elle estoit en son pelerinage, elle bayse incessamment cette douce main secourable qui l'a conduite, tiree et portee en chemin, et confesse que c'est de ce divin Sauveur qu'elle tient tout son bonheur, puisqu'il a fait pour elle tout ce que le grand patriarche Jacob souhaittoit pour son voyage, lhors qu'il eut veu l'eschelle du ciel.⁶¹ O Seigneur, dit elle donq alhors, vous aves esté avec moy et m'aves gardee en la voÿe par laquelle je suis venue, vous m'aves donné le pain de vos Sacremens pour ma nourriture, vous m'aves revestue de la robe nuptiale de charité, vous m'aves heureusement amenee en ce sejour de gloire qui est vostre mayson, o mon Pere eternel. Hé, que reste-il, Seigneur, sinon que je proteste que vous estes mon Dieu es siecles des siecles ! Amen.

O mon Dieu, mon Seigneur, Dieu pour jamais aymable,
 Tu m'as tenu la dextre, et ton tressaint vouloir
 M'a seurement guidé jusqu'a me faire avoir,
 En ce divin sejour, un rang tant honorable.⁶²

Tel donq est l'ordre de nostre acheminement a la vie eternelle, pour l'execution duquel la divine Providence establit des l'eternité la multitude, distinction et entresuite des graces necessaires a cela, avec la dependance qu'elles ont les unes des autres.

Il voulut premierement, d'une vraye volonté, qu'encor apres le peché d'Adam *tous les hommes fussent sauvés*,⁶³ mays en une façon et par des moyens convenables a la condition de leur nature, douee de franc arbitre; c'est a dire, il voulut le salut de tous ceux qui voudroyent contribuer leur consentement aux graces et faveurs qu'il prepareroit, offriroit et departiroit a cette intention. Or, entre ces faveurs, il voulut que la vocation fust la premiere, et qu'elle fust tellement attrempee a nostre liberté, que nous la puissions accepter ou rejeter a nostre gré. Et a ceux desquelz il previt qu'elle seroit acceptee, il voulut fournir les sacrés mouvemens de la poenitence; et a ceux qui seconderoyent ces mouvemens, il disposa de donner la sainte charité; et a ceux qui auroyent la charité, il delibera de doner les secours requis pour perseverer; et a ceux qui employeroyent ces divins secours, il resolut de leur donner la finale perseverance et glorieuse felicité de son amour eternel.

Nous pouvons donq rendre rayson de l'ordre des effectz de la providence qui regarde nostre salut, en descendant du premier jusques au dernier, c'est a dire depuis le fruit qui est la gloire, jusques a la racine de ce bel arbre qui est la redemption du Sauveur. Car la divine Bonté donne la gloire en suite des merites, les merites en suite de la charité, la charité en suite de la penitence, la penitence en suite de

⁶⁰- Ps 70,9

⁶¹- Gn 28,20

⁶²- Ps 72,24

⁶³- 1 Tm 2,4

l'obeissance a la vocation, l'obeissance a la vocation en suite de la vocation, et la vocation en suite de la redemption du Sauveur; sur laquelle est appuyee toute cette eschelle mystique du grand Jacob, tant du costé du Ciel, puisqu'elle aboutit au sein amoureux de ce Pere eternel, dans lequel il reçoit les esleuz en les glorifiant, comme aussi du costé de la terre, puisqu'elle est plantée sur le sein et le flanc percé du Sauveur, mort pour cette occasion sur le mont de Calvaire.

Et que cette suite des effectz de la Providence ayt esté ainsy ordonnée avec la mesme dependance qu'ilz ont les des autres en l'eternelle volonté de Dieu, la sainte Eglise le tesmoigne quand elle fait la preface d'une de ses solempnelles prieres en cette sorte: " O Dieu eternel et tout puissant, qui estes Seigneur des vivans et des mortz, et qui usés de misericorde envers tous ceux que vous prevoyes devoir estre a l'advenir vostres par foy et par œuvre ; " ⁶⁴ comme si elle avouoit que la gloire, qui est le comble et le fruit de la misericorde divine envers les hommes, n'est destinee que pour ceux que la divine sapience a preveu qu'a l'advenir, obeissans a la vocation, viendroyent a la *foy vive qui opere par la charité*. ⁶⁵

En somme tous ces effectz dependent absolument de la redemption du Sauveur, qui les a merités pour nous a toute rigueur de justice, par l'amoureuse obeissance qu'il a pratiquée *jusques a la mort et la mort de la croix*, ⁶⁶ laquelle est la racine de toutes les graces que nous recevons, nous qui sommes greffes spirituelz entés sur son tige. Que si ayant esté entés nous demeurons en luy, nous porterons sans doute, par la vie de la grace qu'il nous communiquera, le fruit de la gloire qui nous est préparé; que si nous sommes comme jettons et greffes rompus sur cet arbre, c'est a dire, que par nostre resistance nous rompions le progres et l'entresuite des effectz de sa debonnaireté, ce ne sera pas merveillle si en fin on nous retranche du tout, et qu'on nous mette dans le feu eternel, comme branches inutiles. ⁶⁷

Dieu, sans doute, n'a préparé le Paradis que pour ceux dequelz il a preveu qu'ilz seroient siens: soyons donques siens par foi et par oeuvre, Theotime, et il sera nostre par gloire. Or il est en nous d'estre siens: car bien que ce soit un don de Dieu d'estre a Dieu, c'est toutefois un don, que Dieu ne refuse jamais a personne, ains l'offre a tous, pour le donner a ceux qui de bon coeur consentiront de le recevoir.

Mays voyés, je vous prie, Theotime, de quelle ardeur Dieu desire que nous soyons siens, puisque a cette intention il s'est rendu tout nostre, nous donnant sa mort et sa vie: sa vie affin que nous fussions exemptz de l'eternelle mort, et sa mort affin que nous puissions jouir de l'eternelle vie. Demeurons donq en paix, et servons Dieu pour estre siens en cette vie mortelle, et encores plus en l'eternelle.

CHAPITRE VI

Que nous ne sçaurions parvenir a la parfaite union d'amour avec Dieu
en cette vie mortelle

Les fleuves coulent incessamment et, comme dit le Sage, *ilz retournent au lieu duquel ilz sont issus*: ⁶⁸ la mer, qui est le lieu de leur naissance, est aussi le lieu de leur dernier repos; tout leur mouvement ne tend qu'a les unir avec leur origine. O Dieu, dit saint Augustin, "vous avez créé mon coeur pour vous,

⁶⁴ - Oraison 3e Dim Carême

⁶⁵ - Ga 5,6

⁶⁶ - Ph 2,8

⁶⁷ - Jn 15,5 ; Rm 11,17

⁶⁸ - Qo 1,7

et jamais il n'aura repos qu'il ne soit en vous !" ⁶⁹ *Mais qu'ay-je au ciel sinon vous, o mon Dieu, et quelle autre chose veux-je sur la terre ? Ouy, Seigneur, car vous estes le Dieu de mon coeur, mon lot et mon partage eternellement.*⁷⁰ Neanmoins, cette union a laquelle nostre coeur aspire ne peut arriver a sa perfection en cette vie mortelle; nous pouvons commencer nos amours en ce monde, mais non pas les consommer qu'en l'autre.

La celeste amante l'exprime delicatement: *Je l'ay en fin treuvé, dit-elle, Celuy que mon ame cherit; je le tiens, et ne le quitteray point jusques a ce que je l'introduise dans la mayson de ma mere et dans la chambre de celle qui m'a engendree.*⁷¹ Elle le treuve donq, ce Bienaymé, car il luy fait sentir sa presence par mille consolations; elle le tient, car ce sentiment produit des fortes affections par lesquelles elle le serre et l'embrasse; elle proteste de ne le quitter jamais, oh non, car ces affections passent en resolutions eternelles; et toutefois, elle ne pense pas le bayser du bayser nuptial jusques a ce qu'elle soit avec luy en la mayson de sa mere, qui est la Hierusalem celeste,⁷² comme dit saint Paul.⁷³ Mais voyés, Theotime, qu'elle ne pense rien moins, cette Espouse, que de tenir son Bienaymé a sa mercy comme un esclave d'amour; dont elle s' imagine que c'est a elle de le mener a son gré et l'introduire au bien heureux sejour de sa mere, ou neanmoins elle sera elle mesme introduite par luy, comme fut Rebecca en la chambre de Sara par son cher Isaac.⁷⁴ L'esprit pressé de passion amoureuse se donne tous-jours un peu d'avantage sur ce qu'il ayme, et l'Espoux mesme confesse que sa Bienaymé luy a ravi le coeur, l'ayant lié par un seul cheveu de sa teste,⁷⁵ s'avouant son prisonnier d'amour.

Cette parfaite conjunction de l'ame a Dieu ne se fera donq point qu'au Ciel, ou, comme dit l'Apocalypse,⁷⁶ se fera le *festin des noces de l'Aigneau*. Icy, en cette vie caduque, l'ame est voirement espouse et fiancée de l'Aigneau immaculé,⁷⁷ mais non pas encore marié avec luy, la foy et les promesses se donnent, mais l'execution du mariage est differee: c'est pourquoy il y a tous-jours lieu de nous en desdire, quoy que jamais nous n'en ayons aucune rayson, puisque nostre fidele Espoux ne nous abandonne jamais que nous ne l'obligions a cela par nostre desloyauté et perfidie. Mays estans au Ciel, les noces de cette divine union estant celebrees, le lien de nos coeurs a leur souverain Principe sera eternellement indissoluble.

Il est vray, Theotime, qu'en attendant ce grand bayser d'indissoluble union, que nous recevrons de l'Espoux la haut en la gloire, il nous en donne quelques uns par mille ressentimens de son agreable presence; car si l'ame n'estoit pas baysee, elle ne seroit pas tirée, ni ne courroit pas a l'odeur des parfums⁷⁸ du Bien-aymé. Pour cela, selon la naifveté du texte hebrieu et selon la traduction des septantes interpretes, elle souhaite plusieurs baysers: *Qu'il me bayse*, dit-elle, *des baysers de sa bouche !* Mais d'autant que ces menus baysers de la vie presente se rapportent tous au bayser eternel de la vie future, comme essays, preparatifs et gages d'iceluy, la sacree vulgaire Edition a saintement reduit les baysers de la grace a celuy de la gloire, exprimant le souhait de l'amante celeste en cette sorte: *Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche !* comme si elle disoit : Entre tous les baysers, entre toutes les faveurs que l'Ami de mon coeur, ou le coeur de mon ame m'a preparés, hé, je ne souspire ni n'aspire qu'a ce grand et solemnel bayser nuptial qui doit durer eternellement, et en comparayson

⁶⁹- Confess 1,1

⁷⁰- Ps 72,25

⁷¹- Ct 3,4

⁷²- Ct 8,1

⁷³- Ga 4,26

⁷⁴- Gn 24,ult

⁷⁵- Ct 4,9

⁷⁶- Ap 19,7

⁷⁷- 1 P 1,19

⁷⁸- Ct 1,1

duquel les autres baysers ne meritent pas le nom de bayser, puisqu'ilz sont plustost signes de l'union future entre mon Bienaymé et moy, qu'ilz ne sont pas l'union mesme.

CHAPITRE VII

Que la charité des saintz en cette vie mortelle egale, voire surpasse quelquefois celle des bienheureux

Quand, apres les travaux et hazards de cette vie mortelle, les bonnes ames arrivent au port de l'eternelle, elles montent au plus haut et dernier degré d'amour auquel elles puissent parvenir; et cet accroissement final leur estant conféré comme recompense de leurs merites, il leur est departi, non seulement *a bonne mesure, mais encore a mesure pressee, entassée et qui respand de toutes pars par dessus*, comme dit Nostre Seigneur :⁷⁹ de sorte que l'amour qui est donné pour salaire est tous-jours plus grand en un chacun que celuy lequel luy avoit esté donné pour meriter. Or, non seulement chacun en particulier aura plus d'amour au Ciel qu'il n'en eut jamais en terre, mais l'exercice de la moindre charité qui soit en la vie celeste sera de beaucoup plus heureux et excellent, a parler generalement, que celuy de la plus grande charité qui soit, ou ayt esté, ou qui sera en cette vie caduque, car la haut tous les Saintz pratiquent leur amour incessamment, sans remise quelconque, tandis qu'ici bas les plus grans serviteurs de Dieu, tirés et tirannisés des necessités de cette vie mourante, sont contraints de souffrir mille et mille distractions qui les ostent souvent de l'exercice du saint amour.

Au Ciel, Theotime, l'attention amoureuse des Bienheureux est ferme, constante, inviolable, qui ne peut ni perir ni diminuer; leur intention est toujours pure, exempte du meslange de toute autre intention inferieure: en somme, ce bonheur de voir Dieu clairement et de l'aymer invariablement est incomparable. Et qui pourroit jamais egaler le bien, s'il y en a quelqu'un, de vivre entre les perilz, les tourmentes continuelles, agitations et vicissitudes perpetuelles qu'on souffre sur mer, au contentement qu'il y a d'estre en un palais royal ou toutes choses sont a souhait, ains ou les delices surpassent incomparablement tout souhait?

Il y a donq plus de contentement, de suavité et de perfection, en l'exercice de l'amour sacré parmi les habitans du Ciel, qu'en celuy des pelerins de cette miserable terre; mais il y a bien eu pourtant des gens si heureux en leur pelerinage, que leur charité y a esté plus grand que celle de plusieurs Saintz des-ja jouissans de la Patrie eternelle. Certes, il n'y a pas de l'apparence que la charité du grand saint Jean, des Apostres et hommes apostoliques n'ait esté plus grande, tandis mesme qu'ilz vivoyent ici-bas, que celle des petitz enfans, qui mourans en la seule grace baptismale jouissent de la gloire immortelle.

Ce n'est pas l'ordinaire que les bergers soyent plus vaillans que les soldatz; et, toutefois David, petit berger, venant en l'armee d'Israël, treuva que tous estoyent plus habiles aux exercices des armes que luy,⁸⁰ qui neanmoins se treuva plus vaillant que tous. Ce n'est pas l'ordinaire non plus que les hommes mortelz ayent plus de charité que les immortelz; et toutefois il y en a eu des mortelz qui, estans inferieurs en l'exercice de l'amour aux immortelz, les ont neanmoins devancés en la charité et habitude amoureuse. Et comme mettans en comparayson un fer ardent avec une lampe allumee, nous disons

⁷⁹- Lc 6,38

⁸⁰-1 R 17,38

que le fer a plus de feu et de chaleur, et la lampe plus de flamme et de clarté, aussi, mettans un enfant glorieux en parangon avec saint Jean encore prisonnier ou saint Paul encor captif, nous dirons que l'enfant au Ciel a plus de clarté et de lumiere en l'entendement, plus de flamme et d'exercice d'amour en la volonté, mays que saint Jean ou saint Paul ont eu en terre plus de feu de charité et plus de chaleur de dilection.

CHAPITRE VIII

De l'incomparable amour de la Mere de Dieu Nostre Dame

Mais en tout et pour tous, quand je fay des comparaysons, je n'entens point parler de la tressainte Vierge Mere, Nostre Dame. O Dieu, nenny, car elle est la fille d'incomparable dilection, la *toute unique colombe, la toute parfaite Espouse*.⁸¹ De cette Reyne celeste, je prononce de tout mon coeur cette amoureuse mais veritable pensee : qu'au moins sur la fin de ses jours mortelz sa charité surpassa celle des Seraphins ; car si *plusieurs filles ont assemblé des richesses, celle cy les a toutes surpassées*.⁸² Tous les Saintz et les Anges ne sont comparés qu'aux estoiles, et le premier d'entre eux a la plus belle d'entre elles :⁸³ mais celle cy est *belle comme la lune*, aysee d'estre choisie et discernée entre tous les Saintz, *comme le soleil* entre les astres.⁸⁴ Et passant plus outre, je pense encor que comme la charité de cette Mere d'amour surpasse celle de tous les Saintz du Ciel en perfection, aussi l'a-elle exercée plus excellemment, je dis mesme en cette vie mortelle. Elle ne pecha jamais veniellement, ainsy que l'Eglise estime⁸⁵ ; elle n'eut donq point de vicissitude ni de retardement au progres de son amour, ains monta d'amour en amour par un perpetuel avancement. Elle ne sentit onques aucune contradiction de l'appetit sensuel ; et partant, son amour, comme un vray Salomon, regna paisiblement en son ame et y fit tous ses exercices a souhait. La virginité de son coeur et de son cors fut plus digne et plus honorable que celle des Anges ; c'est pourquoy son esprit, non divisé ni partagé, comme saint Paul parle, *estoit tout occupé a penser aux choses divines, comme elle plairoit a son Dieu*.⁸⁶ Et en fin, l'amour maternelle, le plus pressant, le plus actif, le plus ardent de tous, amour infatigable et insatiable, que ne devoit-il pas faire dans le coeur d'une telle Mere et pour le coeur d'un tel Filz ?

Hé, n'allegués pas, je vous prie, que cette sainte Vierge fut neanmoins sujette au dormir ; non, ne me dites pas cela, Theotime, car ne voyes-vous pas que son sommeil est un sommeil d'amour, de sorte que son Expoux mesme veut qu'on la laisse dormir tant qu'il luy plaira ? *Ah, gardés bien, je vous en conjure, dit-il, d'esveiller ma Bienaymee jusques a ce qu'elle le veuille*.⁸⁷ Ouy, Theotime, cette Reyne celeste ne s'endormoit jamais que d'amour, puisqu'elle ne donnoit aucun repos a son pretieux cors que pour le revigorer, affin qu'il servist mieux son Dieu apres ; acte, certes, tres excellent de charité, car, comme dit le grand saint Augustin, elle nous " oblige d'aymer nos cors convenablement, " entant qu'ilz sont requis aux bonnes oeuvres, qu'ilz sont une partie de nostre personne

⁸¹ - Ct 6,8

⁸² - Pr 31,29

⁸³ - 1 Co 15,41 ; Is 14,12

⁸⁴ - Ct 6,9

⁸⁵ - Trente, sess 6 can 23

⁸⁶ - 1 Co 7,32

⁸⁷ - Ct 8,4

et qu'ilz seront participans de la felicité eternelle. Certes, le Chrestien doit aymer son cors comme une image vivante de celuy du Sauveur incarné, comme issu de mesme tige avec iceluy, et, par consequent, luy appartenant en parenage et consanguinité; sur tout apres que nous avons renouvelé l'alliance par la reception reelle de ce divin Cors de Redempteur au tres adorable Sacrement de l'Eucharistie, et que, par le Baptesme, Confirmation et autres Sacremens, nous nous sommes dediés et consacrés a la souveraine Bonté.

Mays quant a la tressainte Vierge, o Dieu, avec quelle devotion devoit elle aymer son cors virginal ! non seulement parce que c'estoit un cors doux, humble, pur, obeissant au saint amour et qui estoit tout embaumé de mille sacrees suavités, mays aussi parce qu'il estoit la source vivante de celuy du Sauveur et luy appartenoit si estroitement, d'une appartenance incomparable. C'est pourquoy, quand elle mettoit son cors angelique au repos du sommeil : Or sus, reposés, disoit elle, o tabernacle de l'Alliance, Arche de la sainteté, throsne de la Divinité, allegés vous un peu de vostre lassitude, et reparés vos forces par cette douce tranquillité.

Et puis, mon cher Theotime, ne saves vous pas que les songes mauvais procurés volontairement par les pensees depravees du jour, tiennent en quelque sorte lieu de peché, parce que ce sont comme des dependances et execucons de la malice precedente ? Ainsy, certes, les songes provenans des saintes affections de la veille sont estimés vertueux et sacrés. Mon Dieu, Theotime, quelle consolation d'ouïr saint Chrysostome, racontant un jour a son peuple la vehemence de l'amour qu'il luy portoit ! " La necessité du sommeil," dit-il, " pressant nos paupieres, la tyrannie de nostre amour envers vous excite les yeux de mon esprit, et maintefois emmi mon sommeil il m'a esté advis que je vous parlois, car l'ame a accoustumé de voir en songe, par imagination, ce qu'elle pense parmi la journee : ainsy, ne vous soyans pas des yeux de la chair, nous vous voyons des yeux de la charité." Hé, doux Jésus, qu'est-ce que devoit songer vostre tressainte Mere lhors qu'elle dormoit et que son coeur veilloit ?⁸⁸ Ne songeoit-elle point de vous voir encor plié dans ses entrailles, comme vous fustes neuf mois ? ou bien pendant a ses mammelles et pressant doucement le sacré chicheron de son tetin virginal ? Helas, que de douceurs en cette ame ! Peut estre songea-elle maintefois que, comme Nostre Seigneur avoit jadis souvent dormi sur sa poitrine, ainsy qu'un petit aignelet sur la flanc mollet de sa mere, de mesme aussi elle dormoit dans son costé percé, comme une blanche colombe *dans le trou d'un rocher*⁸⁹ asseuré. Si que son dormir estoit tout parel a l'extase quant a l'operation de l'esprit, bien que quant au cors, ce fut un doux et gracieux allegement et repos. Mais si jamais elle songea, comme l'ancien Joseph,⁹⁰ a sa grandeur future, quand au ciel elle seroit *revestue du soleil, couronnée d'estoiles, et la lune a ses pieds*,⁹¹ c'est a dire toute environnée de la gloire de son Filz, couronnée de celle des Saintz, et l'univers sous elle; ou que, comme Jacob,⁹² elle vid le progres et les fruitz de la Redemption faite par son Filz en faveur des Anges et des hommes, Theotime, qui pourroit jamais s'imaginer l'immensité de si grandes delices ? Que de colloques avec son cher Enfant, que de suavités de toutes pars !

Mais voyés, je vous prie, que ni je ne dis ni je ne veux dire que cette ame tant privilegiee de la Mere de Dieu ait esté privée de l'usage de rayson en son sommeil. Plusieurs ont estime que Salomon, en ce beau songe, quoy que vray songe, auquel il demanda et receut le don de son incomparable sagesse,⁹³ eut un veritable exercice de son franc arbitre, a cause de l'eloquence judicieuse du discours qu'il y fit, du choix plein de discernement auquel il se determina, et de la priere tres excellente dont il

⁸⁸- Ct 5,2

⁸⁹- Ct 2,14

⁹⁰- Gn 37,5

⁹¹- Ap 12,1

⁹²- Gn 28,12

⁹³- 3 R 3,5 ; 2 Chr 1,7

usa; le tout sans aucun meslange d'impertinence ou d'aucun detraquement d'esprit. Mais combien donq y a-il plus d'apparence que la Mere du vray Salomon ait eu l'usage de rayson en son sommeil, c'est a dire, comme Salomon mesme la fait parler, que son coeur ait veillé tandis qu'elle dormoit ? Certes, que saint Jean eust l'exercice de son esprit dans le ventre mesme de sa mere, ce fut une bien plus grande merveille : et pourquoy donques en refuserions nous une moindre a celle pour laquelle et a laquelle Dieu a fait plus de faveurs qu'il ne fit ni fera jamais pour tout le reste des creatures?

En somme, comme l'abeston, pierre pretieuse, conserve a jamais le feu qu'il a conceu, par une propriété noppareile,⁹⁴ ainsy le coeur de la Vierge Mere demeura perpetuellement enflammé du saint amour qu'elle receut de son Filz; mays avec cette difference, que le feu de l'abeston qui ne peut estre esteint, ne peut non plus estre agrandi. Et les flammes sacrees de la Vierge ne pouvant ni perir, ni diminuer, ni demeurer en mesme estat, ne cesserent jamais de prendre des accroissemens incroyables jusques au Ciel, lieu de leur origine; tant il est vray que cette Mere est *la Mere de belle dilection*,⁹⁵ c'est a dire, la plus aymable come la plus amante, et la plus amanate comme la plus aymee Mere de cet unique Filz, qui est aussi le plus aymable, le plus amant et le plus aymé Filz de cette unique Mere.

CHAPITRE IX

Preparation au discours de l'union des bienheureux avec Dieu

L'amour triomphant que les Bienheureux exercent au Ciel consiste en la finale, invariable et eternelle union de l'ame avec son Dieu. Mais qu'est elle, cette union?

A mesure que nos sens rencontrent des objetz agreables et excellens, ilz s'appliquent plus ardemment et avidement a la jouissance d'iceux : plus les choses sont belles, agreables a la eüe et deüement esclairees, plus l'oeil les regarde avidement et vivement; et plus la voix ou musique est douce et souefve, plus elle attire l'attention de l'oreille. Si que chaque objet exerce une puissante, amiable violence sur le sens qui luy est destiné ; violence qui prend plus ou moins de force selon que l'excellence est moindre ou plus grande, pourveu qu'elle soit proportionnee a la capacité du sens qui en veut jouir : car l'oeil qui se plait tant en la lumiere, n'en peut pourtant supporter l'extremité et ne sçauroit regarder fixement le soleil; et pour belle que soit une musique, si elle est forte ou trop proche de nous, elle nous importune et offence nos oreilles. La verité est l'objet de nostre entendement, qui a, par consequent, tout son contentement a decouvrir et connoistre la verité des choses ; et selon que les verités sont plus excellentes, nostre entendement s'applique plus delicieusement et plus attentivement a les considerer.

Quel playsir pensés-vous, Theotime, qu'eussent ces anciens philosophes qui conneurent si excellemment tant de belles verités en la nature ? Certes, toutes les voluptés ne leut estoyent rien en comparayson de leur bienaymee philosophie, pour laquelle quelques uns d'entre eux quitterent les honneurs, les autres des grandes richesses, d'autres leur país ; et s'en est treuvé tel qui, de sens rassis, s'est arraché les yeux, se privant pour jamais de la jouissance de la belle et agreable lumiere corporelle, pour s'occuper plus librement a considerer la verité des choses par la lumiere spirituelle, car on dit cela de Democrite ; tant la connoissance de la verité est delicieuse : dont Aristote a dit fort souvent que la felicité et beatitude humaine consiste en la sapience, qui est la connoissance des verités eminentes.

⁹⁴ - S. Augustin, De Civit Dei 21,5

⁹⁵ - Qo 24,24

Mais l'hors que nostre esprit, eslevé au dessus de la lumiere naturelle, commence a voir les verités sacrees de la foy, o Dieu, Theotime, quelle allegresse ! L'ame se fond de playsir, oyant la parole de son celeste Espoux, qu'elle treuve *plus douce et souefve que le miel* ⁹⁶ de toutes les sciences humaines. Dieu a empreint sa piste, ses alleures et passees en toutes les choses creées ; de sorte que la connoissance que nous avons de sa divine Majesté par les créatures, ne semble estre autre chose que la veüe des pieds de Dieu, et qu'en comparayson de cela la foy est une veüe de la face mesme de sa divine Majesté, laquelle nous ne voyons pas encor au plein jour de la gloire, mais nous la voyons, pourtant, comme en la prime aube du jour ainsy qu'il advint a Jacob aupres du gay de Jaboc ;⁹⁷ car bien qu'il n'eust veu l'Ange avec lequel il lutta, sinon a la foible clarté du point du jour, si est ce que tout ravi de contentement il ne laissa pas de s'escrier : *J'ai veu le Seigneur face a face, et mon ame a esté sauvee*. O combien delicieuse est la sainte lumiere de la foy, par laquelle nous sçavons avec une certitude nompareille, non seulement l'histoire de l'origine des creatures et de leur vray usage, mais aussi celle de la naissance eternelle du grand et souverain *Verbe* divin, auquel et par lequel *tout a esté fait*,⁹⁸ et lequel avec le Pere et le Saint Esprit, est un seul Dieu tres unique, tres adorable et beni es siecles des siecles, Amen. Ah ! dit saint Hierosme a son Paulin, "le docte Platon ne sceut onques ceci, l'eloquent Demosthenes l'a ignoré. " *O que vos paroles, dit ce grand Roy, sont douces, Seigneur, a mon palais, plus douces que le miel a ma bouche !*⁹⁹ *Nostre coeur n'estoit-il pas tout ardent, tandis qu'il nous parloit en chemin ?*¹⁰⁰ disent ces heureux pelerins d'Emaüs, parlant des flammes amoureuses dont ilz estoyent touchés par la parole de la foy.

Que si les verités divines sont de si grand suavité estans proposées en la lumiere obscure de la foy, o Dieu, que sera-ce quand nous les contemplerons en la clarté du midy de la gloire ? La Reine de Saba¹⁰¹ qui, a la grandeur de la renommee de Salomon, avoit tout quitté pour lle venir voir, estant arrivee en sa presence et ayant escouté les merveilles de la sagesse qu'il respandoit en ses propos, toute esperdue et comme pasmee d'admiration, s'escria que ce qu'elle avoit appris par ouï dire de cette celeste sagesse n'estoit pas la moitié de la connoissance que la veüe et l'experience luy en donnoyent. Ah, que belles et amiables sont les verités que la foy nous revele par l'ouïe ! mais quand, arrivés en la celeste Hierusalem, nous verrons le grand Salomon, Roy de gloire, assis sur le trosne de sa sapiene, manifestant avec une clarté incomprehensible les merveilles et secretz eternelz de sa verité souveraine, avec tant de lumiere que nostre entendement verra en presence ce qu'il avoit creu ici bas, oh alors, trescher Theotime, quelz ravissement ! quelles extases ! quelles admirations ! quelles amours ! quelles douceurs ! Non jamais, dirons-nous en cet excès de suavité, non jamais nous n'eussions sceu penser de voir des verités si delectables. Nous avons voirement creu tout ce qu'on nous avoit annoncé de ta gloire, o grande *cité de Dieu*,¹⁰² mais nous ne pouvions pas concevoir la grandeur infinie des abismes de tes delices.

⁹⁶- Ps 118,103

⁹⁷- Gn 32,24

⁹⁸- Jn 1,3 ; Col 1,16

⁹⁹- Ps 118,103

¹⁰⁰- Lc 24,32

¹⁰¹- 3 R 10,1

¹⁰²- Ps 86,2

CHAPITRE X

Que le desir precedent accroistra grandement l'union des bienheureux avec Dieu

Le desir qui precede la jouissance aiguise et affine le ressentiment d'icelle, et plus le desir a esté pressant et puissant; plus la possession de la chose desiree est agreable et delicieuse. O Jesus ! mon cher Theotime, quelle joie pour le coeur humain de voir la face de la Divinité, face tant desiree, ains l'unique desir de nos ames, nos coeurs ont une soif qui ne peut estre estanchee par les contentemens de la vie mortelle ; contentemens desquelz les plus estimés et pourchassés s'ilz sont moderés, ilz ne nous desalterent pas, et s'ilz sont extremes, ilz nous estouffent. On les desire neanmoins tous-jours extremes, et jamais ilz ne le sont qu'ilz ne soyent excessiz, insupportables et dommageables ; car on meurt de joye comme on meurt de tristesse, ains la joye est plus active a nous ruiner que la tristesse. Alexandre ayant englouti tout ce bas monde, qu'en effect, qu'en esperance, ouït dire a un chetif homme du monde qu'il y avoit encor plusieurs autres mondes ; et comme un petit enfant qui veut pleurer pour une pomme qu'on luy refuse, cet Alexandre que les mondains appellent le Grand, plus fol neanmoins qu'un petit enfant, se prend a pleurer a chaudes larmes dequoy il n'y avoit pas apparence qu'il peust conquerir les autres mondes, puisqu'il n'avoit encor pas l'entiere possession de celuy ci. Celuy qui jouissant plus pleinement du monde que jamais nul ne fit, en est toutefois si peu content qu'il pleure de tristesse de quoy il n'en peut avoir d'autres, que la folle persuasion d'un miserable cajolleur luy fait imaginer ; dites-moy, je vous prie, Theotime, monstre-il pas que la soif de son coeur ne peut estre assouvie en cette vie, et que ce monde n'est pas suffisant pour le desalterer ? O admirable, mais aymable inquietude du coeur humain ! Soyés, soyés a jamais sans repos ni tranquillité quelcomque en cette terre, mon ame, jusques a ce que vous ayes rencontré les fraisches eaux de la vie immortelle et la tressainte Divinité, qui seules peuvent esteindre vostre alteration et accoiser vostre desir.

Cependant, Theotime, imaginés-vous, avec le Psalmiste,¹⁰³ ce cerf, qui mal mené par la meute n'a plus ni vent ni jambes, comme il se fourre avidement dans l'eau qu'il va questant, avec quelle ardeur il se presse et serre dans cet element : il semble qu'il voudroit volontier fondre et convertir en eau, pour jouir plus pleinement de cette fraischeur. Hé, quelle union de nostre coeur a Dieu la haut au Ciel, ou apres ces desirs infinis du vray bien; non jamais assouvis en ce monde, nous en trouverons la vivante et puissante source ! Alhors, certes, comme on voit un petit enfant affamé, si fort collé au flanc de sa mere et attaché a son tetin, presser avidement cette douce fontayne de suave et desiree liqueur, de sorte qu'il est advis qu'il veuille, ou se fourrer tout dans ce sein maternel, ou bien tirer et succer toute cette poitrine dans la siennne, ainsy nostre ame toute haletante de la soif extreme du vray bien, lhors qu'elle en rencontrera la source inespisable en la Divinité, o vray Dieu, quelle sainte et suave ardeur a s'unir et joindre a ces mammelles fecondes de la toute bonté, ou pour estre tout abismés en elle, ou affin qu'elle vienne toute en nous !

¹⁰³ - Ps 12,1

CHAPITRE XI

De l'union des espritz bienheureux avec Dieu en la vision de la Divinité

Quand nous regardons quelque chose, quoy qu'elle nous soit presente elle ne s'unit pas a nos yeux elle mesme, ains seulement leur envoie une certaine representation ou image d'elle-mesme, que l'on appelle espece sensible, par le moyen de laquelle nous voyons ; et quand nous contemplons ou entendons quelque chose, ce que nous entendons ne s'unit pas non plus a nostre entendement sinon par le moyen d'une autre representation ou image, tres delicate et spirituelle, que l'on nomme espece intelligible. Mais encor, ces especes, par combien de destours et de changemens viennent elles a nostre entendement ? elles abordent au sens exterieur et de la passent a l'interieur, puis a la fantasie, de la a l'entendement actif, et viennent enfin au passif, a ce que, passant par tant d'etamines et sous tant de limes, elles soyent par ce moyen purifiees, subtilisees et affinees, et que de sensibles elles soyent rendues intelligibles.

Nous voyons et entendons ainsy, Theotime, tout ce que nous voyons et entendons en cette vie mortelle, ouy mesme les choses de la foy : car comme le miroüer ne contient pas la chose que l'on y void ains seulement la representation et espece d'icelle, laquelle representation arrestee par le miroüer en produit une autre en l'oeil qui regarde ; de mesme, la parole de la foy ne contient pas les choses qu'elle annonce, ains seulement elle les represente, et cette representation des choses divines, qui est en la parole de la foy, en produit une autre, laquelle nostre entendement, moyennant la grace de Dieu, accepte et reçoit comme representation de la sainte verité, et nostre volonté s'y complait et l'embrasse comme une verité honorable, utile, aymable et tres bonne. De sorte que les verités signifiees en la parole de Dieu sont par icelle representees a l'entendement, comme les choses exprimees au miroüer sont, par le miroüer, representees a l'oeil : si que, croire, c'est voir comme *par un miroüer*, dit le grand Apostre.¹⁰⁴

Mais au Ciel, Theotime, ah mon Dieu, quelle faveur ! la Divinité s'unira elle mesme a nostre entendement, sans entremise d'espece ni representation quelconque : ains elle s'appliquera et joindra elle mesme a nostre entendement, se rendant tellement presente a luy, que cette intime presence tiendra lieu de representation et d'espece. O vray Dieu, quelle suavité a l'entendement humain, d'estre a jamais uni a son souverain object, recevant non sa representation mais sa presence, non aucune image ou espece mais la propre essence de sa divine verité et majesté ! Nous serons la comme des enfans tres heureux de la Divinité, ayans l'honneur d'estre nourris de la propre substance divine, receüe en nostre ame par la bouche de nostre entendement; et ce qui surpasse toute douceur, c'est que, comme les meres ne se contentent pas de nourrir leurs poupons de leur lait, qui est leur propre substance, si elles mesmes ne leur mettent le chicheron de leur tetin dans la bouche, affin qu'ilz reçoivent leur substance non en un cuillier ou autre instrument ains en leur propre substance et par leur propre substance, en sorte que cette substance maternelle serve de tuyau aussi bien que de nourriture pour estre receüe du bienaymé petit enfançon, ainsy Dieu, nostre Pere, ne se contente pas de faire recevoir sa propre substance en nostre entendement, c'est a dire de nous faire voir sa Divinité, mais par un abisme de sa douceur il appliquera lui mesme sa substance a nostre esprit, affin que nous l'entendions non plus en espece ou representation mais en elle mesme et par elle mesme, en sorte que sa substance paternelle et eternelle serve d'espece aussi bien que d'object a nostre entendement. Et alhors seront pratiquees en une façon excellente ces divines promesses: *Je la meneray en la solitude et*

¹⁰⁴- 1 Co 13,12

*parleray a son coeur,*¹⁰⁵ *et l'allaiteray ; Esjouisses-vous avec Hierusalem en liesse, affin que vous allaities et soyes remplis de la mammelle de sa consolation, et que vous succies et que vous vous delecties de la totale affluence de sa gloire; vous seres portés aux tetins, et on vous amadoïera sur les genoux.*¹⁰⁶

Bonheur infini, Theotime, et lequel ne nous a pas seulement esté promis, mais nous en avons des arrhes au tressaint Sacrement de l'Eucharistie, festin perpetuel de la grace divine ; car en iceluy nous recevons le sang du Sauveur en sa chair et sa chair en son sang, son sang nous estant appliqué par sa chair, sa substance par sa substance, a nostre propre bouche corporelle, affin que nous sachions qu'ainsy nous appliquera-il son essence divine au festin eternel de la gloire. Il est vray qu'ici cete faveur nous est faite reellement, mais a couvert, sous les especes et apparences sacramentelles, la ou au Ciel, la Divinité se donnera a descouvert, et *nous la verrons, face a face, comme elle est.*¹⁰⁷

CHAPITRE XII

De l'union eternelle des espritz bienheureux avec Dieu la vision de la naissance eternelle du Filz de Dieu

O saint et divin Esprit, Amour eternel du Pere et du Filz, soyés propice a mon enfance ! Nostre entendement verra donq Dieu, Theotime ; mais je dis, il verra Dieu luy mesme, *face a face* ; contemplant par une veüe de vray et reelle presence la propre essence divine, et en elle ses infinies beautés : la toute puissance, la toute bonté, toute sagesse, toute justice, et le reste de cet abisme de perfections.

Il verra donq clairement, cet entendement, la connoissance infinie que de toute eternité le Pere a eüe de sa propre beauté, et pour laquelle exprimer en soy mesme il prononça et dit eternellement le mot, le Verbe, ou la parole et diction tres unique et tres infinie, laquelle comprenant et representant toute la perfection du Pere, ne peut estre qu'un mesme Dieu tres unique avec luy, sans division ni separation. Ainsy verrons-nous donq cette eternelle et admirable generation du Verbe et Filz divin, par laquelle il nasquit eternellement a l'image et semblance du Pere : image et semblance vive et naturelle, qui ne represente aucuns accidens ni aucun exterieur, puisqu'en Dieu tout est substance et n'y peut avoir aucun accident, tout est interieur et n'y peut avoir aucun exterieur ; mais image qui represente la propre substance du Pere si vivement, si naturellement, tant essentiellement et substantiellement, que pour cela elle ne peut estre que le mesme Dieu avec luy, sans distinction ni difference quelcomque d'essence ou substance, ains avec la seule distinction des Personnes? Car, comme se pourroit il faire que ce divin Filz fust la vraye, vrayement vive et vrayement naturelle image, semblance et *figure* de l'infinie beauté et *substance* du Pere,³ si elle ne representoit infiniment au vif et au naturel les infinies perfections du Pere ? et comme pourroit elle représenter infiniment des perfections infinies, si elle mesme n'estoit infiniment parfaite ? et comme pourroit elle estre infiniment parfaite, si elle n'estoit Dieu ? et comme pourroit elle estre Dieu, si elle n'estoit un mesme Dieu avec le Pere ?

Ce Filz donq, infinie image et figure de son Pere infini, est un seul Dieu tres unique et tres infini avec son Pere, sans qu'il y ait aucune difference de substance entre eux, ains seulement la distinction des

¹⁰⁵ - Os 2,14

¹⁰⁶ - Is 65,10

¹⁰⁷ - 1 Co 13,12 ; 1 Jn 3,2

Personnes ; laquelle distinction de Personnes, comme elle est totalement requise, aussi est-elle tres suffisante pour faire que le Pere prononce, et que le Filz soit la Parole prononcee, que le Pere die, et que le Filz soit le Verbe ou la diction, que le Pere exprime, et que le Fils soit l'image, semblance ou figure exprimee, et qu'en somme le Pere soit Pere, et le Filz soit Filz, deux Personnes distinctes, mays une seule essence de Divinité. Ainsy Dieu, qui est seul, n'est pas pourtant solitaire; car il est seul en sa tres unique et tres simple Divinité, mays il n'est pas solitaire, puisqu'il est Pere et Filz en deux Personnes. O Theotime, Theotime, quelle joye, quelle allegresse, de celebrer cette eternelle naissance qui se fait en *la splendeur des Saintz*,¹⁰⁸ de la celebrer, dis-je, en la voyant, et de la voir en la celebrant !

Le tres doux saint Bernard, estant encores jeune garçon a Chastillon sur Seine, la nuit de Noël attendoit en l'eglise que l'on commençast l'office sacré, et en cette attente le pauvre enfant s'endormit d'un sommeil fort leger, pendant lequel, o Dieu ! quelle douceur ! il vit en esprit, mais d'une vision fort distincte et fort claire, comme le Filz de Dieu ayant espousé la nature humaine et s'estant rendu petit Enfant dans les entrailles tres pures de sa Mere, naissoit virginalement de son ventre sacré, avec une humble suavité meslee d'une celeste majesté,

Comme l'Espoux qui, en maintien royal,
Sort tout joyeux de son licit nuptial :¹⁰⁹

vision, Théotime, qui combla tellement le coeur amiable du petit Bernard, d'ayse, de jubilation et de delices spirituelles, qu'il en eut toute sa vie des ressentimens extremes ; et partant, combien que depuis, comme une abeille sacree, il recueillit tous-jours de tous les divins mysteres le miel de mille douces et divines consolations si est-ce que la solemnité de Noël luy apportoit une particuliere suavité, et parloit avec un goust noppareil de cette nativité de son Maistre. Helas, mais de grace, Theotime, si une vision mystique et imaginaire de la naissance temporelle et humaine du Filz de Dieu, par laquelle il procedoit homme de la femme, vierge d'une Vierge, ravit et contente si fort le coeur d'un enfant, hé, que sera-ce quand nos espritz glorieusement illuminés de la clarté bienheureuse, verront cette eternelle naissance par laquelle le Filz procede " Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, vray Dieu d'un vray Dieu, " divinement et eternellement ! Alhors donq, nostre esprit se joindra par une complaysance incomprehensible a cet object si delicieux, et par une invariable attention luy demeurera eternellement uni.

CHAPITRE XIII

De l'union des Espritz Bienheureux avec Dieu en la vision de la production du Saint Esprit

Le Pere eternel, voyant l'infinie bonté et beauté de son essence si vivement, essentiellement et substantiellement exprimee en son Filz, et le Filz voyant reciproquement que sa mesme essence,

¹⁰⁸ - Ps 109,4

¹⁰⁹ - Ps 18,6

bonté et beauté est originairement en son Pere comme en sa source et fontaine, hé, se pourroit-il faire que ce divin Pere et son Filz ne s'entr'aymassent pas d'un amour infini, puisque leur volonté par laquelle ilz s'ayment, et leur bonté pour laquelle ilz s'ayment, sont infinies en l'un et en l'autre ?

L'amour ne nous treuvant pas egaux, il nous egale; ne nous treuvant pas unis, il nous unit. Or, le Pere et le Filz se treuvans non seulement egaux et unis, ains un mesme Dieu, une mesme bonté, une mesme essence et une mesme unité, quel amour doivent-ilz avoir l'un a l'autre ! Mays cet amour ne se passe pas comme l'amour que les creatures intellectuelles ont entre elles ou envers leur Createur (car l'amour créé se fait par plusieurs et divers eslans, souspirs, unions et liaysons qui s'entresuivent et font la continuation de l'amour avec une douce vicissitude de mouvemens spirituelz); car l'amour divin du Pere eternel envers son Filz est pratiqué en un seul souspir, eslané reciproquement par le Pere et le Filz, qui, en cette sorte, demeurent unis et liés ensemble. Ouy, mon Theotime, car la bonté du Pere et du Filz n'estant qu'une seule tres uniquement unique bonté, commune a l'un et a l'autre, l'amour de cette bonté ne peut estre qu'un seul amour ; parce qu'encor qu'il y ait deux amans, a sçavoir le Pere et le Filz, neanmoins il n'y a que leur seule tres unique bonté, qui leur est commune, laquelle est aymée, et leur tres unique volonté qui ayme, et partant il n'y a aussi qu'un seul amour, exercé par un seul souspir amoureux. Le Pere souspire cet amour, le Filz le souspir aussi ; mais parce que le Pere ne souspire cet amour que par la mesme volonté et pour la mesme bonté qui est également et uniquement en luy et en son Filz, et le Filz mutuellement ne souspire ce souspir amoureux que pour cette mesme bonté et par cette mesme volonté, partant ce souspir amoureux n'est qu'un seul souspir , ou un seul esprit eslané par deux souspirans.

Et d'autant que le Pere et le Filz qui souspirent, ont une essence et une volonté infinie par laquelle ilz souspirent et que la bonté pour laquelle ilz souspirent est infinie, il est impossible que le souspir ne soit infini ; et d'autant qu'il ne peut estre infini qu'il ne soit Dieu, partant cet Esprit souspiré du Pere et du Filz est vray Dieu, et parce qu'il n'y a ni peut avoir qu'un seul Dieu, il est un seul vray Dieu avec le Pere et le Filz. Mais de plus, parce que cet amour est un acte qui procede réciproquement du Pere et du Filz, il ne peut estre ni le Pere ni le Filz desquelz il est procedé, quoy qu'il ait la mesme bonté et substance du Pere et du Filz, ains il faut que ce soit une troisieme Personne divine, laquelle avec le Pere et le Filz ne soit qu'un seul Dieu ; et d'autant que cet amour est produit par maniere de souspir ou d'inspiration, il est appellé Saint Esprit.

Or sus, Theotime, le roy David, descrivant la suavité de l'amitié des serviteurs de Dieu, s'escrie :

O voyci que c'est chose bonne, ¹¹⁰
 Qui mille suavités donne,
 Quand les freres ensemblement
 Habitent unanimement !
 Car cette douceur amiable
 Au tressaint onguent est semblable
 Que desus le chef on versa
 D'Aron quand on le consacra:
 Onguent dont la teste sacree

¹¹⁰- Ps 132,1

D'Aron estoit toute trempee.
 Jusqu'a la robbe s'escoulant
 Et tout son collet parfumant.

Mais, o Dieu, si l'amitié humaine est tant agreablement aymable et respand une odeur si delicieuse sur ceux qui la contemplent, que sera-ce, mon bienaymé Theotime, de voir l'exercice sacré de l'amour reciproque du Pere envers le Filz eternal ! Saint Gregoire Nazianzene raconte que l'amitié incomparable qui estoit entre luy et son grand saint Basile estoit celebree par toute la Grece, et Tertulien tesmoigne que les payens admiroient cet amour plus que fraternel qui regnoit entre les premiers Chrestiens : o quelle feste, quelle solemnité ! de quelles louanges et benedictions doit estre celebree, de quelles admirations doit estre honnoree et aymee l'eternelle et souveraine amitié du Pere et du Filz ! Qu'y a-il d'aymable et d'amiable si l'amitié ne l'est pas ? et si l'amitié est amiable et aymable, quelle amitié le peut estre en comparaysons de cette infinie amitié qui est entre le Pere et le Filz, et qui est un mesme Dieu tres unique avec eux ? Nostre coeur, Theotime, s'abismera d'amour, en l'admiration de la beauté et suavité de l'amour que ce Pere eternal et ce Filz incomprehensible pratiquent divinement et eternellement.

CHAPITRE XIV

Que la sainte lumiere de la gloire servira a l'union des Espritz Bienheureux avec Dieu

L'entendement créé verra donq l'essence divine sans aucune entremise d'espece ou representation, mais il ne la verra pas neanmoins sans quelqu'excellente lumiere qui le dispose, esleve et renforce pour faire une veüe si haute et d'un objet si sublime et esclattant ; car, comme la chouette a bien la veüe asses forte pour voir la sombre lumiere de la nuict sereine, mais non pas toutefois pour voir la clarté du midi, qui est trop brillante pour estre receüe par des yeux si troubles et imbecilles, ainsy nostre entendement, qui a bien asses de force pour considerer les verités naturelles par son discours, et mesme les choses surnaturelles de la grace par la lumiere de la foy, ne sauroit pas neanmoins, ni par la lumiere de la nature ni par la lumiere de la foy, atteindre jusques a la veüe de la substance divine en elle mesme. C'est pourquoy la suavité de la Sagesse eternelle a disposé¹¹¹ de ne point appliquer son essence a nostre entendement, qu'elle ne l'ait préparé, revigoré et habilité, pour recevoir une veüe si eminente et disproportionnee a sa condition naturelle comme est la veüe de la Divinité : car ainsy le soleil, souverain object de nos yeux corporelz entre les choses naturelles, ne se presente point a nostre veüe que premier il n'envoye ses rayons, par le moyen desquelz nous le puissions voir ; de sorte que nous ne le voyons que par sa lumiere. Toutefois, il y a de la difference entre les rayons que le soleil jette a nos yeux corporelz, et la lumiere que Dieu creera en nos entendemens, au Ciel : car le rayon du soleil corporel ne fortifie point nos yeux quand ilz sont foibles et imuissans a voir, ains plustost il les aveugle, esblouissant et dissipant leur veüe infirme ; ou, au contraire, cette sacree lumiere de gloire, treuvant nos entendemens inhabiles et incapables de voir la Divinité, elle les esleve, renforce et

¹¹¹- Sg 8,1

perfectionne si excellemment, que, par une merveille incompréhensible, ilz regardent et contemplent l'abisme de la clarté divine fixement et droitement en elle mesme, sans estre esblouis ni rebouschés de la grandeur infinie de son esclat.

Tout ainsy, donq, que Dieu nous a donné la lumiere de la rayson par laquelle nous le pouvons connoistre comme Autheur de la nature, et la lumiere de la foy par laquelle nous le considerons comme source de la grace, de mesme il nous donnera la lumiere de gloire, par laquelle nous le contemplerons comme fontaine de la beatitude et vie eternelle mays fontaine, Theotime, que nous ne contemplerons pas de loin, comme nous faisons maintenant par la foy, ains que nous verrons par la lumiere de gloire plongés et abismés en icelle. Les plongeurs, dit Pline,¹¹² qui pour pescher les pierres precieuses s'enfoncent dans la mer, prennent de l'huyle en leur bouche, affin que le respandant ilz ayent plus de jour pour voir dedans les eaux entre lesquelles ilz nagent : Theotime, l'ame bienheureuse estant enfoncée et plongee dans l'ocean de la divine essence, Dieu respandra dans son entendement la sacree lumiere de gloire, qui luy fera jour en cet abisme de *lumiere inaccessible*,¹¹³ affin que par la clarté de la gloire nous voyions la clarté de la Divinité:

En Dieu gist la fontaine mesme
De vie et de playsir supreme ;
Sa clarté nous apparostr
Aux rais de sa vive lumiere,
Et nostre liesse pleniere
De son jour seulement naistra.¹¹⁴

CHAPITRE XV

Que l'union des Bienheureux avec Dieu aura des differens degrés

Or, ce sera cette lumiere de gloire, Theotime, qui donnera la meesure a la veüe et contemplation des Bienheureux ; et selon que nous aurons plus ou moins de cette sainte splendeur, nous verrons aussi plus ou moins clairement, et par consequent plus ou moins heureusement, la tressainte Divinité, qui, regardee diversement, nous rendra de mesme differemment glorieux. Certes, en ce Paradis celeste tous les espritz voyent toute l'essence divine, mais nul d'entr'eux ni tous eux ensemble ne la voyent ni peuvent voir totalement. Non, Theotime, car Dieu estant tres uniquement un et tres simplement indivisible, on ne le peut voir qu'on ne le voye tout ; et d'autant qu'il est infini, sans limite, ni borne, ni mesure quelcomque en sa perfection, il n'y a ni peut avoir aucune capacité hors de luy, qui jamais puisse totalement comprendre ou penetrer l'infinité de sa bonté, infiniment essentielle et essentiellement infinie.

¹¹²- Hist Nat2,103

¹¹³- Tim 6,16

¹¹⁴-Ps 35,10

Cette lumiere créée du soleil visible, qui est limitée et finie, est tellement veüe toute de tous ceux qui la regardent, qu'elle n'est pourtant jamais veüe totalement de pas un, ni mesme de tous ensemble. Il en est presque ainsi de tous nos sens : entre plusieurs qui oyent une excellente musique, quoy que tous l'entendent toute, les uns pourtant ne l'oyent pas si bien ni avec tant de plaisir que les autres, selon que les oreilles sont plus ou moins délicates. La manne¹¹⁵ estoit savouree toute de quicomque la mangeoit, mais différemment néanmoins, selon la diversité des appetitz de ceux qui la prenoient, et ne fut jamais savouree totalement, car elle avoit plus de différentes saveurs qu'il n'y avoit de variété de goûts es Israelites : Theotime, nous verrons et savourerons la haut au Ciel toute la Divinité, mais jamais nul des Bienheureux ni tous ensemble ne la verront ou savoureront totalement ; cette infinité divine aura tous-jours infiniment plus d'excellences que nous ne saurions avoir de suffisance et de capacité, et nous aurons un contentement indicible de connoistre, qu'après avoir assouvi tout le desir de nostre coeur et rempli pleynement sa capacité en la jouissance du bien infini, qui est Dieu, néanmoins il restera encor en cette infinité des infinies perfections a voir, a jouïr et posséder, que sa divine Majesté entend et void, elle seule se comprenant soy mesme.

Ainsi les poissons jouissent de la grandeur incroyable de l'océan, et jamais pourtant aucun poisson, ni mesme toute la multitude des poissons, ne vid toutes les plages ni ne trempa ses escailles en toutes les eaux de la mer ; et les oyseaux s'esgayent a leur gré dans la vasteté de l'air, mais jamais aucun oyseau, ni mesme toute la race des oyseaux ensemble, n'a battu des aysles toutes les contrées de l'air et n'est jamais parvenu a la supreme region d'iceluy. Ah, Theotime, nos espritz a leur gré et selon toute l'estendue de leurs souhaits, nageront en l'océan et voleront en l'air de la Divinité, et se res-jouiront éternellement de voir que cet air est tant infini, cet océan si vaste, qu'il ne peut estre mesuré par leurs aysles, et que jouissans sans reserve ni exception quelcomque de tout cet abisme infini de la Divinité, ilz ne peuvent néanmoins jamais egaler leur jouissance a cette infinité, laquelle demeure tous-jours infiniment infinie au dessus de leur capacité.

Et sur ce sujet, les espritz bienheureux sont ravis de deux admirations : l'une, pour l'infinie beauté qu'ilz contemplent, et l'autre, pour l'abisme de l'infinité qui reste a voir en cette mesme beauté. O Dieu, que ce qu'ilz voyent est admirable ! mais o Dieu, que ce qu'ilz ne voyent pas l'est beaucoup plus ! Et toutefois, Theotime, la tressainte beauté qu'ilz voyent estant infinie, elle les rend parfaitement satisfaitz et assouvis ; et se contentans d'en jouïr selon le rang qu'ilz tiennent au Ciel, a cause de la tres aimable Providence divine qui en a ainsi ordonné, ilz convertissent la connoissance qu'ilz ont de ne posséder pas ni ne pouvoir posséder totalement leur object, en une simple complaisance d'admiration, par laquelle ilz ont une joye souveraine de voir que la beauté qu'ilz ayment est tellement infinie qu'elle ne peut estre totalement conneüe que par elle mesme : car en cela consiste la divinité de cette Beauté infinie, ou la beauté de cette infinie Divinité.

FIN DU TROISIEME LIVRE

¹¹⁵-Sg 16,20

LIVRE QUATRIEME

De la decadence et ruine de la charité

Chapitre premier

Que nous pouvons perdre l'amour de Dieu tandis que nous sommes en cette vie mortelle

Nous ne faisons pas ces discours pour ces grandes ames d'eslite que Dieu, par une tres speciale faveur, maintient et confirme tellement en son amour, qu'elles sont hors le hazard de jamais le perdre ; nous parlons pour le reste des mortelz, auxquels le Saint Esprit adresse ces advertissemens : *Qui est debout, qu'il prenne garde a ne point tomber.*¹¹⁶ *Tiens ce que tu as.*¹¹⁷ *Ayés soin et travallés, affin d'assurer par bonnes oeuvres vostre vocation.*¹¹⁸ Ensuite dequoy il leur fait faire cette priere : *Ne me rejettés point de devant vostre face et ne m'ostés point vostre Saint Esprit*¹¹⁹; *et ne nous induises point en tentation*¹²⁰; affin qu'ils fassent leur salut avec un *saint tremblement et une crainte sacree*,¹²¹ sçachans qu'ilz ne sont pas plus invariables et fermes a conserver l'amour de Dieu que le premier Ange avec ses sectateurs, et Judas qui l'ayant receu le perdirent, et en le perdant se perdirent eternellement eux mesmes ; ni que Salomon, qui, l'ayant une fois quitté, tient tout le monde en doute de sa damnation; ni que Adam, Eve, David, saint Pierre qui estans enfans de salut ne laisserent pas de descheoir pour un tems de l'amour sans lequel il n'y a point de salut. Helas, o Theotime, qui sera donq assureé de conserver l'amour sacré en cette navigation de la vie mortelle, puisqu'en la terre et au Ciel tant de personnes d'incomparable dignité ont fait de si cruelz naufrages !

Mais, o Dieu eternal, comme est-il possible, direz-vous, qu'une ame qui a l'amour de Dieu le puisse jamais perdre? Car ou l'amour est, il resiste au peché : et comme se peut il donq faire que le peché y entre, puisque *l'amour est fort comme la mort, aspre au combat comme l'enfer* ?¹²² comme peuvent les forces de la mort ou de l'enfer, c'est a dire les pechés, vaincre l'amour qui pour le moins les esgale en force, et les surmonte en assistance et en droit ? Mays comme peut-il estre qu'une ame raysonnable, qui a une fois savouré une si grande douceur comme est celle de l'amour divin, puisse onques volontairement avaler les *eaux ameres*¹²³ de l'offence ? Les enfans, tout enfans qu'ilz sont, estans nourris au lait, au beurre et au miel, abhorrent l'amertume de l'absinthe et du chicotin, et pleurent jusques a pasmer quand on leur en fait gouter : hé donques, o vray Dieu, l'ame une fois jointe a la bonté du Createur, comme le peut-elle quitter pour suivre la *vanité de la creature* ?¹²⁴

¹¹⁶- 1 Co 10,12

¹¹⁷- Ap 3,11

¹¹⁸- 2 P 1,10

¹¹⁹- Ps 1,13

¹²⁰-; Mt 6,13

¹²¹- Ph 2,12

¹²²- Ct 8,6

¹²³- Ex 15,23

¹²⁴- Rm 8,20

Mon cher Theotime, les cieux mesmes s'esbahissent, ¹²⁵ *leurs portes se froissent* de frayeur, et les *Anges de paix* ¹²⁶ demeurent esperdus d'estonnement sur cette prodigieuse misere du coeur humain, qui abandonne un bien tant aymable pour s'attacher a des choses si deplorables. Mays aves-vous jamais veu cette petite merveille que chacun sçait, et de laquelle chacun ne sçait pas la rayson ? Quand on perce un tonneau bien plein, il ne respandra point son vin qu'on ne luy donne de l'air par dessus, ce qui n'arrive pas aux tonneaux esquelz ily a des-ja du vuide, car on ne les a pas plus ouvertz que le vin en sort. Certes, en cette vie mortelle, quoy que nos ames abondent en amour celeste, si est ce que jamais elles n'en sont si pleines que par la tentation cet amour ne puisse sortir; mais la haut au Ciel, quand les suavités de la beauté de Dieu occuperont tout nostre entendement et les delices de sa bonté assouvront toute nostre volonté, en sorte qu'il n'y aura rien que la plenitude de son amour ne remplisse, nul objet, quoy qu'il penetre jusques a nos coeurs, ne pourra jamais tirer ni faire sortir une seule goutte de la pretieuse liqueur de leur amour celeste ; et de penser donner du vent par dessus, c'est a dire decevoir ou surprendre l'entendement, il ne sera plus possible, car il sera immobile en l'aprehension de la vérité souveraine.

Ainsy le vin qui est bien espuré et separé de sa lie peut aysement estre garenti de tourner et pousser, mais celuy qui est sur sa lie y est presque tous-jours sujet. Et quant a nous, tandis que nous sommes en ce monde, nos espritz sont sur la lie et le tartre de mille humeurs et miserres, et par consequent aysés a changer et tourner en leur amour ; mais estans au Ciel, ou, comme en ce grand festin descrit par Isaïe, nous aurons le *vin purifié de toute lie*, ¹²⁷ nous ne serons plus sujetz au change, ains demeurerons inseparablement unis par amour a nostre souverain Bien. Icy, parmi les crepuscules de l'aube du jour, nous craignons qu'en lieu de l'Epoux nous ne rencontrions quelque'autre objet qui nous amuse et deçoive ; mais quand nous le treuverons la haut ou il repaist et repose *au midy* ¹²⁸ de sa gloire, il n'y aura plus moyen d'estre trompés, car sa lumiere sera trop claire, et sa douceur nous liera si serré a sa bonté que nous ne pourrons plus vouloir nous en desprendre.

Nous sommes comme le corail, ¹²⁹ qui dans l'océan, lieu de son origine, est un arbrisseau pasle-verd, foible, flechissant et pliable ; mais estant tiré hors du fond de la mer, comme du sein de sa mere, il devient presque pierre, se rendant ferme et impliable, a mesme qu'il change son verd blafastre en un vermeil fort vif : car ainsy, estans encor emmi la mer de ce monde, lieu de nostre naissance, nous sommes sujetz a des vicissitudes extremes, pliables a toutes mains, a la droite de l'amour celeste par l'inspiration, a la gauche de l'amour terrestre par la tentation ; mais si une fois tirés hors de cette mortalité, nous avons changé le pasle-verd de nos craintives esperances au vif vermeil de l'asseurée jouissance, jamais plus nous ne serons muables, ains demeurerons a tous-jours arrestés en l'amour eternel.

Il est impossible de voir la Divinité et ne l'aymer pas ; mays ici bas, ou, sans la voir, nous l'entrevoyons seulement au travers des ombres de la foy, comme en un *miroüer*, ¹³⁰ nostre connoissance n'est pas si grande qu'elle ne laisse encor l'entree a la surprise des autres objetz et biens apparens, lesquelz, entre les obscurités qui se meslent en la certitude et verité de la foy, se glissent

¹²⁵ - Jr 2,12

¹²⁶ - Is 33,7

¹²⁷ - Is 25,6

¹²⁸ - Ct 1,6

¹²⁹ - Pline Hist Nat 82,11

¹³⁰ - 1 Co 13,12

insensiblement comme *petitz renardeaux, et demolissent nostre vigne*¹³¹ fleurie. En somme, Theotime, quand nous avons la charité nostre franc arbitre est paré de la robe nuptiale, de laquelle comme il peut tous-jours demeuré vestu, s'il veut, en bien faisant, aussi s'en peut il despouiller, s'il luy plait, en pechant.

CHAPITRE II

Du rafraïdissement de l'ame en l'amour sacré

L'ame est maintefois contristee et affligee dans le cors, jusques mesme a quitter plusieurs membres d'ice-luy, qui demeurent privés de mouvement et sentiment, encores qu'elle n'abandonne pas le coeur, ou elle est tous-jours toute entiere jusques a l'extremité de la vie. Ainsy la charité est quelquefois tellement alangourie et abbatue dans le coeur qu'elle ne paroist presque plus en aucun exercice, et neanmoins elle ne laisse pas d'estre entiere en la supreme region de l'ame; et c'est lhors que, sous la multitude des pechés venielz, comme sous des cendres, le feu du saint amour demeure couvert et sa lueur estouffee, quoy que non pas amorti ni esteint. Car tout ainsy que la presence du diamant empesche l'exercice et l'action de la propriété que l'aymant a d'attirer le fer, sans toutefois luy oster la propriété, laquelle opere soudain que cet empeschement est esloigné, de mesme la presence du peché veniel n'oste pas voirement a la charité sa force et puissance d'operer, mais elle l'engourdit en certaine façon et la prive de l'usage de son activité, si qu'elle demeure sans action, sterile et infeconde. Certes, le peché veniel, ni mesme l'affection au peché veniel, n'est pas contraire a l'essentielle resolution de la charité, qui est de preferer Dieu a toutes choses : d'autant que par ce peché nous ayons quelque chose hors de la rayson, mais non pas contre la rayson ; nous deférons un peu trop, et plus qu'il n'est convenable, a la creature, mais non pas en la preferant au Createur ; nous nous amusons plus qu'il ne faut aux choses terrestres, mais nous ne quittons pas pour cela les celestes : en somme, cette sorte de peché nous retarde au chemin de la charité, mais il ne nous en oste pas, et partant, le peché veniel n'estant pas contraire a la charité, il ne la destruit jamais, ni en tout ni en partie.

Dieu fit sçavoir a l'Evesque d'Ephese qu'il avoit *delaisé sa premiere charité* ;¹³² ou il ne dit pas qu'il estoit sans charité, mais seulement qu'elle n'estoit plus telle qu'au commencement; c'est a dire qu'elle n'estoit plus prompte, fervente, fleurissante et fructueuse : ainsy que nous avons accoustumé de dire d'un homme, qui de brave, joyeux et gaillard est devenu chagrin, paresseux et maussade: Ce n'est plus celuy d'autrefois; car nous ne voulons pas entendre que ce ne soit pas le mesme selon la substance, mais seulement selon les actions et exercices ; et de mesme, Nostre Seigneur a dit qu'es derniers jours *la charité de plusieurs se rafraïdira*,¹³³ c'est a dire, elle ne sera pas si active et courageuse, a cause de la crainte et de l'ennuy qui opprressera les coeurs. Certes, la *concupiscence ayant conceu, elle engendre le peché* ; mais ce peché, quoy que peché, n'engendre pas tous-jours la mort de l'ame, ains seulement lhors qu'il a une malice entiere et qu'il est consommé et accompli,

¹³¹ - Ct 2,13

¹³² - Ap 2,4

¹³³ - Mt 24,12

comme dit saint Jacques ¹³⁴: qui en cela établit si clairement la différence entre le péché veniel et le péché mortel, que je ne sçay comme il s'est treuvé des gens en nostre siecle qui ayent eu la hardiesse de le nier.

Neanmoins, le péché veniel est péché, et par consequent il desplait a la charité, non comme chose qui luy soit contraire, mays comme chose contraire a ses operations et a son progres, voire même a son intention, laquelle estant que nous rapportions toutes nos operations a Dieu, elle est violée par le péché veniel, qui porte les actions par lesquelles nous le commettons, non pas voirement contre Dieu, mais hors de Dieu et de sa volonté : et comme nous disons d'un arbre qui a esté rudement touché et reduit en friche par la tempeste, que rien n'y est demeuré, parce qu'encor que l'arbre est entier, neanmoins il est resté sans fruit, de mesme, quand nostre charité est battue des affections que l'on a aux péchés venielz, nous disons qu'elle est diminuee et defaillie; non que l'habitude de l'amour ne soit entiere en nos espritz, mais parce qu'elle est sans les oeuvres qui sont ses fruits.

L'affection aux *grans pechés* rendoit tellement la verité prisonniere de l'injustice, entre les philosophes payens, que, comme dit le grand Apostre, ¹³⁵ *connoissans Dieu, ilz ne le glorifioyent pas* selon que cette connoissance requeroit : si que cette affection n'exterminant pas la lumiere naturelle, elle la rendoit infructueuse. Aussi, les affections au péché veniel n'abolissent pas la charité, mays elles la tiennent comme un esclave, liee pieds et mains, empeschant sa liberté et son action ; cette affection nous attachant par trop a la jouissance des creatures, nous prive de la privauté spirituelle entre Dieu et nous, a laquelle charité, comme vraye amitié, nous incite, et, par consequent, elle nous fait perdre les secours et assistances interieures, qui sont comme les espritz vitaux et animaux de l'ame, du defaut desquelz provient une certaine paralisie spirituelle, laquelle en fin si on n'y remédie nous conduit a la mort. Car en somme, la charité estant une qualité active, ne peut être long tems sans agir ou perir ; elle est, disent nos Anciens, de l'humeur de Rachel, qui aussi la representoit. *Donne-moy des enfans, disoit celle ci a son mari, autrement je mourray* : ¹³⁶ et la charité presse le coeur auquel elle est mariee de la feconder en bonnes oeuvres, autrement elle perira.

Nous ne sommes guere en cette vie mortelle sans beaucoup de tentations : or ces espritz vilz, paresseux et adonnés aux playsirs exterieurs, n'estans pas duitz aux combatz ni exercés aux armes spirituelles, ilz ne gardent jamais guere la charité, ains se laissent ordinairement surprendre a la coulpe mortelle. Ce qui arrive d'autant plus ayement, que par le péché veniel l'ame se dispose au mortel ; car, comme cet ancien ayant continué a porter tous les jours un mesme veau, le porte en fin encor qu'il fut devenu un gros boeuf, la coustume ayant petit a petit rendu insensible a ses forces l'accroissement d'un si lourd fardeau, ainsy celuy qui s'affectionne a jouër des testons jouëroit en fin des escus, des pistoles, des chevaux, et apres ses chevaux toute sa chevance ; qui lasche la bride aux menues choleres, se trouve en fin furieux et insupportable ; qui s'addonne a mentir par raillerie, est grandement en danger de mentir avec calomnie.

En fin, Theotime, nous disons de ceux qui ont la complexion fort foible, qu'ilz n'ont point de vie, qu'ilz n'en ont pas une once, ou qu'ilz n'en ont pas plein le poing, parce que ce qui doit bien tost finir semble en effect n'estre plus ; et ces ames faineantes, addonnees aux playsirs et affectionnees aux

¹³⁴ - Jc 1,15

¹³⁵ - Rm 1,18

¹³⁶ - Gn 30,1

choses transitoires, peuvent bien qu'elles n'ont plus de charité, puisque si elles en ont, elles sont en voÿe de la perdre bien tost.

CHAPITRE III

Comme on quitte le divin amour pour celuy des creatures

Ce maheur de quitter Dieu pour la creature arrive ainsy. Nous n'aymons pas Dieu sans intermission, d'autant qu'en cette vie mortelle la charité est en nous par manire de simple habitude, de laquelle, comme les philosophes ont remarqué, nous usons quand il nous plait et non jamais contre notre gré. Quand donq nous n'usons pas de la charité qui est en nous, c'est a dire quand nous n'employons pas nostre esprit aux exercices de l'amour sacré, ains que le tenans diverti a quelque autre occupation, ou que paresseux en soy mesme il se tient inutile et negligent, alhors, Theotime, il peut estre touché de quelque object mauvais, et surpris de quelque tentation ; et bien que l'habitude de la charité en mesme tems soit au fond de nostre ame et qu'elle face son office, nous inclinant a rejeter la suggestion mauvaise, si est-ce qu'elle ne nous presse pas ni nous porte a l'action de la resistance, qu'a mesure que nous la secondons, comme les habitudes ont coustume de faire : et partant nous laissant en nostre liberté, il advient maintefois que le mauvais object ayant jetté bien avant ses attraitz dans nostre coeur, nous nous attachons a luy par une complaysance excessive; laquelle venant a croistre il nous est malaysé de nous en desfaire, et *comme les espines*, selon que dit Nostre Seigneur,¹³⁷ elle suffoque en fin la semence de la grace et dilection celeste. Ainsy arriva-il a nostre premiere mere Eve, de laquelle la perte commença par un certain amusement qu'elle prit a deviser avec le serpent, recevant de la complaysance d'ouïr parler de son aggrandissement en science et de voir la beauté du fruit defendu ; si que, la compaysance grossissant en l'amusement et l'amusement se nourrissant dans la complaysance, elle s'y treuva en fin tellement engagée, que se laissant aller au consentement, elle commit le malheureux peché auquel par apres elle attira son mari.

On void que les pigeons touchés de vanité se pavonnent quelquefois en l'air et font des esplanades ça et la se mirant en la verieté de leur pennage, et lhors les tierceletz et faucons qui les espient viennent fondre sur eux et les attrappent, ce qu'ilz ne feroient jamais si les pigeons voloient leur droit vol, d'autant qu'ilz ont l'aisle plus roide que les oyseaux de proye. Helas Theotime, si nous ne nous amusons pas en la vanité des playsirs caduques, et sur tout en la complaysance de nostre amour propre, ains qu'ayans une fois la charité, nous fussions soigneux de voler droit, la part ou elle nous porte, jamais les suggestions et tentations ne nous attrapperoyent; mais parce que, comme colombes seduïtes et deceües de nostre propre estime, nous retournons sur nous mesmes et entretenons trop nos espritz parmi les creatures, nous nous treuvons souvent surpris entre les serres de nos ennemis, qui nous emportent et devorent.

Dieu ne veut pas empescher que nous ne soyons attaqués de tentations, affin que resistans, nostre charité soit plus exercee, et puisse par le combat emporter la victoire et par la victoire obtenir le triomphe ; mais que nous ayons quelque sorte d'inclination a nous delecter en la tentation, cela vient de

¹³⁷ - Mt 13,22 ; Lc 8,11

la condition de nostre nature, qui ayme tant le bien que pour cela elle est sujette d'estre *allechee*¹³⁸ par tout ce qui a apparence de bien. Et ce que la tentation nous presente pour amorce est tous-jours de cette sorte ; car, comme enseignent les saintes Lettres,¹³⁹ ou c'est un bien honorable selon le monde pour nous provoquer a l'orgueil de la vie mondaine, ou un bien delectable aux sens pour nous porter a la convoitise charnelle, ou un bien utile a nous enrichir pour nous inciter a la convoitise et avarice des yeux. Que si nous tenions nostre foy, laquelle sçait discerner entre les vrais biens qu'il faut pourchasser et les faux qu'il faut rejeter, vivement attentive a son devoir, certes elle serviroit de sentinelle asseuree a la charité et luy donneroit advis du mal qui s'approche du coeur sous pretexte de bien, et la charité le repousseroit soudain : mais parce que nous tenons ordinairement nostre foy, ou dormande ou moins attentive qu'il ne seroit requis pour la conservation de nostre charité, nous sommes aussi souvent surpris de la tentation, laquelle seduisant nos sens, et nos sens incitans la partie inferieure de nostre ame a rebellion, il advient que maintefois la partie superieure de la rayson cede a l'effort de cette revolte, et, commettant le peché, elle perd la charité.

Tel fut le progres de sedition que le desloyal Absalon excita contre son bon pere David ;¹⁴⁰ car il mit en avant des propositions bonnes en apparence, lesquelles estant une fois receües par les pauvres Israëlités desquelz la prudence estoit endormie et engourdie, il les sollicita tellement qu'il les reduisit a une entiere rebellion : de sorte que David fut contraint de sortir tout espleuré de Hierusalem avec tous ses plus fideles amis, ne laissant en la ville de gens de marque, sinon Sadoc et Abiathar, prestres de l'Eternel, avec leurs enfans ; or Sadoc estoit voyant, c'est a dire prophete. Car de mesme, trescher Theotime, l'amour propre treuvant nostre foy hors d'attention et sommeillante, il nous presente des biens vains mais apparens, seduit nos sens, nostre imagination et les facultés de nos ames, et presse tellement nos francs arbitres qu'il les conduit a l'entiere revolte contre le saint amour de Dieu : lequel alhors, comme un autre David, sort de nostre coeur avec tout son train, c'est a dire avec les dons du Saint Esprit et les autres vertus celestes, qui sont compaignes inseparables de la charité si elles ne sont ses propriétés et habilités ; et ne reste plus en la Hierusalem de nostre ame aucune vertu d'importance, sinon Sadoc le voyant, c'est a dire le don de la foy qui nous peut faire voir les choses eternelles, avec son exercice, et encore Abiathar, c'est a dire le don de l'esperance avec son action, qui tous deux demeurent bien affligés et tristes, maintenans toutefois en nous l'Arche de l'alliance, c'est a dire la qualité et le tître de Chrestien qui nous est acquis par le Baptesme.

Helas, Theotime, quel pitoyable spectacle aux Anges de paix, de voir ainsi sortir le Saint Esprit et son amour de nos ames pecheresses ! hé, je croy certes, que s'ilz pouvoient alhors pleurer, ilz verseroient des larmes infinies,¹⁴¹ et d'une voix lugubre lamentans nostre mallheur, ila chanteroyent le triste cantique que Hieremie entonna, quand, assis sur le seuil du Temple desolé, il contempla la ruine de Hierusalem au tems de Sedecie :¹⁴²

Ah combien voy-je desolee
 Cette cité, jadis comblee
 De peuple, de bien et d'honneur.
 Maintenant siege de l'horreur !

¹³⁸- Jc 1,14

¹³⁹- 1 Jn 2,16

¹⁴⁰- 2 R 15

¹⁴¹- Is 33,7

¹⁴²- Lm 1,1

CHAPITRE IV

Que l'amour sacré se perd en un moment

L'amour de Dieu, qui nous porte jusques au mespris de nous mesmes ; nous rend citoyens de la Hierusalem celeste ; l'amour de nous mesmes, qui nous pousse jus-ques au mespris de Dieu, nous rend esclaves de la Babylone infernale. Or nous allons, certes, petit a petit a ce mespris de Dieu, mais nous n'y sommes pas plus tost parvenus, o que soudain, en un moment, la sainte charité se separe de nous, ou, pour mieux dire, elle perit a fait. Ouy, Theotime, car en ce mespris de Dieu consiste le peché mortel, et un seul peché mortel bannit la charité de l'ame, d'autant qu'il rompt le lien et l'union d'icelle avec Dieu, qui est l'obeissance et sousmission a sa volonté ; et comme le coeur humain ne peut estre vivant et divisé, aussi la charité, qui est le coeur de l'ame et l'ame du coeur, ne peut jamais estre blessee qu'elle ne soit tuee : ainsy qu'on dit des perles, qui conceües de la rosee celeste perissent si une seule goutte de l'eau marine entre dedans leur escaille. Nostre esprit, certes, ne sort pas petit a petit de son cors, ains en un moment, lhors que l'indisposition du cors est si grande qu'il ne peut plus y faire des actions de vie ; et de mesme, a l'instant que le coeur est telle-ment detraqué en ses passions que la charité n'y peut plus regner, elle le quitte et abandonne ; car, elle est si genereuse qu'elle ne peut cesser de regner sans cesser d'estre.

Les habitudes que nous acquerons par nos seules actions humaines ne perissent pas par un seul acte contraire, car nul ne dira qu'un homme soit intemperant pour un seul acte d'intemperance, ni qu'un peintre ne soit pas bon maistrre pour avoir une fois manqué a l'art ; ains, comme toutes telles habitudes nous arrivent par la suite et impression de plusieurs actes, ainsy nous les perdons par une longue cessation de leurs actes, ou par une multitude d'actes contraires. Mais *la charité, Theotime, que le Saint Esprit respand en un moment dans nos coeurs* ¹⁴³ lhors que les conditions requises a cette infusion se rencontrent en nous, certes aussi en un instant elle nous est ostee, si tost que, destournans nostre volonté de l'obeissance que nous devons a Dieu, nous avons achevé de consentir a la rebellion et desloyauté a laquelle la tentation nous incite.

Il est vrai que la charité s'agrandit par accroissement de degré a degré et de perfection a perfection, selon que par nos oeuvres ou la reception des Sacremens nous luy faisons place ; mais toutefois, elle ne diminue pas par amoindrissement de sa perfection, car jamais on n'en perd un seul brin qu'on ne la perde toute. En quoy elle ressemble au chef d'oeuvre de Phidias, tant célébré par les anciens : car on dit que ce grand sculpteur fit en Athenes une statue de Minerve, toute d'ivoire, haute de vingt six coudees ; au bouclier d'icelle, auquel il avoit relevé les batailles des amazones et des geans, il grava avec tant d'art son visage de luy mesme, qu'on ne pouvoir oster un seul brin de son image, dit Aristote, que "toute la statue ne tombast desfaite : " si que cette besoigne ayant esté perfectionnee par assemblage de piece a piece, en un moment neanmoins elle perissoit si on eust osté une seule petite partie de la semblance de l'ouvrier. Et de mesme, Theotime, encores que le Saint Esprit ayant mis la charité en une ame luy donne sa croissance par addition de degré en degré et de perfection a perfection d'amour, si est ce toutefois, que la resolution de preferer la volonté de Dieu a

¹⁴³ - Rm 5,5

toutes choses estant le point essentiel de l'amour sacré, et auquel l'image de l'amour eternel, c'est a dire du Saint Esprit, est representée, on ne sçauroit en oster une seule piece que soudain toute la charité ne perisse.

Cette preference de Dieu a toutes choses est le cher enfant de la charité. Que si Agar, qui n'estoit qu'une aegyptienne, voyant son filz en danger de mourir n'eut pas le courage de demeurer au pres de luy, ains le voulut quitter, disant : *Ah, je ne sçaurois voir mourir cet enfant !*¹⁴⁴ quelle merveille y a-il que la charité, fille de douceur et de suavité celeste, ne puisse voir mourir son enfant, qui est le propos de ne jamais offenser Dieu ? Si que, a mesure que nostre franc arbitre se resoud de consentir au peché, donnant par mesme moyen la mort a ce sacré propos, la charité meurt avec iceluy, et dit en son dernier souspir : Hé non, jamais je ne verray mourir cet enfant. En somme, Theotime, comme la pierre pretieuse nommee prassius, perd sa lueur en la presence de quel venin que ce soit, ainsy l'ame perd en un instant sa splendeur, sa grace et sa beauté, qui consiste au saint amour, a l'entree et presence de quel peché mortel que ce soit ; dont il est escrit que *l'ame qui pechera mourra.*¹⁴⁵

CHAPITRE V

Que la seule cause du manquement et rafroidissement de la charité est en la volonté des creatures

Comme ce seroit une effronterie impie de vouloir attribuer aux forces de nostre volonté les oeuvres de l'amour sacré que le Saint Esprit fait en nous et avec nous, aussi seroit-ce une impieté effrontee de vouloir rejeter le defaut d'amour qui est en l'homme ingrat, sur le manquement de l'assistance et grace celeste; car le Saint Esprit crie par tout, au contraire, *que nostre perte vient de nous*¹⁴⁶; *que le Sauveur a apporté le feu de saint amour et ne desire rien plus sinon qu'il brusle en nos coeurs*¹⁴⁷; *que le salut est préparé devant la face de toutes les nations, lumiere pour esclairer les Gentils, et pour la gloire d'Israël*¹⁴⁸; *que la divine Bonté ne veut point qu'aucun perisse,*¹⁴⁹ *mays que tous viennent a la connoissance de la verité ; veut que tous les hommes soient sauvés,*¹⁵⁰ *le Sauveur d'iceux estant venu au monde affin que tous receussent l'adoption des enfans*¹⁵¹; *et le Sage nous advertit clairement : ne dis point : il tient a Dieu.*¹⁵² Ainsy le sacré Concile de Trente¹⁵³ inculque divinement a tous les enfans de l'Eglise sainte, que la grace divine ne manque jamais a ceux qui font ce qu'ilz peuvent, invoquans le secours celeste ; que " Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a une fois justifiés, sinon qu'eux mesmes les premiers l'abandonnent, " de sorte que, s'ilz ne manquent

¹⁴⁴- Gn 21,16

¹⁴⁵-Ez 18,4

¹⁴⁶-Os 13,9

¹⁴⁷- Lc 12,49

¹⁴⁸- Lc 2,31

¹⁴⁹- 2 P 3,9

¹⁵⁰- 1 Tm 2,4

¹⁵¹- Ga 4,5

¹⁵²- Qo 15,11

¹⁵³- Sess 6, ch 11

a la grace ilz obtiendront la gloire. En somme, Theotime, le Sauveur est *une lumière qui esclaire tout homme qui vient en ce monde.*¹⁵⁴

Plusieurs voyageurs, environ l'heure de midi un jour d'esté, se mirent a dormir a l'ombre d'un arbre ; mays tandis quel leur lassitude et la fraicheur de l'ombrage les tient en sommeil, le soleil s'avançant sur eux leur porta droit aux yeux sa plus forte lumiere, laquelle par l'eclat de sa clarté faisoit des transparences, comme par des petitz esclairs, autour de la prunelle des yeux de ces dormans, et par la chaleur qui perçoit leurs paupieres les força d'une douce violence de s'esveiller. Mays les uns esveillés se levent, et gagnans païs allerent heureusement au giste ; les autres, non seulement ne se levent pas, mais tournant le dos au soleil et enfoncans leurs chapeaux sur leurs yeux, passerent la leur journee a dormir, jusques a ce que, surpris de la nuit et voulans neanmoins aller au logis, ilz s'esgarent qui ca qui la dans une forest, a la merci des loups, sangliers et autres bestes sauvages. Or dites, de grace, Theotime : ceux qui sont arrivés, ne devoient-ilz pas sçavoir tout le gré de leur contentement au soleil, ou, pour parler chrestienement, au Createur du soleil ? Ouy certes, car ilz ne pensoyent nullement a s'esveiller quand il en estoit tems ; le soleil leur fit ce bon office, et par une agreable semonde de sa clarté et de sa chaleur, les vint amiablement resveiller. Il est vray qu'ilz ne firent pas resistance au soleil, mays il les aida aussi beaucoup a ne point resister ; car il vint doucement respandre sa lumiere sur eux, se faisant entrevoir au travers de leurs paupieres, et par sa chaleur, comme par son amour, il alla dessiller leurs yeux et les pressa de voir son jour.

Au contraire, ces pauvres errans n'avoient-ilz pas tort de crier dans les bois : Hé, qu'avons-nous fait au soleil pour quoy il ne nous a pas fait voir sa lumiere comme a nos compaignons, affin que nous fussions arrivés au logis sans demeurer en ces effroyables tenebres ? Car, qui ne prendroit la cause du soleil, ou plustost de Dieu, en main, mon cher Theotime, pour dire a ces chetifs malencontreux : Qu'est ce, miserables, que le soleil pouvoit bonnement faire pour vous, qu'il ne l'ayt fait ? ses faveurs estoyent esgales envers tous vous autres qui dormiés : il vous aborda tous avec une mesme lumiere, il vous toucha des mesmes rayons, il respandit sur vous une chaleur pareille ; et, malheureux que vous estes, quoy que vous vissiés vos compaignons levés prendre le bourdon pour tirer chemin, vous tournastes le dos au soleil, et ne voulustes pas employer sa clarté ni vous laisser vaincre a sa chaleur.

Tenés; voyla maintenant, Theotime, ce que je veux dire. Tous les hommes sont voyageurs en cette vie mortelle ; presque tous nous sommes volontairement endormis en l'iniquité, et Dieu, Soleil de justice,¹⁵⁵ darde sur tous, tres suffisamment ains abondamment, les rayons de ses inspirations, il eschauffe nos coeurs de ses benedictions, touchant un chascun des attraitz de son amour : hé, que veut dire donq que ces attraitz en attirent si peu et en tirent encore moins ? Ah, certes, ceux quai estans attirés, puis tirés, suivent l'inspiration, ont grande occasion de s'en res-jouir, mais non pas de s'en glorifier : qu'ilz se res-jouissent parce qu'ilz jouissent d'un grand bien ; mais qu'ilz ne s'en glorifient pas, puisque c'est par la pure bonté de Dieu, qui leur laissant l'utilité de son bienfait s'en est reservé la gloire.

Mays quant a ceux qui demeurent au sommeil de péché, o Dieu, qu'ilz ont une grande rayson de lamenter, gemir, pleurer et regretter ! car ilz sont au malheur le plus lamentable de tous. Mays

¹⁵⁴ - Jn 1,9

¹⁵⁵ - Mal 4,2

ilz n'ont pas rayson de se douloir et plaindre sinon d'eux mesmes, qui ont mesprisé ains ont esté rebelles a la lumiere, revesches aux attraitz et se sont obstinés contre l'inspiration : de sorte qu'a leur malice seule doit estre a jamais malediction et confusion, puisqu'ilz sont les seulz auteurs de leur perte, seulz ouvriers de leur damnation. Ainsy les Japonois se plaignans au bienheureux François Xavier leur Apostre, dequoy Dieu, qui avoit eu tant de soin des autres nations, sembloit avoir oublié leurs predecesseurs, ne leur ayant point fait avoir sa connoissance, par le manquement de laquelle ilz auroyent esté perdus, l'homme de Dieu leur respondit que la divine loy naturelle estoit plantée en l'esprit de tous les mortelz, laquelle si leurs devanciers eussent observée, la celeste lumiere les eust sans doute esclairés ; comme au contraire, l'ayant violée, ilz meriterent d'estre damnés. Response apostolique d'un homme apostolique, et toute pareille a la rayson que le grand Apostre rend de la perte des anciens Gentilz, qu'il dit estre *inexcusables, d'autant qu'ayans conneu le bien ilz suivirent le mal* ; car c'est en un mot ce qu'il inculque au premier chapitre de l'Epistre aux Romains.¹⁵⁶ Malheur sur malheur a ceux qui ne reconnoissent pas que leur malheur provient de leur malice !

CHAPITRE VI

Que nous devons reconnoistre de Dieu tout l'amour que nous luy portons

L'amour des hommes envers Dieu tient son origine, son progres et sa perfection de l'amour eternal de Dieu envers les hommes : c'est le sentiment universel de l'Eglise nostre Mere, laquelle, avec une ardente jalousie, veut que nous reconnoissions nostre salut et les moyens pour y parvenir de la seule misericorde du Sauveur, affin qu'en la terre comme au Ciel *a luy seul soit honneur et gloire*.¹⁵⁷ *Qu'as-tu que tu n'ayes receu ?* dit le divin Apostre,¹⁵⁸ parlant des dons de science, eloquence et autres telles qualités des pasteurs ecclesiastiques; *et si tu l'as receu, pourquoy t'en glorifies tu comme si tu ne l'avois pas receu ?* Il est vray, nous avons tout receu de Dieu, mais par dessus tout nous avons receu les biens surnaturelz du saint amour ; que si nous les avons receus, pourquoy en prendrons-nous de la gloire ?

Certes, si quelqu'un se vouloit rehausser pour avoir fait quelque progres en l'amour de Dieu : Helas, chetif homme, luy dirions-nous, tu estois pasmé en ton iniquité sans qu'il te fut resté ni de vie ni de forces pour te relever (comme il advint a la princesse de nostre parabole), et Dieu, par son infinie bonté, accourut a ton ayde, et criant a haute voix : *ouvre la bouche de ton attention*,¹⁵⁹ et je la rempliray, il mit luy mesme ses doigtz entre tes levres et dessera tes dens, jettant dedans ton coeur sa sainte inspiration, *et tu l'as receüe* ; puis, estant remis en sentiment, il continua par divers mouvemens et differens moyens de revigorer ton esprit, jusques a ce qu'il respandit en iceluy sa charité, comme ta vitale et parfaite santé.

¹⁵⁶ - Rm 20,21

¹⁵⁷ - 1 Tm 1,27

¹⁵⁸ - 1 Co 4,7

¹⁵⁹ - Ps 80,11

Or dis moy donq maintenant, miserable, qu'as-tu fait en tout cela dequoy tu te puisses vanter ? Tu as consenti, je le sçay bien ; le mouvement de ta volonté a librement suivi celui de la grace celeste : mais tout cela, qu'est-ce autre chose; sinon recevoir l'operation divine et n'y resister pas et *qu'y a-il en cela que tu n'ayes receu ?* Ouy mesme, pauvre homme que tu es, tu as receu la reception de laquelle tu te glorifies et le consentement duquel tu te vantes. Car, dis-moy, je te prie, ne m'advoueras-tu pas que si Dieu ne t'eust prevenu, tu n'eusses jamais senti sa bonté, ni par consequent consenti a son amour ? non, ni mesme tu n'eusses pas fait une seule bonne pensee ¹⁶⁰ pour luy : son mouvement a donné l'estre et la vie au tien, et si sa liberalité n'eust animé, excité et provoqué ta liberté par les puissans attraitz de sa suavité, ta liberté fut tous-jours demeuree inutile a ton salut. Je confesse que tu as cooperé a l'inspiration en consentant, mais si tu le sçais pas, je t'apprens que ta cooperation a pris naissance de l'operation de la grace et de ta franche volonté tout ensemble, mais en telle sorte neanmoins, que si la grace n'eust prevenu et rempli ton coeur de son operation, jamais il n'eust eu ni le pouvoir ni le vouloir de faire aucune cooperation.

Mays dis moy derechef, je te prie, homme vil et abject, es tu pas ridicule quand tu penses avoir part en la gloire de ta conversion parce que tu n'as pas repoussé l'inspiration ? n'est ce pas la fantasie des voleurs et tirans, de penser donner la vie a ceux auxquels ilz ne l'ostent pas ? et n'est ce pas une forcenee impieté de penser que tu ayes donné la sainte, efficace et vive activité a l'inspiration divine, parce que tu ne la luy as pas ostee par ta resistance ? Nous pouvons empescher les effectz de l'inspiration, mais nous ne les luy pouvons pas donner : elle tire sa force et vertu de la bonté divine qui est le lieu de son origine et non de la volonté humaine, qui est le lieu de son abord. S'indigneroit on pas de la princesse de nostre parabole, si elle se vantoit d'avoir donné la vertu et propriété aux eaux cordiales et autres medicamens, ou de s'estre guerie elle mesme, parce que si elle n'eust receu les remedes que le roy luy donna et versa dans sa bouche, lhors qu'a moitié morte elle n'avoit presque plus de sentiment, ilz n'eussent point eu d'operation ? Ouy, luy diroit-on, ingratitude que vous estes, vous pouvies vous opiniastres a ne point recevoir les remedes, et mesme les ayant receus en vostre bouche vous les pouvies rejeter ; mais il n'est pas vray pourtant que vous leur ayés donné la vigueur ou vertu, car ilz l'avoient par leur propriété naturelle : seulement, vous avez consenti de les recevoir et qu'ilz fissent leur action ; et encor n'eussies-vous jamais consenti, si le roy ne vous eust premierement revigorée et puis sollicitée a les prendre ; onques vous ne les eussies receus s'il ne vous eust aidée a les recevoir, ouvrant vostre propre bouche avec ses doigtz et respendant la potion dedans icelle. N'estes vous pas donques un monstre d'ingratitude, de vous vouloir attribuer un bien que vous devez en tant de façons a vostre cher espoux ?

Le petit admirable poisson que l'on nomme echineis, remore, ou arreste-nef, a bien le pouvoir d'arrester ou de n'arrester point le navire singlant en haute mer a plein voyle, ¹⁶¹ mays il n'a pas le pouvoir de le faire ni voguer, ni singler, ni surgir ; il peut empescher le mouvement, mais il ne le peut pas donner. Nostre franc arbitre peut arrester et empescher la course de l'inspiration, et quand le vent favorable de la grace celeste enfle les voyles de nostre esprit, il est en nostre liberté de refuser nostre consentement et empescher par ce moyen l'effect de la faveur du vent ; mays quand nostre esprit single et fait heureusement sa navigation, ce n'est pas nous qui faisons venir le vent de

¹⁶⁰ - 2 Co 3,5

¹⁶¹ - Plin Hist Nat 9,25

l'inspiration, ni qui en remplissons nos voyles, ni qui donnons le mouvement au navire de nostre coeur, ains seulement nous recevons le vent qui vient du Ciel, consentons a son mouvement et laissons aller le navire sous le vent, sans l'empescher par le remore de nostre resistance. C'est donq l'inspiration qui imprime en nostre franc arbitre l'heureuse et suave influence, par laquelle non seulement elle luy fait voir la beauté du bien, mais elle l'eschauffe, l'ayde, le renforce et l'esmeut si doucement, que par ce moyen il se plie et escoule librement au parti du bien.

Le ciel prepare les gouttes de la fraiche rosee au printemps et les espluÿe sur la face de la mer et les mereperles qui ouvrent leurs escailles reçoivent ces gouttes, lesquelles se convertissent en perles : mais au contraire, les mereperles qui tiennent leurs escailles fermées n'empeschent pas que les gouttes ne tombent sur elles, elles empeschent néanmoins qu'elles ne tombent pas dans elles. Or, le ciel a il pas envoyé sa rosee et son influence sur l'une et l'autre mereperle ? Pourquoi donq l'une a-elle par effect produit sa perle, et l'autre non ? Le ciel avoit esté liberal pour elle qui est demeurée sterile, autant qu'il estoit requis pour l'emperler et rendre enceinte du bel union ; mais elle a empesché l'effect de son benefice, se tenant fermée et couverte. Et quant a celle qui a conçu la perle et qui est restée engrossée de la rosee, elle n'a rien en cela qu'elle ne tienne du ciel, non pas même son ouverture par laquelle elle a reçu la rosee ; car sans le reserrement des rayons de l'aurore, qui l'ont doucement excitée, elle ne fust pas venue en la surface de la mer ni n'eust pas ouvert son escaille. Theotime, si nous avons quelqu'amour envers Dieu, a luy en soit l'honneur et la gloire, qui a tout fait en nous et *sans lequel rien n'a esté fait*,¹⁶² a nous en soit l'utilité et l'obligation ; car c'est le partage de sa divine bonté avec nous : il nous laisse le fruit de ses bienfaitz, et s'en reserve l'honneur et la louange ; et certes, puisque nous ne sommes tous rien que *par sa grace*,¹⁶³ nous ne devons rien estre que pour sa gloire.

CHAPITRE VII

Qu'il faut éviter toute curiosité et acquiescer humblement a la très sage Providence de Dieu

L'esprit humain est si foible, que quand il veut trop curieusement rechercher les causes et raysons de la volonté divine, il s'embarasse et entortille dans les filetz de milles difficultés desquelles par apres il ne se peut desprendre. Il ressemble a la fumée, car en montant il se subtilise, et en se subtilisant il se dissipe : a force de vouloir relever nos discours es choses divines par curiosité, nous esvanouissons en *nos pensees*,¹⁶⁴ et en lieu de parvenir a la science de la vérité,¹⁶⁵ nous tombons en la folie de nostre vanité.

Mais sur tout nous sommes bigearres en ce qui regarde la Providence divine touchant la diversité des moyens qu'elle nous distribue pour nous tirer a son saint amour, et par son saint amour a la gloire. Car nostre temerité nous presse tous-jours de rechercher pourquoi Dieu donne plus de moyens aux uns qu'aux autres, pourquoi il ne fit entre les Tyriens et Sidoniens les merveilles qu'il fit

¹⁶² - Jn 1,3

¹⁶³ - 1 Co 15,10

¹⁶⁴ - Rm 1,21

¹⁶⁵ - 1 Tm 2,4

en Corozzaïn et Bethsaïda, puisqu'ilz en eussent si bien fait leur proffit,¹⁶⁶ et en sommes, pourquoy il tire a son amour plutost l'un que l'autre.

O Theotime mon ami, jamais, non jamais nous ne devons laisser emporter nostre esprit a ce tourbillon de vent follet, ni penser de trouver une meilleure rayson de la volonté de Dieu que sa volonté mesme, laquelle est souverainement raysonnable, ains la rayson de toutes les raysons, la regle de toute bonté, la loy de toute equité. Et bien que le tressaint Esprit, parlant en l'Escritue Sainte, rende rayson en plusieurs endroitz de presque tout ce que nous sçaurions desirer, touchant ce que sa Providence fait en la conduite des hommes au saint amour et au salut eternel, si est-ce neanmoins qu'en plusieurs occasions il declare qu'il ne faut nullement se departir du resect qui est deu a sa volonté, de laquelle nous devons adorer le propos, le decret, le bon playsir et l'arrest ; au bout duquel, comme souverain Juge et souverainement equitable, il n'est pas raysonnable qu'elle manifeste ses motifs, ains suffit qu'elle die simplement et pour cause. Que si nous devons charitablement porter tant d'honneur aux decretz des cours souveraines composees de juges corruptibles de la terre et de terre, que de croire qu'ilz n'ont pas esté faitz sans motifz, quoy que nous ne les sachions pas, hé, Seigneur Dieu, avec quelle reverence amoureuse devons-nous adorer l'equité de vostre providence supreme, laquelle est infinie en justice et bonté !

Ainsy, en mille lieux de la sacree Parole, nous treuvons la rayson pour laquelle Dieu a reproveé le peuple juif : parce, disent saint Paul et saint Barnabas, que *vous repoussés la parole de Dieu et que vous vous jugés vous mesmes indignes de la vie eternelle,voicy nous nous tournons devers les Gentilz.*¹⁶⁷ Et qui considerera en tranquillité d'esprit le IX, et XI chapitre de l'Epistre aux Romains, verra clairement que la volonté de Dieu n'a point rejetté le peuple Juif sans rayson : mais neanmoins cette rayson ne doit point estre recherchee par l'esprit humain, qui, au contraire, est obligé de s'arrester purement et simplement a reverer le decret divin, l'admirant avec amour comme infiniment juste et equitable, et l'aymant avec admiration comme impenetrable et incomprehensible. C'est pourquoy ce divin Apostre conclud en cette sorte le long discours qu'il en avoit fait :¹⁶⁸ *O profondeur des richesses de la sagesse et science de Dieu ! que ses jugemens sont incomprehensibles et ses voyes imperceptibles ! Qui connoist les pensees du Seigneur ? ou qui a esté son conseiller ?* Exclamation par laquelle il tesmoigne que Dieu fait toutes choses avec grande sagesse, science et rayson, mais en telle sorte neanmoins, que l'homme n'estant pas entré au divin conseil duquel les jugemens et projetz sont infiniment eslevés au dessus de nostre capacité, nous devons devotement adorer ses decretz comme tres equitables, sans en rechercher les motifs qu'il retient en secret par devers soy, affin de tenir nostre entendement en respect et humilité par devers nous.

Saint Augustin, en cent endroitz, enseigne cette mesme pratique. " Personne, " dit-il, " ne vient au Sauveur sinon estant tiré: qui c'est qu'il tire et qui c'est qu'il ne tire pas, pourquoy il tire celuy ci et non pas celuy la, n'en veuille pas juger si tu ne veux errer.Ecoute une fois et entens ! N'es-tu pas tiré ? prie affin que tu sois tiré. " Certes, c'est assez au Chrestien vivant encor de la foy et ne voyant pas ce qui est parfait, mays sachant seulement en partie, de sçavoir et croire que Dieu ne deslivre personne de la damnation sinon par misericorde gratuite, par Jésus Christ Nostre Seigneur, et qu'il ne damne personne sinon par sa tres equitable verité, par le mesme Jésus Christ Nostre Seigneur:

¹⁶⁶ - Mt 11,21

¹⁶⁷ - Ac 13,46

¹⁶⁸ - Rm 11,33

mais de sçavoir pourquoy il deslivre celuy cy plustost que celuy la, recherche qui pourra une si grande profondeur de ses jugemens, mais qu'il se garde du precipice ; car " ses decretz ne sont pas pour cela injustes, encor qu'ilz soient secrets. " " Mais pourquoy deslivre-il donq ceux ci plustost que ceux la ? Nous disons derechef : *O homme, qui es tu qui respondes a Dieu ?*¹⁶⁹ *Ses jugemens sont incomprehensibles et ses voyes inconnues*¹⁷⁰; et adjoustrons ceci¹⁷¹ : *Ne t'enquiers pas des choses qui sont au dessus de toy et ne recherche pas ce qui est au dela de tes forces.*" "Or, il ne fait pas misericorde a ceux auxquelz, par une verité tres secrete et tres esloignee des pensees humaines, il juge qu'il ne doit pas departir sa faveur ou misericorde."

Nous voyons quelquefois des enfans jumeaux, dont l'un naist plein de vie et reçoit le Baptesme, l'autre en naissant perd la vie temporelle avant que de renaistre a l'eternelle ; l'un, par consequent, est heritier du Ciel, l'autre privé de l'heritage. Or, pourquoy la divine Providence donne-elle des evenemens si divers a une si pareille naissance ? Certes, on peut dire que la Providence de Dieu ne viole pas ordinairement les lois de la nature ; si que l'un de ces bessons estant vigoureux, et l'autre estant trop foible pour supporter l'effort de la sortie du ventre maternel, celuy cy est mort avant que de pouvoir estre baptizé, et l'autre a vescu ; la Providence n'ayant pas voulu empescher le cours des causes naturelles, lesquelles en cette orrcurrence auront esté la rayson de la privation du Baptesme en celuy qui ne l'a pas eu. Et certes cette response est bien solide ; mais, suivant l'advis du divin saint Paul et de saint Augustin, nous ne nous devons pas amuser a cette consideration, laquelle, quoy que bonne, n'est pas toutefois comparable a plusieurs autres que Dieu s'est reservé et qu'il nous fera connoistre en Paradis. " Alhors, " dit saint Augustin, " ce ne sera plus chose secrete pourquoy l'un plustost que l'autre est eslevé, la cause estant esgale de l'un et de l'autre ; ni pourquoy des miracles n'ont pas esté faitz parmi ceux entre lesquelz s'ilz eussent esté faitz ilz eussent fait penitence, et ont esté faitz parmi ceux qui n'estoyent pas pour croire." Et ailleurs, ce mesme Saint, parlant des pecheurs dont Dieu laisse l'un en son iniquité et en releve l'autre : " Or, pourquoy il retient l'un, " dit-il, "et ne retient pas l'autre, il n'est pas possible de le comprendre ni loysible de s'en enquerir, puisqu'il suffit de sçavoir qu'il depend de luy qu'on demeure debout, et ne vient pas de luy qu'on tumbé; " et derechef: " Cela est caché et tres esloigné de l'esprit humain, au moins du mien."

Voyla, Theotime, la plus sainte façon de philosopher en ce sujet ; c'est pourquoy j'ay tous-jours treuvé admirable et aymable la sçavante modestie et tres sage humilité du Docteur seraphique saint Bonaventure, au discours qu'il fait de la rayson pour laquelle la Providence divine destine les esleuz a la vie eternelle. " Peut estre," dit il, " que c'est pour la prevision des biens qui se feront par celuy qui est tiré, entant qu'ilz proviennent aucunement de la volonté : mais de sçavoir dire quelz biens sont ceux, la prevision desquelz sert de motif a la divine volonté; ni je ne le sçay distinctement ni je ne m'en veux pas enquerir, et il n'y a point de rayson que de quelque sorte de convenance, de maniere que nous en pourrions dire quelqu'une, et c'en seroit une autre ; c'est pourquoy nous ne sçaurions avec certitude marquer la vraye rayson ni le vray motif de la volonté de Dieu pour ce regard, car, comme dit saint Augustin, bien que la vérité en soit tres certaine, elle est neanmoins tres esloignee de nos pensees, de sorte que nous n'en sçaurions rien dire d'asseuré, sinon par la revelation de Celuy auquel toutes choses sont conneües. Et d'autant qu'il n'estoit pas expedient pour nostre salut

¹⁶⁹- Rm 9,20

¹⁷⁰- Rm 11,33

¹⁷¹- Qo 3,22

que nous eussions connoissance de ces secretz, ains nous estoit plus utile de les ignorer pour nous tenir en humilité, pour cela Dieu ne les a pas voulu reveler, et mesme le saint Apostre n'a pas osé s'en enquerir, ains a tesmoigné l'insuffisance de nostre entendement pour ce sujet, lhors qu'il s'est escrié :¹⁷² *O profondeur des richesses de la sapience et science de Dieu !* " Pourroit on parler plus saintement, Theotime, d'un si grand mystere ? Aussi ce sont les paroles d'un tressaint et judicieux Docteur de l'Eglise.

CHAPITRE VIII

Exhortation a l'amoureuse sousmission que nous devons aux decretz de la providence divine

Aymons donc et adorons en esprit d'humilité *cette profondeur des jugemens de Dieu*, Theotime, " laquelle," comme dit saint Augustin, " le saint Apostre ne descouvre pas, ains l'admire, quand il exclame : *O profondeur des jugemens de Dieu !* " " Qui pourroit compter le sable de la mer, les gouttes de la pluye, et mesurer la largeur de l'abisme ," dit cet excellent esprit de saint Gregoire Nazianzene, " et qui pourra sonder la profondeur de la divine sagesse, par laquelle ellea créé toutes choses et les modere comme elle veut et entend ? Car de vray, il suffit qu'a l'exemple de l'Apostre, sans nous arrester a la difficulté et obscurité d'icelle, nous l'admirions: *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! o que ses jugemens sont inscrutables et ses voyes inaccessibles ! Qui a conneu le sentiment du Seigneur ? et qui a esté son conseiller ?*"¹⁷³ Theotime, les raysons de la volonté divine ne peuvent ese penetrees par nostre esprit, jusques a ce que nous voyons la face de Celuy qui atteint de bout a bout fortement, et dispose toutes choses suavement,¹⁷⁴ faisant tout ce qu'il fait *en nombre, poids et mesure,*¹⁷⁵ et auquel le Psalmiste dit: *Seigneur, vous aves tout fait en sagesse.*¹⁷⁶

Combien de fois nous arrive-il d'ignorer comment et pourquoy les oeuvres mesmes des hommes se font ? Et donques, dit le mesme saint Evesque de Nazianze, " l'artisan n'est pas ignorant, encor que nous ignorons son artifice, ni de mesme, certes les choses de ce monde en sont pas temerairement et imprudemment faites, encor que nous ne sachions pas leurs raysons. " Si nous entrons en la boutique d'un horloger, nous treuverons quelquefois un horloge qui ne sera pas plus gros qu'une orange, auquel il y aura neanmoins cent ou deux cens pieces, desquelles les unes serviront a la monstre, les autres a la sonnerie des heures et du resveille-matin ; nous y verrons des petites roues dont les unes vont a droite, les autres a gauche, les unes tournent par dessus, les autres par bas, et le balancier qui a coups mesurés va balançant son mouvement de part et d'autre : et nous admirons comme l'art a sceu joindre une telle quantité de si petites pieces les unes aux autres, avec une correspondance si juste; ne sçachant ni a quoy chasque piece sert ni a quel effect elle est faite ainsy, si le maistre ne le nous dit, et seulement en general nous sçavons que toutes servent pour la monstre ou pour la sonnerie. On dit que les bons Indoïs s'amuseront des jours entiers aupres d'un horloge pour ouïr

¹⁷² - Rm 11,33

¹⁷³ - Rm 11,33

¹⁷⁴ - Sg 8,1

¹⁷⁵ - Sg 11,21

¹⁷⁶ - Ps 103,24

sonner les heures a point nommé, et ne pouvans deviner comme cela se fait, ilz ne dient pas pourtant que c'est sans art ni rayson, ains demeurent ravis d'amour et d'honneur envers ceux qui gouvernent les horologes, les admirans comme gens plus qu'humains.

Theotime, nous voyons ainsy cet univers, et sur tout la nature humaine, comme un horologe composé d'une si grande varieté d'actions et de mouvemens que nous ne sçaurions nous empescher de l'estonnement. Et nous sçavons bien en general que ces pieces diversifiees en tant de sortes, servent toutes; ou pour faire paroistre comme en une monstre la tressainte justice de Dieu, ou pour manifester la triomphante misericorde de sa bonté, comme par une sonnerie de louange; mais de connoistre en particulier l'usage de chasque piece, ou comme elle est ordonnee a la fin generale, ou pourquoy elle faite ainsy, nous ne le pouvons pas entendre, sinon que le souverain Ouvrier nous l'enseigne. Or il ne nous manifeste pas son art, affin que nous l'admirions avec plus de reverence, jusqu'a ce qu'estans au Ciel il nous ravisse en la suavité de sa sagesse, lhors qu'en l'abondance de son amour il nous descouvrira les raysons, moyens et motifs de tout ce qui se sera passé en ce monde au prouffit de nostre salut eternel.

"Nous ressemblons," dit derechef le grand Nazianzene, "a ceux qui sont affligés du vertigo ou tournoyement de teste: il leur est advis que tout tourne sans dessus dessous autour d'eux, bien que ce soit leur cervelle et imagination qui tournent, et non pas les choses; car ainsy, rencontrans quelques evenemens desquelz les causes nous sont inconnues, il nous semble que les choses du monde sont administrees sans rayson parce que nous ne la sçavons pas. Croyons donq, que comme Dieu est le facteur et père de toutes choses, aussi en a-il le soin par sa providence qui serre et embrasse toute la machine des creatures, et sur tout croyons qu'il preside a nos affaires, de nous autres qui le connoissons, encor que nostre vie soit agitée de tant de contrariétés d'accidens: dont la rayson nous est inconnue affin, peut estre, que ne pouvans pas arriver a cette connoissance, nous admirions la rayson souveraine de Dieu qui surpasse toutes choses; car, envers nous, la chose est ayement mesprisee qui est ayement connue, mais ce qui surpasse la pointe de nostre esprit, plus il est difficile d'estre entendu, plus aussi il nous excite a une grande admiration." Certes, les raysons de la providence celeste seroyent bien basses si nos petitz espritz y pouvoient atteindre; elles seroyent moins aymables en leur suavité et moins admirables en leur majesté, si elles estoyent moins esloignees de nostre capacité.

Exclamons donques, Theotime, en toutes occurrences, mais exclamons d'un coeur tout amoureux envers la providence toute sage, toute puissante et toute douce de nostre Père eternel: *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu!* O Seigneur Jésus, Theotime, que les richesses de la bonté divine sont excessives! Son amour envers nous est un abisme incomprehensible; c'est pourquoy il nous a préparé une riche suffisance; ou plustost une riche affluence de moyens propres pour nous sauver, et pour les nous appliquer suavement il use d'une sagesse souveraine, ayant par son infinie science preveu et connu tout ce qui estoit requis a cet effect. Hé, que pouvons-nous craindre, ains, que ne devons-nous pas esperer, estans enfans d'un Père si riche en bonté pour nous aymer et vouloir sauver, si sçavant pour preparer les moyens convenables a cela, et si sage pour les appliquer; si bon pour vouloir, si clairvoyant pour ordonner, si prudent pour executer!

Ne permettons jamais a nos espritz de voleter par curiosité autour des jugemens divins, car comme petitz papillons nous y bruslerons nos aisles et perirons en ce feu sacré. Ces jugemens sont

incomprehensibles, ou, comme lit saint Gregoire Nazianzene, ilz sont inscrutables, c'est a dire, nous n'en sçaurions reconnoistre et penetrer les motifs ; les voyes et moyens par lesquelz il les execute et conduit a chef ne peuvent estre discernés et reconneus, et, pour bon sentiment que nous ayons, nous demeurons en defaut a chasque bout de champ et en perdons la trace. Car qui peut penetrer le sens, l'intelligence et l'intention de Dieu ? *Qui a esté son conseiller pour sçavoir ses projetz et leurs motifs ? ou qui l'a jamais prevenu par quelque service ?* N'est-ce pas luy, au contraire; qui nous previent *es benedictions* ¹⁷⁷ de sa grace pour nous couronner en la felicité de sa gloire ? Ah, Theotime, *toutes choses sont de luy* qui en est le createur, toutes choses sont *par luy* qui en est gouverneur, toutes choses sont *en luy* qui en est le protecteur; *a luy soit honneur et gloire es siecles des siecles, Amen.* ¹⁷⁸ Allons en paix, Theotime, au chemin du tres saint amour, car qui aura le divin amour en la mort, apres la mort il jouira eternellement de l'amour.

CHAPITRE IX

D'un certain reste d'amour lequel demeure maintefois en l'ame qui a perdu la sainte charité

Certes, la vie d'un homme qui, tout alangouri, va petit a petit mourant dans un lit, ne merite presque plus que l'on l'appelle vie, puisqu'encor qu'elle soit vie, elle est toutefois tellement meslee avec la mort, qu'on ne sçauroit dire si c'est une mort encore vivante ou une vie mourante. Helas, que c'est un piteux spectacle, Theotime ! Mais bien plus lamentable est l'estat d'une ame laquelle, ingrate a son Sauveur, va de moment en moment en arriere, se retirant de l'amour divin par certains degrés d'indevotion et de desloyauté, jusques a tant que, l'ayant du tout quitté, elle demeure en l'horrible obscurité de perdition. Et cet amour qui est en son declin et qui va perissant et defaillant, est appellé amour imparfait; parce que, encores qu'il soit entier en l'ame, il n'y est pas ce semble entierement, c'est a dire, il ne tient quasi plus a l'ame et est sur le point de l'abandonner. Or, La charité estant separee de l'ame par le peché, il y reste maintefois une certaine ressemblance de charité qui nous peut decevoir et amuser vainement ; et je vous diray que c'est. La charité, tandis qu'elle est en nous, produit force actions d'amour envers Dieu; par le frequent exercice desquelles nostre ame prend une certaine habitude et coustume d'aymer Dieu, qui n'est pas la charité, ains seulement un pli et inclination que la multitude des actions a donné a nostre coeur.

Après avoir fait une longue habitude de prescher ou dire la Messe par election, il nous arrive maintefois en songe de parler et dire les mesmes choses que nous dirions en preschant ou celebrant : si que la coustume et habitude acquise par election et vertu, est en quelque sorte pratquee par apres sans election et sans vertu, puisque les actions faites en dormant n'ont de la vertu, a parler generalement, qu'une apparente image, et en sont seulement des simulacres et representations. Ainsy la charité, par la multitude des actes qu'elle produit, imprime en nous une certaine facilité d'aymer, laquelle elle nous laisse apres mesme que nous sommes privés de sa presence.

¹⁷⁷-Ps 20,3

¹⁷⁸- Rm 11,33

J'ay vu, estant jeune escholier, qu'en un village proche de Paris, dans un certain puits, il y avoit une echo laquelle repetoit les paroles que nous prononcions la au pres, plusieurs fois. Que si quelqu'idiot sans expérience eust ouÿ ces repetitions de paroles, il eust creu qu'il y eust eu quelqu'homme au fond du puits qui les eust faites ; mais nous sçavions des-ja par la philosophie, qu'il n'y avoit personne dans le puits qui redist nos paroles, ains que seulement il y avoit quelques concavités, en l'une desquelles nos voix ezstans ramassees et ne pouvans passer outre, pour ne point perir du tout et employer les forces qui leur restoyent,elles produisoient des secondes voix, et ces secondes voix, ramassées dans une autre concavité, en produisoient des troisiemes, et ces troisiemes en pareille façon des quatriemes, et ainsy consecutivement jusques a onze : si que ces voix la faites dans le puits n'estoyent plus nos voix, ains des ressemblances et images d'icelles. Et de fait, il y avoit beaucoup a dire entre nos voix et celles-la : car quand nous disions une grand suite de motz elles n'en redisoyent que quelques uns, accourcissoient la prononciation des syllabes, qu'elles passoyent fort vistement et avec des tons et accens tout differens des nostres ; et si, elles ne commençoient a former ces motz qu'apres que nous les avions achevés de prononcer : en somme, ce n'estoyent point les paroles d'un homme vivant, mais, par maniere de dire, des paroles d'un rocher creux et vain, lesquelles toutefois representoyent si bien la voix humaine de laquelle elles avoyent pris leur origine, qu'un ignorant s'y fust amusé et mespris.

Or je veux maintenant dire ainsy : quand le saint amour de charité rencontre une ame maniable et qu'il fait quelque long sejour en icelle, il y produit un second amour, qui n'est pas un amour de charité quoy qu'il provienne de la charité, ains c'est un amour humain, lequel neanmoins ressemble tellement la charité, qu'encores que par apres elle perisse en l'ame, il est advis qu'elle y soit tous-jours, d'autant qu'elle y a laissé apres soy cette sienne image et ressemblance qui la representez ; en sorte qu'un ignorant s'y tromperoit, ainsy que les oiseaux firent en la peinture des raysins de Zeuxis, ¹⁷⁹ qu'ilz cuyderent estre des vrays raysins, tant l'art avoit proprement imité la nature. Et neanmoins, il y a bien de la difference entre la charité et l'amour humain qu'elle produit en nous : car la voix de la charité prononce, intime et opere tous les commandemens de Dieu dedans nos coeurs ; l'amour humain qui reste apres elle,les dit voirement et intime quelquefois tous, mais il ne les opere jamais tous, ains quelques uns seulement ; la charité prononce et assemble toutes les syllabes, c'est a dire toutes les circonstances des commandemens de Dieu ; cet amour humain en laisse tous-jours quelqu'une en arriere , et sur tout celle de la droite et pure intention. Et quant au ton, la charité l'a fort esgal, doux et gracieux ; mais cet amour humain va tous-jours ou trop haut es choses terrestres ou trop bas es celestes, et ne commence jamais sa besogne qu'apres que la charité a cessé de faire la sienne : car tandis que la charité est en l'ame, elle se sert de cet amour humain, qui est sa creature, et l'employe pour facilité ses operations, si que, pendant ce tems la, les oeuvres de cet amour, comme d'un serviteur, appartiennent la charité qui en est la dame. Mays la charité estant esloignee; alors les actions de cet amour sont du tout a luy et n'ont plus l'estime et valeur de la charité ; car, comme le baston d'Elisee, ¹⁸⁰ en l'absence d'iceluy, quoy qu'en la main du serviteur Giesi qui l'avoit receu de celle d'Elisee, ne faisoit nul miracle, aussi les actions faites en l'absence de la charité, par la seule habitude de l'amour humain, ne sont d'aucun merite ni d'aucune valeur pour la vie eternelle, quoy que cet amour

¹⁷⁹ - Pline Hist Nat 35,10

¹⁸⁰ - 4 R 4,29

humain ayt appris a les faire de la charité et ne soit que son serviteur. Et cela se fait de la sorte parce que cet amour humain, en l'absence de la charité, n'a plus aucune force surnaturelle pour porter l'ame a l'excellente action de l'amour de Dieu sur toutes choses.

CHAPITRE X

Combien cet amour imparfait est dangereux

Helas, mon Theotime, voyés, je vous prie, le pauvre Judas ¹⁸¹ apres qu'il eut trahi son Maistre, comme il va rapporter l'argent aux Juifz, comme il reconnoist son peché, comme il parle honorablement du sang de cet Aigneau immaculé : c'estoyent des effectz de l'amour imparfait que la precedente charité passee luy avoit laissé dans le coeur. On dezscend a l'impieté par certains degrés, et nul presque ne parvient a l'extremité de la malice en un instant. Les parfumeurs, quoy qu'ilz ne soyent plus en leurs boutiques, portent long tems l'odeur des parfums qu'ilz ont maniés ; ainsy ceux qui ont esté es cabinetz des onguens celestes, c'est a dire en la tressainte charité, ilz en gardent encore quelque tems apres la senteur.

Quand le cerf a passé la nuit en quelque lieu, la matinee mesme l'assentiment et le vent en est encor frais et le soir il est plus malaysé a prendre ; mais a mesme que ses alleures sont vielles et dures, les chiens vont aussi perdant connoissance. Quand la charité a regné quelque tems en une ame, on y treuve ses passees, sa piste, s'es alleures, son vent, pour quelque tems apres qu'elle l'a quittee ; mais petit a petit en fin tout cela s'esvanouit, et on perd toute sorte de connoissance que jamais la charité y ait esté.

Nous avons veu des jeunes gens bien nourris en l'amour de Dieu, qui se detraquans, ont demeuré quelque tems au milieu de leur malheureuse decadence qu'on ne laissoit pas de voir en eux des grandes marques de leur vertu passee, et que, l'habitude acquise du tems de la charité repugnant au vice present, on avoit peyne durant quelques mois de discerner s'ilz estoyent hors de la charité ou non, et s'ilz estoyent vertueux ou vitieux ; jusques a ce que le progres faisoit clairement connoistre que ces exercices vertueux ne prenoient pas leur origine de la charité presente, mais de la charité passee, non de l'amour parfait, mais de l'imparfait que la charité avoit laissé apres soy comme marque du logement qu'elle avoit fait en ces ames-la.

Or cet amour imparfait est bon en soy mesme, Theotime, car estant creature de la sainte charité et comme de son train, il ne se peut qu'il ne soit bon ; et d'effect, a servi fidelement la charité tandis qu'elle a sejourné dedans l'ame, et est tous-jours prest de la servir si elle y retournoit. Que s'il ne peut faire les actions de l'amour parfait, il n'en est pourtant pas a mespriser, car la condition de sa nature est telle : ainsy les estoiles qui en comparaison du soleil sont fort imparfaites, sont neanmoins extremement belles a regarder en particulier, et ne tant point de rang en la presence du soleil elles en tiennent en son absence.

¹⁸¹ - Mt 27,3

Toutefois, quoy que cet amour imparfait soit bon en soy, il nous est néanmoins perilleux, pour autant que souvent nous nous contentons de l'avoir luy seul, parce que, ayant plusieurs traitz extérieurs et intérieurs de la charité, pensans que ce soit elle mesme que nous avons, nous nous amusons et estimons d'estre saintz, tandis qu'en cette vaine persuasion, les pechés qui nous ont privés de la charité croissent, grossissent et multiplient si fort qu'en fin ilz se rendent maistres de nostre coeur. Si Jacob n'eust point abandonné sa parfaite Rachel et se fust tous-jours tenu pres d'elle au jour de ses noces, il n'eust pas esté trompé comme il fut ; mais parce qu'il la laissa aller sans luy en sa chambre, il fut tout estonné le matin suivant de trouver qu'en son lieu il n'avoit que l'imparfaite Lia, qu'il croyoit néanmoins estre sa chere Rachel : mais Laban l'avoit ainsy trompé.¹⁸² Or l'amour propre nous déçoit de mesme façon : pour peu que nous quitions la charité, il fourre en nostre estime cette habitude imparfaite, et nous prenons nostre contentement en elle comme si c'estoit la vraye charité, jusques a ce que quelque claire lumiere nous fasse voir que nous sommes abusés.

Hé Dieu, n'est-ce pas une grande pitié de voir une ame qui se flatte en cette imagination d'estre sainte, demeurant en repos comme si elle avoit la charité, se trouver toutefois en fin que sa sainteté est fainte, et que son repos n'est qu'une lethargie et sa joye une manie ?

CHAPITRE XI

Moyen pour reconnoistre cet amour imparfait

Mais quel moyen, me direz vous, de discerner si c'est Rachel ou Lia, la charité ou l'amour imparfait, qui me donne les sentimens de devotion dont je suis touché ? Si examinant en particulier les objetz des desirs, des affections et des desseins que vous avez presentement, vous en treuves quelqu'un pour lequel vous voulussies contrevenir a la volonté et au bon playsir de Dieu, pechant mortellement, c'est hors de doute que tout le sentiment, toute la facilité et promptitude que vous avez a servir Dieu n'a point d'autre source que de l'amour humain et imparfait ; car si l'amour parfait regnoit en vous, o Seigneur Dieu ! il romproit toute affection, tout desir, tout dessein duquel l'objet seroit si pernicieux, et ne pourroit souffrir que vostre coeur le regardast.

Mais remarqués que j'ay dit cet examen devoir estre fait des affections que vous avez presentement ; car il n'est pas besoin de vous imaginer celles qui pourroyent naistre par apres, puis qu'il suffit que nous soyons fideles es occurrences presentes, selon la diversité des temps, et que chasque saison a bien asses de son travail et de sa peyne.

Que si toutefois vous voulies exercer vostre coeur a la vaillance spirituelle par la representation de diverses rencontres et de divers assautz, vous le pourries utilement faire, pourveu qu'apres les actes de cette vaillance imaginaire que vostre coeur auroit fait, vous ne vous estimassies point plus vaillant ; car *les enfans d'Ephraïm*, qui faisoient merveilles a bien descocher leurs arcs es essais de guerre qu'ilz faisoient entr'eux, quand ce vint au fait et au prendre, au jour de la bataille, *ilz tournerent le*

¹⁸² - Gn 29,21

dos,¹⁸³ et n'eurent seulement pas l'assurance de mettre leurs fleches au trait ni de regarder la pointe de celles de leurs ennemis.

Quand donq on fait la pratique de cette vaillance par les occurrences futures ou seulement possibles, si on a un sentiment bon et fidèle on en remercie Dieu, car ce sentiment est tous-jours bon, mais pourtant on demeure avec humilité entre la confiance et la desfiance, esperant que moyennant l'assistance divine on feroit en l'occasion ce qu'on imagine, et toutefois, craignant que selon nostre misere ordinaire peut estre n'en ferions nous rien et perdrions courage. Mais si la desfiance se rendoit si demesuree qu'il nous semblast de n'avoir ni force ni courage, et que partant il nous arrivast du desespoir sur le sujet des tentations imaginees, comme si nous n'estions pas en la charité et grace de Dieu; il nous faut alhors faire resolution, malgré nostre sentiment et discouragement, de bien estre fideles en tout ce qui nous arrivera, jusques a la tentation qui nous met en peyne, et esperer que lhors qu'elle arrivera Dieu mutlipliera sa grace, redoublera son secours et nous fera toute l'assistance requise, et que ne nous donnant pas la force pour une guerre imaginaire et non necessaire, il nous la donnera quand ce viendra au besoin. Car, comme plusieurs ont perdu le coeur a l'assaut, plusieurs y ont aussi perdu la crainte, et ont pris du courage et resolution en la presence du peril et de la necessité, qui ne l'eussent jamais sceu prendre en son absence; et ainsy, plusieurs serviteurs de Dieu, se representans les tentations absentes, s'en sont effrayés jusques presque a perdre courage, qui les voyant presentes se sont comportés fort courageusement.

En fin, en ces espouventemens pris pour la representation des assautz futurs, lhors qu'il nous semnble que le coeur nous manque, il suffit de desirer du courage et se confier en Dieu qu'il nous en donnera quand il en sera tems. Samson n'avoit certes pas tous-jours son courage, ains il est marqué en l'Ecriture,¹⁸⁴ que le lion des vignes de Tamnatha venant a luy furieusement et rugissant, *l'esprit de Dieu le saisit*, c'est a dire, Dieu luy donna le mouvement d'une nouvelle force et d'un nouveau courage, et *il mit en pieces le lion comme il eust fait un chevreau*; et tout de mesme¹⁸⁵ quand il desfit les mille Philistins qui le vouloyent desfaire en la campagne de Lechi. Ainsy, mon cher Theotime, il n'est pas necessaire que, nous ayons tous-jours le sentiment et mouvement du courage requis a surmonter *le lion rugissant qui va ça et la rodant pour nous devorer*; ¹⁸⁶ cela nous pourroit donner de la vanité et presumption: il suffit bien que nous ayons bon desir de combattre vaillamment, et une parfaite confiance que l'Esprit divin nous assistera de son secours lhors que l'occasion de l'employer se presentera.

FIN DU QUATRIEME LIVRE

¹⁸³ - Ps 77, 9

¹⁸⁴ - Jg 14,6

¹⁸⁵ - Jg 15,14

¹⁸⁶ - 1 P 5,8

LIVRE CINQUIEME

DES DEUX PRINCIPAUX EXERCICES DE L'AMOUR SACRE QUI SE FONT PAR COMPLAISANCE ET BIENVEILLANCE

CHAPITRE PREMIER

De la sacree complaisance de l'amour et premierement en quoy elle consiste

L'amour n'est autre chose, ainsy que nous avons dit,¹⁸⁷ sinon le mouvement et escoulement du coeur, qui se fait envers le bien par le moyen de la complaisance que l'on a en iceluy ; de sorte que la complaisance est le grand motif de l'amour, comme l'amour est le grand mouvement de la complaisance.

Or, ce mouvement, se pratique ainsy envers Dieu. Nous sçavons par la foy que la Divinité est un abisme incomprehensible de toute perfection, souverainement infini en excellence et infiniment souverain en bonté ; et cette verité que la foy nous enseigne, nous la considerons attentivement par la meditation, regardans cette immensité de biens qui sont en Dieu, ou tous ensemble par maniere d'assemblage de toutes perfections, ou distinctement considerant ses excellences l'une apres l'autre : comme par exemple, sa toute puissance, sa toute sagesse, sa toute bonté, son eternité, son infinité. Or, quand nous avons rendu nostre entendement fort attentif a la grandeur des biens qui sont en ce divin object, il est impossible que nostre volonté ne soit touchee de complaisance en ce bien, et lhors nous usons de nostre liberté et de l'autorité que nous avons sur nous mesmes, provoquans nostre propre coeur a repliquer et renforcer sa premiere complaisance par des actes d'approbation et res-jouissance : Oh, dit alors l'ame devote, *que vous estes beau, mon Bienaymé, que vous estes beau ! vous estes tout désirable*, ains vous estes le desir mesme ; *tel est mon Bienaymé, et il est l'Ami* de mon coeur, *o filles de Hierusalem*.¹⁸⁸ O que beni soit a jamais mon Dieu dequoy il est si bon ! hé, que je meure ou que je vive, je suis trop heureuse de sçavoir que mon Dieu est si riche en tous biens, que sa bonté est si infinie et son infinité si bonne.

Ainsy, appreuans le bien que nous voyons en Dieu et nous res-jouissans d'iceluy, nous faysons l'acte d'amour que l'on appelle complaisance, car nous nous playsons du plaisir divin infiniment plus que du nostre propre ; et c'est cet amour qui donnoit tant de contentement aux Saintz quand ilz pouvoient raconter les perfections de leur Bienaymé, et qui leur faisoit prononcer avec tant de suavité que Dieu estoit Dieu. Or sçaches, disoyent ilz, *que le Seigneur il est Dieu*¹⁸⁹ ; *O Dieu, mon Dieu, mon Dieu, vous estes mon Dieu*¹⁹⁰ ; *j'ay dit au Seigneur, vous estes mon*

¹⁸⁷ 6 Liv 1 ch 7

¹⁸⁸ - Ct 1,15 ; 5,16

¹⁸⁹ - Ps 99,3

¹⁹⁰ - Ps 31,1

*Dieu*¹⁹¹; *Dieu de mon coeur, et mon Dieu est le lot de mon heritage eternellement.*¹⁹² *Il est Dieu de nostre coeur* par cette complaysance, d'autant que par icelle nostre coeur l'embrasse et le rend sien ; il est nostre heritage, d'autant que par cet acte nous jouissons des biens qui sont en Dieu, et comme d'un heritage nous en tirons toute sorte de playsir et de contentement. Par cette complaysance nous beuvons et mangeons spirituellement les perfections de la Divinité, car nous les nous rendons propres et les tirons dedans nostre coeur.

Les brebis de Jacob attirerent dans leurs entrailles la variété des couleurs qu'elles voyoient en la fontaine en laquelle on les abbreuvoit lhors qu'elles estoyent en amour, car en effet leurs petitiz aigneaux s'en treuverent par apres tachetés.¹⁹³ Ainsy une ame esprise de l'amoureuse complaysance qu'elle prend a considerer la Divinité, et en icelle une infinité d'excellences, elle en attire aussi dans son coeur les couleurs, c'est a dire une multitude des merveilles et perfections qu'elle contemple et les rend siennes par le contentement qu'elle y prend.

O Dieu, quelle joye aurons nous au Ciel, Theotime, lhors que nous verrons le Bienaymé de nos coeurs, comme une mer infinie de laquelle les eaux ne sont que perefction et bonté ! Alhors, comme des cerfs qui longuement pourchassés et malmenés, s'abouchans a une claire et fraische *fontaine* tirent a eux la fraicheur de ses belles *eaux*¹⁹⁴, ainsy nos coeurs, après tant de langueurs et de desirs, arrivans a la source forte et vivante de la Divinité, tireront par leur complaysance toutes les perfections de ce Bienaymé, et en auront la parfaite jouissance par la res-jouissance qu'ilz y prendront, se remplissans de ses delices immortelles : et en cette sorte le cher Espoux entrera dedans nous comme dans son lit nuptial, pour communiquer sa joye eternelle à nostre ame ; selon qu'il dit luy mesme,¹⁹⁵ que si nous gardons la sainte loy de son amour, il viendra et fera son séjour en nous. Tel est le doux et noble larcin d'amour, qui sans décolorer le Bienaymé se colore de ses couleurs, sans le dépouiller se revest de sa robbe, sans luy rien oster prend tout ce qu'il a, et sans l'appauvrir s'enrichit de ses biens ; comme l'air prend la lumiere sans amoindrir la splendeur originaire du soleil, et le miroüer la grace du visage sans diminuer celle de l'homme qui se mire.

Ilz ont esté faitz abominables comme les choses qu'ilz ont aymeés ; dit le Prophete¹⁹⁶ parlant des meschans ; et on peut de mesme dire des bons qu'ilz sont faits aymables comme les choses qu'ilz ont aymeés. Voyés, je vous prie, le coeur de sainte Claire de Montefalco : il prit tant de playsir en la Passion du Sauveur et a mediter la tressainte Trinité, qu'aussi tira-il dedans soy toutes les marques de la Passion et une representation admirable de la Trinité, estant fait comme les choses qu'il aymoît. L'amour que le grand apostre saint Paul portoit a la vie, mort et passion de Nostre Seigneur fut si grand, qu'il tira la vie mesme, la mort et passion de ce divin Sauveur dans le coeur de son amoureux serviteur, duquel la volonté en estoit remplie par dilection, sa memoyre par meditation et son entendement par contemplation. Mays par quel canal et conduit estoit venu le doux Jésus dans le coeur de saint Paul ? Par le canal de la complaysance, comme il le declare luy mesme

¹⁹¹- Ps 15,2

¹⁹²- Ps 82,26

¹⁹³- Gn 30,37

¹⁹⁴- Ps 41,1

¹⁹⁵- Jn 14,23

¹⁹⁶- Gn 9,10

disant :¹⁹⁷ *Ja n'advienne que je me glorifie sinon en la Croix de Nostre Seigneur Jesus Christ ;* car, si vous y prenes bien garde, entre se glorifier en une personne et se complaire en icelle, prendre a gloire et prendre a playsir une chose, il n'y a pas autre difference sinon que celui qui prend une chose a gloire, outre le playsir il adjouste l'honneur, l'honneur n'estant pas sans playsir, bien que le playsir puisse estre sans honneur. Cette ame, donques, avoit une telle complaysance et se sentoit tant honnoree en la bonté divine qui reluit en la vie, mort et passion du Sauveur, qu'il ne prenoit aucun playsir qu'en cet honneur ; et c'est cela qui luy fait dire : *Ja n'advienne que je me glorifie en la Croix de mon Sauveur ;* comme il dit aussi, qu'il ne vivoit pas luy mesme, ains Jesus Christ vivoit en luy.¹⁹⁸

CHAPITRE II

Que par la sainte complaysance nous sommes rendus comme petitz enfans
aux mammelles de Nostre Seigneur

O Dieu, que l'ame est heureuse qui prend son playsir a sçavoir et connoistre que Dieu est Dieu et que sa bonté est une infinie bonté ; car ce celeste Espoux, par cette porte de la complaysance, entre en elle et soupe avec nous, comme nous avec luy.¹⁹⁹ Nous nous paissons avec luy de sa douceur
par

le playsir que nous y prenons, et rassasions nos coeurs es perfections divines par l'ayse que nous en avons : et ce repas est un souper a cause du repos qui le suit, la complaysance nous faysant doucement reposer en la suavité du bien qui nous delecte et duquel nous repaissons nostre coeur ; car, comme vous sçaves, Theotime, le coeur se paist des choses esquelles il se plaist, si que, en nostre langue françoise, on dit que l'un se paist de l'honneur, l'autre des richesses, comme le Sage²⁰⁰ avoit dit⁴ que *la bouche des folz se paist d'ignorance* ; et la souveraine Sagesse proteste²⁰¹ que sa viande, c'est à dire son playsir, n'est autre chose que de *faire la volonté de son Père*. En somme, l'aphorisme des medecins est vray, que ce qui est savouré nourrit ; et celui des philosophes : ce qui plaist, paist.

Que mon Bienaymé vienne en son jardin, dit l'Espouse sacree,²⁰² et *qu'il y mange le fruit de ses pommes*. Or le divin Espoux vient en son jardin quand il vient en l'ame devote, car, puisqu'il se plaist *d'estre avec les enfans des hommes*,²⁰³ ou peut il mieux loger qu'en la contree de l'esprit qu'il a fait a son image et semblance ? En ce jardin, luy mesme y plante la complaysance amoureuse que nous avons en sa bonté, et de laquelle nous nous paissons ; comme de mesme sa bonté se plaist et se paist en nostre complaysance ; ainsy que, derechef, nostre complaysance s'augmente dequoy Dieu se plaist de nous voir plaie en luy : de sorte que ces reciproques playsirs font l'amour d'une

¹⁹⁷ - Ga 6,14

¹⁹⁸ - Ga 2,20

¹⁹⁹ - Ap 3,20

²⁰⁰ - Pr 15,14

²⁰¹ - Jn 4,34

²⁰² - Ct 5,1

²⁰³ - Pr 8,31

incomparable complaysance, par laquelle nostre ame, faite jardin de son Espoux et ayant de sa bonté les pommiers des delices, elle luy en rend le fruit ; puisqu'il se plaist de la complaysance qu'elle a en luy. Ainsy tirons nous le coeur de Dieu dedans le nostre, et il y respand son baume pretieux ;²⁰⁴ et ainsy se pratique ce que la sainte Espouse dit avec tant d'allegresse :²⁰⁵ *Le Roi de mon coeur m'a menee dans ses cabinetz ; nous tresssaillirons et nous res-jouirons en vous, nous ramentevans de vos mammelles plus aymables que le vin ; les bons vous ayment.* Car je vous prie, Theotime, qui sont les cabinetz de ce Roy d'amour, sinon ses tetins qui abondent en varieté de douceurs et suavités ? La poitrine et les mammelles de la mere sont les cabinetz des tresors du petit enfant ; il n'a point d'autres richesses que celles la, qui luy sont plus pretieuses que *l'or et le topaze*,²⁰⁶ plus aymables que le reste du monde.

L'ame, donques, qui contemple les tresors infinis des perfections divines en son Bienaymé, se tient pour trop heureuse et riche, d'autant que l'amour rend sien par complaysance tout le bien et contentement de ce cher Espoux. Et tout ainsy que l'enfançon fait des petitz eslans du costé des tétins de sa mere et trepigne d'ayse de les voir descouvertz, comme la mere aussi de son costé les luy presente avec un amour tous-jours un peu empressé, de mesme l'ame devote ressent des tressaillimens et des eslans de joye nompareille pour le playsir qu'elle a de regarder les tresors des perfections du Roy de son saint amour, et sur tout quand elle void que luy mesme les luy montre par amour et qu'entre ses perfections celles de son amour infini reluit excellemment. Hé, n'a-elle pas rayson, cette belle ame, de s'ecrier : O mon Roy, que vos richesses sont aymables et que vos amours sont riches ! Hé, qui en a plus de joye, ou vous qui en jouïsses, ou moy qui m'en res-jouïs ? *Nous tressaillirons d'allegresse en la souvenance de vostre sein et de vos tetins* si fecons en toute excellence de suavité : moy, parce que mon Bienaymé en jouït, vous, parce que vostre bienaymée s'en res-jouït ; car ainsy nous en jouïssons tous deux, puisque vostre bonté vous fait jouïr de ma res-jouissance, et mon amour me fait res-jouir de vostre jouissance. Ah, *les justes et bons vous ayment !* et comme pourroit-on estre bon et n'aymer pas une si grande bonté ? Les princes terrestres ont leurs tresors es cabinetz de leurs palais, leurs armes en leurs arsenalz : mays le Prince celeste, il a son tresor en son sein, ses armes dans sa poitrine ; et parce que son tresor est sa bonté, comme ses armes sont ses amours, son sein et sa poitrine ressemble a celle d'une douce mere qui a deux beaux tetins comme deux cabinetz, riches en douceur de bon lait, armés d'autant de traitz pour assujettir le cher petit poupon comme il en peut faire de traittes en tettant.

Certes la nature a logé les tetins en la poitrine affin que la chaleur du coeur y faisant la concoction du lait, comme la mere est la nourrice de l'enfant le coeur d'icelle en fust aussi le nourricier, et que le lait fust une viande toute d'amour, *meilleur cent fois que le vin.* Notés cependant, Theotime, que la comparaison du lait et du vin semble si propre a l'Espouse sacree, qu'elle ne se contente pas de dire une fois que les *mammelles de son Espoux surpassent le vin*, mais elle le repete par trois fois.²⁰⁷ Le vin, Theotime, est le lait des raysins, et le lait est le vin des tetins : aussi l'Espouse sacree dit que son Bineaymé est raysin pour elle, mais raysin cyprin, c'est a dire d'une odeur excellente. Moysé dit

²⁰⁴ - Ct 1,2

²⁰⁵ - Ct 1,3

²⁰⁶ - Ps 118, 127

²⁰⁷ - Ct 1,3 ; 4,10 ; 7,8 ; 1,13

²⁰⁸ que les Israélites pouvoient boire le sang tres pur et tres bon du raisin ; et Jacob, ²⁰⁹ descrivait a son filz Judas la fertilité du lot qu'il auroit en la Terre promise, prophetisa sous cette figure la veritable felicité des Chrestiens, disant que le Sauveur laverait sa robbe, c'est a dire la sainte Eglise, *au sang du raisin*, c'est a dire en son propre sang. Or, le sang et le lait ne sont non plus differens l'un de l'autre que le verjus et le vin ; car comme le verjus, meurissant par la chaleur du soleil, change de couleur, devient vin agreable et se rend propre a nourrir, aussi le sang, assaisonné par la chaleur du coeur, prend la belle couleur blanche et devient une nourriture grandement convenable aux enfans.

Le lait, qui est une viande cordiale toute d'amour, represente la science et theologie mystique, c'est a dire le doux savourement provenant de la complaysance amoureuse que l'esprit reçoit lhors qu'il medite les perfections de la Bonté divine ; mais le vin signifie la science ordinaire et acquise qui se tire a force de speculation, sous le pressoir de plusieurs argumens et disputes. Or, le lait que nos ames succent es mammelles de la charité de Nostre Seigneur, vaut mieux incomparablement que le vin que nous tirons des discours humains : car ce lait prend son origine de l'amour celeste, qui le prepare a ses enfans avant mesme qu'ilz y ayent pensé ; il a un goust amiable et suave, son odeur surpasse tous les parfums, il rend l'haleine franche et douce comme d'un enfant de lait, il donne une joie sans insolence, il enivre sans hebeter, il ne leve pas le sens, mais il le releve.

Quand le saint homme Isaac embrassa et baysa son cher enfant Jacob, *il sentit la bonne odeur de ses vestemens*, et soudain, parfumé d'un playsir extreme : O, dit-il, *voicy que l'odeur de mon filz est comme l'odeur d'un champ fleuri que Dieu a beni* ; ²¹⁰ l'habit et le parfum estoit en Jacob, mais Isaac en eut la complaysance et res-jouissance. Helas, l'ame qui tient par amour son Sauveur entre les bras de ses affections, combien delicieusement sent-elle les parfums des perfections infinies qui se retreuvent en luy, et avec quelle complaysance dit-elle en soy mesme : Ah, *voicy que la senteur de mon Dieu est comme la senteur d'un jardin fleurissant ! hé, que ses mammelles sont pretieuses ; respandans des parfums souverains !* ²¹¹ Ainsy l'esprit du grand saint Augustin, balançant entre les sacrés contentemens qu'il avoit a considerer d'un costé le mystere de la naissance de son Maistre, et de l'autre part le mystere de la Passion, s'ecrioit tout ravi en cette complaysance :

Entre l'un et l'autre mystere,
 Auquel dois-je mon coeur ranger ?
 D'un costé le sein de la Mere
 M'offre son lait pour en manger ;
 De l'autre la play' salutaire
 Jette son sang pour m'abbreuver.

²⁰⁸ - Dt 32,14

²⁰⁹ - Gn 49,11

²¹⁰ - Gn 27,27

²¹¹ - Ct 1,1

CHAPITRE III

Que la sacree complaysance donne nostre coeur a Dieu et nous fait sentir
un perpetuel désir en la jouissance

L'amour que nous portons a Dieu prend son origine de la premiere complaysance que nostre coeur sent soudain qu'il apperçoit la bonté divine, lhors qu'il commence a tendre vers icelle. Or, quand nous accroissons et renforçons cette premiere complaysance par le moyen de l'exercice de l'amour, ainsy que nous avons declaré es chapitres precedens, alhors nous attirons dedans nostre coeur les perfections divines, et jouissons de la divine bonté par la res-jouissance que nous y prenons, prattiquans cette premiere partie du contentement amoureux que l'Espouse sacrée exprime disant : *Mon Bien-aymé est a moy;*²¹² mays parce que cette complaysance amoureuse estant en nous qui l'avons, ne laisse pas d'estre en Dieu en qui nous la prenons, elle nous donne reciproquement a sa divine bonté : si que par ce saint amour de complaysance nous jouissons des biens qui sont en Dieu comme s'ilz estoyent nostres, mays parce que les perfections divines sont plus fortes que notre esprit, entrant en iceluy elles le possèdent reciproquement ; de sorte que nous ne disons pas seulement que Dieu est nostre par cette complaysance, mais aussi que nous sommes a luy.

L'herbe *aproxis* (ainsi que nous avons dit ailleurs²¹³ a une si grande correspondance avec le feu, qu'encor qu'elle en soit esloignée, soudain neanmoins qu'elle est a son aspect elle attire la flamme et commence a brusler, concevant son feu non tant a la chaleur qu'a la lueur de celuy qu'on luy presente.²¹⁴ Quand donques par cette attraction elle s'est unie au feu, si elle sçavoit parler ne pourroit-elle pas dire : Mon bienaymé feu est tout mien, puisque je l'ay attiré a moy et que je jouis de ses flemmes ; mais moy je suis aussi a luy, car si je l'ay tiré a moy, il me reduit en luy comme plus fort et plus noble : il est mon feu et je suis son herbe, je l'attire et il me brusle. Ainsy nostre coeur s'estant mis en la presence de la divine bonté et ayant attiré les perfections d'icelle par la complaysance qu'elle y prend, peut dire en verité : la bonté de Dieu est toute mienne, puisque je jouis de ses excellences, et moy ne suis tout sien, puisque ses contentemens me possèdent.

Par la complaysance, nostre ame, comme une toison de Gedeon,²¹⁵ se remplit toute de la rosee celeste ; et cette rosee est a la toison parce qu'elle est descendue en icelle, mais reciproquement la toison est a la rosee parce qu'elle est detrempée par icelle et en reçoit le prix. Qui est plus l'un a l'autre, ou la perle a l'ouïtre, ou l'ouïtre a la perle? La perle est a l'ouïtre qui l'a attirée a soy, mais l'ouïtre est a la perle laquelle luy donne la valeur et l'estime. La complaysance nous rend possesseurs de Dieu, tirant en nous les perfections d'iceluy, et nous rend possédés de Dieu, nous attachant et appliquant aux perfections d'iceluy.

²¹²- Ct 2,16

²¹³- Intr. V.D. partie 3 ch 18

²¹⁴- Pline Hist Nat 24,17

²¹⁵- Jg 6,37

Or en cette complaisance nous assouvissons tellement nostre ame de contentemens, que nous ne laissons pas de desirer de l'assouvir encor, et savourant la bonté divine nous la voudrions encore savourer; en nous rassasiant nous voudrions tous-jours manger, comme en mangeant nous nous sentons rassasier. Le chef des Apostres, ayant dit en sa premiere Epistre ²¹⁶ que les anciens Prophetes avoient manifesté les graces qui devoient abonder parmi les Chrestiens, et entre autres choses la Passion de Nostre Seigneur et la gloire qui la doit suivre, tant par la resurrection de son corps que par l'exaltation e son nom, en fin il conclud que les Anges mesmes desirent de regarder les mystères de la redemption en ce divin Sauveur : auquel, dit-il, *les Anges désirent regarder*. Mais comme donq se peut il entendre que les Anges qui voyent le Redempteur, et en iceluy tous les mysteres de nostre salut, desirent neanmoins encor de la voir ? Theotime, ilz le voyent, certes, tous-jours, mais d'une veüe si agreable et delicieuse que la complaisance qu'ilz en ont les assouvit sans leur oster le desir, et les fait desirer sans leur oster l'assouvissement ; la jouissance n'est pas diminuee par le desir, ains en est perfectionnee, comme leur desir n'est pas estouffé, ains affiné par la jouissance.

La jouissance d'un bien qui contente tous-jours ne fletrit jamais, ains se renouvelle et fleurit sans cesse, elle est tous-jours aymable, tous-jours desirable ; le continuel contentement des celestes amoureux produit un desir perpetuellement content, comme leur continuel desir fait naistre en eux un contentement perpetuellement desiré. Le bien qui est fini termine le desir quand il donne la jouissance et oste la jouissance quand il onne le desir, ne pouvant estre possédé et desiré tout ensemble ; mais le bien infini fait regner le desir dans la possession et la possession dans le desir, ayant dequoy assouvir le desir par sa sainte presence et dequoy le faire tous-jours vivre par la grandeur de son excellence, laquelle nourrit en tous ceux qui la possedent un desir tous-jours content et un contentement tous-jours desireux.

Imaginés-vous, Theotime, ceux qui tiennent en leurs bouches l'herbe scitique ; car, a ce qu'on dit, ilz n'ont jamais ni faim ni soif, tant elle les rassasie, et jamais pourtant ilz ne perdent l'appetit, tant elle les sustente delicieusement.²¹⁷ Quand nostre volonté a rencontré Dieu, elle se repose en luy, y prenant une souveraine complaisance, et neanmoins elle ne laisse pas de faire le mouvement de son desir ; car, comme elle desire d'aymer elle ayme ausi de desirer, elle a le desir de l'amour et l'amour du desir. Le repos du coeur ne consiste pas a demeurer immobile, mais a n'avoir besoin de rien ; il ne gist pas a n'avoir point de mouvement, mais a n'avoir point d'indigence de se mouvoir. Les espritz perdus ont un mouvement eternal sans nul sans nul meslange de tranquillité ; nous autres mortelz, qui sommes encor en ce pelerinage, avons tantost du repos, tantost du mouvement en nos affections ; les espritz bienheureux ont tous-jours le repos en leurs movemens et le mouvement en leur repos, n'y ayant que Dieu seul qui ait le repos sans mouvement, parce qu'il est souverainement un acte pu et substantiel. Or, bien que selon la condition ordinaire de cette vie mortelle nous n'ayons pas le repos en nostre mouvement, si est-ce toutefois, que lhors que nous faisons les essais des exercices de la vie immortelle, c'est a dire, que nous prattiquons les actes de saint amour, nous treuvons du repos dans le mouvement de nos affections et du mouvement au repos de la complaisance que nous avons

²¹⁶- 1 P 1,10

²¹⁷- Pline Hist Nat 35,8

en nostre Bienaymé, recevans par ce moyen des avant-goustz de la future felicité a laquelle nous aspirons.

S'il est vray que le cameleon vive de l'air,²¹⁸ par tout ou il va ans l'air il a dequoy se repaistre : que s'il se remue d'un lieu a l'autre, ce n'est pas pour chercher dequoy se rassasier, mais pour s'exercer dedans son aliment comme les poissons dedans la mer. Qui desire Dieu en le possedant, ne le desire pas pour le chercher, mais pour exercer cette affection dedans le bien mesme duquel il jouit ; car le coeur ne fait pas ce mouvement de desir comme pretendant a la jouissance pour l'avoir, puisqu'il l'a des-ja, mais comme s'estendant en la jouissance laquelle il a ; non pour obtenir le bien, mais pour s'y s'y recreer et entretenir ; non pour en jouir, mais pour s'y esjouir : ainsy que nous marchons et nous esmouvons pour aller en quelque delieieux jardin, auquel estans arrivés nous ne laissons pas de marcher et nous remuer derechef, non plus pour y venir, mais pour nous pourmener et passer le tems en iceluy ; nous avons marcher pour aller jouir de l'amenité du jardin, y estans, nous marchons pour nous esjouir en la jouissance d'iceluy.

Requerés l'Eternel avec un grand courage,

*Sans cesser de tous-jours rechercher son visage:*²¹⁹

on cherche tous-jours celuy qu'on ayme tous-jours, dit le grand saint Augustin ; l'amour cherche ce qu'il a treuvé; non affin de l'avoir, mais pour tous-jours l'avoir.

En somme, Theotime, l'amour qui est en l'exercice de l'amour de complaysance crie perpetuellement en son sacré silence : Il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit infinie, que sa perfection soit immense ; que je meure ou que je vive il importe peu pour moy, puisque mon cher Bienaymé vit eternellement d'une vie toute triomphante. La mort mesme ne peut attrister le coeur qui sçait que son souverain amour est vivant ; c'est asses pour l'ame qui ayme, que celuy qu'elle ayme plus que soy mesme soit comblé de biens eternelz, puisqu'elle vit plus en celuy qu'elle ayme qu'en celuy qu'elle anime, ains qu'elle ne vit pas elle mesme, mais son Bienaymé vit en elle.²²⁰

CHAPITRE IV

De l'amoureuse condoleance par laquelle la complaysance de l'amour est encor mieux declaree

La compassion, condoleance, commiseration ou misericorde n'est autre chose qu'une affection qui nous fait participer a la passion et douleur de celuy que nous ayons, tirant la misere qu'il souffre dans nostre coeur : dont elle est appellee misericorde, comme qui diroit, une misere du coeur, comme la complaysance tire dedans le coeur de l'amant le playsir et contentement de la chose aymee. Or c'est l'amour qui fait l'un et l'autre effect par la vertu qu'il a d'unir le coeur qui ayme a ce qui est aymé, rendant par ce moyen les biens et les maux des amis, communs ; et ce qui se passe en la compassion, donne beaucoup de clarté a ce qui regarde la complaysance.

²¹⁸ - Pline Hist Nat 8,33

²¹⁹ - Ps 104,4

²²⁰ - Ga 2,20

La compassion tire sa grandeur de celle de l'amour qui la produit : ainsy sont grandes les condoleances des meres sur les afflictions de leurs enfans uniques, comme l'Escriture tesmoigne souvent. Quelle condoleance dans le coeur d'Agar sur la douleur de son Ismaël qu'elle voyoit presque perir de soif au desert ! ²²¹ Quelle commiseration en l'ame de David ssur la misere de son Absalon ! ²²² Hé, ne voyes-vous pas que le coeur maternel du grand Apostre, malade avec les malades, bruslant du zele pour les scandalisés, ²²³ avec une douleur continuelle pour la perte des Juifs, ²²⁴ et mourant tous les jours pour ses chers enfans ²²⁵ spirituelz ? Mais sur tout, considerés comme l'amour tire toutes les peynes, tous les tourmens, les travaux, les souffrances, les douleurs, les blesseures, la passion, la croix et la mort mesme de nostre Redempteur ans le coeur de sa tres sacree Mere. Helas, les mesmes clouz qui crucifierent le cors de ce divin Enfant crucifierent aussi le coeur de la Mere, les mesmes espines qui percerent son chef outrepercerent l'ame de cette Mere toute douce ; elle eut les mesmes miseres de son Filz par commiseration, les mesmes douleurs par condoleance, les mesmes passions par compassion ; et en somme, l'espee de la mort qui transperça le cors de ce tresaymé Filz outreperça de mesme le coeur de cette tres amante Mere : ²²⁶ dont elle pouvoit bien dire qu'il luy estoit *un bouquet de myrrhe au milieu de ses mammelles*, ²²⁷ c'est a dire en sa poitrine et au milieu de son coeur. Jacob ayant la triste, quoy que fausse nouvelle de la mort de son cher Joseph, vous voyes quelle affliction il en sent : Ah, dit-il, *je descendray en regret aux engfers*, c'est a dire au Limbe, dans le sein d'Abraham, *vers cet enfant*. ²²⁸

La condoleance tire aussi sa grandeur de celle des douleurs que l'on voit souffrir a ceux que l'on ayme, car, pour petite que soit l'amitié ; si les maux qu'on void endurer sont extremes ilz nous font une grande pitié. On void pour cela Cesar pleurer sur Pompee ; et les filles de Hierusalem ne sceurent jamais s'empescher de pleurer sur Nostre Seigneur, ²²⁹ bien que la pluspart d'entr'elles ne luy fussent pas grandement affectionnees ; comme aussi les amis de Job, quoy que mauvais amis, firent de grans gemissemens voyant l'effroyable spectacle de son incomparable misere ; ²³⁰ et quel grand coup de douleur au coeur de Jacob, de penser que son cher enfant estoit trespasé d'une mort si cruelle comme est celle d'estre devoré d'une beste sauvage ? ²³¹ Mais la commiseration, outre tout cela, se renforce merueilleusement par la presence de l'object miserable : pour cela la pauvre Agar s'esloignoit de son filz languissant, affin d'allegier en quelque sorte la douleur de compassion qu'elle sentoit, disant : ²³² *Je ne verray pas mourir l'enfant* ; comme au contraire Nostre Seigneur pleure voyant le sepulchre de son bienaymé Lazare ²³³ et regardans sa chere Hierusalem ; ²³⁴ et nostre bon homme Jacob est outré de douleur quand il void la robe ensanglantee de son pauvre petit Joseph.

²²¹ - Gn 21,16

²²² - 2 R 18,ult

²²³ - 2 Co 11,29

²²⁴ - Rm 9,2

²²⁵ - 1 Co 15,31

²²⁶ - Lc 2,35

²²⁷ - Ct 1,12

²²⁸ - Gn 37,35

²²⁹ - Lc 23,27

²³⁰ - Jb 2,12

²³¹ - Gn 37,33

²³² - Gn 31,15

²³³ - Jn 11,35

²³⁴ - Lc 19,41

Or, autant de causes aggrandissent la complaisance : a mesure que l'ami nous est plus cher, nous avons plus de plaisir en son contentement, et son bien entre plus avant en nostre ame ; que si le bien est excellent; nostre joie est aussi plus grande ; mais si nous voyons l'ami en la jouissance d'iceluy, nostre res-jouissance en devient extreme. Quand le bon Jacob ²³⁵ sceut que son filz vivoit, o Dieu quelle joye ! son esprit revint à luy, il revescut et, par maniere de dire, il resuscita. Mais qu'est-ce a dire, il revescut ou il resuscita ? Theotime, les espritz ne meurent de leur propre mort que par le peché, qui les separe de Dieu lequel est leur vraye vie surnaturelle, mais ilz meurent quelquefois de la mort d'autrui ; et cela arriva au bon Jacob duquel nous parlons, car l'amour, qui tire dans le coeur de l'amant le bien et le mal de la chose aymee, l'un par complaisance, l'autre par commiseration, tira la mort de l'aymable Joseph dans le coeur de l'amant Jacob ; et par un miracle impossible a toute autre puissance qu'a celle de l'amour, l'esprit de ce bon pere estoit plein de la mort de celuy qui estoit vivant et regnant, d'autant que l'affection ayant esté trompee devança l'effect.

Or, quand au contraire il sceut qu'en verité son filz estoit en vie, l'amour qui avoit si longuement tenu le le trespas presupposé u filz dans l'esprit de ce bon pere, voyant qu'il avoit esté deceu, rejetta promptement cette fainte mort, et en sa place fit entrer la veritable vie de ce mesme enfant. Ainsy donq il revescut d'une nouvelle vie, parce que la vie de son filz entra dans son esprit par complaisance et l'anima d'un contentement non pareil, duquel se treuvant assouvi et ne tenant plus conte d'aucun autre plaisir en comparayson d'iceluy : *Il me suffit, dit-il, si mon enfant Joseph est en vie.* Mais quand ²³⁶ de ses propres yeux il vid par experience la verité des grandeurs de ce cher enfant en Gessen, panché sur luy et pleurant asses long tems sur le col d'iceluy : Hé, dit-il, *maintenant je mourray joyeux, mon cher filz, puisque j'ay veu vostre face* et que vous vives encores. O Dieu, Theotime, quelle joye, et que ce viellard l'exprime excellemment ! car, que veut-il dire par ces paroles : *Maintenant je mourray content, puisque j'ay veu ta face*, sinon que son allegresse est si grande qu'elle est capable de rendre joyeuse et agreable la mort mesme, qui est la plus triste et horrible chose du monde ?

Dites-moy, je vous prie, Theotime, qui ressent plus le bien de Joseph, ou luy qui en jouit, ou Jacob qui s'en res-jouit ? Certes, si le bien n'est bien que pour le contentement qu'il nous donne, le pere en a autant et plus que le filz ; car le filz, avec la dignité de vice-roy qu'il possede, a par consequent beaucoup de soin et d'affaires, mais le pere jouit par complaisance et possede purement ce qui est bon en cette grandeur et dignité de son filz, sans charge, sans soin et sans peyne. *Je mourray joyeux*, dit-il : hélas, qui ne void son contentement ? si la mort mesme ne peut troubler sa joye, qui la pourra donq jamais altere ? si son ayse vit emmi les detresses de la mort, qui la pourra jamais esteindre ? *L'amour est fort* ²³⁷ *comme la mort,* ¹ et les allegresses de l'amour surmontent les tristesses de la mort, car la mort ne les peut faire mourir, ains les avive : si que comme il y a un feu qui par merveille se nourrit en une fontayne proche de Grenoble, ainsy que nous sçavons fort asseurement et que mesme le grand saint Augustin ²³⁸ atteste, aussi la sainte charité est si forte

²³⁵ - Gn 45,27

²³⁶ - Gn 46,29

²³⁷ - Ct 8,6

²³⁸ - De Cvit Dei 21,7

qu'elle nourrit ses flammes et ses consolations emmi les plus tristes angoisses de la mort, et les eaux des tribulations *ne peuvent esteindre son feu.* ²³⁹

CHAPITRE V

De la condoleance et complaysance de l'amour en la passion de Nostre Seigneur

Quand je voy mon Sauveur sur le mont des Olives, avec *son ame triste jusques a la mort,* ²⁴⁰ hé, Seigneur Jesus, ce dis-je, qui a peu porter ces tristesses de la mort dans l'ame de la vie, sinon l'amour, qui excitant la commiseration, attira par icelle nos miseres dans vostre coeur souverain ? Or une ame devote, voyant cet abisme d'ennuis et de detresses en ce divin Amant, comment peut elle demeurer sans une douleur saintement amoureuse ? Mays considerant d'ailleurs que toutes les afflictions de son Bienaymé ne procedent pas d'aucune imperfection ni manquement de force, ains de la grandeur de sa trescherer dilection, elle ne peut qu'elle ne se fonde toute d'un amour saintement douloureux, si qu'elle s'escrie: *Je suis noyre* de douleur par compassion, *mais je suis belle* d'amour par complaysance. Les angoisses de mon Bienaymé m'ont toute decolorée ²⁴¹ : car; comme pourroit une fidele amante voir tant de tourmens en celuy qu'elle ayme plus que sa vie, sans en devenir toute transie, havee et dessechee de douleur ? les pavillons des nomades, perpetuellement exposés aux injures de l'air et de la guerre, sont presque tous-jours frippés et couvertz de poussiere, et moy, toute exposee aux regretz que par condoleance je reçois des travaux nompareilz de mon divin Sauveur, je suis toute couverte de detresse et transpercee de douleur ; mais parce que les douleurs de Celuy que j'ayme proviennent de son amour, a mesure qu'elles m'affligent par compassion elles me delectent par complaysance, car, comme pourroit une fidele amante n'avoir pas un extreme contentement de se voir tant aymee de son celeste Espoux ?

Pour cela donques la beauté de l'amour est en la laideur de la douleur. Que si je porte de deuil sur la Passion et Mort de mon Roy, toute haslee et noiree de regret, je ne laisse pas d'avoir une douceur incomparable de voir l'exces de son amour emmi les travaux de ses douleurs ; et *les tentes de Salomon,* ²⁴² toutes brodees et recamees en une admirable diversité d'ouvrages, ne furent jamais si belles que je suis contente, et par consequent douce, amiable et agreable en la varieté des sentimens d'amour que j'ay parmi ces douleurs. L'amour esgale les amans : hé, je le voy, ce cher Amant, qu'il est un feu d'amour bruslant dans un buisson epineux de douleur ; ²⁴³ et j'en suis toute de mesme, je suis toute enflammee d'amour dedans les haillers de mes douleurs, je suis un *lis environné d'espines.* ²⁴⁴ Hé, ne veuillés pas regarder seulement les horreurs de mes poignantes

²³⁹- Ct 8,7

²⁴⁰- Mt 26,38

²⁴¹- Ct 1,4

²⁴²- Ct 1,4

²⁴³- Ex 3,2

²⁴⁴- Ct 2,2

douleurs, mais voyés la beauté de mes agreables amours. Helas, il souffre des douleurs insupportables, ce divin Amant bienaymé, c'est cela qui m'attriste et me fait pasmer d'angoisse ; mais il prend playsir a souffrir, il ayme ses tourmens et meurt d'ayse de mourir de douleur pour moy ; c'est pourquoy, comme je suis dolente de ses douleurs, je suis aussi toute ravie d'ayse de son amour ; non seulement je m'attriste avec luy, mais je me glorifie en luy.²⁴⁵

Ce fut cet amour, Theotime, qui attira sur l'amoureux seraphique saint François les stigmates, et sur l'amoureuse angelique sainte Catherine de Sienne les ardentes blesseures du Sauveur : la complaysance amoureuse ayant aiguisé les pointes de la compassion douloureuse, ainsy que le miel rend plus penetrant et sensible l'amertume de l'absynthe, comme au contraire la souefve odeur des roses est affinee par le voysinage des aulx qui sont plantés pres des rosiers. Car de mesme l'amoureuse complaysance que nous avons prise en l'amour de Nostre Seigneur, rend infiniment plus forte la compassion que nous avons de ses douleurs, comme reciproquement, repassans de la compassion des douleurs a la complaysance des amours, le playsir en est bien plus ardent et relevé. Alhors se pratique la douleur de l'amour et l'amour de la douleur ; alhors la condoleance amoureuse et la complaysance douloureuse, comme des autres Esaü et Jacob,²⁴⁶ debattans a qui fera le plus d'effort, mettent l'ame en des convulsions et agonies incroyables, et se fait une extase amoureusement douloureuse et douloureusement amoureuse. Aussi ces grandes ames de saint François et sainte Catherine sentirent des amours nompareilles en leurs douleurs, et des douleurs incomparables en leurs amours lhors qu'elles furent stigmatisees, savourant l'amour joyeux d'endurer pour l'ami, que leur Sauveur exerça au supreme degré sur l'arbre de la Croix.²⁴⁷ Ainsy nait l'union pretieuse de nostre coeur avec son Dieu, laquelle, comme un Benjamin mystique, est *enfant de douleur* et de joye tout ensemble.²⁴⁸

Il ne se peut dire, Theotime, combien le Sauveur desire entrer en nos ames par cet amour de complaysance douloureuse : Helas, dit-il,²⁴⁹ *ouvre-moy, ma chere seur, ma mie, ma colombe, ma toute pure, car ma teste est toute pleine de rosee, et mes cheveux des gouttes de la nuit*. Qui est cette rosee, et qui sont ces gouttes de la nuit, sinon les afflictions et peynes de sa Passion ? Les perles, certes (comme nous avons dit asses souvent²⁵⁰), ne sont autre chose que gouttes de la rosee que la fraicheur de la nuit espluÿe sur la face de la mer, receües dans les escailles des ouïtres ou mereperles. Hé, veut dire le divin amoureux de l'ame, je suis chargé des peynes et sueurs de ma Passion, qui se passa presque toute, ou es tenebres de la nuit ou en la nuit de tenebres que le soleil s'obscurcissant fit au plus fort de son midy ; ouvre donq ton coeur devers moy; comme les mereperles leurs escailles du costé du ciel, et je respandray sur toy la rosee de ma Passion, qui se convertira en perles de consolation.

CHAPITRE VI

²⁴⁵ - Rm 8,17

²⁴⁶ - Gn 25,22

²⁴⁷ - Jn 15,13

²⁴⁸ - Gn 35,18

²⁴⁹ - Ct 5,2

²⁵⁰ - liv 3 ch2 ; liv 4 ch 4 et 6)

De l'amour de bienveillance que nous exerçons envers Nostre Seigneur par maniere de désir

En l'amour que Dieu exerce envers nous, il commence tous-jours par la bienveillance, voulant et faisant en nous tout le bien qui y est, auquel par après il se complait. Il fit David *selon son coeur* ²⁵¹ par bienveillance, puis il le treuva selon son coeur par complaysance ; il crea premierement l'univers pour l'homme et l'homme en l'univers, donnant a chasque chose le degré de bonté qui luy estoit convenable, par sa pure bienveillance, puis il approuva *tout ce qu'il avoit fait, treuvant que tout estoit tres bon et se reposa par complaysance sur son ouvrage.* ²⁵²

Mais nostre amour envers Dieu commence, au contraire, par la complaysance que nous avons en la souveraine bonté et infinie perfection que nous sçavons estre en la Divinité, puis nous venons a l'exercice de lma bienveillance : et comme la complaysance que Dieu prend en ses creatures n'est autre chose qu'une continuation de sa bienveillance envers elles, aussi la bienveillance que nous portons a Dieu n'est autre chose qu'une approbation et perseverance de la complaysance que nous avons en luy.

Or cet amour de bienveillance envers Dieu se pratique ainsy : nous ne pouvons desirer d'un vray desir aucun bien a Dieu, parce que sa Bonté est infiniment plus parfaite que nous ne sçaurions ni desirer ni penser ; le desir n'est que d'un bien futur, et nul bien n'est futur en Dieu, puisque tout bien luy est tellement present que lma presence du bien en sa divine Majesté n'est autre chose que la Divinité mesme. Ne pouvans donq point faire aucun desir absolu pour Dieu, nous en faisons des imaginaires et conditionnelz en cette sorte : *Je vous ay dit, Seigneur, vous estes mon Dieu,* qui, tout plein de vostre infinie bonté, ne pouves avoir indigence *ni de mes biens* ²⁵³ ni de chose quelconque ; mais si, par imagination de chose impossible, je pouvais penser que vous eussies besoin de quelque bien, je ne cesserois jamais de vous le souhaitter au prix de ma vie, de mon estre et de tout ce qui est au monde. Que si estant ce que vous estes et que vous ne pouves jamais cesser 'estre, il estoit possible que vous receussies quelqu'accroissement de bien, o bon Dieu, quel desir aurois-je que vous l'eussies ! alhors, o Seigneur eternal, je voudrois voir convertir mon coeur en souhait et ma vie en souspir pour vous desirer ce bien la. Ah ! mais pourtant, o le sacré Bienaymé de mon ame, je ne desire pas de pouvoir desirer aucun bien a vostre Majesté, ains je me complais de tout mon coeur en ce supreme degré de bonté que vous aves, auquel ni par desir ni mesme par pensee on ne peut rien ajouter ; mais si ce desir estoit possible, o Divinité infinie, o Infinité divine, mon ame voudroit estre ce desir et n'estre rien d'autre que cela, tant elle desireroit de desirer pour vousce qu'elle se complait infiniment de ne pouvoir pas desirer, puisque l'impuissance de faire ce desir provient de l'infinie infinie de vostre perfection qui surpasse tout souhait et toute pensée ! Hé, que j'ayme chèrement l'impossibilité devous pouvoir desirer aucun bien, o mon Dieu, puisqu'elle provient de l'incomprehensible immensité de vostre abondance, laquelle est si souverainement infinie, que s'il se treuvoit un desir infini il seroit infiniment assouvi par l'infinité de vostre bonté, qui le convertiroit en une infinie complaysance.

Ce desir, donques, par imagination de choses impossibles, peut estre quelquefois utilement pratiqué emmi les grans sentimens et ferveurs extraordinaires ; aussi dit-on que le grand saint

²⁵¹ - 1 R 13,14

²⁵² - Gn 1,ult ; 2,2

²⁵³ - Ps 15,1

Augustin en faisoit souvent de pareille sorte, eslançant par excès d'amour ces paroles : Hé, Seigneur, je suis Augustin et " vous estes Dieu ; mais si toutefois ce qui n'est ni ne peut estre estoit, que je fusse Dieu et que je fusse Augustin, je voudrois, en changeant de qualité avec vous, devenir Augustin affin que vous fussies Dieu."

C'est encor une sorte de bienveillance envers Dieu, quand, considerant que nous ne pouvons l'aggrandir en luy mesme, nous desirons de l'aggrandir en nous, c'est a dire de rendre de plus en plus et tous-jours plus grande la complaysance que nous avons en sa bonté. Et lhors, mon Theotime, nous ne desirons pas la complaysance pour le plaisir qu'elle nous donne, mais parce seulement que ce plaisir est en Dieu : car, comme nous ne désirons pas la condoleance pour la douleur qu'elle met en nos coeurs, mais parce que cette douleur nous unit et associe à nostre Bienaymé douloureux, ainsy n'aymons-nous pas la complaysance parce qu'elle nous rend du plaisir, mais d'autant que ce plaisir se prend en l'union du plaisir et bien qui est en Dieu ; auquel pour nous unir davantage, nous voudrions nous complaire d'une complaysance infiniment plus grande, a l'imitation de la tressainte Reyne et *Mere d'amour*,²⁵⁴ de laquelle l'ame sacree magnifioit et aggrandissoit perpetuellement Dieu ; et affin que l'on sceust que cet aggrandissement se faysoit par la complaysance qu'elle en la divine Bonté, elle declare que son esprit avoit tressailli de contentement *en Dieu son Sauveur*.²⁵⁵

CHAPITRE VII

Comme le desir d'exalter et magnifier Dieu nous separe des playsirs inferieurs
et nous rend attentifs aux perfections divines

Donques l'amour de bienveillance nous fait desirer d'aggrandir en nous de plus en plus la complaysance que nous prenons en la bonté divine, et pour faire cet aggrandissement l'ame se prive soigneusement de tout autre plaisir pour s'exercer plus fort a se playre en Dieu. Un religieux demanda au devot frere Gilles, l'un des premiers et plus saintz compaignons de saint François, ce qu'il pourroit faire pour estre plus agreable a Dieu, et il luy respondit en chantant : " L'une a l'un, l'une a l'un ;" ce que par apres expliquant : " Donnes tous-jours," dit-il, "toute vostre ame, qui est une, a Dieu seul, quiest un." L'ame s'escoule pour les playsirs, et la diversité d'iceux la dissipe et l'empesche de se pouvoir appliquer attentivement a celuy qu'elle doit prendre en Dieu. Le vray amant n'a presque point de plaisir sinon en la chose aymee : ainsy *toutes choses* sembloient *ordure et boüe* au glorieux saint Paul, en comparayson de son Sauveur ;²⁵⁶ et l'Espouse sacree n'est toute que pour son Bienaymee : *Mon cher Ami est tout a moy, et moy je suis toute a luy*.²⁵⁷

²⁵⁴ - Qo 24,24

²⁵⁵ - Lc 1,46

²⁵⁶ - Ph 3,8

²⁵⁷ - Ct 2,16

Que si l'ame qui est en cette sainte affection rencontre les creatures, pour excellentes qu'elle soyent, voire mesme quand ce seroyent les Anges, elle ne s'arreste point avec icelles, sinon autant qu'il faut pour estre aidee et secourue en son desir : *Dites moy donques, leur fait elle,* ²⁵⁸ dites moy, je vous en conjure, *aves-vous point veu Celuy qui est l'ami de mon ame ?* ⁴ La glorieuse amante Magdeleine ²⁵⁹ rencontra les Anges au sepulchre, qui luy parlerent sans doute angeliquement, c'est à dire bien suavement, voulans appayser l'ennuy auquel elle estoit ; mais au contraire, toute espleuree, elle ne sceut prendre aucune complaysance ni en leur douce parole, ni en la splendeur de leurs habitz, ni en la grace toute celeste de leur maintien, ni en la beauté toute aymable de leurs visages, ains toute couverte de larmes : *Ilz m'ont enlevé mon Seigneur, disoit elle, et je ne sçai ou ilz me l'ont mis.* Et se retournant, elle void son doux Sauveur, mais en forme de jardinier, dont son coeur ne se peut contenter, car, toute pleine de l'amour de la mort de son Maistre, elle ne veut point de fleurs, ni par consequent de jardinier ; elle a dedans son coeur la Croix, les clouz, les espines, elle cherche son Crucifié Hé, mon cher maistre jardinier, dit elle, si vous avies peut estre point planté mon bienaymé Seigneur trespasé, comme un lis froissé et fané, entre vos fleurs, *dites-le moy vistement et moy je l'emporteray.* Mays il ne l'appelle pas plus tost par nom, que toute fondue en playsir : Hé Dieu, dit elle , mon Maistre ! Rien certes ne la peut assouvir, elle ne sçauroit se playre avec les Anges, non pas mesme avec son Sauveur s'il ne paroist en la forme en laquelle il luy avoit ravi son coeur. Les rois ne peuvent se complaire ni en la beauté de la ville de Hierusalem, ni en la magnificence de la cour d'Herodes, ni en la clarté de l'estoile; leur coeur cherche la petite spelonque et le petit Enfant de Bethmeem. *La Mere de belle dilection* ²⁶⁰ et l'Espoux de tressaint amour ne se peuvent arrester entre les parens et amis; ilz vont tous-jours en douleur cherchant l'unique objet de leur complaysance. ²⁶¹ Le desir d'aggrandir la sainte complaysance retranche tout autre playsir, pour plus fortement pratiquer celuy auquel la divine bienveillance l'excite.

Or, pour encor mieux magnifier ce souverain Bienaymé, l'ame va *tous-jours cherchant la face d'iceluy,* ²⁶² c'est a dire, avec une attention tous-jours plus soigneuse et ardente, elle va remarquant toutes les particularités des beautés et perfections qui sont en luy, faysant un progres continuel en cette douce recherche de motifs qui la puissent perpetuellement presser de se plaire de plus en plus en l'incomprehensible bonté qu'elle ayme. Ainsy David cotte par le menu les oeuvres et merveilles de Dieu, en plusieurs de ses Psalmes celestes ; et l'amante sacree arrange es Cantiques divins, *comme une armée bien ordonnee,* ²⁶³ toutes les perfections de son Espoux l'une apres l'autre, pour provoquer son ame a la tressainte complaysance, affin de magnifier plus hautement son excellence et d'assujettir encore tous les autres espritz a l'amour de son Ami tant aymable.

²⁵⁸ - Ct 3,3

²⁵⁹ - Jn 20,11

²⁶⁰ - Qo 24,24

²⁶¹ - Lc 2,44

²⁶² - Ps 26,8 ; 104,4

²⁶³ - Ct 5,10 ; 6,9

CHAPITRE VIII

Comme la sainte bienveillance produit la louange du divin Bienaymé

L'honneur, mon cher Theotime, n'est pas en celuy que l'on honnore, mays en celuy qui honnore ; car, combien de fois arrive-t-il que celuy que, nous honorons n'en sçait rien et n'y a seulement pas pensé ? combien de fois loüons-nous ceux qui ne nous connoissent pas ou qui dorment ? Et, toutefois, selon l'estime commune des hommes et leur ordinaire façon de concevoir, il semble que c'est faire du bien a quelqu'un quand on luy fait de l'honneur, et qu'on luy donne beaucoup quand on lui donne des tiltres et des louanges ; et nous ne faisons pas de difficulté de dire qu'une personne est riche d'honner, de gloire, de reputation, de louange, encor qu'en verité nous sachions bien que tout cela est hors de la personne honnoree et que bien souvent elle n'en reçoit aucune sorte de prouffit, suivant ce mot attribué au grand saint Augustin : " O pauvre Aristote, tu es loüé ou tu est absent, et tu es bruslé ou tu es present." Quel bien revient il, je vous prie, a Cesar et Alexandre le Grand, de tant de vaines paroles que plusieurs vaines ames employent a leur louange ?

Dieu, comblé d'une bonté qui surmonte toute louange et tout honneur, ne reçoit aucun avantage ni surcroist de bien pour toutes les benedictions que nous luy donnons; il n'en est ni plus riche, ni plus grand, ni plus content, ni plus heureux, car son heur, son contentement, sa grandeur et ses richesses ne sont ni ne peuvent estre que la divine infinité de sa bonté. Toutefois, parce que, selon nostre apprehension ordinaire, l'honneur est estimé l'un des plus grands effectz de nostre bienveillance envers les autres, et que par iceluy non seulement nous ne presupposons point d'indigence en ceux que nous honorons, mais plustost nous protestons qu'ilz abondent en excellence, partant nous employons cette sorte de bienveillance envers Dieu ; qui non seulement l'aggre, mais la requiert comme conforme a nostre condition, et si propre pour tesmoigner l'amour respectueux que nous luy devons, que mesme il nous a ordonné²⁶⁴ de luy rendre et rapporter *tout honneur et gloire*.

Ainsy donq, l'ame qui a pris une grande complaysance en l'infinie perfection de Dieu, voyant qu'elle ne peut luy souhaiter aucun aggrandissement de bonté, parce qu'il en a infiniment plus qu'elle ne peut desirer ni mesme penser, elle desire au moins que son nom soit beni, exalté, loüé, honoré et adoré de plus en plus. Et commençant par son propre coeur, elle ne cesse point de le provoquer a ce saint exercice, et comme une avette sacree elle va voletant ça et la sur les fleurs des oeuvres et excellences divines, recueillant d'icelles une douce variété de complaysances, desquelles elle fait naistre et compose le miel celeste de benedictions, louanges et confessions honorables, par lesquelles, autant qu'elle peut, elle magnifie et glorifie le nom de son Bienaymé, a l'imitation du grand Psalmiste, qui ayant environné et comme parcouru en esprit les merveilles de la divine

²⁶⁴ - 1 Co 10,31 ; 1 Tm 1,17 ; Ap 4,11

Bonté, immoloit sur l'autel de son coeur l'hostie mystique des esclans de sa voix, par cantiques et psalmes d'admiration et benediction:

*Mon coeur volant ça et la
Des ayles de sa pensee,
Ravi d'admiration,
D'une voix haute eslancee,
Un Sacrifice immola
Sur la harpe bien sonnee,
Chantant benediction
Au Seigneur Dieu de Syon.* ²⁶⁵

Mais ce desir de louer Dieu que la sainte bienveillance excite en nos coeurs, Theotime, est insatiable ; car l'ame qui en est touchee voudroit avoir des louanges infinies pour les donner a son Bienaymé, parce qu'elle void que ses perfections sont plus qu'infinies : si que se treuvant bien esloignee de pouvoir satisfaire a son souhait, elle fait des extremes effortz d'affection pour en quelque sorte louer cette bonté toute louable, et ces effortz de bienveillance s'aggrandissent admirablement par la complaysance ; car a mesure que l'ame treuve Dieu bon, savourant de plus en plus la suavité d'iceluy et se complaisant en son infinie beauté, elle voudroit aussi relever plus hautement les louanges et benedictions qu'elle luy donne. Or, a mesure aussi que l'ame s'eschauffe a louer la douceur incomprehensible de son Dieu, elle aggrandit et dilate la complaysance qu'elle prend en icelle, et par cet aggrandissement elle s'anime de plus fort a la louange : de sorte que l'affection de complaysance et celle de la louange, par ces reciproques pousseimens et mutuelles incitations qu'elles font l'une a l'autre, s'entredonnent des grans et continuelz accroissemens.

Ainsy les rossignolz se complaisent tant en leur chant, au rapport de ²⁶⁶ Pline, ¹ que pour cette complaysance, quinze jours et quinze nuitz durant ilz ne cessent jamais de gazouiller, s'efforçans de tous-jours mieux chanter a l'envi les uns des autres ; de sorte que lhors lorsqu'ilz se desgoisent le mieux ilz y ont plus de complaysance, et cet accroissement de complaysance les porte a faire de plus grans effortz de mieux gringotter, augmentant tellement leur complaysance par leur chant et meur chant par leur complaysance que maintefois on les void mourir, et leur gosier esclatter a force de chanter : oyseaux dignes du beau nom de philomele, puisqu'ilz meurent ainsy en l'amour et pour l'amour de la melodie.

O Dieu, mon Theotime, que le coeur ardemment pressé de l'affection de louer son Dieu reçoit une douleur grandement delicieuse et une douceur grandement douloureuse, quand, apres mille effortz de louange, il se treuve si court ! Helas, il voudroit, ce pauvre rossignol, tous-jours plus hautement lancer ses accens et perfectionner sa melodie, pour mieux chanter les benedictions de son cher Bienatmé ! A mesure qu'il loue il se plait a louer, et a mesure qu'il se plait a louer il se desplait de ne pouvoir encor mieux louer ; et pour se contenter au mieux qu'il peut en cette passion, il fait toute sorte d'effortz; entre lesquelz il tombe en langueur : comme il advenoit au tres glorieux saint François,

²⁶⁵ - Ps 26,6

²⁶⁶ - Hist Nat 10,29

qui, emmi les playsirs qu'il prenoit a louer Dieu et chanter ses cantiques d'amour, jettoit une grande affluence de larmes et laissoit souvent tomber de foiblesse ce pour lhors il tenoit en main, demeurant comme un sacré philomele a coeur failli, et perdant souvent le respirer a force d'aspirer aux louanges de Celuy qu'il ne pouvoit jamais asses louer.

Mais oyés une similitude agreable sur ce sujet, tiree du nom que ce saint amoureux donnoit a ses religieux ; car il les appelloit cygales, a rayson des louanges qu'ilz rendoyent a Dieu emmi la nuit. Les cygales,²⁶⁷ Theotime, ont leur poitrine pleines de tuyaux, comme si elles estoyent des orgues naturelles ; et pour mieux chanter elles ne vivent que de la rosee, laquelle elles ne tirent pas par la bouche, car elles n'en ont point, ains la succent par une petite languette qu'elles ont au milieu de l'estomach, par laquelle elles jettent aussi, toutes, leurs sons avec tant de bruit qu'elles semblent n'estre que voix. Or, l'amant sacré est comme cela : car toutes les facultés de son ame sont autant de tuyaux qu'il a en sa poitrine, pour resonner les cantiques et louanges du Bienaymé ; sa devotion, au milieu de toutes, est la langue de son coeur, selon saint Bernard, par laquelle il reçoit la rosee des perfections divines, les succant et attirant a soy comme son aliment, par la tressainte complaysance qu'il y prend ; et par cette mesme louange de devotion, il fait toutes ses voix d'orayson, de louange, de cantiques, de psalmes, de benedictions, selon le temoignage d'une des plus insignes cygales spirituelles qui ait jamais esté ouï, laquelle chantait ainsy :

*Benis Dieu, saintement poussee,
O mon ame, et vous, mes espritz !
Que je n'aye aucune pensée
Ni force au dedans ramassée
Qui du Seigneur taise le prix.* ²⁶⁸

Car n'est ce pas comme s'il eust dit : Je suis une cygale mystique ; mon ame, mes espritz, mes pensees, et toutes les facultés qui sont ramassees au dedans de moy sont des orgues : o qu'a jamais tout cela benisse le nom et retentisse les louanges de mon Dieu !

*Ma bouche a jamais sera pleine
Du bruit de sa gloire hautaine,
Et n'aura bien qu'a le chanter.
La troupe, d'ennuis oppressee,
Humble de coeur et de pensee,
Prendra playsir a m'escouter.* ²⁶⁹

²⁶⁷ - Pline, Hist Nat 11,26

²⁶⁸ - Ps 102, 1

²⁶⁹ - Ps 33,1

CHAPITRE IX

Comme la bienveillance nous fait appeller toutes les creatures a la louange de Dieu

Le coeur atteint et pressé du desir de louer plus qu'il ne peut la divine Bonté, apres divers effortz sort maintefois de soy mesme pour convier toutes les creatures a le secourir en son dessein ; comme nous voyons avoir fait les trois enfans en la fournaise,²⁷⁰ en cet admirable Cantique de benedictions par lequel ilz excitent tout ce qui est au ciel, en la terre et sous terre a rendre graces a Dieu eternel, en le louant et benissant souverainement. Ainsy le glorieux Psalmiste,²⁷¹ tout esmeu de la passion saintement desreglee qui le portoit a louer Dieu, va sans ordre, sautant du ciel a la terre et de la terre au ciel, appellant pesle mesle les Anges, les poissons, les montz, les eaux, les dragons, les oyseaux, les serpens, le feu, la gresle, le brouillatz, assemblant par ses souhaitz toutes les creatures, affin que toutes ensemble s'accordent a magnifier pieusement leur Createur : les unes celebrant elles mesmes les divines louanges, et les autres donnant le sujet de le louer par les merveilles de leurs differentes propriétés, lesquelles manifestent la grandeur de leur Facteur. Si que ce divin Psalmiste royal ayant composé une grande quantité de Pseaumes, avec cette inscription, Loués Dieu, apres avoir discouru parmi toutes les creatures pour leur faire les saintes semonces de benir la Majesté celeste, et parcouru une grande varieté de moyens et instrumens propres a la celebration des louanges de cette eternelle Bonté, en fin, comme tombant en defaillance d'haleyne, il conclud toute sa sacrée psalmodie par cet eslan: *Tout esprit loue le Seigneur* ;²⁷² c'est a dire : Tout ce qui a vie, ne vive et ne respire que pour benir le Createur, selon l'encouragement qu'il avoit donné ailleurs :²⁷³

*Sus donc, d'une bouche animee,
Celebrons toute la renommee
De l'Eternel, a qui mieux mieux :
Nostre voix, ensemble meslee,
Bien haut sur la voute estoilee,
Elesve son nom glorieux.*

Ainsy le grand saint François chanta le Cantique du soleil et cent autres excellentes benedictions, pour invoquer les creatures a venir ayder son coeur, tout alangouri dequoy il ne pouvoit a son gré louer le cher Sauveur de son ame. Ainsy la celeste Espouse²⁷⁴ se sentant presque esvanoüie entre les violens essays qu'elle faysoit de benir et magnifier le bienaymé Roy de son coeur :

²⁷⁰ - Dn 3,51

²⁷¹ - Ps 148

²⁷² - Ps 101, ult

²⁷³ - Ps 33,3

²⁷⁴ - Ct 2,4

Hé, crioyt elle a ses compaignes, ce divin Espoux *m'a menee* par la contemplation *en ses celiers a vin*, me faysant savourer les delices incomparables des pereflections de son excellence, et je me suis tellement detrempee et saintement enivree par la complaysance que j'ay prise en cet abisme de beauté, que mon ame va languissant, blessee d'un desir amoureux mortel qui me presse de louer a jamais une si eminente bonté. Helas, venes, je vous supplie, au secours de mon pauvre coeur qui va tout maintenant definir ! soutenes le, de grace, et l'appuyes de toutes fleurs, confortes le et *l'environnes de pommes*, autrement il tombe pasmé. La complaysance tire les suavités divines dedans le coeur, lequel se remplit si ardemment qu'il en est tout eperdu ; mais l'amour de bienveillance fait sortir nostre coeur de soy mesme et le fait exhiler en vapeurs de parfums delicieux, c'est a dire en toutes sortes de saintes louanges ; et ne pouvant neanmoins en tant pousser comme il desireroit : O, dit-il, que toutes les creatures viennent contribuer les fleurs de leurs benedictions, les pommes de leurs actions de graces, de leurs honneurs et de leurs adorations, affin que de toutes pars on sente les odeurs respandues a la gloire de Celuy duquel l'infinie douceur surpasse tout honneur, et que nous ne pouvons jamais bien dignement magnifier.

C'est cette divine passion qui fait tant faire de predications, qui fait passer entre tant de hazards les Xaviers, les Berzees, les Anthoines ; cette multitude de Jesuites, de Capucins et de religieux, et autres ecclesiastiques de toutes sortes, es Indes, au Japon, en Maraignan, affin de faire connoistre, reconnoistre et adorer le nom sacré de Jésus emmi ces grans peuples. C'est cette passion sainte qui fait tant escrire de livres de pieté, tant fonder d'eglises, d'autelz, de maysons pieuses ; et en somme, qui fait veiller, travailler et mourir tant de serviteurs de Dieu entre les flammes du zele qui les consume et devore.

CHAPITRE X

Comment le desir de louer Dieu nous fait aspirer au ciel

L'ame amoureuse voyant qu'elle ne peut assouvir le desir qu'elle a de louer son Bienaymé tandis qu'elle vit entre les miseres de ce monde, et sachant que les louanges qu'on rend au Ciel a la divine Bonté se chantent d'un air incomparablement plus agreable : O Dieu, dit-elle, que les louanges respandues par ces bienheureux espritz devant le throsne de mon Roy celeste sont louables ! que leurs benedictions sont dignes d'estre benites ! o que de bonheur d'oüir cette melodie de la tressainte eternité, en laquelle, par une tres souëfve rencontre de voix dissemblables et de tons dispareilz, se font ces admirables accors esquelz toutes les parties avançant les les unes sur les autres par une suite continuelle et incomprehensible liayson de chasses, on entend de toutes pars retentir des perpetuelz alleluia ! Voix pour leur esclat comparees *aux tonnerres, aux trompettes*,²⁷⁵ au bruit des vagues de la mer agitee ; mais voix qui aussi pour leur incomparable douceur et suavité sont comparees a la melodie des harpes, delicatement et delicieusement sonnees par la main des plus excellents joueurs, et voix qui

²⁷⁵ - Ap 19,6

touts s'accordent a dire le joyeux cantique paschal : *Alleluia, loués Dieu, amen, loués Dieu.*²⁷⁶

Car sachés, Theotime, qu'une voix sort du throsne divin, qui ne cesse de crier aux heureux habitans de la glorieuse Hierusalem celeste : *Dites a Dieu louange, o vous qui estes ses serviteurs et qui mle craignes, grans et petitiz* ; a quoy toute cette multitude innombrable de Saintz, les choeurs des Anges et les choeurs des hommes assemblés, respond, chantant de toute sa force : *Alleluia, loués Dieu.*

Mais quelle est cette voix admirable, qui sortant du throsne divin annonce les alleluia aux esleuz, sinon la tressainte complaysance, laquelle estant receüe dedans l'esprit leur fait ressentir la douceur des perfections divines, en suite de laquelle naist en eux l'amoureuse bienveillance, source vive des louanges sacrees ? Ainsy, par effect, la complaysance procedant du throsne vient intimer les grandeurs de Dieu aux Bienheureux, et la bienveillance les excite a respandre reciproquement devant le throsne les parfums de louange : c'est pourquoy, par maniere de response, ilz chantent eternellement alleluia, c'est a dire loués Dieu. La complaysance vient du throsne dans le coeur, et la bienveillance va du coeur au throsne. O que ce temple est aymable, ou tout retentit en louanges ! Que de douceur a ceux qui vivent en ce sacré sejour, ou tant de philomeles et rossignolz celestes chantent avec une sainte contention d'amour les cantiques d'eternelle suavité !

Le coeur, donq, qui ne peut en ce monde ni chanter ni ouïr les louanges divines a son gré, entre en des desirs nompareilz d'estre deslvré des liens de cette vie, pour aller en l'autre ou on loue si parfaitement le Bienaymé celeste : et ces desirs s'estans ainsy emparés du coeur, se rendent quelquefois si puissans et pressans dans la poitrine des amans sacrés, que, bannissans tous autres desirs, ilz mettent en degoust toutes choses terrestres et rendent l'ame toute alangourie et malade d'amour; voire mesme cette sainte passion passe aucunement si avant, que si Dieu le permet on en meurt.

Ainsy ce glorieux et seraphique amant saint François, ayant longuement esté travaillé de cette forte affection de louer Dieu, en fin de ses dernieres annees, apres qu'il eut assurance, par une tres speciale revelation, de son salut ezternel, il ne pouvoit contenir sa joye, et s'alloit de jour en jour consumant, comme si sa vie et son ame se fust evaporee, ainsy que l'encens, sur le feu des ardens desirs qu'il avoit de voir son Maistre pour le louer incessamment ; en sorte que ces ardeurs prenant tous les jours des nouveaux accroissemens, son ame sortit de son cors par un eslan qu'elle fit vers le Ciel ; car la divine Providence voulut qu'il mourust en prononçant ces sacrees paroles : ²⁷⁷ *Hé, tires hors de cette prison mon ame, o Seigneur, affin que je benisse vostre nom; les justes m'attendent jusques a ce que vous me rendies* la tranquillité desirée. Theotime, voyés de grace cet esprit qui, comme un ceste rossignol enfermé dans la cage de son cors, dans laquelle il ne peut chanter a souhait les benedictions de son eternel amour, sçait qu'il gazouilleroit et prattiqueroit mieux son beau ramage s'il pouvoit gagner l'air, pour jouir de sa liberté et de la société des autres philomeles entre mes gayer et fleurissantes collines de la contree bienheureuse ; c'est pourquoy il exclame: Helas, o Seigneur de ma vie, hé, par vostre bonté toute douce, deslvrés-moy, pauvre que je suis, de la cage de mon cors, retirés-moy de cette petite prison, affin qu'affranchi de cet esclavage je puisse voler ou mes chers compaignons m'attendent la haut au Ciel, pour me joindre a leurs

²⁷⁶ - Ap 14,2 ; 19,1

²⁷⁷ - Ps 141, 8

choeurs et m'environner de leur joye ! la, Seigneur, alliant ma voix aux leurs, je feray avec eux une douce harmonie d'airs et d'accens delicieux, chantant, louant et benissant vostre misericorde.

Cet admirable Saint, comme un orateur qui veut finir et conclure tout ce qu'il a dit par quelque courte sentence, mit cette heureuse fin a tous ces souhaits et desirs desquelz ces dernieres paroles furent l'abbregé ; paroles auxquelles il atacha si fortement son ame, qu'il expira en les souspirant. Mon Dieu, Theotime, quelle douce et chere mort fut celle cy ! mort heureusement amoureuse, amour saintement mortel.

CHAPITRE XI

Comme nous pratiquons l'amour de bienveillance es louanges que nostre Redempteur
et sa Mere donnent a Dieu

Nous allons donq montant en ce saint exercice, de degré en degré, par les creatures que nous invitons a louer Dieu, passans des insensibles aux raysonnables et intellectuelles, et de l'Eglise militante a la triomphante, en laquelle nous nous relevons entre les Anges et les Saintz jusques a ce que, au dessus de tous, nous ayons rencontré le tressainte Vierge, laquelle d'un air incomparable loue et magnifie la Divinité, plus hautement, plus saintement et plus delicieusement que tout le reste des creatures ensemble ne sçauroit jamais faire.

Estant il y a deux ans a Milan, (fin avril 1613) ou la veneration des recentes memoires de grand Archevesque saint Charles m'avoit attiré avec quelques uns de nos ecclesiastiques, nous ouïsmes en diverses eglises plusieurs sortes de musiques ; mais en un monastere de filles, nous ouïsmes une religieuse de laquelle la voix estoit si admirablement delicieuse, qu'elle seule respandoit incomparablement plus de suavité dans nos espritz que ne fit tout le reste ensemble, qui, quoy qu'excellent, sembloit neanmoins n'estre fait que pour donner lustre et rehausser la perfection et l'esclat de cette voix unique. Ainsy, Theotime, entre tous les choeurs des hommes et tous les choeurs des Anges, on entend cette voix hautaine de la tressainte Vierge, qui, relevee au dessus de tout, rend plus de louange a Dieu que tout le reste des creatures ; aussi le Roy celeste la convie tout particulierement a chanter : *Monstre-moy ta face, dit-il, o ma Bienaymee, que ta voix sonne a mes oreilles ; car ta voix est toute douce et ta face tout belle.* ²⁷⁸

Mays ces louanges que cette *Mere d'honneur et de belle dilection*, ²⁷⁹ avec toutes les creatures ensemble, donne a la Divinité, quoy qu'excellentes et admirables, sont neanmoins si infiniment inferieures au merite infini de la bonté de Dieu, qu'elles n'ont aucune proportion avec iceluy ; et partant quoy qu'elles contentent grandement la sacree bienveillance que le coeur amant a pour son Bienaymé, si est-ce qu'elles ne l'assouvissent pas. Il passe plus avant, et invite le Sauveur de louer et glorifier son Pere eternal de toutes les benedictions que son amour filial luy peut fournir ; et lhors, Theotime, l'esprit arrive en un lieu de silence, car nous ne sçavons plus faire autre chose qu'admirer. O quel cantique du Filz pour le Pere ! O que cher Bienaymé est *beau entre tous les enfans des hommes !* o que sa voix est douce, comme procedante des levres sur lesquelles la plenitude de *la*

²⁷⁸ - Ct 2,14

²⁷⁹ - Qo 15,2 ; 24,24

grace est respandue ! ²⁸⁰Tous les autres sont parfumés, mais luy, il est le parfum mesme ; les autres sont embaumés, mais luy, il est ²⁸¹*le baume respandu*. Le Pere eternel reçoit les louanges des autres comme senteurs de fleurs particulieres, mais au sentir des benedictions que le Sauveur luy donne, il s'escrie sans doute : O voicy l'odeur des louanges de mon Filz, comme *l'odeur d'un champ plein de fleurs* que j'ai beni. ²⁸²Ouy, mon cher Theotime, toutes les benedictions que l'Eglise militante et triomphante donne a Dieu, sont benedictions angeliques et humaines, car si bien elles s'adressent au Createur, toutefois elles procedent de la creature ; mais celles du Filz, elles sont divines, car elles ne regardent pas seulement Dieu comme les autres, ains elles proviennent de Dieu, car le Redempteur est vray Dieu. Elles sont divines non seulement quant a leur fin, mais quant a leur origine, divines parce qu'elles tendent a Dieu, divines parce qu'elles procedent de Dieu. Dieu provoque l'ame et donne la grace requise pour la production des autres louanges, mais celles du Redempteur, luy qui est Dieu les produit luy mesme : c'est pourquoy elles sont infinies.

Celuy qui, le matin, ayant ouï asses longuement entre les boscages voysins un gazouillement agreable d'une grande quantité de serins, linottes, chardonneretz et autres telz menus oyseaux, entendroit en fin un maistre rossignol, qui en parfaite melodie rempliroit l'air et l'oreille de son admirable voix, sans doute qu'il prefereroit ce seul chantre bocager a toute la troupe des autres. Ainsy, apres avoir ouï toutes les louanges que tant de differentes creatures, a l'envi les unes des autres, rendent unanimememt a leur Createur, quand en fin on escoute celle du Sauveur, on y treuve une certaine infinité de merite, de valeur, de suavité, qui surmonte toute esperance et attente du coeur ; et l'ame alhors comme resveillee d'un profond sommeil et tout a coup ravie par l'extremité de la douceur de telle melodie : Hé, je l'entens ; o la voix, *la voix de mon Bienaymé !* voix reine de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres voix ne sont qu'un muet et morne silence. Voyés comme ce cher Ami s'eslance ; *le voici qu'il vient tressaillant es plus hautes montaignes, outrepassant les collines* : sa voix retentit au dessus des Seraphins et de toute creature. Il a la veüe de chevreuil, pour penetrer plus avant que nul autre en la beauté de l'object sacré qu'il veut louer ; il ayme la melodie de la gloire et louange de son Pere plus que tous, c'est pourquoy il fait des tressailllemens de louanges et benedictions au dessus de tous. Tenes, le voila, ce divin amour du Bienaymé, comme il *est derriere la paroy* de son humanité ; voyés qu'il se fait entrevoir par les playes de son cors et l'ouverture de son flanc, comme par des fenestres, et comme *par un treillis au travers duquel il nous regarde*. ²⁸³

Ouy certes, Theotime, l'amour divin assis sur le coeur du Sauveur comme sur son throsne royal, regarde par la fente de son costé percé tous les coeurs des enfans des hommes ; car ce coeur, estant le Roy des coeurs, tient tous-jours ses yeux sur les coeurs. Mais comme ceux qui regardent au travers des treillis voyent et ne sont qu'entreveus, ainsy le divin amour de ce coeur, ou plustost ce coeur du divin amour, void tous-jours clairement les nostres et les regarde des yeux de sa dilection, mais nous ne le voyons pas pourtant, seulement nous l'entrevoyons : car, o Dieu ! si nous le voyions ainsy qu'il est, nous mourrions d'amour pour luy puisque nous sommes mortelz, comme luy mesme mourut pour nous tandis qu'il estoit mortel, et comme il en mourrait encor, si maintenant il n'estoit

²⁸⁰ - Ps 44,2

²⁸¹ - Ct 1,2

²⁸² - Gn 27,27

²⁸³ - Ct 2,8

immortel. O si nous oyions ce divin coeur comme il chante d'une voix d'infinie douceur le cantique de louange a la Divinité ! quelle joye, Theotime, quelz effortz de nos coeurs pour se la,cer au Ciel affin de le tous-jours ouïr ! Il nous y semond certes, ce cher Ami de nos ames : *Sus, leve-toy*, dit-il,²⁸⁴ sors de toy mesme, prens le vol devers moy, *ma colombe, ma tres belle*, en ce celeste sejour ou toutes choses sont en joye et ne respirent que louanges et benedictions. Tout y fleurit, tout y respand de la douceur et du parfum : les tourterelles, qui sont les plus sombres de tous les oyseaux, y resonnent neanmoins leurs ramages. Viens, ma bienaymee toute chere, et pour me voir plus clairement, viens es mesmes fenestres par lesquelles je te regarde, viens considerer mon coeur en la caverne de l'ouverture de mon flanc, qui fut faite lhors que mon cors, comme une mayson reduite en mesures, fut si piteusement demoli sur l'arbre de la Croix. Viens, et me monstre ta face : hé, je la voy maintenant sans que tu me la monstres ; mais alhors et je la verray et tu me la monstreras, car tu verras que je te voy. Fay que j'escoute ta voix, car je la veux allier avec la mienne ; ainsy ta face sera belle et ta voix tres agreable. O quelle suavité a nos coeurs quand nos voix, unies te meslees avec celle du Sauveur, participeront a l'infinie douceur des louanges que ce Filz bienaymé rend a son Pere eternel !

CHAPITRE XII

De la souveraine louange que Dieu se donne a soy mesme, et de l'exercice de bienveillance que nous faisons en icelle

Toutes les actions humaines de nostre Sauveur sont infinies en valeur et merite, a rayson de la Personne qui les produit, qui un mesme Dieu avec le Pere et le Saint Esprit ; mais elles ne sont pas pourtant de nature et essence infinie. Car tout ainsy qu'estans en une chambre nous ne recevons pas la lumiere selon la grandeur de la clarté du soleil qui la respand, mays selon la grandeur de la fenestre par laquelle il la communique, de mesme les actions humaines du Sauveur ne sont pas infinies, bien qu'elles soyent d'infinie valeur, d'autant qu'encor que la Personne divine les fasse, elle ne les fait pas toutefois selon l'estendue de son infinité, mais selon la grandeur finie de son humanité par laquelle elle les fait : de sorte que comme les actions humaines de nostre doux Sauveur sont infinies en comparayson des nostres, aussi sont-elles finies en comparayson de l'essentielle infinité de la Divinité. Elles sont d'infinie valeur, estime et dignité, parce qu'elles procedent d'une personne qui est Dieu, mais elles sont d'essence et nature finie, parce que Dieu les fait selon sa nature et substance humaine, qui est finie. La louange donq qui part du Sauveur entant qu'il est homme, n'estant pas du tout infinie, elle ne peut correspondre de toutes pars a la grandeur infinie de la Divinité a laquelle elle est destinee : c'est pourquoy, apres le premier ravissement d'admiration qui nous saisit quand nous avons rencontré une louange si glorieuse comme est celle que le Sauveur donne a son Pere, nous ne laissons pas de reconnoistre que la divinité est encor infiniment plus louable qu'elle ne peut estre louee, ni par toutes les creatures ni par l'humanité mesme du Filz eternel.

Si quelqu'un louoit le soleil a cause de sa lumiere, plus il s'esleveroit vers iceluy pour le louer plus il le trouveroit louable, parce qu'il y verroit tous-jours plus de splendeur. Que si c'est cette beauté

²⁸⁴ - Ct 2,10

de la lumiere qui provoque les aloüettes a chanter, comme il est fort probable, ce n'est pas merveille si elles chantent plus clairement a mesure qu'elles volent plus hautement, s'esleant esgalement en chant et en vol, jusques a tant que ne pouvant presque plus chanter elles commencent a descendre de ton et de cors, rabbaissant petit a petit leur vol comme leur voix. Ainsy, Mon Theotime, a mesure que nous montons par bienveillance vers la Divinité, pour entonner et ouïr ses louanges, nous voyons qu'il est tous-jours au dessus de toute louange, et finalement nous connoissons qu'il ne peut estre loué selon qu'il merite sinon par luy mesme, qui seul peut dignement esgaler sa souveraine bonté par une souveraine louange.

Alhors nous exclamons: " Gloire soit au Pere, et au Filz, et au Saint Esprit ;" et affin qu'on sçache que ce c'est pas la gloire des louanges creés que nous souhaitons a Dieu par cet eslan, ains la gloire essentielle et eternelle qu'il a en luy mesme, par luy mesme, de luy mesme, et qui est luy mesme, nous ajoutons: "Ainsy qu'il l'avoit au commencement, et maintenant et tous-jours, et es siecles des siecles, Amen ;" comme si nous disions par souhait: Qu'a jamais Dieu soit glorifié de *la gloire qu'il avoit avant toute creature*,²⁸⁵ en son infinie eternité et eternelle infinité. Pour cela nous ajoutons ce verset de gloire a chaque Psalme et cantique, selon la coustume ancienne de l'Eglise orientale, que le grand saint Hierosme supplia saint Damase, Pape, de vouloir establir de deça en Occident, pour protester que toutes les louanges humaines et angeliques sont trop basses pour dignement louer la divine Bonté, et qu'affin qu'elle soit dignement louee, il faut qu'elle soit sa gloire, sa louange et sa benediction elle mesme.

O Dieu, quelle complaysance, quelle joye a l'ame qui ayme, de voir son desir assouvi, puisque son Bienaymé se loue, benit et magnifie infiniment soy mesme ! Mays en cette complaysance naist derechef un nouveau desir de louer, car le coeur voudroit louer cette si digne louange que Dieu se donne a soy mesme, l'en remerciant profondement et rappelant derechef toutes choses a son secours pour venir avec luy glorifier la gloire de Dieu, benir sa benediction infinie et louer sa louange eternelle : si que, par ce retour et repetition de louange sur louange, il s'engage, entre la complaysance et la bienveillance, en un tres heureux labyrinthe d'amour, tout abismé en cette immense douceur, louant souverainement la Divinité dequoy elle ne peut estre asses louee que par elle mesme. Et bien que, au commencement, l'amour amoureuse aut eu quelquesorte de desir de pouvoir asses louer son Dieu, si est-ce que revenant a soy elle propose qu'elle ne voudroit pas le pouvoir asses louer, ains demeure en une tres humble complaysance, de voir que la divine Bonté est si tres infiniment louable qu'elle ne peut estre suffisamment louee que pas sa propre infinité.

En cet endroit, le coeur ravi en admiration chante le cantique du silence sacré:²⁸⁶

A vostre divine excellence,

On dedie dans Sion

L'hymne d'admiration,

*Qui ne se chante qu'en silence.*²⁸⁶

Car ainsy les Seraphins d'Isaïe,²⁸⁷ adorans Dieu et le louans, voylent *leurs faces et leurs pieds*, pour confesser qu'ilz n'ont nulle suffisance de le bien considerer ni de le bien servir ; car les pieds sur lesquelz on va representent le service : mais pourtant ilz volent de deux ayles, par le continuel

²⁸⁵ - Jn 17,5 ; Col 1,15

²⁸⁶ -Ps 64,1

²⁸⁷ - Is 6,2

mouvement de la complaisance et de la bienveillance, et leur amour prend son repos en cette douce quietude.

Le coeur de l'homme n'est jamais tant inquieté que quand on empesche le mouvement par lequel il s'estend et resserre continuellement, et jamais si tranquille que quand il a ses mouvements libres ;e sorte que sa tranquillité est en son mouvement. Or c'en est de mesme de l'amour des Seraphins et de tous les hommes seraphiques ; car il a son repos en son continuel mouvement de complaisance, par lequel il tire Dieu en soy comme se resserrant, et de bienveillance, par lequel il s'estend et jette tout en Dieu. Cet amour, donq, voudroit bien voir les merveilles de l'infinie bonté de Dieu, mays il replie les ayles de ce desir sur son visage, confessant qu'il n'en peut reussir ; il voudroit aussi rendre quelque digne service, mays il replie le desir sur ses pieds, advoüant qu'il n'en a pas le pouvoir ; il ne luy reste que les deux ayles de complaisance et bienveillance, avec lesquelles il vole et s'eslance en Dieu.

FIN DU CINQUIESME LIVRE

LIVRE SIXIESME

DES EXERCICES DU SAINT AMOUR EN L'ORAYSON

CHAPITRE PREMIER

DESCRIPTION DE LA THEOLOGIE MYSTIQUE QUI N'EST AUTRE CHOSE QUE L'ORAYSON

Nous avons deux principaux exercices de nostre amour envers Dieu; l'un affectif, et l'autre effectif, ou, comme dit saint Bernard, actif. Par celuy la nous affectionnons Dieu et ce qu'il affectionne, par celuy ci nous servons Dieu et faisons ce qu'il nous ordonne ; celuy la nous joint a la bonté de Dieu, celuy ci nous fait executer sa volonté. L'un nous remplit de complaisance, de bienveillance, d'eslans, de souhaitz, de sous-pirs et d'ardeurs spirituelles, nous faisant pratiquer les sacrees infusions et meslanges de nostre esprit avec celuy de Dieu ; l'autre respand en nous la solide resolution, la fermeté de courage et l'inviolable obeissance requise pour effectuer les ordonnances de la volonté de Dieu, et pour souffrir, aggreer, approuver et embrasser tout ce qui provient de son bon playsir. L'un nous fait plaire en Dieu, l'autre nous fait plaire a Dieu ; par l'un nous concevons, par l'autre nous produisons; par l'un nous mettons Dieu sur nostre *coeur*,

comme un estendart d'amour auquel toutes nos affections se rangent ; par l'autre nous le mettons sur nostre *bras* ²⁸⁸, comme une espee de dilection par laquelle nous faisons tous les exploits des vertus.

Or, le premier exercice consiste principalement en l'orayson, en laquelle se passent tant de divers mouvements interieurs qu'il est impossible de les exprimer tous; non seulement a cause de leur quantité , mais aussi a rayson de leur nature et qualité, laquelle estant spirituelle ne peut estre que grandement desliee et presque imperceptible a nos entendemens. Les chiens les plus sages et les mieux dressés tombent souvent en defect, perdans la piste et le sentiment, pour la varieté des ruses dont les cerfs usent, faisant les horvaris, donnans le change et prattiquans mille malices pour s'eschapper devant la meute : et nous perdons souvent de veüe et de connaissance notre propre coeur, en l'infinie diversité des mouvemens par lesquelz il se tourne en tant de façons et avec une si grande promptitude qu'on ne peut discerner ses erres.

Dieu seul est celuy qui, par son infinie science, void, sonde et penetre tous les tours et contours de nos espritz ; il entend nos *pensees de loin*, il treuve nos sentiers, fauilans et destours; sa science en est admirable, elle prevaut au dessus de notre capacité et ²⁸⁹ nous n'y pouvons atteindre . Certes, si nos espritz vouloyent faire retour sur eux mesmes par les reflechissemens et replis de leurs actions, ils entreroient en des labyrinthes esquelz ilz perdroyent sans doute l'issue ; et ce seroit une attention insupportable de penser quelles sont nos pensees, considerer nos considerations, voir toutes nos veües spirituelles, discerner que nous discernons, nous resouvenir que nous nous resouvenons : ce seroyent des entortillemens que nous ne pourrions desfaire. Ce traité est donques difficile, sur tout a qui n'est pas homme de grande orayson.

Nous ne prenons pas ici le mot d'orayson pour la seule priere ou "demande de quelque bien, respandue devant Dieu par les fideles," comme saint Basile la nomme; mays comme saint Bonaventure, quand il dit que l'orayson, a parler generalement, comprend tous les actes de contemplation, ou comme saint Gregoire Nissene , quand il enseignoit que " l'orayson est un entretien et conversation de l'ame avec Dieu ;" ou bien comme saint Chrysostome , quand il assure que " l'orayson est un devis avec la divine Majesté ;" ou en fin comme saint Augustin * et saint Damascene quand ilz disent que l'orayson est " une montee ou esievement de l'esprit en Dieu." Que si l'orayson est un colloque, un " devis " ou une " conversation " de l'ame avec Dieu, par icelle donq nous parlons a Dieu et Dieu reciproquement parle a nous, nous aspirons a luy et respirons en luy, et mutuellement il inspire en nous et respire sur nous.

Mays dequoy devisons-nous en l'orayson? quel est le sujet de nostre entretien? Theotime, on n'y parle que de Dieu; car, de qui pourroit deviser et s'entretenir l'amour que du bienaymé? Et pour cela, l'orayson et la theologie mystique ne sont qu'une mesme chose. Elle s'appelle theologie, parce que, comme la theologie speculative a Dieu pour son object, celle ci aussi ne parle que de Dieu, mays avec trois differences : car, 1. celle la traite de Dieu entant qu'il est Dieu, et celle cy en parle entant qu'il est souverainement aymable; c'est a dire, celle la regarde la divinité de la suprerne Bonté, et celle ci la supreme bonté de la Divinité.2. La speculative traite de Dieu avec les hommes et entre les hommes; la mystique parle de Dieu avec Dieu eten Dieu mesme. 3.La speculative tend a la connoissance de Dieu, et la mystique a l'amour de Dieu ; de sorte que celle la rend ses escholiers sçavants, doctes et theologiens, mays celle ci rend les siens ardens, affectionnés, amateurs de Dieu, et Philothees ou Theophiles.

Or elle s'appelle mystique parce que la conversation y est toute secrette, et ne se dit rien en icelle entre Dieu et l'ame que de coeur a coeur, par une communication incommunicable a tout autre qu'a ceux qui la font. Le langage des amans est si particulier que nul ne l'entend qu'eux mesmes :*Je dors*, disoit l'amante sacree ²⁹⁰, *et mon coeur veille*; et voyla que *mon Bienaymé* me parle. Qui eut peu deviner que cette Espouse

²⁸⁸ - Ct 8,6

²⁸⁹ - Ps 138,3

²⁹⁰ - Ct V,2

estant endormie eut néanmoins devisé avec son Espoux? Mays ou l'amour regne, on n'a point besoin du bruit des paroles exterieures ni de l'usage des sens pour s'entretenir et s'entreouïr l'un l'autre. En somme, l'orayson et theologie mystique n'est autre chose qu'une conversation par laquelle l'ame s'entretient amoureusement avec Dieu de sa tres aymable bonté, pour s'unir et joindre a icelle.

L'orayson est une *manne*²⁹¹, pour l'infinité des goustz amoureux et des pretieuses suavités qu'elle donne a ceux qui en usent; mais elle est secrette, parce qu'elle tombe avant la clarté d'aucune science, en la solitude mentale, ou l'ame, traittant seule a seule avec son Dieu, *Qui est celle-ci*, peut-on dire d'elle, *qui monte par le desert, comme une nuee de parfums, de myrrhe, d'encens et de toutes les poudres du parfumeur*²⁹²? Aussi, le desir du secret l'avoit incitee de faire cette supplication a son Espoux : *Venés. mon Bienaymé, sortons aux chams, sejourbons es Villages*²⁹³. Pour cela l'amante celeste est appelée *tourterelle*²⁹⁴, oiseau qui se plait es lieux ombrageux et solitaires, esquelz elle ne se sert de son ramage que pour son unique paron, ou le flattant tandis qu'il est en vie, ou le regrettant apres sa mort. Pour cela, au Cantique, l'Espoux divin et l'Espouse celeste representent leurs amours par un continuel devis ; que si leurs amis et amies parlent parfois emmi leur entretien, ce n'est qu'a la desrobbee et de sorte qu'ilz ne troublent point le colloque. Pour cela, la bienheuree Mere Therese de Jesus treuvoit plus de prouffit, au commencement, es mysteres ou Nostre Seigneur fut plus seul, comme au jardin des Olives et lhors qu'il fut attendant la Samaritaine, car il luy estoit advis qu'estant seul il la " doit plus tost admettre aupres de luy ".

L'amour desire le secret, et quoy que les amans n'ayent rien a dire de secret ilz se playsent toutefois a le dire secretement : et c'est en partie, si je ne me trompe, parce qu'ilz ne veulent parler que pour eux mesmes, et disans quelque chose a haute voix il leur est advis que ce n'est plus pour eux seulz, partie parce qu'ilz ne disent pas les choses communes a la façon commune, ains avec des traitz particuliers et qui ressentent la speciale affection avec laquelle ilz parlent. Le langage de l'amour est commun quant aux paroles, mais quant a la maniere et prononciation il est si particulier que nul ne l'entend sinon les amans. Le nom d'ami estant dit en commun n'est pas grande chose, mais estant dit a part, en secret, a l'oreille, il veut dire merveilles ; et a mesure qu'il est dit plus secretement, sa signification en est plus aymable. O Dieu, quelle difference entre le langage de ces anciens amateurs de la Divinité, Ignace, Cyprian, Chrysostome, Augustin, Hilaire, Ephrem, Gregoire, Bernard, et celuy des theologiens moins amoureux ! Nous usons de leurs mesmes motz ; mais entre eux c'estoyent des motz pleins de chaleur et de la suavité des parfums amoureux, parmi nous ilz sont froids et sans aucune senteur.

L'amour ne parle pas seulement par la langue, mais par les yeux, par les souspirs et contenances ; ouy mesme le silence et la taciturnité luy tiennent lieu de parole. *Mon coeur vous l'a dit, o Seigneur, ma face vous a cherché ; o Seigneur, je rechercheray vostre face*²⁹⁵. *Mes yeux ont defailli, disans quand me consolerez-vous*²⁹⁶? *Exaucés ma priere, o Seigneur, et ma deprecation, escoutés de vos oreilles mes larmes*²⁹⁷. *Que la prunelle de ton oeil ne se taise point*, disoit le *coeur* desolé des habitans de Hierusalem a leur

²⁹¹ - Ap 2, 17

²⁹² - Ct 3,6

²⁹³ - Ct 7,11

²⁹⁴ - Ps 83, 3; Ct 2, 12 et 14; Ct 6,8

²⁹⁵ - Ps 26, 8

²⁹⁶ - Ps 118, 82

²⁹⁷ - Ps 38, 13

propre ville ²⁹⁸. Voyes-vous, Theotime, que le silence des amans affligés parle de la *prunelle* des yeux et par les *larmes*? Certes, en la theologie mistique c'est le principal exercice de parler a Dieu et d'ouïr parler Dieu au fond du coeur; et parce que ce devis se fait par des tres secretes aspirations et inspirations, nous l'appellons colloque de silence les yeux parlent aux yeux et le coeur au coeur, et nul n'entend ce qui se dit que les amans sacrés qui parlent.

CHAPITRE II

DE LA MEDITATION, PREMIER DEGRE DE L'ORAYSON OU THEOLOGIE MYSTIQUE

Ce mot est grandement en usage dans les Saintes Escritures, et ne veut dire autre chose qu'une attentive et reiteree pensee, propre a produire des affections ou bonnes ou mauvaises. Au premier Psalme ²⁹⁹, *l'homme est dit bienheureux, qui a sa volonté en la loy du Seigneur, et qui meditera en la loy d'iceluy jour et nuit*; mais au second Psalme ³⁰⁰ *Pour quoy ont fremi les nations, et les peuples pour quoy ont-ilz medité choses vaines?* La meditation, donques, se fait pour le bien et pour le mal toutefois, d'autant qu'en l'Escriture Sainte le mot de meditation est employé ordinairement pour l'attention que l'on a aux choses divines, afin de s'exciter a les aymer, il a esté, par maniere de dire, canonisé du commun consentement des theologiens, aussi bien que le nom d'ange et de zele, comme au contraire, celuy de dol et de demon a esté diffamé; si que maintenant, quand on nomme la meditation, on entend parler de celle qui est sainte, et par laquelle on commence la theologie mystique.

Or toute meditation est une pensee, mais toute pensee n'est pas meditation. Maintefois nous avons des pensees auxquelles nostre esprit s'attache sans dessein ni pretention quelcomque, par maniere de simple amusement, ainsy que nous voyons les mouches communes voler ça et la sur les fleurs sans en tirer chose aucune; et cette espece de pensee, pour attentive qu'elle soit, ne peut porter le nom de meditation, ains doit estre simplement appelee pensee. Quelquefois nous pensons attentivement a quelque chose pour apprendre ses causes, ses effectz, ses qualitez; et cette pensee s'appelle estude, en laquelle l'esprit fait comme les hanetons qui voletent sur les fleurs et les feuilles indistinctement pour les manger et s'en nourrir. Mays quand nous pensons aux choses divines, non pour apprendre mais pour nous affectionner a elles, cela s'appelle mediter, et cet exercice, meditation, auquel nostre esprit, non comme une mouche, par simple amusement, ni comme un haneton, pour manger et se remplir, mais comme une sacree avette, va ça et la sur les fleurs des saintz mysteres pour en extraire le miel du divin amour.

Ainsy, plusieurs sont tous-jours songears, et attachés a certaines pensees inutiles sans sçavoir presque a quoy ilz pensent, et, ce qui est admirable, ilz n'y sont attentifs que par inadvertance et voudroyent ne point avoir telles cogitations; tesmoin celuy qui disoit *Mes pensees se sont dissipees, tourmentant mon coeur.* ³⁰¹ Plusieurs aussi estudient, et par une occupation tres laborieuse se remplissent de vanité, ne pouvans resister a la curiosité; mais il y en a peu qui s'em ployent a mediter, pour eschauffer leur coeur au saint amour

²⁹⁸ - Lm 2,18

²⁹⁹ - Ps 1,1-2

³⁰⁰ - Ps 2,1

³⁰¹ - Jb 17,11

celeste. En somme, la pensee et l'estude se font de toutes sortes de choses mays la meditation, ainsy que nous en parlons maintenant, ne regarde que les objetz la consideration desquelz nous peut rendre bons et devotz : si que la meditation n'est autre chose qu'une pensee attentive, reiteree ou entretenue volontairement en l'esprit, affin d'exciter la volonte a des saintes et salutaires affections et resolutions.

La sainte Parole explique, certes, admirablement en quoy consiste la sainte meditation, par une excellente similitude. Ezechias voulant exprimer en son Cantique l'attentive consideration qu'il fait de son mal : Je crieray, dit il, comme *un poussin d'arondelle et mediteray comme une colombe* ³⁰². Car, mon cher Theotime, si jamais vous y aves pris garde, les petitz des arondelles ouvrent grandement leur bec quand ilz font leur piallement; et au contraire les colombes, entre tous les oyseaux, font leur grommelement a bec clos et enfermé, roulant leur voix dans leur gosier et poitrine, sans que rien en sorte que par maniere de retentissement et resonnement et ce petit grommelement leur sert egalement pour exprimer leurs douleurs comme pour declarer leurs amours. Ezechias donq, pour monstrier qu'emmi son ennuy il faysoit plusieurs oraysons vocales Je *crieray*, dit il, comme *le poussin de l'arondelle*, ouvrant ma bouche pour pousser devant Dieu plusieurs voix lamentables; et pour tesmoigner d'autre part qu'il ernploioit aussi la sainte orayson mentale : Je *mediteray*, adjouste il, comme *la colombe*, roulant et contournant mes pensees dedans mon coeur par une attentive consideration, afin de m'exciter a benir et louer la souveraine misericorde de mon Dieu, qui m'a retiré des portes *de la mort*, ayant compassion de ma misere. Ainsy dit Isale ³⁰³ Nous *rugirons ou bruyrons comme des ours, et gemirons, meditans comme colombes*; le bruit des ours se rapportant aux exclamations par lesquelles on s'escrie en l'orayson vocale, et le gemissement des colombes a la sainte meditation.

Mays affin qu'on sache que les colombes ne font pas leur grunement seulement es occasions de tristesse, ains encor en celles de l'amour et de la joye, l'Espoux sacré, descrivint le printems naturel pour exprimer les graces du printems spirituel, La *voix*, dit-il, *de la tourterelle a esté ouy  en nostre terre*; ³⁰⁴ *parce qu'au printems la tourterelle commence a s'eschauffer d'amour, ce qu'elle tesmoigne par son ramage qu'elle respand plus frequemment. Et tost apres Ma colombe, monstre moy ta face, que ta voix resonne a mes oreilles, car ta voix est douce et ta face tres bien seante et gracieuse*; il veut dire, Theotime, que l'ame devote luy est tres agreable quand elle se presente devant luy et qu'elle medite pour s'eschauffer au saint amour spirituel, ainsy que font les colombes pour s'exciter, et leurs parons, a leurs amours naturelz. Ainsy celuy qui avoit dit : Je *mediteray comme la colombe*, exprimant sa conception d'une autre sorte: Je *repenseray*, dit il, *devant vous, o mon Dieu, toutes mes annees en l'amertume de mon ame* ; ³⁰⁵ car mediter et repenser pour exciter les affections, n'est qu'une mesme chose. Dont Moyse advertissant le peuple de repenser les faveurs receues de Dieu, il adjouste cette rayson : Affin dit il, ³⁰⁶ *que tu observes ses commandemens, et que tu chemines en ses voyes, et que tu le craignes*; et Nostre Seigneur mesme fait ce commandement a Josué : ³⁰⁷ *Tu mediteras au livre de la Loy jour et nuit, affin que tu gardes et faces ce qui est escrit en iceluy*. Ce qu'en l'un des passages est exprimé par le mot de mediter, est declairé en l'autre par celuy de repenser; et pour monstrier que la pensee reiteree et la meditation tend a nous esmouvoir aux

³⁰² Is 38,14

³⁰³ Is 19, 10-11

³⁰⁴ Ct 2,12-14

³⁰⁵ Is 38,15

³⁰⁶ Dt 8,6

³⁰⁷ Jos 1,8

affections, resolutions et actions, il est dit en l'un et l'autre passage, qu'il faut repenser et mediter en la loy pour l'observer et pratiquer. En ce sens l'Apostre nous exhorte en cette sorte ³⁰⁸ *Repenses a Celuy qui a receu une telle contradiction des pecheurs, affin que vous ne vous lassies, manquans de courage*; quand il dit repenses, c'est autant comme s'il disoit, medités. Mays pourquoy veut il que nous meditions la sainte Passion? Non certes affin que nous devenions sçavans, mais affin que nous devenions patiens et courageux au chemin du Ciel. *O comme j'ay cheri vostre loy, mon Seigneur ! dit David*, ³⁰⁹ *c'est tout le jour ma meditation*; il medite en la loy parce qu'il la cherit, et il la cherit parce qu'il la medite.

La meditation n'est autre chose que le ruminement mystique,³¹⁰ requis pour n'estre point immonde, auquel une des devotes bergeres qui suivoyent la sacree Sulamite nous invite; car elle assure que la sainte doctrine est comme *un vin pretieux*, digne non seulement d'estre beue par les pasteurs et docteurs, mais d'estre soigneusement savoree, et par maniere de dire, maschee et ruminée : *Ton gosier, dit elle*, ³¹¹ *dans lequel se forment les paroles saintes, est un vin tres bon, digne de mon Bienaymé pour estre beu, et de ses levres et de ses dents pour estre ruminé*. Ainsy le bienheureux Isaac, ³¹² comme un aigneau net et pur, sortoit *devers le soir aux chams*, pour se retirer, conferer et exercer son esprit avec Dieu, c'est a dire prier et mediter.

L'avette va voletant ça et la, au printems, sur les fleurs, non a l'aventure mais a dessein, non pour se recreer seulement a voir la gaye diapreure du paisage, mais pour chercher le miel ; lequel ayant treuvé elle le succe et s'en charge, puis, le portant dans sa ruche, elle l'accommode artistement , en separant la cire et d'icelle faisant le bernal, dans lequel elle reserve le miel pour l'hyver suivant. Or telle est l'ame devote en la meditation : elle va de mystere en mystere, non point a la volee ni pour se consoler seulement a voir l'admirable beauté de ces divins objectz, mays destination et a dessein pour trouver des motifs d'amour ou de quelque celeste affection ; et les ayans treuvés elle les tire a soy, elle les savoure, elle s'en charge, et les ayans reduitz et colloqués dedans son coeur, elle met a part ce qu'elle void plus propre pour son avancement, faisant en fin des resolutions convenables pour le tems de la tentation. Ainsy la celeste amante, comme une abeille mystique, va voletant, au Cantique des Cantiques,³¹³ tantost sur les yeux, tantost sur les levres, sur les joües, sur la cheveleure de son Bienaymé, pour en tirer la suavité de mille passions amoureuses, remarquant par le menu tout ce qu'elle treuve de rare pour cela de sorte que toute ardente de la sacree dilection, elle parle avec luy, elle l'interroge, elle l'escoute, elle sospire, elle aspire, elle l'admire ; comme luy, de son costé, la comble de contentemens, l'inspirant, luy touchant et ouvrant le coeur, puis respendant en iceluy des clartés, des lumieres et des douceurs sans fin, mais d'une façon si secrette, que l'on peut bien parler de cette sainte conversation de l'ame avec Dieu comme le sacré Texte ³¹⁴ dit de celle de Dieu avec Moyses: que Moyses estant seul sur *le coupeau de la montaigne, il parloit a Dieu et Dieu luy respondoit*.

³⁰⁸ He 12,3

³⁰⁹ Ps 118,97

³¹⁰ Lv 11,3-8 ; Dt 14,3-6

³¹¹ Ct 7,9

³¹² Gn 24,63

³¹³ Ct 5,11

³¹⁴ Ex 19,19-20; 23,11

CHAPITRE III

DESCRIPTION DE LA CONTEMPLATION ET DE LA PREMIERE DIFFERENCE QU'IL Y A ENTRE
ICELLE ET LA MEDITATION

Theotime, la contemplation n'est autre chose qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines; ce que vous entendres aysement par la comparayson de la meditation avec elle. Les petitz mouschons des abeilles s'appellent nymphes ou schadons jusques a ce qu'ilz fassent le miel, et lhors on les appelle avettes ou abeilles : de mesme, l'orayson s'appelle meditation jusques a ce qu'elle ayt produit le miel de la devotion ; apres cela elle se convertit en contemplation. Car, comme les avettes parcourent le paysage de leur contree pour picorer ça et la et recueillir le miel, lequel ayant amassé elles travaillent sur iceluy pour le playsir qu'elles prennent en sa douceur, ainsy nous meditons pour recueillir l'amour de Dieu, mays l'ayant recueilli nous contemplons Dieu et sommes attentifs a sa bonté pour la suavité que l'amour nous y fait trouver. Le desir d'obtenir l'amour divin nous fait mediter, mais l'amour obtenu nous fait contempler; car l'amour nous fait trouver une suavité si agreable en la chose aymee, que nous ne pouvons assouvir nos espritz de la voir et considerer.

Voyés la reyne *de Saba*³¹⁵, Theotime, comme *considerant par le menu la sagesse de Salomon* en ses responces, en la beauté de sa mayson, en la magnificence de sa *table, es logis de ses serviteurs*, en l'ordre que tous ceux de sa cour tenoyent pour l'exercice de leurs charges, ett leurs vestemens et maintiens, en la multitude des holocaustes *qu'ilz offroyent en la mayson du Seigneur*, elle demeura toute esprise d'un ardent amour qui convertit sa meditation en contemplation, par laquelle estant toute ravie hors de soy mesme, elle dit plusieurs paroles d'extreme contentement. La veüe de tant de merveilles engendra dans son coeur un extreme amour, et cet amour produisit un nouveau desir de voir tous-jours plus et jouir de la presence de celuy auquel elle les avoit veües, dont elle s' escrie : Hé, que bienheureux *sont les serviteurs qui sont tous-jours autour de vous et oyent vostre sapience* ! Ainsy nous commençons quelquefois a manger pour exciter nostre appetit, mays l'appetit estant resveillé nous poursuivons a manger pour contenter l'appetit : et nous considerons au commencement la bonté de Dieu pour exciter nostre volonté a l'aymer, mays l'amour estant formé dans nos coeurs, nous considerons cette mesme bonté pour contenter nostre amour, qui ne se peut assouvir de tous-jours voir ce qu'il ayme. Et en somme, la meditation est mere de l'amour, mais la contemplation est sa fille : c'est pourquoy j'ay dit que la contemplation estoit une attention amoureuse, car l'on appelle les enfans du nom de leurs peres, et non pas les peres du nom de leurs enfans.

Il est vray, Theotime, que comme l'ancien Joseph fut la couronne et la gloire de son pere,luy donna un grand accroissement d'honneurs et de contentemens et le fit rajeunir en sa viellesse, ainsy la

³¹⁵- 3 R 10, 4-8

contemplation couronne son pere, qui est l'amour, le perfectionne et luy donne le comble d'excellence; car l'amour ayant excité en nous l'attention contemplative, cette attention fait naistre reciproquement un plus grand et fervent amour, lequel en fin est couronné de perfections hors qu'il jouit de ce qu'il ayme. L'amour nous fait plaie en la veüe de nostre Bienaymé, et la veüe du Bienaymé nous fait plaie en son divin amour en sorte que par ce mutuel mouvement de l'amour a la veüe et de la veüe a l'amour, comme l'amour rend plus belle la beauté de la chose aymee, aussi la veüe d'icelle rend l'amour plus amoureux et delectable. L'amour, par une imperceptible faculté, fait paroistre la beauté que l'on ayme, plus belle, et la veüe pareillement affine l'amour pour luy faire treuver la beauté plus aymable; l'amour presse les yeux de regarder tous-jours plus attentivement la beauté bienaymee, et la veüe force le coeur de l'aymer tousjours plus ardemment.

CHAPITRE IV

QU'EN CE MONDE L'AMOUR PREND SA NAISSANCE MAIS NON PAS SON EXCELLENCE, DE LA CONNOISSANCE DE DIEU

Mais qui a plus de force, je vous prie, ou l'amour pour faire regarder le Bienaymé ou la veüe pour le faire aymer? Theotime, la connoissance est requise a la production de l'amour, car jamais nous ne sçaurions aymer ce que nous ne connoissons pas; et a mesure que la connoissance attentive du bien s'augmente, l'amour aussi prend davantage de croissance, pourveu qu'il n'y ayt rien qui empesehe son mouvement. Mays neanmoins, il arrive maintefois que la connoissance ayant produit l'amour sacré, l'amour ne s'arrestant pas dans les bornes de la connoissance qui est en l'entendement, passe outre et s'avance bien fort au dela d'icelle si que, en cette vie mortelle, nous pouvons avoir plus d'amour que de connoissance de Dieu; dont le grand saint Thomas assure que souvent " les plus simples et les femmes abondent en devotion, " et sont ordinairement plus capables de l'amour divin que les habiles gens et sçavans.

Le fameux abbé de Saint André de Verceil, maistre de saint Anthoine de Padoüe, en ses Commentaires sur saint Denys, repete plusieurs fois que " l'amour penetre ou la science exterieure ne sçauroit atteindre " et dit que " plusieurs Evesques ont jadis penetré le mistere de la Trinité, quoy qu'ilz ne fussent pas doctes;" admirant sur ce propos son disciple saint Anthoine de Padoüe " qui, sans science mondayne, avoit une si profonde theologie mystique, que comme un autre saint Jean Baptiste on le pouvoit nommer une lampe *luisante et ardente*.³¹⁶ Le bienheureux frere Gilles, des premiers compagnons de saint François, dit un jour a saint Bonaventure : O que vous estes heureux, vous autres doctes, car vous sçaves maintes choses par lesquelles vous loues Dieu; mays nous autres idiotz que ferons nous? Et saint Bonaventure respondit: La grace de pouvoir aymer Dieu suffit. Mays, mon Pere, repliqua frere Gilles, un ignorant peut il autant aymer Dieu qu'un lettré? Il le peut, dit saint Bonaventure, ains je vous dis qu'une pauvre simple femme peut autant aymer Dieu qu'un docteur en theologie. Hors frere Gilles, entrant en ferveur, s'escria O pauvre et simple femme, ayme ton Sauveur, et tu pourras estre autant que frere Bonaventure ! Et la dessus il demeura trois heures en ravissement."

³¹⁶-Jn 5,35

La volonté, certes, ne s'aperçoit pas du bien que par l'entremise de l'entendement, mais l'ayant une fois aperceue elle n'a plus besoin de l'entendement pour pratiquer l'amour, car la force du plaisir qu'elle sent ou pretend sentir de l'union a son object, l'attire puissamment a l'amour et au desir de la jouissance d'iceluy. Si que la connoissance du bien donne la naissance a l'amour, mais non pas la mesure; comme nous voyons que la connoissance d'une injure esmeut la cholere, laquelle, si elle n'est soudain estouffee, devient presque tous-jours plus grande que le sujet ne requiert les passions ne suivant pas la connoissance qui les esmeut, mais la laissant bien souvent en arriere, elles s'avancent sans mesure ni limite quelcomque devers leur object.

Or cela arrive encor plus fortement en l'amour sacré, d'autant que nostre volonté n'y est pas appliquee par une connoissance naturelle, mais par la lumiere de la foy, laquelle nous assurent de l'infinité du bien qui est en Dieu, nous donne asses de sujet de l'aymer de tout nostre pouvoir. Nous fouissons la terre pour treuver l'or et l'argent, employans une peyne presente pour un bien qui n'est encor qu'esperé, de sorte que la connoissance incertaine nous met en un travail present et reel; puis, a mesure que nous découvrons la veine de la miniere, nous en cherchons tousjours davantage et plus ardemment. Un bien petit sentiment eschauffe la meute a la queste ; ainsy, cher Theotime, une connoissance obscure, environnee de beaucoup de nuages, comme est celle de la foy, nous affectionne infiniment a l'amour de la bonté qu'elle nous fait appercevoir. O combien est il vray, selon que saint Augustin s'escroit, ³¹⁷ que " les idiotz ravissent les Cieux, " tandis que plusieurs sçavans s'abisment es enfers !

A vostre advis, Theotime, qui ayeroit plus la lumiere, ou l'aveugle né qui sçauroit tous les discours que les philosophes en font et toutes les louanges qu'ilz luy donnent, ou le laboureur qui d'une veüe bien claire sent et ressent l'aggreable splendeur du beau soleil levant ? Celuy-la en a plus de connoissance, et celuy-ci plus de jouissance; et cette jouissance produit un amour bien plus vif et animé que ne fait la simple connoissance du discours, car l'experience d'un bien nous le rend infiniment plus aymable que toutes les sciences qu'on en pourroit avoir. Nous commençons d'aymer par la connoissance que la foy nous donne de la bonté de Dieu, laquelle par apres nous savourons et goustons par l'amour, et l'amour aiguise nostre goust et nostre goust affine nostre amour. Si que, comme nous voyons entre les effortz des vens les ondes s'entrepresser et s' esiever plus haut, comme a l'envi, par le rencontre qu'elles font l'une de l'autre, ainsy le goust du bien en rehausse l'amour et l'amour en rehausse le goust, selon que la divine Sagesse a dit ³¹⁸ : *Ceux qui me goustent auront encor appetit, et ceux qui me boivent seront encor alterés.* Qui ayma plus Dieu, je vous prie, ou le theologien Ocham, que quelques uns ont nommé le plus subtil des mortelz, ou sainte Catherine de Genes, femme idiote ? Celuy la le conneut mieux par science, celle ci par experience, et l'experience de celle ci la conduisit bien avant en l'amour seraphique, tandis que celuy la, avec sa science, demeura bien esloigné de cette si excellente perfection.

Nous aymons extremement les sciences avant que nous les sçachions, dit saint Thomas "par la seule connoissance confuse et sommaire que nous en avons "et il faut dire de mesme, que la connoissance de la bonté divine applique nostre volonté a l'amour; mais despuis que la volonté est en train, son amour va de soy mesme croissant par le plaisir qu'il sent de s'unir a ce souverain bien. Avant que les petitz enfans ayent tasté le miel et le sucre, on a de la peyne a le leur faire recevoir en leurs bouches, mais apres qu'ilz ont savouré sa douceur, ilz l'ayment beaucoup plus qu'on ne voudroit et pourchassent esperdument d'en avoir tous-jours.

Il faut neanmoins advoüer que la volonté attirée par la delectation qu'elle sent en son object, est bien plus fortement portee a s'unir avec luy quand l'entendement de son costé luy en propose excellemment la

³¹⁷- Conf 8,8

³¹⁸- Qo 24,29

bonté, car elle y est alors tirée et poussée tout ensemble ; poussée par la connaissance, tirée par la délectation : si que la science n'est point de soy même contraire, ains est fort utile à la dévotion, et si elles sont jointes ensemble elles s'entr'aydent admirablement, quoy qu'il arrive fort souvent que, par nostre misère, la science empêche la naissance de la dévotion, d'autant que la science enfle³¹⁹ et enorgueillit, et l'orgueil, qui est contraire à toute vertu, est la ruine totale de la dévotion. Certes, l'éminente science des Cypriens, Augustins, Hilaires, Chrisostomes, Basiles, Grégoires, Bonaventures, Thomas, a non seulement beaucoup illustré, mais grandement affiné leur dévotion, comme réciproquement leur dévotion a non seulement rehaussé, mais extrêmement perfectionné leur science.

CHAPITRE V

SECONDE DIFFERENCE ENTRE LA MEDITATION ET LA CONTEMPLATION

La méditation considère par le menu et comme pièce à pièce les objets qui sont propres à nous esmouvoir mais la contemplation fait une vue toute simple et ramassée sur l'objet qu'elle aime, et la considération ainsi unie fait aussi un mouvement plus vif et fort. On peut regarder la beauté d'une riche couronne en deux sortes ou bien voyant tous ses fleurons et toutes les pierres précieuses dont elle est composée, l'une après l'autre; ou bien, après avoir considéré ainsi toutes les pièces particulières, regardant tout l'émail d'icelles ensemble d'une seule et simple vue. La première sorte ressemble à la méditation, en laquelle nous considérons, par exemple, les effets de la miséricorde divine, pour nous exciter à son amour ; mais la seconde est semblable à la contemplation, en laquelle nous regardons, d'un seul trait arrêté de nostre esprit, toute la variété des mêmes effets comme une seule beauté composée de toutes ces pièces qui font un seul brillant de splendeur. Nous contons en méditant, ce semble, les perfections divines que nous voyons en un mystère; mais en contemplant nous en faisons une somme totale. Les compagnes de l'Épouse sacrée³²⁰ luy avoyent demandé *quel* estoit son *Bienaimé*, et elle leur répond décrivant admirablement toutes les pièces de sa parfaite beauté *son teint est blanc et vermeil, sa teste d'or, ses cheveux comme un jetton de fleurs de palmes non encor du tout espanouies, ses yeux de colombe, ses joues comme petites tables, planches ou carreaux de jardin, ses levres comme lis, parsemées de toutes odeurs, ses mains anneées de jacinthe, ses jambes comme colonnes de marbre;* ainsi va-elle méditant cette souveraine beauté en détail, jusques à ce qu'en fin elle conclut par manière de contemplation, mettant toutes les beautés en un : *Son gosier, dit-elle, est tres suave, et luy il est tout desirable; et tel est mon Bienaimé, et il est mon cher Ami.*

La méditation est semblable à celui qui odore l'oeillet, la rose, le romarin, le thym, le jasmin, la fleur d'orange, l'un après l'autre, distinctement; mais la contemplation est pareille à celui qui odore l'eau de senteur composée de toutes ces fleurs : car celui cy en un seul sentiment reçoit toutes les odeurs unies que l'autre avoit senti divisées et séparées, et n'y a point de doute que cette unique odeur qui provient de la confusion de toutes ces senteurs, ne soit elle seule plus suave et précieuse que les senteurs desquelles elle est composée, odorées séparément l'une après l'autre. C'est pourquoy le divin Époux estime tant que sa bienaimée le regarde *d'un seul oeil*, et que sa perruque soit si bien tressée qu'elle ne semble qu'un *seul*

³¹⁹- 1 Co 8,1

³²⁰- Ct 5, 9-16

*cheveu*³²¹; car, qu'est-ce regarder l'Espoux *d'un seul oeil*, que de le voir d'une simple veüe attentive, sans multiplier les regards ? et qu'est-ce porter ses cheveux ramassés, que de ne point respandre sa pensee en varieté de considerations? O que bienheureux sont ceux qui, apres avoir discouru sur la multitude des motifs qu'ilz ont d'aymer Dieu, reduisans tous leurs regards en une seule veue et toutes leurs pensees en une seule conclusion, arrestent leur esprit en l'unité de la contemplation, a l'exemple de saint Augustin³²² ou de saint Bruno, prononçans secrettement en leur ame, par une admiration permanente, ces paroles amoureuses: O bonté, bonté! O bonté tous-jours ancienne et tous-jours nouvelle ! et a l'exemple du grand saint François , qui, planté sur ses genoux en orayson, passa toutela nuit ences paroles : O Dieu, vous estes "mon Dieu et mon tout ! " les inculquant continuellement, au récit du bienhereux frère Bernard de Quinteval, qui l'avait ouy de ses oreilles.

Voyes saint Bernard , Theotime ; il avoit medité toute la Passion piece a piece, puis de tous les principaux pointz mis ensemble il en fit un bouquet d'amoureuse douleur, et le mettant sur sa poitrine pour convertir sa meditation en contemplation, il s'escria : *Mon Bienaymé est un bouquet de myrrhe pour moy*³²³? Mays voyes encor plus devotement le Createur du monde, comme en la creation il alla premierement meditant sur la bonté de ses ouvrages, piece a piece, separement, a mesure qu'il les voyoit produitz. Il *vid*, dit l'Ecriture³²⁴, *que la lumiere estoit bonne*, que le ciel et la terre estoit une bonne chose ; puis les herbes et plantes, le soleil, la lune et les estoiles, les animaux et en somme toutes les creatures, ainsy qu'il les croit l'une apres l'autre, jusques a ce qu'en fin tout l'univers estant accompli, la divine meditation, par maniere de dire, se changea en contemplation; car, regardant toute la bonté qui estoit en son ouvrage, d'un seul trait de son oeil, il *vid*, dit Moysé³²⁵, *tout ce qu'il avoit fait, et tout estoit tres bon*. Les pieces differentes considerees separement par maniere de meditation estoient *bonnes*, mays regardees d'une seule veüe toutes ensemble, par forme de contemplation, elles furent treuvees *tres bonnes* comme plusieurs ruyseaux qui, s'unissans, font une riviere, qui porte des plus grandes charges que la multitude des mesmes ruyseaux separés n'eust sceu faire.

Après que nous avons esmeu une grande quantité de diverses affections pieuses, par la multitude des considerations dont la meditation est composee, nous assemblons en fin la vertu de toutes ces affections; lesquelles de la confusion et meslange de leurs forces font naistre une certaine quintessence d'affection, et d'affection plus active et puissante que toutes les affections desquelles elle procede, d'autant qu'encor qu'elle ne soit qu'une, elle comprend la vertu et propriété de toutes les autres, et se nomme affection contemplative.

Ainsy dit on entre les theologiens que les Anges plus eslevés en gloire ont une connoissance de Dieu et des creatures beaucoup plus simple que leurs inferieurs, et que les especes ou idees par lesquelles ilz voyent sont plus universelles ; en sorte que ce que les Anges moins parfaitz voyent par plusieurs especes et divers regards, les plus parfaitz le voyent par moins d'especes et moins de traitz de leur veüe. Et le grand saint Augustin , suivi par saint Thomas³²⁶, dit qu'au Ciel nous n'aurons pas ces grandes vicissitudes, varietés, changemens et retours de pensees et cogitations " qui vont et reviennent d'object en object et de chose a autre ; ains, qu'avec une seule pensee nous pourrons estre attentifs a la diversité de plusieurs choses " et en

³²¹ - Ct 4,9

³²² - Conf 10,27

³²³ -Ct 1,12

³²⁴ -Gn 1

³²⁵ -Gn 1

³²⁶ - Ia 12,10

recevoir la connoissance. Certes, a mesure que l'eau s'esloigne de son origine, elle se divise et dissipe ses sillons, si avec un grand soin on ne la contient ensemble : et les perfections se separent et partagent a mesure qu'elles sont esloignees de Dieu, qui est leur source; mais quand elles s'en approchent , elles s'unissent jusques a ce qu'elles soyent abismees en cette souverainement unique perfection, qui est *l'unité necessaire et la meilleure partie*, que Magdeleine choisit, *laquelle ne luy sera point ostee* ³²⁷.

CHAPITRE VI

QUE LA CONTEMPLATION SE FAIT SANS PEYNE QUI EST LA TROISIÈSME DIFFERENCE ENTRE ICELLE ET LA MEDITATION

Or la simple veüe de la contemplation se fait en l'une de ces trois façons. Quelquefois nous regardons seulement a quelqu'une des perfections de Dieu, comme, par exemple, a son infinie bonté, sans penser aux autres attributz ou vertus d'iceluy; comme un espoux arrestant simplement sa veüe sur le beau teint de son espouse, qui par ce moyen regarderoit voirement tout son visage, d'autant que le teint est respandu sur presque toutes les pieces d'iceluy, et toutefois ne seroit attentif, ni aux traitz, ni a la grace, ni aux autres parties de la beauté : car de mesme quelquefois, l'esprit regardant la bonté souveraine de la Divinité, bien qu'il voye en icelle la justice, la sagesse, la puissance, il n'est neanmoins en attention que pour la bonté, a laquelle la simple veüe de sa contemplation s'adresse.

Quelquefois aussi nous sommes attentifs a regarder en Dieu plusieurs de ses infinies perfections, mais d'une veüe simple et sans distinction ; comme celuy qui d'un trait d'oeil, passant sa veüe des la teste jusques aux pieds de son espouse richement paree, auroit attentivement tout veu en general et rien en particulier, ne sçachant bonnement dire, ni quel carquant ni quelle robbe elle portoit, ni quelle contenance elle tenoit ou quel regard elle faisoit, ains seulement que tout y estoit beau et agreable car ainsy, par la contemplation, on tire maintefois un seul trait de simple consideration sur plusieurs grandeurs et perfections divines tout ensemble ; et n'en sçaueroit-on toutefois dire chose quelcomque en particulier, sinon que tout est parfaitement bon et beau.

Et en fin, nous regardons d'autres fois, non plusieurs ni une seule des perfections divines, ains seulement quelqu'action ou quelqueoeuvre divine a laquelle nous sommes attentifs ; comme, par exemple, a l'acte de la misericorde par lequel Dieu pardonne les pechés, ou a l'acte de la creation, ou de la resurrection du Lazare, ou de la conversion de saint Paul ainsy qu'un espoux qui ne regarderoit pas les yeux, ains seulement la douceur du regard que son espouse jette sur luy, ne considereroit point sa bouche, mais la suavité des paroles qui en sortent. Et lhors, Theotime, l'ame fait une certaine saillie d'amour, non seulement sur l'action qu'elle considere, mais sur Celuy duquel elle procede *Vous estes bon, Seigneur, et en vostre bonté apprenes moy vos justifications* ³²⁸; *Vostre gosier, c'est a dire la parole qui en provient, est tres suave, et vous estes tout desirable* ³²⁹; *Helas, que vos paroles sont douces a mes entrailles, plus que le miel a ma bouche* ³³⁰! Ou bien avec saint Thomas: *Mon Seigneur et mon Dieu* ³³¹! et avec sainte Magdeleine : *Rabboni ! ha, mon Maistre* ³³²!

³²⁷-Lc 10, ult

³²⁸-Ps 118,68

³²⁹-Ct 5,16

³³⁰-Ps 118,103

Mays, en quelle des trois façons que l'on procede, la contemplation a tousjours cette excellence, qu'elle se fait avec playsir, d'autant qu'elle presuppose que l'on a treuvé Dieu et son saint amour, qu'on en jouit et qu'on s'y delecte, en disant : *J'ay treuvé Celuy que mon ame cherit, je l'ay treuvé et ne le quitteray point* ³³³. En quoy elle differe d'avec la meditation, qui se fait presque tous-jours avec peyne, travail et discours, nostre esprit allant par icelle de consideration en consideration, cherchant en divers endroitz, ou le Bienaymé de son amour, ou l'amour de son Bienaymé.

Jacob travaille en la meditation pour avoir Rachel ; mais il se res-jouit avec elle et oublie tout son travail en la contemplation³³⁴. L'Espoux divin, comme berger qu'il est, prepara un festin somptueux a la façon champestre pour son Espouse sacree, lequel il décrit en sorte que mystiquement il representoit tous les mysteres de la redemption humaine: *Je suis venu en mon jardin*, dit-il ³³⁵, *j'ay moissonné ma myrrhe avec tous mes parfums; j'ay mangé mon bornal avec mon miel, j'ay meslé mon vin avec mon lait ; mangés, mes amis, et beuvés, et vous enivres, mes treschers*. Theotime, hé ! quand fut-ce, je vous prie, que Nostre Seigneur vint *en son jardin*, sinon quand il vint es tres pures, tres humbles et tres douces entrailles de sa Mere, pleynes de toutes les plantes fleurissantes des saintes vertus? Et qu'est-ce a Nostre Seigneur de moissonner sa *myrrhe avec ses parfums*, sinon assembler souffrances a souffrances *jusques a la mort, et la mort de la croix* ³³⁶? joignant par icelles merites a merites, tresors a tresors pour enrichir ses enfans spirituelz. Et comme mangea-il son *bornal avec son miel*, sinon quand il vescu d'une vie nouvelle, reunissant son ame, plus douce que le miel, a son cors percé et navré de plus de trous qu'un bornal? Et lhors que, montant au Ciel, il prit possession de toutes les circonstances et dependances de sa divine gloire, que fit-il autre chose, sinon mesler *le vin* res-jouissant de la gloire essentielle de son ame *avec le lait* delectable de la felicité parfaite de son cors, en *une* sorte encor plus excellente qu'il n 'avoit pas fait jusques a l'heure?

Or, en tous ces divins mysteres, qui comprennent tous les autres, il y a dequoy bien manger et bien boire pour tous les chers *amis*, et dequoy s'enivrer pour les *treschers* amis les uns mangent et boivent, mais ilz mangent plus qu'ilz ne boivent et ne s'enivrent pas les autres mangent et boivent, mais ilz boivent beaucoup plus qu'ilz ne mangent, et ce sont ceux qui s'enivrent. Or manger, c'est mediter, car en meditant on masche, tournant ça et la la viande spirituelle entre les dens de la consideration, pour l'esmier, froisser et digerer, ce qui se fait avec quelque peyne; boire, c'est contempler, et cela se fait sans peyne ni resistance, avec playsir et coulamment; mais s'enivrer, c'est contempler si souvent et si ardemment, qu'on soit tout hors de soy mesme pour estre tout en Dieu. Sainte et sacree ivresse, qui, au contraire de la corporelle, nous aliene non du sens spirituel mais des sens corporelz; qui ne nous hebete ni abestit pas, ains nous angelise et, par maniere de dire, divinise ; qui nous met hors de nous, non pour nous ravalier et ranger avec les bestes, comme fait l'ivresse terrestre, mais pour nous eslever au dessus de nous et nous ranger avec les Anges, en sorte que nous vivions plus en Dieu qu'en nous mesmes, estans attentifs et occupés par amour a voir sa beauté et nous unir a sa bonté.

³³¹-Jn 20,28

³³²-Jn 20,16

³³³-Ct 3,4

³³⁴-Gn 29,18

³³⁵-Ct 5,1

³³⁶-Ph 2,8

Or, d'autant que pour parvenir a la contemplation nous avons pour l'ordinaire besoin d'ouïr la sainte parole, de faire des devis et colloques spiritueiz avec les autres, a la façon des anciens anachorettes, de lire des livres devotz, de prier, mediter, chanter des cantiques, former des bonnes pensees; pour cela la sainte contemplation estant la fin et le but auquel tous ces exercices tendent, ilz se reduisent tous a elle, et ceux qui les pratiquent sont appellés contemplatifs ; comme aussi cette sorte d'occupation est nommee vie contemplative a rayson de l'action de nostre entendement, par laquelle nous regardons la verité de la beauté et bonté divine avec une attention amoureuse, c'est a dire avec un amour qui nous rend attentifs, ou bien avec une attention qui provient de l'amour et augmente l'amour que nous avons envers l'infinie suavité de Nostre Seigneur.

CHAPITRE VII

DU RECUEILLEMENT AMOUREUX DE L'AME EN LA CONTEMPLATION

Je ne parle pas icy, Theotime, du recueillement par lequel ceux qui veulent prier se mettent en la presence de Dieu, retrans en eux memes, et retirans, par maniere de dire, leur ame dedans leur coeur pour parler a Dieu; car ce recueillement se fait par le commandement de l'amour, qui, nous provoquant a l'orayson, nous fait prendre ce moyen de la bien faire, de sorte que nous faysons nous memes ce retirement de nostre esprit. Mais le recueillement duquel j'entens de parler ne se fait pas par le commandement de l'amour, ains par l'amour mesme; c'est a dire, nous ne le faysons pas nous memes par election, d'autant qu'il n'est pas en nostre pouvoir de l'avoir quand nous voulons et ne depend pas de nostre soin, mays Dieu le fait en nous quand il luy plait, par sa tressainte grace. Celuy, dit Ia bienheureuse Mere Therese de Jesus , qui a laissé par escrit que l'orayson de recueillement se fait comme quand un herisson ou une tortue se retire au dedans de soy, l'entendoit bien ; hormis que ces bestes se retirent au dedans d'elles memes quand elles veulent, mais le recueillement ne gist pas en nostre volonté, ains il nous advient quand il plait a Dieu de nous fait cette grace.

Or il se fait ainsy. Rien n'est si naturel au bien que d'unir et attirer a soy les choses qui le peuvent sentir, comme font nos ames, lesquelles tirent tous-jours et se rendent a leur tresor, c'est adire a ce qu'elles aiment. Il arrive donq quelquefois que Nostre Seigneur respand imperceptiblement au fond du coeur une certaine douce suavité qui tesmoigne sa presence, et lhors les puissances, voire mesme les sens exterieurs de l'ame, par un certain secret consentement se retournent du costé de cette intime partie ou est le tres aymable et trescher Espoux. Car tout ainsy qu'un nouvel esseim ou jetton de mousches a miel, lhors qu'il veut fuir et changer pais, est rappellé par le son que l'on fait doucement sur des bassins, ou par l'odeur du vin emmiellé, ou bien encor par la senteur de quelques herbes odorantes, en sorte qu'il s'arreste par l'amorce de ces douceurs et entre dans la ruche qu'on luy a preparee; de mesme Nostre Seigneur, prononçant quelque secrette parole de son amour, ou respandant l'odeur du vin de sa dilection plus delicieuse que le miel, ou bien evaporant *les parfums de ses vestemens*³³⁷, c'est a dire quelques sentimens de ses consolations celestes en nos coeurs, et par ce moyen leur faysant sentir sa tres aymable presence, il retire a soy toutes les facultés de nostre ame, lesquelles se ramassent autour de luy et s'arrestent en luy comme en leur object tres desirable. Et comme qui mettroit un morceau d'aymant entre plusieurs eguilles, verroit que soudain toutes leurs pointes se retourneroyent du costé de leur aymant bien aymé et se viendroyent attacher a luy, aussi lhors que Nostre Seigneur fait sentir au milieu de nostre ame sa tres delicieuse presence, toutes nos facultés retournent leurs pointes de ce costé la, pour se venir joindre a cette incomparable douceur.

³³⁷ - Ct 4,11

O Dieu, dit l'ame alors, a l'imitation de saint Augustin ³³⁸, ou vous allois-je cherchant, Beauté tres infinie ! " Je vous cherchois dehors, et vous esties au milieu de mon coeur." Toutes les affections de Magdeleyne et toutes ses pensees estoyent espanchees autour du sepulchre de son Sauveur qu'elle alloit questant ça et la ; et bien qu'elle l'eust treuvé et qu'il parlast a elle, elle ne laisse pas de les laisser esparses, parce qu'elle ne s'appercevoit pas de sa presence; mais soudain qu'il l'eut appelée par son nom, la voyla qu'elle se ramasse et s'attache toute a ses pieds³³⁹ : une seule parole la met en recueillement.

Imaginés vous, Theotime, la tressainte Vierge Nostre Dame hors qu'elle eut concu le Filz de Dieu, son unique amour. L'ame de cette Mere bienaymee se ramassa toute, sans doute, autour de cet Enfant bienaymé, et parce que ce divin Ami estoit emmi ses entrailles sacrees, toutes les facultés de son ame se retirerent en elle mesme, comme saintes avettes dedans la ruche en laquelle estoit leur miel; et a mesure que la divine grandeur s'estoit, par maniere de dire, restressie et raccourcie dedans son ventre virginal, son *ame* aggrandissoit et magnifloit les louanges de cette infinie debonnaireté, et son *esprit* tressailloit de contentement dedans son cors (comme saint Jean dedans celui de sa mere ³⁴⁰) autour de son *Dieu* qu'elle sentoit. Elle ne lançoit point ni ses pensees ni ses affections hors d'elle mesme, puisque son tresor, ses amours et ses delices estoyent au milieu de ses entrailles sacrees.

Or ce mesme contentement peut estre prattiqué par imitation entre ceux qui, ayans communié, sentent par la certitude de la foy ce que *non la chair ni le sang, mais le Pere* celeste leur a *revelé* ³⁴¹ : que leur Sauveur est en cors et en ame present d'une tres reelle presence a leur cors et a leur ame, par ce tres adorable Sacrement. Car, comme la mere perle, ayant receu les gouttes de la fraiche rosee du matin, se resserre, non seulement pour les conserver pures de tout le meslange qui s'en pourroit faire avec les eaux de la mer, mais aussi pour l'ayse qu'elle ressent d'appercevoir l'aggreable fraicheur de ce germe que le ciel luy envoie; ainsy arrive-il a plusieurs saintz et devotz fideles, qu'ayans receu le divin Sacrement qui contient la rosee de toutes benedictions celestes, leur ame se resserre et toutes leurs facultés se recueillent, non seulement pour adorer ce Roy souverain nouvellement present d'une presence admirable a leurs entrailles, mais pour l'incroyable consolation et rafraichissement spirituel qu'ilz reçoivent, de sentir par la foy ce germe divin de l'immortalité en leur interieur. Ou vous noteres soigneusement, Theotime, qu'en somme tout ce recueillement se fait par l'amour, qui sentant la presence du Bienaymé par les attraitz qu'il respand au milieu du coeur, ramasse et rapporte toute l'ame vers iceluy par une tres amiable inclination, par un tres doux contournement et par un delicieux repli de toutes les facultés du costé du Bienaymé, qui les attire a soy par la force de sa suavité, avec laquelle il lie et tire les coeurs, comme on tire les cors par les cordes et liens materielz.

Mays ce doux recueillement de nostre ame en soy mesme ne se fait pas seulement par le sentiment de la presence divine au milieu de nostre coeur, ains en quelle maniere que cesoit que nous nous mettions en cette sacree presence. Il arrive quelquefois que toutes nos puissances interieures se resserrent et ramassent en elles mesmes, par l'extreme reverence et douce crainte qui nous saisit en consideration de la souverane majesté de Celuy qui nous est present et nous regarde ; ainsy que, pour distraiz que nous soyons, si le Pape ou quelque grand prince comparoit, nous revenons a nous mesmes et retournons nos pensees sur nous, pour nous tenir en contenance et respect. On dit que la veue du soleil fait recueillir les fleurs de la flambe, autrement appelée glay; parce qu'elles se ferment et resserrent en elles mesmes a la lueur du soleil, en

³³⁸- Conf 10,27

³³⁹- Jn 20, 11-16

³⁴⁰- Lc 1, 44-47

³⁴¹-Mt 16,17

l'absence duquel elles espanouissent, et se tiennent ouvertes toute la nuit. C'en est de mesme en cette sorte de recueillement de laquelle nous parlons ; car a la seule presence de Dieu au seul sentiment que nous avons qu'il nous regarde, ou des le Ciel ou de quelqu'autre lieu hors de nous, bien que pour l'hors nous ne pensions pas a l'autre sorte de presence par laquelle il est en nous, nos facultés et puissances se ramassent et assemblent en nous mesmes pour la reverence de adivine Majesté, que l'amour nous fait craindre d'une crainte d'honneur et de respect.

Certes, je connois une ame³⁴² a laquelle si tost qu'on mentionnoit quelque mystere ou sentence qui luy ramentevoit un peu plus expressement que l'ordinaire la presence de Dieu, tant en confession qu'en particuliere conference, elle rentroit si fort en elle mesme qu'elle avoit peyne d'en sortir pour parler et respondre; en telle sorte, qu'en son exterieur elle demeroit comme destituee de vie et tous les sens engourdis, jusques a ce que l'Espoux luy permist de sortir, qui estoit quelquefois asses tost et d'autres fois plus tard.

CHAPITRE VIII

DU REPOS DE L'AME RECUEILLIE EN SON BIENAYME

L'ame, estant donq ainsy recueillie dedans elle mesme en Dieu ou devant Dieu, se rend parfois si doucement attentive a la bonté de son Bienaymé, qu'il luy semble que son attention ne soit presque pas attention, tant elle est simplement et delicatement exercee; comme il arrive en certains fleuves, qui coulent si doucement et egalement, qu'il semble a ceux qui les regardent ou navigent sur iceux de ne voir ni sentir aucun mouvement, parce qu'on ne les void nullement ondoyer ni flotter. Et c'est cet aymable repos de l'ame que la bienheureuse vierge Therese de Jesus appelle " orayson de quietude, " non guere differente de ce qu'elle mesme nomme " sommeil des puissances, " si toutefois je l'entens bien.

Certes, les amans humains se contentent parfois d'estre aupres ou a la veüe de la personne qu'ilz aiment, sans parler a elle et sans discourir a part eux, ni d'elle ni de ses perfections; assouvis, ce semble, et satisfaitz de savourer cette bienaymee presence, non par aucune consideration qu'ilz fassent sur icelle, mais par un certain accoisement et repos que leur esprit prend en elle. *Mon Bienaymé m'est un bouquet de mirrhe, il demeurera entre mes mammelles . Mon Bienaymé est a moy et moy je suis a luy, qui paist entre les lys tandis que le jour aspire et que les ombres s'inclinent . Montrés-moy donq, o l'Ami de mon ame, ou vous reposez, ou vous couches sur le midy*³⁴³ Voyés- vous, Theotime, comme la sainte Sulamite se contente de sçavoir que son Bienaymé soit avec elle, ou en son sein, ou en son parc, ou ailleurs, pourveu qu'elle sache ou il est : aussi est elle Sulamite, toute paisible, toute tranquille et en repos.

Or ce repos passe quelquefois si avant en sa tranquillité, que toute l'ame et toutes les puissances d'icelle demeurent comme endormies, sans faire aucun mouvement ni action quelcomque, sinon la seule volonté, laquelle mesme ne fait aucune autre chose sinon recevoir l'ayse et la satisfaction que la presence du Bienaymé luy donne. Et ce qui est encor plus admirable, c'est que la volonté n'apperçoit point cet ayse et contentement qu'elle reçoit, jouissant insensiblement d'iceluy; d'autant qu'elle ne pense pas a soy, mais a Celuy la presence duquel luy donne ce playsir comme il arrive maintefois que, surpris d'un leger sommeil, nous entr'oyons seulement ce que nos amis disent autour de nous ou ressentons les caresses qu'ilz nous font, presque imperceptiblement, sans sentir que nous sentons.

³⁴²- Mère Anne Marie ROSSET, une des premières Mères de la Visitation

³⁴³-Ct 1,6.12; 2,16-17

Neanmoins l'ame qui en ce doux repos jouit de ce delicat sentiment de la presence divine, quoy qu'elle ne s'apperçoive pas de cette jouissance, tesmoigne toutefois clairement combien ce bonheur luy est precieux et aymable, quand on le luy veut oster ou que quelque chose l'en destourne : car alhors, la pauvre ame fait des plaintz, crie, voire quelquefois pleure, comme un petit enfant qu'on a esveillé avant qu'il eust asses dormi, lequel, par la douleur qu'il ressent de son reveil, monstre bien la satisfaction qu'il avoit en son sommeil. Dont le divin Berger ³⁴⁴ *adjure les filles de Sion, par les chevreuilz et cerfs des campagnes*, qu'elles n'esveillent point sa bienaymee jusques a ce qu'elle le veuille, c'est a dire, qu' elle s'esveille d'elle mesme. Non, Theotime, l'ame ainsy tranquille en son Dieu ne quitteroit pas ce repos pour tous les plus grans biens du monde.

Telle fut presque la quietude de la tressainte Magdeleyne quand, *assise aux pieds* de son Maistre, elle *escoutoit sa sainte parole* ³⁴⁵. Voyes-la, je vous prie, Theotime elle est *assise* en une profonde tranquillité, elle ne dit mot, elle ne pleure point, elle ne sanglote point, elle ne soupire point, elle ne bouge point, elle ne prie point. Marthe, toute empressee, passe et repasse dedans la salette; Marie n'y pense point. Et que fait elle donq? elle ne fait rien, ains escoute. Et qu'est ce a dire, elle escoute? c'est a dire, elle est la comme un vaysseau d'honneur, a recevoir goutte a goutte *la mirrhe* de suavité que *les levres* de son Bienaymé distilloient ³⁴⁶ dans son coeur. Et ce divin Amant, jaloux de l'amoureux sommeil et repos de cette bienaymee, tança Marthe qui la vouloit esveiller: *Marthe, Marthe, tu es tien embesoignee et te troubles apres plusieurs choses; une seule chose neanmoins est requise Marie a choisi la meilleure part, qui ne luy sera point ostee* ³⁴⁷. Mays quelle fut la partie ou portion de Marie? de demeurer en paix, en repos, en quietude aupres de son doux Jesus.

Les peintres peignent ordinairement le bienaymé saint Jean, en la cene, non seulement reposant, mais dormant sur la poitrine de son Maistre; parce qu'il y fut assis a la façon des Levantins, en sorte que sa teste tendoit vers le sein de son cher Amant, sur lequel, comme il ne dormoit pas du sommeil corporel, n'y ayant aucune vraysemblance en cela, aussi ne doute-je point que se treuvant si pres des *mammelles* ³⁴⁸ de la douceur eternelle, il n'y fit un profond, mistique et doux sommeil, comme un enfant d'amour qui, attaché au tetin de sa mere, allaite en dormant et dort en allaitant. O Dieu, quelles delices a ce Benjamin, enfant de la joye du Sauveur, de dormir ainsy entre les bras de son Pere, qui, le jour suivant, comme le *Benoni, enfant de douleur* ³⁴⁹, le recommanda aux douces mammelles de sa Mere! Rien n'est plus desirable au petit enfant, soit qu'il veille ou qu'il dorme, que la poitrine de son pere et le sein de sa mere.

Quand donques vous seres en cette simple et pure confiance filiale aupres de Nostre Seigneur, demeurés-y, mon cher Theotime, sans vous remuer nullement pour faire des actes sensibles ni de l'entendement ni de la volonté; car cet amour simple de confiance et cet endormissement amoureux de vostre esprit entre les bras du Sauveur, comprend par excellence tout ce que vous ailes cherchant ça et la pour vostre goust. Il est mieux de dormir sur cette sacree poitrine que de veiller ailleurs, ou que ce soit.

CHAPITRE IX

³⁴⁴ - Ct 2,7

³⁴⁵ - Lc 10,39

³⁴⁶ - Ct 5,13

³⁴⁷ - Lc 10, 40-42

³⁴⁸ - Ct 1,1-3

³⁴⁹ - Gn 35,18

COMME CE REPOS SACRE SE PRATTIQUE

N'avez vous jamais pris garde, Theotime, a l'ardeur avec laquelle les petitz enfans s'attachent quelquefois au tetin de leurs meres quand ilz ont faim? On les void grommelans, serrer et presser de la bouche le chicheron, suçans le lait si avidement que mesme ilz en donnent de la douleur a leurs meres. Mais apres que la fraicheur du lait a aucunement appaysé la chaleur appetissante de leur petite poitrine, et que les agreables vapeurs qu'il envoye a leur cerveau commencent a les endormir, Theotime, vous les verriez fermer tout bellement leurs petitz yeux et ceder petit a petit au sommeil, sans quitter neanmoins le tetin, sur lequel ilz ne font nulle action que celle d'un lent et presqu'insensible mouvement de levres, par lequel ilz tirent tous-jours le lait qu'ilz avalent imperceptiblement : et cela ilz le font sans y penser, mais non pas certes sans playsir, car si on leur oste le tetin avant que le profond sommeil les ait accablés, ilz s'esveillent et pleurent amerement, tesmoignans par la douleur qu'ilz ont en la privation qu'ilz avoyent beaucoup de douceur en la possession. Or il en est de mesme de l'ame qui est en repos et quietude devant Dieu; car elle succe presqu'insensiblement la douceur de cette presence, sans discourir, sans operer, et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultés sinon par la seule pointe de la volonté, qu'elle remue doucement et presqu'imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la delectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend a jouir de la presence divine. Que si on incommode cette pauvre petite pouponne et qu'on luy veuille oster la poupette, d'autant qu'elle semble endormie, elle monstre bien alhors, qu'encor qu'elle dorme pour tout le reste des choses elle ne dort pas neanmoins pour celle la ; car elle apperçoit le mal de cette separation et s'en fasche, monstrant par la le playsir qu'elle prenoit, quoy que sans y penser, au bien qu'elle possedoit. La bienheureuse Mere Therese ayant escrit qu'elle treuvoit cette similitude a propos, je l'ay ainsy voulu declairer.

Mays dites moy, Theotime, l'ame recueillie en son Dieu, pourquoy, je vous prie, s'inquieteroit elle? n'a-elle pas sujet de s'accueillir et demeurer en repos? Car, que chercheroit elle? Elle a treuvé Celuy qu'elle cherchoit que luy reste-il plus sinon de dire : *J'ay treuvé mon cher Bienaymé, je le tiens et ne quitteray point*³⁵⁰. Elle n'a plus besoin de s'amuser a discourir par l'entendement, car elle void d'une si douce veüe son Espoux present que les discours luy seroyent inutiles et superflus. Que si mesme elle ne le void pas par l'entendement elle ne s'en soucie point, se contentant de le sentir pres d'elle par l'ayse et satisfaction que la volonté en reçoit Hé, la Mere de Dieu, Nostre Dame et Maistresse, estant grosse, ne voyoit pas son divin Enfant, mais le sentant dedans ses entrailles sacrees, vray Dieu, quel contentement en ressentoit-elle! Et sainte Elizabeth, ne jouit-elle pas admirablement des fruitz de la divine presence du Sauveur, sans le voir, au jour de la tressainte Visitation? L'ame non plus n'a aucun besoin, en ce repos, de la memoire, car elle a present son Amant; elle n'a pas aussi besoin de l'imagination, car qu'est-il besoin de se représenter en image, soit exterieure soit interieure, celui de la presence duquel on jouit? De sorte qu'en fin c'est la seule volonté qui attire doucement, et comme en tettant tendrement, le lait de cette douce presence, tout le reste de l'ame demeurant en quietude avec elle, par la suavité du playsir qu'elle prend.

On ne se sert pas seulement du vin emmiellé pour retirer et rappeler les avettes dans les ruches, mays on s'en sert encor pour les appayser; car, quand elles font des seditions et mutineries entr'elles, s'entretuant et desfaisant les unes les autres, leur gouverneur n'a point de meilleur remede que de jeter du vin emmiellé au milieu de ce petit peuple effarouché ; d'autant que les particuliers desqueiz il est composé, sentans cette suave et agreable odeur, s'appaysent, et s'occupans a la jouissance de cette douceur demeurent accoyés et tranquilles. O Dieu eternel, quand par vostre douce presence vous jettes *les odorans parfums*

³⁵⁰ - Ct 3,4

dedans nos coeurs, parfums res-jouissans *plus que le vin delicieux*³⁵¹ et plus que le miel, alhors toutes les puissances de nos ames entrent en un agreable repos, avec un accoysement si parfait, qu'il n'y a plus aucun sentiment que celui de la volonte, laquelle, comme l'odorat spirituel, demeure doucement engagee a sentir, sans s'en appercevoir, le bien incomparable d'avoir son Dieu present..

CHAPITRE X

DE DIVERS DEGRÉS DE CETTE QUIETUDE COMME IL LA FAUT CONSERVER

Il y a des espritz actifs, fertiles et foisonnans en considerations; il y en a qui sont souples, replians et qui ayment grandement a sentir ce qu'ilz font, qui veulent tout voir et espiticher ce qui se passe en eux, retournans perpetuellement leur veue sur eux mesmes pour reconnoistre leur avancement ; il y en a encor d'autres qui ne se contentent pas d'estre contents s'ilz ne sentent, regardent et savourent leur contentement, et sont semblables a ceux qui, estans bien vestus contre le froid, ne penseroient pas l'estre s'ilz ne sçavoient combien de robes hz portent, ou qui voyans leurs cabinetz pleins d'argent, ne penseroient pas estre riches s'ilz ne sçavoient le compte de leurs escus.

Or tous ces espritz sont ordinairement sujetz d'estre troublés en la sainte orayson ; car si Dieu leur donne le sacré repos de sa presence, ilz le quittent volontairement pour voir comme ilz se comportent en iceluy et pour examiner s'ilz y ont bien du contentement, s'inquietans pour sçavoir si leur tranquillité est bien tranquille et leur quietude bien quiete : si que, en lieu d'occuper doucement leur volonte a sentir les suavités de la presence divine, ilz employent leur entendement a discourir sur les sentiments qu'ilz ont ; comme une espouse qui s'amuseroit a regarder la bague avec laquelle elle auroit esté espousee, sans voir l'espoux mesme qui la luy auroit donnee. Il y a bien de la difference, Theotime, entre s'occuper en Dieu qui nous donne du contentement, et s'amuser au contentement que Dieu nous donne.

L'ame, donq, a qui Dieu donne la sainte quietude amoureuse en l'orayson, se doit abstenir tant qu'elle peut de se regarder soy mesme ni son repos, lequel pour estre gardé ne doit point estre curieusement regardé; car qui l'affectionne trop le perd, et la juste regle de le bien affectionner c'est de ne point l'affecter. Et comme l'enfant qui, pour voir ou il a ses pieds, a osté sa teste du sein de sa mere, y retourne tout incontinent parce qu'il est fort mignard, ainsy faut il que si nous nous appercevons d'estre distraitz par la curiosité de sçavoir ce que nous faysons en l'orayson, soudain nous remettons nostre coeur en la douce et paysible attention de la presence de Dieu, de laquelle nous estions divertis. Neanmoins il ne faut pas croire qu'il y ait aucun peril de perdre cette sacree quietude par les actions du cors ou de l'esprit qui ne se font ni par legereté ni par indiscretion ; car, comme dit la bienheureuse Mere Therese, c'est une superstition d'estre si jaloux de ce repos, que de ne vouloir ni tousser, ni cracher, ni respirer, de peur de le perdre : d'autant que Dieu qui donne cette paix, ne l'oste pas pour telz mouvemens necessaires, ni pour les distractions et divagations de l'esprit quand elles sont involontaires ; et la volonte estant une fois bien amorcée a la presence divine ne laisse pas d'en savourent les douceurs, quoy que l'entendement ou la memoire se soyent eschappés et desbandés apres des pensees estrangeres et inutiles.

³⁵¹ - Ct 4,10

Il est vray qu'alhors la quietude de l'ame n'est pas si grande comme si l'entendement et la memoire conspiroyent avec la volenté, mais toutefois elle ne laisse pas d'estre une vraye tranquillité spirituelle, puisqu'elle regne en la volenté, qui est la maistresse de toutes les autres facultés. Certes, nous avons veu une ame ³⁵² extremement attachee et jointe a son Dieu, laquelle neanmoins avoit l'entendement et la memoire tellement libre de toute occupation interieure, qu'elle entendoit fort distinctement ce qui se disoit autour d'elle et s'en resouvenoit fort entierement, encor qu'il luy fut impossible de respondre ni de se desprendre de Dieu, auquel elle estoit attachee par l'application de sa volenté. Mais je dis tellement attachee, qu'elle ne pouvoit estre retiree de cette douce occupation sans en recevoir une grande douleur qui la provoquoit a des gemissemens, lesquelz mesme elle faisoit au plus fort de sa consolation et quietude; comme nous voyons les petitz enfans grommeler et faire des petitz plaintz quand ilz ont ardemment desire le lait et qu'ilz commencent a tetter ; ou comme fit Jacob qui, en baysant la belle et chaste Rachel, *jettant un cri, pleura* ³⁵³ de la vehemence de la consolation et tendreté qu'il sentoit : si que cette ame de laquelle je parle, ayant la seule volenté engagee, et l'entendement, memoire, ouïe et imagination libre, ressembloit, comme je pense, au petit enfant qui allaitant pourroit voir, ouïr et mesme remuer les bras, sans pour cela quitter son cher tetin.

Mays pourtant la paix de l'ame seroit bien plus grande et plus douce si on ne faysoit point de bruit autour d'elle et qu'elle n'eust aucun sujet de se mouvoir ni quant au coeur ni quant au cors, car elle voudroit bien estre toute occupee en la suavité de cette presence divine; mais ne pouvant quelquefois s'empescher d'estre divertie es autres facultés, elle conserve au moins la quietude en la volenté, qui est la faculté par laquelle elle reçoit la jouissance du bien. Et notés qu'alhors la volenté retenue en quietude par le playsir qu'elle prend en la presence divine, elle ne se remue point pour ramener les autres puissances qui s'egarent; d'autant que si elle vouloit entreprendre cela elle perdrait son repos, s'esloignant de son cher Bienaymé, et perdrait sa peyne de courir ça et la pour attrapper ces puissances volages, lesquelles aussi bien ne peuvent jamais estre si utilement appellees a leur devoir que par la perseverance de la volenté en la sainte quietude, car petit a petit toutes les facultés sont attirees par le playsir que la volenté reçoit et duquel elle leur donne certains ressentimens, comme des parfums, qui les excitent a venir aupres d'elle pour participer au bien dont elle jouit.

CHAPITRE XI

SUITE DU DISCOURS DES DIVERS DEGRÉS DE LA SAINTE QUIETUDE ET D'UNE EXCELLENTE ABNEGATION DE SOY MESME QU'ON Y PRATTIQUE QUELQUEFOIS

Suivant ce que nous avons dit, la sainte quietude a donq divers degres : car quelquefois elle est en toutes les puissances de l'ame, jointes et unies a la volenté quelquefois elle est seulement en la volenté, en laquelle elle est aucunes fois sensiblement et d'autres fois imperceptiblement, d'autant qu'il arrive parfois que l'ame tire un contentement incomparable de sentir, par certaines douceurs interieures, que Dieu luy est present, comme il advint a sainte Elizabeth quand Nostre Dame la visita; et d'autres fois l'ame a une certaine

³⁵²-Voir note 342

³⁵³- Gn 29,11

ardente suavité d'estre en la presence de Dieu, laquelle pour lhors luy est imperceptible, comme il advint aux disciples pelerins qui ne s'apperceurent bonnement de l'aggreable playsir dont ilz estoient touchés, marchans avec Nostre Seigneur, sinon quand ilz furent arrivés et qu'ilz l'eurent *reconnen en la divine fraction du pain* ³⁵⁴.

Quelquefois, non seulement l'ame s'apperçoit de la presence de Dieu, mais elle l'escoute parler par certaines clartés et persuasions interieures qui tiennent lieu de paroles. Aucunes fois elle le sent parler et luy parle reciproquement, mais si secrettement, si doucement, si bellement, que c'est sans pour cela perdre la sainte paix et quietude : si que, sans se resveiller elle *veille* avec luy ³⁵⁵, c'est a dire, elle veille et parle a son Bien-aymé, coeur [à coeur,] avec autant de suave tranquillité et de gracieux repos comme si elle sommeilloit doucement. Et d'autres fois elle sent parler l'Espoux, mais elle ne sçauroit luy parler, parce que l'ayse de l'ouïr ou la reverence qu'elle luy porte la tient en silence, ou bien parce qu'elle est en secheresse et tellement alangourie d'esprit qu'elle n'a de force que pour ouïr et non pas pour parler; comme il arrive corporellement quelquefois a ceux qui commencent a s'endormir ou qui sont grandement affoiblis par quelque maladie.

Mays en fin, quelquefois ni elle n'oyt son Bienaymé, ni elle ne luy parle, ni elle ne sent aucun signe de sa presence, ains simplement elle sçait qu'elle est en la presence de son Dieu, auquel il plait qu'elle soit la. Imagines vous, Theotime, que le glorieux apostre saint Jean eust dormi d'un sommeil corporel sur la poitrine de son cher Seigneur en la sainte cene, et qu'il se fust endormi par le commandement d'iceluy : certes, en ce cas-la, il eust esté en la presence de son Maistre sans le sentir en façon quelcomque. Et remarqués, je vous prie, qu'il faut plus de soin pour se mettre en la presence de Dieu que pour y demeurer lhors que l'on s'y est mis, car pour s'y mettre il faut appliquer sa pensee et la rendre actuellement attentive a cette presence, ainsy que je le dis en l'*Introduction* ³⁵⁶; mais quand on s'est mis en cette presence, on s'y tient par plusieurs autres moyens, tandis que, soit par l'entendement, soit par la volonté, on fait quelque chose en Dieu ou pour Dieu comme, par exemple, le regardant, ou quelque chose pour l'amour de luy; l'escoutant, ou ceux qui parlent pour luy; parlant a luy, ou a quelqu'un pour l'amour de luy, et faisant quelqu'oeuvre, quelle qu'elle soit, pour son honneur et service. Ains on se maintient en la presence de Dieu, non seulement l'escoutant, ou le regardant, ou luy parlant, mais aussi attendant s'il luy plaira de nous regarder, de nous parler, ou de nous faire parler a luy; ou bien encor ne faisant rien de tout cela, mais demeurant simplement ou il luy plaist que nous soyons et parce qu'il luy plaist que nous y soyons. Que si, a cette simple façon de demeurer devant Dieu, il luy plaist d'adjouster quelque petit sentiment que nous sommes tout siens et qu'il est tout nostre, o Dieu, que ce nous est une grace desirable et pretieuse !

Mon cher Theotime, prenons encor la liberté de faire cette imagination. Si une statue que le sculpteur auroit nichee dans la galerie de quelque grand prince, estoit douee d'entendement, et qu'elle peust discourir et parler, et qu'on luy demandast O belle statue, dis moy, pourquoy es tu la dans cette niche? Parce, respondroit elle, que mon maistre m'y a colloquee. Et si l'on repliquoit: Mays pourquoy y demeures tu sans rien faire? Parce, diroit elle, que mon maistre ne m'y a pas placee affin que je fisse chose quelcomque, ains seulement affin que j'y fusse immobile. Que si derechef on la pressoit en disant : Mays, pauvre statue, dequoy te sert-il d'estre la de la sorte ? Hé Dieu ! respondroit-elle, je ne suis pas icy pour mon interest et service, mais pour obeir et servir a la volonté de mon seigneur et sculpteur, et cela me suffit. Et si on rechargeoit en cette sorte : Or dis-moy donq, statue, je te prie, tu ne vois point ton maistre, et comme prens tu du contentement a le contenter ? Non certes, confesseroit elle, je ne le voy pas, car j'ay des yeux non pas

³⁵⁴ - Lc 24,31

³⁵⁵ - Ct 5,2

³⁵⁶ - Introduction part II ch 2

pour voir, comme j'ay des pieds non pas pour marcher ; mais je suis trop contente de sçavoir que mon cher maistre me void ici et prenne playsir de m'y voir. Mays si l'on continuoit la dispute avec la statue et qu'on luy dist : Mays ne voudrois-tu pas bien avoir du mouvement pour t'approcher de l'ouvrier qui t'a fait, affin de luy faire quelque autre meilleur service ? sans doute elle le nieroit et protesteroit qu'elle ne voudroit pas faire autre chose sinon que son maistre le voulust. Et quoy donques! conclueroit on, tu ne desires rien sinon d'estre une immobile statue la dedans cette creuse niche ? Non certes, diroit en fin cette sage statue, non, je ne veux rien estre sinon une statue, et tous-jours dedans cette niche tandis que mon sculpteur le voudra, me contentant d'estre ici et ainsy, puisque c'est le contentement de celuy a qui je suis et par qui je suis ce que je suis.

O vray Dieu, que c'est une bonne façon de se tenir en la presence de Dieu, d'estre et vouloir tousjours et a jamais estre en son bon playsir car ainsy, comme je pense, en toutes occurrences, ouy mesme en dormant profondement, nous sommes encor plus profondement en la tressainte presence de Dieu. Ouy certes, Theotime, car si nous l'aymons, nous nous endormons non seulement a sa veue mais a son gré, et non seulement par sa volonté mais selon sa volonté; et semble que ce soit luy mesme, nostre Createur et Sculpteur celeste, qui nous jette la sur nos litz, comme des statues dans leurs niches, affin que nous nichions dans nos litz comme les oyseaux couchent dans leurs nids; puis a nostre resveil, si nous y pensons bien, nous treuvons que Dieu nous a tous-jours esté present, et que nous ne nous sommes pas non plus esloignés ni separés de luy. Nous avons donq esté la, en la presence de son bon playsir, quoy que sans le voir et sans nous en appercevoir ; si que nous pourrions dire, a l'imitation de Jacob ³⁵⁷Vrayement j'ay dormi aupres de mon Dieu et entre les bras de sa divine presence et providence, et je n'en sçavois rien.

Or cette quietude en laquelle la volonté n'agit que par un tres simple aquiescement au bon playsir divin, voulant estre en l'orayson sans aucune pretention que d'estre a la veue de Dieu selon qu'il luy playra, c'est une quietude souverainement excellente, d'autant qu'elle est pure de toute sorte d'interest, les facultés de l'ame n'y prenant aucun contentement, ni mesme la volonté, sinon en sa supreme pointe, en laquelle elle se contente de n'avoir aucun autre contentement sinon celuy d'estre sans contentement, pour l'amour du contentement et bon playsir de son Dieu, dans lequel elle se repose. Car, en somme, c'est le comble de l'amoureuse extase de n'avoir pas sa volonté en son contentement, mais en celuy de Dieu, ou de n'avoir pas son contentement en sa volonté, mais en celle de Dieu.

CHAPITRE XII

DE L' ESCOULEMENT OU LIQUEFACTION DE L'AME EN DIEU

Les choses humides et liquides reçoivent aysement les figures et limites qu'on leur veut donner, d'autant qu'elles n'ont nulle fermeté ni solidité qui les arreste ou borne en elles mesmes. Mettes de la liqueur dans un vaysseau, et vous verres qu'elle demeurera bornee dans les limites du vaysseau, lequel s'il est rond ou quarré la liqueur sera de mesme, n'ayant aucune limite ni figure, sinon celle du vaysseau qui la contient.

L'ame n'en est pas de mesme par nature, car elle a ses figures et ses bornes propres : elle a sa figure par ses habitudes et inclinations, et ses bornes par sa propre volonté ; et quand elle est arrestee a ses inclinations et volontés propres, nous disons qu'elle est dure, c'est a dire opiniastre, obstinee : *Je vous osteray*, dit Dieu

³⁵⁷ - Gn 28,16

³⁵⁸, *vostre coeur de pierre*, c'est a dire, je vous osteray vostre obstination. Pour faire changer de figure au caillou, au fer, au boys, il y faut la coignee, le marteau, le feu. On appelle coeur de fer, de boys ou de pierre celui qui ne reçoit pas aysement les impressions divines, ains demeure en sa propre volonté, emmi les inclinations qui accompaignent nostre nature depravee; au contraire, un coeur doux, maniable et traittable est appellé un coeur fondu et liquefié *Mon coeur*, dit David ³⁵⁹ parlant en la personne de Nostre Seigneur sur la croix, mon coeur *est fait comme de la cire fondue, au milieu de mon ventre*. Cleopatra, cette infame reyne d'Aegypte, voulant encherir sur tous les excès et toutes les dissolutions que Marc Anthoine avoit fait en banquetz, fit apporter a la fin d'un festin qu'elle faysoit a son tour, un bocal de fin vinaigre, dedans lequel elle jetta une des perles qu'elle portoit en ses oreilles, estimee deux centz cinquante mille escus; puis la perle estant resolue, fondue et liquefíee, elle l'avala, et eust encor enseveli l'autre perle, qu'elle avoit en l'autre oreille, dans la cloaque de son vilain estomach, Si Lucius Plancus ne l'eust empeschee ³⁶⁰. Le coeur du Sauveur, vraye perle orientale, uniquement unique et de prix inestimable, jetté au milieu d'une mer d'aigreur incomparables au jour de sa Passion, se fondit en soy mesme, se resolut, desfit et escoula en douleur sous l'effort de tant d'angoisses mortelles ; mays *l'amour*, plus fort que *la mort* ³⁶¹, amollit, attendrit et fait fondre les coeurs encor bien plus promptement que toutes les autres passions.

Mon ame, dit l'amante sacree ³⁶², *s'est toute fondue a mesme que mon Bienaymé a parlé*; et qu'est ce a dire, elle *s'est fondue*, sinon, elle ne s'est plus contenue en elle mesme, ains s'est escoulée devers son divin Amant? Dieu ordonna a Moysse qu'il parlast *au rocher*, et il produiroit *des eaux* ³⁶³; ce n'est donq pas merveille si luy mesme fit fondre l'ame de son amante lhors qu'il luy parloit en sa douceur. Le baume ³⁶⁴ est si espais de sa nature qu'il n'est point fluide ni coulant, et plus il est gardé plus il s'espaisit, et en fin s'endurcit devenant rouge et transparent ; mais la chaleur le dissout et rend fluide. L'amour avoit rendu l'Espoux fluide et coulant, dont l'Espouse l'appelle *une huyle respandue* ³⁶⁵; et voyla que maintenant elle asseure qu'elle mesme est toute *fondue* d'amour : *Mon ame*, dit-elle ³⁶⁶, *s'est escoulée lhors que mon Bienaymé a parlé*. L'amour de l'Espoux estoit dans son coeur et sous ses *mammelles* comme un *vin* nouveau bien puissant qui ne peut estre retenu dans son tonneau, car il se respandoit de toutes pars ; et parce que l'ame suit son amour, apres que l'Espouse a dit *Vos mammelles sont meilleures que le vin, respandant des unguens pretieux*, elle adjouste: *Vous avez nom, huy le respandue* ; et comme l'Espoux avoit respandu son amour et son ame dans le coeur de l'Espouse, aussi l'Espouse reciproquement verse son ame dans le coeur de l'Espoux. Et comme l'on void qu'un bornal ou costeau touché des rayons ardents, sort de soy mesme et quitte sa forme pour s'escouler devers l'endroit duquel les rayons le touchent, ainsy l'ame de cette amante s'escoula du costé de la voix de son Bienaymé, sortant d'elle mesme et des limites de son estre naturel pour suivre Celui qui luy parloit.

³⁵⁸-Ez 36,26

³⁵⁹- Ps 21,15

³⁶⁰- Pline Hist Nat 9,35 et 58

³⁶¹- Ct 8,6

³⁶²- Ct 5,6

³⁶³-Nb 20,8

³⁶⁴- Pline Hist Nat 12,25 et 54

³⁶⁵- Ct 1,2

³⁶⁶- Ct 1,2

Mays comme se fait cet escoulement sacré de l'ame en son Bienaymé ? Une extreme complaysance de l'amant en la chose aymee produit une certaine impuissance spirituelle qui fait que l'ame ne se sent plus aucun pouvoir de demeurer en soy mesme; c'est pourquoy, comme un baume fondu, qui n'a plus de fermeté ni de solidité, elle se laisse aller et escouler en ce qu'elle ayme : elle ne se jette pas par maniere d'eslancement ni elle ne se serre pas par maniere d'union, mais elle se va doucement coulant, comme une chose fluide et liquide, dedans la Divinité qu'elle ayme. Et comme nous voyons que les nues espaisies par le vent de midy, se fondant et convertissant en pluie ne peuvent plus demeurer en elles mesmes, ains tumbent et s'escoulent en bas, se meslant si intimement avec la terre qu'elles destrempernt qu'elles ne sont plus qu'une mesme chose avec icelle, ainsy l'ame laquelle, quoy qu'amante, demeuroit encor en elle mesme, sort par cet escoulement sacré et fluidité sainte, et se quitte soy mesme, non seulement pour s'unir au Bienaymé, mais pour se mesler toute et se destremper avec luy.

Vous voyez donq bien, Theotime, que l'escoulement d'une ame en son Dieu n'est autre chose qu'une veritable extase, par laquelle l'ame est toute hors des bornes de son maintien naturel, toute meslee, absorbee et engloutie en son Dieu : dont il arrive que ceux qui parviennent a ce saint exces de l'amour divin, estans par apres revenuz a eux, ne voyent rien en la terre qui les contente, et vivans en un extreme aneantissement d'eux mesmes demeurent fort alangouris en tout ce qui appartient aux sens, et ont perpetuellement au coeur la maxime de la bienheureuse vierge Therese de Jesus : "Ce qui n'est pas Dieu ne m'est rien. " Et semble que telle fut la passion amoureuse de ce grand ami du Bienaymé, qui disoit : *Je vis, mais non pas moy, ains Jesus Christ vit en moy* ³⁶⁷; et : *Nostre vie est cachee avec Jesus Christ en Dieu* ³⁶⁸. Car dites moy, je vous prie, Theotime, si une goutte d'eau elementaire jettée dans un ocean d'eau naphe, estoit vivante et qu'elle peust parler et dire l'estat auquel elle seroit, ne crieroit elle pas de grande joye O mortelz, je vis voirement, mais je ne vis pas moy mesme, ains cet ocean vit en moy et ma vie est cachee en cet abisme.

L'ame escoulee en Dieu ne meurt pas ; car, comme pourroit-elle mourir d'estre abismee en la vie ? Mais elle vit sans vivre en elle mesme, parce que, comme les estoiles sans perdre leur lumiere ne luisent plus en la presence du soleil, ains le soleil luit en elles et sont cachees en la lumiere du soleil, aussi l'ame, sans perdre sa vie, ne vit plus estant meslee avec Dieu, ains Dieu vit en elle. Telz furent, je pense, les sentimens des grans bienheureux Philippe Neri et François Xavier, quand, accablés des consolations celestes, ilz demandoient a Dieu qu'il se retirast pour un peu d'eux, puisqu'il vouloit que leur vie parust aussi encor un peu au monde, ce qui ne se pouvoit tandis qu'elle estoit toute cachee et absorbee en Dieu.

CHAPITRE XIII

DE LA BLESSEURE D'AMOUR

Tous ces motz amoureux sont tirés de la ressemblance qu'il y a entre les affections du coeur et les passions du cors. La tristesse, la crainte, l'esperance, la hayne et les autre affections de l'ame n'entrent point dans le coeur que l'amour ne les y tire apres soy. Nous ne haïssons le mal sinon parce qu'il est contraire au bien que nous aymons ; nous craignons le mal futur parce qu'il nous privera du bien que nous aymons.

³⁶⁷-Ga 2,20

³⁶⁸- Col 3,3

Qu'un mal soit extreme, nous ne le haïssons neanmoins jamais, sinon a mesure que nous cherissons le bien auquel il est opposé. Qui n'ayme pas beaucoup la chose publique, ne se met pas beaucoup en peyne si elle se ruine ; qui n'ayme guere Dieu, ne hait non plus guere le peché. L'amour est la premiere, ains le principe et l'origine de toutes les passions; c'est pourquoy c'est luy qui entre le premier dans le coeur, et parce qu'il penetre et perce jusques au fin fond de la volonté ou il a son siege, on dit qu'il blesse le coeur. Il est " aigu, "dit l'apostre de la France , et entre tres intimement dans l'esprit. Les autres affections entrent voirement aussi, mais c'est par l'entremise de l'amour, car c'est luy qui, perçant le coeur, leur fait le passage; ce n'est que la pointe du dard qui blesse, le reste aggrandit seulement la blesseure et la douleur.

Or s'il blesse, il donne par consequent de la douleur. Les grenades, par leur couleur vermeille, par la multitude de leurs grains si bien serrés et rangés, et par leurs belles couronnes, representent naïvement, ainsy que dit saint Gregoire ³⁶⁹, la tressainte charité, toute vermeille a cause de son ardeur envers Dieu, comblee de toute la varieté des vertus, et qui seule obtient et porte la couronne des recompenses eternelles; mays le suc des grenades, qui, comme nous sçavons, est si agreable aux sains et aux malades, est tellement meslé d'aigreur et de douceur, qu'on ne sçauroit discerner s'il res-jouit le goust ou bien parce qu'il a son aigreur doucette, ou bien parce qu'il a une douceur aigrette. Certes, Theotime, l'amour est ainsy aigre-doux, et tandis que nous sommes en ce monde il n'a jamais une douceur parfaitement douce, parce qu'il n'est pas parfait ni jamais purement assouvi et satisfait; et neanmoins il ne laisse pas d'estre grandement agreable, son aigreur affinant la suavité de sa douceur comme sa douceur aiguise la grace de son aigreur. Mais cela, comme se peut-il faire? On a veu tel jeune homme entrer en conversation, libre, sain et fort gay, qui ne prenant pas garde a soy, sent bien, avant que d'en sortir, que l'amour se servant des regards, des maintiens, des paroles, voire mesme des cheveux d'une imbecille et foible creature, comme d'autant de fleches, aura feru et blessé son chetif coeur en sorte que le voyla tout triste, morne et estonné. Pourquoy, je vous prie, est il triste? c'est sans doute parce qu'il est blessé. Et qui l'a blessé? l'amour.

Mays puisque l'amour est enfant de la complaysance, comme peut il blesser et donner de la douleur ? Quelquefois l'objet bienaymé est absent ; et lhors, mon cher Theotime, l'amour blesse le coeur par le desir qu'il excite, lequel ne pouvant estre assouvi tourmente grandement l'esprit. Si une abeille avoit piqué un enfant, certes, vous auries beau luy dire : ah, mon enfant, l'abeille qui t'a piqué c'est celle la mesme qui fait le miel que tu treuves si bon; car, il est vray, diroit-il, son miel est bien doux a mon goust, mais sa piqueure est bien douloureuse, et tandis que son eguillon est dedans ma joüe je ne puis m'accoyser ; et ne voyes vous pas que ma face en est toute enflee ? Theotime, certes l'amour est une complaysance, et par consequent fort agreable, pourveu qu'il ne laisse point dedans nos coeurs l'eguillon du desir mais quand il le laisse avec iceluy une grande douleur. Il est vray que cette douleur provient de l'amour, et partant c'est une amiable et aymable douleur. Oyes les esclans douloureux, mais amoureux, d'un amant royal ³⁷⁰ *Mon ame a soif de son Dieu fort et vivant; hé, quand viendray-je et paroistray-je devant la face de mon Dieu ? Mes larmes m'ont servi de pain nuit et jour, tandis qu'on me dit : ou est ton Dieu ?* Ainsy la sacree Sulamite, toute destrempee en ses douloureuses amours, parlant aux *filles de Hierusalem* : Helas, dit-elle, *je vous conjure, si vous rencontres mon Ami, annoncés luy ma peyne, parce que je languis toute blessee de son amour* ³⁷¹. *L'esperance differee afflige l'ame* ³⁷².

³⁶⁹ - Sur 1 R 16,12

³⁷⁰ - Ps 41,3-4

³⁷¹ - Ct 5,8

³⁷² - Pr 13,12

Or, les douloureuses blessures de l'amour sont de plusieurs sortes. I. Les premiers traitz que nous recevons de l'amour s'appellent blessures, parce que le coeur qui sembloit sain, entier et tout a soy mesme tandis qu'il n'aymoit pas, commence, lhors qu'il est atteint d'amour, a se separer et diviser de soy mesme pour se donner a l'objet aymé : or cette division ne se peut faire sans douleur, puisque la douleur n'est autre chose que la division des choses vivantes qui se tiennent l'une a l'autre. 2. Le desir pique et blesse incessamment le coeur dans lequel il est, comme nous avons dit. 3. Mays, Theotime, parlant de l'amour sacré, il y a en la pratique d'iceluy une sorte de blesseure que Dieu luy mesme fait quelquefois en l'ame qu'il veut grandement perfectionner : car il luy donne des sentimens admirables et des attraitz non pareilz pour sa souveraine bonté, comme la pressant et sollicitant de l'aymer; et lhors. elle s'eslance de force comme pour voler plus haut vers son divin objet, mays demeurant courte parce qu'elle ne peut pas tant aymer comme elle desire, o Dieu ! elle sent une douleur qui n'a point d'egale. A mesme tems qu'elle est attirée puissamment a voler vers son cher Bienaymé, elle est aussi retenue puissamment et ne peut voler, comme attachée aux basses miseres de cette vie mortelle et de sa propre impuissance; elle desire *des aysles de colombe* pour voler en son repos³⁷³, et elle n'en treuve point : la voyla donq rudement tourmentee entre la violence de ses eslans et celle de son impuissance. *O miserable que je suis*, disoit l'un de ceux qui ont experimenté ce travail, *qui me delivrera du cors de cette mortalité*³⁷⁴ ? Alhors, si vous y prenes garde, Theotime, ce n'est pas le desir d'une chose absente qui blesse le coeur, car l'ame sent que son Dieu est present, il l'a des-ja mené *dans son cellier a vin, il a arboré sur son coeur l'estendart de l'amour*³⁷⁵ ; mays quoy que des-ja il la voye toute sienne, il la presse, et descoche de tems en tems mille et mille traitz de son amour, luy monstrant par des nouveaux moyens combien il est plus aymable qu'il n'est aymé : et elle, qui n'a pas tant de force pour l'aymer que d'amour pour s'efforcer, voyant ses effortz si imbecilles en comparayson du desir qu'elle a pour aymer dignement Celuy que nulle force ne peut asses aymer, hélas, elle se sent outree d'un tourment incomparable; car, autant d'eslans qu'elle fait pour voler plus haut en son desirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur.

Ce coeur amoureux de son Dieu, desirant infiniment d'aymer, void bien que neanmoins il ne peut ni asses aymer ni asses desirer. Or ce desir qui ne peut reusir est comme un dard dans le flanc d'un esprit genereux ; mais la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas d'estre aymable, d'autant que quicomque desire bien d'aymer, ayme aussi bien a desirer, et s'estimerait le plus miserable de l'univers s'il ne desiroit continuellement d'aymer ce qui est si souverainement aymable : desirant d'aymer il reçoit de la douleur, mays aymant a desirer il reçoit de la douceur.

Vray Dieu, Theotime, que vay-je dire! Les Bienheureux qui sont en Paradis, voyans que Dieu est encor plus aymable qu'ilz ne l'ayment, pasmeroyent et periroyent eternellement du desir de l'aymer davantage, si la tressainte volonté de Dieu n'imposoit a la leur le repos admirable dont elle jouit ; car ilz ayment si souverainement cette souveraine volonté, que son vouloir arreste le leur et le contentement divin les contente, acquiesçans d'estre bornés en leur amour par la volonté mesme de laquelle la bonté est l'object de leur amour. Que si cela n'estoit, leur amour seroit egalement delicieux et douloureux : delicieux pour la possession d'un si grand bien, douloureux pour l'extreme desir d'un plus grand amour. Dieu, donq, tirant continuellement, s'il faut ainsy dire, des sassettes du carquois de son infinie beauté, blesse l'ame de ses amans, leur faysant clairement voir qu'ilz ne l'ayment pas a beaucoup pres de ce qu'il est aymable. Celuy des

³⁷³- Ps 54, 7

³⁷⁴- Rm 7,24

³⁷⁵- Ct 2,4 (LXX)

morteiz qui ne desire pas d'aymer davantage la divine Bonté, il ne l'ayme pas asses : la suffisance en ce divin exercice ne suffit pas a celui qui s'y veut arrester comme si elle luy suffisoit.

CHAPITRE XIV

DE QUELQUES AUTRES MOYENS PAR LESQUELZ LE SAINT AMOUR BLESSE LES COEURS

Rien ne blesse tant un coeur amoureux que de voir un autre coeur blessé d'amour pour luy. Le pellican ³⁷⁶ fait son nid en terre, dont les serpens viennent souvent piquer ses petitz: or quand cela arrive, le pellican, comme un excellent medecin naturel, de la pointe de son bec blesse de toutes pars ces pauvres poussins, pour avec le sang faire sortir le venin que la morseure des serpens a respandu par tous les endroitz de leurs cors; et pour faire sortir tout le venin il laisse sortir tout le sang, et par consequent il laisse ainsy mourir cette petite troupe pellicane ; mais les voyans mortz il se blesse soy mesme, et respendant son sang sur eux il les vivifie d'une nouvelle et plus pure vie son amour les a blessés, et soudain par ce mesme amour il se blesse soy mesme. Jamais nous ne blessons un coeur de la blesseure d'amour, que nous n'en soyons soudain blessés nous mesmes. Quand l'ame void son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une reciproque blesseure *Tu as blessé mon coeur*, dit le celeste Amant a sa Sulamite ³⁷⁷; et Sulamite s'escrie ³⁷⁸: Dites a mon Bienaymé *que je suis blessee d'amour*. Les avettes ne blessent jamais qu'elles ne demeurent blessees a mort voyans aussi le Sauveur de nos ames blessé d'amour pour nous *jusques a la mort, et la mort de la croix* ³⁷⁹, comme pourrions-nous n'estre pas blessés pour luy ! mais je dis blessés d'une playe d'autant plus douloureusement amoureuse que la sienne a esté amoureusement douloureuse, et que jamais nous ne le pouvons tant aymer que son amour et sa mort le requierent.

C'est encor une autre blesseure d'amour, quand l'ame sent bien qu'elle ayme Dieu et que neanmoins Dieu la traite comme s'il ne sçavoit pas d'estre aymé, ou comme s'il estoit en desfiance de son amour; car alhors, mon cher Theotime, l'ame reçoit des extremes angoisses, luy estant insupportable de voir et sentir le seul semblant que Dieu fait de se desfier d'elle. Le pauvre saint Pierre avoit et sentoit son coeur tout rempli d'amour pour son Maistre, et Nostre Seigneur dissimulant de le sçavoir: Pierre, dit il ³⁸⁰, *m'aymes tu plus que ceux ci? Hé, Seigneur*, respond cet Apostre, *vous sçaves que je vous ayme*. Mays, Pierre, *m'aymes tu?* replique le Sauveur. Mon cher Maistre, dit l'Apostre, *je vous ayme certes, vous le sçaves*. Et ce doux Maistre pour l'esprouver, et comme se desfiant d'estre aymé : Pierre, dit il, *m'aymes tu ?* Ah, Seigneur, vous blesses

³⁷⁶ - S. Augustin Serm 1 sur Ps 101

³⁷⁷ - Ct 4,9

³⁷⁸ - Ct 5,8

³⁷⁹ - Ph 2,8

³⁸⁰ - Jn 21,15

ce pauvre coeur qui, grandement affligé, s'escrie amoureusement mais douloureusement : Mon Maistre, *vous sçaves toutes choses, vous sçaves certes bien que je vous ayme*. Un jour on faysoit des exorcismes sur une personne possedee, et le malin esprit estant pressé de dire quel estoit son nom : " Je suis," respondit-il, " ce malheureux privé d'amour; " et soudain sainte Catherine de Genes, qui estoit la presente, se sentit troubler et renverser toutes les entrailles, d'autant qu'elle avoit seulement ouï prononcer le mot de privation d'amour : car, comme les demons haïssent si fort l'amour divin qu'ilz tremblent lhors qu'ilz en voyent le signe ou qu'ilz en oyent le nom, c'est a dire quand ilz voyent la Croix et qu'ilz oyent prononcer le nom de Jesus, ainsy ceux qui ayment fortement Nostre Seigneur tremoussent de douleur et d'horreur quand ilz voyent quelque signe ou qu'ilz entendent quelque parole qui represente la privation de ce saint amour.

Saint Pierre estoit bien assureé que Nostre Seigneur, sachant tout, ne pouvoit pas ignorer combien il estoit aymé de luy; mais parce que la repetition de cette demande, *M'aymes tu?* a l'apparence de quelque desfiance, saint Pierre s'en attriste grandement. Helas, cette pauvre ame qui sent bien qu'elle est resolute de plustost mourir que d'offencer son Dieu, mais ne sent pas neanmoins un seul brin de ferveur, ains au contraire une froideur extreme qui la tient toute engourdie, et si foible qu'elle tombe a tous coups en des imperfections fort sensibles, cette ame, dis-je, Theotime, elle est toute blessee, car son amour est grandement douloureux de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'ayme, la laissant comme une creature qui ne luy appartient pas ; et luy est advis qu'emmi ses defautz, ses distractions et froideurs, Nostre Seigneur descoche contre elle ce reproche : Comme peux-tu dire que tu m'aymes, puisque ton ame n' est pas avec moy ? ce qui luy est un dard de douleur au travers de son coeur mais un dard de douleur qui procede d'amour, car si elle n'aymoit pas elle ne seroit pas affligee de l'apprehension qu'elle a de ne pas aymer.

Quelquefois cette blesseure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir esté jadis sans aymer Dieu : " O que tard je vous ay aymé, Beauté antique et nouvelle"! disoit ce Saint qui avoit esté trente ans heretique ³⁸¹. La vie passee est en horreur a la vie presente de celui qui a passé sa vie precedente sans aymer la souveraine Bonté.

L'amour mesme nous blesse quelquefois par la seule consideration de la multitude de ceux qui mesprisent l'amour de Dieu, si que nous pasmons de detresse pour ce sujet, comme faysoit celui qui disoit : *Mon zele, o Seigneur, m'a fait secher de douleur parce que mes ennemis n'ont pas gardé ta loy*. Et le grand saint ³⁸² François, pensant ne point estre entendu, pleuroit un jour, sanglottoit et se lamentoit si fort, qu'un bon personnage l'oyant, accourut comme au secours de quelqu'un qu'on voulut esgorger, et le voyant tout seul il luy demanda: Pourquoi cries tu ainsy, pauvre homme ? Helas, dit il, "je pleure dequoy Nostre Seigneur a tant enduré pour l'amour de nous, et personne n'y pense !" Et ces paroles dites, il recommença ses larmes, et ce bon personnage se mit aussi a gemir et pleurer avec luy.

Mays comme que ce soit, cecy est admirable es blesseures receües par le divin amour, que la douleur en est agreable; et tous ceux qui la sentent y consentent, et ne voudroyent pas changer cette douleur a toute la douceur de l'univers. Il n'y a point de douleur emmi l'amour, ou s'il y a de la douleur c'est une bienaymee douleur. Un Seraphin tenant un jour une fleche toute d'or, de la pointe de laquelle sortoit une petite flamme, il la darda dans le coeur de la bienheureuse Mere Therese, et la voulant retirer il sembloit a cette vierge qu'on luy arrachast les entrailles, la douleur estant si grande qu'elle n'avoit plus de force pour jeter des foibles et petits gemissemens ; mais douleur pourtant si aymable, qu'elle eust voulu n'en estre jamais

³⁸¹ - S. Augustin Conf. 10,27

³⁸² - Ps 118,139

delivree. Telle fut la sagette d'amour que Dieu décocha dans le coeur de la grande sainte Catherine de Genes au commencement de sa conversion, dont elle demeura toute changee et comme morte au monde et aux choses creées pour ne vivre plus qu'au Createur. Le *Bienaymé est un bouquet de myrrhe*³⁸³ amere, et ce *bouquet* amer est reciproquement le Bienaymé, qui demeure cherement colloqué entre les tetins de la bienaymee, c'est a dire le plus aymé de tous les bienaymés.

CHAPITRE XV

DE LA LANGUEUR AMOUREUSE DU COEUR BLESSE DE DILECTION

C'est chose assez conneüe que l'amour humain a la force, non seulement de blesser le coeur, mais de rendre malade le cors jusques a la mort ; d'autant que comme la passion et le temperament du cors a beaucoup de pouvoir d'incliner l'ame et la tirer après soy, aussi les affections de l'ame ont une grande force pour remuer les humeurs et changer les qualités du cors. Mais outre cela, l'amour, quand il est vehement, porte si impetueusement l'ame en la chose aymee et l'occupe si fortement, qu'elle manque a toutes ses autres operations, tant sensitives qu'intellectuelles ; si que, pour nourrir cet amour et le seconder, il semble que l'ame abandonne tout autre soin, tout autre exercice et soy mesme encores : dont Platon a dit que l'amour estoit "pauvre, deschiré, nud, deschaux, chetif, sans mayson, couchant dehors sur la dure, es portes, tous-jours indigent. " Il est "pauvre", parce qu'il fait quitter tout pour la chose aymee ; il est " sans mayson, " parce qu'il fait sortir l'ame de son domicile pour suivre tous-jours celui qui est aymé; il est " chetif," pasle, maigre et desfait, parce qu'il fait perdre le sommeil, le boire et le manger; il est "nud et deschaux," parce qu'il fait quitter toutes autres affections pour prendre celles de la chose aymee; il couche " dehors sur la dure," parce qu'il fait demeurer a descouvert le coeur qui ayme, luy faisant manifester ses passions par des souspirs, plaintes, louanges, soupçons, jalousies; il est tout estendu comme un gueux " aux portes," parce qu'il fait que l'amant est perpetuellement attentif aux yeux et a la bouche de la chose qu'il ayme, et tous-jours attaché a ses oreilles pour luy parler et mendier des faveurs desquelles il n'est jamais assouvi or, les yeux, les oreilles et la bouche sont les portes de l'ame. Et en fin c'est sa vie que d'estre " tous-jours indigent" car si une fois il est rassasié il n'est plus ardent, et par consequent il n'est plus amour.

Certes, je sçai bien, Theotime, que Platon parloit ainsy de l'amour abject, vil et chetif des mondains, mays neanmoins ces propriétés ne laissent pas de se trouver en l'amour celeste et divin ; car, voyes un peu ces premiers maistres de la doctrine chrestienne, c'est a dire ces premiers docteurs du saint amour evangelique, et oyes ce que disoit l'un d'entr'eux qui avoit le plus eu de travail : *Jusques a maintenant*, dit-il³⁸⁴, *nous avons faim et soif, et sommes nuds, et sommes souffletés, et sommes vagabonds; nous sommes rendus comme les ballieures de ce monde et comme la racleure et peleur de tous.* Comme s'il disoit : Nous sommes tellement abjectz, que si le monde est un palais nous en sommes estimés *les ballieures*; Si le monde est une pomme nous en sommes *la racleure*. Qui les avoit reduit, je vous prie, a cet estat sinon l'amour? Ce fut l'amour qui jetta saint François nud devant son Evesque et le fit mourir nud sur la terre, ce fut l'amour qui le fit mendiant toute sa vie; ce fut l'amour qui envoya le grand François Xavier, pauvre, indigent, deschiré, ça et la parmi les Indes et entre les Japponois; ce fut l'amour qui reduisit le grand Cardinal saint Charles, Archevesque de Milan, a cette extreme pauvreté, parmi toutes les richesses que sa naissance et sa dignité luy donnoyent, que, comme dit cet eloquent orateur d'Italie, monseigneur Panigarole,

³⁸³- Ct 1,12

³⁸⁴- 1 Co 4,11

³⁸⁵ il estoit comme un chien en la mayson de son maistre, ne mangeant qu'un peu de pain, ne beuvant qu'un peu d'eau et couchant sur un peu de paille.

Oyons, de grace, la sainte Sulamite ³⁸⁶, comme elle s' escrie presque en cette sorte : Quoy que, a rayson de mille consolations que mon amour me donne, je sois plus *belle* que *les riches tentes* de mon *Salomon*, je veux dire plus belle que le Ciel qui n'est qu'un pavillon inanimé de sa majesté royale, puisque je suis son pavillon animé, si suis-je neanmoins toute *noyre*, deschiree, poudreuse et toute gastee de tant de blesseures et de coups que ce mesme amour me donne. Hé, *ne prenes pas garde* a mon teint, car *je suis voirement brune, d'autant que* mon Bienaymé, qui est mon *soleil*, a dardé les rayons de son amour sur moy; rayons qui esclairent par leur lumiere, mais qui par leur ardeur m'ont rendue haslee et noyrastre, et me touchant de leur splendeur ilz m'ont *ostee ma couleur*. La passion amoureuse me fait trop heureuse de me donner un tel Espoux comme est mon Roy, mais cette mesme passion qui me tient lieu de *mere*, puisqu'elle seule m'a mariee et non mes merites, elle a des autres *enfants* qui me donnent des assautz et des travaux nom-pareilz, me reduisans a telle langueur, que comme d'un costé je ressemble une reyne qui est au costé de son roy, aussi de l'autre je suis comme une vigneronne qui dans une chetifve cabanne garde une *vigne*, et une *vigne* encor qui n'est pas sienne.

Certes, Theotime, quand les blesseures et playes de l'amour sont frequentes et fortes, elles nous mettent en langueur et nous donnent la bien aymable maladie d'amour. Qui pourroit jamais descrire les langueurs amoureuses des saintes Catherines de Sienne et de Gennes, ou de sainte Angele de Foligni, ou de sainte Christine, ou de la bienheureuse Mere Therese, ou de saint Bernard, ou de saint François? Et quant a ce dernier, sa vie ne fut autre chose que larmes, soursips, plaintes, langueurs, definemens, pasmaysons amoureuses; mais rien n'est si admirable en tout cela, que cette admirable communication que le doux Jesus luy fit de ses amoureuses et pretieuses douleurs, par l'impression de ses playes et stigmates. Theotime, j'ay souvent consideré cette merveille, et en ay fait cette pensee. Ce grand serviteur de Dieu, homme tout seraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié, effigiee en un Seraphin lumineux qui luy apparut sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne sçauroit imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souveraine; car regardant ce beau miroüer d'amour que *les Anges* ne se peuvent jamais assouvir *de regarder* ³⁸⁷, hélas, il pasmoit de douceur et de contentement I Mais voyant aussi d'autre part la vive representation des playes et blesseures de son Sauveur crucifié, il sentit en son ame ce *glaiue* ³⁸⁸ impiteux qui transperça la sacree poitrine de la Vierge Mere au jour de la Passion, avec autant de douleur interieure que s'il eust esté crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu, Theotime, si l'image d'Abraham eslevant le coup de la mort sur son cher unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, eut bien le pouvoir toutefois d'attendrir et faire pleurer le grand saint Gregoire, Evesque de Nisse, toutes les fois qu'il la regardoit, hé, combien fut extreme l'attendrisse-ment du grand saint François, quand il vid l'image de Nostre Seigneur se sacrifiant soy mesme sur la croix ! image que non une main mortelle, mais la main maistresse d'un Seraphin celeste avoit tiree et effigiee sur son propre original, representant si vivement et au naturel le divin Roy des Anges, meurtri, blessé, percé, froissé, crucifié.

Cette ame donques, ainsy amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se treuva par ce moyen extremement disposee a recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de

³⁸⁵ - Panigarola, Francesco, milanais, observantin, Evêque d'Asti (1548-1594). *Oratione di R.P. Frate Fr. Panigarola, Minore osservante, in morte e sopra il corpô dell'Ill. Carlo Borromeo*. Roma 1585

³⁸⁶ - Ct 1,5

³⁸⁷ - 1 P 1,12

³⁸⁸ - Lc 2,35

son souverain Amant. Car la memoire estoit toute destrempee en la souvenance de ce divin amour; l'imagination appliquee fortement a se représenter les blesseures et meurtrisseures que les yeux regardoyent alhors si parfaitement bien exprimees en l'image presente ; l'entendement recevoit les especes infiniment vives que l'imagination luy fournissoit, et en fin l'amour employoit toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer a la Passion du Bienaymé dont l'ame sans doute se treuvoit toute transformee en un second Crucifix. Or l'ame, comme forme et maistresse du cors, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs des playes dont elle estoit blessee, es endroitz correspondans a ceux esquez son Amant les avoit endurees. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination affin qu'elle penetre jusques a l'exterieur : les brebis de Laban, eschauffees d'amour, eurent l'imagination si forte qu'elle porta coup sur les petitz aigneletz desquelz elles estoyent pregnes, pour les faire blancz ou tchetés, selon les baguettes qu'elles regarderent dans les canaux esquelz on les abbeuvoit ³⁸⁹; et les femmes grosses, ayant l'imagination affinee par l'amour, impriment ce qu'elles desirent es cors de leurs enfans ; une imagination puissante fait blanchir un homme en une nuit, detraque sa santé et toutes ses humeurs.

L'amour donq fit passer les tourmens interieurs de ce grand amant saint François jusques a l'exterieur, et blessa le cors d'un mesme dard de douleur duquel il avoit blessé le coeur. Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui estoit dedans ne le pouvoit pas bonnement faire c'est pourquoy l'ardent Seraphin venant au secours, darda des rayons d'une clarté si penetrante, qu'elle fit reellement les playes exterieures du Crucifix, en la chair, que l'amour avoit imprimees interieurement en l'ame. Ainsy le Seraphin, voyant Isale n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentoit ses *levres souillees*, vint au nom de Dieu luy toucher et espurer les levres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le desir d'iceluy ³⁹⁰. La mirrhe produit sa stacte et premiere liqueur comme par maniere de sueur et de transpiration, mais affin qu'elle jette bien tout son suc il la faut ayder par l'incision : de mesme, l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par maniere de sueur, car il ne respiroit en toutes ses actions que cette sacree dilection ; mais pour en faire paroistre tout a fait l'incomparable abondance, le celeste Seraphin le vint inciser et blesser, et affin que l'on sceust que ces playes estoyent playes de l'amour du Ciel, elles furent faittes, non avec le fer, mays avec des rayons de lumiere. O vray Dieu, Theotime, que de douleurs amoureuses et que d'amours douloureuses! car non seulement alhors, mays tout le reste de sa vie, ce pauvre Saint alla tous-jours trainant et languissant, comme bien malade d'amour.

Le bienheureux Philippe Neri, aagé de quatre vingtz ans, eut une telle inflammation de coeur pour le divin amour, que la chaleur se faysant faire place aux costes, les eslargit bien fort et en rompit la quatriesme et cinquiesme, affin qu'il peust recevoir plus d'air pour se rafraichir. Le bienheureux Stanislas Koska, jeune garçon de quatorze ans, estoit si fort assailli de l'amour de son Sauveur, que maintefois il tumboit en defaillance tout pasmé, et estoit contraint d'appliquer sur sa poitrine des linges trempés en l'eau froide, pour moderer la violence de l'ardeur qu'il sentoit.

Et en somme, comme pensez-vous, Theotime, qu'une ame qui a une fois un peu a souhait tasté les consolations divines, puisse vivre en ce monde meslé de tant de miseres, sans douleur et langueur presque perpetuelle? On a maintefois ouÿ ce grand homme de Dieu, François Xavier, lançant sa voix au Ciel, lhors qu'il croyoit estre bien solitaire, en cette sorte : Hé, mon Seigneur, non, de grace, ne m'accablés pas d'une si grande affluence de consolations ; ou si par vostre infinie bonté il vous plaist me faire ainsy abonder en delices, tirés-moy donq en Paradis, car, qui a une fois bien gousté en l'interieur vostre douceur il luy est force de vivre en amertume tandis qu'il ne jouit pas de vous. Quand donques Dieu a donné un peu largement

³⁸⁹- Gn 30,38

³⁹⁰- Is 6,5

de ses divines douceurs a une ame et qu'il les luy oste, il la blesse par cette privation, et elle par apres demeure languissante, soupirant avec David

Helas, quand viendra le jour

Que la douceur d'un retour

*M'ostera cette souffrance*³⁹¹

Et avec le grand Apostre³⁹² : O moy miserable homme, qui me delivrera du cors de cette mortalité!

FIN DU SIXIESME LIVRE

LIVRE SEPTIESME

DE L'UNION DE L'AME AVEC SON DIEU QUI SE PARFAIT EN L'ORAYSON

CHAPITRE PREMIER

COMME L'AMOUR FAIT L'UNION DE L'AME AVEC DIEU EN L'ORAYSON

Nous ne parlons pas icy de l'union generale du coeur avec son Dieu, mais de certains actes et mouvemens particuliers que l'ame recueillie en Dieu fait par maniere d'orayson, affin de s'unir et joindre de plus en plus a sa divine bonté. Car il y a, certes, difference entre unir et joindre une chose a l'autre, et serrer ou presser une chose contre une autre ou sur une autre d'autant que pour joindre et unir il n'est besoin que d'une simple application d'une chose a l'autre, en sorte qu'elles se touchent et soyent ensemble, ainsy que nous joignons les vignes aux ormeaux et les jasmins aux treilles des berceaux que l'on fait es jardins ; mais pour serrer et presser il faut faire une application forte qui accroisse et augmente l'union : de sorte que serrer c'est intimement et fortement joindre, comme nous voyons que le lierre se joint aux arbres; car il ne s'unit pas seulement, mais il se presse et serre si fort a eux, que mesme il penetre et entre dans leurs escorces.

³⁹¹-Ps 41,3

³⁹²- Rm 7,24

La comparayson de l'amour des petitz enfans envers leurs meres ne doit point estre abandonnee, a cause de son innocence et pureté. Voyés donq ce beau petit enfant auquel sa mere assise presente son sein : il se jette de force entre les bras d'icelle, ramassant et pliant tout son petit cors dans ce giron et sur cette poitrine amiable ; et voyés reciproquement sa mere, comme le recevant elle le serre, et, par maniere de dire, le colle a son sein et le baysant joint sa bouche a la sienne. Mays voyés derechef ce petit poupon, apasté des caresses maternelles, comme de son costé il coopere a cette union d'entre sa mere et luy ; car il se serre aussi et se presse tant qu'il peut pour luy mesme sur la poitrine et le visage de sa mere, et semble qu'il se veuille tout enfoncer et cacher dans ce sein agreable duquel il est extrait. Or, alhors, Theotime, l'union est parfaite, laquelle n'estant qu'une ne laisse pas de proceder de la mere et de l'enfant; en sorte neanmoins qu'elle depend toute de la mere, car elle a attiré a soy l'enfant, elle l'a premiere serré entre ses bras et pressé sur sa poitrine, et les forces du poupon ne sont pas si grandes qu'il eust peu se serrer et prendre si fort a sa mere. Mais toutefois ce pauvre petit fait bien ce qu'il peut de son costé, et se joint de toute sa force au sein maternel, non seulement consentant a la douce union que sa mere pratique, mais y contribuant ses foibles effortz de tout son coeur ; et je dis ses foibles effortz, parce qu'ilz sont si imbecilles qu'ilz ressemblent presque plustost des essays d'union que non pas une union.

Ainsy donq, Theotime, Nostre Seigneur monstrant le tres aymable sein de son divin amour a l'ame devote, il la tire toute a soy, la ramasse, et, par maniere de dire, il replie toutes les puissances d'icelle dans le giron de sa douceur plus que maternelle; puis, brusiant d'amour il serre l'ame, il la joint, la presse et colle sur ses levres de suavité et sur ses delicieuses *mammelles*, la baysant du sacré *bayser de sa bouche* et luy faisant savourer ses tetins *meilleurs que le vin*³⁹³. Alhors l'ame, amorcée des delices de ces faveurs, non seulement consent et se preste a l'union que Dieu fait, mays de tout son pouvoir elle coopere, s'efforçant de se joindre et serrer de plus en plus a la divine bonté ; de sorte, toutefois, qu'elle reconnoist bien que son union et liayson a cette souveraine douceur depend toute de l'operation divine, sans laquelle elle ne pourroit seulement pas faire le moindre essay du monde pour s' unir a icelle.

Quand on void une exquise beauté regardée avec grande ardeur, ou une excellente melodie escoutée avec grande attention, ou un rare discours entendu avec grande contention, on dit que cette beauté-la tient collés sur soy les yeux des spectateurs, cette musique tient attachees les aureilles, et que ce discours ravit les coeurs des auditeurs. Qu'est ce a dire, tenir collés les yeux, tenir attachees les aureilles et ravir les coeurs, sinon, unir et joindre fort serré les sens et puissances dont on parle, a leurs objectz ? L'ame, donq, se serre et se presse sur son object quand elle s'y affectionne avec grande attention ; car le serrement n'est autre chose que le progres et avancement de l'union et conjunction. Nous usons mesme de ce mot, selon nostre langage, es choses morales il me presse de faire cecy ou cela, il me presse de demeurer; c'est a dire, il n'employe pas seulement sa persuasion ou sa priere, mais il l'employe avec contention et effort : comme firent les pelerins en Emaüs, qui non seulement supplierent Nostre Seigneur, mais *le presserent* et serrerent a force, *le contrainnant* d'une amoureuse violence d'arrester au logis avec eux³⁹⁴.

Or, en l'orayson, l'union se fait souvent par maniere de petitz mais frequens esiancemens et avancements de l'ame en Dieu. Et si vous prenes garde aux petitz enfans unis et jointz aux tetins de leurs meres, vous verres que de tems en tems ilz se pressent et serrent par des petitz eslans que le playsir de tetter leur donne; ainsy, en l'orayson, le coeur uni a son Dieu fait maintefois certaines recharges d'union, par des mouvemens avec lesqueiz il se serre et presse davantage en sa divine douceur. Comme, par exemple, l'ame ayant longuement demeuré au sentiment d'union par lequel elle savoure doucement combien elle est

³⁹³ - Ct 1,1

³⁹⁴ - Lc 24,29

heureuse d'estre a Dieu, en fin accroissant cette union par un serrement et eslan cordial Ouy, Seigneur, dira-elle, je suis vostre, toute, toute, toute, sans exception ; ou bien : Hé, Seigneur, je le suis certes, et je le veux estre tous-jours plus ; ou bien, par maniere de priere : O doux Jesus, hé tirés-moy tous-jours plus avant dans vostre coeur, affin que vostre amour m' engloutisse et que je sois du tout abismee en sa douceur.

Mais d'autres fois l'union se fait, non par des esiancemens repetés, ains par maniere d'un continuel insensible pressement et avancement du coeur en la divine bonté; car, comme nous voyons qu'une grande et pesante masse de plomb, d'airain ou de pierre, quoy qu'on ne la pousse point, se serre, enfonce et presse tellement contre la terre sur laquelle elle est posee, qu'en fin avec le tems on la treuve toute enterree, a cause de l'inclination de son poids qui par sa pesanteur la fait tous-jours tendre au centre, ainsy nostre coeur estant une fois joint a son Dieu, s'il demeure en cette union et que rien ne l'en divertisse, il va s'enfonçant continuellement, par un insensible progres d'union, jusques a ce qu'il soit tout en Dieu, a cause de l'inclination sacree que le saint amour luy donne, de s'unir tous-jours davantage a la souveraine bonté car, comme dit le grand apostre de France, " l'amour est une vertu unitive, " c'est a dire, qui nous porte a la parfaite union du souverain bien. Et puisque c'est une venté indubitable que le divin amour, tandis que nous sommes en ce monde, est un mouvement, ou au moins une habitude active et tendante au mouvement, lhors mesme qu'il est parvenu a la simple union il ne laisse pas d'agir, quoy qu'imperceptiblement, pour l'accroistre et perfectionner de plus en plus.

Ainsy les arbres qui ayment d'estre transplantés, apres qu'ilz le sont, estendent leurs racines et se fourrent bien avant dans le sein de la terre qui est leur element et leur aliment, nul ne s'appercevant de cela tandis qu'il se fait, ains seulement quand il est fait. Et le coeur humain, transplanté du monde en Dieu par le celeste amour, s'il s'exerce fort en l'orayson, certes, il s'estendra continuellement et se serrera a la Divinité s'unissant de plus en plus a sa bonté, mais par des accroissemens imperceptibles, desquelz on ne remarque pas bonnement le progres tandis qu'il se fait, ains quand il est fait. Si vous beuves quelque'exquise liqueur, par exemple, de l'eau imperiale, la simple union d'icelle avec vous se fera a mesme que vous la recevres, car la reception et l'union sont une mesme chose en cet endroit; mais par apres, petit a petit, cette union s'aggrandira par un progres imperceptiblement sensible, car la vertu de cette eau, penetrant de toutes pars, confortera le cerveau, revigorera le coeur et estendra sa force sur tous vos espritz. Ainsy un sentiment de dilection, comme par exemple Que Dieu est bon ! estant entré dedans le coeur, d'abord il fait l'union avec cette bonté ; mais estant entretenu un peu longuement, comme un parfum pretieux il penetre de tous costés l'ame, il se respand et dilate dans nostre volonté, et, par maniere de dire, il s'incorpore avec nostre esprit, se joignant et serrant de toutes pars de plus en plus a nous et nous unissant a luy. Et c'est ce que nous enseigne le grand David quand il compare les sacrees paroles au *miel*³⁹⁵; car, qui ne sçait que la douceur du miel s'unit de plus en plus a nostre sens par un progres continuel de savouement, lhors que le tenans longuement en la bouche, ou que l'avalans tout bellement, sa saveur penetre plus avant le sens de nostre goust ? Et de mesme ce sentiment de la bonté celeste, exprimé par cette parole de de saint Bruno : O Bonté ! ou par celle de saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu*³⁹⁶ ou par celle de Magdeleine : Hé *mon Maistre*³⁹⁷ ! ou par celle de saint François : " Mon Dieu et mon tout ! " ce sentiment, dis je, demeurant un peu longuement dedans un coeur amoureux, il se dilate, il s'estend et s'enfonce par une intime penetration en l'esprit, et de plus en plus le detrempe tout de sa saveur, qui n'est autre chose qu'accroistre l'union; comme fait l'onguent pretieux ou le

³⁹⁵- Ps 118,103

³⁹⁶- Jn 20,28

³⁹⁷- Jn 20,16

baume, qui, tombant sur le coton, se mesle et s'unit tellement de plus en plus, petit a petit, avec iceluy, qu'en fin on ne sçauroit plus dire si le coton est parfumé ou s'il est parfum, ni si le parfum est coton ou le coton parfum. O qu'heureuse est une ame qui en la tranquillité de son coeur conserve amoureusement le sacré sentiment de la presence de Dieu ! car son union avec la divine bonté croistra perpetuellement, quoy qu'insensiblement, et detrempera tout l'esprit d'iceluy de son infinie suavité.

Or, quand je parle du sacré sentiment de la presence de Dieu, en cet endroit, je n'entens pas parler du sentiment sensible, mais de celuy qui reside en la cime et supreme pointe de l'esprit, ou le divin amour regne et fait ses exercices principaux.

CHAPITRE II

DES DIVERS DEGRES DE LA SAINTE UNION QUI SE FAIT EN L'ORAYSON

L'union se fait quelquefois sans que nous y cooperions, sinon par une simple suite, nous laissant unir sans resistance a la divine bonté; comme un petit enfant amoureux du sein de sa mere, mais tellement alangouri qu'il ne peut faire aucun mouvement pour y aller ni pour se serrer quand il y est, mais seulement est bien ayse d'estre pris et tiré entre les bras de sa mere et d'estre pressé par elle sur sa poitrine. Quelquefois nous cooperons, lhors qu'estans tirés nous courons ³⁹⁸ volontier pour seconder la douce force de la bonté qui nous tire et nous serre a soy par son amour.

Quelquefois il nous semble que nous commençons a nous joindre et serrer a Dieu avant qu'il se joigne a nous, parce que nous sentons l'action de l'union de nostre costé sans sentir celle qui se fait de la part de Dieu ; lequel toutefois, sans doute, nous previent tous-jours, bien que tous-jours nous ne sentions pas sa prevention, car s'il ne s'unissoit a nous, jamais nous ne nous unirions a luy ; il nous choisit et saisit tous-jours avant que nous le choisissions ni saisissions. Mais quand, suivans ses attraitz imperceptibles, nous commençons a nous unir a luy, il fait quelquefois le progres de nostre union, secourant nostre imbecillité et se serrant sensiblement luy mesme a nous : si que nous le sentons qu'il entre et penetre nostre coeur par une suavité incomparable. Et quelquefois aussi, comme il nous a attirés insensiblement a l'union, il continue insensiblement a nous ayder et secourir, et nous ne sçavons comme une si grande union se fait, mais nous sçavons bien que nos forces ne sont pas asses grandes pour la faire : si que nous jugeons bien par la que quelque secrette puissance fait son insensible action en nous; comme les nochers qui portent du fer, lhors que, sous un vent fort foible, ilz sentent leurs vaysseaux singler puissamment, connoissent qu'ilz sont proches des montaignes de l'aymant qui les tirent imperceptiblement, et voyent en cette sorte un connoissable et perceptible avancement provenant d'un moyen inconneu et imperceptible. Car ainsy, lhors que nous voyons nostre esprit s' unir de plus en plus a Dieu sous des petitz effortz que nostre volonté fait, nous jugeons bien que nous avons trop peu de vent pour singler si fort, et qu'il faut que l'Amant de nos ames nous tire par l'influence secrette de sa grace, laquelle il veut nous estre imperceptible affin qu'elle nous soit plus admirable, et que, sans nous amuser a sentir ses attraitz, nous nous occupions plus purement et simplement a nous unir a sa bonté.

Aucunes fois cette union se fait si insensiblement que nostre coeur ne sent ni l'operation divine en nous ni nostre cooperation, ains il treuve la seule union insensiblement toute faite, a l'imitation de Jacob,

³⁹⁸ - Ct 1,3

qui, sans y penser, se treuva marié avec Lia ; ou plustost comme un autre Samson, mais plus heureux, il se treuve lié et serré des cordes de la sainte union sans que nous nous en soyons apperceus. D'autres fois nous sentons les serremens, l'union se faysant par des actions sensibles, tant de la part de Dieu que de la nostre.

Quelquefois l'union se fait par la seule volonté et en la seule volonté, et aucunes fois l'entendement y a sa part, parce que la volonté le tire apres soy et l'applique a son object, luy donnant un playsir special d'estre fiché a le regarder; comme nous voyons que l'amour respand une profonde et speciale attention en nos yeux corporelz pour les arrester a voir ce que nous aymons.

Quelquefois cette union se fait de toutes les facultés de l'ame, qui se ramassent toutes autour de la volonté, non pour s'unir elles mesmes a Dieu, car elles n'en sont pas toutes capables, mais pour donner plus de commodité a la volonté de faire son union ; car si les autres facultés estoyent appliquees une chacune a son object propre, l'ame, operant par icelles, ne pourroit pas si parfaitement s'employer a l'action par laquelle l'union se fait avec Dieu. Telle est la varieté des unions.

Voyés saint Martial (car ce fut, comme on dit, le bienheureux enfant duquel il est parlé en saint Marc ³⁹⁹) : Nostre Seigneur le prit, le leva et le tint asses longuement entre ses bras. O beau petit Martial, que vous estes heureux d'estre saisi, pris, porté, uni, joint et serré sur la poitrine celeste du Sauveur et baysé de sa bouche sacree, sans que vous y cooperies qu'en ne faisant pas resistance a recevoir ces divines caresses ! Au contraire, saint Simeon embrasse et serre Nostre Seigneur sur son sein ⁴⁰⁰, sans que Nostre Seigneur fasse aucun semblant de cooperer a cette union, bien que, comme chante la tressainte Eglise, " le viellard portoit l'Enfant, mays l'Enfant gouvernoit le viellard. " Saint Bonaventure, touché d'une sainte humilité, non seulement ne s'unissoit pas a Nostre Seigneur, ains se retiroit de sa presence reelle, c'est a dire du tressaint Sacrement de l'Eucharistie, quand un jour oyant Messe, Nostre Seigneur se vint unir a luy, luy portant son divin Sacrement : or cette union faite, hé Dieu, Theotime, pensés de quel amour cette sainte ame serra son Sauveur sur son coeur ! A l'opposite, sainte Catherine de Sienna, desirant ardemment Nostre Seigneur en la sainte Communion, pressant et poussant son ame et son affection devers luy, il se vint joindre a elle, entrant en sa bouche avec mille benedictions. Ainsy Nostre Seigneur commença l'union avec saint Bonaventure, et sainte Catherine sembla commencer celle qu'elle eut avec son Sauveur.

La sacree amante du Cantique parle comme ayant pratiquee l'une et l'autre sorte d'union:

Je suis toute a mon Bienaymé, ce dit-elle ⁴⁰¹, et son retour est devers moy; car c'est autant que si elle disoit : Je me suis unie a mon cher Ami, et reciproquement il se retourne devers moy pour, en s'unissant de plus en plus a moy, se rendre aussi tout mien ; Mon cher Ami m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes mammelles ⁴⁰², et je le serreray sur mon sein, comme un bouquet de suavité ; Mon ame, dit David ⁴⁰³, s'est serree a vous, o mon Dieu, et vostre main droite m'a empoigné et saisi. Mais ailleurs elle confesse d'estre prevenue, disant : Mon cher Ami est tout a moy, et moy je suis toute sienne ⁴⁰⁴; nous faysons une sainte union, par laquelle il se joint a moy, et moy je me joins a luy. Et pour monstrier que tous-jours toute l'union se fait par la grace de Dieu, qui nous tire a soy et par ses attraitz esmeut nostre ame et anime le mouvement

³⁹⁹ - Mc 9,35

⁴⁰⁰ - Lc 2,28

⁴⁰¹ - Ct 7,10

⁴⁰² - Ct 1,12

⁴⁰³ - Ps 62,9

⁴⁰⁴ - Ct 2,16

de nostre union envers luy, elle s'escrie ⁴⁰⁵, comme toute impuissante : *Tirés moy*; mais pour tesmoigner qu'elle ne se laissera pas tirer comme une pierre ou comme un forçat, ains qu'elle cooperera de son costé et meslera son foible mouvement parmi les puissans attraitz de son Amant : *nou courrons*, dit-elle, *a l'odeur de vos parfums*. Et affin qu'on sçache que si on la tire un peu fortement par la volonté, toutes les puissances de l'ame se porteront a l'union : *Tirés moy*, dit-elle, et *nous courrons* ; l'Espoux n'en tire qu'une, et plusieurs courent a l'union ; la volonté est la seule que Dieu veut, mais toutes les autres puissances courent apres elle pour estre unies a Dieu avec elle.

A cette union le divin Berger des ames provoquoit sa chere Sulamite : *Mettes-moy* ⁴⁰⁶, disoit-il, *comme un sceau sur vostre coeur, comme un cachet sur vostre bras*. Pour bien imprimer un cachet sur la cire, on ne le joint pas seulement, mais on le presse bien serré; ainsy veut-il que nous nous unissions a luy d'une union si forte et pressee que nous demeurions marqués de ses traitz.

Le saint amour du Sauveur nous presse ⁴⁰⁷. O Dieu, quel exemple d'union excellente ! Il s'estoit joint a nostre nature humaine par grace, comme une vigne a son ormeau, pour la rendre aucunement participante de son fruit ; mays voyant que cette union s' estoit desfaite par le peché d'Adam, il fit une union plus serree et pressante en l'Incarnation, par laquelle la nature humaine demeure a jamais jointe en unité de personne a la Divinité ; et affin que non seulement la nature humaine, mais tous les hommes peussent s'unir intimement a sa bonté, il institua le Sacrement de la tressainte Eucharistie, auquel un chacun peut participer pour unir son Sauveur a soy mesme, reellement et par maniere de viande. Theotime, cette union sacramentelle nous sollicite et nous ayde a la spirituelle de laquelle nous parlons.

CHAPITRE III

DU SOUVERAIN DEGRE D'UNION, PAR LA SUSPENSION ET RAVISSEMENT

Soit donques que l'union de nostre ame avec Dieu se face imperceptiblement, soit qu'elle se face perceptiblement, Dieu en est tous-jours l'auteur, et nul ne peut s'unir a luy s'il ne va a luy, ni nul ne peut aller a luy s'il n'est tiré par luy, comme tesmoigne le divin Espoux, disant ⁴⁰⁸: *Nul ne peut venir a moy sinon que mon Pere le tire*; ce que sa celeste Espouse proteste aussi, disant ⁴⁰⁹ : *Tirés moy, nous courrons a l'odeur de vos parfums*.

Or, la perfection de cette union consiste en deux pointz : qu'elle soit pure et qu'elle soit forte Ne puis-je pas m'approcher d'une personne pour luy parler, pour le mieux voir, pour obtenir quelque chose de luy, pour odorier les parfums qu'il porte, pour m'appuyer sur luy? et lhors je m'approche voirement de luy et me joins a luy, mais l'approchement et union n'est pas ma principale pretention, ains je m'en sers seulement comme d'un moyen et d'une disposition pour obtenir une autre chose. Que si je m'approche de luy et me

⁴⁰⁵ - Ct 1,3

⁴⁰⁶ - Ct 8,6

⁴⁰⁷ - 2 Co 5,14

⁴⁰⁸ - Jn 6,44

⁴⁰⁹ - Ct 1,3

joins a luy, non pour aucune autre fin que pour estre proche de luy et jouir de cette prochaineté et union, c'est alhors un rapprochement d'union pure etsimple.

Ainsy plusieurs approchent de Nostre Seigneur : les uns pour l'ouïr, comme Magdeleine ; les autres pour estre gueris, comme l'hemorroïse ; les autres pour l'adorer, comme les Mages; les autres pour le servir, comme Marthe; les autres pour vaincre leur incredulité, comme saint Thomas ; les autres pour le parfumer, comme Magdeleine, Joseph, Nicodeme ; mais sa divine Sulamite le cherche pour le treuver, et l'ayant treuvé ne veut autre chose que de le tenir bien serré, et le tenant ne jamais le quitter : *Je le tiens*, dit-elle ⁴¹⁰, *et ne l'abandonneray point*. Jacob, dit saint Bernard, tenant Dieu bien serré le veut bien quitter, pourveu qu'il reçoive sa benediction ⁴¹¹; mais Sulamite ne le quittera point quelle benediction qu'il luy donne, car elle ne veut pas les benedictions de Dieu, elle veut le Dieu des benedictions, disant avec David ⁴¹²: Qu'y a-il au Ciel pour moy et que veux-je sur la terre sinon vous ? vous estes le Dieu de mon coeur et mon partage a toute eternité. Ainsy fut la glorieuse Mere aupres de la croix ⁴¹³ de son Filz. Hé, que cherches vous, o Mere de la vie, en ce mont de Calvaire et en ce lieu de mort? Je cherche, eust elle dit, mon Enfant qui est la vie de ma vie. Et pourquoy le cherches vous? Pour estre aupres de luy. Mais maintenant il est parmi *les tristesses de la mort* ⁴¹⁴. Hé, ce ne sont pas les allegresses que je cherche, c'est luy mesme; et par tout mon coeur amoureux me fait rechercher d'estre unie a cet aymable Enfant, mon cher Bienaymé. En somme, la pretention de l'ame en cette union, n'est autre que d'estre avec son Amant.

Mais quand l'union de l'ame avec Dieu est grandement tres estroite et tres serree, elle est appelée par les theologiens inhesion ou adhesion, parce que par icelle l'ame demeure prise, attachee, collee et affigee a la divine Majesté, en sorte que malaysement peut elle s'en desprendre et retirer. Voyés, je vous prie, cet homme pris et serré par attention a la suavité d'une harmonieuse musique, ou bien (ce qui est extravagant) a la niaiserie d'un jeu de cartes : vous l'en voules retirer et vous ne pouves, quelles affaires qu'il ayt au logis on ne le peut arracher, il en perd mesme le boire et le manger. O Dieu, Theotime, combien plus doit estre attachee et serree l'ame qui est amante de son Dieu, quand elle est unie a la divinité de l'infinie Douceur et qu'elle est prise et esprise en cet object d'incomparables perfections! Telle fut celle du grand *vaysseau d'election* ⁴¹⁵ qui s'escroit ⁴¹⁶: *Affin que je vive a Dieu, je suis affigé a la croix avec Jesus Christ* ; aussi protesta-il ⁴¹⁷ que rien, non pas *la mort* mesme, *ne le peut separer* de son Maistre. Et cet effect de l'amour fut mesme pratiqué entre David et Jonathas, car il est dit ⁴¹⁸ que *l'ame de Jonathas fut collee a celle de David* aussi est-ce un axiome celebré par les anciens Peres, que l'amitié qui peut finir ne fut jamais vraye amitié, ainsy que j'ay dit ailleurs ⁴¹⁹.

⁴¹⁰- Ct 3,4

⁴¹¹- Gn 32,26

⁴¹²-Ps 72,25

⁴¹³- Jn 19,25

⁴¹⁴- Ps 17,5 ; 114,3

⁴¹⁵- Ac 9,15

⁴¹⁶- Ga 2,19

⁴¹⁷- Rm 8,38

⁴¹⁸- 1 R 18,1

⁴¹⁹- Intr V.D. III,22

Voyes, je vous prie, Theotime, ce petit enfant attaché au tetin et au col de sa mere : si on le veut arracher de la pour le porter en son berceau, parce qu'il en est tems, il marchande et dispute tant qu'il peut pour ne point quitter ce sein tant amiable ; si on le fait desprendre d'une main il s'accroche de l'autre, et si on l'enleve du tout il se met a pleurer, et tenant son coeur et ses yeux ou il ne peut plus tenir son cors, il va reclamant sa chere mere, jusques a ce qu'a force de le bercer on l'ayt endormi. Ainsy l'ame laquelle, par l'exercice de l'union, est parvenue jusques a demeurer prise et attachee a la divine Bonté, n'en peut estre tiree presque que par force et avec beaucoup de douleur ; on ne peut la faire desprendre : si on destourne son imagination, elle ne laisse pas de se tenir prise par son entendement ; que si on tire son entendement, elle se tient attachee par la volonté ; et si on la fait encor abandonner de la volonté par quelque distraction violente, elle se retourne de moment en moment du costé de son cher object, duquel elle ne se peut du tout desprendre, renoüant tant qu'elle peut les doux liens de son union avec luy par des frequens retours qu'elle fait, comme a la desrobbee; experimentant en cela la peyne de saint Paul ⁴²⁰, car elle est pressee de deux desirs : d'estre delivree de toute occupation exterieure pour *demeurer* en son interieur avec *Jesus Christ*, et d'aller neanmoins a l'oeuvre de l'obeissance que l'union mesme avec *Jesus Christ* luy enseigne estre requise.

Or, la bienheureuse Mere Therese dit excellemment, que l'union estant parvenue jusqu'à cette perfection que de nous tenir pris et attachés avec Nostre Seigneur, elle n'est point differente du ravissement, suspension ou pendement d'esprit ; mais qu'on l'appelle seulement union, ou suspension, ou pendement, quand elle est courte, et quand elle est longue on l'appelle extase ou ravissement d'autant qu'en effect, l'ame attachee a son Dieu si fermement et si serree qu'elle n'en puisse pas aysement estre desprise, elle n'est plus en soy mesme, mais en Dieu; non plus qu'un cors crucifié n'est plus en soy mesme, mais en la croix, et que le lierre attaché a la muraille n'est plus en soy, mais en la muraille Mays affin d'eviter tout equivoque, saches, Theotime, que *la charité* est un lien et un *lien de perfection* ⁴²¹; et qui a plus de charité, il est plus estroittement uni et lié a Dieu. Or, nous ne parlons pas de cette union qui est permanente en nous par maniere d'habitude, soit que nous dormions, soit que nous veillions nous parlons de l'union qui se fait par l'action et qui est un des exercices de la charité et dilection. Imagines vous donques, que saint Paul, saint Denis, saint Augustin, saint Bernard, saint François, sainte Catherine de Gennes ou de Sienne sont encor en ce monde, et qu'ilz dorment de lassitude apres plusieurs travaux pris pour l'amour de Dieu ; representes vous d'autre part quelque bonne ame, mais non pas si sainte comme eux, qui fust en l'orayson d'union a mesme tems : je vous *demande*, mon cher Theotime, qui est plus uni, plus serré, plus attaché a Dieu, ou ces grans Saintz qui dorment, ou cette ame qui prie? Certes, ce sont ces admirables amans; car ilz ont plus de charité, et leurs affections, quoy qu'en certaine façon dormantes, sont tellement engagees et prises a leur Maistre qu'elles en sont inseparables. Mays, ce me direz vous, comme se peut-il faire qu'une ame qui est en l'orayson d'union, et mesme jusques a l'extase, soit moins unie a Dieu que ceux qui dorment, pour saintz qu'ilz soyent ? Voyci que je vous dis, Theotime celle la est plus avant en l'exercice de l'union, et ceux ci sont plus avant en l'union ; ceux ci sont unis et ne s'unissent pas, puisqu'ilz dorment, et celle la s'unit, estant en l'exercice et pratique actuelle de l'union.

Au demeurant, cet exercice de l'union avec Dieu se peut mesme pratiquer par des courtz et passagers mais frequens eslans de nostre coeur en Dieu, par maniere d'oraysons jaculatoires faites a cette intention : Ah, Jesus, qui me donnera la grace que je sois un seul esprit avec vous ! En fin, Seigneur, rejettant la multiplicité des creatures, je ne veux que vostre unité ! O Dieu, vous estes le seul *un* et la seule unité *neccessaire* a mon ame ⁴²² ! Helas, cher Ami de mon coeur, unisses ma pauvre unique ame a vostre tres

⁴²⁰-Ph 1,23

⁴²¹- Col 3,14

⁴²²-Lc 10,42

unique bonté. Hé, vous estes tout mien, quand seray-je tout vostre ! L'aymant tire le fer et le serre : o Seigneur Jesus, mon Amant, soyes mon tire-coeur ; serrés, pressés et unisses a jamais mon esprit sur vostre paternelle poitrine ! Hé, puisque je suis fait pour vous, pourquoy ne suis-je pas en vous ? Abismés cette goutte d'esprit que vous m'aves donnee, dedans la mer de vostre bonté, de laquelle elle procede. Ah, Seigneur, puisque vostre coeur m' ayme, que ne me ravit il a soy puisque je le veux bien! *Tires moy*, et je courray a la *suite de vos attraitz* ⁴²³, pour me jetter entre vos bras paternelz et n'en bouger jamais es siecles des siecles. Amen.

CHAPITRE IV

DU RAVISSEMENT ET DE LA PREMIERE ESPECE D'ICELUY

L'extase s'appelle ravissement, d'autant que par icelle Dieu nous attire et esleve a soy ; et le ravissement s'appelle extase, entant que par iceluy nous sortons et demeurons hors et au dessus de nous mesmes pour nous unir a Dieu. Et bien que les attraitz par lesquelz nous sommes attirés de la part de Dieu soyent admirablement doux, suaves et delicieux, si est-ce qu'a cause de la force que la beauté et bonté divine a pour tirer a soy l'attention et application de l'esprit, il semble que non seulement elle nous esleve, mays qu'elle nous ravit et emporte; comme au contraire, a rayson du tres volontaire consentement et ardent mouvement par lequel l'ame ravie s'escoule apres les attraitz divins, il semble que non seulement elle monte et s'esleve, mais qu'elle se jette et s'eslance hors de soy en la Divinité mesme. Et c'en est de mesme en la tres infame extase ou abominable ravissement qui arrive a l'ame lhors que, par les amorces des playsirs brutaux, elle est mise hors de sa propre dignité spirituelle et au dessous de sa condition naturelle : car, entant que volontairement elle suit cette malheureuse volupté et se precipite hors de soy mesme, c'est a dire hors de l'estat spirituel, on dit qu'elle est en l'extase sensuelle ; mais entant que les appatz et allechemens sensuelz la tirent puissamment et, par maniere de dire, l'entraignent dans cette basse et vile condition, on dit qu'elle est ravie et emportee hors de soy mesme, parce que ces voluptés bestiales la demettent de l'usage de la rayson et intelligence avec une si furieuse violence que, comme dit l'un des plus grans philosophes , l'homme estant en cet accident semble estre tumbé en epilepsie, tant l'esprit demeure absorbé et comme perdu. *O hommes, jusques a quand* ⁴²⁴ seres vous si insensés que de vouloir ravalier vostre dignité naturelle, descendans volontairement et precipitans en la condition des bestes brutes?

Mais, mon cher Theotime, quant aux extases sacrees, elles sont de trois sortes : l'une est de l'entendement, l'autre de l'affection, et la troisieme de l'action ; l'une est en la splendeur, l'autre en la ferveur, et la troisieme en l'oeuvre ; l'une se fait par l'admiration, l'autre par la devotion, et la troisieme par l'operation. L'admiration se fait en nous par le rencontre d'une verité nouvelle que nous ne connoissons pas ni n'attendions pas de connoistre; et si a la nouvelle venté que nous rencontrons est jointe la beauté et bonté, l'admiration qui en provient est grandement delicieuse. Ainsy la reyne de Saba trouvant en Salomon plus de veritable sagesse qu'elle n'avoit pensé, elle demeura toute pleine d'admiration ⁴²⁵; et les Juifz, voyans en nostre Sauveur une science qu'ilz n'eussent jamais creu, furent surpris d'une grande admiration ⁴²⁶. Quand

⁴²³-Ct 1,3

⁴²⁴- Ps 4,3

⁴²⁵- 3 R 10,5

⁴²⁶-Mt 13,54

donq il plait a la divine Bonté de donner a nostre entendement quelque speciale clarté, par le moyen delaquelle il vienne a contempler les mysteres divins d'une contemplation extraordinaire et fort relevee, alhors, voyant plus de beauté en iceux qu'il n'avoit peu s'imaginer, il entre en admiration.

Or l'admiration des choses agreables attache et colle fortement l'esprit a la chose admiree tant a rayson de l'excellence de la beauté qu'elle luy descouvre, qu'a rayson de la nouveauté de cette excellence ; l'entendement ne se pouvant asses assouvir de voir ce qu'il n'a encor point veu et qui est si agreable a voir. Et quelquefois, outre cela, Dieu donne a l'ame une lumiere non seulement claire, mais croissante comme l'aube du jour; et alhors, comme ceux qui ont treuvé une miniere d'or fouillent tous-jours plus avant pour treuver tous-jours davantage de ce tant desiré metal, ainsy l'entendement va de plus en plus s'enfonçant en la consideration et admiration de son divin objet; car ne plus ne moins que l'admiration a causé la philosophie et attentive recherche des choses naturelles, elle a aussi causé la contemplation et theologie mystique. Et d'autant que cette admiration, quand elle est forte, nous tient hors et au dessus de nous mesmes par la vive attention et application de nostre entendement aux choses celestes, elle nous porte par consequent en l'extase.

CHAPITRE V

DE LA SECONDE ESPECE DE RAVISSEMENT

Dieu attire les espritz a soy par sa souveraine beauté et incomprehensible bonté : excellences qui, toutes deux, ne sont neanmoins qu'une supreme Divinité, tres uniquement belle et bonne tout ensemble. Tout se fait pour le bon et pour le beau, toutes choses regardent vers luy, sont meües et contenues par luy et pour l'amour de luy; le bon et le beau est desirable, aymable et cherissable a tous ; pour luy toutes choses font et veulent tout ce qu'elles operent et veulent. Et quant au beau, parce qu'il attire et rappelle a soy toutes choses, les Grecs l'appellent d'un nom qui est tiré d'une parole qui veut dire appeller. De mesme, quant au bien, sa vraye image c'est la lumiere, sur tout en ce que la lumiere recueillie, reduit et convertit a soy tout ce qui est (dont le soleil, entre les Grecs, est nommé d'une parole laquelle monstre qu'il fait que toutes choses soyent ramassees et serrees, rassemblant les dispersees, comme la bonté convertit a soy toutes choses), estant non seulement la souveraine unité, mays souverainement unissante, d'autant que toutes choses la desirent comme leur principe, leur conservation et leur derniere fin. De sorte qu'en somme, le bon et le beau ne sont qu'une mesme chose, d'autant que toutes choses appetent le beau et le bon.

Ce discours, Theotime, est presque tout composé des paroles du divin saint Denis Areopagite : et certes, il est vray que le soleil, source de la lumiere corporelle, est la vraye image du bon et du beau ; car, entre les creatures purement corporelles, il n'y a point de bonté ni de beauté egale a celle du soleil. Or la beauté et bonté du soleil consiste en sa lumiere, sans laquelle rien ne seroit beau et rien ne seroit bon en ce monde corporel elle esclaire tout comme belle, elle eschauffe et vivifie tout comme bonne. Entant qu'elle est belle et claire, elle attire tous les yeux qui ont veüe au monde ; entant qu'elle est bonne et qu'elle eschauffe, elle attire a soy tous les appetitz et toutes les inclinations du monde corporel, car elle tire et esleve les exhalations et vapeurs, elle tire et fait sortir les plantes et les animaux de leurs origines, et ne se fait aucune generation a laquelle la chaleur vitale de ce grand luminaire ne contribue. Ainsy Dieu, Pere de

toute lumiere ⁴²⁷, souverainement bon et beau, par sa beauté attire nostre entendement a le contempler, et par sa bonté il attire nostre volonté a l'aymer. Comme beau, comblant nostre entendement de delices, il respand son amour dans nostre volonté; comme bon, remplissant nostre volonté de son amour, il excite nostre entendement a le contempler, l'amour nous provoquant a la contemplation et la contemplation a l'amour : dont il s'ensuit que l'extase et le ravissement depend totalement de l'amour, car c'est l'amour qui porte l'entendement a la contemplation et la volonté a l'union. De maniere qu'en fin il faut conclure avec le grand saint Denis, que " l'amour divin est extatique, ne permettant pas que les amans soyent a eux memes, ains a la chose aymee ; " a rayson dequoy cet admirable apostre saint Paul, estant en la possession de ce divin amour et fait participant de sa force extatique, d'une bouche divinement inspiree, *Je vis*, dit-il ⁴²⁸, *non plus moy, mays Jesus Christ vit en moy* ; ainsy, comme un vray amoureux sorti hors de soy en Dieu, il vivoit non plus sa propre vie, mays la vie de son Bienaymé, comme souverainement aymable.

Or, ce ravissement d'amour se fait sur la volonté en cette sorte : Dieu la touche par ces attraitz de suavité, et lhors, comme une eguille toucbee par l'aymant se tourne et remue vers le pole, s'oubliant de son insensible condition, ainsy la volonté atteinte de l'amour celeste s'eslance et porte en Dieu, quittant toutes ses inclinations terrestres, entrant par ce moyen en un ravissement non de connoissance mais de jouissance, non d'admiration mais d'affection, non de science mais d'experience, non de veue mais de goust et de savourement. Il est vray que, comme j'ay des-ja signifié, l'entendement entre quelquefois en admiration voyant la sacree delectation que la volonté a en son extase, comme la volonté reçoit souvent de la delectation appercevant l'entendement en admiration ; de sorte que ces deux facultés s'entrecommuniquent leurs ravissements, le regard de la beauté nous la faisant aymer, et l'amour nous la faisant regarder. On n'est guere souvent eschauffé des rayons du soleil qu'on n'en soit esclairé, ni esclairé qu'on n'en soit eschauffé; l'amour fait facilement admirer, et l'admiration facilement aymer.

Toutefois, les deux extases, de l'entendement et de la volonté, ne sont pas tellement appartenantes l'une a l'autre que l'une ne soit bien souvent sans l'autre car, comme les philosophes ont eu plus de la connoissance que de l'amour du Createur, aussi les bons Chrestiens en ont maintefois plus d'amour que de connoissance ; et par consequent l'exces de la connoissance n'est pas tous-jours suivi de celuy de l'amour, non plus que l'exces de l'amour n'est pas tous-jours accompagné de celuy de la connoissance, ainsy que j'ay remarque ailleurs ⁴²⁹. Or, l'extase de l'admiration estant seule ne nous fait pas meilleurs, suivant ce qu'en dit celuy qui avoit esté ravi en extase *jusques au troisieme ciel* ⁴³⁰: *Si je connoissois*, dit-il ⁴³¹, *tous les misteres et toute la science, et je n'ay pas la charité, je ne suis rien*. Et partant, le malin esprit peut extasier, s'il faut ainsy parler, et ravir l'entendement, luy representant des merveilleuses intelligences qui le tiennent eslevé et suspendu au dessus de ses forces naturelles, et par telles clartés il peut encor donner a la volonté quelque sorte d'amour vain, mol, tendre et imparfait, par maniere de complaysance, satisfaction et consolation sensible ; mais de donner la vraye extase de la volonté, par laquelle elle s'attache uniquement et puissamment a la Bonté divine, cela n'appartient qu'a cet *Esprit* souverain par lequel *la charité de Dieu est respandue dedans nos coeurs* ⁴³².

⁴²⁷-Jc 1,17

⁴²⁸- Ga 2,20

⁴²⁹- TAD liv 6, ch 4

⁴³⁰- 2 Co 12,2

⁴³¹- 1 Co 13,2

⁴³²- Rm 5,5

CHAPITRE VI

DES MARQUES DU BON RAVISSEMENT ET DE LA TROISIÈME ESPÈCE D'ICELUY

En effect, Theotime, on a veu en nostre aage plusieurs personnes qui croyoient elles mesmes, et chacun avec elles, qu'elles fussent fort souvent ravies divinement en extase, et en fin, toutefois, on descouvroit que ce n'estoyent qu'illusions et amusemens diaboliques, Un certain prestre du tems de saint Augustin se mettoit en extase tous-jours quand il vouloit, chantant ou faysant chanter certains airs lugubres et pitoyables, et ce, pour seulement contenter la curiosité de ceux qui desiroyent voir ce spectacle. Mays ce qui est admirable, c'est que son extase passoit si avant qu'il ne sentoit mesme pas quand on luy appliquoit le feu, sinon apres qu'il estoit revenu a soy; et neanmoins, si quelqu'un parloit un peu fort et a voix claire, il l'entendoit comme de loin, et n'avoit aucune respiration⁴³³. Les philosophes mesmes ont reconneu certaines especes d'extases naturelles faites par la vehemente application de l'esprit a la consideration des choses plus relevees. C'est pourquoy il ne se faut pas estonner si le malin esprit, pour faire le singe, tromper les ames, scandaliser les foibles et se transformer en esprit *de lumiere*⁴³⁴, opere des ravissements en quelques ames peu solidement instruites en la vraye pieté.

Affin donq qu'on puisse discerner les extases divines d'avec les humaines et diaboliques, les serviteurs de Dieu ont laissé plusieurs documens; mays quant a moy, il me suffira pour mon propos de vous proposer deux marques de la bonne et sainte extase : l'une est que l'extase sacree ne se prend ni attache jamais tant a l'entendement qu'a la volonté, laquelle elle esmeut, eschauffe et remplit d'une puissante affection envers Dieu ; de maniere que si l'extase est plus belle que bonne, plus lumineuse que chaleureuse, plus speculative qu'affective, elle est grandement douteuse et digne de soupçon. Je ne dis pas qu'on ne puisse avoir des ravissements, des visions, mesme prophetiques, sans avoir la charité⁴³⁵; car je sçay bien que, comme on peut avoir la charité sans estre ravi et sans prophetiser, aussi peut-on estre ravi et prophetiser sans avoir la charité mays je dis que celuy qui en son ravissement a plus de clarté en l'entendement pour admirer Dieu que de chaleur en la volonté pour l'aymer, il doit estre sur ses gardes, car il y a danger que cette extase ne soit fause et ne rende l'esprit plus enflé qu'edifié, le mettant voirement, comme Saül⁴³⁶, Balaam⁴³⁷ et Caïphe⁴³⁸ *entre les prophetes*, mais le laissant neanmoins entre les reprovez.

La seconde marque des vrayes extases consiste en la troysiesme espece d'extase que nous avons marquee ci dessus⁴³⁹, extase toute sainte, toute aymable et qui couronne les deux autres; et c'est l'extase de l'oeuvre et de la vie. L'entiere observation des commandemens de Dieu n'est pas dans l'enclos des forces humaines, mais elle est bien pourtant dans les confins de l'instinct de l'esprit humain, comme tres conformes a la rayson et lumiere naturelle : de sorte que, vivans selon les commandemens de Dieu, nous ne sommes pas

⁴³³- De Civitate Dei 14, 24

⁴³⁴- 2 Co 11, 14

⁴³⁵- 1 Co 13, 4

⁴³⁶- 1 R 10,11

⁴³⁷- Nb 22

⁴³⁸- Jn 11,51

⁴³⁹-TAD liv 6, ch 4

pour cela hors de nostre inclination naturelle. Mays, outre les commandemens divins, il y a des inspirations celestes, pour l'execution desquelles il ne faut pas seulement que Dieu nous esieue au dessus de nos forces, mais aussi qu'il nous tire au dessus des instinctz et des inclinations de nostre nature; d'autant qu'encor que ces inspirations ne sont pas contraires a la rayson humaine, elles l'excedent toutefois, la surmontent et sont au dessus d'icelle : de sorte que lhors, nous ne vivons pas seulement une vie civile, honneste et chrestienne, mais une vie surhumaine, spirituelle, devote et extatique, c'est a dire une vie qui est en toute façon hors et au dessus de nostre condition naturelle.

Ne point desrobber, ne point mentir, ne point commettre de luxure, prier Dieu, ne point jurer en vain, aymer et honorer son pere, ne point tuer, c'est vivre selon la rayson naturelle de l'homme; mais quitter tous nos biens, aymer la pauvreté, l'appeller et tenir en qualité de tres delicieuse maistresse, tenir les opprobres, mespris, abjections, persecutions, martyres pour des felicités et beatitudes, se contenir dans les termes d'une tres absolue chasteté, et enfin, vivre emmi le monde et en cette vie mortelle contre toutes les opinions et maximes du monde et contre le courant du fleuve de cette vie, par des ordinaires resignations, renoncemens et abnegations de nous mesmes, ce n'est pas vivre humainement, mais surhumainement ; ce n'est pas vivre en nous, mais hors de nous et au dessus de nous : et parce que nul ne peut sortir en cette façon au dessus de soy mesme si le *Pere* eternel *ne le tire* ⁴⁴⁰, partant cette sorte de vie doit estre un ravissement continuel et une extase perpetuelle d'action et d'operation.

Vous estes mortz, disoit le grand Apostre aux Rhodiens ⁴⁴¹, *et vostre vie est cachee avec Jesus Christ en Dieu* ⁴⁴². La mort fait que l'ame ne vit plus en son cors ni en l'enclos d'iceluy; que veut donq dire, Theotime, cette parole de l'Apostre : *Vous estes mortz ?* C'est comme s'il eust dit : Vous ne vives plus en vous mesme ni dedans l'enclos de vostre propre condition naturelle, vostre ame ne vit plus selon elle mesme, mays au dessus d'elle mesme. Le phoenix est phoenix en cela, qu'il aneantit sa propre vie a la faveur des rayons du soleil ⁴⁴³, pour en avoir une plus douce et vigoureuse, cachant, par maniere de dire, sa vie sous les cendres ; les bigatz et vers a soye changent leur estre, et de vers se font papillons; les abeilles naissent vers, puis deviennent nimphes, marchans sur leurs pieds, et en fin deviennent mousches volantes. Nous en faysons de mesme, Theotime, si nous sommes spirituelz; car nous quittons nostre vie humaine pour vivre d'une autre vie plus eminente, au dessus de nous mesmes, cachans toute cette vie nouvelle *en Dieu avec Jesus Christ*, qui seul la void, la connoist et la donne. Nostre vie nouvelle c'est l'amour celeste qui vivifie et anime nostre ame, et cet amour est tout caché *en Dieu* et es choses divines *avec Jesus Christ* ; car puisque, comme disent les lettres sacrees de l'Evangile ⁴⁴⁴, apres que Jesus hrist se fut un peu laissé voir a ses disciples en montant la haut au Ciel, en fin *une nuee* l'environna qui *l'osta* et *cachea de devant leurs yeux*, Jesus Christ donques est caché au Ciel en Dieu. Or, Jesus Christ est nostre amour, et nostre amour est la vie de nostre ame donques nostre *vie est cachee en Dieu avec Jesus Christ* ; *et quand Jesus Christ qui est nostre amour*, et par consequent nostre *vie spirituelle*, *viendra paroistre* au jour du jugement, *alors* nous apparoistrons *avec luy en gloire* ⁴⁴⁵, c'est a dire, Jesus Christ nostre amour nous glorifiera, nous communiquant sa felicité et splendeur.

⁴⁴⁰-Jn 6,44

⁴⁴¹- cf OEA XVIII, 241

⁴⁴²-Col 3,3

⁴⁴³- Pline Hist Nat 10,2

⁴⁴⁴- Mc 16,19 ; Lc 24,51 ; Ac 1,9

⁴⁴⁵- Col 3,4

CHAPITRE VII

COMME L'AMOUR EST LA VIE DE L'AME ET SUITE DU DISCOURS DE LA VIE EXTATIQUE

L'ame est le premier acte et principe de tous les mouvemens vitaux de l'homme, et, comme parle Aristote ⁴⁴⁶, elle est " le principe par lequel nous vivons, sentons et entendons:" dont il s'ensuit que nous connoissons la diversité des vies selon la diversité des mouvemens, en sorte mesme que les animaux qui n'ont point de mouvement naturel sont du tout sans vie. Ainsy, Theotime, l'amour est le premier acte et principe de nostre vie devote ou spirituelle, par lequel nous vivons, sentons et nous esmouvons, et nostre vie spirituelle est telle que sont nos mouvemens affectifz ; et un coeur qui n'a point de mouvement et d'affection, il n'a point d'amour, comme au contraire un coeur qui a de l'amour n'est point sans mouvement affectif. Quand donq nous avons colloqué nostre amour en Jesus Christ, nous avons, par consequent, mis en luy nostre vie spirituelle : or, il est caché maintenant *en Dieu* au Ciel comme Dieu fut caché en luy tandis qu'il estoit en terre ; c'est pourquoy *nostrevieestcachee en luy, et quand il paroistra en gloire* ⁴⁴⁷, nostre vie et nostre amour paroistra de mesme avec luy en Dieu. Ainsy saint Ignace, au rapport de saint Denis, disoit que son amour estoit crucifié ; comme s'il eust voulu dire : Mon amour naturel et humain, avec toutes les passions qui en dependent, est attaché sur la croix, je l'ay fait mourir comme un amour mortel qui faisoit vivre mon coeur d'une vie mortelle ; et comme mon Sauveur fut crucifié et mourut selon sa vie mortelle pour resusciter a l'immortelle, aussi je suis mort avec luy sur la croix selon mon amour naturel, qui estoit la vie mortelle de mon ame, affin que je resuscitasse a la vie surnaturelle d'un amour qui pouvant estre exercé au ciel, est aussi par consequent immortel.

Quand donques on void une personne qui en l'orayson a des ravissementz par lesquelz elle sort et monte au dessus de soy mesme en Dieu, et neanmoins n'a point d'extase en sa vie, c'est a dire ne fait point une vie relevee et attachee a Dieu, par abnegation des convoitises mondaines et mortification des volontés et inclinations naturelles, par une interieure douceur, simplicité, humilité, et sur tout par une continuelle charité, croyés, Theotime, que tous ses ravissementz sont grandement douteux et perilleux ; ce sont ravissementz propres a faire admirer les hommes, mais non pas a les sanctifier. Car, quel bien peut avoir une ame d'estre ravie a Dieu par l'orayson, si en sa conversation et en sa vie elle est ravie des affections terrestres, basses et naturelles? Estre au dessus de soy mesme en l'orayson et au dessous de soy en la vie et operation, estre angelique en la meditation et bestial en la conversation, c'est clocher *de part et d'autre* ⁴⁴⁸, jurer *en Dieu et jurer en Melchon* ⁴⁴⁹, et en somme c'est une vraye marque que telz ravissementz et telles extases ne sont que des mausementz et tromperies du malin esprit. Bienheureux sont ceux qui vivent une vie surhumaine, extatique, relevee au dessus d'eux mesmes, quoy qu'ilz ne soyent point *ravis* au dessus d'eux mesmes en l'orayson! Plusieurs Saintz sont au Ciel, qui jamais ne furent en extase ou ravissement de contemplation ; car, combien de Martyrs et grans Saintz et Saintes voyons-nous en l'histoire n'avoir jamais

⁴⁴⁶- De Anima 2,2

⁴⁴⁷-Col 3,4

⁴⁴⁸-3 R 18,21

⁴⁴⁹- So 1,5

eu en l'orayson autre privilege que celui de la devotion et ferveur ? Mais il n'y eut jamais Saint qui n'ayt eu l'extase et ravissement de la vie et de l'operation, se surmontant soy mesme et ses inclinations naturelles.

Et qui ne void, Theotime, je vous prie, que c'est l'extase de la vie et operation de laquelle le grand Apostre parle principalement, quand il dit ⁴⁵⁰ *Je vis, mais non plus moy, ains Jesus Christ vit en moy ?* car il l'explique luy mesme en autres termes aux Romains ⁴⁵¹, disant que *notre viel homme est crucifié ensemblement avec Jesus Christ, que nous sommes mortz au peché avec luy, et que de mesme nous sommes resuscités avec luy pour marcher en nouveauté de vie, affin de ne servir plus au peché.* Voyla deux hommes représentés en un chacun de nous, Theotime, et par consequent deux vies l'une du *viel homme*, qui est une vieille vie, comme on dit de l'aigle qui estant devenue vieille va traisnant ses plumes et ne peut plus prendre son vol; l'autre vie est de *l'homme nouveau* qui est aussi une vie nouvelle, comme celle de l'aigle laquelle deschargée de ses vieilles plumes qu'elle a secouées dans la mer, en prend des nouvelles, et s'estant rajeunie vole en la nouveauté de ses forces ⁴⁵².

En la premiere vie nous vivons selon le *viel homme*, c'est a dire selon les defaultz, foiblesses et infirmités que nous avons contractées par le peché de nostre premier pere Adam, et partant nous vivons au peché d'Adam, et nostre vie est une vie mortelle, ains la mort mesme; en la seconde vie nous vivons selon *l'homme nouveau*, c'est a dire selon les graces, faveurs, ordonnances et volontés de nostre Sauveur, et par consequent nous vivons au salut et a la redemption, et cette nouvelle vie est une vie vive, vitale et vivifiante. Mais quicomque veut parvenir a nouvelle vie, il faut qu'il passe par la mort de la vieille, crucifiant sa *chair avec tous les vices et toutes les convoitises d'icelle* ⁴⁵³, et l'ensevelissant sous les eaux du saint Baptesme ou de la poenitence : comme Naaman ⁴⁵⁴ qui noya et ensevelit dans les eaux du Jordain sa vieille vie ladresse et infecte, pour vivre une vie nouvelle, saine et nette. Car on pouvoit bien dire de cet homme, qu'il n'estoit plus le viel Naaman, ladre, puant, infect, ains un Naaman nouveau, net, sain et honneste, parce qu'il estoit mort a la ladrerie et vivoit a la santé et netteté.

Or, quicomque est resuscité a cette nouvelle vie du Sauveur, il ne vit plus ni a soy, ni en soy, ni pour soy, ains a son Sauveur, en son Sauveur et pour son Sauveur. *Estimés*, dit saint Paul ⁴⁵⁵, *que vous estes vraiment mortz au peché et vivans a Dieu, en Jesus Christ Nostre Seigneur.*

CHAPITRE VIII

ADMIRABLE EXHORTATION DE SAINT PAUL A LA VIE EXTATIQUE ET SURHUMAINE

Mays en fin saint Paul fait le plus fort, le plus pressant et le plus admirable argument qui fut jamais fait, ce me semble, pour nous porter tous a l'extase et ravissement de la vie et operation. Oyes, Theotime, je vous prie, soyes attentif et peses la force et efficace des ardentés et celestes paroles de cet Apostre, tout ravi

⁴⁵⁰ - Ga 2,20

⁴⁵¹ - Rm 6, 4-11

⁴⁵² - Ps 102,5

⁴⁵³ - Ga 5,24

⁴⁵⁴ - 4 R 5,14

⁴⁵⁵ - Rm 6,5

et transporté de l'amour de son Maistre. Parlant donq de soy mesme (et il en faut autant dire d'un chacun de nous), *La charité*, dit-il ⁴⁵⁶, *de Jesus Christ nous presse*. Ouy, Theotime, rien ne presse tant le coeur de l'homme que l'amour. Si un homme sçait d'estre aymé de qui que ce soit, il est pressé d'aymer reciproquement ; mais si c'est un homme vulgaire qui est aymé d'un grand seigneur, certes il est bien plus pressé ; mais si c'est d'un grand monarque, combien est-ce qu'il est pressé davantage ? Et maintenant, je vous prie, sachans que Jesus Christ, vray Dieu eternel, tout puissant, nous a aymés jusques a vouloir souffrir pour nous *la mort, et la mort de la croix* ⁴⁵⁷, o mon cher Theotime, n'est ce pas cela avoir nos coeurs sous le pressoir et les sentir presser de force, et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est toute aymable et amiable ? Mais, comme est-ce que ce divin Amant *nous presse*? *La charité de Jesus Christ nous presse*, dit son saint Apostre, *estimans ceci*. Qu'est ce a dire, *estimans ceci*? c'est a dire, que *la charité* du Sauveur *nous presse* lhors principalement que nous estimons, considerons, pesons, meditons et sommes attentifs a cette resolution de la foy. Mais quelle resolution ? Voyes, je vous prie, Theotime, comme il va gravement fichant et poussant sa conception dans nos coeurs : *estimans ceci*, dit il; et quoy ? *que si un est mort pour tous, donques tous sont morts; et Jesus Christ est mort pour tous* ⁴⁵⁸. Il est vray , certes; si un *Jesus Christ est mort pour tous, donques tous sont morts* en la personne de cet unique Sauveur qui est mort pour eux, et sa mort leur doit estre imputee, puisqu'elle a esté enduree pour eux et en leur consideration.

Mais que s'ensuit il de cela ? Il m'est advis que j'oye cette bouche apostolique, comme un tonnerre, qui exclame aux oreilles de nos coeurs : Il s'ensuit donques, o Chrestiens, ce que Jesus Christ a desiré de nous en mourant pour nous. Mais qu'est ce qu'il a desiré de nous sinon que nous nous conformassions a luy, *affin*, dit l'Apostre, *que ceux qui vivent ne vivent plus desormais a eux mesmes, ains a Celuy qui est mort et resuscité pour eux*. Vray Dieu, Theotime, que cette consequence est forte en matiere d'amour ! *Jesus Christ est mort pour nous*, il nous a donné la vie par sa mort, nous ne vivons que parce qu'il est mort, il est mort pour nous, a nous et en nous : nostre vie n'est donq plus nostre, mais a Celuy qui nous l'a acquise par sa mort ; nous ne devons donq plus vivre a nous, mais a luy; non en nous, mais en luy; non pour nous, mais pour luy.

Une jeune fille de l'isle de Sestos ⁴⁵⁹ avoit nourri une petite aigle, avec le soin que les enfans ont accoustumé d'employer en telles occupations. L'aigle devenue grande commença petit a petit a voler et chasser aux oyseaux selon son instinct naturel ; puis s'estant rendue plus forte, elle se rua sur les bestes sauvages, sans jamais manquer d'apporter tous-jours fidelement sa proye a sa chere maistresse, comme en reconnoissance de la nourriture qu'elle avoit receue d'icelle. Or advint il que cette jeune damoyseille mourut un jour, tandis que la pauvre aigle estoit au pourchas, et son cors, selon la coustume de ce tems et de ce pais-la, fut mis sur un buscher en public pour estre bruslé. Mais ainsy que la flamme du feu commençoit a le saisir, l'aigle survint a grans traitz d'aysles, et voyant cet inopiné et triste spectacle, outree de douleur elle lascha ses serres, et abandonnant sa proye se vint jeter sur sa pauvre chere maistresse, et la couvrant de ses aysles comme pour la defendre du feu ou pour l'embrasser de pitié, elle demeura ferme et immobile, mourant et bruslant courageusement avec elle, l'ardeur de son affection ne pouvant ceder la place aux flammes et ardeurs du feu, pour ainsy se rendre victime et holocauste de son brave et prodigieux amour, comme sa maistresse l'estoit de la mort et des flammes.

⁴⁵⁶- 2 Co 5,14

⁴⁵⁷- Ph 2,8

⁴⁵⁸- Ph 2,14

⁴⁵⁹- Pline Hist Nat 10,5

Ah, Theotime, quel essor nous fait prendre cette aigle ! Le Sauveur nous a nourris des nostre tendre jeunesse, ains il nous a formés et receus, comme une aymable nourrice, entre les bras de sa divine providence des l'instant de nostre conception :

*Tes doigtz m'ayans tissu,
Tout chaud tu m'as receu,
Du ventre de ma mere ⁴⁶⁰;*

il nous a rendus siens par le Baptesme et nous a nourris tendrement selon le coeur et selon le cors, par un amour incomprehensible ; et pour nous acquerir la vie il a supporté la mort, et nous a repeus de sa propre chair et de son propre sang. Hé, que reste-il donq ? quelle conclusion avons-nous plus a prendre, mon cher Theotime, sinon *que ceux qui vivent ne vivent plus a eux mesmes, ains a Celuy qui est mort pour eux ?* c'est a dire, que nous consacrons au divin amour de la mort de nostre Sauveur tous les momens de nostre vie, rapportans a sa gloire toutes nos proyes, toutes nos conquestes, toutes nos oeuvres, toutes nos actions, toutes nos pensees et toutes nos affections. Voyons-le, Theotime, ce divin Redempteur, estendu sur la croix, comme sur son bucher d'honneur ou il meurt d'amour pour nous, mais d'un amour plus douloureux que la mort mesme, ou d'une mort plus amoureuse que l'amour mesme : hé, que ne nous jettons-nous en esprit sur luy, pour mourir sur la croix avec luy, qui, pour l'amour de nous, a bien voulu mourir ! *Je le tiendray, devrions nous dire si nous avons la generosité de l'aigle, et ne le quitteray jamais ⁴⁶¹* ; je mourray avec luy et brusleray dedans les flammes de son amour, un mesme feu consumera ce divin Createur et sa chetifve creature ; *mon Jesus est tout mien et je suis toute sienne ⁴⁶²*, je vivray et mourray sur sa poitrine, *ni la mort ni la vie ne me separera jamais de luy ⁴⁶³*.

Ainsy donques se fait la sainte extase du vray amour, quand nous ne vivons plus selon les raysons et inclinations humaines, mais au dessus d'icelles, selon les inspirations et instinctz du divin Sauveur de nos ames.

CHAPITRE IX

DU SUPREME EFFECT DE L'AMOUR QUI EST LA MORT DES AMANS, ET PREMIEREMENT DE CEUX QUI MOURURENT EN AMOUR

L'amour est fort comme la mort ⁴⁶⁴ : la mort separe l'ame du mourant d'avec son cors et d'avec toutes les choses du monde ; l'amour sacré separe l'ame de l'amant d'avec son cors et d'avec toutes les choses du monde, et n'y a point d'autre difference sinon en ce que la mort fait tous-jours par effect ce que l'amour ne fait ordinairement que par l'affection. Or je dis ordinairement, Theotime, parce que quelquefois l'amour

⁴⁶⁰ - Ps 138, 13

⁴⁶¹ - Ct 3,4

⁴⁶² - Ct 2,16

⁴⁶³ - Rm 8,38

⁴⁶⁴ - Ct 8,6

sacré est bien si violent, que mesme par effect il cause la separation du cors et de l'ame, faisant mourir les amans d'une mort tres heureuse, qui vaut mieux que cent vies.

Comme c'est le propre des reproveés de mourir en peché, aussi est-ce le propre des esleuz de mourir en l'amour et grace de Dieu ; mays cela toutefois advient differemment. Le juste ne meurt jamais a l'improveu, car c'est avoir bien proueu a sa mort que d'avoir perseveré en la justice chrestienne jusques a la fin, mais il meurt bien quelquefois de mort subite ou soudaine; c'est pourquoy l'Eglise, toute sage, ne nous fait pas simplement requerir es Letanies, d'estre deslivrés de mort soudaine, mais " de mort soudaine et improuveue " : pour estre soudaine elle n'en est pas pire, sinon qu'elle soit encor improuveue. Si des espritz foibles et vulgaires eussent veu le feu du ciel tumber sur le grand saint Simeon Stylite et le tuer, qu'eussent-ils pensé sinon des pensees de scandale ? mais l'on n'en doit toutefois point faire d'autre, sinon que ce grand Saint s'estant immolé tres parfaitement a Dieu en son coeur, des-ja tout consumé d'amour, *le feu vint* du ciel pour parfaire *l'holocauste*⁴⁶⁵ et le brusler du tout; car l'abbé Julien, esloigné d'une journee, vit l'ame d'iceluy montant au Ciel, et fit jeter de l'encens a mesme heure pour en rendre graces a Dieu. Le bienheureux Hommebon, Cremonnois, oyant un jour la sainte Messe, planté sur ses deux genoux en extreme devotion, ne se leva point a l'Evangile selon la coustume, et pour cela ceux qui estoient autour de luy le regarderent, et virent qu'il estoit trespasé. Il y a eu de nostre aage, des tres grans personnages en vertu et doctrine, que l'on a treuvé mortz, les uns en un confessionnal, les autres oyans le sermon; et mesme on en a veu quelques uns tumber mortz au sortir de la chaire ou ilz avoyent presché avec grande ferveur : mortz toutes soudaines, mais non improuveues. Et combien de gens de bien void on mourir apoplectiques, lethargiques et en mille sortes fort subitement, et des autres mourir en resverie et frenesie hors de l'usage de rayson ? et tous ceux ci, avec les enfans baptisés, sont decedés en grace, et par consequent en l'amour de Dieu.

Mais, comme pouvoyent ilz deceder en l'amour de Dieu, puisque mesme ilz ne pensoyent pas en Dieu ihors de leur trespas? Les sçavans hommes, Theotime, ne perdent pas leur science en dormant, autrement ilz seroyent ignorans a leur resveil et faudroit qu'ilz retournassent a l'escole ; or c'en est de mesme de toutes les habitudes de prudence, de temperance, de foy, d'esperance, de charité ; elles sont tous-jours dedans l'esprit des justes, bien qu'ilz n'en fassent pas tous-jours les actions. En un homme dormant, il semble que toutes ses habitudes dorment avec luy, et qu'elles se resveillent aussi avec luy; ainsy donq, l'homme juste mourant subitement, ou accablé d'une mayson qui luy tumber dessus, ou tué par le foudre, ou suffoqué d'un catherre, ou bien mourant hors de son bon sens par la violence de quelque fievre chaude, il ne meurt certes pas en l'exercice de l'amour divin, mais il meurt neanmoins en l'habitude d'iceluy; dont le Sage a dit⁴⁶⁶: *Le luste, s'il est prevenu de la mort, il sera en refrigere* ; car il suffit pour obtenir la vie eternelle de mourir en l'estat et habitude de l'amour et charité.

Plusieurs Saintz neanmoins sont mortz, non seulement en charité et avec l'habitude de l'amour celeste, mais aussi en l'action et pratique d'iceluy. Saint Augustin mourut en l'exercice de la sainte contrition, qui n'est pas sans amour; saint Hierosme, exhortant ses chers enfans a l'amour de Dieu, du prochain et de la vertu; saint Ambroyse, tout ravi, devisant doucement avec son Sauveur, soudain apres avoir receu le tres divin Sacrement de l'autel ; saint Anthoïne de Padoüe, apres avoir recité un hymne a la glorieuse Vierge Mere, et parlant en grande joye avec le Sauveur; saint Thomas d'Acquin, joignant les mains, eslevant ses yeux au ciel, haussant fortement sa voix et prononçant par maniere d'eslan, avec grande ferveur, ces paroles du Cantique, qui estoient les dernieres qu'il avoit exposees : *Venes, o mon cher*

⁴⁶⁵ - 3 R 18,38

⁴⁶⁶ - Sg 4,7

Bienaymé, et sortons ensemble aux champs ⁴⁶⁷. Tous les Apostres et presque tous les Martyrs sont mortz prians Dieu. Le bienheureux et venerable Bede, ayant sceu par revelation l'heure de son trespas, alla a Vespres (et c'estoit le jour de l'Ascension), et " se tenant debout, appuyé seulement aux accoudoirs de son siege, sans maladie quelconque, finit sa vie au mesme instant qu'il finit de chanter Vespres , " ⁴⁶⁸ comme justement pour suivre son Maistre montant au Ciel, affin d'y jouir du beau matin de l'eternité qui n'a point de Vespres.

Jean Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, homme si docte et si pieux, que, comme dit Sixtus Senensis, " on ne peut discerner s'il a surpassé sa doctrine par la pieté ou sa pieté par la doctrine, " ayant expliqué les cinquante propriétés de l'amour divin marquées au Cantique des Cantiques, trois jours apres, monstrant un visage et un coeur fort vif, expira prononçant et repetant plusieurs fois, par maniere d'orayson jaculatoire, ces saintes paroles tirées du mesme Cantique ⁴⁶⁹ O Dieu, *vosre dilection est forte comme la mort*. saint Martin, comme chascun sçait, mourut si attentif a l'exercice de devotion, qu'il ne se peut rien dire de plus. Saint Louys, ce grand roy entre les Saintz et grand Saint entre les roys, frappé de pestilence, ne cessa jamais de prier ; puis, ayant receu le divin Viatique, estendant les bras en croix, les yeux fichés au ciel, expira souspirant ardemment ces paroles d'une parfaite confiance amoureuse : Hé, Seigneur, *j'entreray en vostre mayson, je vous adoreray en vostre saint temple et beniray vostre nom* ⁴⁷⁰. Saint Pierre Celestin, tout detrempé en des cruelles afflictions qu'on ne peut bonnement dire, estant arrivé a la fin de ses jours, se mit a chanter, comme un cygne sacré, le dernier des Pseaumes, et acheva son chant et sa vie en ces amoureuses paroles : *Que tout esprit loüe le Seigneur* . L'admirable sainte Eusebe, surnommée l' Estrangere, mourut a genoux en une fervente priere ; saint Pierre le Martir, escrivant avec son doigt et de son propre sang la confession de la foy pour laquelle il mouroit, et disant ces paroles : Seigneur, *je recommande mon esprit en vos mains* ⁴⁷¹; et le grand apostre des Japponois, François Xavier, tenant et baysant l'image du Crucifix et repetant a tous coups cet eslan d'esprit : O Jesus, *le Dieu de mon coeur* ⁴⁷²

CHAPITRE X

DE CEUX QUI MOURURENT PAR L'AMOUR ET POUR L' AMOUR DIVIN

Tous les Martirs, Theotime, moururent pour l'amour divin; car, quand on dit que plusieurs sont mortz pour la foy, on ne doit pas entendre que ç'ait esté pour la *foy morte* ⁴⁷³ ains pour la foy vivante, c'est a dire animee de *la charité* ⁴⁷⁴. Aussi la confession de la *foy* n'est pas tant un acte de l'entendement et de la foy,

⁴⁶⁷- Ct 7,11

⁴⁶⁸- Comme on peut le voir à l'Appendice, le Saint emprunte ce récit à un choix d'exemples recueillis par Marulus, prêtre de Dalmatie (mort vers 1540) : Marci Maruli de religiose pieque vivendi institutione, per exepla ex Vet. Et N. Test. Collecta, atque ex optimis Auctoribus (lib V cap.V Dre hora Mortis). Certains détails donnés par Marulus sont inexacts, car saint Bède mourut étendu sur un cilice, devant l'oratoire de sa cellule et après plusieurs semaines de maladie

⁴⁶⁹- Ct 8,6

⁴⁷⁰- Ps 5,8 ; 137,2

⁴⁷¹-Ps 30,6 ; Lc 23,46

⁴⁷²- Ps 72,26

⁴⁷³- Jc 2,17-26

⁴⁷⁴- Ga 5,6

comme c'est un acte de la volonté et de l'amour de Dieu ; et c'est pourquoy le grand saint Pierre, gardant la foy dans son ame au jour de la Passion, perdit neanmoins la charité, ne voulant pas advoüer de bouche pour son Maistre, Celuy qu'il reconnoissoit pour tel en son coeur. Mays pourtant il y a eu des Martirs qui moururent expressement pour la charité seule, comme le grand Precurseur du Sauveur, qui fut martyrisé pour la correction fraternelle ⁴⁷⁵; et les glorieux Princes des Apostres, saint Pierre et saint Paul, mais principalement saint Paul, moururent pour avoir converti a la sainteté et chasteté les femmes que l'infame Neron avoit desbauchees. Les saintz Evesques Stanislaus et Thomas de Cantorberi furent aussi tués pour un sujet qui ne regardoit pas la foy, mais la charité ; et en fin une grande partie de saintes Vierges et Martyres furent massacrees pour le zele qu'elles eurent a garder la chasteté que la charité leur avoit fait dedier a l'Espoux celeste.

Mais il y en a, entre les amans sacrés, qui s'abandonnent si absolument aux exercices de l'amour divin, que ce saint feu les devore et consume leur vie. Le regret quelquefois empesche si longuement les affligés de boire, de manger et de dormir, qu'en fin, affoiblis et alangouris ilz meurent; et lhors, le vulgaire dit qu'ilz sont mortz de regret, mais ce n'est pas la venté, car ilz meurent de defaillance de forces et d'exinanition : il est vray que cette defaillance leur estant arrivee a cause du regret, il faut advoüer, que s'ilz ne sont pas mortz de regret, ilz sont mortz a cause du regret et par le regret. Ainsy, mon cher Theotime, quand l'ardeur du saint amour est grande, elle donne tant d'assautz au coeur, elle le blesse si souvent, elle luy cause tant de langueurs, elle le fond si ordinairement, elle le porte en des extases et ravissement si frequens, que par ce moyen l'ame presque toute occupee en Dieu, ne pouvant fournir asses d'assistance a la nature pour faire la digestion et nourriture convenable, les forces animales et vitales commencent a manquer petit a petit, la vie s'accourcit et le trespas arrive.

O Dieu, Theotime, que cette mort est heureuse ! que douce est cette amoureuse sagette qui, nous blessant de cette playe incurable de la sacree dilection, nous rend pour jamais languissans et malades d'un battement de coeur si pressant qu'en fin il faut mourir ! De combien pensez-vous que ces sacrees langueurs et les travaux supportés pour la charité avançassent les jours aux divins amans, comme a sainte Catherine de Sienne, a saint François, au petit Stanislas Koska, a saint Charles et a plusieurs centaines d'autres qui moururent si jeunes ? Certes, quant a saint François, des qu'il eut receu les saintes stigmates de son Maistre, il eut de si fortes et penibles douleurs, tranchees, convulsions et maladies, qu'il ne luy demeura que la peau et les os, et sembloit plustost une anatomie ou une image de la mort, qu'un homme vivant et respirant encores.

CHAPITRE XI

DE QUELQUES UNS ENTRE LES DIVINS AMANS MOURURENT ENCORE D'AMOUR

Tous les esleuz donq, Theotime, meurent en l'habitude de l'amour sacré ; mays quelques uns, outre cela, meurent en l'exercice de ce saint amour, les autres pour cet amour, et d'autres par ce mesme amour. Mays ce qui appartient au souverain degré d'amour, c'est que quelques uns meurent d'amour ; et c'est lhors que non seulement l'amour blesse l'ame en sorte qu'il la met en langueur, mays quand il la transperce, donnant son coup droit dans le milieu du coeur, et si fortement qu'il pousse l'ame dehors de son cors : ce qui se fait ainsy.

⁴⁷⁵ - Mt 14,4 ; Mc 6,18

L'ame attirée puissamment par les suavités divines de son Bienaimé, pour correspondre de son costé a ses doux attraitz, elle s'eslance de force et tant qu'elle peut devers ce desirable Ami attrayant; et ne pouvant tirer son cors apres soy, plustost que de s'arrester avec luy parmi les miseres de cette vie, elle le quitte et se separe, volant seule, comme une belle colombe, dans le sein delicieux de son celeste Espoux : elle s'eslance en son Bienaimé, et son Bienaimé la tire et ravit a soy ; et comme l'espoux quitte *pere et mere pour se loindre a sa bienaimée*⁴⁷⁶, ainsy cette chaste espouse quitte la chair pour s' unir a son Bienaimé. Or, c'est le plus violent effect que l'amour fasse en une ame, et qui requiert auparavant une grande nudité de toutes les affections qui peuvent tenir le coeur attaché ou au monde ou au cors ; en sorte que, comme le feu ayant separé petit a petit l'essence de sa masse et l'ayant du tout espuree, fait en fin sortir la quintessence, aussi le saint amour ayant retiré le coeur humain de toutes humeurs, inclinations et passions, autant qu'il se peut, il en fait par apres sortir l'ame, affin que par cette *mort, pretieuse aux yeux* divins⁴⁷⁷, elle passe en la gloire immortelle.

Le grand saint François, qui en ce sujet de l'amour celeste me revient tous-jours devant les yeux, ne pouvoit pas eschapper qu'il ne mourust par l'amour, a cause de la multitude et grandeur des langueurs, extases et defaillances que sa dilection envers Dieu luy donnoit; mais, outre cela, Dieu qui l'avoit exposé a la veüe de tout le monde comme un miracle d'amour, voulut que non seulement il mourust pour l'amour, ains qu'il mourust encor d'amour. Car, voyés, je vous supplie, Theotime, son trespas. Se voyant sur le point de son despart, il se fit mettre nud sur la terre, puis ayant receu un habit en aumosne, duquel on le vestit, il harangua ses freres, les animant a l'amour et crainte de Dieu et de l'Eglise, fit lire la Passion du Sauveur, puis commença avec une ardeur extreme a prononcer le Psalme CXLI : *J'ay crié de ma voix au Seigneur, j'ay supplié de ma voix le Seigneur* ; et ayant prononcé ces dernieres paroles⁴⁷⁸ : *O Seigneur, tires mon ame de la prison, affin que je benisse vostre saint nom; les justes m'attendent jusques a ce que vous me guerdonnies*, Il expira, l'an quarante cinquiesme de son aage. Qui ne void, je vous prie, Theotime, que cet homme seraphique, qui avoit tant désiré d'estre martyrisé et de mourir pour l'amour, mourut en fin d'amour, ainsy que je l'ay expliqué ailleurs⁴⁷⁹ ?

Sainte Magdeleyne ayant l'espace de trente ans demeuré en la grotte que l'on void encor en Provence, ravie tous les jours sept fois et eslevee en l'air par les Anges, comme pour aller chanter les sept Heures canoniques en leur choeur, en fin un jour de Dimanche elle vint a l'eglise, en laquelle son cher Evesque saint Maximin la treuvant en contemplation, les yeux pleins de larmes et les bras eslevés, il la communia; et tost apres elle rendit son bienheureux esprit, qui derechef alla pour jamais *aux pieds* de son Sauveur, jouir de la *meilleure part*, qu'elle avoit des-ja choisie en ce monde⁴⁸⁰.

Saint Basile avoit fait une estroite amitié avec un grand medecin, juif de nation et de religion, en intention de l'attirer a la foy de Nostre Seigneur ; ce que toutefois il ne peut onques faire jusques a ce que, rompu de jeusnes, veilles et travaux, estant arrivé a l'article de la mort, il s'enquit du medecin quelle opinion il avoit de sa santé, le conjurant de le luy dire franchement. Ce que le medecin fit, et luy ayant tasté le poulz : " Il n'y a plus ",dit-il, " aucun remede ; devant que le soleil soit couché vous trespasseries". " Mays que direz vous, " repliqua alhors le malade, " si je suis encor demain en vie ? " " Je me feray Chrestien, je vous le prometz, " dit le medecin. Le Saint pria donq Dieu, et impetra la prolongation de sa vie corporelle en

⁴⁷⁶- Gn 2,24

⁴⁷⁷- Ps 115,5

⁴⁷⁸- Ps 141,8

⁴⁷⁹- TAD liv 5, ch 10

⁴⁸⁰-Lc 10,39

faveur de la spirituelle de son medecin, lequel ayant veu cette merveille se convertit ; et saint Basile, se levant courageusement du lit, alla a l'eglise et le baptiza avec toute sa famille. Puis, estant revenu en sa chambre et remis dans son lit, apres s'estre asses longuement entretenu par l'orayson avec Nostre Seigneur, il exhorta saintement les assistans a servir Dieu de tout leur coeur ; et en fin voyant ; les Anges venir a luy, prononçant avec extrême suavité ces paroles : Mon Dieu, je vous recommande mon ame et la remet entre vos mains ⁴⁸¹, il expira ; et le pauvre medecin converti, le voyant ainsi trespasé, l'embrassant et fondant en larmes sur iceluy : "O grand Basile, serviteur de Dieu," dit-il, "en verité, si vous eussies voulu, vous ne fussies non plus mort aujourd'huy qu'hier" Qui ne void que cette mort fut toute d'amour ? Et la bienheureuse Mere Therese de Jesus revela apres son trespas, qu'elle estoit morte d'un assaut et impetuosité d'amour, qui avoit esté si violent que, la nature ne le pouvant supporter, l'ame s'en estoit allée avec le bienaymé object de ses affections.

CHAPITRE XII

HISTOIRE MERVEILLEUSE DU TRESPAS D'UN GENTILHOMME QUI MOURUT D'AMOUR SUR LE MONT D'OLIVET

Outre ce qui a esté dit, j'⁷ay treuvé une histoire laquelle pour estre extremement admirable n'en est que plus croyable aux amans sacrés ; puisque, comme dit le saint Apostre ⁴⁸², *la charité croid* tres volontier *toutes choses*, c'est a dire elle ne pense pas aysement qu'on mente, et s'il n'y a des marques apparentes de fauseté en ce qu'on luy represente, elle ne fait pas difficulté de les croire, mais sur tout quand ce sont choses qui exaltent et magnifient l'amour de Dieu envers les hommes ou l'amour des hommes envers Dieu d'autant que la charité, qui est reyne souveraine des vertus, se plaist, a la façon des princes, es choses qui servent a la gloire de son empire et domination. Et bien que le recit que je veux faire ne soit ni tant publié ni si bien tesmoigné comme la grandeur de la merveille qu'il contient le requerroit, il ne perd pas pour cela sa venté : car, comme dit excellemment saint Augustin⁴⁸³ "a peyne sçait on les miracles, " pour magnifiques qu'ilz soyent, " au lieu mesme ou ilz se font, " et encor que ceux qui les ont veu les racontent. on a peyne de les croire ; mays ilz ne laissent pas pour cela d'estre veritables, et en matiere de religion les ames bien faites ont plus de suavité a croire les choses esquelles il y a plus de difficulté et d'admiration.

Un fort illustre et vertueux chevalier alla donq un jour outre mer en Palestine, pour visiter les saintz lieux esquelz Nostre Seigneur avoit fait les oeuvres de nostre redemption ; et pour commencer dignement ce saint exercice, avant toutes choses il se confessa et communia devotement ; puis alla en premier lieu en la ville de Nazareth, ou l'Ange annonça a la Vierge tressainte la tres sacree Incarnation, et ou se fit la tres adorable conception du Verbe eternel ; et la, ce digne pelerin se mit a contempler l'abisme de la Bonté celeste qui avoit daigné prendre chair humaine pour retirer l'homme de perdition. De la il passa en Bethleem, au lieu de la Nativité, ou on ne sçauroit dire combien de larmes il respandit contemplant celles desquelles le Filz de Dieu, petit Enfant de la Vierge, avoit arrousé ce saint estable, baysant et rebaysant cent fois cette terre sacree, et lechant la poussiere sur laquelle la premiere enfance du divin Poupon avoit esté receüe. De Bethleem il alla en Bethabara, et passa jusques au petit lieu de Bethanie, ou, se resouvenant que

⁴⁸¹-Ps 30,6 ; Lc 23,46

⁴⁸²- 1 Co 13,7

⁴⁸³- De Civitate Dei 22, 8 □ 1

Nostre Seigneur s'estoit devestu pour estre baptisé, il se despouilla aussi luy mesme, et entrant dans le Jordain, se lavant et beuvant des eaux d'iceluy, il luy estoit advis d'y voir son Sauveur recevant le Baptesme par la main de son Precurseur, et le *Saint Esprit descendant* visiblement *sur iceluy sous la forme de colombe*, avec *les cieus encor ouvertz* d'ou, ce luy sembloit, descendoit la *voix* du Pere eternal disant *Cestuy cy est mon Filz bienaymé auquel je me complais* ⁴⁸⁴. De Bethanie il va dans le desert, et y void, des yeux de son esprit, le Sauveur jeusnant, combattant et vainquant l'ennemi; puis *les Anges* qui le servent de viandes admirables ⁴⁸⁵.

De la il va sur la montaigne de Tabor, ou il void le Sauveur transfiguré; puis en la montaigne de Sion, ou il void, ce luy semble, encor, Nostre Seigneur agenouillé dans le Cenacle, lavant les pieds aux Disciples et leur distribuant par apres son divin Cors en la sacree Eucharistie. Il passe le torrent de Cedron et va au jardin de Getsemani ; ou son coeur se fond es larmes d'une tres aymable douleur lhors qu'il s'y represente son cher Sauveur suer le sang en cette extreme agonie qu'il y souffroit, puis, tost apres, lié, garrouté et mené en Hierusalem, ou il s'achemine aussi, suivant par tout les traces de son Bienaymé ; et le void en imagination traisné ça et la, chez Anne, chez Caiphe, chez Pilate, chez Herodes ; fouetté, baffoué, craché, couronné d'espines, présenté au peuple, condamné a mort, chargé de sa croix, laquelle il porte, et la portant fait le pitoyable rencontre de sa Mere toute detrempee de douleur, et des dames de Hierusalem pleurantes sur luy. Si monte en fin ce devot pelerin sur le mont Calvaire, ou il void en esprit la croix estendue sur terre, et Nostre Seigneur tout nud que l'on renverse et que l'on cloüe pieds et mains sur icelle tres cruellement; il contemple de suite comme on leve la croix et le Crucifié en l'air, et le sang qui ruisselle de tous les endroitz du divin cors pendu. Il regarde la pauvre sacree Vierge, toute transpercee du glaive de douleur ⁴⁸⁶, puis il tourne les yeux sur le Sauveur crucifié, duquel il escoute les sept paroles avec un amour noppareil, et en fin le void mourant, puis mort, puis recevant le coup de lance et montrant par l'ouverture de la playe son coeur divin, puis osté de la croix et porté au sepulcre, ou il va le suyvant, jettant une mer de larmes sur les lieux detrempés du sang de son Redempteur ; si que il entre dans le sepulcre et ensevelit son coeur aupres du cors de son Maistre.

Puys, resuscitant avec luy, il va en Emaus et void tout ce qui se passe entre le Seigneur et les deux disciples; et en fin, revenant sur le mont Olivet ou se fit le mistere de l'Ascension, et la, voyant les dernieres marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur icelles et les baysant mille et mille fois avec des souspirs d'un amour infini, il commença a retirer a soy toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut descocher sa fleche ; puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel : " O Jesus, " dit il, " mon doux Jesus, je ne sçai plus ou vous chercher et suivre en terre ; hé Jesus, Jesus mon amour, accordes donq a ce coeur qu'il vous suive et s'en aille apres vous la haut. " Et avec ces ardentés paroles il lança quant et quant son ame au Ciel, comme une sacree sargette que, comme divin archer, il tira au blanc de son tres heureux object. Mais ses compagnons et serviteurs qui virent ainsy subitement tumber comme mort ce pauvre amant, estonnés de cet accident, coururent de force au medecin, qui venant, treuva qu'en effect il estoit trespasé; et pour faire jugement asseuré des causes d'une mort tant inopinée, s'enquiert de quelle complexion, de quelles moeurs et de quelles humeurs estoit le defunct, et il apprit qu'il estoit d'un naturel tout doux, amiable, devot a merveille et grandement ardent en l'amour de Dieu. Sur quoy : " Sans doute, "dit le medecin, "son cœur s'est donques esclatté d'exces et de ferveur

⁴⁸⁴- Mt 3,16

⁴⁸⁵- Mt 4,11

⁴⁸⁶- Lc 2,35

d'amour. " Et affin de mieux affermir son jugement il le voulut ouvrir, et trouva ce brave coeur ouvert, avec ce sacré mot gravé au dedans d'iceluy " Jesus mon amour !" L'amour donques fit en ce coeur l'office de la mort, separant l'ame du cors sans concurrence d'aucune autre cause et c'est saint Bernardin de Sienne, autheur fort docte et fort saint, qui fait ce recit au premier de ses sermons de l'Ascension .

Certes, un autre autheur presque du mesme aage, qui a celé son nom par humilité, mais qui seroit neanmoins digne d'estre nommé, en un livre qu'il a intitulé *Miroüer des spirituelz* (Parisiorum Academia, per Wolfgangum Hopylium, 1510. Sumptibus Gulielmi Bretton, civis London). raconte une autre histoire encor plus admirable ; car il dit qu'es quartiers de Provence, il y avoit un seigneur grandement addonné a l'amour de Dieu et a la devotion du tressaint Sacrement de l'autel. Or un jour, estant extremement affligé d'une maladie qui luy donnoit des vomissemens continuelz, on luy apporta la divine Communion, laquelle n'osant recevoir a cause du danger qu'il y avoit de la rejeter, il supplia son curé de la luy mettre au moins sur la poitrine et le signer avec icelle du signe de la Croix : ce qui fut fait, et en un moment cette poitrine enflammee du saint amour se fendit, et tira dedans soy le celeste aliment dans lequel estoit le Bienaymé, et a mesme tems expira. Je voy bien, a la venté, que cette histoire est grandement extraordinaire et qui meriteroit un tesmoignage de plus grand poids ; mais apres la tres veritable histoire du coeur fendu de sainte Claire de Montefalco, que tout le monde peut voir encor maintenant, et celle des stigmates de saint François, qui est tres asseuree, mon ame ne treuve rien de malaysé a croire parmi les effectz du divin amour.

CHAPITRE XIII

QUE LA TRES SACREE VIERGE, MERE DE DIEU MOURUT D' AMOUR POUR SON FILZ

On ne peut quasi pas bonnement douter que le grand saint Joseph ne fust trespasé avant la Passion et Mort du Sauveur, qui, sans cela, n'eust pas recommandé sa Mere a saint Jean. Et comme pourroit-on donq imaginer que le cher Enfant de son coeur, son Nourrisson bienaymé, ne l'assistast a l'heure de son passage ? *Bienheureux sont les misericordieux, car ilz obtiendront misericorde* ⁴⁸⁷. Helas, combien de douceur, de charité et de misericorde furent exercees par ce bon Pere nourricier envers le Sauveur lhors qu'il nasquit petit enfant au monde ! et qui pourroit donq croire, qu'iceluy sortant de ce monde, ce divin Filz ne luy rendist la pareille au centuple, le comblant de suavités celestes ? Les cigoignes sont un vray portrait de la mutuelle pieté des enfans envers les peres et des peres envers les enfans ; car, comme ce sont des oyseaux passagers, elles portent leurs peres et meres vieux, en leurs passages, ainsy qu'estant encor petites leurs peres et meres les avoyent portees en mesme occasion. Quand le Sauveur estoit encor petit enfant, le grand Joseph son Pere nourricier, et la tres glorieuse Vierge sa Mere, l'avoyent porté maintefois, et specialement *au* passage qu'ilz firent de Judee en Egypte et d'Egypte en Judee : hé, qui doutera donq que ce saint Pere, parvenu a la fin de ses jours, n'ayt reciproquement esté porté par son divin Nourrisson au passage de ce monde en l'autre, dans le sein d'Abraham, pour de la le transporter dans le sien, a la gloire, le jour de son Ascension ? Un Saint qui avoit tant aymé en sa vie ne pouvoit mourir que d'amour; car son ame ne pouvant a souhait aymer son cher Jesus entre les distractions de cette vie, et ayant achevé le service qui estoit requis au bas aage d'iceluy, que restoit-il sinon qu'il dist au Pere eternal : O Pere, *j'ay accompli l'oeuvre que vous m'avies donnée en charge* ⁴⁸⁸; et puis au Filz : O mon Enfant, comme vostre Pere celeste remit vostre cors

⁴⁸⁷ - Mt 5,7

⁴⁸⁸ - Jn 17,4

entre mes mains au jour de vostre venue en ce monde, ainsy en ce jour de mon despart de ce monde *je remetz mon esprit entre les vostres* ⁴⁸⁹.

Telle, comme je pense, fut la mort de ce grand Patriarche, homme choisi pour faire les plus tendres et amoureux offices qui furent ni seront jamais faitz a l'endroit du Filz de Dieu, apres ceux qui furent prattiqués par sa celeste Espouse, vraye Mere naturelle de ce mesme Filz ; de laquelle il est impossible d'imaginer qu'elle soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour : mort la plus noble de toutes, et deue par consequent a la plus noble vie qui fut onques entre les creatures, mort de laquelle les Anges mesmes desiroyent de mourir s'ilz estoient capables de mort. Si les premiers Chrestiens furent ditz n'avoir qu'un *coeur et une ame* ⁴⁹⁰, a cause de leur parfaite mutuelle dilection ; si saint Paul ne vivoit plus luy mesme, *ains Jesus Christ* vivoit en luy ⁴⁹¹, a rayson de l'extreme union de son coeur a celuy de son Maistre, par laquelle son ame estoit comme morte en son coeur qu'elle animoit, pour vivre dans le coeur du Sauveur qu'elle ayroit ; o vray Dieu, combien est il plus veritable que la sacree Vierge et son Filz n'avoient *qu'une ame, qu'un coeur et qu'une vie*, en sorte que cette sacree Mere, vivant ne vivoit pas elle, mais son Filz vivoit en elle I Mere la plus amante et la plus aymee qui pouvoit jamais estre; mays amante et aymee d'un amour incomparablement plus eminent que celuy de tous les ordres des Anges et des hommes, a mesure que les noms de Mere unique et de Filz unique sont aussi des noms au dessus de tous autres noms en matiere d'amour. Et je dis de Mere unique et d'Enfant unique, parce que tous les autres enfans des hommes partagent la reconnoissance de leur production entre le pere et la mere ; mays en celuy cy, comme toute sa naissance humaine dependit de sa seule Mere, laquelle seule contribua ce qui estoit requis a la vertu du Saint Esprit pour la conception de ce divin Enfant, aussi a elle seule fut deu et rendu tout l'amour qui provient de la production, de sorte que ce Filz et cette Mere furent unis d'une union d'autant plus excellente ⁴⁹² qu'elle a un nom different en amour par dessus tous les autres noms. Car, a qui de tous les Seraphins appartient-il de dire au Sauveur : Vous estes mon vray Filz, et je vous ayme comme mon vray Filz ? et a qui de toutes les creatures fut il jamais dit par le Sauveur : Vous estes ma vraye Mere et je vous ayme comme ma vraye Mere, vous estes ma vraye Mere toute mienne et je suis vostre vray Filz tout vostre ? Si donques un serviteur amant osa bien dire, et le dit en verité, qu'il n'avoit point d'autre vie que celle de son Maistre ⁴⁹³, helas, combien hardiment et ardemment devoit exclamer cette Mere : Je n'ay point d'autre vie que la vie de mon Filz, ma vie est toute en la sienne, et la sienne toute en la mienne ; car ce n'estoit plus union, ains unité de coeur, d'ame et de vie entre cette Mere et ce Filz.

Or, si cette Mere vescu de la vie de son Filz, elle mourut aussi dela mort de son Filz : car, quelle est la vie, telle est la mort. Le phoenix, comme on dit ⁴⁹⁴, estant fort envielli, ramasse sur le haut d'une montaigne une quantité de bois aromatiques, sur lesquelz, comme sur son lit d'honneur, il va finir ses jours ; car lhors que le soleil au fort de son midi jette ses rayons plus ardents, cet tout unique oyseau, pour contribuer a l'ardeur du soleil un surcroist d'action, ne cesse point de battre des aysles sur son bucher jusques a ce qu'il luy ait fait prendre feu, et bruslant avec iceluy il se consume et meurt entre ces flammes odorantes. De mesme, Theotime, la Vierge Mere ayant assemblé en son esprit, par une tres vive et continuelle

⁴⁸⁹ - Ps 30,6 ; Lc 23,46

⁴⁹⁰ - Ac 4,32

⁴⁹¹ - Ga 2,20

⁴⁹² - He 1,4

⁴⁹³ - Ga 2,20

⁴⁹⁴ - cf TAD liv 7, ch 6

memoire, tous les plus aymables misteres de la vie et mort de son Filz, et recevant tousjours a droit fil parmi cela les plus ardentés inspirations que son Filz, *Soleil de justice*⁴⁹⁵ jettast sur les humains au plus fort du midi de sa charité, puis d'ailleurs faysant aussi de son costé un perpetuel mouvement de contemplation, en fin le feu sacré de ce divin amour la consuma toute, comme un holocauste de suavité ; de sorte qu'elle en mourut, son ame estant toute ravie et transportee entre les bras de la dilection de son Filz. O mort amoureusement vitale, o amour vitalement mortel !

Plusieurs amans sacrés furent presens a la mort du Sauveur ; entre lesquelz, ceux qui eurent le plus d'amour eurent le plus de douleur, car l'amour aihors estoit tout detrempé en la douleur et la douleur en l'amour, et tous ceux qui pour leur Sauveur estoyent passionnés d'amour furent amoureux de sa Passion et douleur. Mays la douce Mere, qui aymoît plus que tous, fut plus que tous outrepercee du *glaive* de douleur : la douleur du Filz fut alhors *une espee* tranchante qui passa au travers du coeur de la Mere⁴⁹⁶, d'autant que ce coeur de mere estoit collé, joint et uni a son Filz d'une union si parfaite, que rien ne pouvoit blesser l'un qu'il ne navrast aussi vivement l'autre. Or cette poitrine maternelle estant ainsy blessee d'amour, non seulement ne chercha pas la guerison de sa blesseure, mays ayma sa blesseure plus que toute guerison, gardant cherement les traitz de douleur qu'elle avoit receu, a cause de l'amour qui les avoit descochés dans son coeur, et desirant continuellement d'en mourir, puisque son Filz en estoit mort, qui, comme dit toute l'Escriture Sainte et tous les docteurs, mourut entre les flammes de la charité, holocauste parfait pour tous les pechés du monde.

CHAPITRE XIV

QUE LA GLORIEUSE VIERGE MOURUT D'UN AMOUR EXTREMEMENT DOUX ET TRANQUILLE

On dit d'un costé que Nostre Dame revela a sainte Mathilde que la maladie de laquelle elle mourut ne fut autre chose qu'un assaut impetueux du divin amour; mais sainte Brigide et saint Jean Damascene tesmoignent qu'elle mourut d'une mort extremement paisible et l'un et l'autre est vray, Theotime.

Les estoiles sont merveilleusement belles a voir et jettent des clartés agreables, mais si vous y aves pris garde, c'est par brillemens, estincellemens et eslans qu'elles produisent leurs rayons, comme si elles enfantoyent la lumiere avec effort, a diverses reprises ; soit que leur clarté estant foible ne puisse pas agir si continuellement avec egalité, soit que nos yeux imbecilles ne fassent pas leur veüe constante et ferme a cause de la grande distance qui est entr'eux et ces astres. Ainsy, pour l'ordinaire, les Saintz qui moururent d'amour sentirent une grande varieté d'accidens et symptomes de dilection, avant que d'en venir au trespas; force eslans, force assautz, force extases, force langueurs, force agonies, et sembloit que leur amour enfantast par effort et a plusieurs reprises leur bienheureuse mort: ce qui se fit a cause de la debilité de leur amour, non encores absolument parfait, qui ne pouvoit pas continuer sa dilection avec une egale fermeté.

Mays ce fut tout autre chose en la tressainte Vierge, car, comme nous voyons croistre la belle aube du jour, non a diverses reprises et par secousses, ains par une certaine dilatation et croissance continue qui est presqu'insensiblement sensible, en sorte que vrayement on la void croistre en clarté, mais si egalement que nul n'apperçoit aucune interruption, separation ou discontinuation de ses accroissemens, ainsy le divin amour croissoit a chasque moment dans le coeur virginal de nostre glorieuse Dame, mais par des

⁴⁹⁵ - Mt 4,2

⁴⁹⁶ - Lc 2,35

croissances douces, paisibles et continues, sans agitation, ni secousse, ni violence quelconque. Ah non, Theotime, il ne faut pas mettre une impetuosité d'agitation en ce celeste amour du coeur maternel de la Vierge, car l'amour, de soy mesme, est doux, gracieux, paisible et tranquille que s'il fait quelquefois des assautz, s'il donne des secousses a l'esprit, c'est parce qu'il y treuve de la resistance; mais quand les passages de l'ame luy sont ouvertz sans opposition ni contrariété, il fait ses progres paisiblement, avec une suavité noppareille. Ainsy donq la sainte dilection employoit sa force dans le coeur virginal de la Mere sacree sans effort ni violente impetuosité, d'autant qu'elle ne treuvoit ni resistance ni empeschement quelconque. Car, comme l'on void les grans fleuves faire des bouillons et rejallissemens avec grand bruit es endroitz raboteux, esquelz les rochers font des bancs et escueilz qui s'opposent et empeschent l'escoulement des eaux, ou au contraire, se treuvans en la plaine ilz coulent et flottent doucement, sans effort; de mesme le divin amour treuvant es ames humaines plusieurs empeschemens et resistances, comme a la venté toutes en ont, quoy que differemment, il y fait des violences, combattant les mauvaises inclinations, frappant le coeur, poussant la volonté par diverses agitations et differens effortz, affin de se faire faire place ou du moins outrepasser ces obstacles. Mais en la Vierge sacree tout favorisoit et secondoit le cours de l'amour celeste, les progres et accroissemens d'iceluy se faysoient incomparablement plus grans qu'en tout le reste des creatures; progres neanmoins infiniment doux, paisibles et tranquilles. Non, elle ne pasma pas d'amour ni de compassion aupres de la Croix de son Filz, encor qu'elle eut alhors le plus ardent et douloureux acces d'amour qu'on puisse imaginer ; car, bien que l'acces fut extreme, si fut-il toutefois esgalement fort et doux tout ensemble, puissant et tranquille, actif et paisible, composé d'une chaleur aiguë mais suave.

Je ne dis pas, Theotime, qu'en l'ame de la tressainte Vierge il n'y eut deux portions, et par consequent deux appetitz, l'un selon l'esprit et la rayson superieure, l'autre selon les sens et la rayson inferieure, en sorte qu'elle pouvoit sentir des repugnances et contrariétés de l'un a l'autre appetit; car ce travail se treuva mesme en Nostre Seigneur son Filz. Mais je dis qu'en cette celeste Mere, toutes les affections estoyent si bien rangees et ordonnees, que le divin amour exerçoit en elle son empire et sa domination tres paisiblement, sans estre troublee par la diversité des volontés ou appetitz, ni par la contrariété des sens, parce que les repugnances de l'appetit naturel ni les mouvemens des sens n'arrivoyent jamais jusques au peché, non pas mesme jusques au peché veniel ; ains au contraire, tout cela estoit saintement et fidelement employé au service du saint amour pour l'exercice des autres vertus, lesquelles, pour la pluspart, ne peuvent estre pratiquées qu'entre les difficultés, oppositions et contradictions.

Les espines, selon l'opinion vulgaire, sont non seulement differentes mais aussi contraires aux fleurs, et semble que s'il n'y en avoit point au monde la chose en iroit mieux; qui a fait penser a saint Ambroise que sans le peché il n'en seroit point : mais toutefois, puisqu'il y en a, le bon laboureur les rend utiles et en fait des hayes et clostures autour des chams et jeunes arbres, ausquels elles servent de defenses et rempars contre les animaux. Ainsy la glorieuse Vierge ayant part a toutes les mliseres du genre humain, exceptees celles qui tendent immediatement au peché, elle les employa tres utilement pour l'exercice et accroissement des saintes vertus de force, temperance, justice et prudence, pauvreté, humilité, souffrance, compassion de sorte qu'elles ne donnoyent aucun empeschement, ains beaucoup d'occasions a l'amour celeste de se renforcer par des continuelz exercices et avancemens ; et, chez elle, Magdeleyne ne se divertit point de l'attention avec laquelle elle reçoit les impressions amoureuses du Sauveur, pour toute l'ardeur et sollicitude que Marthe peut avoir : elle a *choisi* l'amour de son Filz, et rien ne le luy oste ⁴⁹⁷.

L'aymant, comme chacun sçait, Theotime, tire naturellement a soy le fer par une vertu secrette et tres admirable ; mais pourtant, cinq choses empeschent cette operation: 1. la trop grande distance de l'un a l'autre ; 2. s'il y a quelque diamant entre deux ; 3. si le fer est engraisé ; 4. s'il est frotté d'un ail ; 5- si le fer est trop

⁴⁹⁷ - Lc 10,42

pesant. Nostre coeur est fait pour Dieu, qui l'alleche continuellement et ne cesse de jeter en luy les attraitz de son celeste amour ; mais cinq choses empeschent la sainte attraction d'operer: 1. le peché, qui nous esloigne de Dieu ; 2. l'affection aux richesses ; 3. les playsirs sensuelz ; 4. l'orgueil et vanité ; 5. l'amour propre, avec la multitude des passions desreglees qu'il produit et qui sont en nous un pesant fardeau lequel nous accable. Or, nul de ces empeschemens n'eut lieu au coeur de la glorieuse Vierge, 1. tous-jours preservee de tout peché ; 2. tous-jours tres pauvre de coeur ; 3. tous-jours tres pure ; 4. tous-jours tres humble ; 5. tous-jours maistresse paisible de toutes ses passions et toute exempte dela rebellion que l'amour-propre fait a l'amour de Dieu. Et c'est pourquoy, comme le fer s'il estoit quitte de tous empeschemens etmesme de sa pesanteur, seroit attiré fortement, mais doucement et d'une attraction egale, par l'aymant, en sorte neanmoins que l'attraction seroit tous-jours plus active et plus forte a mesure que l'un seroit plus pres de l'autre et que le mouvement seroit proche de sa fin, ainsy la tressainte Mere n'ayant rien en soy qui empeschast l'operation du divin amour de son Filz, elle s'unissoit avec iceluy d'une union incomparable, par des extases douces, paysibles et sans effort; extases esquelles la partie sensible ne laissoit pas de faire ses actions, sans donner pour cela aucune incommodité a l'union de l'esprit, comme reciproquement la parfaite application de son esprit ne donnoit pas fort grand divertissement aux sens. Si que la mort de cette Vierge fut plus douce qu'on ne se peut imaginer, son Filz l'attirant suavement a *l'odeur de ses parfums*⁴⁹⁸, et elle s'escoulant tres amiablement apres la senteur sacree d'iceux dedans le sein de la bonté de son Filz. Et bien que cette sainte ame aymast extremement son tressaint, tres pur et tres aymable cors, si le quitta-elle neanmoins sans peyne ni resistance quelconque, comme la chaste Judith, quoy qu'elle aymast grandement les habitz de penitence et de viduité, les quitta neanmoins et s'en despouilla avec playsir pour se revestir de ses habitz nuptiaux, quand elle alla se rendre victorieuse d'Holophernes⁴⁹⁹, ou comme Jonathas, quand pour l'amour de David il se despouilla de ses vestemens⁵⁰⁰. L'amour avoit donné pres de la Croix a cette divine Espouse les supremes douleurs de la mort; certes, il estoit raysonnable qu'en fin la mort luy donnast les souveraines delices de l'amour.

FIN DU SEPTIESME LIVRE

LIVRE HUITIESME

**DE L'AMOUR DE CONFORMITE PAR LEQUEL NOUS UNISSONS NOSTRE VOLONTE
A CELLE DE DIEU, QUI NOUS EST SIGNIFIEE PAR SES COMMANDEMENS, CONSEILZ**

⁴⁹⁸ - Ct 1,3

⁴⁹⁹ -Jdt 10,2

⁵⁰⁰ - 1 R 18,4

ET INSPIRATIONS

CHAPITRE PREMIER

DE L'AMOUR DE CONFORMITE PROVENANT DE LA SACREE COMPLAYSANCE

Comme *la bonne terre* ayant receu le grain le rend en sa saison *au centuple*⁵⁰¹ ainsy le coeur qui a pris de la complaysance en Dieu ne se peut empescher de vouloir reciproquement donner a Dieu une autre complaysance. Nul ne nous plaist a qui nous ne desirions de plaire. Le vin frais rafraichit pour un tems ceux qui le boivent ; mais soudain qu'il a esté eschauffé par l'estomach dans lequel il entre, il l'eschauffe reciproquement, et plus l'estomach luy donne de chaleur, plus il luy en rend. Le veritable amour n'est jamais ingrat, il tasche de complaire a ceux esquelz il se complait ; et de la vient la conformité des amans, qui nous fait estre telz que ce que nous aymons. Le tres devot et tres sage roy Salomon devint idolatre et fol quand il ayma les femmes idolatres et folles, et eut autant d'idoles que ses femmes en avoyent⁵⁰². L'Escriture appelle pour cela *effeminés*⁵⁰³ les hommes qui ayment esperdument les femmes pour leur sexe, parce que l'amour les transforme d'hommes en femmes, quant aux moeurs et humeurs.

Or cette transformation se fait insensiblement par la complaysance, laquelle estant entree en nos coeurs en engendre une autre, pour donner a celuy de qui nous l'avons receüe. On dit qu'il y a es Indes un petit animal terrestre qui se plaist tant avec les poissons et dans la mer, qu'a force de venir souvent nager avec eux en fin il devient poisson, et d'animal terrestre il est rendu tout a fait animal marin. Ainsy, a force de se plaire en Dieu, on devient conforme a Dieu, et nostre volonté se transforme en celle de la divine Majesté par la complaysance qu'elle y prend. L'amour, dit saint Chrysostome, ou il treuve ou il fait la ressemblance ; l'exemple de ceux que nous aymons a un doux et imperceptible empire et une autorité insensible sur nous, il est force ou de les quitter, ou de les imiter. Celuy qui, attiré de la suavité des parfums, entre en la boutique d'un parfumeur, en recevant le playsir qu'il prend a sentir ces odeurs il se parfume soy mesme, et au sortir de la il donne part aux autres du playsir qu'il a receu, respandant entr'eux la senteur des parfums qu'il a contractee: avec le playsir que nostre coeur prend en la chose aymee il tire a soy les qualités d'icelle, car la delectation ouvre le coeur comme la tristesse le resserre; dont l'Escriture sacree use souvent du mot de dilater, en lieu de celuy de res-jourir.

Or, le coeur se treuvant ouvert par le playsir, les impressions des qualités desquelles le playsir depend entrent aysement en l'esprit ; et, avec elles, les autres encores qui sont au mesme sujet, bien qu'elles nous desplaysent, ne laissent pas d'entrer en nous parmi la presse du playsir, comme celuy qui *sans robe nuptiale* entra au festin parmi ceux qui estoient parés⁵⁰⁴. Ainsy, les disciples d'Aristote se plaisoyent a parler begue comme luy, et ceux de Platon tenoyent les espaules courbees, a son imitation ; telle femme s'est retrouvée, au recit de Plutarque⁵⁰⁵, de laquelle l'imagination et apprehension estoit si ouverte a toutes choses par la volupté, que regardant l'image d'un More elle conceut un enfant tout noir, d'un pere extremement blanc : et le fait des brebis de Jacob⁵⁰⁶ sert de preuve a cela. En somme, le playsir que l'on a en la chose est un certain fourrier qui fourre dans le coeur amant les qualités de la chose qui plaist ; et pour cela la sacree complaysance nous transforme en Dieu que nous aymons, et a mesure qu'elle est grande la transformation est plus parfaite : ainsy les Saintz, qui ont grandement aymé, ont esté fort vistement et parfaitement transformés, l'amour transportant et transmettant les moeurs et humeurs de l'un des coeurs en l'autre.

⁵⁰¹ - Lc 8,8

⁵⁰² - 3 R 11,4

⁵⁰³ - Is 3,4

⁵⁰⁴ - Mt 22,11

⁵⁰⁵ - Pline Hist Nat 7,12

⁵⁰⁶ - Gn 30,37

Chose estrange, mais veritable : s'il y a deux luths unisones, c'est a dire de mesme son et accord, l'un pres de l'autre, et que l'on joue de l'un d'iceux, l'autre, quoy qu'on ne le touche point, ne laissera pas de resonner comme celuy duquel on joüe; la convenance de l'un a l'autre, comme par un amour naturel, faisant cette correspondance. Nous avons repugnance d'imiter ceux que nous haïssons, es choses mesmes qui sont bonnes et les Lacedemoniens ne voulurent pas suivre le bon conseil d'un meschant homme, sinon apres qu'un homme de bien l'auroit prononce ; au contraire, on ne peut s'empescher de se conformer a ce qu'on ayme. Le grand Apostre dit, comme je pense en ce sens, que *la loy n'est point mise aux juste*⁵⁰⁷ ; car en verité, le juste n'est juste sinon parce qu'il a le saint amour, et s'il a l'amour il n'a pas besoin qu'on le presse par la rigueur de la loy, puisque l'amour est le plus pressant docteur et solliciteur pour persuader au coeur qu'il possede l'obeissance aux volontés et intentions du bienaymé. L'amour est un magistrat qui exerce sa puissance sans bruit, sans prevostz ni sergens, par cette mutuelle complaysance par laquelle, comme nous nous plaisons en Dieu, nous desirons aussi reciproquement de luy plaire.

L'amour est l'abbregé de toute la theologie, qui rendit tres saintement docte l'ignorance des Paulz, des Anthoines, des Hilarions, des Simeons, des François, sans livres, sans precepteurs, sans art. En vertu de cet amour la bienayrnee peut dire en assurance *Mon Bienaymé est tout mien* par la complaysance, de laquelle il me plait et me *paist*, et moy je suis toute a luy par la bienveillance, de laquelle je luy plais et le repais ; mon coeur se paist de se plaire en luy, et le sien se paist dequoy je luy plais pour luy : tout ainsy qu'un sacré berger, il me *paist* comme sa chere brebis *entre les lis*⁵⁰⁸ de ses perfections, esquelles je me plais; et pour moy, comme sa chere brebis, je le pais du lait de mes affections, par lesquelles je luy veux plaire. Quicomque se plaist veritablement en Dieu desire de plaire fidelement a Dieu, et, pour luy plaire, de se conformer a luy.

CHAPITRE II

DE LA CONFORMITÉ DE SOUSMISSION QUI PROCEDE DE L'AMOUR DE BIENVEUILLANCE

La complaysance attire donq en nous les traitz des perfections divines selon que nous sommes capables de les recevoir; comme le miroüer reçoit la ressemblance du soleil, non selon l'excellence et grandeur de ce grand et admirable luminaire, mays selon la capacité et mesure de sa glace : si que nous sommes ainsy rendus conformes a Dieu.

Mais, outre cela, l'amour de bienveillance nous donne cette sainte conformité par une autre voye. L'amour de complaysance tire Dieu dedans nos coeurs, mais l'amour de bienveillance jette nos coeurs en Dieu, et par consequent toutes nos actions et affections, les luy dediant et consacrant tres amoureusement ; car la bienveillance desire a Dieu tout l'honneur, toute la gloire et toute la reconnoissance qu'il est possible de luy rendre, comme un certain bien exterior qui est deu a sa bonté.

Or ce desir se pratique, selon la complaysance que nous avons en Dieu, en la façon qui s'ensuit. Nous avons en une extreme complaysance a voir que Dieu est souverainement bon ; et partant nous desirons, par l'amour de bienveillance, que tous les amours qu'il nous est possible d'imaginer soyent employés a bien aymer cette bonté. Nous nous sommes pleus en la souveraine excellence de la perfection de Dieu ; en suite de cela nous desirons qu'il soit souverainement loué, honoré et adoré. Nous nous sommes delectés a considerer comme Dieu est non seulement le premier principe, mais aussi la derniere fin, Auteur, Conservateur et Seigneur de toutes choses; a rayson dequoy nous souhaitons que tout luy soit soumis par une souveraine obeissance. Nous voyons la volonté de Dieu souverainement parfaite, droite, juste et equitable ; et a cette consideration nous desirons qu'elle soit la regle et la loy souveraine de toutes choses, et qu'elle soit suivie, servie et obeie par toutes les autres volontés.

⁵⁰⁷ - 1 Tm 1,9

⁵⁰⁸ - Ct 2,16; 6,2

Mais notés, Theotime, que je ne traite pas ici de l'obeissance qui est due à Dieu parce qu'il est notre Seigneur et Maître, notre Père et Bienfacteur; car cette sorte d'obeissance appartient à la vertu de justice et non pas à l'amour. Non, ce n'est pas cela dont je parle à présent; car encore qu'il n'y eût ni enfer pour punir les rebelles, ni Paradis pour récompenser les bons, et que nous n'eussions nulle sorte d'obligation ni de devoir à Dieu (et ceci soit dit par imagination de chose impossible et qui n'est presque pas imaginable), si est ce toutefois, que l'amour de bienveillance nous porteroit à rendre toute obeissance et sousmission à Dieu par election et inclination, voire même par une douce violence amoureuse, en consideration de la souveraine bonté, justice et droiture de sa divine volonté. Voyons-nous pas, Theotime, qu'une fille, par une libre election qui procede de l'amour de bienveillance, s'assujettit à un espoux, auquel, d'ailleurs, elle n'avoit aucun devoir? ou qu'un gentilhomme se soumet au service d'un prince estranger, ou bien jette sa volonté es mains du supérieur de quelque Ordre de Religion auquel il se rangera?

Ainsy donques se fait la conformité de nostre coeur avec celui de Dieu, hors que par la sainte bienveillance nous jettons toutes nos affections entre les mains de la divine volonté, affin qu'elles soyent par icelle pliées et manies à son gré, moulees et formées selon son bon plaisir. Et en ce point consiste la tres profonde obeissance d'amour, laquelle n'a pas besoin d'estre excitée par menasses ou recompenses, ni par aucune loy ou par quelque commandement; car elle previent tout cela, se soumettant à Dieu pour la seule tres parfaite bonté qui est en luy, à rayson de laquelle il merite que toute volonté luy soit obeissante, sujette et sousmise, se conformant et unissant à jamais en tout et par tout à ses intentions divines.

CHAPITRE III

COMME NOUS NOUS DEVONS CONFORMER A LA DIVINE VOLONTE QUE L' ON APPELLE SIGNIFIEE

Nous considerons quelquefois la volonté de Dieu en elle même, et la voyons toute sainte et toute bonne, il nous est aisé de la louer, benir et adorer, et de sacrifier nostre volonté et toutes celles des autres creatures à son obeissance, par cette divine exclamation : *Vostre volonté soit faite en la terre comme au Ciel*⁵⁰⁹. D'autres fois nous considerons la volonté de Dieu en ses effectz particuliers, comme es evenemens qui nous touchent et es occurrences qui nous arrivent, et finalement en la declairation et manifestation de ses intentions. Et bien qu'en vérité sa divine Majesté n'ayt qu'une tres unique et tres simple volonté, si est ce que nous la marquons de noms differens, suivant la variété des moyens par lesquels nous la connoissons; variété selon laquelle nous sommes aussi diversement obligés de nous conformer à icelle. La doctrine chrestienne nous propose clairement les verités que Dieu veut que nous croyions, les biens qu'il veut que nous esperions, les peynes qu'il veut que nous craignons, ce qu'il veut que nous ayons, les commandemens qu'il veut que nous fassions et les conseilz qu'il desire que nous suivions : et tout cela s'appelle la volonté signifiee de Dieu, parce qu'il nous a signifié et manifesté qu'il veut et entend que tout cela soit creu, esperé, craint, aymé et pratiqué.

Or, d'autant que cette volonté signifiee de Dieu procede par maniere de desir et non par maniere de vouloir absolu, nous pouvons ou la suivre par obeissance, ou luy resister par desobeissance; car Dieu fait trois actes de sa volonté pour ce regard : il veut que nous puissions resister, il desire que nous ne resistions pas, et permet néanmoins que nous resistions si nous voulons. Que nous puissions resister, cela depend de nostre naturelle condition et liberté; que nous resistions, cela depend de nostre malice; que nous ne resistions pas, c'est selon le desir de la divine Bonté. Quand donques nous resistons, Dieu ne contribue rien à nostre desobeissance, ains, laissant nostre volonté *en la main de son franc arbitre*⁵¹⁰, il permet qu'elle choisisse le mal; mais quand nous obeissons, Dieu contribue son secours, son inspiration et sa grace : car la permission est une action de la volonté qui de soy même est brehaigne, sterile, infeconde, et, par maniere de dire, c'est une action passive qui ne fait rien, ains laisse faire; au contraire, le desir est une action active, feconde, fertile, qui excite, semond et presse. C'est pourquoy Dieu, desirant que nous suivions sa volonté

⁵⁰⁹- Mt 6,10

⁵¹⁰- Qo 15,14

signifiée, il nous sollicite, exhorte, incite, inspire, aide et secourt ; mais permettant que nous résistions, il ne fait autre chose que de simplement nous laisser faire ce que nous voulons, selon notre libre élection, contre son desir et intention.

Et toutefois, ce desir est un vray desir ; car, comme peut on exprimer plus naïvement le desir que l'on a qu'un ami face bonne chere, que de preparer un bon et excellent festin, comme fit ce roy de la parabole evangelique⁵¹¹, puis l'inviter, presser et presque contraindre, par prieres, exhortations et poursuites, de venir, de s'asseoir a table et de manger ? Certes, celui qui a vive force ouvreroit la bouche a un ami, luy fourreroit la viande dans le gosier et la luy ferait avaler, il ne luy donneroit pas un festin de courtoisie, mais le traiteroit en beste et comme un chapon qu'on veut engraisser. Cette espece de bienfait veut estre offert par sermons, remonstrances et sollicitations, et non violemment et forcément exercé ; c'est pourquoy il se fait par maniere de desir et non de vouloir absolu. Or c'en est mesme dela volonté signifiée de Dieu, car par icelle Dieu desire d'un vray desir que nous facions ce qu'il declare, et a cette occasion il nous fournit tout ce qui est requis, nous exhortant et pressant de l'employer : en ce genre de faveur on ne peut rien desirer de plus. Et comme les rayons du soleil ne laissent pas d'estre vrais rayons quand ils sont rejettés et repoussés par quelqu'obstacle, aussi la volonté signifiée de Dieu ne laisse pas d'estre vraye volonté de Dieu encor qu'on luy resiste, bien qu'elle ne face pas tant d'effectz comme si on la secondoit.

La conformité donq de nostre coeur a la volonté signifiée de Dieu consiste en ce que nous voulions tout ce que la divine Bonté nous signifie estre de son intention, croyans selon sa doctrine, esperans selon ses promesses, craignans selon ses menasses, ayans et vivans selon ses ordonnances et advertissemens. A quoy tendent les protestations que si souvent nous en faysons es saintes ceremonies ecclesiastiques : car pour cela nous demeurons debout tandis qu'on lit les leçons de l'Evangile, comme prestz d'obeir a la sainte signification de la volonté de Dieu que l'Evangile contient; pour cela nous baysons le livre a l'endroit de l'Evangile, comme adorans la sainte Parole qui declare la volonté celeste. Pour cela plusieurs Saintz et Saintes portoyent sur leurs poitrines, anciennement, l'Evangile en escrit, comme un epitheme d'amour, ainsy qu'on lit de sainte Cecile ; et de fait on treuva celui de saint Matthieu sur le coeur de saint Barnabé trespassé, escrit de sa propre main. En suite dequoy, es anciens Conciles on mettoit au milieu de toute l'assemblée des Evesques un grand throsne, et sur iceluy le livre des saintz Evangiles qui representoit la personne du Sauveur, Roy, Docteur, Directeur, Esprit et unique Coeur des Conciles et de toute l'Eglise; tant on honoroit la signification de la volonté de Dieu exprimée en ce divin Livre. Certes, le grand miroüer de l'ordre pastoral, saint Charles, Archevesque de Milan, n'estudioit jamais dans l'Escriture Sainte qu'il ne se mit a genoux et teste nue, pour tesmoigner le respect avec lequel il failloit entendre et lire la volonté de Dieu signifiée.

CHAPITRE IV

DE LA CONFORMITE DE NOSTRE VOLONTE AVEC CELLE QUE DIEU A DE NOUS SAUVER

Dieu nous a signifié en tant de sortes et par tant de moyens qu'il vouloit que nous fussions tous sauvés, que nul ne le peut ignorer. A cette intention il nous a faitz *a son image et semblance* par la creation⁵¹², et s'est fait a nostre image et semblance par l'Incarnation, apres laquelle il a souffert la mort pour racheter toute la race des hommes et la sauver ce qu'il fit avec tant d'amour, que, comme raconte le grand saint Denis, apostre de la France, il dit un jour au saint homme Carpus qu'il estoit " prest de patir encor une fois pour sauver les hommes, " et que cela luy seroit agreable s'il se pouvoit faire sans le peché d'aucun homme.

Or, bien que tous ne se sauvent pas, cette volonté neanmoins ne laisse pas d'estre une vraye volonté de Dieu, qui agit en nous selon la condition de sa nature et de la nostre : car sa bonté le porte a nous communiquer liberalement les secours de sa grace, affin que nous parvenions au bonheur de sa gloire ; mais notrenature requiert que sa liberalité nous laisse en liberté de nous en prevaloir pour nous sauver, ou de les mespriser pour nous perdre.

⁵¹¹- Mt 22,2 ; Lc 14,16

⁵¹²- Gn 1,26

J'ai demandé une chose, disoit le Prophete⁵¹³, *et c'est celle la que je requerray a jamais : Que je voye la volupté du Seigneur et que je visite son temple.* Mays quelle est *la volupté* de la souveraine Bonté, sinon de se respendre et communiquer ses perfections ? Certes, ses *delices sont d'estre avec les enfans des hommes*⁵¹⁴, pour verser ses graces sur eux. Rien *n'est* si agreable et delicieux aux agens libres que de faire leur volonté. Nostre *sanctification est la volonté de Dieu*⁵¹⁵ et nostre salut son bon plaisir : or, il n'y a nulle difference entre le bon plaisir et la bonne volupté, ni par consequent donq entre la bonne volupté et la bonne volonté divine; ains la volonté que Dieu a pour le bien des hommes est appelée *bonne*⁵¹⁶ parce qu'elle est amiable, propice, favorable, agreable, delicieuse, et, comme les Grecs, apres saint Paul⁵¹⁷, ont dit, c'est une vraye *philantropie*, c'est a dire, une bienveillance ou volonté toute amoureuse envers les hommes.

Tout le temple celeste de l'Eglise triomphante et militante resonance de toutes pars les cantiques de ce doux amour de Dieu envers nous ; et le cors tres sacré du Sauveur, comme un temple tressaint de sa Divinité, est tout paré de marques et enseignes de cette bienveillance c'est pourquoy, en visitant le *temple* divin, nous voyons ces aymables *delices* que son coeur prend a nous favoriser.

Regardons donq cent fois le jour cette amoureuse volonté de Dieu, et fondans nostre volonté dans icelle, escrions devotement : O Bonté d'infinie douceur, que vostre volonté est amiable ! que vos faveurs sont desirables ! Vous nous avez créés pour la vie eternelle, et vostre poitrine maternelle, enflee des mammelles sacrees d'un amour incomparable, abonde en lait de misericorde, soit pour pardonner aux penitens, soit pour perfectionner les justes : hé, pourquoy donq ne collons nous pas nos volontés a la vostre, comme les petitiz enfans s'attachent au chicheron du tetin de leurs meres, pour succer le lait de vos eternelles benedictions !

Theotime, nous devons vouloir nostre salut ainsy que Dieule veut : or il veut nostre salut par maniere de desir ; et nous le devons aussi incessamment desirer en suite de son desir. Non seulement il veut, mais en effect il nous donne tous les moyens requis pour nous faire parvenir au salut ; et nous, en suite du desir que nous avons d'estre sauvés, nous devons non seulement vouloir, mais en effect accepter toutes les graces qu'il nous a preparees et qu'il nous offre. Il suffit de dire : je desire d'estre sauvé ; mais il ne suffit pas de dire : je desire embrasser les moyens convenables pour y parvenir ; ains il faut, d'une resolution absolue, vouloir et embrasser les graces que Dieu nous depart ; car il faut que nostre volonté corresponde a celle de Dieu, et d'autant qu'elle nous donne les moyens de nous sauver, nous les devons recevoir, comme nous devons desirer le salut ainsy qu'elle le nous desire et parce qu'elle le desire.

Mais il arrive maintefois que les moyens de parvenir au salut, considerés en bloc ou en general sont agreables a nostre coeur, et regardés en detail et particulier ilz luy sont effroyables : car n'avons nous pas veu le pauvre saint Pierre *disposé* a recevoir en general toutes sortes de peynes, *et la mort mesme*, pour suivre son Maistre, et neanmoins, quand ce vint au fait et au prendre, paslir, trembler et renier son Maistre a la voix d'une simple servante⁵¹⁸? Chacun pense pouvoir *boire le calice*⁵¹⁹ de Nostre Seigneur avec luy, mais quand on le nous presente par effect, on s'enfuit, on quitte tout. Les choses representees particulierement font une impression plus forte et blessent plus sensiblement l'imagination; c'est pourquoy, en *l'Introduction*⁵²⁰, nous avons donné par advis qu'apres les affections generales on fist les resolutions particulieres en la sainte orayson. David acceptoit en particulier les afflictions, comme un acheminement a

⁵¹³ - Ps 26,4

⁵¹⁴ - Pr 8,31

⁵¹⁵ - 1 Th 4,3

⁵¹⁶ - Ps 5,20

⁵¹⁷ - Tt 3,4 ; Ac 28,1

⁵¹⁸ - Lc 22,33

⁵¹⁹ - Mt 20,22

⁵²⁰ - II,6

sa perfection, quand il chantoit en cette sorte⁵²¹ : O qu'il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayes humilié, affin que j'apprenne vos justifications ; ainsy furent les Apostres joyeux es tribulations, dequoy ilz avoyent la faveur d'endurer des ignominies pour le nom de leur Sauveur⁵²².

CHAPITRE V

DE LA CONFORMITE DE NOSTRE VOLONTE A CELLE DE DIEU QUI NOUS EST SIGNIFIEE PAR SES COMMANDEMENS

Le desir que Dieu a de nous faire observer ses commandemens est extreme, ainsy que toute l'Escriture tesmoigne : et comme le pouvoit il mieux exprimer que par les grandes recompenses qu'il propose aux observateurs de sa loy, et les estranges supplices dont il menasse les violateurs d'icelle? C'est pourquoy David exclam⁵²³ : O Seigneur, *vous avez ordonné que vos commandemens soyent trop plus observés.*

Or, l'amour de complaisance, regardant ce desir divin, veut complaire a Dieu en l'observant ; l'amour de bienveillance, qui veut tout sousmettre a Dieu, sousmet par consequent nos desirs et nos volontés a celle ci que Dieu nous a signifiee : et de la provient non seulement l'observation, mais aussi l'amour des commandemens, que David exalte d'un stile extraordinaire au Psalme cent et dix huitiesme, qu'il semble n'avoir fait que pour ce sujet :

*Que j'ayme vostre loy d'un tres ardent amour !
C'est tout mon entretien, j'en parle tout le jour.
O Seigneur, je cheris vos tressaintz tesmoignages
Plus que l'or et l'esclat du topaze doré .
Que doux a mon palais sont vos sacrés langages !
Pour moy, fade est le miel s'il leur est comparé⁵²⁴.*

Mais pour exciter ce saint et salutaire amour des commandemens, nous devons contempler leur beauté, laquelle est admirable ; car comme il y a des oeuvres qui sont mauvaises parce qu'elles sont defendues, et des autres qui sont defendues parce qu'elles sont mauvaises, aussi y en a-il qui sont bonnes parce qu'elles sont commandees, et des autres qui sont commandees parce qu'elles sont bonnes et tres utiles : de sorte que toutes sont tres bonnes et tres aymables, parce que le commandement donne la bonté aux unes qui n'en auroyent point autrement, et donne un surcroist de bonté aux autres qui, sans estre commandees, ne laisseroyent pas d'estre bonnes. Nous ne recevons pas le bien en bonne part quand il nous est présenté par une main ennemie ; les Lacedemoniens ne voulurent pas suivre un fort sain et salutaire conseil d'un meschant homme jusques a ce qu'un homme de bien leur redist : au contraire, le present n'est jamais qu'aggreable quand un ami le fait. Les plus doux commandemens deviennent aspres si un coeur tyran et cruel les impose, et ilz deviennent tres aymables quand l'amour les ordonne ; le service de Jacob luy sembloit une royauté, parce qu'il procedoit de l'amour⁵²⁵. O que doux et desirable est le joug de la loy celeste qu'un Roy tant aymable a establie sur nous !

⁵²¹ - Ps 118,71

⁵²² - Ac 5,41

⁵²³ - Ps 118, 4-103

⁵²⁴ - Ps 118

⁵²⁵ - Gn 29,20

Plusieurs observent les commandemens comme on avale les medecines ; plus crainte de mourir damnés, que pour le playsir de vivre au gré du Sauveur. Ains, comme il y a des personnes qui, pour agreable que soit un medicament, ont du contrecoeur a le prendre, seulement parce qu'il porte le nom de medicament, aussi y a-il des ames qui ont en horreur les actions commandees, seulement parce qu'elles sont commandees ; et s'est treuvé tel homme, ce dit on, qui ayant doucement vescu dans la grande ville de Paris l'espace de quatre vingtz ans sans en sortir, soudain qu'on luy eut enjoint de par le Roy d'y demeurer encor le reste de ses jours, il alla dehors voir les chams, que de sa vie il n' avoit desiré.

Au contraire, le coeur amoureux ayme les commandemens, et plus ilz sont de chose difficile plus il les treuve doux et agreables, parce qu'il complait plus parfaitement au Bienaymé et luy rend plus d'honneur : il lance et chante des hymnes d'allegresse quand Dieu luy enseigne ses commandemens et justifications⁵²⁶. Et comme le pelerin qui va gayement chantant en son voyage adjouste voirement la peyne du chant a celle du marcher, et neanmoins, en effect, par ce surcroist de peyne il se desennuye et allege du travail du chemin, aussi l'amant sacré treuve tant de suavité aux commandemens, que rien ne luy donne tant d'haleyne et de soulagement en cette vie mortelle que la gracieuse charge des preceptes de son Dieu ; dont le saint Psalmiste s'escrie⁵²⁷ : O Seigneur, *vos justifications* ou commandemens me sont des douces chansons en ce lieu de mon *pelerinage*. On dit que les muletz et chevaux chargés de figues succombent incontinent au faix et perdent toute leur force : plus douce que les figues est la loy du Seigneur; mais l'homme brutal, qui s'est rendu *comme le cheval et mulet, esquelz il n'y a point d'entendement*⁵²⁸, perd le courage et ne peut treuver des forces pour porter cet amiable faix. Au contraire, comme une branche *d'agnus castus* empesche de lassitude le voyageur qui la porte⁵²⁹, aussi la croix, la mortification, le joug, la loy du Sauveur, qui est le vray *Aigneau chaste*⁵³⁰, est une charge qui delasse, qui soulage et recree les coeurs qui ayment sa divine Majesté. " On n'a point de travail en ce qui est aymé, ou s'il y a du travail c'est un travail bienaymé⁵³¹; " le travail meslé du saint amour est un certain aigredoux, plus agreable au goust qu'une pure douceur.

Le divin amour nous rend donq ainsy conformes a la volonté de Dieu, et nous fait soigneusement observer ses commandemens en qualité de desir absolu de sa divine Majesté, a laquelle nous voulons plaire : si que cette complaysance previent, par sa douce et amiable violence, la necessité d'obeyr que la loy nous impose, convertissant cette necessité en vertu de dilection et toute la difficulté en delectation.

CHAPITRE VI

DE LA CONFORMITE DE NOSTRE VOLONTE A CELLE QUE DIEU NOUS A SIGNIFIEE PAR SES CONSEILS

Le commandement tesmoigne une volonté fort entiere et pressante de celuy qui ordonne, mais le conseil ne nous represente qu'une volonté de souhait ; le commandement nous oblige, le conseil nous incite seulement ; le commandement rend coupables les transgresseurs, le conseil rend seulement moins louables ceux qui ne le suivent pas ; les violateurs des commandemens meritent d'estre damnés, ceux qui negligent les conseilz meritent seulement d'estre moins glorifiés. Il y a difference entre commander et recommander quand on commande on use d'autorité pour obliger, quand on recommande on use d'amitié pour induire et provoquer ; le commandement impose necessité, le conseil et recommandation nous incite a ce qui est de

⁵²⁶-Ps 118,171

⁵²⁷- id 54

⁵²⁸- Ps 31,9

⁵²⁹- Plin Hist Nat 24,9

⁵³⁰- 1 P 1,19

⁵³¹- S.Augustin De Civitate 6,14

plus grande utilité ; au commandement correspond l'obeissance, et la creance au conseil ; on suit le conseil affin de plaire, et le commandement pour ne pas desplaire. C'est pourquoy l'amour de complaysance, qui nous oblige de plaire au Bienaymé, nous porte par consequent a la suite de ses conseilz ; et l'amour de bienveillance, qui veut que toutes les volontés et affections luy soyent sousmises, fait que nous voulons non seulement ce qu'il ordonne, mais ce qu'il conseille et a quoy il exhorte : ainsy que l'amour et respect qu'un enfant fidele porte a son bon pere le fait resoudre de vivre non seulement selon les commandemens qu'il impose, mais encor selon les desirs et inclinations qu'il manifeste.

Le conseil se donne voirement en faveur de celuy qu'on conseille, affin qu'il soit parfait : *Si tu veux estre parfait*, dit le Sauveur ⁵³², *va, vens tout ce que tu as et le donne aux pauvres, et me suis* ; mais le coeur amoureux ne reçoit pas le conseil pour son utilité, ains pour se conformer au desir de Celuy qui conseille, et rendre l'hommage qui est deu a sa volonté: et partant, il ne reçoit les conseilz sinon ainsy que Dieu le veut. Et Dieu ne veut pas qu'un chacun observe tous les conseilz, ains seulement ceux qui sont convenables, selon la diversité des personnes, des tems, des occasions et des forces, ainsy que la charité le requiert ; car c'est elle qui, comme reyne de toutes les vertus, de tous les commandemens, de tous les conseilz et en somme de toutes les lois et de toutes les actions chrestiennes, leur donne a tous et a toutes le rang, l'ordre, le tems et la valeur.

Si ton pere ou ta mere ont une vraye necessité de ton assistance pour vivre, il n'est pas tems aihors de pratiquer le conseil de la retraite en un monastere ; car la charité t'ordonne que tu ailles en effect executer son commandement, d'honorer, servir, ayder et secourir *ton pere* ou *ta mere* ⁵³³. Tu es un prince, par la posterité duquel les sujetz de la couronne qui t'appartient doivent estre conservés en paix et assureés contre la tyrannie, sedition et guerre civile ; l'occasion donq d'un si grand bien t'oblige de produire en un saint mariage des legitimes successeurs : ce n'est pas perdre la chasteté, ou au moins c'est la perdre chastement, que de la sacrifier au bien public en faveur de la charité. As-tu une santé foible, inconstante, qui a besoin de grand support? ne te charge pas donq volontairement de la pauvreté effectuelle, car la charité te le defend. Non seulement la charité ne permet pas aux peres de famille de *tout vendre pour donner aux pauvres* ⁵³⁴, mais leur ordonne d'assembler honnestement ce qui est requis pour l'education et sustentation de la femme, des enfans et serviteurs ; comme aussi aux rois et princes d'avoir des tresors qui, provenus d'une juste espargne et non de tyranniques inventions, servent comme de salutaires preservatifs contre les ennemis visibles. Saint Paul ⁵³⁵ ne conseille-ill pas aux mariés, passé le tems de l'orayson, de retourner au train bien réglé du commerce nuptial ?

Les conseilz sont tous donnés pour la perfection du peuple chrestien, mays non pas pour celle de chasque Chrestien en particulier. Il y a des circonstances qui les rendent quelquefois impossibles, quelquefois inutiles, quelquefois perilleux, quelquefois nuisibles a quelques uns, qui est une des intentions pour lesquelles Nostre Seigneur dit ⁵³⁶ de l'un d'iceux ce qu'il veut estre entendu de tous : *Qui peut le prendre, si le prenne* ; comme s'il disoit, ainsy que saint Hierosme expose : Qui peut gagner et emporter l'honneur de la chasteté " comme un prix " de reputation, qu'il le prenne, car il est exposé a ceux qui courront vaillamment. Tous donques ne peuvent pas, c'est a dire, il n'est pas expedient a tous d'observer tous-jours tous les conseilz, lesquelz estans donnés en faveur de la charité, elle sert de regle et de mesure a l'execution d'iceux.

Quand donq la charité l'ordonne, on tire les moines et religieux des cloistres pour en faire des cardinaux, des prelatz, des curés, voire mesme on les reduit quelquefois au mariage pour le repos des royaumes, ainsy que j'ay dit ci dessus. Que si la charité fait sortir des cloistres ceux qui par voeu solemnel s'y estoient attachés, a plus forte rayson, et pour moindre sujet, on peut, par l'autorité de cette mesme charité, conseiller a plusieurs de demeurer chez eux, garder leurs moyens, se marier, voire de prendre les armes et aller a la guerre, qui est une profession si dangereuse.

⁵³²- Mt 19,21 ; Lc 18,22

⁵³³- Ex 20,12

⁵³⁴- cf n°1

⁵³⁵- 1 Co 7,5

⁵³⁶- Mt 19,12

Or, quand la charité porte les uns a la pauvreté et qu'elle en retire les autres, quand elle en pousse les uns au mariage, les autres a la continence, qu'elle enferme l'un dans le cloistre et en fait sortir l'autre, elle n'a point besoin d'en rendre rayson a personne; car elle a la plenitude de la puissance en la loy chrestienne, selon qu'il est escrit : *La charité peut toutes choses*; elle a le comble de la prudence, selon qu'il est dit *la charité ne fait rien en vain*⁵³⁷. Que si quelqu'un veut contester et luy demander pourquoy elle *fait* ainsy, elle respondra hardiment : *Parce que le Seigneur en a besoin*⁵³⁸. Tout est fait pour la charité, et la charité pour Dieu ; tout doit servir a la charité, et elle, a personne, non pas mesme a son Bienaymé, duquel elle n'est pas servante, mais espouse, auquel elle ne fait pas service, ains elle luy fait l'amour. Pour cela on doit prendre d'elle l'ordre de l'exercice des conseilz : car aux uns elle ordonnera la chasteté et non la pauvreté, aux autres l'obeissance et non la chasteté, aux autres le jeusne et non l'aumosne, aux autres l'aumosne et non le jeusne, aux autres la solitude et non la charge pastorale, aux autres la conversation et non la solitude. En somme, c'est une eau sacree par laquelle le jardin de l'Eglise est fecondé, et bien qu'elle n'ait qu'une couleur sans couleur, les fleurs neanmoins qu'elle fait croistre ne laissent pas d'avoir une chacune sa couleur differente : elle fait des Martyrs plus vermeilz que la rose, des Vierges plus blanches que le lys ; aux uns elle donne le fin violet de la mortification, aux autres le jaune des soucis du mariage, employant diversement les conseilz pour la perfection des ames qui sont si heureuses que de vivre sous sa conduite.

CHAPITRE VII

QUE L'AMOUR DE LA VOLONTE DE DIEU SIGNIFIEE ES COMMANDEMENS NOUS PORTE A L'AMOUR DES CONSEILZ

O Theotime, que cette volonté divine est aymable ! O qu' elle est amiable et desirable! o loy toute d'amour et toute pour l'amour ! Les Hebreux par le mot de paix entendent l'assemblage et comble de tous biens, c'est a dire la félicité; et le Psalmiste s'escrie⁵³⁹: *Qu'une paix plantureuse abonde a ceux qui ayment la loy de Dieu et que nul choppement ne leur arrive !* comme s'il vouloit dire : O Seigneur, que de suavité en l'amour de vos sacrés commandemens ! toute douceur delicieuse saisit le coeur qui est saisi de la dilection de vostre loy. Certes, ce grand Roy, qui avoit son coeur fait selon le coeur de Dieu⁵⁴⁰, savouroit si fort la parfaite excellence des ordonnances divines, qu'il semble que ce soit un amoureux espris de la beauté de cette loy comme de la chaste espouse et reyne de son coeur; ainsy qu'il appert par les continuelles louanges qu'il luy donne.

Quand l'Espouse celeste veut exprimer l'infinie suavité des parfums de son divin Espoux, *Vostre nom*, luy dit elle⁵⁴¹, *est un unguent respandu* ; comme si elle disoit : Vous estes si excellemment parfumé qu'il semble que vous soyes tout parfum, et qu'il soit a propos de vous appeller *unguent* et parfum, plustost qu'oint et parfumé. Ainsy l'ame qui ayme Dieu est tellement transformee en la volonté divine, qu'elle merite plustost d'estre nommee volonté de Dieu, qu'obeissante ou sujette a la volonté divine dont Dieu dit par Isaïe⁵⁴² qu'il appellera l'Eglise chrestienne *d'un nom nouveau que la bouche du Seigneur nommera*, marquera et gravera dans le coeur de ses fideles. Puis, expliquant ce nom, il dit que ce sera *ma volonté en icelle* ; comme s'il disoit qu'entre ceux qui ne sont pas Chrestiens un chacun a sa volonté propre au milieu de son coeur, mays parmi les vrais enfans du Sauveur chacun quittera sa volonté, et n'y aura plus qu'une volonté maistresse, regente et universelle qui animera, gouvernera et dressera toutes les ames, tous les coeurs et toutes les volontés; et le nom d'honneur des Chrestiens ne sera autre chose sinon *la volonté de Dieu en eux* ;

⁵³⁷- 1 Co 13,4

⁵³⁸- Mt 21,3

⁵³⁹- Ps 118,165

⁵⁴⁰- 1 R 13,14

⁵⁴¹- Ct 1,2

⁵⁴²- Is 62

volonté qui regnera sur toutes les volontés et les transformera toutes en soy, de sorte que les volontés des Chrestiens et la volonté de Nostre Seigneur ne soyent plus qu'une seule volonté. Ce qui fut parfaitement verifié en la primitive Eglise, Ihors que, comme dit le glorieux saint Luc ⁵⁴³, *en la multitude des croyans il n'y avoit qu'un coeur et qu'une ame* ; car il n'entend pas parler du coeur qui fait vivre nos cors, ni de l'ame qui anime les coeurs d'une vie humaine, mais il parle du coeur qui donne la vie celeste a nos ames, et de l'ame qui anime nos coeurs de la vie surnaturelle : coeur et ame tres unique des vrays Chrestiens, qui n'est autre chose que la volonté de Dieu. *La vie*, dit le Psalmiste, *est en la volonté de Dieu* ⁵⁴⁴ : non seulement parce que nostre vie temporelle depend de la volonté divine, mais aussi d'autant que nostre vie spirituelle gist en l'execution d'icelle, par laquelle Dieu vit et regne en nous, et nous fait vivre et subsister en luy. Au contraire le meschant, *des le siecle*, c'est a dire tous-jours, a *rompu le joug* de la loy de Dieu, et a dit : *Je ne serviray point* ⁵⁴⁵ ; c'est pourquoy Dieu dit ⁵⁴⁶ qu'il l'a appellé des le ventre de sa mere *transgresseur* et rebelle ; et parlant au roy de Tyr ⁵⁴⁷ il luy reproche qu'il avoit mis son *coeur comme le coeur de Dieu* : car l'esprit revolté veut que son coeur soit maistre de soy mesme et que sa propre volonté soit souveraine comme la volonté de Dieu ; il ne veut pas que la volonté divine regne sur la sienne, ains veut estre absolu et sans dependance quelcomque. O Seigneur eternal, ne le permettes pas ! ains faites que jamais *ma volonté ne soit faite, mais la vostre* ⁵⁴⁸. Helas, nous sommes en ce monde, non point pour faire nos volontés, mais celles de vostre bonté qui nous y a mis ⁵⁴⁹. Il fut *escrit* de vous, o Sauveur de mon ame, que vous fissies la *volonté* de vostre Pere eternal ; et par le premier vouloir humain de vostre ame, a l'instant de vostre conception, vous embrassastes amoureusement cette *loy* de la volonté divine et la mistes *au milieu* de vostre *coeur* ⁵⁵⁰ pour y regner et dominer eternellement : hé, qui fera la grace a mon ame qu'elle n'ait point de volonté que la volonté de son Dieu !

Or, quand nostre amour est extreme a l'endroit de la volonté de Dieu, nous ne nous contentons pas de faire seulement la volonté divine qui nous est signifiee es commandemens, mais nous nous rangeons encor a l'obeissance des conseilz, lesquelz ne nous sont donnés que pour plus parfaitement observer les commandemens, auxquelz aussi ilz se rapportent, ainsy que dit excellemment saint Thomas ⁵⁵¹. O combien excellente est l'observation de la defense des injustes voluptés, en celuy qui a mesme renoncé aux plus justes et legitimes delices I O combien celuy la est esloigné de convoiter le bien d'autruy, qui rejette toutes richesses et celles mesme que saintement il pourroit garder I Que celuy est bien esloigné de vouloir preferer sa volonté a celle de Dieu, qui pour faire la volonté de Dieu s'assujettit a celle d'un homme!

David ⁵⁵² estoit un jour *en son preside*, et la garnison des Philistins en Bethleem ; or il fit un *souhait* disant : *O Si quelqu'un me donnoit a boire de l'eau de la cisterne qui est a la porte de Bethleem !* Et voyla qu'il n'eut pas plus tost dit le mot, que trois vaillans chevaliers partent de la, main et teste baissee, traversent l'armee ennemie, vont a la cisterne de Bethleem, puisent de l'eau et l'apportent a David ; lequel, voyant le hazard auquel ces gentilzhommes s'estoyent mis pour contenter son appetit, *ne voulut point boire* cette eau conquise au peril de leur sang et de leur vie, *ains la respandit en oblation* au Dieu eternal ⁵⁵³. Hé,

⁵⁴³ - Ac 4,32

⁵⁴⁴ - Ps 29,6

⁵⁴⁵ - Jr 2,20

⁵⁴⁶ - Is 48,8

⁵⁴⁷ - Ez 28,2

⁵⁴⁸ - Lc 22,42

⁵⁴⁹ - Jn 6,38

⁵⁵⁰ - Ps 39,8

⁵⁵¹ - IIa IIae 139, art 1, ad 5

⁵⁵² - Voir OEA III, 332 (variante) ; Pl 1404

⁵⁵³ - 2 R 23,14

voyés, je vous prie, Theotime, quelle ardeur de ces chevaliers au service et contentement de leur maistre! Ilz volent et fendent la presse des ennemis, avec mille dangers de se perdre, pour assouvir un seul simple souhait que le Roy leur tesmoigne. Le Sauveur, estant en ce monde, declara sa volonté en plusieurs choses par maniere de commandement, et en plusieurs autres il la signifia seulement par maniere de souhait : car il loua fort la chasteté, la pauvreté, l'obeissance et resignation parfaite, l'abnegation de la propre volonté, la viduité, le jeusne, la priere ordinaire ; et ce qu'il dit de la chasteté, que qui en pourroit emporter le prix qu'il le prinst ⁵⁵⁴, il l'a asses dit de tous les autres conseilz. A ce souhait, les plus vaillans Chrestiens se sont mis a la course, et forçans toutes les repugnances, convoitises et difficultés, ont atteint a la sainte perfection, se rangeans a l'estroite observance des desirs de leur Roy, obtenans par ce moyen la couronne de gloire.

Certes, ainsy que tesmoigne le divin Psalmiste ⁵⁵⁵, Dieu n'exauce pas seulement l'orayson de ses fideles, ains il exauce mesme encor *le seul desir* d'iceux, et *la seule preparation* qu'ilz font en *leurs coeurs* pour prier, tant il est favorable et propice a faire *la volonté de ceux qui l'ayment* ⁵⁵⁶. Et pourquoy donq reciproquement ne serons nous si jaloux de suivre la sacree volonté de Nostre Seigneur, que nous fassions non seulement ce qu'il commande, mais encores ce qu'il tesmoigne d'aggreer et souhaitter ? Les ames nobles n'ont pas besoin d'un plus fort motif pour embrasser un dessein que de sçavoir que le Bienaymé le desire : *Mon ame*, dit l'une d'icelles ⁵⁵⁷, *s'est escoulee soudain que mon Ami a parlé.*

CHAPITRE VIII

QUE LE MESPRIS DES CONSEILZ EVANGELIQUES EST UN GRAND PECHE

Les paroles par lesquelles Nostre Seigneur nous exhorte de tendre et pretendre a la perfection sont si fortes et pressantes, que nous ne sçaurions dissimuler l'obligation que nous avons de nous engager a ce dessein : *Soyes saintz*, dit-il ⁵⁵⁸, *parce que je suis saint; Qui est saint, qu'il soit encor davantage sanctifié, et qui est juste, qu'il soit encor plus justifié* ⁵⁵⁹; *Soyes parfaitz ainsy que vostre Pere celeste est parfait* ⁵⁶⁰. Pour cela le grand saint Bernard escrivant au glorieux saint Guarin, abbé d'Aux, duquel la vie et les miracles ont tant rendu de bonne odeur en ce Diocese : "L'homme juste, " dit il , " ne dit jamais c'est asses, il a tous-jours *faim et soif de la justice.*" ⁵⁶¹

Certes, Theotime, quant aux biens temporelz, rien ne suffit a celuy auquel ce qui suffit ne suffit pas ; car, qu'est ce qui peut suffire a un coeur auquel la suffisance n'est pas suffisante ? Mais quant aux biens spirituelz, celuy n'en a pas ce qui luy suffit auquel il suffit d'avoir ce qui luy suffit, et la suffisance n'est pas suffisante, parce que la vraye suffisance es choses divines consiste en partie au desir de l'affluence. Dieu, au commencement du monde, commanda a la terre de germer *l'herbe verdoyante faisant sa semence, et tout arbre fruitier faisant son fruit, un chacun selon son espece, qui eust aussi sa semence en soy mesme* ⁵⁶² : et

⁵⁵⁴ - Mt 19,12

⁵⁵⁵ - Ps 9,38

⁵⁵⁶ - Ps 144,19

⁵⁵⁷ - Ct 5,6

⁵⁵⁸ - Lv 11,44 ; 1 P 1,16

⁵⁵⁹ - Ap 22,11

⁵⁶⁰ - Mt 5,18

⁵⁶¹ - Mt 5,6 ; TAD liv 3, ch 4

⁵⁶² - Gn 1,11

ne voyons nous pas par experience que les plantes et fruitz n'ont pas leur juste croissance et maturité que quand elles portent leurs graines et pepins, qui leur servent de geniture pour la production de plantes et d'arbres de pareille sorte? Jamais nos vertus n'ont leur juste stature et suffisance qu'elles ne produisent en nous des desirs de faire progres, qui, comme semences spirituelles, servent en la production de nouveaux degres de vertu ; et me semble que la terre de nostre coeur a commandement de germer les plantes des vertus qui portent les fruitz des saintes oeuvres, *une chacune selon son genre*, et qui ayt les semences des desirs et desseins de tous-jours multiplier et avancer en perfection : et la vertu qui n'a point la graine ou le pepin de ces desirs, elle n'est pas en la suffisance et maturité. "Or donques," dit saint Bernard au faineant, "tu ne veux pas t'avancer en la perfection ? Non. Et tu ne veux pas non plus empirer ? Non, de vray. Et quoy donq ? tu ne veux estre ni pire ni meilleur ? Helas, pauvre homme, tu veux estre ce qui ne peut estre. *Rien voirement n'est stable* ni ferme en ce monde ⁵⁶³, mais de l'homme il en est dit encor plus particulierement ⁵⁶⁴, que *jamais il ne demeure en un estat* " : il faut donques ou qu'il s'avance ou qu'il retourne en arriere.

Or, je ne dis pas, non plus que saint Bernard, que ce soit peché de ne pratiquer pas les conseilz : non certes, Theotime, car c'est la propre difference du commandement au conseil, que le commandement nous oblige sous peyne de peché, et le conseil nous invite sans peyne de peché. Neanmoins je dis bien que c'est un grand peché de mespriser la pretention a la perfection chrestienne, et encor plus de mespriser la semonce par laquelle Nostre Seigneur nous y appelle ; mais c'est une impiété insupportable de mespriser les conseilz et moyens d'y parvenir que Nostre Seigneur nous marque. C'est une heresie de dire que Nostre Seigneur ne nous a pas bien conseillés, et un blaspheme de dire a Dieu : *Retire toy de nous, nous ne voulons point la science de tes voyes* ⁵⁶⁵ ; mais c'est une irreverence horrible contre Celuy qui avec tant d'amour et de suavité nous invite a la perfection, de dire je ne veux pas estre saint, ni parfait, ni avoir plus de part en vostre bienveillance, ni suivre les conseilz que vous me donnés pour faire progres en icelle.

On peut bien sans pecher ne suivre pas les conseilz pour l'affection que l'on a ailleurs: comme par exemple, on peut bien ne vendre pas ce que l'on a et ne le donner pas aux pauvres, parce qu'on n'a pas le courage de faire un si grand renoncement : on peut bien aussi se marier, parce qu'on ayme une femme, ou qu'on n'a pas asses de force en l'ame pour entreprendre la guerre qu'il faut faire a la chair : mais de faire profession de ne vouloir point suivre les conseilz, ni aucun d'iceux, cela ne se peut faire sans mespris de Celuy qui les donne. De ne suivre pas le conseil de virginité affin de se marier, cela n'est pas mal fait; mais de se marier pour preferer le mariage a la chasteté, comme font les heretiques, c'est un grand mespris du Conseiller ou du conseil. Boire du vin contre l'advis du medecin, quand on est vaincu de la soif ou de la fantasie d'en boire, ce n'est pas proprement mespriser le medecin ni son avis; mais dire : je ne veux point suivre l'advis du medecin, il faut que cela provienne d'une mauvaise estime qu'on a de luy. Or, quant aux hommes, on peut souvent mespriser leur conseil et ne mespriser pas ceux qui le donnent, parce que ce n'est pas mespriser un homme d'estimer qu'il ait erré : mais quant a Dieu, rejeter son conseil et le mespriser, cela ne peut provenir que de l'estime que l'on fait qu'il n'a pas bien conseillé ; ce qui ne peut estre pensé que par esprit de blasphemie, comme si Dieu n'estoit pas asses sage pour sçavoir, ou asses bon pour vouloir bien conseiller. Et c'en est de mesme des conseilz de l'Eglise, laquelle, a rayson de la continuelle assistance du *Saint Esprit* qui l'enseigne et conduit *en toute verité* ⁵⁶⁶, ne peut jamais donner des mauvais advis.

CHAPITRE IX

SUITE DU DISCOURS COMMENCÉ COMME CHACUN DOIT AYMER, QUOY QUE NON PAS PRATIQUER TOUS LES CONSEILZ EVANGELIQUES ; ET COMME NEANMOINS

⁵⁶³ - Qo 2,11 ; 3,1

⁵⁶⁴ - Jb 14,2

⁵⁶⁵ - Jb 21,14

⁵⁶⁶ - Jn 16,13

CHACUN DOIT PRATIQUER CE QU'IL PEUT

Encor que tous les conseilz ne puissent ni doivent estre prattiqués par chasque Chrestien en particulier, si est ce qu'un chacun est obligé de les aymer tous, parce qu'ilz sont tous tres bons. Si vous avez la migraine et que l'odeur du musque vous nuysse, laisseres vous pour cela d'avouer que cette senteur soit bonne et agreable? Si une robe d'or ne vous est pas avenante, dirés vous qu'elle ne vaut rien ? Si une bague n'est pas pour vostre doigt, la jetteres vous pour cela dans la boue ? Loues donq, Theotime, et aymes chèrement tous les conseilz que Dieu a donné aux hommes. O que beni soit a jamais *l'Ange du grand conseil*⁵⁶⁷, avec tous les advis qu'il donne et les exhortations qu'il fait aux humains ! *Le coeur est res-joui par les unguens et bonnes senteurs*, dit Salomon⁵⁶⁸, *et par les bons conseili de l'ami l'ame est adoucie*. Mays de quel ami et de quelz conseilz parlons nous? O Dieu, c'est de l'Ami des amis, et ses conseilz sont plus aymables que le miel : l'ami c'est le Sauveur, ses conseilz sont pour le salut.

Res-jouissons nous, Theotime, quand nous verrons des personnes entreprendre la suite des conseilz que nous ne pouvons ou ne devons pas observer ; prions pour eux, benissons-les, favorisons-les et les aydons, car la charité nous oblige de n'aymer pas seulement ce qui est bon pour nous, mais d'aymer encor ce qui est bon pour le prochain.

Nous tesmoignerons asses d'aymer tous les conseilz quand nous observerons devotement ceux qui nous seront convenables ; car tout ainsy que celuy qui croid un article de foy d'autant que Dieu l'a revelé par sa parole, annoncee et declairee par l'Eglise, ne sçauroit mescroire les autres, et celuy qui observe un commandement pour le vray amour de Dieu est tout prest d'observer les autres quand l'occasion s'en presentera, de mesme celuy qui ayme et estime un conseil evangelique parce que Dieu l'a donné, il ne peut qu'il n'estime consecutivement tous les autres, puisqu'ilz sont aussi de Dieu. Or, nous pouvons aysement en prattiquer plusieurs, quoy que non pas tous ensemble; car Dieu en a donné plusieurs affin que chacun en puisse observer quelques uns, et il n'y a jour que nous n'en ayons quelqu'occasion.

La charité requiert elle que pour secourir vostre pere ou vostre mere vous demeuries chez eux ? conservez neanmoins l'amour et l'affection a vostre retraite, ne tenes vostre coeur au logis paternel qu'autant qu'il faut pour y faire ce que la charité vous ordonne. N'est il pas expedient a cause de vostre qualité que vous gardies la parfaite chasteté ? gardes en donq au moins ce que sans faire tort a la charité vous en pourres garder. Qui ne peut faire le tout, qu'il face quelque partie. Vous n'estes pas obligé de rechercher celuy qui vous a offensé, car c'est a luy de revenir a soy et venir a vous pour vous donner satisfaction, puisqu'il vous a prevenu par injure et outrage; mays alles neanmoins, Theotime, faites ce que le Sauveur vous conseille⁵⁶⁹ prevenes-le au bien rendes-luy bien pour mal, jettes *sur sa teste* et sur son coeur un brasier ardent⁵⁷⁰ de tesmoignages de charité, qui le brusle tout et le force de vous aymer. Vous n'estes pas obligé par la rigueur de la loy de donner a tous les pauvres que vous rencontres, ains seulement a ceux qui en ont un tres grand besoin; mays ne laissez pas pour cela, suivant le conseil du Sauveur⁵⁷¹, de donner volontier a tous les indigens que vous treuveres, autant que vostre condition et les veritables necessités de vos affaires le permettront. Vous n'estes pas obligé de faire aucun voeu ; mais faites en pourtant quelques uns qui seront jugés propres par vostre pere spirituel, pour vostre avancement en l'amour divin. Vous pouves librement user du vin dans les termes de la bienseance ; mais, selon le conseil de saint Paul a Timothee⁵⁷², n'en prenes que ce qu'il faut pour soulager *votre estomac*.

Il y a divers degrés de perfection es conseilz. De prester aux pauvres hors la tres grande necessité, c'est le premier degré du conseil de l'aumosne ; et c'est un degré plus haut de leur donner, plus haut encor de

⁵⁶⁷ - Is 9,6

⁵⁶⁸ - Pr 27,9

⁵⁶⁹ - Mt 5 ; Lc 6

⁵⁷⁰ - Rm 12,20

⁵⁷¹ - Mt 5,42 ; Lc 6,30

⁵⁷² - 1 Tm 5,23

donner tout, et en fin encor plus haut de donner sa personne, la voilant au service des pauvres. L'hospitalité hors l'extreme necessité est un conseil : recevoir l'estranger est le premier degré d'iceluy ; mais aller sur les advenues des chemins pour le semondre, comme faisoit Abraham ⁵⁷³, c'est un degré plus haut ; et encor plus de se loger es lieux perilleux pour retirer, ayder et servir les passans. En quoy excella ce grand saint Bernard de Menthon, originaire de ce Diocese, lequel estant issu d'une mayson fort illustre, habita plusieurs annees entre les jous et cimes de nos Alpes, y assembla plusieurs compaignons pour attendre, loger, secourir, deslivrer des dangers de la tourmente les voyageurs et passans, qui mourroyent souvent entre les orages, les neiges et froidures, sans les hospitaux que ce grand ami de Dieu establit et fonda es deux montz qui pour cela sont appellés de son nom, Grand Saint Bernard, au Diocese de Sion, et Petit Saint Bernard en celuy de Tarentaise. Visiter les malades qui ne sont pas en extreme necessité, c'est une louable charité ; les servir, est encor meilleur ; mais se dedier a leur service, c'est l'excellence de ce conseil, que les Clercs de la visitation des infirmes exercent par leur propre Institut, et plusieurs dames en divers lieux : a l'imitation de ce grand saint Sanson, gentilhomme et medecin romain, qui, en la ville de Constantinople ou il fut fait prestre, se dedia tout a fait, avec une admirable charité, au service des malades en un hospital qu'il y commença et que l'empereur Justinien esleva et paracheva ; a l'imitation des saintes Catherines de Sienne et de Gennes, de sainte Elizabeth de Hongrie et des glorieux amis de Dieu, saint François et le bienheureux Ignace de Loyola, qui, au commencement de leurs Ordres, firent cet exercice avec une ardeur et utilité spirituelle incomparable.

Les vertus ont donq une certaine estendue de perfection, et pour l'ordinaire nous ne sommes pas obligés de les pratiquer en l'extremité de leur excellence ; il suffit d'entrer si avant en l'exercice d'icelles, qu'en effect on y soit. Mays de passer outre et s'avancer en la perfection, c'est un conseil ; les actes heroïques des vertus n'estans pas pour l'ordinaire commandés, ains seulement conseillés. Que si en quelqu'occasion nous nous treuvs obligés de les exercer, cela arrive pour des occurrences rares et extraordinaires, qui les rendent necessaires a la conservation de la grace de Dieu. Le bienheureux portier de la prison de Sebaste, voyant l'un des quarante qui estoient lhors martyrisés perdre le courage et la couronne du martyre, se mit en sa place sans que personne le poursuivit, et fut ainsy le quarantiesme de ces glorieux et triomphans soldatz de Nostre Seigneur. Saint Adautus, voyant que l'on conduisoit saint Felix au martyre : " Et moy, " dit il sans estre pressé de personne, " je suis aussi bien Chrestien que celuy ci, adorant le mesme Sauveur ; " puis, baysant saint Felix, s'achemina avec luy au martyre et eut la teste tranchee. Mille des anciens Martyrs en firent de mesme, et pouvans egalemeut eviter et subir le martyre sans pecher, ilz choisirent de le subir genereusement plustost que de l'eviter loysiblement : en ceux ci donq, le martyre fut un acte heroïque de la force et constance qu'un saint excès d'amour leur donna. Mays quand il est force d'endurer le martyre ou renoncer a la foy, le martyre ne laisse pas d'estre martyre et un excellent acte d'amour et de force ; neanmoins je ne sçay s'il le faut nommer acte heroïque, n'estant pas choisi par aucun excès d'amour, ains par la necessité de la loy qui en ce cas le commande. Or, en la pratique des actes heroïques de la vertu consiste la parfaite imitation du Sauveur, qui, comme dit le grand saint Thomas ⁵⁷⁴, eut des l'instant de sa conception toutes les vertus en un degré heroïque ; et certes, je dirois volontier plus qu'heroïque, puisqu'il n'estoit pas simplement plus qu'homme, mais infiniment plus qu'homme, c'est a dire vray Dieu.

CHAPITRE X

COMME IL SE FAUT CONFORMER A LA VOLONTÉ DIVINE QUI NOUS EST SIGNIFIEE PAR LES
INSPIRATIONS ; ET PREMIEREMENT DE LA VARIÉTÉ DES MOYENS PAR LESQUELZ
DIEU NOUS INSPIRE

⁵⁷³- Gn 18,2

⁵⁷⁴- III a 7,2

Les rayons du soleil esclairent en eschauffant et eschauffent en esclairant ; l'inspiration est un rayon celeste qui porte dans nos coeurs une lumiere chaleureuse, par laquelle il nous fait voir le bien et nous eschauffe au pourchas d'iceluy. Tout ce qui a vie sur terre s'engourdit au froid de l'hyver, mais au retour de la chaleur vitale du printems tout reprend son mouvement : les animaux terrestres courent plus vistement, les oyseaux volent plus hautement et chantent plus gayement, et les plantes poussent leurs feuilles et leurs fleurs tres agreablement. Sans l'inspiration nos ames vivroyent paresseuses, percluses et inutiles ; mais a l'arrivee des divins rayons de l'inspiration, nous sentons une lumiere meslee d'une chaleur vivifiante, laquelle esclaire nostre entendement, resveille et anime nostre volonte, luy donnant la force de vouloir et faire le bien appartenant au salut eternel. Dieu ayant formé le cors humain du *limon de la terre*, ainsy que dit Moyse ⁵⁷⁵, *il inspira en iceluy la respiration de vie, et il fut fait en ame vivante*, c'est a dire en ame qui donnoit vie, mouvement et operation au cors; et ce mesme Dieu eternel souffle et pousse les inspirations de la vie surnaturelle en nos ames, affin que, comme dit le grand Apostre ⁵⁷⁶, elles soyent faites *en esprit vivifiant*, c'est a dire en esprit qui nous face vivre, mouvoir, sentir, et ouvrir les oeuvres de la grace, en sorte que Celuy qui nous a donné l'estre nous donne aussi l'operation. L'haleyne de l'homme eschauffe les choses esquelles elle entre : tesmoin l'enfant de la Sunamite, *sur la bouche* duquel le prophete Helisee ayant *mis la sienne* et haleyné sur iceluy, sa *chair s'eschauffa* ⁵⁷⁷; et l'experience est toute manifeste. Mais quant au souffle de Dieu, non seulement il eschauffe, ains il esclaire parfaitement, d'autant que l'Esprit divin est une lumiere infinie, duquel le souffle vital est appellé inspiration, d'autant que par iceluy cette supreme Bonté haleyne et inspire en nous les desirs et intentions de son coeur.

Or, les moyens d'inspirer dont elle use sont infinis. Saint Anthoine, saint François, saint Anselme, et mille aut res recevoient souvent des inspirations par la veüe de creatures. Le moyen ordinaire c'est la predication mais quelquefois, ceux auxquelz la parole ne proffite pas sont instruitz par la tribulation, selon le dire du Prophete ⁵⁷⁸ *L'affliction donnera intelligence a l'ouïe* ; c'est a dire : ceux qui par l'ouïe des menasses celestes sur les meschans ne se corrigent pas, apprendront la verité par l'evenement et les effectz, et deviendront sages sentans l'affliction. Sainte Marie Egyptienne fut inspiree par la veüe d'une image de Nostre Dame; saint Anthoine, oyant l'Evangile qu'on lit a la Messe ; saint Augustin, oyant le recit de la vie de saint Anthoine ; le Duc de Gandie, voyant l'Imperatrice morte ; saint Pachome, voyant un exemple de charité ; le bienheureux Ignace de Loyola, lisant la vie des Saintz. Saint Cyprien (ce n'est pas le grand Evesque de Cartage, ains un autre qui fut laïs, mais glorieux martir) fut touché voyant le diable confesser son impuissance sur ceux qui se confient en Dieu. Lhors que j'estois jeune, a Paris, deux escoliers, dont l'un estoit heretique, passans la nuit au fauxbourg Saint Jaques, en une desbauche deshonneste, ouïrent sonner les Matines des Chartreux et l'heretique demandant a l'autre a quelle occasion on sonnoit, il luy fit entendre avec quelle devotion on celebrait les offices sacrés en ce saint monastere : O Dieu, dit-il, que l'exercice de ces religieux est different du nostre ! ilz font celuy des Anges, et nous celuy des bestes brutes. Et voulant voir par experience, le jour suivant, ce qu'il avoit appris par le recit de son compaignon, il trouva ces Peres dans leurs formes, rangés comme des statues de marbre en une suite de niches, immobiles a toute autre action qu'a celle de la psalmodie, qu'ilz faisoient avec une attention et devotion vrayement angelique, selon la coustume de ce saint Ordre : si que ce pauvre jeune homme, tout ravi d'admiration, demeura pris en la consolation extreme qu'il eut de voir Dieu si bien adoré parmi les Catholiques, et se resolut, comme il fit par apres, de se ranger dans le giron de l'Eglise, vraye et unique Espouse de Celuy qui l'avoit visité de son inspiration, dans l'infame litiere de l'abomination en laquelle il estoit.

O que bienheureux sont ceux qui tiennent leurs coeurs ouvertz aux saintes inspirations ! car jamais ilz ne manquent de celles qui leur sont necessaires pour bien et devotement vivre en leurs conditions, et pour saintement exercer les charges de leurs professions. Car, comme Dieu donne, par l'entremise de la nature, a chasque animal les instinctz qui luy sont requis pour sa conservation et pour l'exercice de ses propriétés naturelles, aussi, si nous ne resistons pas a la grace de Dieu, il donne a un chascun de nous les inspirations necessaires pour vivre, operer et nous conserver en la vie spirituelle. Hé, *Seigneur*, disoit le

⁵⁷⁵ - Gn 2,7

⁵⁷⁶ - 1 Co 15,45

⁵⁷⁷ - 4 R 4,34

⁵⁷⁸ - Is 28,19

fidele Eliezer ⁵⁷⁹, voyci que je suis pres de cette fontaine d'eau, et les filles des ha bitans de cette cité sortiront pour puiser de l'eau ; la jeune fille, donq, a laquelle je diray : Panches vostre cruche affin que je boive, et elle respondra : Beuves, ains je donneray encor a boire a vos chameaux, c'est celle la que vous aves preparee pour vostre serviteur Isaac. Theotime, Eliezer ne se laisse entendre de desirer de l'eau que pour sa personne, mais la belle Rebecca, obeissant a l'inspiration que Dieu et sa debonnaireté luy donnoyent, s'offre d'abreuver encor les chameaux ⁵⁸⁰; pour cela elle fut rendue espouse du saint Isaac, belle fille du grand Abraham et grand mere du Sauveur. Les ames, certes, qui ne se contentent pas de faire ce que par les commandemens et conseilz le divin Espoux requiert d'elles, mais sont promptes a suivre les sacrees inspirations, ce sont celles que le Pere eternal a preparees pour estre espouses de son Filz bienaymé. Et quant au bon Eliezer, parce qu'il ne peut autrement discerner entre les filles de Haran, ville de Nachor, celle qui estoit destinee au filz de son maistre, Dieu le luy fait connoistre par inspiration. Quand nous ne sçavons que faire et que l'assistance humaine nous manque en nos perplexités, Dieu alhors nous inspire ; et si nous sommes humblement obeissans, il ne permet point que nous errions. Or je ne dis rien de plus de ces inspirations necessaires, pour en avoir souvent parlé en cet oeuvre, et encor en *l'Introduction a la Vie devote* ⁵⁸¹.

CHAPITRE XI

DE L'UNION DE NOSTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU ES INSPIRATIONS QUI SONT DONNEES POUR LA PRATIQUE EXTRAORDINAIRE DES VERTUS, ET DE LA PERSEVERANCE EN LA VOCATION, PREMIERE MARQUE DE L'INSPIRATION

Il y a des inspirations qui tendent seulement a une extraordinaire perfection des exercices ordinaires de la vie chrestienne. La charité envers les pauvres malades est un exercice ordinaire des vrays Chrestiens, mais exercice ordinaire qui fut pratiqué en perfection extraordinaire par saint François et sainte Catherine de Sienne quand ilz lechoyent et succoyent les ulceres des ladres et chancreux, et par le glorieux roy saint Louys quand il servoit a genoux et teste nue les malades (dont un abbé de Cisteau demeura tout esperdu d'admiration, le voyant en cette posture manier et agencer un miserable, ulceré de playes horribles et chancreuses) ; comme encor c'estoit une pratique bien extraordinaire de ce saint monarque de servir a table les pauvres les plus vilz et abjectz, et manger les restes de leurs potages. Saint Hierosme recevant en son hospital de Bethleem les pelerins d'Europe qui fuyoient la persecution des Goths, ne leur lavoit pas seulement les pieds, mais s'abbaissoit jusques la que de laver encor et frotter les jambes de leurs chameaux, a l'exemple de Rebecca dont nous parlions n'a guere, qui non seulement puisa de l'eau pour Eliezer, mais aussi pour ses chameaux. Saint François ne fut pas seulement extreme en la pratique de la pauvreté, comme chacun sçait, mais il le fut encor en celle de la simplicité : il racheta un aigneau, de peur qu'on ne le tuast, parce qu'il representoit Nostre Seigneur ; il portoit respect presqu'a toutes creatures en contemplation de leur Createur, par une non accoustumee mais tres prudente simplicité ; telles fois il s'est amusé a retirer les vermisseaux du chemin, affin que quelqu'un ne les foulast au passage, se resouvenant que son Sauveur

⁵⁷⁹ - Gn 24,12

⁵⁸⁰ - Gn 24,17

⁵⁸¹ - Liv II ch 18

s'estoit parangonné au vermisseau ⁵⁸²; il appelloit les creatures ses " freres et seurs," par certaine consideration admirable que le saint amour luy suggeroit. Saint Alexis, seigneur de tres noble extraction, pratiqua excellemment l'abjection de soy mesme, demeurant dix et sept ans inconneu chez son propre pere a Rome, en qualité de pauvre pelerin

Toutes ces inspirations furent pour des exercices ordinaires, pratiqués neanmoins en perfection extraordinaire. Or, en cette sorte d'inspirations il faut observer les regles que nous avons donnees pour les desirs en nostre *Introduction* ⁵⁸³ il ne faut pas vouloir suivre plusieurs exercices a la fois et tout a coup, car souvent l'ennemi tasche de nous faire entreprendre et commencer plusieurs desseins, affin qu'accablés de trop de besoigne nous n'achevions rien et laissions tout imparfait. Quelquefois mesmement il nous suggere la volonté d'entreprendre de commencer quelque excellente besoigne, laquelle il prevoit que nous n'accomplirons pas, pour nous destourner d'en poursuivre une moins excellente que nous eussions aysement achevee; car il ne se soucie point qu'on fasse force desseins et commencemens, pourveu qu'on n'acheve rien. Il ne veut pas empescher, non plus que Pharaon ⁵⁸⁴, que les mystiques femmes d'Israël, c'est a dire les ames chrestiennes, enfantent des masles, pourveu qu'avant qu'ilz croissent on les tue : au contraire, dit le grand saint Hierosme, " entre les Chrestiens on n'a pas tant d'egard au commencement qu'a la fin. " Il ne faut pas tant avaler de viande qu'on ne puisse faire la digestion de ce que l'on en prend. L'esprit seducteur nous arreste aux commencemens et nous fait contenter du primtems fleuri ; mais l'Esprit divin ne nous fait regarder les commencemens que pour parvenir a la fin, et ne nous fait res-jouir des fleurs du primtems que pour la pretention de jouir des fruitz de l'esté et de l'automne.

Le grand saint Thomas ⁵⁸⁵ est d'opinion qu'il n'est pas expedient de beaucoup consulter et longuement deliberer sur l'inclination que l'on a d'entrer en une bonne et bien formee Religion ; et Il a rayson, car la Religion estant conseillée par Nostre Seigneur en l'Evangile, qu'est-il besoin de beaucoup de consultations ? Il suffit d'en faire une bonne avec quelque peu de personnes qui soyent bien prudentes et capables de tel affaire, et qui nous puissent ayder a prendre une courte et solide resolution : mais, des que nous avons deliberé et resolu, et en ce sujet et en tout autre qui regarde le service de Dieu, il faut estre fermes et invariables, sans se laisser nullement esbranler par aucune sorte d'apparence de plus grand bien ; car bien souvent, dit le glorieux saint Bernard, le malin nous donne le change, et pour nous destourner d'achever un bien il nous en propose un autre qui semble meilleur, lequel apres que nous avons commencé, pour nous divertir de le parfaire il en presente un troisieme, se contentant que nous fassions plusieurs commencemens, pourveu que nous ne fassions point de fin. Il ne faut pas mesme passer d'une Religion en une autre sans des motifs grandement considerables, dit saint Thomas apres l'abbé Nestonus, rapporté par Cassian.

J'emprunte du grand saint Anselme, escrivant a Lanzon, une belle similitude : " Comme un arbrisseau souvent transplanté ne sçauroit prendre racine, ni par consequent venir a sa perfection et rendre le fruit désiré ", ainsy l'ame qui transplante son coeur de dessein en dessein ne sçauroit prouffiter ni prendre la juste croissance de sa perfection, puisque la perfection ne consiste pas en commencemens, mais en accomplissemens. Les animaux sacrés d'Ezechiel ⁵⁸⁶ *alloyent ou l'impetuosité de l'esprit les portoit, et ne se retournoyent point en marchant, mais un chacun s'avançoit, cheminant devant sa face* : il faut aller ou l'inspiration nous pousse, et ne point se revirer ni retourner en arriere, ains marcher du costé ou Dieu a contournée nostre face, sans changer de visee. Qui est en bon chemin, qu'il se sauve. Il arrive que l'on quitte quelquefois le bien pour chercher le mieux, et que laissant l'un on ne treuve pas l'autre : mieux vaut la possession d'un petit tresor treuvé, que la pretention d'un plus grand qu'il faut aller chercher. L'inspiration est suspecte qui nous pousse a quitter un vray bien que nous avons present, pour en pourchasser un meilleur a venir. Un jeune homme portugois nommé François Bassus, estoit admirable, non seulement en l'eloquence

⁵⁸²- Ps 21,7

⁵⁸³- Liv III ch 37

⁵⁸⁴-Ex 1,16

⁵⁸⁵- II a II ae 189, 10

⁵⁸⁶- Ez 1,12

divine, mais en la pratique des vertus, sous la discipline du bienheureux Philippe Neri, en la congregation de l'Oratoire de Rome. Or, il creut d'estre inspiré de quitter cette sainte Societé pour se rendre en une Religion formelle, et en fin se resolut a cela : mais le bienheureux Philippe, assistant a sa reception en l'Ordre de saint Dominique, pleuroit amerement; dont estant interrogé par François Marie Tauruse, qui des-puis fut Archevesque de Sienne et Cardinal, pourquoy il jettoit ces larmes : " Je deplore, " dit-il, "la perte de tant de vertus. " Et de fait, ce jeune homme si excellemment sage et devot en la Congregation, si tost qu'il fut en la Religion devint tellement inconstant et volage, qu'agité de divers desirs de nouveutes et changemens, il donna par apres des grans et fascheux scandales.(Gallonius, Vita B.Phil.Nerii. 6)

Si l'oyseleur va droit au nid de la perdrix, elle se presentera a luy et contrefera l'arreee et boiteuse, et se lançant comme pour faire grand vol se laissera tout a coup tumber, comme si elle n'en pouvoit plus, affin que le chasseur, s'amusant apres elle et croyant qu'il la pourra aysement prendre, soit diverti de rencontrer ses petitz hors du nid ; puis, comme il l'a quelque tems suivie et qu'il cuyde l'attrapper, elle prend l'air et s'eschappe. Ainsy nostre ennemy voyant un homme qui, inspiré de Dieu, entreprend une profession et maniere de vie propre a son avancement en l'amour celeste, il luy persuade de prendre une autre voye, de plus grande perfection en apparence, et l'ayant desvoyé de son premier chemin il luy rend petit a petit impossible la suite du second, et luy en propose un troisieme, affin que l'occupant en la recherche continuelle de divers et nouveaux moyens pour se perfectionner, il l'empesche d'en employer aucun, et par consequent de parvenir a la fin pour laquelle il les cherche, qui est la perfection. Les jeunes chiens a tous rencontres quittent la meute et tirent au change ; mais les vieux, qui sont sages, ne prennent jamais le change, ains suyvent tous-jours les erres sur lesquelles ilz sont. Qu'un chacun donq ayant treuvé la tressainte volenté de Dieu en sa vocation, demeure saintement et amoureusement en icelle, y pratiquant les exercices convenables, selon l'ordre de la discretion et avec le zele de la perfection.

CHAPITRE XII

DE L'UNION DE LA VOLONTÉ HUMAINE A CELLE DE DIEU ES INSPIRATIONS QUI SONT CONTRE LES LOIS ORDINAIRES, ET DE LA PAIX ET DOUCEUR DE COEUR, SECONDE MARQUE DE L'INSPIRATION

Il se faut donq comporter ainsy, Theotime, es inspiration qui ne sont extraordinaires que d'autant qu'elles nous incitent a pratiquer avec une extraordinaire ferveur et perfection les exercices ordinaires du Chrestien ; mais il y a d'autres inspirations que l'on appelle extraordinaires, non seulement parce qu'elles font avancer l'ame au dela du train ordinaire, mais aussi parce qu'elles la portent a des actions contraires aux lois, regles et costumes communes de la tressainte Eglise, et qui partant sont plus admirables qu'imitables.

La sainte damoyse que les historiens appellent Eusebe l'Estrangere quitta Rome, sa patrie, et s'habillant en garçon, avec deux autres filles, s'embarqua pour aller outre mer et passa en Alexandrie, et de la en l'isle de Co ; ou se voyant en assurance, elle reprint les habitz de son sexe, et se remettant sur mer elle alla au pais de Carie, en la ville de Milassa, ou le grand Paul, qui l'avoit treuvee en Co et l'avoit prise sous sa conduite spirituelle, la mena, et ou par apres estant devenu Evesque, il la gouverna si saintement qu'elle dressa un monastere et s'employa au service de l'Eglise, en l'office qu'en ce tems la on appelloit de diacrese, avec tant de charité qu'elle mourut en fin toute sainte, et fut reconneüe pour telle par une grande multitude de miracles que Dieu fit par ses reliques et intercessions. De s'habiller des habitz du sexe duquel on n'est pas, et s'exposer ainsy deguisé au voyage avec des hommes, cela est non seulement au dela, mais contraire aux regles ordinaires de la modestie chrestienne. Un jeune homme donna un coup de pied a sa mere, et touché de vive repentance s'en vint confesser a saint Anthoine de Padoue, qui, pour luy imprimer plus vivement en l'ame l'horreur de son peché, luy dit entre autres choses : Mon enfant, "le pied" qui a servi d'instrument a vostre malice pour un si grand forfait, meriteroit d'estre coupé," ce que le garçon prit si a certes, qu'estant de retour chez sa mere, ravi du sentiment de sa contrition, il se coupa le pied. Les paroles du saint n'eussent pas eu cette force, selon leur portee ordinaire, si Dieu n'y eut adjousté son inspiration : mais

inspiration si extraordinaire qu'on croiroit que ce fut plustost une tentation, si le miracle de la reunion de ce pied coupé, fait par la benediction du Saint, ne l'eust autorisee.

Saint Paul premier hermite, saint Anthoine, sainte Marie Egyptiaque ne se sont pas abismés en ces vastes solitudes, privés d'ouir la Messe, de se communier et confesser, et privés, jeunes gens qu'ilz estoient encor, de conduite et de toute assistance, sans une forte inspiration. Le grand Simeon Stylite fit une vie qu'homme du monde n'eust peu penser ni entreprendre sans l'instinct et l'assistance celeste. Saint Jean, Evesque, surnommé le Silenciaire, quittant son evesché a l'insceu de tout son clergé, alla passer le reste de ses jours au monastere de Laura, sans qu'on peust onques avoir de ses nouvelles cela n'estoit ce pas contre les regles de la tres sainte residence? Et le grand saint Paulin, qui se vendit pour racheter l'enfant d'une pauvre veuve, comme le pouvoit il faire selon les lois ordinaires, puisqu'il n'estoit pas sien, ains a son Eglise et au public, par la consecration episcopale ? Ces filles et femmes qui, poursuivies pour leur beauté, desfigurèrent leurs visages par des blesseures volontaires affin de garder leur chasteté sous la faveur d'une sainte laideur, ne faisoient elles pas chose, ce semble, defendue ?

Or, une des meilleures marques de la bonté de toutes les inspirations, et particulièrement des extraordinaires, c'est la paix et tranquillité du coeur qui les reçoit ; car l'Esprit divin est voirement violent, mais d'une violence douce, suave et paisible. Il vient *comme un vent impetueux* et comme un foudre celeste, mais il ne renverse point les Apostres, il ne les trouble point ; la frayeur qu'ilz reçoivent de son bruit est momentanée et se treuve soudain suivie d'une douce assurance : c'est pourquoy ce feu s'assied *sur un chacun d'iceux* ⁵⁸⁷, comme y prenant et donnant son sacré repos. Et comme le Sauveur est appelé paisible ou pacifique Salomon, aussi son Espouse est appelée Sulamite, tranquille et fille de paix ; et la voix, c'est a dire l'inspiration de l'Espoux, ne l'agite ni la trouble nullement, ains l'attire si suavement qu'il la fait doucement fondre, et comme escouler son ame en luy : *Mon ame*, dit elle ⁵⁸⁸, *s'est fondue quand mon Bienaymé a parlé*. Et bien qu'elle soit belliqueuse et guerriere, si est ce que tout ensemble elle est tellement paisible, qu'emmi les armées et batailles elle continue les accors d'une melodie nom-pareille *Que verres-vous*, dit elle ⁵⁸⁹, *en la Sulamite sinon les choeurs des armées?* Ses armées sont des choeurs, c'est a dire des accors des chantres; et ses choeurs sont des armées, parce que les armes de l'Eglise et de l'ame devote ne sont autre chose que les oraysons, les hymnes, cantiques et pseumes. Ainsy les serviteurs de Dieu qui ont eu les plus hautes et relevees inspirations, ont esté les plus doux et paisibles de l'univers : Abraham, Isaac, Jacob ; Moïse est qualifié *le plus debonnaire d'entre tous les hommes* ⁵⁹⁰; David est recommandé par *sa mansuetude* ⁵⁹¹.

Au contraire, l'esprit malin est turbulent, aspre, remuant; et ceux qui suivent ses suggestions infernales, cuydans que ce soyent inspirations celestes, sont ordinairement connoissables parce qu'ilz sont inquietz testus, fiers, entrepreneurs et remueurs d'affaires ; qui sous le pretexte de zele renversent tout sans dessus dessous, censurent tout le monde, tacent un chacun, blasment toutes les choses ; gens sans conduite, sans condescendance, qui ne supportent rien, exerçans les passions de l'amour propre sous le nom de la jalousie de l'honneur divin.

CHAPITRE XIII

TROISIÈME MARQUE DE L'INSPIRATION QUI EST LA SAINTE OBEISSANCE A L'EGLISE ET AUX SUPERIEURS

⁵⁸⁷ - Ac 2,2

⁵⁸⁸ - Ct 5,6

⁵⁸⁹ - Ct 7,1

⁵⁹⁰ - Nb 12,3

⁵⁹¹ - Ps 131,1

A la paix et douceur du coeur est inseparablement conjointe la tressainte humilité. Mais je n'appelle pas humilité ce ceremonieux assemblage de paroles, de gestes, de baysemens de terre, de reverences, d'inclinations, quand il se fait, comme il advient souvent, sans aucun sentiment interieur de sa propre abjection et de la juste estime du prochain : car tout cela n'est qu'un vain amusement des foibles espritz, et doit plustost estre nommé phantosme d'humilité, qu'humilité. Je parle d'une humilité noble, reelle, moelleuse, solide, qui nous rend souples a la correction, maniables et promptz a l'obeissance.

Tandis que l'incomparable Simeon Stylite estoit encor novice a Telede, il se rendit impliable a l'advis de ses superieurs qui le vouloyent empescher de pratiquer tant d'estranges rigueurs par lesquelles il se vissoit desordonnement contre soy mesme ; si qu'en fin il fut pour cela chassé du monastere, comme peu susceptible de la mortification du coeur et trop addonné a celle du cors. Mais, estant par apres rappellé et devenu plus devot et plus sage en la vie spirituelle, il se comporta bien d'une autre façon, ainsy qu'il tesmoigna en l'action suivante. Car lhors que les hermites espars parmi les desertz voysins d'Antioche sceurent la vie extraordinaire qu'il faysoit sur sa colomne, en laquelle il sembloit estre ou un Ange terrestre ou un homme celeste, ilz luy envoyerent un deputé d'entr'eux, auquel ilz donnerent ordre de luy parler de leur part en cette sorte : " Pourquoi est-ce, Simeon, que laissant le grand chemin de la vie devote, frayé par tant de grans et saintz devanciers, vous en suives un autre, inconnu aux hommes et tant esloigné de tout ce qui a esté veu et ouï jusques a present ? Quittés, Simeon, cette colomne, et rangés-vous meshui avec les autres a la façon de vivre et a la methode de servir Dieu usitée par les bons Peres predecesseurs. " Que si Simeon acquiesçoit a leur advis, et pour condescendre a leur volonté se monstroit prompt a vouloir descendre, ilz donnerent charge au deputé de luy laisser la liberté de perseverer en ce genre de vie ja commencee, d'autant que par son obeissance, disoyent ces bons Peres, on pourra bien connoistre qu'il a entrepris cette sorte de vie par l'inspiration divine ; mais si, au contraire, il resistoit, et que mesprisant leur exhortation il voulust suivre sa propre volonté, ilz resolurent qu'il le failloit retirer par force et luy faire abandonner sa colomne. Le deputé donq estant venu a la colomne, il n'eut pas si tost fait son ambassade, que le grand Simeon, sans delay, sans reserve, sans replique quelcomque, se print a vouloir descendre, avec une obeissance et humilité digne de sa rare sainteté ; ce que voyant le delegué : " Arrestés, " dit-il, " o Simeon, demeurés la, perseverés constamment et ayes bon courage; poursuivés vaillamment vostre entreprise, vostre sejour sur cette colomne est de Dieu. "

Mays voyés, Theotime, je vous prie, comme ces anciens et saintz anachorettes, en leur assemblee generale, ne treuvent point de marque plus asseuree de l'inspiration celeste, en un sujet si extraordinaire comme fut la vie de ce saint Stylite, que de le voir simple, doux et maniable sous les lois de la tressainte obeissance. Aussi Dieu, benissant la sousmission de ce grand homme, luy donna la grace de perseverer trente ans entiers sur une colomne haute de trente six coudees, apres avoir des-ja esté sept ans sur des autres colomnes de six, de douze et de vingt pieds de hauteur, et ayant auparavant esté dix ans sur une petite pointe de rocher au lieu appellé la Mandre. Ainsy cet oyseau de paradis, vivant en l'air sans toucher terre, fut un spectacle d'amour pour les Anges et d'admiration pour les humains. Tout est asseuré en l'obeissance, tout est suspect hors de l'obeissance.

Quand Dieu jette des inspirations dans un coeur, la premiere qu'il respand c'est celle de l'obeissance. Mais y eut il jamais une plus illustre et sensible inspiration que celle qui fut donnée au glorieux saint Paul ? Or, le chef principal d'icelle fut qu'il allast *en la cité*, en laquelle il apprendroit par la bouche d'Ananie *ce qu'il avoit a faire* ⁵⁹² : et cet Ananie, homme grandement celebre, estoit, comme dit saint Dorothee, Evesque de Damas. Quicomque dit qu'il est inspiré, et refuse d'obeir aux superieurs et suivre leurs advis, il est imposteur. Tous les prophetes et predicateurs qui ont esté inspirés de Dieu ont tous-jours aymé l'Eglise, tous-jours adheré a sa doctrine, tous-jours aussi esté approuvés par icelle, et n'ont jamais rien annoncé si fortement que cette venté, que *les levres du prestre gardoyent la science, et qu'on devoit requerir la loy de sa bouche* ⁵⁹³ : de sorte que les missions extraordinaires sont des illusions diaboliques, et non des insp!rations celestes, Si elles ne sont reconneües et approuvees par les pasteurs qui sont de la mission ordinaire ; car ainsy s'accordent Moyse et les Prophetes. Saint François, saint Dominique et les autres Peres des Ordres religieux vindrent au service des ames par une inspiration extraordinaire ; mais ilz se sousmirent d'autant plus humblement et cordialement a la sacree hierarchie de l'Eglise. En somme, les trois meilleures et plus

⁵⁹²- Ac 9,7

⁵⁹³- Mt 2,7

asseurees marques des legitimes inspirations sont la perseverance, contre l'inconstance et legereté ; la paix et douceur de coeur, contre les inquietudes et empressemens ; l'humble obeissance, contre l'opiniastreté et bigefferie.

Et pour conclure tout ce que nous avons dit de l'union de nostre volonté a celle de Dieu qu'on appelle signiflee, presque toutes les herbes qui ont les fleurs jaunes, et mesme la cicoree sauvage qui les a bleues, les tournent tous-jours du costé du soleil et suivent ainsy son contour; mais *l'heliotropium* ne contourne pas seulement ses fleurs, ains encor toutes ses feuilles, a la suite de ce grand luminaire. De mesme, tous les esleuz tournent la fleur de leur coeur, qui est l'obeissance aux commandemens, du costé de la volonté divine mais les ames vivement esprises du saint amour ne regardent pas seulement cette divine Bonté par l'obeissance aux commandemens, ains aussi par l'union de toutes leurs affections, suivans le contour de ce divin Soleil en tout ce qu'il leur commande, conseille et inspire, sans reserve ni exception quelcomque. Dont ilz peuvent dire avec le sacré Psalmiste Seigneur, *vous avez empoigné ma main droite, et m'avez conduit en vostre volonté, et m'avez recueilli avec beaucoup de gloire*⁵⁹⁴; *J'ay esté fait comme un cheval envers vous, et je suis tous-jours avec vous*⁵⁹⁵ : car, comme un cheval bien dressé se manie ayement, doucement et justement en toutes façons par l'escuyer qui le monte, aussi l'ame amante est si souple a la volonté de Dieu, qu'il en fait tout ce qu'il veut.

CHAPITRE XIV

BRIEFVE METHODE POUR CONNOISTRE LA VOLONTE DE DIEU

Saint Basile dit que la volonté de Dieu nous est tesmoignee par ses ordonnances ou commandemens, et que lhors il n'y a rien a deliberer, car il faut simplement faire ce qui est ordonné ; mais que pour tout le reste il est en nostre liberté de choisir a nostre gré ce que bon nous semblera, bien qu'il ne faille pas faire tout ce qui est loysible, ains seulement ce qui est expedient : et qu'en fin, pour bien discerner ce qui est convenable, il faut ouïr l'advis du sage pere spirituel.

Mais, Theotime, je vous advertis d'une tentation ennuyeuse qui arrive maintefois aux ames qui ont un grand desir de suivre en toutes choses ce qui est le plus selon la volonté de Dieu. Car l'ennemi en toutes occurrences les met en doute si c'est la volonté de Dieu qu'elles facent une chose plustost qu'une autre : comme, par exemple, si c'est la volonté de Dieu qu'elles mangent avec l'ami ou qu'elles ne mangent pas, qu'elles prennent des habitz gris ou noirs, qu'elles jeusnent le vendredi ou le samedi, qu'elles aillent a la recreation ou qu'elles s'en abstiennent ; en quoy elles consomment beaucoup de tems, et tandis qu'elles s'occupent et embarrassent a vouloir discerner ce qui est meilleur, elles perdent inutilement le loysir de faire plusieurs biens, desquelz l'execution seroit plus a la gloire de Dieu que ne sçauroit estre le discernement du bien et du mieux auquel elles se sont amusees.

On n'a pas accoustumé de peser la menue monnoye, ains seulement les pieces d'importance ; le traffiq seroit trop ennuyeux et mangeroit trop de tems s'il failloit peser les solz, les liars, les deniers et les pittes : ainsy ne doit on pas peser toutes sortes de menues actions pour sçavoir si elles valent mieux que les autres. Il y a mesme bien souvent de la superstition a vouloir faire cet examen ; car, a quel propos mettra-on en difficulté s'il est mieux d'ouïr la Messe en une eglise qu'en une autre, de filer que de coudre, de donner l'aumosne a un homme qu'a une femme ? Ce n'est pas bien servir un maistre, d'employer autant de tems a

⁵⁹⁴ - Ps 72,24

⁵⁹⁵ - id, 23

considerer ce qu'il faut faire comme a faire ce qui est requis. Il faut mesurer nostre attention a l'importance de ce que nous entreprenons : ce seroit un soin desreglé de prendre autant de peyne a deliberer pour faire un voyage d'une journee, comme pour celui de trois ou quatre cens lieues.

Le choix de la vocation, le dessein de quelque affaire de grande consequence, de quelque oeuvre de longue haleyne, ou de quelque despence bien grande, le changement de sejour, l'election des conversations, et telles semblables choses meritent qu'on pense serieusement ce qui est plus selon la volonté divine; mais es menues actions journalieres, esquelles mesme la faute n'est ni de consequence ni irreparable, qu'est il besoin de faire l'embesoigné, l'attentif et l'empesché a faire des importunes consultations? A quel propos me mettray-je en despence pour apprendre si Dieu ayme mieux que je die le Rosaire ou l'Office de Nostre Dame, puisqu'il ne sçauroit y avoir tant de difference entre l'un et l'autre qu'il faille pour cela faire une grande enqueste? que j'aïlle plustost a l'hospital visiter les malades qu'a Vespres? que j'aïlle plustost au sermon qu'en une eglise ou il y a indulgence? Il n'y a rien, pour l'ordinaire, de si apparemment remarquable en l'un plus qu'en l'autre, qu'il faille pour cela entrer en grande deliberation. Il faut aller tout a la bonne foy et sans subtilité en telles occurrences, et, comme dit saint Basile, faire librement ce que bon nous semblera, pour ne point lasser nostre esprit, perdre le tems et nous mettre en danger d'inquietude, scrupule et superstition. Or j'entens tous-jours quand il n'y a pas grande disproportion entre une oeuvre et l'autre, et qu'il ne se rencontre point de circonstance considerable d'une part plus que de l'autre.

Es choses mesme de consequence il faut estre bien humble, et ne point penser de trouver la volonté de Dieu a force d'examen et de subtilité de discours ; mais apres avoir demandé la lumiere du Saint Esprit, appliqué nostre consideration a la recherche de son bon plaisir, pris le conseil de nostre directeur et, s'il y escheoit, de deux ou trois autres personnes spirituelles, il faut se resoudre et determiner au nom de Dieu, et ne faut plus par apres revoquer en doute nostre choix, mais le cultiver et soustenir devotement, paisiblement et constamment. Et bien que les difficultés, tentations et diversités d'evenemens qui se rencontrent au progres de l'execution de nostre dessein, nous pourroyent donner quelque desfiance d'avoir bien choysi, il faut neanmoins demeurer ferme et ne point regarder tout cela, ains considerer que si nous eussions fait un autre choix nous eussions peut estre treuvé cent fois pis, outre que nous ne sçavons pas si Dieu veut que nous soyons exercez en la consolation ou en la tribulation, en la paix ou en la guerre. La resolution estant saintement prise, il ne faut jamais douter de la sainteté de l'execution, car s'il ne tient a nous elle ne peut manquer : faire autrement c'est une marque d'un grand amour propre, ou d'enfance, foiblesse et niaiserie d'esprit.

FIN DU HUITIESME LIVRE

LIVRE NEUVIESME

DE L'AMOUR DE SOUMISSION PAR LEQUEL NOSTRE VOLONTE S'UNIT AU BON PLAYSIR DE DIEU

CHAPITRE PREMIER

DE L'UNION DE NOSTRE VOLONTÉ AVEC LA VOLONTÉ DIVINE QU'ON APPELLE VOLONTÉ DE BON PLAYSIR

Rien ne se fait, hormis le peché, que par la volonté de Dieu qu'on appelle volonté absolue et de bon plaisir, que personne ne peut empescher, et laquelle ne nous est point conneüe que par les effectz, qui, estans arrivés, nous manifestent que Dieu les a voulus et desseignés.

1. Considerons en bloc, Theotime, tout ce qui a esté, qui est et qui sera ; et, tous ravis d'estonnement, nous serons contrains d'exclamer a l'imitation du Psalmiste ⁵⁹⁶: *O Seigneur, je vous loueray parce que vous estes excessivement magnifié ; vos oeuvres sont merveilleuses, et mon ame le reconnoit trop plus ; Vostre science est admirable au dessus de moy, elle prevaut, et je ne puis y atteindre.* Et de la nous passerons a la tressainte complaysance, nous res-jouissans dequoy Dieu est si infini en sagesse, puissance et bonté, qui sont les trois propriétés divines desquelles l'univers n'est qu'un petit essay et comme une monstre.

2. Voyons les hommes et les Anges, et toute cette variété de nature, de qualités, conditions, facultés, affections, passions, graces et privileges que la supreme Providence a establie en la multitude innombrable de ces intelligences celestes et des personnes humaines, esquelles est si admirablement exercée la justice et misericorde divine ; et nous ne pourrons nous contenir de chanter avec une joye pleine de respect et de crainte amoureuse :

*J'ay pour object de mon cantique
La justice et le jugement ;
O Dieu tout juste et tout clement ⁵⁹⁷.*

Theotime, nous devons avoir une extreme complaysance de voir comme Dieu exerce sa misericorde par tant de diverses faveurs qu'il distribue aux Anges et aux hommes, au Ciel et en la terre, et comme il pratique sa justice par une infinie variété de peynes et chastimens; car sa justice et sa misericorde sont egalement aymables et admirables en elles mesmes, puisque l'une et l'autre ne sont autre chose qu'une mesme tres unique Bonté et Divinité.

Mais d'autant que les effectz de sa justice nous sont aspres et pleins d'amertume, il les adoucit toujours par le meslange de ceux de sa misericorde, et fait qu'emmi les eaux du deluge de sa juste indignation, l'olive verdoyante soit conservée, et que l'ame devote, comme une chaste colombe ⁵⁹⁸, l'y puisse en fin trouver, Si toutefois elle veut bien amoureusement mediter a la façon des colombes ⁵⁹⁹. Ainsy la mort, les afflictions, les sueurs, les travaux, dont nostre vie abonde, qui par la juste ordonnance de Dieu sont les peynes du peché, sont aussi, par sa douce misericorde, des eschellons pour monter au Ciel, des moyens pour profiter en la grace et des merites pour obtenir la gloire. Bienheureuses sont la pauvreté, la faim, la soif, la tristesse, la maladie, la mort, la persecution ⁶⁰⁰; car ce sont voirement des equitables punitions de nos fautes, mais punitions tellement trempées et, comme parlent les medecins, tellement aromatisées de la suavité, debonnaireté et clemence divine, que leur amertume est tres aymable. Chose estrange mais veritable, Theotime : si les damnés n'estoyent aveuglés de leur obstination et de la hayne qu'ilz ont contre Dieu, ilz trouveroyent de la consolation en leurs peynes, et verroyent la misericorde divine admirablement meslee avec les flammes qui les bruslent eternellement. Si que les Saintz, considerans d'une part les tourmens des damnés, si horribles et effroyables, ilz en louent la justice divine et s'escrient

*Vous estes juste, o Dieu, vous estes equitable,
La justice a jamais regne en vos jugemens ⁶⁰¹;*

⁵⁹⁶ - Ps 138,14

⁵⁹⁷ - Ps 100,1

⁵⁹⁸ - Gn 8,11

⁵⁹⁹ - Is 38,14 ; 59,11

⁶⁰⁰ - Mt 5,3

⁶⁰¹ - Ps 118,137

mays voyans d'autre part que ces peynes, quoy qu'eternelles et incomprehensibles, sont toutefois moindres de beaucoup que les coupes et crimes pour lesquelz elles sont infligees, ravis de l'infinie misericorde de Dieu : O Seigneur, diront ilz, que vous estes bon, puisqu'au plus fort de vostre *ire* vous ne pouves contenir le torrent de vos *misericordes* qu'elles n'escoulent leurs eaux dans les impiteuses flammes de l'enfer !

*Vous n'aves oublié la bonté de vostre ame,
Non pas mesme jettant les damnés dans la flamme
De l'enfer eternal ; emmi vostre fureur,
Vous n'aves sceu garder vostre sainte douceur
De resprendre les traitz de sa compassion
Emmi les justes coups de la punition*⁶⁰².

3. Venons par apres a nous mesmes en particulier, et voyons une quantité de biens interieurs et exterieurs, comme aussi un nombre tres grand de peynes interieures et exterieures que la Providence divine nous a preparees, selon sa tressainte justice et misericorde; et, comme ouvrans les bras de nostre consentement, embrassons tout cela tres amoureuement, acquiesçans a sa tressainte volonté, et chantans a Dieu, par maniere d'un hymne d'eternel acquiescement *Vostre volonté soit faite en la terre comme au Ciel*⁶⁰³. Ouy, Seigneur, *vostre volonté soit faite en la terre*, ou nous n'avons point de playsir sans meslange de quelque douleur, point de roses sans espines, point de jour sans la suite d'une nuit, point de primtems sans qu'il soit precedé de l'hyver ; *en la terre*, Seigneur, ou les consolations sont rares et les travaux innombrables. O Dieu, neanmoins *que vostre volonté soit faite*, non seulement en l'execution de vos commandemens, conseilz et inspirations, qui doivent estre pratiqués par nous, mais aussi en la souffrance des afflictions et peynes qui doivent estre receües en nous, affin que *vostre volonté* fasse par nous, pour nous, en nous et de nous tout ce qu'il luy plaira.

CHAPITRE II

QUE L'UNION DE NOSTRE VOLONTE AU BON PLAYSIR DE DIEU SE FAIT PRINCIPALEMENT ES TRIBULATIONS

Les peynes considerees en elles mesmes ne peuvent certes estre aymeas, mais regardees en leur origine, c'est a dire en la providence et volonté divine qui les ordonne, elles sont infiniment aymables. Voyes la verge de Moyse en terre, c'est un serpent effroyable; voyes-la en la main de Moyse, c'est une baguette de merveilles⁶⁰⁴: voyes les tribulations en elles mesmes, elles sont affreuses ; voyes-les en la volonté de Dieu, elles sont des amours et des delices. Combien de fois nous est il arrivé d'avoir a contrecœur les remedes et medicamens tandis que le medecin ou l'apothicaire les presentoit, et que nous estans offertz par quelque main bienaymee, l'amour surmontant l'horreur, nous les recevions avec joye? Certes, ou l'amour oste l'aspreté du travail, ou il en rend le sentiment aymable⁶⁰⁵. On dit qu'en Beotie il y a un fleuve dans lequel les poissons paroissent tout d'or, mais ostés de ces eaux qui sont le lieu de leur origine ilz ont la couleur naturelle des autres poissons⁶⁰⁶. Les afflictions sont comme cela : si nous les regardons hors de la volonté de Dieu, elles ont leur amertume naturelle ; mais qui les considere en ce bon playsir eternal, elles sont toutes d'or, aymables et pretieuses plus qu'il ne se peut dire.

⁶⁰²- Ps 76,8

⁶⁰³- Mt 6,10

⁶⁰⁴- Ex 7

⁶⁰⁵- S. Augustin, De Civitate 6,14

⁶⁰⁶- Pline Hist Nat 2,3 (Distraction de SFS, c'est Carrina en Espagne, et non Béotie)

Si le grand Abraham eust veu la necessité de tuer son filz hors la volonté de Dieu, pensés, Theotime, combien de peynes et de convulsions de coeur il eust souffert; mais la voyant dans le bon playsir de Dieu, elle luy est toute d'or, et l'embrasse tendrement. Si les Martyrs eussent veu leurs tourmens hors ce bon playsir, comment eussent ilz peu chanter entre les fers et les flammes? Le coeur vrayement amoureux ayme le bon playsir divin, non seulement es consolations mais aussi es afflictions ; ains il l'ayme plus en la croix, es peynes et travaux, parce que c'est la principale vertu de l'amour de faire souffrir l'amant pour la chose aymee.

Les Stoïciens, particulièrement le bon Epictete, colloquoyent toute leur philosophie a s'abstenir et soustenir, a se deporter et supporter : a s'abstenir et se deporter des playsirs, voluptés et honneurs terrestres ; a soustenir et supporter les injures, travaux et incommodités. Mais la doctrine chrestienne, qui est la seule vraye philosophie, a trois principes sur lesquelz elle establit tout son exercice ⁶⁰⁷ : l'abnegation de soy mesme, qui est bien plus que de s'abstenir des playsirs ; porter sa croix, qui est bien plus que de la supporter; suivre Nostre Seigneur, non seulement en ce qui est de renoncer a soy mesme et porter sa croix, mais aussi en ce qui est de la pratique de toutes sortes de bonnes oeuvres. Mais toutefois, on ne tesmoigne point tant l'amour en l'abnegation ni en l'action, comme on fait en la passion. Certes, le Saint Esprit marque en l'Escriture Sainte ⁶⁰⁸ le plus haut point de l'amour de Nostre Seigneur envers nous, en la Mort et Passion qu'il a souffert pour nous.

1. Aymer la volonté de Dieu es consolations, c'est un bon amour, quand en verité on ayme la volonté de Dieu et non pas la consolation en laquelle elle est ; néanmoins, c'est un amour sans contradiction, sans repugnance et sans effort, car, qui n'aymeroit une si digne volonté en un sujet si agreable ? 2. Aymer la volonté divine en ses commandemens, conseilz et inspirations, c'est un second degré d'amour, beaucoup plus parfait; car il nous porte a renoncer et quitter nostre propre volonté, et nous fait abstenir et deporter de plusieurs voluptés, mais non pas de toutes. 3. Aymer les souffrances et afflictions pour l'amour de Dieu, c'est le haut point de la tressainte charité ; car en cela il n'y a rien d'aymable que la seule volonté divine, il y a une grande contradiction de la part de nostre nature, et non seulement on quitte toutes les voluptés, mais on embrasse les tourmens et travaux.

Le malin ennemi sçavoit bien que c'estoit le dernier affinement de l'amour, quand, apres avoir ouï de la bouche de Dieu ⁶⁰⁹ que Job estoit *juste, droiturier, craignant Dieu, fuyant le peché* et ferme en l'innocence, il estima tout cela peu de chose en comparayson de la souffrance des afflictions, par lesquelles il fit le dernier et plus grand essay de l'amour de ce grand serviteur de Dieu. Et pour les rendre extremes, il les composa de la perte de tous ses biens et de tous ses enfans, de l'abandonnement de tous ses amis, d'une arrogante contradiction de ses plus grans confederés et de sa femme ; mais contradiction pleine de mespris, moqueries et reproches : a quoy il adjousta l'assemblage de presque toutes les maladies humaines, notamment une playe universelle, cruelle, puante, horrible.

Or, voyla toutefois le grand Job, comme roy des miserables de la terre, assis sur un fumier comme sur le throsne de la misere, paré de playes, d'ulceres, de pourriture, comme de vestemens royaux assortissans a la qualité de sa royauté, avec une si grande abjection et aneantissement que, s'il n'eust parlé, on ne pouvoit discerner si Job estoit un homme reduit en fumier, ou si le fumier estoit une pourriture en forme d'homme ; or, le voyla, dis-je, le grand Job, qui s'escrie : *Si nous avons receu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons nous pas aussi bien les maux* ⁶¹⁰? O Dieu, que cette parole est de grand amour! Il pese, Theotime, que c'est *de la main de Dieu* qu'il a *receu les biens*, tesmoignant qu'il n'avoit pas tant estimé les biens parce qu'ilz estoyent biens, comme parce qu'ilz provenoyent *de la main* du Seigneur : ce qu'estant ainsy, il conclud que donques il faut supporter amoureusement les adversités, puisqu'elles procedent de la mesme main du Seigneur, esgalement aymable lhors qu'elle distribue les afflictions comme quand elle donne les consolations. *Les biens* sont volontier receus de tous, mais de recevoir *les maux* il n'appartient qu'a

⁶⁰⁷ - Mt 10,38 ; 16,24

⁶⁰⁸ - Jn 15,13 ; Rm 5,8 ; 1 Jn 3,16

⁶⁰⁹ - Jb 1,8

⁶¹⁰ - Jb 2,10

l'amour parfait, qui les ayme d'autant plus qu'ilz ne sont aymables que pour le respect *de la main* qui les donne.

Le voyageur qui a peur de faillir le droit chemin, marchant en doute, va regardant ça et la le païs ou il est, et s'amuse presque a chasque bout de champ a considerer s'il se fourvoye point ; mais celuy qui est assure de sa route va gayement, hardiment et vistement. Ainsy, certes, l'amour voulant aller a la volonté de Dieu parmi les consolatiois, il va tous-jours en crainte, de peur de prendre le change, et qu'en lieu d'aymer le bon playsir de Dieu il n'ayme le playsir propre qui est en la consolation ; mais l'amour qui tire chemin devers la volonté de Dieu en l'affliction, il marche en assurance, car l'affliction n'estant nullement aymable en elle mesme, il est bien aysé de ne l'aymer que pour le respect de la main qui la donne. Les chiens sont a tous coups en defaut au printems, et n'ont quasi nul sentiment, parce que les herbes et fleurs poussent alhors si fortement leur senteur qu'elle outrepassse celle du cerf ou du lievre : parmi le printems des consolations l'amour n'a presque nulle reconnoissance du bon playsir de Dieu, parce que le playsir sensible de la consolation jette tant d'attraitz dedans le coeur, qu'il en est diverti de l'attention qu'il devroit avoir a la volonté de Dieu. Nostre Seigneur ayant donné le choix a sainte Catherine de Sienne d'une couronne d'or et d'une couronne d'espines, elle choisit celle ci comme plus conforme a l'amour. C'est une marque assuree de l'amour, dit la bienheureuse Angele de Foljny, " que de vouloir souffrir ; " et le grand Apostre s'escrie ⁶¹¹ qu'il ne se *glorifie qu'en la croix*, en l'infirmité, en la persecution.

CHAPITRE III

DE L'UNION DE NOSTRE VOLONTE AU BON PLAYSIR DIVIN ES AFFLICTIONS SPIRITUELLES, PAR LA RESIGNATION

L'amour de la croix nous fait entreprendre des afflictions volontaires, comme, par exemple, des jeunes, veilles, cilices et autres macerations de la chair, et nous fait renoncer aux playsirs, honneurs et richesses ; et l'amour en ces exercices est tout agreable au Bien-aymé. Toutefois il l'est encor davantage quand nous recevons avec patience, doucement et agreablement, les peynes, tourmens et tribulations, en consideration de la volonté divine qui nous les envoie. Mays l'amour est alhors en son excellence quand nous ne recevons pas seulement avec douceur et patience les afflictions, ains nous les cherissons, nous les aymons et les caressons, a cause du bon playsir divin duquel elles procedent.

Or, entre tous les essais de l'amour parfait, celuy qui se fait par l'acquiescement de l'esprit aux tribulations spirituelles est sans doute le plus fin et le plus relevé. La bienheureuse Angele de Foligny fait une admirable description des peynes interieures esuelles quelquefois elle s'estoit treuvee, disant que son ame estoit en tourment " comme un homme qui, pieds et mains liés, seroit pendu par le col et ne seroit pourtant pas estranglé, mais demeureroit en cet estat entre mort et vif, sans esperance de secours," ne pouvant ni se soustenir sur ses pieds, ni s'ayder des mains, ni crier de la bouche, ni mesme souspirer ou plaindre. Il est ainsy, Theotime l'ame est quelquefois tellement pressee d'afflictions interieures, que toutes ses facultés et puissances en sont accablees, par la privation de tout ce qui la peut alleger, et par l'apprehension et impression de tout ce qui la peut attrister ; si que, a l'imitation de son Sauveur, elle commence a *s'ennuyer*, a *craindre*, a s'espouvanter, puis a *s'attrister* d'une tristesse pareille a celle des mourans, dont elle peut bien dire : *Mon ame est triste jusques a la mort* ⁶¹² ; et du consentement de tout son interieur elle desire, demande et supplie que, *s'il est possible, ce calice soit esloigné* d'elle, ne luy restant plus que la fine supreme pointe de l'esprit, laquelle, attachee au coeur et bon playsir de Dieu, dit par un tres simple acquiescement : *O Pere eternal, mais toutefois ma volonté ne soit pas faite, ains la vostre* ⁶¹³. Et c'est

⁶¹¹ - Ga 6,14 ; 2 Co 12, 5 et 10

⁶¹² - Mc 14,33 ; Mt 26,37

⁶¹³ - Lc 22,42

l'importance, que l'ame fait cette resignation parmi tant de trouble, entre tant de contradictions et repugnances, qu'elle ne s'apperçoit presque pas de la faire; au moins il luy est advis que c'est si languidement, que ce ne soit pas de bon coeur ni comme il est convenable : puisque ce qui se passe alhors pour le bon playsir divin se *fait* non seulement sans playsir et contentement, mays contre tout le playsir et contentement de tout le reste du coeur ; auquel l'amour permet bien de se plaindre, au moins de ce qu'il ne se peut pas plaindre, et de dire toutes les lamentations de Job et de Hieremie, mais a la charge que tous-jours le sacré acquiescement se fasse dans le fond de l'ame, en la supreme et plus delicate pointe de l'esprit. Et cet acquiescement n'est pas tendre ni doux, ni presque pas sensible, bien qu'il soit veritable, fort, indomptable et tres amoureux ; et semble qu'il soit retiré au fin bout de l'esprit, comme dans le dongeon de la forteresse, ou il demeure courageux, quoy que tout le reste soit pris et pressé de tristesse. Et plus l'amour en cet estat est desnué de tout secours, abandonné de toute l'assistance des vertus et facultés de l'ame, plus il en est estimable de garder si constamment sa fidelité.

Cette union et conformité au bon playsir divin se fait ou par la sainte resignation ou par la tressainte indifference. Or, la resignation se pratique par maniere d'effort et de sousmission on voudroit bien vivre en lieu de mourir; neanmoins, puisque c'est le bon playsir de Dieu qu'on meure, on acquiesce. On voudroit vivre s'il playsoit a Dieu, et de plus on voudroit qu'il pleust a Dieu de faire vivre ; on meurt de bon coeur, mais on vivroit encor plus volontier ; on passe d'asses bonne volonté, mais on demeureroit encor plus affectionnement. Job en ses travaux fait l'acte de resignation ⁶¹⁴ *Si nous avons receu les biens, dit il, de la main de Dieu, pou quoy ne soustiendrons nous les peynes et travaux qu'il nous envoie ? Voyés, Theotime, qu'il parle de soustenir, supporter et endurer. Comme il a pleu au Seigneur, ainsy a-il esté fait ; le nom du Seigneur soit beni* ⁶¹⁵ : ce sont des paroles de resignation et acceptation, par maniere de souffrance et de patience.

CHAPITRE IV

DE L'UNION DE NOSTRE VOLONTE AU BON PLAYSIR DE DIEU PAR L'INDIFFERENCE

La resignation prefere la volonté de Dieu a toutes choses, mais elle ne laisse pas d'aymer beaucoup d'autres choses outre la volonté de Dieu. Or l'indifference est au dessus de la resignation, car elle n'ayme rien sinon pour l'amour de la volonté de Dieu ; si que aucune chose ne touche le coeur indifferent, en la presence de la volonté de Dieu. Certes, le coeur le plus indifferent du monde peut estre touché de quelque affection tandis qu'il ne sçait encor pas ou est la volonté de Dieu : Eliezer, estant arrivé a la fontaine de Haran, vid bien la vierge Rebecca et la treuva sans doute *trop plus belle* et agreable; mais pourtant il demeura en indifference jusques a ce que, par le signe que Dieu luy avoit inspiré, il conneut que la volonté divine l'avoit preparee au filz de son maistre, car alhors il luy donna *les pendans d'aureilles et les brasseleti d'or* ⁶¹⁶. Au contraire, si Jacob n'eust aymé en Rachel que l'alliance de Laban, a laquelle son pere Isaac l'avoit obligé, il eust autant aymé Lia que Rachel, puisque l'une et l'autre estoit esgalement fille de Laban, et par consequent la volonté de son pere eust esté aussi bien accomplie en l'une comme en l'autre ; mais parce que, outre la volonté de son pere, il vouloit satisfaire a son goust particulier, amorcé de la beauté et gentillesse de Rachel, il se fascha d'espouser Lia et la print a contre-coeur par resignation.

Le coeur indifferent n'est pas comme cela, car sachant que la tribulation, quoy qu'elle soit laide, comme une autre Lia, ne laisse pas d'estre fille, et fille bienaymee du bon playsir divin, il l'ayme autant que la consolation, laquelle neanmoins en elle mesme est plus agreable ; ains il ayme encor plus la tribulation, parce qu'il ne void rien d'aymable en elle que la marque de la volonté de Dieu. Si je ne veux que l'eau pure,

⁶¹⁴- Jb 2,10

⁶¹⁵- Jb 1,21

⁶¹⁶- Gn 24,16

que m'importe-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisqu'aussi bien ne prendrais-je que l'eau? ains je l'aymeray mieux dans le verre, parce qu'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau mesme, laquelle j'y vois aussi beaucoup mieux. Qu'importe-il que la volonté de Dieu me soit presentee en la tribulation ou en la consolation ? puisqu'en l'une et en l'autre je ne veux ni ne cherche autre chose que la volonté divine, laquelle y paroist d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en icelle que celle de ce tressaint bon plaisir eternel.

Heroique, ains plus qu'heroïque, l'indifference de l'incomparable saint Paul : Je *suis pressé*, dit il aux Philippiens ⁶¹⁷, *de deux costés ; ayant desir d'estre deslivré de ce cors et d'estre avec Jesus Christ, chose trop plus meilleure, mais aussi de demeurer en cette vie pour vous*. En quoy il fut imité par le grand Evesque saint Martin qui, parvenu a la fin de sa vie, pressé d'un extreme desir d'aller a son Dieu, ne laissa pas pourtant de tesmoigner qu'il demeureroit aussi volontier entre les travaux de sa charge pour le bien de son cher troupeau; comme si apres avoir chanté ce cantique :

*Que vos pavillons souhaitables,
O Dieu des armées redoutables,
Helas, a bon droit sont aymés !
Mon ame fond d'ardeur extreme,
Et mes sens se pasment de mesme
Après vos parvis reclamés ;
Mon coeur bondit, ma chair ravie
Saute après vous, Dieu de la vie ⁶¹⁸!*

vinst par apres a faire cette exclamation : " O Seigneur, neanmoins, si je suis encor requis au service du salut de vostre peuple, je ne refuse point le travail ; *vostre volonté soit faite*⁶¹⁹ . "

Admirable indifference de l'Apostre, admirable celle de cet homme apostolique! Ilz voyent le Paradis ouvert pour eux, ilz voyent mille travaux en terre ; l'un et l'autre leur est indifferent au choix, et n'y a que la volonté de Dieu qui puisse donner le contrepoids a leurs coeurs : le Paradis n'est point plus aymable que les miseres de ce monde si le bon plaisir divin est egalemeut la et icy ; les travaux leur sont un Paradis si la volonté divine se treuve en iceux, et le Paradis un travail si la volonté de Dieu n'y est pas, car, comme dit David ⁶²⁰, ilz ne demandent ni au ciel ni en la terre que de voir le bon plaisir de Dieu accompli : O Seigneur, *qu'y a-il au ciel pour moy, ou que veux-je en terre sinon vous?*

Le coeur indifferent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir eternel ; un coeur sans choix, egalemeut disposé a tout, sans aucun autre object de sa volonté que la volonté de son Dieu; qui ne met point son amour es choses que Dieu veut ains en la volonté de Dieu qui les veut: c'est pourquoy, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choisit, a quel prix que ce soit, celle ou il y en a plus. Le bon plaisir de Dieu est au mariage et en la virginité ; mais parce qu'il est plus en la virginité le coeur indifferent choisit la virginité, quand elle luy devoit couster la vie, comme elle fit a la chere fille spirituelle de saint Paul, sainte Tecele, a sainte Cecile, a sainte Agathe, et mille autres. La volonté de Dieu est au service du pauvre et du riche, mais un peu plus en celui du pauvre ; le coeur indifferent choisira ce party. La volonté de Dieu est en la modestie exercee entre les consolations, et en la patience pratquee entre les tribulations ; l'indifferent prefere celle-cy, car il y a plus de la volonté de Dieu.

En somme, le bon plaisir de Dieu est le souverain object de l'ame indifferente : par tout ou elle le void elle court *a l'odeur de ses parfums* ⁶²¹, et cherche tous-jours l'endroit ou il y en a plus, sans consideration d'aucune autre chose ; il est conduit par sa divine *volonté* ⁶²², comme par un lien tres aymable,

⁶¹⁷- Ph 1,23

⁶¹⁸- Ps 83 1

⁶¹⁹- Mt 6,10

⁶²⁰- Ps 72,25

⁶²¹- Ct 1,3

⁶²²- Ps 72,24

et par tout ou elle va il la suit. Il aymeroit mieux l'enfer avec la volonté de Dieu que le Paradis sans la volonté de Dieu : ouÿ mesme, il prefereroit l'enfer au Paradis, s'il sçavoit qu'en celuy la il y eust un peu plus du bon playsir divin qu'en celuy ci ; en sorte que si, par imagination de chose impossible, il sçavoit que sa damnation fust un peu plus agreable a Dieu que sa salvation, il quitteroit sa salvation et courroit a sa damnation.

CHAPITRE V

QUE LA SAINTE INDIFFERENCE S 'ESTEND A TOUTES CHOSES

L'indifference se doit pratiquer es choses qui regardent la vie naturelle, comme la santé, la maladie, la beauté, la laideur, la foiblesse, la force ; es choses de la vie civile, pour les honneurs, rangs, richesses ; es varietés de la vie spirituelle, comme secheresses, consolations, goustz, aridités ; es actions, es souffrances, et en somme en toutes sortes d'evenemens.

Job, quant a la vie naturelle, fut ulceré d'une playe la plus horrible qu'on eut veu ; quant a la vie civile, il fut moqué, baffoué, vilipendé, et par ses plus proches ; en la vie spirituelle, il fut accablé de langueurs, pressures, convulsions, angoisses, tenebres, et de toutes sortes d'intolerables douleurs interieures, ainsy que ses plaintes et lamentations font foy. Le grand Apostre ⁶²³ nous annonce une generale indifference, pour nous monstrier vrayes *serviteurs de Dieu, en fort grande patience es tribulations, es necessités, es angoisses, es blesseures, es prisons, es seditions, es travaux, es veilles, es jeusnes ; en chasteté, en science, en longanimité et suavité au Saint Esprit; en charité non fainte, en parole de verité, en la vertu de Dieu; par les armes de justice a droite et a gauche ; par la gloire et par l'abjection, par l'infamie et bonne renommee ; comme seducteurs, et neanmoins veritables ; comme inconneus, et toutefois reconneus ; comme mourans, et toutefois vivans ; comme chastés, et toutefois non tués ; comme tristes, et toutefois tous-jours joyeux ; comme pauvres, et toutefois enrichissans plusieurs ; comme n'ayans rien, et toutefois possedans toutes choses.*

Voyez, je vous prie, Theotime, comme la vie des Apostres estoit affligée, selon le cors par les *blesseures*, selon le coeur par les *angoisses*, selon le monde par l'*infamie* et les *prisons*. Et parmi tout cela, o Dieu, quelle indifference ! leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs mortz sont vitales et leurs deshonneurs honorables ; c'est a dire, ilz sont joyeux d'estre tristes, contens d'estre pauvres, revigorés de vivre entre les perilz de la mort et glorieux d'estre avilis, parce que telle estoit la volonté de Dieu. Et parce qu'elle estoit plus reconneüe es souffrances qu'es actions des autres vertus, il met l'exercice de la patience le premier, disant : *Paroissions en toutes choses comme serviteurs de Dieu, en beaucoup de patience es tribulations, es necessités, es angoisses; et puis en fin, en chasteté, en prudence, en longanimité.*

Ainsy nostre divin Sauveur fut affligé incomparablement en sa vie civile, condamné comme criminel de leze majesté divine et humaine, battu, foüetté, baffoué et tourmenté, avec une ignominie extraordinaire ; en sa vie naturelle, mourant entre les plus cruelz et sensibles tourmens que l'on puisse imaginer ; en sa vie spirituelle, souffrant des tristesses, craintes, espouvantemens, angoisses, delaissemens et oppressions interieures qui n'en eurent ni n'en auront jamais de pareilles. Car encor que la supreme portion de son ame fut souverainement jouissante de la gloire eternelle, si est-ce que l'amour empeschoit cette gloire de respandre ses delices ni es sentimens, ni en l'imagination, ni en la rayson inferieure, laissant ainsy tout le coeur exposé a la merci de la tristesse et angoisse. Ezechiel vid *le simulachre d'une main qui le saisit par un seul floquet des cheveux de sa teste, l'eslevant entre le ciel et la terre* ⁶²⁴: Nostre Seigneur aussi, eslevé en la croix entre la terre et le ciel, n'estoit, ce semble, tenu de la main de son Pere que par l'extreme pointe de l'esprit, et, par maniere de dire, par un seul cheveu de sa teste, qui, touché de la douce main du Pere eternel,

⁶²³- 2 Co 6,4

⁶²⁴- Ez 8,3

recevoit une souveraine affluence de felicité, tout le reste demeurant abismé dans la tristesse et ennuy ; c'est pourquoy il s'escrie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as tu delaissé* ⁶²⁵ ?

On dit que le poisson qu'on appelle lanterne de mer, au plus fort des tempestes tient sa langue hors des ondes, laquelle est si fort luisante, rayonnante et claire, qu'elle sert de phare et flambeau aux nochers ⁶²⁶; ainsy, emmi la mer des passions dont Nostre Seigneur fut accablé, toutes les facultés de son ame demeurerent comme englouties et ensevelies dans la tourmente de tant de peynes, hormis la pointe de l'esprit, qui, exempte de tout travail, estoit toute claire et resplendissante de gloire et felicité. O que bienheureux est l'amour qui regne dans la cime de l'esprit des fideles, tandis qu'ilz sont entre les vagues et les flotz des tribulations interieures !

CHAPITRE VI

DE LA PRATTIQUE DE L'INDIFFERENCE AMOUREUSE ES CHOSES DU SERVICE DE DIEU

On ne connoist presque point le bon playsir divin que par les evenemens, et tandis qu'il nous est inconneu il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible a la volonté de Dieu qui nous est manifestee ou signifiee ; mais soudain que le bon playsir de sa divine Majesté comparoit, il faut aussi tost se ranger amoureusement a son obeissance.

Ma mere ou moy mesme (car c'est tout un) sommes au lit malade : que sçay-je si Dieu veut que la mort s'en ensuive ? Certes, je n'en sçay rien ; mays je sçay bien pourtant, qu'en attendant l'evenement que son bon playsir a ordonné, il veut, par la volonté declairee, que j'employe les remedes convenables a la guerison : je le feray donq fidelement, sans rien oublier de ce que bonnement je pourray contribuer a cette intention. Mays si c'est le bon playsir divin que le mal, victorieux des remedes, apporte en fin la mort, soudain que j'en seray certifié par l'evenement j'acquiesceray amoureusement en la pointe de mon esprit, nonobstant toute la repugnance des puissances inferieures de mon ame : *Ouy*, Seigneur, je le veux bien, ce diray je, *parce que tel a esté vostre bon playsir* ⁶²⁷; il vous a ainsy pleu et il me plaist ainsy a moy, qui suis tres humble serviteur de vostre volonté.

Mais si le bon playsir divin m'estoit declairé avant l'evenement d'iceluy, comme au grand saint Pierre la façon de sa mort ⁶²⁸, au grand saint Paul ses liens et prisons ⁶²⁹, a Hieremie la destruction de sa chere Hierusalem, a David la mort de son filz ⁶³⁰, alors il faudroit unir a l'instant nostre volonté a celle de Dieu, a l'exemple du grand Abraham, et comme luy, s'il nous estoit commandé, entreprendre l'execution du decret eternal en la mort mesme de nos enfans. Admirable union de ce Patriarche avec celle de Dieu, qui croyant que ce fust le bon playsir divin qu'il sacrifiait son enfant, le voulut et l'entreprit si fortement ! admirable celle de l'enfant, qui se soumit si doucement au glaive paternel, pour faire vivre le bon playsir de son Dieu au prix de sa propre mort!

Mais notés, Theotime, un trait de la parfaite union d'un coeur indifferent avec le bon playsir divin. Voyés Abraham, l'espee au poing, le bras relevé, prest a donner le coup de mort a son cher unique enfant ; il

⁶²⁵ - Mt 27,46

⁶²⁶ - Pline Hist Nat 9,27

⁶²⁷ - Mt 11,26

⁶²⁸ - Jn 21,18

⁶²⁹ - Ac 20,23 ; 21,11

⁶³⁰ - 2 R 12,14

fait cela pour plaire a la volonté divine : et voyés en mesme tems un Ange, qui, de la part de cette mesme volonté, l'arreste court ⁶³¹; et soudain il retient son coup, esgalement prest a sacrifier son filz et a ne le sacrifier pas, la vie et la mort d'iceluy luy estant indifferentes en la presence de la volonté de Dieu. Quand Dieu luy ordonne de sacrifier cet enfant, il ne s'attriste point; quand il l'en dispense, il ne s'en res-jouit point : tout est pareil a ce grand coeur, pourveu que la volonté de son Dieu soit servie.

Ouy, Theotime, car Dieu bien souvent, pour nous exercer en cette sainte indifference, nous inspire des desseins fort relevés, desquelz pourtant il ne veut pas le succes ; et lhors, comme il nous faut hardiment, courageusement et constamment commencer et suivre l'ouvrage tandis qu'il se peut, aussi faut il acquiescer doucement et tranquillement a l'evenement de l'entreprise, tel qu'il plaist a Dieu nous le donner. Saint Louys, par inspiration, passe la mer pour conquerir la Terre sainte ; le succes fut contraire, et il acquiesce doucement : j'estime plus la tranquillité de cet acquiescement, que la magnanimité du dessein. Saint François va en Egypte pour y convertir les infideles ou mourir martyr entre les infideles ; telle fut la volonté de Dieu : il revient neanmoins sans avoir fait ni l'un ni l'autre, et telle fut aussi la volonté de Dieu. Ce fut esgalement la volonté de Dieu que saint Anthoine de Padoüe desirast le martyr et qu'il ne l'obtinst pas. Le bienheureux Ignace de Loyola, ayant avec tant de travaux mis sus pied la Compagnie du nom de Jesus, de laquelle il voyoit tant de beaux fruitz et en prevoyoit encor plus de beaux a l'advenir, eut neanmoins le courage de se promettre que s'il la voyoit dissiper, qui seroit le plus aspre desplaysir qu'il peust recevoir, dans demi heure apres il en seroit resolu et s'accoyseroit en la volonté de Dieu. Ce docte et saint predicateur d'Andalusie, Jean Avila, ayant dessein de dresser une compagnie de prestres reformés, pour le service de la gloire de Dieu, en quoy il avoit des-j a fait un grand progres, lhors qu'il vid celle des Jesuites en campagne, qui luy sembla suffire pour cette sayson-la, il arresta court son dessein avec une douceur et humilité noppareille.

O que bienheureuses sont telles ames, hardies et fortes aux entreprises que Dieu leur inspire, souples et douces a les quitter quand Dieu en dispose ainsy ! Ce sont des traitz d'une indifference tres parfaite, de cesser de faire un bien quand il plait a Dieu, et de s'en retourner de moitié chemin quand la volonté de Dieu, qui est nostre guide, l'ordonne. Certes, Jonas eut grand tort de s'attrister dequoy, a son advis, Dieu n'accomplissoit pas sa prophetie sur Ninive ⁶³². Jonas fit la volonté de Dieu annonçant la subversion de Ninive, mais il mesla son interest et sa volonté propre avec celle de Dieu ; c'est pourquoy, quand il void que Dieu n'execute pas sa prediction selon la rigueur des paroles dont il avoit usé en l'annonçant, il s'en fasche et murmure indignement. Que s'il eust eu pour seul motif de ses actions le bon playsir de la divine volonté, il eust esté aussi content de le voir accompli en la remission de la peine que Ninive avoit meritee, comme de le voir satisfait en la punition de la coulpe que Ninive avoit commise. Nous voulons que ce que nous entreprenons et manions reussisse, mais il n'est pas raysonnable que Dieu fasse toutes choses a nostre gré : s'il veut que Ninive soit menassee, et que neanmoins elle ne soit pas renversee, puisque la menasse suffit a la corriger, pourquoy Jonas s'en plaindra-il?

Mais si cela est ainsy, il ne faudra donq rien affectionner, ains laisser les affaires a la mercy des evenemens? Pardonnés-moy, Theotime, il ne faut rien oublier de tout ce qui est requis pour faire bien reussir les entreprises que Dieu nous met en main, mais a la charge que si l'evenement est contraire nous le recevrons doucement et tranquillement ; car nous avons commandement d'avoir un grand soin des choses qui regardent la gloire de Dieu et qui sont en nostre charge, mais nous ne sommes pas obligés ni chargés de l'evenement, car il n'est pas en nostre pouvoir. *Ayes soin de luy*, fut il dit au maistre d'estable, en la parabole du pauvre homme mi mort entre Hierusalem et Hierico ⁶³³ ; " il n'est pas dit, " remarque saint Bernard, " gueris-le, mais, *ayes soin de luy*. " Ainsy les Apostres, avec une affection noppareille, prescherent premierement aux Juifz, bien qu'ilz sceussent qu'en fin il les faudroit quitter, comme une terre infructueuse,

⁶³¹ - Gn 22,10

⁶³²-Jon fin, 1

⁶³³ - Lc 10,30

et se retourner du costé des Gentilz ⁶³⁴. C'est a nous de bien planter et bien arrouser, mais de donner *l'accroissement* cela n'appartient qu'a Dieu ⁶³⁵

Le grand Psalmiste fait cette priere au Sauveur, comme par une acclamation de joye et de presage de victoire : O Seigneur, *par vostre beauté et bonne grace, bandes vostre arc, marches heureusement et montes a cheval* ⁶³⁶; comme s'il vouloit dire que par les traitz de son saint amour, descochés dans les coeurs humains, il se rendroit maistre des hommes pour les manier a son gré, tout ainsy qu'un cheval bien dressé. O Seigneur, vous estes le chevalier royal qui tournes a toutes mains les espritz de vos fideles amans : vous les poussez quelquefois a toute bride, et ilz courent a toute outrance es entreprises que vous leur inspirez ; et puis, quand il vous semble bon, vous les faites parer au milieu de la carriere, au plus fort de leur course.

Mays derechef, si l'entreprise faite par inspiration perit par la faute de ceux a qui elle estoit confiee, comme peut-on dire alhors qu'il faut acquiescer a la volonté de Dieu ? car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui empesche l'evenement, ains ma faute, de laquelle la volonté divine n'est pas la cause. Il est vray, mon enfant, ta faute ne t'est pas advenue par la volonté de Dieu, car Dieu n'est pas autheur du peché ; mays c'est bien pourtant la volonté divine que ta faute soit suivie de la defaite et du manquement de ton entreprise, en punition de ta faute : car si sa bonté ne luy peut permettre de vouloir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peyne que tu en souffres. Ainsy Dieu ne fut pas cause que David pecha, mais il luy infligea bien la peyne deüe a son peché ; il ne fut pas la cause du peché de Saül, mais oui bien qu'en punition la victoire perit entre les mains d'iceluy.

Quand donques il arrive que les desseins sacrés ne reussissent pas, en punition de nos fautes, il faut egalement detester la faute par une solide repentance, et accepter la peyne que nous en avons ; car, comme le peché est contre la volonté de Dieu, aussi la peyne est selon sa volonté.

CHAPITRE VII

DE L'INDIFFERENCE QUE NOUS DEVONS PRATIQUER EN CE QUI REGARDE NOSTRE AVANCEMENT ES VERTUS

Dieu nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquerir les saintes vertus, n'oublions donq rien pour bien reussir de cette sainte entreprise ; mais apres que nous aurons *planté et arrousé*, sçachons que c'est a Dieu de donner *l'accroissement* ⁶³⁷ aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes : c'est pourquoy il faut attendre le fruit de nos desirs et travaux de sa divine providence. Que si nous ne sentons pas le progres et avancement de nos espritz en la vie devote tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix, que tous-jours la tranquillité regne dans nos coeurs. C'est a nous de bien cultiver nos ames, et partant il y faut fidelement vaquer ; mais quant a l'abondance de la prise et de la moisson, laissons en le soin a Nostre Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mais oui bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres. Ne nous inquietons point pour nous voir tous-jours novices en l'exercice des vertus ; car, au monastere de la vie devote, chacun s'estime tous-jours novice, et toute la vie y est destinee a la probation, n'y ayant point de plus evidente marque d'estre non seulement novice, mais digne d'expulsion et reprobation, que de penser et se tenir pour profés : car selon la regle de cet ordre la, non la solemnité, mais l'accomplissement des voeux rend les novices profés ; or les voeux ne sont jamais accomplis tandis qu'il y a quelque chose a faire pour l'observance d'iceux, et l'obligation de servir Dieu et faire progres en son amour dure tous-jours jusques a la mort.

Voire mais, me dira quelqu'un, si je connois que c'est par ma faute que mon avancement es vertus est retardé, comme pourray-je m'empescher de m'en attrister et inquieter ? J'ay dit cecy en *l'Introduction a la*

⁶³⁴ Ac 13,46

⁶³⁵- 1 Co 3,6

⁶³⁶- Ps 44,6

⁶³⁷- 1 Co 3,6

*Vie devote*⁶³⁸, mais je le redis volontier parce qu'il ne peut jamais asses estre dit : il se faut attrister pour les fautes commises, d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiete, non descouragee. Connoisses-vous que vostre retardement au chemin des vertus est provenu de vostre coulpe ? or sus, humiliez-vous devant Dieu, implores sa misericorde, prosternes vous devant la face de sa bonté et demandes-luy en pardon, confesses vostre faute et cries-luy mercy a l'oreille mesme de vostre confesseur pour en recevoir l'absolution : mais cela fait, demeurez en paix, et ayant detesté l'offence, embrassez amoureusement l'abjection qui est en vous, pour le retardement de vostre avancement au bien.

Helas, mon Theotime, les ames qui sont en Purgatoire y sont sans doute pour leurs pechés, pechés qu'elles ont detesté et detestent souverainement ; mais quant a l'abjection et peyne qui leur en reste, d'estre arrestees en ce lieu la et privees pour un tems de la jouissance de l'amour bienheureux du Paradis, elles la souffrent amoureusement, et prononcent devotement le cantique de la justice divine : *Vous estes juste, Seigneur, et vostre jugement equitable*⁶³⁹. Attendons donq en patience nostre avancement, et en lieu de nous inquieter d'en avoir si peu fait par le passé, procurons avec diligence d'en faire plus a l'advenir.

Voyés cette bonne ame, je vous prie elle a grandement desiré et tasché de s'affranchir de la cholere, en quoy Dieu l'a favorisee, car il l'a rendue quitte de tous les pechés qui procedent de la cholere ; elle mourroit plustost que de dire un seul mot injurieux ou de lascher un seul trait de hayne. Neanmoins elle est encor sujette aux assautz et premiers mouvemens de cette passion, qui sont certains eslans, esbranlemens et saillies du coeur irrité, que la paraphrase Caldaïque appelle tremousseemens, disant : *Tremousses, et ne veuilles point pecher*, ou nostre sacree version a dit *Courrouces-vous, et ne veuilles point pecher*⁶⁴⁰ ; qui est en effect une mesme chose, car le Prophete ne veut dire sinon que si le courroux nous surprend, excitant en nos coeurs les premiers tremousseemens de la cholere, nous nous gardions bien de nous laisser emporter plus avant en cette passion, d'autant que nous pecherions. Or, bien que ces premiers eslans et tremousseemens ne soyent aucunement peché, neanmoins la pauvre ame qui en est souvent atteinte se trouble, s'afflige, s'inquiete, et pense bien faire de s'attrister, comme si c'estoit l'amour de Dieu qui la provoquast a cette tristesse. Et cependant, Theotime, ce n'est pas l'amour celeste qui fait ce trouble, car il ne se fasche que pour le peché ; c'est nostre amour propre, qui voudroit que nous fussions exemptz de la peyne et du travail que les assautz de l'ire nous donnent : ce n'est pas la coulpe qui nous desplait en ces eslans de la cholere, car il n'y a du tout point de peché ; c'est la peyne d'y resister qui nous inquiete.

Ces rebellions de l'appetit sensud, tant en l'ire qu'en la convoitise, sont laissees en nous pour nostre exercice, affin que nous pratiquions la vaillance spirituelle en leur resistant. C'est le Philistin que les vrais Israélites doivent tous-jours combattre, sans que jamais ilz le puissent abbattre⁶⁴¹ : ilz le peuvent affoiblir, mais non pas aneantir ; il ne meurt jamais qu'avec nous, et vit tous-jours avec nous. Il est certes execrable et detestable, d'autant qu'il est issu du peché et tend perpetuellement au peché : c'est pourquoy, comme nous sommes appellés *terre* parce que nous sommes extraitz *de la terre* et que nous retournerons *en terre*⁶⁴², ainsy cette rebellion est appelée par le grand Apostre⁶⁴³ *peché*, comme provenue du peché et tendante au peché, quoy qu'elle ne nous rende nullement coupables sinon quand nous la secondons et luy obeissons ; dont le mesme Apostre nous advertit⁶⁴⁴ de faire en sorte que ce mal la *ne regne point* en nostre *cors mortel, pour obeir aux convoitises d'iceluy*. Il ne nous defend pas de sentir le peché, mais seulement d'y consentir ; il n'ordonne pas que nous empeschions le peché de venir en nous et d'y estre, mais il commande qu'il n'y regne pas. Il est en nous quand nous sentons la rebellion de l'appetit sensuel, mais il ne regne pas en nous sinon quand nous y consentons. Le medecin n'ordonnera jamais au febricitant de n'avoir pas soif, car ce seroit une impertinence trop grande ; mais il luy dira bien qu'il s'abstienne de boire encor qu'il ayt soif.

⁶³⁸- P. III c.9

⁶³⁹- Ps 118,137

⁶⁴⁰- Ps 4,5

⁶⁴¹- Jos 23,13

⁶⁴²- Gn 3,19

⁶⁴³- Rm 6-8 ; Col 3,9

⁶⁴⁴- Rm 6,12

Jamais on ne dira a une femme grosse qu'elle n'ayt pas envie de manger des choses extraordinaires, car cela n'est pas en son pouvoir ; mais on luy dira bien qu'elle die ses appetitz, affin que s'ilz sont de chose nuisible on divertisse son imagination, et que telle fantasie ne regne pas en sa cervelle.

L'eguillon de la chair, messenger de Satan, piquoit rudement le grand saint Paul pour le faire precipiter au peché : le pauvre Apostre souffroit cela comme une injure honteuse et infame, c'est pourquoy il l'appelloit un souffletement et baffoüement, et prioit Dieu qu'il luy pleust de l'en deslivrer ; mais Dieu luy respondit : O Paul, *ma grace te suffit, car ma force se perfectionne en l'infirmité*. A quoy ce grand saint homme aquiescant : Donques, dit-il, *volontier je me glorifieray en mes infirmités, affin que la vertu de Jesus Christ habite en moy*⁶⁴⁵ Mais remarques, de grace, que la rebellion sensuelle est en cet admirable *vaysseau d'election*⁶⁴⁶, lequel, recourant au remede de l'orayson, nous monstre qu'il nous faut combattre par ce mesme moyen les tentations que nous sentons. Remarques encores, que si Nostre Seigneur permet ces cruelles revoltes en l'homme, ce n'est pas tous-jours pour le punir de quelque peché, ains pour manifester *la force* et vertu de l'assistance et *grace* divine. Et remarques en fin, que non seulement nous ne devons pas nous inquieter en nos tentations ni en nos *infirmités*, mais nous devons nous glorifier d'estre infirmes, *affin que la vertu* divine paroisse en nous, soustenant nostre foiblesse contre l'effort de la suggestion et tentation : car le glorieux Apostre appelle ses *infirmités*, les eslans et rejettons d'impureté qu'il sentoit, et dit qu'il se glorifloit en icelles, parce que si bien il les sentoit par sa misere, neanmoins, par la misericorde de Dieu, il n'y consentoit pas.

Certes, comme j'ai dit cy dessus⁶⁴⁷, l'Eglise condamna l'erreur de certains solitaires qui disoyent qu'en ce monde nous pouvions estre parfaitement exemptz des passions d'ire, de convoitise, de crainte et autres semblables. Dieu veut que nous ayons des ennemis, Dieu veut que nous les repoussions : vivons donq courageusement entre l'une et l'autre volonté divine, souffrans avec patience d'estre assaillis, et taschant avec vaillance de faire teste et resister aux assaillans.

CHAPITRE VIII

COMME NOUS DEVONS UNIR NOSTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU EN LA PERMISSION DES PECHES

Dieu hait souverainement le peché, et neanmoins il le permet tres sagement, pour laisser agir la creature raysonnable selon la condition de sa nature, et rendre les bons plus recommandables, quand, pouvans violer la loy, ilz ne la violent pas. Adorons donq et benissons cette sainte permission : mais puisque la Providence qui permet le peché le hait infiniment, detestons-le avec elle, haïssons-le, desirans de tout nostre pouvoir que le peché permis ne soit point commis ; et en suite de ce desir, employons tous les remedes qu'il nous sera possible pour empescher la naissance, le progres et le regne du peché, a l'imitation de Nostre Seigneur qui ne cesse d'exhorter, promettre, menasser, defendre, commander et inspirer parmi nous, pour destourner nostre volonté du peché, entant qu'il se peut faire sans luy oster sa liberté.

Mays quand le peché est commis, faysons tout ce qui est en nous affin qu'il soit effacé; comme Nostre Seigneur qui asseura Carpus, ainsy qu'il a ci devant esté noté⁶⁴⁸, que s'il estoit requis, il subiroit derechef la mort pour delivrer une seule ame de peché. Que si le pecheur s'obstine, pleurons, Theotime, souspirons, prions pour luy, avec le Sauveur de nos ames, qui, ayant jetté maintes larmes toute sa vie sur les pecheurs et sur ceux qui les representoyent, mourut en fin les yeux couvertz de pleurs et son cors tout detrempé de sang, regrettant la perte des pecheurs. Cette affection toucha si vivement David qu'il en tumba a coeur failli : *La*

⁶⁴⁵- 2 Co 12,7

⁶⁴⁶- Ac 9,15

⁶⁴⁷- TAD liv 1, ch 3

⁶⁴⁸- TAD liv 8 ch 4

pasmayson, dit-il ⁶⁴⁹, *m'a saisi pour les pecheurs abandonnans vostre loy* ; et le grand Apostre proteste ⁶⁵⁰ qu'il a *au coeur une douleur continuelle* pour l'obstination des Juifz.

Cependant, pour obstinés que les pecheurs puissent estre, ne perdons pas courage de les ayder et servir; car, que sçavons nous si par aventure ilz feront penitence et seront sauvés? Bienheureux est celuy qui peut dire a ses prochains comme saint Paul : *Je n'ay cessé ni jour ni nuit en vous admonestant un chacun de vous avec larmes* ⁶⁵¹; *et partant je suis net du sang de tous, car je ne me suis point espargné que je ne vous aye annoncé tout le bon playsir de Dieu* ⁶⁵². Tandis que nous sommes dans les bornes de l'esperance que le pecheur se puisse amender, qui sont tous-jours de mesme estendue que celles de sa vie, il ne faut jamais le rejeter, ains prier pour luy, et l'ayder autant que son malheur le permettra.

Mais, en fin finale, apres que nous avons pleuré sur les obstinés et que nous leur avons rendu le devoir de charité pour essayer de les retirer de perdition, il faut imiter Nostre Seigneur et les Apostres, c'est a dire, divertir nostre esprit de la, et le retourner sur des autres objectz et a d'autres occupations plus utiles a la gloire de Dieu. *Il failloit*, disent les Apostres aux Juifz ⁶⁵³, *vous annoncer premierement la parole de Dieu ; mais d'autant que vous la rejettes et vous tenes pour indignes du regne de Jesus Christ, voyci que nous nous retournons du costé des Gentilz ; On vous otera*, dit le Sauveur ⁶⁵⁴, *le Royaume de Dieu, et il sera donné a une nation qui en fera du fruit*. Car on ne sçauroit s'amuser a pleurer trop longuement les uns, que ce ne fust en perdant le tems propre et requis a procurer le salut des autres. L'Apostre, certes, dit qu'il a *une douleur continuelle* pour la perte des Juifz ; mais c'est comme nous disons que nous benissons Dieu *en tout tems* ⁶⁵⁵, car cela ne veut dire autre chose, sinon que nous le benissons fort souvent et en toutes occasions et de mesme, le glorieux saint Paul avoit *une continuelle douleur en son coeur* a cause de la reprobation des Juifz, parce qu'a toutes occasions il regrettoit leur malheur.

Au reste, il faut adorer, aymer et louer a jamais la justice vengeresse et punissante de nostre Dieu, comme nous aymons sa misericorde, parce que l'une et l'autre est fille de sa bonté : car par sa grace il nous veut faire bons, comme tres bon, ains souverainement bon qu'il est ; par sa justice il veut chastier le peché, parce qu'il le hait ; or il le hait, parce qu' estant souverainement bon, il deteste le souverain mal qui est l'iniquité. Et notés, pour conclusion, que jamais Dieu ne retire sa misericorde de nous que par l'equitable vengeance de sa justice punissante, et jamais nous n' eschappons la rigueur de sa justice que par sa misericorde justifiante et tous-jours, ou punissant ou gratifiant, son bon playsir est adorable, aymable et digne d'eternelle benediction. Ainsy *le juste*, qui chante les louanges de la miseri-corde pour ceux qui seront sauvés, *se res-jouira* de mesme *quand il verra la vengeance* ⁶⁵⁶; les Bienheureux approuveront avec allegresse le jugement de la damnation des reproveés, comme celuy du salut des esleuz ; et les Anges ayans exercé leur charité envers les hommes qu'ilz ont en garde, demeureront en paix les voyans obstinés ou mesmes damnés. Il faut donques acquiescer a la volonté divine, et luy bayser avec une dilection et reverence egale la main droite de sa misericorde et la main gauche de sa justice.

⁶⁴⁹- Ps 118,53

⁶⁵⁰- Rm 9,2

⁶⁵¹- Ac 20,31

⁶⁵²- id 20,26

⁶⁵³- id 13,46

⁶⁵⁴- Mt 21,43

⁶⁵⁵- Ps 33,1

⁶⁵⁶- Ps 57,11

CHAPITRE IX
 COMME LA PURETE DE L'INDIFFERENCE SE DOIT PRATIQUER ES ACTIONS
 DE L'AMOUR SACRE

Un musicien des plus excellens de l'univers, et qui jouoit parfaitement du luth, devint en peu de tems si extremement sourd qu'il ne luy resta plus aucun usage de l'ouïe ; neanmoins il ne laissa pas pour cela de chanter et manier son luth delicatement a merveilles, a cause de la grande habitude qu'il en avoit, que sa surdité ne luy avoit pas ostee. Mais parce qu'il n'avoit aucun playsir en son chant ni au son de son luth, d'autant qu'estant privé de l'ouïe il n'en pouvoit appercevoir la douceur et beauté, il ne chantoit plus ni ne sonnoit du luth que pour contenter un prince duquel il estoit né sujet, et auquel il avoit une extreme inclination de complaire, accompagnee d'une infinie obligation pour avoir esté nourri des sa jeunesse chez luy : c'est pourquoy il avoit un playsir nompareil de luy plaire, et quand son prince luy tesmoignoit d'aggreer son chant il estoit tout ravi de contentement. Mais il arrivoit quelquefois que le prince, pour essayer l'amour de cet aymable musicien, luy commandoit de chanter, et soudain, le laissant la en sa chambre, il s'en alloit a la chasse ; mais le desir que le chantr  avoit de suivre ceux de son maistre luy faisoit continuer aussi attentivement son chant comme si le prince eust esté present, quoy qu'en verité il n'avoit aucun playsir a chanter : car il n'avoit ni le playsir de la melodie, duquel sa surdité le privoit, ni celuy de plaire au prince, puisque le prince estant absent ne jouissoit pas de la douceur des beaux airs qu'il chantoit.

*Mon coeur est prest, Seigneur, mon coeur est disposé
 De sonner un cantique a ton los composé ;
 Mon ame et mon esprit volontaire se range
 A chanter ta louange.
 Sus, sus donq, ma gloire, il se faut resveiller !
 Harpe et psalterion, cessés de sommeiller ⁶⁵⁷.,*

Certes, le coeur humain est le vray chantr  du cantique de l'amour sacré, et il est luy mesme la *harpe* et le *psaltenon* or ce chantr  s'escoute soy mesme pour l'ordinaire, et prend un grand playsir d'ouïr la melodie de son cantique ; c'est a dire, nostre coeur aymant Dieu savoure les delices de cet amour et prend un contentement nompareil d'aymer un object tant aymable. Voyés, je vous prie, Theotime, ce que je veux dire : les jeunes petitz rossignoiz s'essayent de chanter au commencement pour imiter les grans ; mais estans façonnés et devenus maistres, ilz chantent pour le playsir qu'ilz prennent en leur propre gazouillement, et s'affectionnent si passionnement a cette delectation , ainsy que j' ay dit ailleurs ⁶⁵⁸, qu'a force de pousser leurs voix leur gosier s' esclatte, dont ilz meurent. Ainsy nos coeurs, au commencement de leur devotion, ayment Dieu pour s'unir a luy, luy estre agreables, et l'imiter en ce qu'il nous a aym s eternellement ; mays, petit a petit, estans duitz et exercés au saint amour, ilz prennent imperceptiblement le change, et en lieu d'aymer Dieu pour plaire a Dieu, ilz commencent d'aymer pour le playsir qu'ilz ont eux mesmes es exercices du saint amour, et en lieu qu'ilz estoyent amoureux de Dieu, ilz deviennent amoureux de l'amour qu'ilz luy portent : ilz sont affectionnés a leurs affections, et ne se playsent plus en Dieu, mais au playsir qu'ilz ont en son amour, se contentans en cet amour entant qu'il est a eux, qu'il est dans leur esprit et qu'il en procede ; car encor que cet amour sacré s'appelle amour de Dieu parce que Dieu est aymé par iceluy, il ne laisse pas d'estre nostre parce que nous sommes les amans qui aymons par iceluy. Et c'est la le sujet du change ; car en lieu d'aymer ce saint amour parce qu'il tend a Dieu qui est l'aymé, nous l'aymons parce qu'il procede de nous qui sommes les amans. Or, qui ne void qu'ainsy faisant ce n'est plus Dieu que nous cherchons, ains que nous revenons a nous mesmes, aymant l'amour en lieu d'aymer le Bienaymé ; aymant, dis-je, cet amour, non pour le bon playsir et contentement de Dieu, mays pour le playsir et contentement que nous en tirons nous mesmes. Ce chantr  donques, qui chantoit au commencement a Dieu et pour Dieu, chante maintenant plus a

⁶⁵⁷-Ps 51,8

⁶⁵⁸-TAD liv 5, ch 8

soy mesme et pour soy mesme que pour Dieu, et s'il prend playsir a chanter, ce n'est plus tant pour contenter l'aureille de son Dieu que pour contenter la sienne ; et d'autant que le cantique de l'amour divin est le plus excellent de tous, il l'ayme aussi davantage, non a cause de l'excellence divine qui y est loüee, mais parce que l'air du chant en est plus delicieux et agreable.

CHAPITRE X

MOYEN DE CONNOISTRE LE CHANGE AU SUJET DE CE SAINT AMOUR

Vous connoistres bien cela, Theotime car si ce rossignol mystique chante pour contenter Dieu, il chantera le cantique qu'il sçaura estre le plus agreable a la divine Providence ; mais s'il chante pour le playsir que luy mesme prend en la melodie de son chant, il ne chantera pas le cantique qui est le plus agreable a la Bonté celeste, ains celuy qui est plus a son gré de luy mesme, et duquel il pense tirer plus de playsir. De deux cantiques qui seront voirement l'un et l'autre divin, il se peut bien faire que l'un sera chanté parce qu'il est divin, et l'autre parce qu'il est agreable. Rachel et Lia sont egalement espouses de Jacob ; mais l'une est aymee de luy en qualité d'espouse seulement, et l'autre en qualité de belle. Le cantique est divin, mais le motif qui le nous fait chanter c'est la delectation spirituelle que nous en pretendons.

Ne vois tu pas, dira-on a cet Evesque, que Dieu veut que tu chantes le cantique pastoral de sa dilection emmi ton troupeau, lequel en vertu de son saint amour il te commande par trois fois de paistre, en la personne du grand saint Pierre ⁶⁵⁹ qui fut le premier des Pasteurs? Que me respondras-tu ? qu'a Rome, qu'a Paris il y a plus de delices spirituelles, et qu'on y peut pratiquer le divin amour avec plus de suavité ? O Dieu, ce n'est donq pas pour vous plaire que cet homme veut chanter, c'est pour le playsir qu'il prend a cela ; ce n'est pas vous qu'il cherche en l'amour, c'est le contentement qu'il a es exercices du saint amour. Les religieux voudrayent chanter le cantique des pasteurs, et les mariés celuy des religieux, affin, ce disent-ils, de pouvoir mieux aymer et servir Dieu. Hé, vous vous trompés, mes chers amis, ne dites pas que c'est pour mieux aymer et servir Dieu : o nenni certes ! c'est pour mieux servir vostre propre contentement, lequel vous aymes plus que le contentement de Dieu. La volonté de Dieu est en la maladie aussi bien et presqu'ordinairement mieux qu'en la santé : que si nous aymons mieux la santé, ne disons pas que c'est pour tant mieux servir Dieu ; car, qui ne void que c'est la santé que nous cherchons en la volonté de Dieu, et non pas la volonté de Dieu en la santé.

Il est malaysé, je le confesse, de regarder longuement et avec playsir la beauté d'un mirouer qu'on ne s'y regarde, ains qu'on ne se playse a s'y regarder soy mesme ; mays il y a pourtant de la difference entre le playsir que l'on prend a regarder un mirouer parce qu'il est beau, et l'ayse que l'on a de regarder dans un mirouer parce qu'on s'y void. Il est aussi sans doute malaysé d'aymer Dieu qu'on n'ayme quant et quant le playsir que l'on prend en son amour; mais neanmoins il y a bien a dire entre le contentement que l'on a d'aymer Dieu parce qu'il est beau, et celuy que l'on a de l'aymer parce que son amour nous est agreable. Or, il faut tascher de ne chercher en Dieu que l'amour de sa beauté, et non le playsir qu'il y a en la beauté de son amour. Celuy qui priant Dieu s'apperçoit qu'il prie, n'est pas parfaitement attentif a prier ; car il divertit son attention de Dieu, lequel il prie, pour penser a la priere par laquelle il le prie. Le soin meme que nous avons a n'avoir point de distractions nous sert souvent de fort grande distraction ; la simplicité es actions spirituelles est la plus recommandable. Voules vous regarder Dieu ? regardes le donq et soyes attentive a cela; car si vous reflechisses et retournes vos yeux dessus vous mesme, pour voir la contenance que vous tenes en le regardant, ce n'est plus luy que vous regardes, c'est vostre maintien, c'est vous mesme. Celuy qui est en une fervente orayson ne sçait s'il est en orayson ou non, car il ne pense pas a l'orayson qu'il fait, ains a Dieu auquel il la fait. Qui est en l'ardeur de l'amour sacré il ne retourne point son coeur sur soy mesme pour

⁶⁵⁹ - Jn 21,15

regarder ce qu'il fait, ains le tient arrêté et occupé en Dieu auquel il applique son amour. Le chantre celeste prend tant de playsir de plaire a son Dieu, qu'il ne prend nul playsir en la melodie de sa voix, sinon parce qu'elle plait a son Dieu.

Pourquoy pensez vous, Theotime, qu'Ammon, fliz de David, aymast si esperdument Thamar que mesme il cuyda mourir d'amour⁶⁶⁰? estimes vous que ce fut elle mesme qu'il aimast ? Vous verres bien tost que non ; car soudain qu'il eut assouvi son execrable desir, il la poussa cruellement dehors et la rejetta ignominieusement. S'il eust aymé Thamar il n'eust pas fait cela, car Thamar estoit tous-jours Thamar ; mais parce que ce n' estoit pas Thamar qu'il aymoît, ains l'infame playsir qu'il pretendoit en elle, soudain qu'il eut ce qu'il cherchoit, il la baffoüa felonement et la traitta brutalement son playsir estoit en Thamar, mais son amour estoit au playsir et non pas en Thamar; c'est pourquoy le playsir passé, il eust volontier fait passer Thamar. Vous verres, Theotime, cet homme qui prie Dieu, ce vous semble, avec tant de devotion et qui est si ardent aux exercices de l'amour celeste; mais attendes un peu, et vous verres si c'est Dieu qu'il ayme. Helas, soudain que la suavité et satisfaction qu'il prenoit en l'amour cessera, et que les secheresses arriveront, il quittera tout la, il ne priera plus qu'en passant : or, si c'estoit Dieu qu'il aymoît, pourquoy eust-il cessé de l'aymer, puisque Dieu est tous-jours Dieu ? C'estoit donq la consolation de Dieu qu'il aymoît, et non le *Dieu de consolation*⁶⁶¹.

Plusieurs, certes, ne se plaisent point en l'amour divin sinon qu'il soit confit au sucre de quelque suavité sensible, et feroient volontier comme les petitz enfans, auxquelz quand on donne du miel sur un morceau de pain, ilz lechent et succent le miel et jettent par apres le pain : car si la suavité estoit separable de l'amour ilz quitteroyent l'amour et tireroient la suavité ; c'est pourquoy ilz suivent l'amour a cause de la suavité, laquelle quand ilz n'y rencontrent pas, ilz ne tiennent conte de l'amour. Mais telles gens sont exposés a beaucoup de danger, ou de retourner en arriere quand les goustz et consolations leur manquent, ou de s'amuser a des vaines suavités bien esloignees du veritable amour, et de prendre le miel d'Heraclee pour celuy de Narbonne.

CHAPITRE XI

DE LA PERPLEXITÉ DU COEUR QUI Ayme DIEU SANS SÇAVOIR QU'IL PLAIT AU BIENAIME

Le chantre duquel j'ay parlé, estant devenu sourd, n'avoit nul contentement a chanter que celuy de voir aucunesfois son prince attentif a l'ouïr et y prendre playsir. O que bienheureux est le coeur qui ayme Dieu sans aucun autre playsir que celuy qu'il prend de plaire a Dieu ! car, quel playsir peut-on jamais avoir plus pur et parfait que celuy que l'on prend dans le playsir de la Divinité ? Neanmoins, ce playsir de plaire a Dieu n'est pas a proprement parler l'amour divin, ains seulement un fruit d'iceluy, qui en peut estre separé ainsy qu'un citron de son citronnier. Car, comme j'ay dit, nostre musicien chantoit tous-jours sans tirer aucun playsir de son chant, puisque la surdité l'en empeschoit; et maintefois il chantoit aussi sans avoir le playsir de plaire a son prince, parce que le prince, luy ayant commandé de chanter, se retiroit ou alloit a la chasse, sans prendre ni le loysir ni le playsir de l'ouïr.

Tandis, o Dieu, que je voy vostre douce face qui tesmoigne d'aggreer le chant de mon amour, helas, que je suis consolé ! car, y a-il aucun playsir qui egale le playsir de bien plaire a son Dieu ? Mais quand vous retires vos yeux de moy et que je n'apperçois plus la douce faveur de la complaysance que vous preniez en mon cantique, vray Dieu, que mon ame est en grande peyne ! mais sans cesser pourtant de vous aymer fidelement et de chanter continuellement l'hymne de sa dilection, non pour aucun playsir qu'elle y treuve, car elle n'en a point, ains chante pour le pur amour de vostre volonté.

On a veu tel enfant malade manger courageusement, avec un incroyable degoust, ce que sa mere luy donnoit, pour le seul desir qu'il avoit de la contenter; et alhors il mangeoit sans prendre aucun playsir en la viande, mais non pas sans un autre playsir plus estimable et relevé, qui estoit le playsir de plaire a sa mere et

⁶⁶⁰- 1 R 13

⁶⁶¹- 2 Co 1,3

de la voir contente. Mais l'autre, qui sans voir sa mere, pour la seule connoissance qu'il avoit de sa volonté, prenoit tout ce qu'on luy apportoit de sa part, il mangeoit sans aucun playsir ; car il n' avoit ni le playsir de manger, ni le contentement de voir le playsir de sa mere, ains mangeoit simplement et purement pour faire la volonté d'icelle. La seule satisfaction d'un prince present, ou de quelque personne fortement aymee, fait delicieuses les veilles, les peynes, les sueurs, et rend les hazards desirables : mais il n'y a rien de si triste que de servir un maistre qui n'en sçait rien, ou s'il le sçait ne fait nul semblant d'en sçavoir gré ; et faut bien, en ce cas la, que l'amour soit puissant, puisqu'il se soustient luy seul, sans estre appuyé d'aucun playsir ni d'aucune pretention.

Ainsy arrive-il quelquefois, que nous n'avons nulle consolation es exercices de l'amour sacré, d'autant que, comme chantres sourds, nous n'oyons pas nostre propre voix ni ne pouvons jouir de la suavité de nostre chant ; ains au contraire, outre cela, nous sommes pressés de mille craintes, troublés de mille tintamarres que l'ennemy fait autour de nostre coeur, nous suggerant que peut estre ne sommes-nous point agreables a nostre Maistre et que nostre amour est inutile, ouy mesme qu'il est faux et vain, puisqu 'il ne produit point de consolation. Or alhors, Theotime, nous travaillons non seulement sans playsir, mais avec un extreme ennuy, ne voyans ni le bien de nostre travail, ni le contentement de Celuy pour qui nous travaillons.

Mais ce qui accroist le mal en cette occurrence, c'est que l'esprit et supreme pointe de la rayson ne nous peut donner aucune sorte d'allegement car cette pauvre portion superieure de la rayson, estant toute environnee des suggestions que l'ennemi luy fait, elle est mesme toute alarmee et se treuve asses embesoignee a se garder d'estre surprise d'aucun consentement au mal, de sorte qu'elle ne peut faire aucune sortie pour desengager la portion inferieure de l'esprit. Et bien qu'elle n'ait pas perdu le courage, elle est pourtant si terriblement attaquée, que si elle est sans coulpe elle n'est pas sans peyne : car, pour comble de son ennuy, elle est privée de la generale consolation que l'on a presque tous-jours en tous les autres maux de ce monde, qui est l'esperance qu'ilz ne seront pas perdurables et que l'on en verra la fin ; si que le coeur en ces ennuis spirituelz, tombe en une certaine impuissance de penser a leur fin, et par consequent d'estre allegé par l'esperance. La foy, certes, residente en la cime de l'esprit, nous assure bien que ce trouble finira et que nous jouirons un jour du repos ; mais la grandeur du bruit et des cris que l'ennemi fait dans le reste de l'ame, en la rayson inferieure, empesche que les advis et remonstrances de la foy ne sont presque point entendues, et ne nous demeure en l'imagination que ce triste presage : " Helas je ne seray jamais joyeux ⁶⁶²."

O Dieu, mon cher Theotime, mais c'est alhors qu'il faut tesmoigner une invincible fidelité envers le Sauveur, le servant purement pour l'amour de sa volonté, non seulement sans playsir, mais parmi ce deluge de tristesses, d'horreurs, de frayeurs et d'attaques, comme fit sa glorieuse Mere et saint Jean au jour de sa Passion, qui, entre tant de blasphemes, de douleurs et de detresses mortelles, demurerent fermes en l'amour, lhors mesme que le Sauveur, ayant retiré toute sa sainte joye dans la cime de son esprit, ne respandoit ni allegresse ni consolation quelcomque en son divin visage, et que ses yeux alangouris et couvertz des tenebres de la mort ne jettoient plus que des regards de douleur ; comme aussi le soleil, des rayons d'horreur et d'affreuses tenebres.

CHAPITRE XII

COMME ENTRE CES TRAVAUX INTERIEURS L'AME NE CONNOIST PAS L'AMOUR QU'ELLE PORTE A SON DIEU ET DU TREPAS TRES AYMABLE DE LA VOLONTE

Le grand saint Pierre ⁶⁶³ estant a la veille d'estre martyrisé, l'Ange vint en la prison, qu'il remplit toute de splendeur, esveilla saint Pierre, le fit lever, ceindre, chausser, vestir ; luy osta les liens et menottes, le tira hors de la prison, et le mena au travers de *la premiere et seconde garde jusques a la porte de fer qui menoit en la ville, laquelle s'ouvrit devant eux; et ayans passé une rue, l'Ange* laissa la le glorieux saint Pierre en pleine liberté. Voyla *une* grande varieté d'actions fort sensibles ; et saint Pierre neanmoins, qui avoit esté esveillé avant toutes choses, *ne pensoit pas que ce qui se faisoit par l'Ange fust vray, ains estimoit que ce*

⁶⁶²- Intr. Vie Dév. Liv 4, ch15

⁶⁶³- Ac 12,6

fust une vision imaginaire : il estoit esveillé et ne pensoit pas l'estre, il s'estoit chaussé et vestu et ne sçavoit pas qu'il l'eust fait, il marchoit et n'estimoit pas de marcher, il estoit delivré et ne le croyoit pas. Et cela, d'autant que la merveille de sa delivrance fut si grande qu'elle occupoit son esprit en telle sorte, qu'encor qu'il eust asses de sentiment et de connoissance pour faire ce qu'il faisoit, neanmoins il n'en avoit pas asses pour connoistre qu'il le faisoit reellement et tout de bon : il voyoit bien l'Ange, mais il ne s'appercevoit pas que ce fut d'une vraie et naturelle vision ; c'est pourquoy il n'avoit nulle consolation de sa delivrance, jusques a ce qu'en revenant a soy *Maintenant*, dit-il, *je connois en venté que Dieu a envoyé son Ange, et m'a delivré de la main d'Herodes et de toute l'attente du peuple Juif.*

Or il en est de mesme, Theotime, d'une ame qui est grandement chargée d'ennuis interieurs ; car bien qu'elle ait le pouvoir de croire, d'esperer et d'aymer Dieu, et qu'en venté elle le fasse, toutefois elle n'a pas la force de bien discerner si elle croit, espere et cherit son Dieu, d'autant que la detresse l'occupe et accable si fort qu'elle ne peut faire aucun retour sur soy mesme pour voir ce qu'elle fait : et c'est pourquoy il luy est advis qu'elle n'a ni foy, ni esperance, ni charité, ains seule-ment des fantosmes et inutiles impressions de ces vertus la, qu'elle sent presque sans les sentir, et comme estrangeres, non comme domestiques de son ame. Que si vous y prenes garde, vous treuveres que nos espritz sont tous-jours en pareil estat quand ilz sont puissamment occupés de quelque violente passion; car ilz font plusieurs actions comme en songe, et desquelles ilz ont si peu de sentiment qu'il ne leur est presque pas advis que ce soit en venté que les choses se passent. C'est pourquoy le sacré Psalmiste exprime la grandeur de la consolation que les Israélites eurent au retour de la captivité de Babylone, en ces paroles ⁶⁶⁴:

*Lhors qu'il pleut au Seigneur, de Sion le servage
En liberté changer,
Un tel ravissement surprit nostre courage,
Que nous pensions songer ;*

et comme porte la sainte version latine, apres les Septante : *Nous fusmes faitz comme consolés* ; c'est a dire : l'admiration de la grandeur du bien qui nous arriva estoit si excessive qu'elle nous empeschoit de bien sentir la consolation que nous receusmes, et nous estoit advis que nous ne fussions pas veritablement consolés et que nous n'eussions pas une consolation en verité, ains seulement en figure et en songe.

Telz donques sont les sentiments de l'ame laquelle est entre les angoisses spirituelles qui rendent l'amour extremement pur et net, car estant privé de tout playsir par lequel il puisse estre attaché a son Dieu, il nous joint et unit a Dieu immediatement, volonté a volonté, coeur a coeur, sans aucune entremise de contentement ou pretention. Helas, Theotime, que le pauvre coeur est affligé quand, comme abandonné de l'amour, il regarde par tout et ne le treuve point, ce luy semble. Il ne le treuve point es sens exterieurs, car ilz n'en sont pas capables ; ni en l'imagination, qui est cruellement tourmentee de diverses impressions ; ni en la rayson, troublee de mille obscurités de discours et apprehensions estranges ; et bien qu'en fin elle le treuve en la cime et supreme region de l'esprit, ou cette divine dilection reside, si est ce neanmoins qu'elle le mesconnoist, et luy est advis que ce n'est pas luy, parce que la grandeur des ennuis et des tenebres l'empeschent de sentir sa douceur ; elle le void sans le voir et le rencontre sans le connoistre, *comme si c'estoit en songe* ⁶⁶⁵ et en image. Ainsy Magdeleyne, ayant rencontré son cher Maistre, n'en reçoit aucun allegement, d'autant qu'elle ne pensoit pas que ce fust luy, ains seulement *le jardinier* ⁶⁶⁶.

Mais que peut donq faire l'ame qui est en cet estat ? Theotime, elle ne sçait plus comme se maintenir entre tant d'ennuis, et n'a plus de force que pour laisser mourir sa volonté entre les mains de la volonté de Dieu, a l'imitation du doux Jesus, qui, estant arrivé au comble des peynes de la croix que le Pere luy avoit prefigees, et ne pouvant plus resister a l'extremité de ses douleurs, fit comme le cerf qui hors d'haleyne et accablé de la mutte, se rendant a l'homme, jette les derniers abboys, la larme a l'oeil. Car ainsy ce divin Sauveur, proche de sa mort et jettant les derniers soupirs, *avec un grand cri* et force larmes : Helas, dit-il, o

⁶⁶⁴- Ps 125, 1

⁶⁶⁵- id 125,1

⁶⁶⁶- Jn 20,15

mon *Pere, je recommande mon esprit en vos mains* *; parole, Theotime, qui fut la dernière de⁶⁶⁷ toutes, et par laquelle le Filz bienaimé donna le souverain tesmoignage de son amour envers son Pere. Quand donq tout nous défaut, quand nos ennuis sont en leur extremité, cette parole, ce sentiment, ce renoncement de nostre ame entre les mains de nostre Sauveur, ne nous peut manquer. Le Filz recommanda son esprit au Pere en cette dernière et incomparable detresse; et nous, lhors que les convulsions des peynes spirituelles nous ostent toute autre sorte d'allegemens et de moyens de resister, recommandons nostre esprit es mains de ce Filz eternel qui est nostre vray Pere, *et baissant la teste*⁶⁶⁸ de nostre acquiescement a son bon playsir, consignons luy toute nostre volonté.

CHAPITRE XIII

COMME LA VOLONTE ESTANT MORTE A SOY, VIT PUREMENT EN LA VOLONTÉ DE DIEU

Nous parlons avec une propreté toute particuliere de la mort des hommes, en nostre langage françois, car nous l'appellons trespas, et les mortz, trespasés ; signifians que la mort entre les hommes n'est qu'un passage d'une vie a l'autre, et que mourir n'est autre chose sinon outrepasser les confins de cette vie mortelle pour aller a l'immortelle. Certes, nostre volonté ne peut jamais mourir, non plus que nostre esprit, mais elle outrepassé quelquefois les limites de sa vie ordinaire, pour vivre toute en la volonté divine : c'est lhors qu'elle ne sçait ni ne veut plus rien vouloir, ains elle s'abandonne totalement et sans reserve au bon playsir de la divine Providence, se meslant et detrempant tellement avec ce bon playsir, qu'elle ne paroist plus, mais est toute *cachee avec Jesus Christ en Dieu*⁶⁶⁹ ou elle vit, *non plus* elle mesme, *ains* la volonté de Dieu *vit en elle*⁶⁷⁰. Que devient la clarté des estoiles quand le soleil paroist sur nostre orizon ? elle ne perit certes pas, mais elle est ravie et engloutie dans la souveraine lumiere du soleil avec laquelle elle est heureusement meslee et conjointe. Et que devient la volonté humaine quand elle est entierement abandonnée au bon playsir divin ? elle ne perit pas tout a fait, mais elle est tellement abismée et meslee avec la volonté de Dieu, qu'elle ne paroist plus et n'a plus aucun vouloir separé de celui de Dieu.

Imaginés-vous, Theotime, le glorieux et non jamais asses loué saint Louys qui s'embarque et fait voyle pour aller outre mer ; et voyes que la Reyne, sa chere femme, s'embarque avec sa Majesté. Or, qui eust demandé a cette brave princesse : Ou allez-vous, Madame ? elle eust sans doute répondu : Je vay ou le Roy va. Et qui eust derechef demandé : Mais sçaves-vous bien, Madame, ou le Roy va ? elle eust aussi répondu : Il me l'a dit en general, et neanmoins, je n'ay aucun soucy de sçavoir ou il va, ains seulement d'aller avec luy. Que si on eust repliqué : Donques, Madame, vous n'aves point de dessein en ce voyage ? Non, eust-elle dit, je n'en ay point d'autre que d'estre avec mon cher seigneur et mari. Voire mais, luy eust-on peu dire, il va en Egypte, pour passer en Palestine ; il logera a Damiette, dans Acre et plusieurs autres lieux : n'aves vous pas intention, Madame, d'y aller aussi ? A cela elle eust répondu : Non vrayement, je n'ay nulle intention sinon d'estre aupres de mon Roy, et les lieux ou il va me sont indifferens et de nulle consideration, sinon entant qu'il y sera ; je vay sans desir d'aller, car je n'affectionne rien que la presence du Roy : c'est donq le Roy qui va, et qui veut le voyage, et quant a moy je ne vay pas, je suy ; je ne veux pas le voyage, ains la seule presence du Roy ; le sejour, le voyage et toute sorte de diversités m'estant tout a fait indifferentes.

Certes, si on demande a quelque serviteur qui est a la suite de son maistre, ou il va, il ne doit pas respondre qu'il va en tel ou tel lieu, ains seulement qu'il suit son maistre, car il ne va nulle part par sa volonté, ains seulement par celle de son maistre ; ainsy, mon Theotime, une volonté resignée en celle de son

⁶⁶⁷- Lc 23,46

⁶⁶⁸- Jn 19,30

⁶⁶⁹- Col 3,3

⁶⁷⁰- Ga 2,20

Dieu ne doit avoir aucun vouloir, ains suivre simplement celui de Dieu. Et comme celui qui est dans un navire ne se remue pas de son mouvement propre, ains se laisse seulement mouvoir selon le mouvement du vaysseau dans lequel il est, de mesme, le coeur qui est embarqué dans le bon plaisir divin ne doit avoir aucun autre vouloir que celui de se laisser porter au vouloir de Dieu. Et lhors, le coeur ne dit plus : *Vostre volonté soit faite et non la mienne* ⁶⁷¹, car il n'a plus aucune volonté a renoncer ; ains il dit ces paroles : Seigneur, *je remetz ma volonté entre vos mains* ⁶⁷², comme si sa volonté n'estoit plus en sa disposition, ains en celle de la divine Providence. De sorte que ce n'est pas proprement comme les serviteurs suivent leurs maistres, car encor que le voyage se fasse par la volonté de leur maistre, leur suite toutefois se fait par leur propre volonté particuliere, bien qu'elle soit une volonté suivante et servante, sousmise et assujettie a celle de leur maistre : si que tout ainsy que le maistre et le serviteur sont deux, aussi la volonté du maistre et celle du serviteur sont deux. Mais la volonté qui est morte a soy mesme pour vivre en celle de Dieu, elle est sans aucun vouloir particulier, demeurant non seulement conforme et sujette, mais toute aneantie en elle mesme et convertie en celle de Dieu : comme on diroit d'un petit enfant qui n'a encor point l'usage de sa volonté, pour vouloir ni aymer chose quelcomque que le sein et le visage de sa chere mere ; car il ne pense nullement a vouloir estre d'un costé ni d'autre, ni a vouloir autre chose quelcomque sinon d'estre entre les bras de sa mere, avec laquelle il pense estre une mesme chose, et n'est nullement en soucy d'accommoder sa volonté a celle de sa mere, car il ne sent point la sienne et ne cuyde pas d'en avoir une, laissant le soin a sa mere d'aller, de faire et de vouloir ce qu'elle trouvera bon pour luy.

C'est certes la souveraine perfection de nostre volonté que d'estre ainsi unie a celle de nostre Souverain Bien, comme fut celle du Saint qui disoit ⁶⁷³ : O Seigneur, *vous m'avez conduit et mené en vostre volonté* ; car, que vouloit-il dire, sinon qu'il n'avoit nullement employé sa volonté pour se conduire, s'estant simplement laissé guider et mener a celle de son Dieu ?

CHAPITRE XIV

ESCLAIRCISSEMENT DE CE QUI A ESTE DIT TOUCHANT LE TRESPAS DE NOSTRE VOLONTÉ

Il est croyable que la tressainte Vierge Nostre Dame recevoit tant de contentement de porter son cher petit Jesus entre ses bras, que le contentement empeschoit la lassitude, ou du moins rendoit la lassitude agreable car, si de porter une branche *d'agnus castus* soulage les voyageurs et les delasse ⁶⁷⁴, quel allegement ne recevoit pas la glorieuse Mere de porter *l'Aigneau de Dieu immaculé* ⁶⁷⁵ ? Que si parfois elle le laissoit marcher sur ses pieds avec elle, le tenant par la main, ce n'estoit pas qu'elle n'eust mieux aymé de l'avoir pendant a son col sur sa poitrine, mais elle le faisoit pour l'exercer a former ses pas et a cheminer luy mesme. Et nous autres, Theotime, comme petitiz enfans du Pere celeste, nous pouvons aller avec luy en deux sortes car nous pouvons aller, premierement, marchans des pas de nostre propre vouloir, lequel nous conformons au sien, tenans tous-jours de la main de nostre obeissance celle de son intention divine et la suivant par tout ou elle nous conduit ; qui est ce que Dieu requiert de nous par la signification de sa volonté, car puisqu'il veut que je fasse ce qu'il m'ordonne, il veut que j'aye le vouloir de le faire. Dieu m'a signifié qu'il vouloit que je sanctifiasse le jour du repos : puisqu'il veut que je le fasse, il veut donques que je le veuille faire, et que pour cela j'aye mon propre vouloir par lequel je suive le sien, me conformant et correspondant a iceluy. Mays nous pouvons aussi aller avec Nostre Seigneur sans avoir aucun vouloir

⁶⁷¹- Lc 22,42

⁶⁷²- Ps 30,6 ; Lc 23,46

⁶⁷³- Ps 72,24

⁶⁷⁴- TAD liv 8, ch 5

⁶⁷⁵- Jn 1,36 ; 1 P 1,19

propre, nous laissons simplement porter a son bon plaisir divin, comme un petit enfant entre les bras de sa mere, par une certaine sorte de consentement admirable qui se peut appeller union, ou plustost unité de nostre volonté avec celle de Dieu. Et c'est la façon avec laquelle nous devons tascher de nous comporter en la volonté du bon plaisir divin, d'autant que les effectz de cette volonté du bon plaisir procedent purement de sa providence, et sans que nous les fassions ilz nous arrivent. Il est vray que nous pouvons bien vouloir qu'ilz arrivent selon la volonté de Dieu, et ce vouloir est tres bon ; mais nous pouvons bien aussi recevoir les evenemens du bon plaisir celeste par une tres simple tranquillité de nostre volonté qui, ne voulant chose quelcomque, acquiesce simplement a tout ce que Dieu veut estre fait en nous, sur nous et de nous.

Si on eust demandé au doux Enfant Jesus, estant porté entre les bras de sa Mere, ou il alloit, n'eust-il pas eu rayson de respondre : Je ne vay pas, c'est ma Mere qui va pour moy. Et qui luy eust demandé : Mais au moins, n'alles vous pas avec vostre Mere ? n'eust-il pas eu rayson de dire : Non, je ne vay nullement, ou si je vay la part ou ma Mere me porte, je n'y vay pas avec elle ni par mes propres pas, ains j'y vay par les pas de ma Mere, par elle et en elle. Et qui luy eust repliqué : Mais au moins, o trescher divin Enfant, vous vous voules bien laisser porter a vostre douce Mere ? Non fay certes, eust-il peu dire, je ne veux rien de tout cela, ains, comme ma toute bonne Mere marche pour moy, aussi elle veut pour moy je luy laisse egalement le soin et d'aller et de vouloir aller pour moy ou bon luy semblera ; et comme je ne marche que par ses pas, aussi je ne veux que par son vouloir, et des que je me treuve entre ses bras je n'ay aucune attention ni a vouloir ni a ne vouloir pas, laissant tout autre soin a ma Mere hormis celui d'estre sur son sein, de succher son sacré chicheron, et de me tenir bien attaché a son col tres aymable pour la bayser amoureusement *des baysers de ma bouche* ⁶⁷⁶. Et affin que vous le sachiez, tandis que je suis parmi les delices de ces saintes caresses qui surpassent toute suavité, il m'est advis que ma Mere est un arbre de vie et que je suis en elle comme son fruit, que je suis son propre coeur au milieu de sa poitrine, ou son ame au milieu de son coeur : c'est pourquoy, comme son marcher suffit pour elle et pour moy, sans que je me mesle de faire aucun pas, aussi sa volonté suffit pour elle et pour moy, sans que je fasse aucun vouloir pour ce qui est d'aller ou de venir. Aussi ne prens-je point garde si elle va viste ou tout bellement, ni si elle va d'un costé ou d'autre, ni je ne m'enquiers nullement ou elle veut aller, me contentant que, comme que ce soit, je suis tous-jours entre ses bras, joignant ses amiables mammelles, ou je me repais comme *entre les lys* ⁶⁷⁷. O divin Enfant de Marie, permettes a ma chetifve ame cet eslan de dilection ! Or alles donq, o cher petit Enfant tres aymable, ou plustost, n'alles pas, mais demeurez ainsy saintement collé a la poitrine de vostre douce Mere ; alles tous-jours en elle et par elle, ou avec elle, et n'alles jamais sans elle tandis que vous estes enfant. O que *bienheureux est le ventre qui vous a porté et les mammelles que vous avez sucées* ⁶⁷⁸ !

Le Sauveur de nos ames eut l'usage de rayson des l'instant de sa conception au ventre de sa Mere, et pouvoit faire tous ces discours ; ouy mesme le glorieux saint Jean, son Precurseur, des le jour de la sainte Visitation : et bien que l'un et l'autre, pendant ce tems-la et celui de l'enfance, jouit de sa propre liberté pour vouloir et ne vouloir pas les choses, si est-ce qu'ilz laisserent le soin, en ce qui estoit de leur conduite exteriere, a leurs meres, de faire et vouloir pour eux ce qui estoit requis. Theotime, nous devons estre comme cela, nous rendans pliables et maniables au bon plaisir divin, comme si nous estions de cire, ne nous amusons point a souhaiter et vouloir les choses, mais les laissant vouloir et faire a Dieu pour nous ainsy qu'il luy plaira, *jettans en luy toute nostre sollicitude, d'autant qu'il a soin de nous*, ainsy que dit le saint Apostre ⁶⁷⁹. Et notés qu'il dit *toute nostre sollicitude*, c'est a dire, autant celle que nous avons de recevoir les evenemens comme celle de vouloir ou ne vouloir pas ; car *il* aura *soin* du succes de nos affaires et de vouloir pour nous ce qui sera le meilleur.

Ce pendant employons cherement nostre soin a benir Dieu de tout ce qu'il fera, a l'exemple de Job ⁶⁸⁰, disans : *Le Seigneur m'a donné beaucoup, le Seigneur me l'a osté ; le nom du Seigneur soit beni*. Non, Seigneur, je ne veux aucun evenement, car je les vous laisse vouloir pour moy tout a vostre gré ; mais en

⁶⁷⁶- Ct 1,1

⁶⁷⁷- Ct 2,16 ; 6,2

⁶⁷⁸- Lc 11,27

⁶⁷⁹- 1 P 5,7

⁶⁸⁰- Jb 1,21

lieu de vouloir les evenemens, je vous beniray dequoy vous les aures voulu. O Theotime, que cette occupation de nostre volonté est excellente, quand elle quitte le soin de vouloir et choisir les effectz du bon playsir divin, pour louer et remercier ce bon playsir de telz effectz.

CHAPITRE XV

DU PLUS EXCELLENT EXERCICE OUE NOUS PUISSIONS FAIRE PARMIS LES PEINES INTERIEURES ET EXTERIEURES DE CETTE VIE, EN SUITE DE L'INDIFFERENCE ET TRESPAS DE LA VOLONTE

Benir Dieu et le remercier pour tous les evenemens que sa providence ordonne, c'est a la Venté une occupation toute sainte ; mays si, tandis que nous laissons le soin a Dieu de vouloir et faire ce qu'il luy plait en nous, sur nous et de nous, sans estre attentifs a ce qui se passe quoy que nous le sentions bien, nous pouvons divertir nostre coeur et appliquer nostre attention en la Bonté et Douceur divine, la benissant non en ses effectz ni es evenemens qu'elle ordonne, mais en elle mesme et en sa propre excellence, nous ferions sans doute un exercice beaucoup plus eminent.

Demetrius tenant le siege devant Rhodes, Protogenes qui estoit en une petite mayson des fauxbourgs, ne cessa jamais de travailler, mais avec tant d'assurance et de repos d'esprit, qu'encor qu'on luy tint presque tous-jours l'espee a la gorge, il fit l'excellent chef d'oeuvre d'un satyre admirable qui s'esgayoit a joüer du flageolet ⁶⁸¹. O Dieu, quelles ames, qui entre toutes sortes d'accidens tiennent tous-jours leur attention et affection sur la Bonté eternelle, pour l'honorer et cherir a jamais!

La fille d'un excellent medecin et chirurgien estant en fièvre continue, et sachant que son pere l'aymoit uniquement, disoit a l'une de ses amies : Je sens beaucoup de peine, mais pourtant je ne pense point aux remedes, car je ne sçai pas ce qui pourroit servir a ma guerison : je pourrois desirer une chose et il m'en faudroit une autre ; ne gaigne-je donq pas mieux de laisser tout ce soin a mon pere, qui sçait, qui peut et qui veut pour moy tout ce qui est requis a ma santé ? J'aurois tort d'y penser, car il y pensera asses pour moy ; j'aurois tort de vouloir quelque chose, car il voudra asses tout ce qui me sera profitable : seulement donq j'attendray qu'il veuille ce qu'il jugera expedient, et ne m'amuseray qu'a le regarder quand il sera pres de *moy*, a luy tesmoigner mon amour filial et luy faire connoistre ma confiance parfaite. Et sur ces paroles elle s'endormit, tandis que son pere, jugeant a propos de la saigner, disposa ce qui estoit requis ; et venant a elle, ainsy qu'elle se resveilla, apres l'avoir interrogee comme elle se treuvoit de son sommeil, il luy demanda si elle vouloit pas bien estre saignée pour guerir. Mon pere, respondit elle, je suis vostre, je ne sçai ce que je dois vouloir pour guerir, c'est a vous de vouloir et faire pour moy tout ce qui vous semblera bon ; car, quant a moy, il me suffit de vous aymer et honorer de tout mon coeur, comme je fay. Voyla donq qu'on luy bande le bras et que le pere mesme porte la lancette sur la veyne; mays tandis qu'il donne le coup et que le sang en sort, jamais cette aymable fille ne regarda son bras piqué, ni son sang sortant de la veyne, ains, tenant ses yeux arrestés sur le visage de son pere, elle ne disoit autre chose sinon parfois tout doucement : mon pere m'ayme bien, et moy je suis toute sienne ; et quand tout fut fait elle ne le remercia point, mais seulement repeta encor une fois les mesmes paroles de son affection et confiance filiale.

Or dites moy maintenant, mon ami Theotime, cette fille ne tesmoigna elle pas un amour plus attentif et plus solide envers son pere que si elle eust eu beaucoup de soin de luy demander des remedes a son mal, de regarder comme on luy ouvroit la veyne ou comme le sang couloit, et de luy dire beaucoup de paroles de remerciement ? Il n'y a, certes, doute quelcomque en cela ; car, si elle eust pensé a soy, qu'eust elle gaigné sinon d'avoir du souci inutile, puisque son pere en avoit asses pour elle ? regardant son bras, qu'eust elle fait sinon recevoir de la frayeur ? et remerciant son pere, quelle vertu eust elle pratiquée sinon celle de la grati-

⁶⁸¹ - Pline Hist Nat 35,10

tude? N'a elle pas donq mieux fait de s'occuper toute es demonstrations de son amour filial, infiniment plus agreable au pere que toute autre vertu ?

Mes yeux sont tous-jours au Seigneur, car il desengagera mes pieds des filetz et des pieges ⁶⁸². Es tu tumbé dans les filetz des adversités ? hé, ne regarde pas ton adventure, ni les pieges esquelz tu es pris : regarde Dieu et le laisse faire, il aura soin de toy ; *jette ta pensee sur luy, et il te nourrira* ⁶⁸³. Pourquoy te mesles tu de vouloir ou ne vouloir pas les evenemens et accidens du monde, puisque tu ne sçais pas ce que tu dois vouloir, et que Dieu voudra tous-jours asses pour toy tout ce que tu pourras vouloir, sans que tu t'en mettes en peine ? Attens donq en repos d'esprit les effectz du bon playsir divin, et que son vouloir te suffise puisqu'il est tous-jours tres bon ; car ainsy ordonna-il a sa bienaymee sainte Catherine de Sienne "Pense en moy, " luy dit il, " et je penseray pour toy ".

Il est fort malaysé de bien exprimer cette extreme indifference de la volonté humaine qui est ainsy reduite et trespassee en la volonté de Dieu : car il ne faut pas dire, ce me semble, qu'elle acquiesce a celle de Dieu, puisque l'acquiescement est un acte de l'ame qui declaire son consentement ; il ne faut pas dire non plus qu'elle accepte ni qu'elle reçoit, d'autant que accepter et recevoir sont de certaines actions qu'on peut en certaine façon appeller actions passives, par lesquelles nous embrassons et prenons ce qui nous arrive ; il ne faut pas dire aussi qu'elle permet, d'autant que la permission est une action de la volonté, et par consequent un certain vouloir oysif qui ne veut voirement rien faire, mais veut pourtant laisser faire. Il me semble donq plustost, que l'ame qui est en cette indifference et qui ne veut rien, ains laisse vouloir a Dieu ce qu'il luy plaira, doit estre ditte avoir sa volonté en une simple et generale attente ; d'autant qu'attendre ce n'est pas faire ou agir, ains demeurer exposé a quelqu'evenement. Et si vous y prenes garde, l'attente de l'ame est vrayement volontaire, et toutefois ce n'est pas une action, mais une simple disposition a recevoir ce qui arrivera ; et lhors que les evenemens sont arrivés et receuz, l'attente se convertiten consentement ou aquiescement, mais avant la venue d'iceux, en verité l'ame est en une simple attente, indifferente a tout ce qu'il plaira a la volonté divine d'ordonner.

Nostre Sauveur exprime ainsy l'extreme sousmission de sa volonté humaine a celle de son Pere eternel : *Le Seigneur Dieu, dit il* ⁶⁸⁴, *a ouvert mon aureille, c'est a dire, m'a annoncé son bon playsir touchant la multitude des travaux que je dois souffrir ; et moy, dit il par apres, je ne contredis point, je ne me retire point en arriere.* Qu'est ce a dire *je ne contredis point, je ne me tire point en arriere?* sinon : ma volonté est en une simple attente, et demeure disposee a tout ce que celle de Dieu ordonnera ; en suite dequoy *je baille et abandonne mon cors a la merci de ceux qui le battront, et mes joües a ceux qui les peleront,* préparé a tout ce qu'ilz voudront faire de moy. Mays voyes, je vous prie, Theotime, que tout ainsy que nostre Sauveur, apres l'orayson de resignation qu'il fit au jardin des Olives et sa prise, se laissa manier et mener au gré de ceux qui le crucifierent, avec un abandonnement admirable de son cors et de sa vie entre leurs mains, aussi mit-il son ame et sa volonté, par une indifference tres parfaite, es mains de son Pere eternel. Car bien qu'il dit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as tu abandonné* ⁶⁸⁵? ce fut pour nous faire sçavoir les veritables amertumes et peines de son ame, et non pour contrevénir a la tressainte indifference en laquelle il estoit ; ainsy qu'il monstra bien tost apres, concluant toute sa vie et sa Passion par ces incomparables paroles : *Mon Pere, je remetz mon esprit entre vos mains* ⁶⁸⁶.

CHAPITRE XVI

⁶⁸²- Ps 24,15

⁶⁸³- Ps 54,23 ; 1 P 5,7

⁶⁸⁴- Is 1,5

⁶⁸⁵- Mt 27,46

⁶⁸⁶- Lc 23,46

DU DESPOUILLEMENT PARFAIT DE L'AME UNIE A LA VOLONTE DE DIEU

Representons-nous le doux Jesus, Theotime, chez Pilate, ou, pour l'amour de nous, les gens d'armes, ministres de la mort, le devestirent de tous ses habitz l'un apres l'autre, et non contens de cela luy osterent encor sa peau, la deschirans a coups de verges et de foüetz ; comme par apres son ame fut despouillee de son cors et le cors de sa vie par la mort qu'il souffrit en la croix : mais trois jours passés, par sa tressainte Resurrection, l'ame se revestit de son cors glorieux, et le cors de sa peau immortelle, et s'habilla de vestemens differens, ou en pelerin, ou en jardinier, ou d'autre sorte, selon que le salut des hommes et la gloire de son Pere le requeroit. L'amour fit tout cela, Theotime : et c'est l'amour aussi qui, entrant en une arne affin de la faire heureusement mourir a soy et revivre a Dieu, la fait despouiller de tous les desirs humains et de l'estime de soy mesme, qui n'est pas moins attachee a l'esprit que la peau a la chair, et la desnue en fin des affections plus aymables, comme sont celles qu'elle avoit aux consolations spirituelles, aux exercices de pieté et a la perfection des vertus, qui sembloient estre la propre vie de l'ame devote.

Alhors, Theotime, l'ame a rayson de s'escrier : *J'ay osté mes habitz, comme m'en revestiray ? j'ay lavé mes pieds de toutes sortes d'affections, comme les souillerois-je derechef* ⁶⁸⁷? *Nue je suis sortie de la main de Dieu, et nue j'y retourneray; le Seigneur m'avoit donné beaucoup de desirs, le Seigneur me les a ostés, son saint nom soit beni* ⁶⁸⁸. Ouy, Theotime, le mesme Seigneur qui nous fait desirer les vertus en nostre commencement et qui nous les fait pratiquer en toutes occurrences, c'est luy mesme qui nous oste l'affection des vertus et de tous les exercices spirituelz, affin qu'avec plus de tranquillité, de pureté et de simplicité, nous n'affectionnions rien que le bon playsir de sa divine Majesté. Car, comme la belle et chaste Judith avoit voirement dans ses cabinetz ses beaux habitz de feste, et neanmoins ne les affectionnoit point, ni ne s'en para jamais en sa viduité sinon quand, inspiree de Dieu, elle alla ruiner Holophernes ⁶⁸⁹, ainsy, quoy que nous ayons appris la pratique des vertus et les exercices de devotion, si est ce que nous ne les devons point affectionner ni en revestir nostre coeur sinon a mesure que nous sçavons que c'est le bon playsir de Dieu: et comme Judith demeura tous-jours en habit de deuil, sinon en cette occasion en laquelle Dieu voulut qu'elle se mist en pompe, aussi devons nous paisiblement demeurer revestus de nostre misere et abjection, parmi nos imperfections et foiblesses, jusques a ce que Dieu nous exalte a la pratique des excellentes actions.

On ne peut longuement demeurer en cette nudité, despouillé de toute sorte d'affections : c'est pourquoy, selon l'advis du saint Apostre ⁶⁹⁰, apres que nous avons osté les vestemens du viel Adam, il se faut revestir des habitz du nouvel homme, c'est a dire de Jesus Christ. Car ayant tout renoncé, voire mesme les affections des vertus, pour ne vouloir ni de celles-la ni d'autres quelconques qu'autant que le bon playsir divin portera, il nous faut revestir derechef de plusieurs affections, et peut estre des mesmes que nous avons renoncees et resignees ; mais il s'en faut derechef revestir, non plus parce qu'elles nous sont agreables, utiles, honorables et propres a contenter l'amour que nous avons pour nous mesmes, ains parce qu'elles sont agreables a Dieu, utiles a son honneur et destinees a sa gloire.

Eliezer portoit des pendans d'aureilles, des brasseletz et des vestemens neufs pour la fille que Dieu avoit preparee au filz de son maistre ; et par effect il les donna a la vierge Rebecca si tost qu'il conneut qu'elle estoit celle la ⁶⁹¹. Il faut des habitz neufs a l'espouse du Sauveur : si pour l'amour de luy elle s'est despouillee de l'affection ancienne qu'elle avoit a ses parens, au pais, a la mayson, aux amis, il faut qu'elle en prenne une toute nouvelle, affectionnant tout cela en son rang, non plus selon les considerations humaines, mais parce que l'Espoux celeste le veut, le commande et l'entend, et qu'il a *mis un tel ordre en la charité* ⁶⁹². Si on s'est desnue de la vielle affection aux consolations spirituelles, aux exercices de la

⁶⁸⁷ - Ct 5,3

⁶⁸⁸ - Jb 1,21

⁶⁸⁹ - Jdt 10,3

⁶⁹⁰ - Col 3,9

⁶⁹¹ - Gn 24,22 -53

⁶⁹² - Ct 2,4

devotion, a la pratique des vertus, voire mesme a nostre propre avancement en la perfection, il se faut revestir d'une autre affection toute nouvelle, ayment toutes ces graces et faveurs celestes non plus parce qu'elles perfectionnent et ornent nostre esprit, mays parce que le *nom* de Nostre Seigneur en est *sanctifié*, que son *royaume* en est enrichi et son bon playsir glorifié ⁶⁹³.

Ainsy saint Pierre s'habille dans la prison, non par son election, mais a mesure que l'Ange le luy commande : il met sa ceinture, puis ses sandales, puis ses autres vestemens ⁶⁹⁴. Et le glorieux saint Paul, despouillé en un moment de toutes affections : *Seigneur*, dit-il ⁶⁹⁵, *que voules vous que je face ?* c'est a dire : Que vous plait-il que j'affectionne, puisque me jettant a terre vous aves fait mourir ma volonté propre ? Hé, Seigneur, mettes vostre bon playsir en sa place et *m'enseignes de faire vostre volonté, car vous estes mon Dieu* ⁶⁹⁶. Theotime, quicomque a tout quitté pour Dieu ne doit rien reprendre que comme Dieu le veut : il ne nourrit plus son cors sinon comme Dieu l'ordonne, affin qu'il serve a l'esprit ; il n'estudie plus que pour servir le prochain et sa propre ame, selon l'intention divine ; il pratique les vertus, non selon qu'elles sont plus a son gré, mais selon que Dieu le desire.

Dieu commanda au prophete Isaïe ⁶⁹⁷ de se despouiller tout nud, et il le fit, marchant et preschant en cette sorte, ou trois jours entiers, comme quelques uns dient, ou trois ans, comme les autres pensent ; puis il reprit ses habitz quand le terme que Dieu luy avoit prefigé fut passé. Ainsy se faut il desnuer de toutes affections, petites et grandes, et faut souvent examiner nostre coeur pour voir s'il est bien prest a se devestir, comme fit Isaïe, de tous ses habitz, puis reprendre aussi, quand il en est tems, les affections convenables au service de la charité ; afin de mourir en croix tous nuds avec nostre divin Sauveur, et resusciter par apres en un nouvel homme avec luy ⁶⁹⁸. *L'amour est fort comme la mort* ⁶⁹⁹ pour nous faire tout quitter ; il est magnifique comme la resurrection pour nous parer de gloire et d'honneur.

FIN DU NEUFVIESME LIVRE

LIVRE DIXIESME DU COMMANDEMENT D'AYMER DIEU SUR TOUTES CHOSES

CHAPITRE PREMIER

DE LA DOUCEUR DU COMMANDEMENT QUE DIEU NOUS A FAIT DE L'AYMER SUR TOUTES CHOSES

⁶⁹³ - Mt 6,9

⁶⁹⁴ - Ac 12,8

⁶⁹⁵ - Ac 9,6

⁶⁹⁶ - Ps 142,10

⁶⁹⁷ - Is 20,2

⁶⁹⁸ - Rm 6,4

⁶⁹⁹ - Ct 8,6

L'homme est la perfection de l'univers, l'esprit est la perfection de l'homme, l'amour celle de l'esprit, et la charité celle de l'amour : c'est pourquoy l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. En cela, Theotime, consiste la grandeur et primauté du commandement de l'amour divin que le Sauveur nomme *le premier et le tres grand commandement*⁷⁰⁰. Ce commandement est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité a toutes les loix sacrees, a toutes les ordonnances divines et a toutes les Saintes Escritures. Tout est fait pour ce celeste amour et tout se rapporte a iceluy : de l'arbre sacré de ce commandement dependent tous les conseilz, exhortations, inspirations, et les autres commandemens, comme ses fleurs, et la vie eternelle comme son fruit ; et tout ce qui ne tend point a l'amour eternel tend a la mort eternelle. Grand commandement, duquel la parfaite prattique dure en la vie eternelle, ains n'est autre chose que la vie eternelle !

Mais voyés, Theotime, combien cette loy d'amour est aymable ! Hé, Seigneur Dieu, ne suffisoit il pas qu'il vous pleust de nous permettre ce divin amour, comme Laban permit celuy de Rachel a Jacob⁷⁰¹, sans qu'il vous pleust encor de nous y semondre par exhortations, de nous y pousser par vos commandemens ? Mais non, Bonté divine, affin que ni vostre grandeur, ni nostre bassesse, ni pretexte quelcomque ne nous retardast de vous aymer, vous nous le commandés. Le pauvre Apelles, ne se pouvant garder d'aymer, n'osoit toutefois aymer la belle Campaspé, parce qu'elle appartenoit au grand Alexandre ; mais quand il eut congé de l'aymer, combien s'en estima-il obligé a celuy qui le luy permettoit ! Il ne sçavoit s'il devoit plus aymer, ou cette belle Campaspé qu'un si grand Empereur luy avoit quitté, ou ce grand Empereur qui luy avoit quitté une si belle Campaspé. O vray Dieu, si nous le sçavions entendre, mon cher Theotime, quelle obligation aurions-nous a ce souverain Bien qui non seulement nous permet, mais nous commande de l'aymer ! Helas, o Dieu, je ne sçay pas si je dois plus aymer vostre infinie beauté qu'une si divine bonté m'ordonne d'aymer, ou vostre divine bonté qui m'ordonne d'aymer une si tres infinie beauté ! O beauté, combien estes vous aymable, m'estant octroyee par une si immense bonté ! o bonté, que vous estes amiable de me communiquer une si eminente beauté!

Dieu, au jour du jugement, imprimera es espritz des damnés l'apprehension de la perte qu'ilz feront, en une façon admirable : car la divine Majesté leur fera clairement voir la souveraine beauté de sa face et les tresors de sa bonté, et a la veüe de cet abisme infini de delices, la volonté, par un effort extreme, se voudra lancer sur iceluy pour s'unir a luy et jouir de son amour ; mais ce sera pour neant, d'autant qu'elle sera comme une femme qui, entre les douleurs de l'enfantement, apres avoir enduré des violentes tranchees, des convulsions cruelles et des detresses insupportables, meurt en fin sans pouvoir enfanter. Car a mesme que la claire et belle connoissance de la divine beauté aura penetré les entendemens de ces espritz infortunés, la divine justice osterá tellement la force a la volonté, qu'elle ne pourra nullement aymer cet object que l'entendement luy proposera et representera estre tant aymable ; et cette veüe qui devoit engendrer un si grand amour en la volonté, en lieu de cela y fera naistre une tristesse infinie, laquelle sera rendue eternelle par la souvenance qui demeurera a jamais en ces ames perdues de la souveraine beauté qu'ilz auront veüe : souvenance sterile de tout bien, ains fertile de travaux, de peines, de tormens et de desespoirs immortelz; d'autant qu'en la volonté se trouvera tout ensemble une impossibilité, ains une effroyable et eternelle aversion et repugnance d'aymer cette tant desirable excellence. Si que les miserables damnés demeureront a jamais en une rage desesperée, de sçavoir une perfection si souverainement aymable sans en pouvoir jamais avoir ni la jouissance ni l'amour, parce que tandis qu'ilz l'ont peu aymer ilz n'ont pas voulu : iluz brusleront d'une soif d'autant plus violente que le souvenir de cette *source des eaux de la vie eternelle*⁷⁰² aiguisera leurs ardeurs ; ilz mourront immortellement, *comme des chiens, d'une faim*⁷⁰³ d'autant plus vehemente, que leur memoire en affinera l'insatiable cruauté par le souvenir du festin duquel ilz auront esté privés :

⁷⁰⁰ - Mt 22,38

⁷⁰¹ - Gn 29,19

⁷⁰² - Jr 2,13 ; Jn 4,14

⁷⁰³ - Ps 58,7

*Car alhors, fremissant de rage,
Le pervers tout sec deviendra ;
Mais quoy que brasse en son courage
Le meschant, tout luy defaudra*⁷⁰⁴

Certes, je ne voudrois pas asseurer que cette veüe de la beauté de Dieu, que les malheureux auront comme en eloyse et a guise d'un esclair, doive estre de mesme clarté que celle des Bienheureux ; mais elle sera pourtant si claire qu'ilz verront *le Filz de l'homme* en sa *majesté*⁷⁰⁵, ilz verront *Celuy qu'ilz ont percé*⁷⁰⁶, et par la veüe de cette gloire connoistront la grandeur de leur perte. O si Dieu avoit defendu a l'homme de l'aymer, que de regretz es ames genereuses ! que ne feroient elles pas pour en obtenir la permission ! David entra au hazard d'un combat extremement rude, pour avoir la fille du Roy⁷⁰⁷ ; et qu'est ce que ne fit pas Jacob pour pouvoir espouser Rachel⁷⁰⁸, et le prince Sichem, pour avoir Dina en mariage⁷⁰⁹? Les damnés s'estimeroyent bienheureux s'ilz pensoyent de pouvoir quelque fois aymer Dieu, et les Bienheureux s'estimeroyent damnés s' ilz croyoient de pouvoir estre une fois privés de cet amour sacre.

Hé, vray Dieu, combien est desirable la suavité de ce commandement, Theotime, puisque si la divine volonté le faysoit aux damnés ilz seroyent en un moment delivrés de leur plus grand malheur, et que les Bienheureux ne sont Bienheureux que par la prattique d'iceluy ! O amour celeste, que vous estes aymable a nos ames ! Et que benie soit a jamais la Bonté laquelle nous commande avec tant de soin qu'on l'ayme, quoy que son amour soit si desirable et necessaire a nostre bonheur que sans iceluy nous ne puissions estre que malheureux !

CHAPITRE II

QUE CE DIVIN COMMANDEMENT DE L'AMOUR TEND AU CIEL, MAIS EST TOUTEFOIS DONNÉ AUX FIDELES DE CE MONDE

Si aucune *loy n'est imposee au juste*⁷¹⁰, parce que, prevenant la loy et sans avoir besoin d'estre sollicité par icelle, il fait la volonté de Dieu par l'instinct de la charité qui regne en son ame, combien devons nous estimer les Bienheureux de Paradis libres et exemptz de toute sorte de comman demens, puisque, de la jouissance en laquelle ilz sont de la souveraine beauté et bonté du Bienaymé, coule et procede une tres douce mais inevitable necessité en leurs espritz, d'aymer eternellement la tressainte Divinité ? Nous aymerons Dieu au Ciel, Theotime, non comme liés et obligés par la loy, mais comme attirés et ravis par la joye que cet object si parfaitement aymable donnera a nos coeurs ; alhors la force du commandement cessera pour faire place a la force du contentement, qui sera le fruit et le comble de l'observation du commandement. Nous sommes donques destinés au contentement qui nous est promis en la vie immortelle, par ce commandement qui nous est fait en cette vie mortelle, en laquelle nous sommes, a la verité, obligés de l'observer tres estroittement, puisque c'est la loy fondamentale que le Roy Jesus a donné aux citoyens de la Hierusalem militante, pour leur faire meriter la bourgeoisie et la joye de la Hierusalem triomphante.

⁷⁰⁴ - Ps 111, fin

⁷⁰⁵ - Mt 24,20

⁷⁰⁶ - Jn 19,37 ; Ap 1,7

⁷⁰⁷ - 1 R 18,25

⁷⁰⁸ - Gn 29,18

⁷⁰⁹ - Gn 34

⁷¹⁰ - 1 Tm 1,9

Certes, la haut au Ciel nous aurons un coeur tout libre de passions, une ame toute espuree de distractions, un esprit affranchi de contradictions, et des forces exemptes de repugnances ; et partant nous y aymerons Dieu par une perpetuelle et non jamais interrompue dilection, ainsy qu'il est dit ⁷¹¹ de ces *quatre animaux* sacrés qui, representans les Evangelistes, sans cesser *ni jour ni nuit* louoyent continuellement la Divinité.

O Dieu, quelle joye, quand, establis en ces eternalz tabernacles, nos espritz seront en ce mouvement perpetuel emmi lequel ilz auront le repos tant désiré de leur eternelle dilection!

*Heureux qui loge en ta rnayson !
Il te loue en toute sayson ⁷¹².*

Mais il ne faut pas pretendre a cet amour si extremement parfait, en cette vie mortelle, car nous n'avons pas encor ni le coeur, ni l'ame, ni l'esprit, ni les forces des Bienheureux : il suffit que nous aymions de tout le coeur et de toutes les forces que nous avons. Tandis que nous sommes petitz enfans, nous sommes sages comme petitz enfans, nous parlons en petitz enfans, nous aymons comme petitz enfans ; mais quand nous serons parfaitz la haut au Ciel, nous serons quittes de nostre enfance et amerons Dieu parfaitement. Et ne faut pas non plus, Théotime, que, pendant l'enfance de notre vie mortelle, nous laissions de faire ce qui est en nous, selon qu'il nous est commandé, puisque non seulement nous le pouvons, mais il est très aisé, tout ce commandement étant de l'amour et de l'amour de Dieu qui, étant souverainement bon, est souverainement aimable.

CHAPITRE III

COMME TOUT LE COEUR ESTANT EMPLOYE EN L' AMOUR SACRE

ON PEUT NEANMOINS AYMER DIEU DIFFEREMMENT

ET AYMER ENCOR PLUSIEURS AUTRES CHOSES

AVEC DIEU

Qui dit tout ne forclost rien ; et toutefois, un homme ne laissera pas d'estre tout a Dieu, tout a son pere, tout a sa mere, tout au prince, tout a la republique, tout a ses enfans, tout a ses amis : en sorte qu'estant tout a un chacun, il sera encor tout a tous. Or cela est ainsy, d'autant que le devoir par lequel on est tout aux uns n'est pas contraire au devoir par lequel on est tout aux autres.

L'homme se donne tout par l'amour, et se donne tout autant qu'il ayme : il est donq souverainement donné a Dieu lhors qu'il ayme souverainement sa divine bonté ; et quand il s'est ainsy donné il ne doit rien aymer qui puisse oster son coeur a Dieu. Or, jamais aucun amour n'oste nos coeurs a Dieu, sinon celuy qui luy est contraire. Sara ne se fasche point de voir Ismaél autour du cher Isaac, tandis qu'il ne se jofle point a le hurter et piquer ⁷¹⁴ ; et la divine Bonté ne s'offence point de voir en nous des autres amours aupres du sien, tandis qu'ilz conservent envers luy la reverence et sousmission qui luy est deûe.

Certes, Theotime, la haut en Paradis Dieu se donnera tout a nous, et non pas en partie, puysque c'est un tout qui n'a point de parties ; mais il se donnera pourtant diversement, et avec autant de differences qu'il y

⁷¹¹- Ap 4,8

⁷¹²- Ps 83,5

⁷¹⁴- Gn 21,9

aura de Bienheureux : ce qui se fera ainsy, parce que, se donnant tout a tous et tout a un chacun, il ne se donnera jamais totalement ni a pas un en particulier, ni a tous en general. Or nous nous donnerons a luy selon la mesure qu'il se donnera a nous, car nous le verrons voirement tous *face a face* ⁷¹⁵ ainsy qu'il est en sa beauté, et l'aymerons de coeur a coeur ainsy qu'il est en sa bonté ; may's tous toutefois ne le verront pas avec une egale clarté, ni ne l'aymeront pas avec une egale suavité, ains un chacun le verra et l'aymera selon la particuliere mesure de gloire que la divine providence luy a preparee. Nous aurons tous egalelement la plenitude de ce divin amour, mais les plenitudes pourtant seront inegales en perfection. Le miel de Narbonne est tout doux, si est bien celuy de Paris : tous deux sont pleins de douceur, mais l'un neanmoins est plein d'une meilleure, plus fine et plus forte douceur ; et bien que l'un et l'autre soit tout doux, ni l'un ni l'autre n'est pas toutefois totalement doux. Je fay hommage au prince souverain et je le fay encor au subalterne : j'engage donq envers l'un et envers l'autre toute ma fidelité, et toutefois je ne l'engage pas totalement ni a l'un ni a l'autre ; car en celle que je preste au souverain je n'exclus pas celle du subalterne, et en celle du subalterne je ne comprends pas celle du souverain. Que si au Ciel, ou ces paroles, *Tu aymeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur* ⁷¹⁶, seront si exceffamment pratiquees, on aura des si grandes differences en l'amour, ce n'est pas merveille si en cette vie mortelle il y en a beaucoup.

Theotime, non seulement entre ceux qui aiment Dieu de tout leur coeur il y en a qui l'ayment plus et les autres moins, mais une mesme personne se surpasse maintefois soy mesme en ce souverain exercice de la dilection de Dieu sur toutes choses. Apelles faysoit mieue une fois qu'autre, il se surmontoit aucunefois soy mesme, car bien qu'il mit ordinairement tout son art et toute son attention a peindre Alexandre le Grand, si est ce qu'il ne l'y mettoit pas tous-jours totalement, ni si entierement qu'il ne luy restast des autres effortz ; par lesquelz il n'employoit pas ni un plus grand artifice ni une plus grande affection, mais il l'employoit plus vivement et parfaitement : il appliquoit tous-jours tout son esprit a bien faire ces tableaux d'Alexandre, parce qu'il l'appliquoit sans reserve, mais il l'appliquoit aucunefois plus fortement et plus heureusement. Qui ne sçait que l'on profite en ce saint amour, et que la fin des Saintz est comblee d'un plus parfait amour que le commencement ?

Or, selon la maniere de parler des Saintes Escritures, *faire quelque chose* de tout son coeur ne veut dire autre chose sinon la faire de bon coeur, sans reserve. O Seigneur, disoit David, *je vous ay cherche de tout mon coeur* ; *J'ay crié de tout mon coeur, Seigneur, exaucez moy* ⁷¹⁷ ; et la sacree Parole tesmoigne ⁷¹⁸ que vrayement il avoit suivi Dieu de tout son coeur. Et nonobstant cela, elle ne laisse pas de dire qu'Ezechias *n'eut point son semblable entre tous les roys de Juda, ni devant ni apres luy*, qu'il *s'unit a Dieu et ne se destourna point de luy* ⁷¹⁹ ; puis, traittant de Josias, elle dit ⁷²⁰ qu'il *n'y eut aucun roy devant luy qui luy fust semblable, qui se retournast au Seigneur de tout son coeur, de toute son ame et de toute sa force selon toute la loy de Moysse ; nul aussi apres luy ne s'esleva de semblable*. Voyes donq, Theotime, je vous prie, voyes comme David, Ezechias et Josias aymerent Dieu *de tout leur coeur*, et que neanmoins ilz ne l'aymerent pas tous troys egalelement, puisque aucun de ces troys *n'eut son semblable* en cet amour, ainsy que dit le sacré Texte. Tous troys l'aymerent un chacun *de tout son coeur*, mais pas un d'entr'eux, ni tous troys ensemble ne l'aymerent totalement, ains chacun en sa façon particuliere : si que, comme tous trois furent semblables en ce qu'ilz donnerent un chacun tout son coeur, aussi furent-ilz dissemblables tous trois en la maniere de le donner. Ains, il n'y a point de doute que David, pris a part, ne fut grandement dissemblable a soy mesme en cet amour ; et qu'avec son second coeur, que Dieu crea *net* et pur en luy, *et avec son esprit droit*, que Dieu renouvela *en ses entrailles* par la tressainte poenitence ⁷²¹, il ne chantast beaucoup plus melodieusement le cantique de sa dilection, qu'il n'avoit jamais fait avec son coeur et son esprit premier.

⁷¹⁵- 1 C0 13,12

⁷¹⁶- Dt 6,5 ; Mt 22,37

⁷¹⁷- Ps 118, 10 et 145

⁷¹⁸- 1 R 13,14 ; Ac 13,22

⁷¹⁹- 4 R 18,5

⁷²⁰- 4 R 23,25

⁷²¹ Ps 1,12

Tous les vrais amans sont egaux en ce que tous donnent tout leur coeur a Dieu, et de toute leur force, mais ilz sont inegaux en ce qu'ilz le donnent tous diversement et avec des differentes façons ; dont les uns donnent tout leur coeur de toute leur force moins parfaitement que les autres. Qui le donne tout par le martire, qui tout par la virginité, qui tout par la pauvreté, qui tout par l'action, qui tout par la contemplation, qui tout par l'exercice pastoral ; et tous le donnans tout par l'observance des commandemens, les uns pourtant le donnent avec moins de perfection que les autres.

Ouy mesme Jacob, qui est appelé *le saint* de Dieu, en Daniel ⁷²², et que Dieu proteste d'avoir ayme ⁷²³ confesse luy mesme qu'il avoit *servi Laban de toutes ses forces* ⁷²⁴. Et pourquoy avoit il servi Laban, sinon pour avoir Rachel qu'il aymoît de toutes ses forces ? Il sert Laban de toutes ses forces, il sert Dieu de toutes ses forces ; il ayme Rachel de toutes ses forces, il ayme Dieu de toutes ses forces : mais il n'ayme pas pour cela Rachel comme Dieu, ni Dieu comme Rachel. Il ayme Dieu comme son Dieu, sur toutes choses et plus que soy mesme ; il ayme Rachel comme sa femme, sur toutes les autres femmes et comme luy mesme. Il ayme Dieu de l'amour absolument et souverainement supreme, et Rachel, du supreme amour nuptial ; et l'un des amours n'est point contraire a l'autre, puisque celuy de Rachel ne vide point les privileges et avantages souverains de celuy de Dieu.

De sorte, Theotime, que le prix de l'amour que nous portons a Dieu depend de l'eminence et excellence du motif pour lequel et selon lequel nous l'aymons, en ce que nous l'aymons pour sa souveraine infinie bonté, comme Dieu et selon qu'il est Dieu. Or, une goutte de cet amour vaut mieux, a plus de force et merite plus d'estime que tous les autres amours qui jamais puissent estre es coeurs des hommes et parmi les choeurs des Anges ; car tandis que cet amour vit, il regne et tient le sceptre sur toutes affections, faysant preferer Dieu en sa volonté a toutes choses indifferemment, universellement et sans reserve.

CHAPITRE IV

DE DEUX DEGRÉS DE PERFECTION AVEC LESQUELZ CE COMMANDEMENT PEUT ESTRE OBSERVÉ EN CETTE VIE MORTELLE

Tandis que le grand roy Salomon, jouissant encor de l'Esprit divin, composoit le sacré Cantique des Cantiques, il avoit, selon la permission de ce tems-la, une grande variété de dames et damoyelles dediees a son amour en diverses conditions et sous des differentes qualités ⁷²⁵. Car 1.. il y en avoit *une* qui estoit uniquement l'unique amie toute *parfaite*, toute rare, comme une singuliere *colombe*, avec laquelle les autres n'entroyent point en comparayson, et que pour cela il appella de son nom, Sulamite. 2. Il en avoit *soixante*, qui, apres celle-la, tenoyent le premier degré d'honneur et d'estime, et qui furent nommees *reines*; outre lesquelles il y avoit, 3. encor *quatre vingtz* dames qui n'estoyent voirement pas reynes, mais qui pourtant avoyent part au lit royal en qualité d'honorables et legitimes amies; et finalement, 4. il y avoit des *jeunes damoyelles sans nombre*, reservees en attente, a guise de pepiniere, pour estre mises en la place des precedentes a mesure qu'elles viendroyent a defaillir.

Or, sur l'idee de ce qui se passoit en son palais, il descrivit les diverses perfections des ames qui a l'avenir devoient adorer, aymer et servir le grand Roy pacifique, Jesus Christ Nostre Seigneur. Entre lesquelles il y en a qui, estant nouvellement delivrees de leurs pechés et bien resolues d'aymer Dieu, sont neanmoins encor novices, apprentisses, tendres et foibles : si que elles ayment voirement la divine suavité, mais avec meslange de tant d'autres differentes affections, que leur amour sacré estant encor comme en son enfance, elles ayment avec Nostre Seigneur quantité de choses superflues, vaynes et dangereuses. Et comme un phoenix nouvellement esclous de sa cendre, n'ayant encor que des petites plumes fluettes et des poilz foletz, ne peut faire que des petitz eslans par lesquelz il doit estre dit sauter plustost que voler, ainsy

⁷²²- Dn 3,35

⁷²³- Ml 1,2 ; Rm 9,13

⁷²⁴- Gn 31,6

⁷²⁵- Ct 6,7

ces tendres jeunes ames, nouvellement nees dans la cendre de leur poenitence, ne peuvent encor pas prendre l'essor et voler au plein air de l'amour sacré, retenües dans une multitude de mauvaises inclinations et habitudes depravees que les pechès de la vie passee leur ont laissé. Elles sont neanmoins vivantes, animees et enplumees de l'amour, et de l'amour vray, autrement elles n'eussent pas quitté le peché ; mais amour neanmoins encor foible et jeune, qui, environné d'une quantité d'autres amours, ne peut pas produire tant de fruitz comme il feroit s'il possedoit entierement le coeur. Tel fut l'enfant prodigue quand, quittant l'infame compaignie ou la harde des porceaux entre lesquelz il avoit vescu, il vint es bras de son pere, a demi nud, tout crasseux, souillé et puant des ordures qu'il avoit contractees parmi ces vilains animaux. Car, qu'est ce quitter les porceaux, sinon se retirer des pechés ? et qu'est ce venir tout deschiré, drilleux et puant, sinon avoir encor l'affection embarrassee des habitudes et inclinations qui tendent au peché ? Mays cependant il avoit la vie de l'ame, qui est l'amour, et comme un phoenix renaissant de sa cendre il se treuva nouvellement ressuscité : il *estoit mort*, dit son pere, *et il est revenu a vie, il est ravivé* ⁷²⁶

Or, ces ames sont nommees *jeunes filles*, au Cantique ⁷²⁷, d'autant qu'ayant senti *l'odeur du nom* de l'Espoux, qui ne respire que salut et pardon, elles l'ayment d'un amour vray, mais amour qui, comme elles, est en sa tendre jeunesse. D'autant que tout ainsy que les jeunes fillettes ayment voirement bien leurs espoux, si elles en ont, mais ne laissent pas d'aymer grandement les bagues et bagatelles, et leurs compaignes avec lesquelles elles s'amused esperdument a jouer, danser et folastrer, s'entretenans avec les petitz oyseaux, petitz chiens, escuyrieux et autres telz jouetz, aussi ces ames jeunes et novices ayment certes bien l'Espoux sacré, mais avec une multitude de distractions et divertissemens volontaires : ⁷²⁸ de sorte que l'aymant par dessus toutes choses, elles ne laissent pas de s'amuser a plusieurs choses qu'elles n'ayment pas selon luy, ains outre luy, hors de luy et sans luy. Certes, comme les menus desreglemens en paroles, en gestes, en habitz, en passetems et folastreries, ne sont pas a proprement parler contre la volonté de Dieu, aussi ne sont ilz pas selon icelle, ains hors d'icelle et sans icelle.

Mays il y a des ames qui, ayant des-ja fait quelque progres en l'amour divin, ont retranché tout l'amour qu'elles avoyent aux choses dangereuses, et neanmoins ne laissent pas d'avoir des amours dangereux et superflus, parce qu'elles affectionnent avec exces et par un amour trop tendre et passionné ce que Dieu veut qu'elles ayment. Dieu vouloit qu'Adam aymast tendrement Eve, mais non pas aussi si tendrement que pour luy complaire il violast l'ordre que sa divine Majesté luy avoit donné : il n'ayma pas donq une chose superflue ni de soy mesme dangereuse, mais il l'ayma avec superfluité et dangereusement. L'amour de nos parens, amis, bienfacteurs, est de soy mesme selon Dieu, mais nous les pouvons aymer excessivement ; comme aussi nos vocations, pour spirituelles qu'elles soyent, et nos exercices de pieté (que toutefois nous devons tant affectionner) peuvent estre aymés desreglement, Ihors que l'on les prefere a l'obeissance et au bien plus universel, ou que l'on les affectionne en qualité de dernière fin, bien qu'ilz ne soyent que des moyens et acheminemens a nostre finale pretention, qui est le divin amour. Et ces ames qui n'ayment rien que ce que Dieu veut qu'elles ayment, mais qui excedent en la façon d'aymer, ayment voirement la divine Bonté sur toutes choses, mais non pas en toutes choses ; car les choses mesmes qu'il leur est non seulement permis mais ordonné d'aymer selon Dieu, elles ne les ayment pas seulement selon Dieu, ains pour des causes et motifs qui ne sont pas certes contre Dieu, mais bien hors de Dieu de sorte qu'elles ressemblent au phoenix qui, ayant ses premieres plumes et commençant a se renforcer, se guinde des-ja en plein air, mais n'a pourtant encor asses de force pour demeurer longuement au vol, dont il descend souvent prendre terre pour s'y reposer. Tel fut le pauvre jeune homme qui, ayant observé les commandemens de Dieu *des son bas aage*, ne desiroit pas les biens d'autruy, mais il affectionnoit trop tendrement ceux qu'il avoit ; c'est pourquoy, quand Nostre Seigneur luy conseilla de les donner aux pauvres, il *devint tout triste* ⁷²⁹ et melancholique : il n'aymoit rien que ce qui *luy* estoit loysible d'aymer, mais il l'aymoit d'un amour superflu et trop serré.

⁷²⁶-Lc 15,24

⁷²⁷- Ct 1-2-3

⁷²⁸ Autre ébauche de la même pensée : " En quoy, comme elles n'ayment ni ne font RIEN CONTRE DIEU *, aussi font elles et ayment plusieurs choses qui sont outre luy ; dont l'amour de l'Espoux demeure grandement affaibli ." * Ces trois mots se détachent d'une façon saillante dans l'autographe où ils sont écrits en plus gros caractères. Notre Saint avait déjà exprimé cette maxime dans ses Règles de conduite à Padoue : "Il n'y a règle si générale qui n'ayt quelquefois son exception, sinon celle-ci, fondement de toute autre : *Rien contre Dieu.*"

⁷²⁹- Mt 19,20 ; Lc 18,21

Ces ames donq, Theotime, ayment voirement trop ardemment et avec superfluité, mais elles n'ayment point les superfluités, ains seulement ce qu'il faut aymer. Et pour cela elles jouissent du lit nuptial du Salomon celeste, c'est a dire des unions, des recueillemens et des repos amoureux dont il a esté parlé au Livre V et VI; mais elles n'en jouissent pas en qualité d'espouses, parce que la superfluité avec laquelle elles affectionnent les choses bonnes, fait qu'elles n'entrent pas fort souvent en ces divines unions de l'Espoux, estant occupees et diverties pour aymer hors de luy et sans luy ce qu'elles ne devroyent aymer qu'en luy et pour luy.

CHAPITRE V

DE DEUX AUTRES DEGRES DE PLUS GRANDE PERFECTION AVEC LESQUELZ NOUS POUVONS AYMER DIEU SUR TOUTES CHOSES

Or il y a des autres ames qui n'ayment ni les superfluités ni avec superfluité, ains ayment seulement ce que Dieu veut et comme Dieu veut : ames heureuses, puisqu'elles ayment Dieu, et leurs amis en Dieu, et leurs ennemis pour Dieu ; elles ayment plusieurs choses avec Dieu, mais pas une sinon en Dieu et pour Dieu : c'est Dieu qu'elles ayment non seulement sur toutes choses mais en toutes choses, et toutes choses en Dieu ; semblables au phoenix parfaitement rajeuni et revigoré, que l'on ne void jamais qu'en l'air ou sur les coupeaux des montz qui sont en l'air. Car ainsy ces ames n'ayment rien si ce n'est en Dieu, quoy que toutefois elles ayment plusieurs choses avec Dieu, et Dieu avec plusieurs choses. Saint Luc recite ⁷³⁰ que Nostre Seigneur invita a sa suite un jeune homme qui l'aymoit voirement bien fort, mais il aymoit encor grandement son pere, et pour cela vouloit retourner a luy ; et Nostre Seigneur luy retranche cette superfluité d'amour et l'excite a un amour plus pur, affin que non seulement il ayme Nostre Seigneur plus que son pere, mais qu'il n'ayme son pere qu'en Nostre Seigneur : *Laisse aux mortz le soin d'ensevelir leurs mortz, mais quant a toy, qui as treuvé la vie, va, et annonce le Royaume de Dieu.* Et ces ames, comme vous voyes, Theotime, ayant si grande union avec l'Espoux, elles meritent bien de participer a son rang, et d'estre reynes comme il est Roy, puisqu'elles luy sont toutes dediees, sans division ni separation quelcomque, n'aymans rien hors de luy et sans luy, ains seulement en luy et pour luy.

Mais en fin, au dessus de toutes ces ames, il y en a une tres uniquement unique, qui est la reyne des reynes, la plus aymante, la plus aymable et la plus aymee de toutes les amies du divin Espoux, qui non seulement ayme Dieu sur toutes choses et en toutes choses, mais n'ayme que Dieu en toutes choses, de sorte qu'elle n'ayme pas plusieurs choses, ains une seule chose, qui est Dieu ; et parce que c'est Dieu seul qu'elle ayme en tout ce qu'elle ayme, elle l'ayme egalement par tout, selon que le bon playsir d'iceluy le requiert, hors de toutes choses et sans toutes choses. Si ce n'est qu'Hester qu'Assuerus ayme, pourquoy l'aymera-il plus lhors qu'elle est parfumee et paree que lhors qu'elle est en son habit ordinaire ? Si ce n'est que mon Sauveur que j'ayme, pourquoy n'aymeray-je pas autant la montaigne de Calvaire que celle de Tabor, puisqu'il est aussi veritablement en l'une qu'en l'autre ? et pourquoy ne diray je pas aussi cordialement en l'une comme en l'autre : *Il est bon d'estre icy* ⁷³¹ ? J'ayme le Sauveur en Egypte sans aymer l'Egypte ; pourquoy ne l'aymeray-je pas au festin de Simon le Lepreux sans aymer le festin ? et si je l'ayme entre les blasphemes qu'on respand sur luy sans aymer les blasphemes, pourquoy ne l'aymeray-je pas parfumé de *l'unguent pretieux* de Magdeleyne ⁷³² sans aymer ni l'unguent ni la senteur ? C'est le vray signe que nous n'aymons que Dieu en toutes choses quand nous l'aymons egalement en toutes choses, puisqu'estant tous-

⁷³⁰ - Lc 9,59

⁷³¹ - Mt 17,4

⁷³² - Mt 26,7

jours egal a soy mesme, l'inegalité de nostre amour envers luy ne peut avoir origine que de la consideration de quelque chose qui n'est pas luy. Or, cette sacree amante n'ayme non plus son Roy avec tout l'univers que s'il estoit tout seul sans univers, parce que tout ce qui est hors de Dieu et n'est pas Dieu ne luy est rien. Ame toute pure, qui n'ayme pas mesme le Paradis sinon parce que l'Espoux y est aymé; mais Espoux si souverainement aymé en son Paradis, que s'il n'avoit point de Paradis a donner il n'en seroit ni moins aymable ni moins aymé par cette courageuse amante, qui ne sçait pas aymer le Paradis de son Espoux, ains seulement son Espoux de Paradis, et qui ne prise pas moins le Calvaire tandis que son Espoux y est crucifié, que le Ciel ou il est glorifié. Celuy qui pese une des petites boulettes du coeur de sainte Claire de Montefalco y treuve autant de poids comme il en treuve les pesant toutes trois ensemble ; ainsy le grand amour treuve Dieu autant aymable luy seul que toutes les creatures avec luy ensemble, d'autant qu'il n'ayme toutes les creatures qu'en Dieu et pour Dieu.

De ces ames si parfaites il y en a si peu, que chacune d'icelles est appelée ⁷³³ *uni que de sa mere*, qui est la Providence divine ; elle est dite *unique colombe*, qui pour tout n'ayme que son colombeau ; elle est nommée *parfaite*, parce qu'elle est rendue par amour une mesme chose avec la souveraine perfection ; dont elle peut dire avec une tres humble verité : *Je ne suis que pour mon Bienaymé, et il est tout tourné devers moy* ⁷³⁴. Or, il n'y a que la tressainte Vierge Nostre Dame qui soit parfaitement parvenue a ce degré d'excellence en l'amour de son cher Bienaymé ; car elle est une *colombe* si uniquement *unique* en dilection, que toutes les autres estans mises aupres d'elle en parangon meritent plustost le nom de corneilles que de colombes. Mays laissant cette nompaille Reyne en son incomparable eminence, on a certes veu des ames qui se sont tellement treuvees en l'estat de ce pur amour, qu'en comparayson des autres elles pouvoient tenir rang de reynes, de colombes uniques et de parfaites amies de l'Espoux. Car, je vous prie, Theotime, que devoit estre celuy qui de tout son coeur chantoit a Dieu ⁷³⁵ :

*Dans le Ciel, sinon toy, qui me peut estre cher ?
Et que veux-je icy bas sinon toy rechercher ?*

Et celuy qui s'escroit ⁷³⁶: *J'ai estimé toutes choses boüe et fange affin d'acquérir Jesus Christ*, ne tesmoigna-il pas qu'il n'aymoit rien hors de son Maistre, et qu'il aymoit son Maistre hors de toutes choses ? Et quel pouvoit estre le sentiment de ce grand amant ⁷³⁷ qui souspiroit toute la nuit : " Mon Dieu est pour moy toutes choses ? " TeIz furent saint Augustin, saint Bernard, les deux saintes Catherines, de Sienne et de Gennes, et plusieurs autres, a l'imitation desquelz un chacun peut aspirer a ce divin degré d'amour. Ames rares et singulieres, qui n'ont plus aucune ressemblance avec les oyseaux de ce monde, non pas mesme avec le phoenix, qui est si uniquement rare ; ains sont seulement representees par cet oyseau que pour son excellente beauté et noblesse on dit n'estre pas de ce monde, ains du Paradis, dont il porte le nom : car ce bel oyseau desdaignant la terre, ne la touche jamais, vivant tous-jours en l'air ; de sorte que lhors mesme qu'il veut se delasser, il ne s'attache aux arbres que par des petitz filetz ausquelz il demeure suspendu en l'air, hors duquel et sans lequel il ne peut ni voler ni reposer. Et de mesme, ces grandes ames n'ayment pas, a proprement parler, les creatures en elles mesmes, ains en leur Createur, et leur Createur en icelles : que si elles s'attachent par la loy de la charité a quelque creature, ce n'est que pour se reposer en Dieu, unique et finale pretention de leur amour ; si que, treuvant Dieu es creatures et les creatures en Dieu, elles ayment Dieu et non les creatures, comme ceux peschent aux perles qui, treuvans les perles dans les ouïstres, n'estiment toutefois leur pesche que pour les seules perles.

Au demeurant, il n'y eut, comme je pense, jamais creature mortelle qui aysmat l'Espoux celeste de ce seul amour si parfaitement pur, sinon la Vierge qui fut son Espouse et Mere tout ensemble ; ains au

⁷³³- Ct 6,7

⁷³⁴- Ct 7,10

⁷³⁵- Ps 72,25

⁷³⁶- Ph ,3,8

⁷³⁷- TAD liv 6, ch 5

contraire, quant a la pratique de ces quatre differences d'amour on ne scauroit guere vivre qu'on ne passe de l'un a l'autre. Les ames, qui comme jeunes filles, sont encor embarrassees de plusieurs affections vaines et dangereuses, ne laissent pas d'avoir quelquefois des sentimens de l'amour plus pur et supreme ; mais parce que ce ne sont que des eloyes et eclairs passagers, on ne peut pas dire que ces ames soyent pour cela hors de l'estat des jeunes filles novices et apprentisses. Et de mesme il arrive quelquefois aux ames qui sont au rang des unives et parfaites amantes, qu'elles se demettent et relaschent bien fort, voire mesme jusques a commettre des grandes imperfections et des fascheux pechés venielz ; comme on void en plusieurs dissensions asses aigres, survenues entre des grans serviteurs de Dieu, oui mesme entre quelques uns des divins Apostres, que l'on ne peut nier estre tumbés en quelques imperfections, par lesquelles la charité n'estoit pas certes violee, mais ouy bien toutefois la ferveur d'icelle. Or, d'autant neanmoins que ces grandes ames aymoient pour l'ordinaire Dieu de l'amour parfaitement pur, on ne doit pas laisser de dire qu'elles ont esté en l'estat de la parfaite dilection : car, comme nous voyons que les bons arbres ne produisent jamais aucun fruit veneneux, mais oui bien du fruit verd ou vereux et taré, du guy et de la mousse, ainsy les grans Saintz ne produisent jamais aucun peché mortel, mais oui bien des actions inutiles, mal meures, aspres, rudes et mal assaysonnees. Et Ihors il faut confesser que ces arbres sont fructueux, autrement ilz ne seroyent pas bons ; mais il ne faut pas nier non plus que quelques uns de leurs fruitz ne soyent infructueux, car qui niera que les chatons et le guy des arbres ne soit un fruit infructueux ? Et qui niera que les menues choleres et les petitz exces de joye, de risee, de vanité et autres telles passions, ne soyent des mouvemens inutiles et illegitimes ? et toutefois le *juste* en produit *sept fois le jour*⁷³⁸, c'est a dire bien souvent.

CHAPITRE VI

QUE L'AMOUR DE DIEU SUR TOUTES CHOSES EST COMMUN A TOUS LES AMANS

Y ayant tant de divers degrés d'amour entre les vrais amans, il n'y a neanmoins qu'un seul commandement d'amour qui oblige generalement et egalement un chacun d'une toute pareille et totalement egale obligation, quoy qu'il soit observé differemment et avec une infinie varieté de perfections, n'y ayant peut estre point d'ames en *terre*, non plus que d'Ange au Ciel, qui ayent entr'elles une parfaite egalité de dilection ; puisque comme *une estoile est differente d'avec l'aute estoile en clarté*⁷³⁹, ainsy en sera-il parmi les Bienheureux resuscités, ou chacun chante un cantique de gloire, et reçoit *un nom que nul ne sçait sinon celuy qui le reçoit*⁷⁴⁰. Mais quel est donq le degré d'amour auquel le divin commandement nous oblige tous egalement, universellement et tous-jours ?

C'a esté un trait de la Providence du Saint Esprit qu'en nostre version ordinaire, que sa divine Majesté a canonizee et sanctifiee par le Concile de Trente⁷⁴¹, le celeste commandement d'aymer est exprimé par le mot de dilection,plustot que par celuy d'aymer. Car, bien que la dilection soit un amour, si est ce qu'elle n'est pas un simple amour, ains un amour accompagné de choix et d'election, ainsy que la parole mesme le porte, comme remarque le tres glorieux saint Thomas⁷⁴² ; car ce commandement nous enjoint un amour *esleu entre mille*, comme le *Bienaymé* de cet amour est exquis *entre mille*, ainsy que la bienaymee Sulamite l'a

⁷³⁸- Pr 24,16

⁷³⁹- 1 Co 15,41

⁷⁴⁰- Ap 2,17

⁷⁴¹- Sess 4

⁷⁴²- I a II ae 26,3

remarqué au Cantique ⁷⁴³. C'est l'amour qui doit prevaloir sur tous nos amours et regner sur toutes nos passions et c'est ce que Dieu requiert de nous, qu'entre tous nos amours le sien soit le plus cordial, dominant sur tout nostre coeur ; le plus affectionné, occupant toute nostre ame; le plus general, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout nostre esprit, et le plus ferme, exerçant toute nostre force et vigueur. Et parce que par iceluy nous choisissons et elisons Dieu pour le souverain object de nostre esprit, c'est un amour de souveraine election ou une election de souverain amour.

Vous sçaves, Theotime, qu'il y a plusieurs especes d'amour : comme, par exemple, il y a un amour paternel, filial, fraternel, nuptial, de societé, d'obligation, de dependance, et cent autres, qui tous sont differens en excellence, et tellement proportionnés a leurs objectz qu'on ne peut bonnement les adresser ou approprier aux autres. Qui aymeroit son pere d'un amour seulement fraternel, certes il ne l'aymeroit pas asses ; qui aymeroit sa femme seulement comme son pere, il ne l'aymeroit pas convenablement; qui aymeroit son laquais de l'amour filial, il commettrait une impertinence. L'amour est comme l'honneur : car tout ainsy que les honneurs se diversifient selon la varieté des excellences pour lesquelles on honnore, aussi les amours sont differens selon la diversité des bontés pour lesquelles on aime. Le souverain honneur appartient a la souveraine excellence, et le souverain amour a la souveraine bonté. L'amour de Dieu est l'amour sans pair, parce que la bonté de Dieu est la bonté nompareille. *Escoute, Israël ; ton Dieu il est seul Seigneur*, et partant tu *l'aymeras de tout ton coeur, de toute ton ame, de tout ton entendement et de toute ta force* ⁷⁴⁴ : parce que *Dieu est seul Seigneur* et que sa bonté est infiniment eminente au dessus de toute bonté, il le faut aimer d'un amour relevé, excellent et puissant au dessus de toute comparayson. C'est cette supreme dilection qui met Dieu en telle estime dedans nos ames, et fait que nous prions si hautement le bien de luy estre agreables, que nous le preferons et affectionnons sur toutes choses. Or, ne voyes vous pas, Theotime, que quicomque aime Dieu de cette sorte, il a *toute son ame et toute sa force* dediee a Dieu ? puisque toujours et a jamais, en toutes occurrences, il preferera la bonne grace de Dieu a toutes choses, et sera toujours prest de quitter tout l'univers pour conserver l'amour qu'il doit a la divine Bonté. Et c'est en somme l'amour d'excellence ou l'excellence de l'amour qui est commandé a tous les mortelz en general et a un chacun d'iceux en particulier, des lhors qu'ilz ont le franc usage de la rayson : amour suffisant pour un chacun, et necessaire a tous pour estre sauvés.

CHAPITRE VII

ESCLAIRCISSEMENT DU CHAPITRE PRECEDENT

On ne connoist pas tous-jours clairement, ni jamais tout a fait certainement, au moins "d'une certitude de foy, "si on a le vray amour de Dieu requis pour estre sauvé ⁷⁴⁵; mais on ne laisse pas pourtant d'en avoir plusieurs marques, entre lesquelles la plus asseuree et presque infallible paroist quand quelque grand amour des creatures s'oppose aux desseins de l'amour de Dieu : car alhors, si l'amour divin est en l'ame, il fait paroistre la grandeur du credit et de l'autorité qu'il a sur la volonté, monstrant par effect que non seulement il n'a point de maistre, mais que mesme il n'a point de compaignon, reprimant et renversant tout ce qui le contrarie, et se faisant obeir en ses intentions. Quand la malheureuse troupe des espritz diaboliques, s'estant revoltee contre son Createur, voulut attirer a sa faction la sainte compaignie des espritz bienheureux, le glorieux saint Michel, animant ses compaignons a la fidelité qu'ilz devoient a leur Dieu, crioit a haute voix, mais d'une façon angelique, parmi la celeste Hierusalem : Qui est comme Dieu ? Et par ce mot il renversa le felon Lucifer avec sa suite, qui se vouloyent egaler a la divine Majesté; et de la, comme

⁷⁴³ - Ct 5,10

⁷⁴⁴ - Dt 6,4

⁷⁴⁵ - Concile Trente sess 6 ch 9

on dit, le nom fut imposé a saint Michel, puisque Michel ne veut dire autre chose sinon : Qui est comme Dieu ? Et lhors que les amours des choses créées veulent tirer nos espritz a leur parti pour nous rendre desobeissans a la divine Majesté, si le grand amour divin se treuve en l'ame, il fait teste, comme un autre saint Michel, et assure les puissances et forces de l'ame au service de Dieu par ce mot de fermeté : Qui est comme Dieu ? quelle bonté y a-il es creatures, qui doit attirer le coeur humain a se rebeller contre la souveraine bonté de son Dieu ?

Lhors que le saint et brave gentilhomme Joseph conneut que l'amour de sa maistresse tendoit a la ruine de celuy qu'il devoit a son maistre Ah, dit il, Dieu m'en garde de violer le respect que je dois a mon maistre qui se confie tant en moy ! *comment donq pourrais-je perpetrer ce crime et pecher contre mon Dieu*⁷⁴⁶ ? Tenes, Theotime, voyla trois amours dans le coeur de l'aymable Joseph, car il ayme sa dame, son maistre et Dieu ; mais lhors que celuy de sa dame s'oppose a celuy de son maistre, il le quitte tout court et s'enfuit, comme il eust aussi quitté celuy de son maistre s'il eust esté contraire a celuy de son Dieu. Entre tous les amours, celuy de Dieu doit estre tellement preferé qu'on soit disposé a les quitter tous pour celuy ci seul.

Sarai donna la servante Agar a son mari Abraham affin qu'elle luy fist des enfans, selon l'usage legitime de ce tems-la ; mais Agar ayant conceu mesprisa grandement sa dame Sarai. Jusques a cela on n'eust presque sceu discerner quel estoit le plus grand amour en Abraham, ou celuy qu'il portoit a Sarai ou celuy qu'il avoit pour Agar ; car Agar avoit part a son lit comme Sarai, et de plus avoit l'avantage de la fertilité. Mais quand ce vint a mettre ces deux amours en comparayson, le bon Abraham fit bien voir lequel estoit le plus fort ; car Sarai ne luy eut pas plus tost remonstré qu'Agar la mesprisoit, qu'il luy respondit : *Agar ta chambriere est en ta puissance, fais-en comme tu voudras*⁷⁴⁷ ; si que Sarai affligea des ihors tellement cette pauvre Agar qu'elle fut contrainte de se retirer. La divine dilection veut bien que nous ayons des autres amours, et souvent on ne sçauroit discerner quel est le principal amour de nostre coeur ; car ce coeur humain tire maintefois tres affectionnement dans le lit de sa complaysance l'amour des creatures, ains il arrive souvent qu'il multiplie beaucoup plus les actes de son affection envers la creature que ceux de sa dilection envers son Createur. Et la sacree dilection, toutefois, ne laisse pas d'exceller au dessus de tous les autres amours, ainsy que les evenemens font voir quand la creature s'oppose au Createur ; car alhors nous prenons le parti de la dilection sacree et luy sousmettons toutes nos autres affections.

Il y a souvent difference, es choses créées, entre la grandeur et la bonté. Une des perles de Cleopatra valoit mieux que le plus haut de nos rochers, mais celuy ci est bien plus grand : l'un a plus de grandeur, l'autre plus de valeur. On demande quelle est la plus excellente gloire d'un prince, ou celle qu'il acquiert en la guerre par les armes, ou celle qu'il merite en la paix par la justice ; et il me semble que la gloire militaire est plus grande, et l'autre meilleure : ainsy qu'entre les instrumens, les tambours et trompettes font plus de bruit, mais les luths et les espinettes font plus de melodie ; le son des uns est plus fort, et l'autre plus suave et spirituel. Une once de baume ne respandra pas tant d'odeur qu'une livre d'huile d'aspic, mais la senteur du baume sera tous-jours meilleure et plus aymable.

Il est vray, Theotime vous verres une mere tellement embesoignee de son enfant qu'il semble qu'elle n'ayt aucun autre amour que celuy la : elle n'a plus d'yeux que pour le voir, plus de bouche que pour le bayser, plus de poitrine que pour l'allaiter, ni plus de soin que pour l'eslever, et semble que le mari ne luy soit plus rien au prix de cet enfant ; mais s'il failloit venir au choix de perdre l'un ou l'autre, on verroit bien qu'elle estime plus le mari, et que si bien l'amour de l'enfant estoit le plus tendre, le plus pressant, le plus passionné, l'autre neanmoins estoit le plus excellent, le plus fort et le meilleur. Ainsy, quand un coeur ayme Dieu en consideration de son infinie bonté, pour peu qu'il ayt de cette excellente dilection, il preferera la volonté de Dieu a toutes choses, et en toutes les occasions qui se presenteront il quittera tout pour se conserver en la grace de la souveraine Bonté, sans que chose quelconque l'en puisse separer de sorte qu'encor que ce divin amour ne presse ni n'attendrisse tous-jours pas tant le coeur comme les autres amours, si est ce qu'es occurrences il fait des actions si relevees et excellentes qu'une seule vaut mieux que dix millions d'autres. Les connilles ont une fertilité incomparable ; les elephantes ne font jamais qu'un veau, mais ce seul elephanteau vaut mieux que tous les connilz du monde les amours que l'on a pour les creatures foisonnent

⁷⁴⁶ - Gn 39,8

⁷⁴⁷ - Gn 16,6

bien souvent en multitude de productions; mais quand l'amour sacré fait son oeuvre, il le fait si eminent qu'il surpasse tout, car il fait preferer Dieu a toutes choses sans reserve.

CHAPITRE VIII

HISTOIRE MEMORABLE POUR FAIRE BIEN CONCEVOIR EN QUOY GIST LA FORCE ET EXCELLENCE DE L'AMOUR SACRE

O mon Cher Theotime, que la force de cet amour de Dieu sur toutes choses doit donq avoir une grande estendue ! Il doit surpasser toutes les affections, vaincre toutes les difficultés et preferer l'honneur de la bienveillance de Dieu a toutes choses ; mais je dis a toutes choses absolument, sans exception ni reserve quelconque. Et je dis ainsy avec un si grand soin, parce qu'il se treuve des personnes qui quitteroyent courageusement les biens, l'honneur et la vie propre pour Nostre Seigneur, lesquelles neanmoins ne quitteroyent pas pour luy quelqu'autre chose de beaucoup moindre consideration.

Du tems des empereurs Valerianus et Gallus, il y avoit en Antioche un prestre nommé Saprice et un homme seculier nommé Nicephore, lesquelz, a rayson de l'extreme et longue amitié qu'ilz avoyent eu ensemble, estoyent estimés freres. Et neanmoins il advint qu'en fin, pour je ne sçay quel sujet, cette amitié defaillit, et, selon la coustume, elle fut suivie d'une hayne encor plus ardente, laquelle regna quelque tems entre eux, jusques a ce que Nicephore, reconnoissant sa faute, fit trois divers essais de se reconcilier avec Saprice, auquel, tantost par les uns, tantost par les autres de leurs amis communs, il faisoit porter de sa part toutes les paroles de satisfaction et de sousmission qu'on pouvoit desirer. Mais Saprice, impliable a ses semonces, refusa tous-jours la reconciliation avec autant de fierté comme Nicephore la demandoit avec beaucoup d'humilité; de maniere qu'en fin le pauvre Nicephore, estimant que si Saprice le voyoit prosterné devant luy et requerant le pardon il en seroit plus vivement touché, il le va trouver chez luy, et se jettant courageusement a ses pieds " Mon Pere, " luy dit-il, " hé, pardonnez moy, je vous supplie, pour l'amour de Nostre Seigneur." Mais cette humilité fut mesprisee et rejettee comme les precedentes.

Ce pendant, voyla une aspre persecution qui s'esleve contre les Chrestiens, en laquelle Saprice, entre autres, estant apprehendé, fit merveilles a souffrir mille et mille tourmens pour la confession de la *foy*, et specialement Ihors qu'il fut roulé et agité tres rudement dans un instrument fait expres, a guise de la vis d'un pressoir, sans que jamais il perdit sa constance: dont le gouverneur d'Antioche estant extremement irrité, il le condamna a la mort; en suite dequoy il fut tiré hors de la prison, en public, pour estre mené au lieu ou il devoit recevoir la glorieuse couronne du martyr. Ce que Nicephore n'eut pas plus tost apperceu, que soudain il accourut, et ayant rencontré son Saprice, se prosternant en terre : Helas, crioit il a haute voix, " o martyr de Jesus Christ, pardonnés moy, car je vous ay offensé !" Dequoy Saprice ne tenant conte, le pauvre Nicephore, gagnant vistement le devant par une autre rue, vint derechef en mesme humilité, le conjurant de luy pardonner, en ces termes : " O martyr de Jesus Christ, pardonnez l'offence que je vous ay faite, comme homme que je suis, sujet a faillir ; car voyla que des-ormais une couronne vous est donnee par Nostre Seigneur que vous n'aves point renié, ains aves *confessé* son saint nom *devant plusieurs tesmoins*⁷⁴⁸. " Mais Saprice, continuant en sa fierté, ne luy respondit pas un seul mot, ains les bourreaux seulement, admirans la perseverance de Nicephore " Onques, " luy dirent ilz, "nous ne vismes un si grand fol ; cet homme va mourir tout maintenant, qu'as-tu besoin de son pardon ? " A quoy respondant Nicephore : "Vous ne sçaves pas," dit il, " ce que je demande au confesseur de Jesus Christ, mais Dieu le sçait."

Or tandis Saprice arriva au lieu du supplice, ou Nicephore derechef s'estant jetté en terre devant luy : " Je vous supplie, " faisoit-il, " o martyr de Jesus Christ, de me vouloir pardonner, car il est escrit⁷⁴⁹ *Demandés, et il vous sera octroyé.* " Paroles lesquelles ne sceurent onques fieschir le coeur felon et rebelle du miserable Saprice qui, refusant obstinement de faire misericorde a son prochain, fut aussi par le juste jugement de Dieu privé de la tres glorieuse palme du martyr ; car les bourreaux luy commandans de se mettre a genoux affin de luy trancher la teste, il commença a perdre courage et de capituler avec eux, jus-

⁷⁴⁸- 1 Tm 6,12

⁷⁴⁹- Mt 7,7

ques a leur faire en fin finale cette deplorable et honteuse sousmission : " Hé, de grace, ne me coupés pas la teste, je m'en vay faire ce que les Empereurs ordonnent, et sacrifier aux idoles. " Ce que oyant le pauvre bon Nicephore, la larme a l'oeil, il se print a crier " Ah, mon cher frere, ne veuilles pas, je vous prie, ne veuilles pas transgresser la loy et renier Jesus Christ; ne le quittes pas, je vous supplie, et ne perdes pas la celeste couronne que vous aves acquise par tant de travaux et de tourmens. " Mais helas! ce lamentable prestre, venant a l'autel du martyre pour y consacrer sa vie a Dieu eternel, ne s'estoit pas souvenu de ce que le Prince des Martyrs avoit dit ⁷⁵⁰ *Si tu apportes ton offrande a l'autel, et tu te resouviens, y estant, que ton frere a quelque chose contre toy, laisse la ton offrande, et va premierement te reconcilier a ton frere, et alhors revenant, tu presenteras ton oblation.* C'est pourquoy Dieu repoussa son present, et retirant sa misericorde de luy, permit que non seulement il perdist le souverain bonheur du martyre, mais qu'encor il se precipitast au malheur de l'idolatrie tandis que l'humble et doux Nicephore, voyant cette couronne du martyre vacante par l'apostasie de l'endurci Saprice, touché d'une excellente et extraordinaire inspiration, se pousse hardiment pour l'obtenir, disant aux archers et bourreaux : " Je suis, mes amis, je suis en venté Chrestien et crois en Jesus Christ que cestuy cy a renié ; mettes moy donq, je vous prie, en sa place, et tranches moy la teste. " Dequoy les archers s'estonnant infiniment, ilz en portent la nouvelle au gouverneur, qui ordonna que Saprice fust mis en liberté et que Nicephore fust supplicié et cela advint le neufviesme febvrier, environ l'an 260 de nostre salut, ainsy que recitent Metaphraste et Sunus.

Histoire effroyable et digne d'estre grandement pesee pour le sujet dont nous parlons ; car aves vous veu, mon cher Theotime, ce courageux Saprice comme il estoit hardi et ardent a maintenir la foy, comme il souffre mille tourmens, comme il est immobile et ferme en la confession du nom du Sauveur tandis qu'on le roule et fracasse dans cet instrument fait a mode de vis, et comme il est tout prest de recevoir le coup de la mort pour accomplir le point le plus eminent de la loy divine, preferant l'honneur de Dieu a sa propre vie ? Et neanmoins, parce que d'ailleurs il prefere a la volonté divine la satisfaction que son cruel courage prend en la hayne de Nicephore, il demeure court en sa course, et lhors qu'il est sur le point d'acconsuivre et gagner le prix de la gloire par le martyre, il s'abbat malheureusement et se rompt le col, donnant de la teste dans l'idolatrie.

Il est donc vray, mon Theotime, que ce ne nous est pas asses d'aymer Dieu plus que nostre propre vie, si nous ne l'aymons generalement, absolument et sans exception quelconque, plus que tout ce que nous affectionnons ou pouvons affectionner. Mais, ce me dices vous, Nostre Seigneur a-il pas assigné l'extremité de l'amour qu'on peut avoir pour luy, quand il dit ⁷⁵¹ *que plus grande charité ne peut-on avoir que d'exposer sa vie pour ses amis?* Il est certes vray, Theotime, qu'entre les particuliers actes et tesmoignages de l'amour divin il n'y en a point de si grand que de subir la mort pour la gloire de Dieu ; neanmoins il est vray aussi que ce n'est qu'un seul acte et un seul tesmoignage, qui est voirement le chef d'oeuvre de la charité, mais outre lequel il y en a aussi plusieurs autres que la charité requiert de nous, et les requiert d'autant plus ardemment et fortement que ce sont des actes plus aysés, plus communs et ordinaires a tous les amans, et plus generalement necessaires a la conservation de l'amour sacré. O miserable Saprice, oseries vous bien dire que vous aymies Dieu comme il faut aymer Dieu, puisque vous ne preferies pas sa volonté a la passion de la hayne et rancune que vous avies contre le pauvre Nicephore? Vouloir mourir pour Dieu c'est le plus grand, mais non pas certes le seul acte de la dilection que nous devons a Dieu ; et vouloir ce seul acte en rejetant les autres, ce n'est pas charité, c'est vanité. La charité n'est point bigearre, et toutefois elle le seroit extremement si voulant plaire au Bienaymé es choses d'extreme difficulté, elle permettoit qu'on luy despleust es choses plus faciles. Comme peut vouloir mourir pour Dieu celuy qui ne veut pas vivre selon Dieu?

Un esprit bien réglé, ayant volonté de subir la mort pour un ami, subiroit sans doute toute autre chose, puisque celui-la doit avoir tout mesprisé qui auparavant a mesprisé la mort. Mais l'esprit humain est foible, inconstant et bigearre ; c'est pourquoy quelquefois les hommes choisissent plustost de mourir que de subir d'autres peynes beaucoup plus legeres, et donnent volontier leur vie pour des satisfactions extremement niaises, pueriles et vaines. Agripine ayant appris que l'enfant qu'elle portoit seroit voirement Empereur, mais qu'il la feroit par apres mourir : " Qu'il me tue, " dit elle, " pourveu qu'il regne ⁷⁵². " Voyes,

⁷⁵⁰ - Mt 5,23

⁷⁵¹ - Jn 15,13

⁷⁵² - Tacite Annales 14,9

je vous prie, le desordre de ce coeur follement maternel elle prefere la dignité de son filz a sa vie. Caton et Cleopatra aymerent mieux souffrir la mort que de voir le contentement et la gloire de leurs ennemis en leur prise ; et Lucrece choisit de se donner impiteusement la mort, plustost que de supporter injustement la honte d'un fait auquel, ce semble, elle n'avoit point de coulpe. Combien y a-il de gens qui mourroyent volontier pour leurs amis, qui neanmoins ne voudroyent pas vivre en leur service et obeir a leurs autres volontés? Tel expose sa vie, qui n'exposeroit pas sa bourse. Et quoy qu'il s'en treuve plusieurs qui pour la defense de l'ami engagent leurs vies, il ne s'en treuve qu'un en un siecle qui voulust engager sa liberté, ou perdre une once de la plus vaine et inutile reputation ou renommee du monde, pour qui que ce soit.

CHAPITRE IX

CONFIRMATION DE CE QUI A ESTE DIT PAR UNE COMPARAYSON NOTABLE

Vous sçaves, Theotime, quelles furent les amours de Jacob pour sa Rachel ⁷⁵³; et que ne fit il pas pour en tesmoigner la grandeur, la force et la fidelité, des Ihors qu'il l'eut saluee aupres du puitz de l'abbreuvoir ? Car jamais onques plus il ne cessa de mourir d'amour pour elle ; et pour l'avoir en mariage il servit avec une ardeur noppareille sept ans entiers, luy estant encor advis que ce ne fut rien, tant l'amour adoucissoit les travaux qu'il supportoit pour cette bienaymee, de laquelle estant par apres frustré, il servit derechef encor sept ans durant pour l'obtenir, tant il estoit constant, loyal et courageux en sa dilection. Puis en fin l'ayant obtenue, il negligea toutes autres affections, ne tenant mesme presqu'aucun conte du devoir qu'il avoit a Lia, sa premiere espouse, femme de grand merite et bien digne d'estre cherie, et du mespris de laquelle Dieu mesme eut compassion, tant il estoit remarquable.

Or, apres tout cela, qui suffisoit pour assujettir la plus fiere fille du monde a l'amour d'un amant si fidele, c'est une honte certes de voir la foiblesse que Rachel fit paroistre en l'affection qu'elle avoit pour Jacob ⁷⁵⁴. La pauvre Lia n'avoit plus aucun lien d'amour avec Jacob que celui de sa fertilité, par laquelle elle luy avoit fait quatre enfans masles ; le premier desquelz, nommé Ruben, estant allé aux chams en tems de moisson, il y treuva des mandragores, lesquelles il cueillit et dont par apres, estant de retour au logis, il fit present a sa mere. Ce que voyant Rachel : *Faites moy part*, dit elle a Lia, je vous prie, ma seur, *des mandragores* que *vostre* filz vous a donnees. *Mais vous semble il*, respondit Lia, *que ce soit peu* d'avantage pour vous *de m'avoir ravi* les amours pretieuses de *mon mari*, *si vous n'aves encores les mandragores de mon enfant*? Or sus, repliqua Rachel, donnez moy donq les mandragores, et qu'en eschange mon mari soit avec vous cette nuit. La condition fut acceptee ; et comme Jacob revenoit des chams sur le soir, Lia, impatiente de jouir de son eschange, luy alla au devant, et puis, toute comblee de joye : Ce sera ce soir, mon cher Seigneur mon ami, que vous seres pour moy, car j'ay acquis ce bonheur par le moyen des mandragores de mon enfant ; et sur cela luy fit le recit de la convention passee entr'elle et sa seur. Mais Jacob, que l'on sçache, ne sonna mot quelconque, estonné, comme je pense, et saisi de coeur entendant l'imbecillité et l'inconstance de Rachel, qui, pour si peu de chose, avoit quitté pour toute une nuit l'honneur et la douceur de sa presence. Car dites la venté, Theotime ; fut-ce pas une estrange et tres volage legereté en Rachel, de preferer un bouquet de petites pommes aux chastes amours d'un si aymable mari ? Si c'eust esté pour des royaumes, pour des monarchies ; mais pour une chetifve poignee de mandragores Theotime, que vous en semble?

Et toutefois, revenans a nous, o vray Dieu, combien de fois faisons nous des elections infiniment plus honteuses et miserables Le grand saint Augustin ⁷⁵⁵ prit un jour playsir de voir et contempler a loysir des mandragores pour mieux pouvoir discerner la cause pour laquelle Rachel les avoit si ardemment desirees, et il treuva qu'elles estoyent voirement belles a la veüe et d'aggreable senteur, mais du tout

⁷⁵³ - Gn 29

⁷⁵⁴ - Gn 30,14

⁷⁵⁵ - Contra Faustum 22,56

insipides et sans goust. Or Pline raconte ⁷⁵⁶ que quand les chirurgiens en presentent le jus a boire a ceux sur lesquelz ilz veulent faire quelque incision, affin de leur rendre le coup insensible, il arrive maintefois que la seule odeur fait l'operation et endort suffisamment les patiens : c'est pourquoy la mandragore est une plante charmeresse, qui enchante les yeux, les douleurs, les regretz et toutes les passions par le sommeil. Au reste, qui en prend trop longuement l'odeur en devient muet, et qui en boit largement meurt sans remede.

Theotime, les pompes, richesses et delectations mondaines peuvent-elles estre mieux representees ? Elles ont une apparence attrayante, mais qui mord dans ces pommes, c'est a dire, qui sonde leur nature, n'y treuve ni goust ni contentement ; neanmoins elles charment et endorment a la vanité de leur odeur, et la renommee que les enfans du monde leur donne estourdit et assomme ceux qui s'y amusent trop attentivement ou qui les prennent trop abondamment. Or, c'est pour de telles mandragores, chimeres et fantosmes de contentemens que nous quittons les amours de l'Espoux celeste : et comment donq pouvons nous dire que nous l'aymons sur toutes choses, puisque nous preferons a sa grace de si chetifves vanités ?

N'est ce pas une lamentable merveille de voir David, si grand a surmonter la hayne, si courageux a pardonner l'injure, estre neanmoins si furieusement injurieux en l'amour ⁷⁵⁷, que non content de posseder justement une grande multitude de femmes, il va iniquement usurper et ravir celle du pauvre Urie, et, par une lascheté insupportable, affin de prendre plus a souhait l'amour de la femme, il donne cruellement la mort au mari ? Qui n'admira le coeur de saint Pierre, si hardi entre les soldatz armés que luy seul de toute la troupe de son Maistre met le fer au poing et frappe ⁷⁵⁸, puis, peu apres, est si couard entre les femmes, qu'a la seule parole d'une servante il renie et deteste son Maistre ⁷⁵⁹? Et comme peut on treuver si estrange que Rachel quittast les caresses de son Jacob pour des pommes de mandragore, puisqu'Adam et Eve quitterent bien la grace pour une pomme qu'un serpent leur offre a manger?

En somme, Theotime, je vous dis ce mot digne d'estre noté. Les heretiques sont heretiques et en portent le nom, parce qu'entre les articles de la foy ilz choisissent a leur goust et a leur gré ceux que bon leur semble pour les croire, rejettans les autres et les desadvouans; et les Catholiques sont Catholiques, parce que, sans choix ni election quelconque, ilz embrassent avec egale fermeté et sans exception toute la foy de l'Eglise. Or il en est de mesme es articles de la charité : c'est heresie en la dilection sacree de faire choix entre les commandemens de Dieu, pour en vouloir pratiquer les uns et violer les autres. *Celuy qui a dit : Tu ne tueras point, a dit aussi : Tu ne seras point luxurieux* ; que si tu ne tues point, mais tu commetz la luxure ⁷⁶⁰, ce n'est donq pas pour l'amour de Dieu que tu ne tues pas, ains c'est par quelqu'autre motif qui te fait choisir ce commandement plustost que l'autre : choix qui fait l'heresie en matiere de charité. Si quelqu'un me disoit qu'il ne me veut pas couper un bras pour l'amour qu'il me porte, et neanmoins me venoit arracher un oeil, ou me rompre la teste, ou me percer le cors de part en part : Hé, ce dirois-je, comme me dites vous que c'est par amour que vous ne me coupes pas un bras, puisque vous m'arraches un oeil qui ne m'est pas moins pretieux, ou que vous me donnez de vostre espee a travers le cors, qui m'est encores plus dangereux ? C'est une maxime, que " le bien provient d'une cause vrayement entiere, et le mal de chasque defect. " Pour faire un acte de vraye charité, il faut qu'il procede d'un amour entier, general et universel, qui s'estende a tous les commandemens divins ; que si nous manquons d'amour en un seul commandement, nostre amour n'est plus entier ni universel, et le coeur dans lequel il est ne peut estre dit vrayement amant, ni par consequent vrayement bon.

CHAPITRE X

⁷⁵⁶ - Hist Nat 25,13

⁷⁵⁷ - 2 R 11

⁷⁵⁸ - Mt 26,51

⁷⁵⁹ - Mt 26,69

⁷⁶⁰ - Jc 2,11

COMME NOUS DEVONS AYMER LA DIVINE BONTÉ SOUVERAINEMENT PLUS QUE
NOUS MESMES

Aristote a eu rayson de dire que le bien est voirement aymable, mays a un chacun principalement son bien propre, de sorte que l'amour que nous avons envers autruy provient de celuy que nous avons envers nous mesmes ; car comme pouvoit dire autre chose un philosophe qui non seulement n'ayma pas Dieu, mays ne parla mesme presque jamais de l'amour de Dieu ? Amour de Dieu neanmoins qui precede tout amour de nous mesmes, voire selon l'inclination naturelle de nostre volonté, ainsy que j'ay declairé au premier Livre ⁷⁶¹

La volonté, certes, est tellement dediee, et, s'il faut ainsy dire, elle est tellement consacree a la bonté, que si une bonté infinie luy est monstree clairement, il est impossible, sans miracle, qu'elle ne l'ayme souverainement. Ainsy les Bienheureux sont ravys et necessités, quoy que non forcés, d'aymer Dieu, duquel ilz voyent clairement la souveraine beauté ; ce que l'Escriture monstre asses ⁷⁶² quand elle compare le contentement qui comble les coeurs de ces glorieux habitans de la Hierusalem celeste a un *torrent* et *fleuve impetueux*, duquel on ne peut empescher les ondes qu'elles ne s'espanchent sur les plaines qu'elles rencontrent.

Mais en cette vie mortelle, Theotime, nous ne sommes pas necessités de l'aymer si souverainement, d'autant que nous ne le connaissons pas si clairement, d'autant que nous le verrons *face a face* ⁷⁶³, nous l'aymerons coeur a coeur ; c'est a dire, comme nous verrons tous, un chacun selon sa mesure, l'infinie de sa beauté d'une veüe souverainement claire, aussi serons-nous ravys en l'amour de son infinie bonté d'un ravissement souverainement fort, auquel nous ne voudrons ni ne pourrons vouloir faire jamais aucune resistance. Mais icy bas en terre, ou nous ne voyons pas cette souveraine bonté en sa beauté, ains l'entrevoyons seulement entre nos obscurités, nous sommes a la verité inclinés et allechés, mais non pas necessités de l'aymer plus que nous mesmes ; ains plustost, au contraire, quoy que nous ayons cette sainte inclination naturelle d'aymer la Divinité sur toutes choses, nous n'avons pas neanmoins la force de la pratiquer, si cette mesme Divinité ne respand surnaturellement dans nos coeurs sa tressainte charité.

Or il est vray pourtant que, comme la claire veüe de la Divinité produit infalliblement la necessité de l'aymer plus que nous mesmes, aussi l'entreveue, c'est a dire la connoissance naturelle de la Divinité, produit infalliblement l'inclination et tendance a l'aymer plus que nous mesmes. Hé, de grace, Theotime, la volonté toute destinee a l'amour du bien, comme en pourroit elle tant soit peu connoistre un souverain, sans estre de mesme tant soit peu inclinee a l'aymer souverainement ? Entre tous les biens qui ne sont pas infinis, nostre volonté preferera tous-jours en son amour celuy qui luy est plus proche, et sur tout le sien propre ; mais il y a si peu de proportion entre l'infini et le fini, que nostre volonté qui connoist un bien infini est sans doute esbranlee, inclinee et incitee de preferer l'amitié de l'abisme de cette bonté infinie a toute sorte d'autre amour et a celuy la encor de nous mesme.

Mais sur tout cette inclination est forte parce que nous sommes plus en Dieu qu'en nous mesmes, nous vivons plus en luy qu'en nous ⁷⁶⁴, et sommes tellement de luy, par luy, pour luy et a luy, que nous ne sçaurions, de sens rassis, penser ce que nous luy sommes et ce qu'il nous est que nous ne soyons forcés de crier : *Je suis vostre, Seigneur* ⁷⁶⁵, et ne dois estre qu'a vous ; mon ame est vostre, et ne doit vivre que par vous ; ma volonté est vostre, et ne doit aymer que pour vous ; mon amour est vostre, et ne doit tendre qu'en vous. Je vous dois aymer comme mon premier principe, puisque je suis de vous ; je vous dois aymer comme ma fin et mon repos, puisque je suis pour vous ; je vous dois aymer plus que mon estre, puisque mon estre subsiste par vous ; je vous dois aymer plus que moy mesme, puisque je suis tout a vous et en vous.

⁷⁶¹- TAD liv 1, ch 16

⁷⁶²- Ps 35,9 ; 45,4

⁷⁶³- 1 Co 13,12

⁷⁶⁴- Ac 17,28

⁷⁶⁵- Ps 118,94

Que s'il y avoit ou pouvoit avoir quelque souveraine bonté de laquelle nous fussions independans, pourveu que nous peussions nous unir a elle par amour, encor serions nous incités a l'aymer plus que nous mesmes, puisque l'infinité de sa suavité seroit tous-jours souverainement plus forte pour attirer nostre volonté a son amour que toutes les autres bontés, et mesme que la nostre propre.

Mais si, par imagination de chose impossible, il y avoit une infinie bonté a laquelle nous n'eussions nulle sorte d'appartenance et avec laquelle nous ne peussions avoir aucune union ni communication, nous l'estimerions certes plus que nous mesmes ; car nous connoistrions qu'estant infinie, elle seroit plus estimable et aymable que nous, et par consequent nous pourrions faire des simples souhaits de la pouvoir aymer : mais, a proprement parler, nous ne l'aymerions pas, puisque l'amour regarde l'union ; et beaucoup moins pourrions nous avoir la charité envers elle, puisque la charité est une amitié et l'amitié ne peut estre que reciproque, ayant pour fondement la communication et pour fin l'union. Ce que je dis ainsy pour certains espritz chimeriques et vains qui, sur des imaginations impertinentes, roulent bien souvent des discours melancholiques qui les affligent grandement. Mais quant a nous, Theotime, mon cher ami, nous voyons bien que nous ne pouvons pas estre vrays hommes sans avoir inclination d'aymer Dieu plus que nous mesmes, ni vrays Chrestiens sans pratiquer cette inclination : aymons plus que nous mesmes Celuy qui nous est plus que tout et plus que nous mesmes. Amen, il est vray.

CHAPITRE XI

COMME LA TRESSAINTE CHARITÉ PRODUIT L'AMOUR DU PROCHAIN

Comme Dieu crea *l'homme a son image et semblance*, aussi a-il ordonné un amour pour l'homme a l'image et semblance de l'amour qui est deu a sa Divinité : *Tu aymeras*, dit il ⁷⁶⁶, *le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur ; c'est le premier et le plus grand commandement. Or le second est semblable a iceluy : Tu aymeras ton prochain comme toy mesme.* Pourquoi aymons nous Dieu, Theotime ? " La cause pour laquelle on ayme Dieu," dit saint Bernard, " c'est Dieu mesme ; " comme s'il disoit que nous aymons Dieu parce qu'il est la tres souveraine et tres infinie bonté. Pourquoi nous aymons-nous nous mesmes en charité ? Certes, c'est parce que nous sommes *l'image et semblance* de Dieu. Et puisque tous les hommes ont cette mesme dignité, nous les aymons aussi comme nous mesmes, c'est a dire en qualité de tressaintes et vivantes images de la Divinité. Car c'est en cette qualité-la, Theotime, que nous appartenons a Dieu d'une si estroite alliance et d'une si aymable depen-dance, qu'il ne fait nulle difficulté de se dire nostre *Pere* et nous nommer ses *enfans* ⁷⁶⁷ ; c'est en cette qualité que nous sommes capables d'estre unis a sa divine essence par la jouissance de sa souveraine bonté et felicité ; c'est en cette qualité que nous recevons sa grace et que nos espritz sont associés au sien tressaint, *rendus*, par maniere de dire, *participans de sa divine nature* ⁷⁶⁸ : comme dit saint Leon ⁷⁶⁹. Et c'est donq ainsy, que la mesme charité qui produit les actes de l'amour de Dieu, produit quant et quant ceux de l'amour du prochain ; et tout ainsy que Jacob vid qu'une mesme eschelle touchoit le ciel et la terre, servant egaleme nt aux Anges pour descendre comme pour monter ⁷⁷⁰, nous sçavons aussi qu'une mesme dilection s'estend a cherir Dieu et le prochain, nous relevant a l'union de nostre esprit avec Dieu et nous ramenant a l'amoureuse société des prochains ; en sorte toutefois, que nous aymons le prochain entant qu'il est a *l'image et semblance* de Dieu, créé pour communiquer avec la divine Bonté, participer a sa grace et jouir de sa gloire.

⁷⁶⁶- Mt 22,37

⁷⁶⁷- 1 Jn 3,1

⁷⁶⁸- 2 P 1,4

⁷⁶⁹- Serm 12

⁷⁷⁰- Gn 28,12

Theotime, aymer le prochain par charité c'est aymer Dieu en l'homme ou l'homme en Dieu; c'est cherir Dieu seul pour l'amour de luy mesme, et la creature pour l'amour d'iceluy. Le jeune Tobie, accompagné de l'ange Raphaël, ayant abordé Raguel son parent, auquel nean-moins il estoit inconnu, Raguel ne l'eut pas plus tost regardé, dit l'Escriture ⁷⁷¹, que se retournant devers *Anne, sa femme* : Tenes, dit il, voyes *combien ce jeune homme est semblable a mon cousin. Et ayant dit ce/a*, il les interrogea : *D'ou estes-vous, jeunes gens, mes chers freres ? A quoy* ilz respondirent : *Nous sommes de la tribu de Nephtali, de la captivité de Ninive. Et il leur dit : Connoissez-vous Tobie mon frere? Ouy, nous le connoissons, dirent-il ? Et Raguel s'estant mis a dire beaucoup de bien d'iceluy, l'Ange luy dit : Tobie duquel vous vous enqueres, il est propre pere de celuy ci. Lhors Raguel s'avança, et le baysant avec beaucoup de larmes et pleurant sur le col d'iceluy : Benediction sur toy, mon enfant, dit-il, car tu es filz d'un bon et tres bon personnage ; et la bonne dame Anne, femme de Raguel, avec Sara sa fille, se mirent aussi a pleurer de tendreté d'amour. Ne remarques vous pas que Raguel, sans connoistre le petit Tobie, l'embrasse, le caresse, le bayse, pleure d'amour sur luy ? D'ou provient cet amour sinon de celuy qu'il portoit au viel Tobie le pere, que cet enfant ressembloit si fort ? Beni sois tu, dit il : mays pourquoy ? non point, certes, parce que tu es un bon jeune homme, car cela je ne le sçay pas encor, mays parce que tu es filz et ressembles a ton pere, qui est un tres homme de bien.*

Hé, vray Dieu, Theotime, quand nous voyons un prochain créé a *l'image et semblance* de Dieu, ne devrions-nous pas dire les uns aux autres : Tenes, voyes cette creature, comme elle ressemble au Createur ? ne devrions-nous pas nous jeter sur son visage, la caresser et pleurer d'amour pour elle ? ne devrions-nous pas luy donner mille et mille benedictions? Et quoy donq ? pour l'amour d'elle ? Non certes, car nous ne sçavons pas si elle *est digne d'amour ou de hayne* ⁷⁷² en elle mesme. Et pourquoy donq ? O Theotime, pour l'amour de Dieu qui l'a formée a son *image et semblance*, et par consequent rendue capable de participer a sa bonté en la grace et en la gloire ; pour l'amour de Dieu, dis-je, de qui elle est, a qui elle est, par qui elle est, en qui elle est, pour qui elle est, et qu'elle ressemble d'une façon toute particuliere. Et c'est pourquoy, non seulement le divin amour commande maintefois l'amour du prochain, mais il le produit et respand luy mesme dans le coeur humain comme sa ressemblance et son image ; puisque tout ainsy que l'homme est l'image de Dieu, de mesme l'amour sacré de l'homme envers l'homme est la vraie image de l'amour celeste de l'homme envers Dieu.

Mais ce discours de l'amour du prochain requiert un traité a part, que je supplie le souverain Amant des hommes vouloir inspirer a quelqu'un de ses plus excellens serviteurs, puisque le comble de l'amour de la divine bonté du Pere celeste consiste en la perfection de l'amour de nos freres et compaignons.

CHAPITRE XII

COMME L' AMOUR PRODUIT LE ZELE

Comme l'amour tend au bien de la chose aymee, ou s'y complaysant si elle l'a, ou le luy desirant et pourchassant si elle ne l'a pas, aussi il produit la hayne, par laquelle il fuit le mal contraire a la chose aymee, ou desirant et pourchassant de l'esloigner d'icelle si elle l'a des-ja, ou le divertissant et empeschant de venir si elle ne l'a pas encor : que si le mal ne peut ni estre empesché ni estre esloigné, l'amour au moins ne laisse pas de le faire haïr et detester. Quand donq l'amour est ardent et qu'il est parvenu jusques a vouloir oster, esloigner et divertir ce qui est opposé a la chose aymee, on l'appelle zele ; de sorte qu'a proprement parler, le zele n'est autre chose sinon l'amour qui est en ardeur, ou plustost l'ardeur qui est en l'amour. Et partant, quel est l'amour, tel est le zele qui en est l'ardeur : si l'amour est bon, le zele en est bon, si l'amour est mauvais, le zele en est mauvais. Or quand je parle du zele, j'entens encor parler de la jalousie, car la jalousie est une espece de zele; et, si je ne me trompe, il n'y a que cette difference entre l'un et l'autre, que le

⁷⁷¹- Tb 7,1

⁷⁷²-Qo 9,1

zele regarde tout le bien de la chose aymee pour en esloigner le mal contraire, et la jalousie regarde le bien particulier de l'amitié pour repousser tout ce qui s'y oppose.

Quand donques nous ayons ardemment les choses mondaines et temporelles, la beauté, les honneurs, les richesses, les rangs, ce zele, c'est a dire l'ardeur de cet amour, se termine pour l'ordinaire en envie, parce que ces basses choses sont si petites, particulieres, bornees, finies et imparfaites, que quand l'un les possede, l'autre ne les peut entierement posseder : de sorte qu'estans communiquees a plusieurs, la communication en est moins parfaite pour un chacun. Mais quand en particulier nous ayons ardemment d'estre aymés, le zele, ou bien l'ardeur de cet amour, devient jalousie ; d'autant que l'amitié humaine, quoy qu'elle soit vertu, si est ce qu'elle a cette imperfection, a rayson de nostre imbecillité, qu'estant departie a plusieurs, la part d'un chacun en est moindre. C'est pourquoy l'ardeur ou zele que nous avons d'estre aymés ne peut souffrir que nous ayons des rivaux et compaignons ; et si nous nous imaginons d'en avoir, nous entrons soudain en la passion de jalousie, laquelle, certes, a bien quelque ressemblance avec l'envie, mays ne laisse pas pour cela d'estre fort differente d'avec elle.

1. L'envie est tousjours injuste, mays la jalousie est quelquefois juste, pourveu qu'elle soit moderee ; car les mariés, par exemple, n'ont ilz pas rayson d'empescher que leur amitié ne reçoive diminution par le partage ?

2. Par l'envie nous nous attristons que le prochain ayt un bien plus grand ou pareil au nostre, encor qu'il ne nous oste rien de ce que nous avons; en quoy l'envie est desraysonnable, nous faysant estimer que le bien du prochain soit nostre mal. Mays la jalousie n'est nullement marrie que le prochain ayt du bien, pourveu que ce ne soit pas le nostre ; car le jaloux ne seroit pas marri que son compaignon fust aymé des autres femmes, pourveu que ce ne fust pas de la sienne, voire mesme, a proprement parler, on n'est pas jaloux d'un rival sinon apres qu'on estime d'avoir acquise l'amitié de la personne aymee : que si avant cela il y a quelque passion, ce n'est pas jalousie, mais envie.

3. Nous ne presupposons pas de l'imperfection en celuy que nous envions, ains au contraire nous l'estimons avoir le bien que nous luy envions ; mais nous presupposons bien que la personne de laquelle nous sommes jaloux soit imparfaite, changeante, corruptible et variable.

4. La jalousie procede de l'amour ; l'envie, au contraire, provient du manquement d'amour.

5. La jalousie n'est jamais qu'en matiere d'amour ; mais l'envie s'estend en toutes matieres, de biens, d'honneurs, de faveurs, de beauté. Que si quelquefois on est envieux de l'amour qui est porté a quelqu'un, ce n'est pas pour l'amour, ains pour les fruitz qui en dependent : un envieux se soucie peu que son compaignon soit aymé du prince, pourveu qu'il ne soit pas favorisé ni gratifié es occurrences.

CHAPITRE XIII

COMME DIEU EST JALOUX DE NOUS

Dieu dit ainsy *Je suis le Seigneur ton Dieu, fort, jaloux ; Le Seigneur a pour son nom, jaloux*⁷⁷³. Dieu donques est jaloux, Theotime mais quelle est sa jalousie ? Certes, elle semble d'abord estre une jalousie de convoytise, telle qu'est celle des maris pour leurs femmes ; car il veut que nous soyons tellement siens, que nous ne soyons en façon quelconque a personne qu'a luy : *Nul, dit-il*⁷⁷⁴, *ne peut servir a deux maistres*. Il demande *tout* nostre *coeur, toute* nostre *ame, tout* nostre *esprit, toutes* nos *forces*⁷⁷⁵ ; pour cela mesme il s'appelle nostre Espoux et nos ames ses espouses, et nomme toute sorte d'esloignement de luy fornication, adultere. Et si, il a rayson, ce grand Dieu tout uniquement bon, de vouloir tres parfaitement tout nostre coeur, car nous avons un coeur petit, qui ne peut pas asses fournir d'amour pour aymer dignement la divine Bonté : n'est-il pas donques convenable que, ne luy pouvant donner tout l'amour qu'il seroit requis, il

⁷⁷³- Ex 20,5 ;34,14

⁷⁷⁴- Mt 6,24

⁷⁷⁵- Dt 6,5 ; Mt 22,37

luy donne pour le moins tout celuy qu'il peut ? Le bien qui est souverainement aymable ne doit-il pas estre souverainement aymé ? Or, aymer souverainement, c'est aymer totalement.

Cette jalousie néanmoins que Dieu a pour nous, n'est pas en effect une jalousie de convoitise, ains de souveraine amitié ; car ce n'est pas son interest que nous l'aymions, c'est le nostre. Nostre amour luy est inutile, mais il nous est de grand proffit, et s'il luy est agreable c'est parce qu'il nous est profitable; car estant le souverain bien, il se plait a se communiquer par son amour, sans que bien quelcomque luy en puisse revenir; dont il s'escrie ⁷⁷⁶, se plaignant des pecheurs, par maniere de jalousie : *Ilz m'ont laissé, moy qui suis source d'eau vive, et se sont foui des cisternes, cisternes dissipees et crevassees, qui ne peuvent retenir les eaux.* Voyés un peu, Theotime, je vous prie, comme ce divin Amant exprime delicatement la noblesse et generosité de sa jalousie : *Ilz m'ont laissé*, dit-il, *moy qui suis la source d'eau vive* ; comme s'il disoit : Je ne me plains pas dequoy ilz m'ont quitté, pour aucun dommage que leur abandonnement me puisse apporter; car quel dommage peut recevoir une source vive si on n'y vient pas puiser de l'eau ? laissera-elle pour cela de ruisseler et flotter sur la terre ? mais je regrette leur malheur, dequoy m'ayant laissé, ilz se sont amusés a des puitz sans eaux. Que si, par pensee de chose impossible, ilz eussent peu rencontrer quelqu'autre fontaine d'eau vive, je supporterois aysement leur departie d'avec moy, puisque je n'ay nulle pretention en leur amour que celle de leur bonheur ; mais me quitter pour perir, m'abandonner pour se precipiter, c'est cela qui me fait estonner et fascher sur leur folie. C'est donq pour l'amour de nous qu'il veut que nous l'aymions, parce que nous ne pouvons cesser de l'aymer sans commencer de nous perdre, et que tout ce que nous luy ostons de nos affections nous le perdons.

Metz moy, dit le divin Berger a la Sulamite ⁷⁷⁷, *metz moy comme un cachet sur ton coeur, comme un cachet sur ton bras.* Sulamite, certes, avoit son coeur tout plein de l'amour celeste de son cher Amant, lequel, quoy qu'il ayt tout, ne se contente pas, mais par une sacree desfiance de jalousie veut encor estre sur le coeur qu'il possede, et le cachetter de soy mesme, affin que rien ne sorte de l'amour qui y est pour luy et que rien n'y entre qui puisse y faire du meslange ; car il n'est pas assouvi de l'affection dont l'ame de sa Sulamite est comblee, si elle n'est invariable, toute pure, toute unique pour luy. Et pour ne jouir pas seulement des affections de nostre coeur, ains aussi des effectz et operations de nos mains, il veut estre encor *comme un cachet sur nostre bras droit*, affin qu'il ne s'estende et ne soit employé que pour les oeuvres de son service. Et la rayson de cette demande de l'Amant divin est que, comme *la mort* est si forte qu'elle separe l'ame de toutes choses et de son cors mesme, aussi l'amour sacré, parvenu jusques au degré du zele, divise et esloigne l'ame de toutes autres affections et l'espure de tout meslange ; d'autant qu'il n'est pas seulement *aussi fort que la mort*, ains il est aspre, inexorable, *dur* et impiteux a chastier le tort qu'on luy fait quand on reçoit avec luy des rivaux, *comme l'enfer* est violent a punir les damnés : et tout ainsy que l'enfer, plein d'horreur, de rage et de felonnie, ne reçoit aucun meslange d'amour, aussi l'amour jaloux ne reçoit aucun meslange d'autre affection, voulant que tout soit pour le Bienaymé. Rien n'est si doux que le colombeau, mays rien si impiteux que luy envers sa colombelle, quand il a quelque jalousie. Si jamais vous y aves pris garde, vous aures veu, Theotime, que ce debonnaire animal, revenant de l'essor et treuvant sa partie avec ses compaignons, il ne se peut empescher de ressentir un peu de desfiance qui le rend aspre et bigearre ; de sorte que d'abord il la vient environner, grommelant, *morguant*, trepignant et la frappant a *trait d'aisles*, quoy qu'il sçache bien qu'elle est fidelle et qu'il la voye toute blanche d'innocence.

Un jour sainte Catherine de Sienne estoit en un ravissement qui ne luy ostoit pas l'usage Des sens, et tandis que Dieu luy faisoit voir des merveilles, un sien frere passa pres d'elle, qui faisant du bruit la divertit, en sorte qu'elle se retourna pour le regarder un seul petit moment. Cette petite distraction survenue a l'improveu ne fut pas un peché ni une infidelité, ains une seule ombre de peché et une seule image d'infidelité ; et néanmoins la tressainte Mere de l'Espoux celeste l'en tança si fort, et le glorieux saint Paul luy en fit une si grande confusion, qu'elle pensa fondre en larmes. Et David restabli en grace par un parfait amour, comme fut il traité pour le seul peché veniel qu'il commit faisant faire le denombrement de son peuple ⁷⁷⁸?

Mais, Theotime, qui veut voir cette jalousie delicatement et excellemment exprimée, il faut qu'il lise les enseignemens que la seraphique sainte Catherine de Genes a faitz pour declarer les propriétés du pur

⁷⁷⁶ - Jr 2,13

⁷⁷⁷ - Ct 8,6

⁷⁷⁸ - 2 R 24

amour, entre lesquelles elle inculque et presse fort celle-ci : que l'amour parfait, c'est a dire l'amour estant parvenu jusques au zele, ne peut souffrir l'entremise ou interposition, ni le meslange d'aucune autre chose, non pas mesme des dons de Dieu, voire jusques a cette rigueur, qu'il ne permet pas qu'on affectionne le Paradis sinon pour y aymer plus parfaitement la bonté de Celuy qui le donne ; de sorte que les *lampes* de ce pur amour n'ont point d'huile, de lumignon ni de fume, elles *sont toutes feu et flamme* que rien du monde ne peut *esteindre* ⁷⁷⁹; et ceux qui ont ces *lampes ardentes en leurs mains* ⁷⁸⁰, ont la tressainte crainte des chastes espouses, non pas celle des femmes adulteres. Celles la craignent, et celles ci aussi, mais differemment, dit saint Augustin : la chaste espouse craint l'absence de son espoux, l'adultere craint la presence du sien ; " celle la craint qu'il s'en aille, et celle ci craint qu'il demeure ; " celle la est si fort amoureuse qu'elle en est toute jalouse, celle ci n'est point jalouse parce qu'elle n'est pas amoureuse ; celle ci craint d'estre chastiee, et celle la craint de n'estre pas asses aymee, ains, en venté, elle ne craint pas a proprement parler de n'estre pas aymee, comme font les autres jalouses qui s'ayment elles mesmes et veulent estre aymees, mais elle craint de n'aymer. pas asses Celuy qu'elle void estre tant aymable que nul ne le peut asses dignement aymer selon la grandeur de l'amour qu'il merite, ainsy que j'ay dit n'a guere. C'est pourquoy elle n'est pas jalouse d'une jalousie interessee, mais d'une jalousie pure, qui ne procede d'aucune convoitise, ains d'une noble et simple amitié : jalousie laquelle par apres s'estend jusques au prochain, avec l'amour duquel elle procede ; car, puisque nous aymons le prochain pour Dieu comme nous mesmes, nous sommes aussi jaloux de luy pour Dieu ⁷⁸¹ comme nous le sommes de nous mesmes, de sorte que nous voudrions bien mourir pour l'empescher de perir.

Or, comme le zele est une ardeur enflammee ou une inflammation ardente de l'amour, il a aussi besoin d'estre sagement et prudemment pratiqué ; autrement, sous pretexte d'iceluy, on violeroit les termes de la modestie ou discretion, et seroit aysé de passer du zele a la cholere et d'une juste affection a une inique passion : c'est pourquoy, n'estant pas ici le lieu de marquer les conditions du zele, mon Theotime, je vous advertis que pour l'execution d'iceluy vous ayes tous-jours recours a celuy que Dieu vous a donné pour vostre conduite en la vie devote.

CHAPITRE XIV

DU ZELE OU JALOUSIE QUE NOUS AVONS POUR NOSTRE SEIGNEUR

Un chevalier desira qu'un peintre fameux luy fit un cheval courant, et le peintre le luy ayant présenté sur le dos et comme se vautrant, le chevalier commençoit a se courroucer, quand le peintre retournant l'image sans dessus dessous : Ne vous fasches pas, monsieur, dit-il ; pour changer la posture d'un cheval courant en celle d'un cheval vautrant, il ne faut que renverser le tableau. Theotime, qui veut bien voir quel zele ou quelle jalousie nous devons avoir pour Dieu, il ne faut sinon bien exprimer la jalousie que nous avons pour les choses humaines, et puis la renverser ; car telle devra estre celle que Dieu requiert de nous pour luy.

Imagines vous, Theotime, la comparayson qu'il y a entre ceux qui jouissent de la lumiere du soleil et ceux qui n'ont que la petite clarté d'une lampe : ceux la ne sont point envieux ni jaloux les uns des autres, car ilz sçavent bien que cette lumiere la est tres suffisante pour tous, que la jouissance de l'un n'empesche point la jouissance de l'autre, et que chacun ne la possede pas moins, encor que tous la possedent generalement, que si un chacun luy seul la possedoit en particulier ; mays quant a la clarté d'une lampe, parce qu'elle est petite, courte et insuffisante pour plusieurs, chacun la veut avoir en sa chambre, et qui l'a est envié des autres. Le bien des choses mondaines est si chetif et vil, que quand l'un en jouit il faut que l'autre en soit privé ; et l'amitié humaine est si courte et infirme, qu'a mesure qu'elle se communique aux uns elle s'affoiblit d'autant pour les autres : c'est pourquoy nous sommes jaloux et faschés quand nous y avons des corrivaux et

⁷⁷⁹- Ct 8,7

⁷⁸⁰- Lc 12,35

⁷⁸¹- 2 Co 11,2

compaignons. Le coeur de Dieu est si abondant en amour, son bien est si fort infini, que tous le peuvent posseder sans qu'un chacun pour cela le possede moins, cette infinité de bonté ne pouvant estre espuee, quoy qu'elle remplisse tous les espritz de l'univers ; car apres que tout en est comblé, son infinité luy demeure tous-jours toute entiere, sans diminution quelcomque. Le soleil ne regarde pas moins une rose avec mille millions d'autres fleurs que s'il ne regardoit qu'elle seule ; et Dieu ne respand pas moins son amour sur une ame, encor qu'il en ayme une infinité d'autres, que s'il n'aymoit que celle la seule, la force de sa dilection ne diminuant point pour la multitude des rayons qu'elle respand, ains demeurant tous-jours toute pleine de son immensité.

Mays en quoy donq consiste le zele ou la jalousie que nous devons avoir pour la divine Bonté ? Theotime, son office est premierement de haïr, fuir, empescher, detester, rejeter, combattre et abattre, si l'on peut, tout ce qui est contraire a Dieu, c'est a dire a sa volonté, a sa gloire et a la sanctification de son nom. *J'ay haï l'iniquité*, dit David, *et l'ay abominee*⁷⁸². *Ceux que vous haïsses, o Seigneur, ne les haissois-je pas, et ne sechois-je pas de regret sur vos ennemis*⁷⁸³ ? *Mon zele m'a fait pasmer, parce que mes ennemis ont oublié vos paroles*⁷⁸⁴. *Au matin je tuois tous les pecheurs de la terre, affin de ruyner et exterminer tous les ouvriers d'iniquité*⁷⁸⁵. Voyes, je vous prie, Theotime, ce grand Roy, de quel zele il est animé, et comme il employe les passions de son ame au service de la sainte jalousie : il ne haït pas simplement l'iniquité, mays il l'abomine, il seche de detresse en la voyant, il tombe en defaillance et definement de coeur, il la persecute, il la renverse et l'extermine. Ainsy Phinees⁷⁸⁶, outré d'un saint zele, transperça saintement d'un coup de glaive cet effronté Israëlite et cette vilaine Madianite qu'il treuva en l'infame traffiq de leur brutalité ; ainsy le zele qui devoroit le coeur de nostre Sauveur fit qu'il esloigna, et quant et quant vengea l'irreverence et prophanation que ces vendeurs et acheteurs faisoient dans le Temple⁷⁸⁷.

Le zele, en second lieu, nous rend ardemment jaloux pour la pureté des ames qui sont espouses de Jesus Christ, selon le dire du saint Apostre aux Corinthiens⁷⁸⁸ : *Je suis jaloux de vous de la jalousie de Dieu, car je vous ay promis a un homme, a sçavoir, de vous représenter une vierge chaste a Jesus Christ*. Eliezer eust esté extrêmement piqué de jalousie, s'il eust veu la chaste et belle Rebecca, qu'il conduisoit pour estre espousee au filz de son seigneur, en quelque peril d'estre violee, et sans doute il eust peu dire a cette sainte damoyse : *Je suis jaloux de vous de la jalousie que j'ay pour mon maistre, car je vous ay fiancée a un homme pour vous presenter une vierge chaste au filz de mon seigneur Abraham*. Ainsy veut dire le glorieux saint Paul a ses Corinthiens : *J'ay esté envoyé de Dieu a vos ames pour traiter le mariage d'une eternelle union entre son Filz nostre Sauveur et vous, et je vous ay promis a luy pour vous représenter, ainsy qu'une vierge chaste, a ce divin Espoux*; et voyla pourquoy *je suis jaloux*, non de ma jalousie, mais *de la jalousie de Dieu*, au nom duquel j'ay traité avec vous. Cette jalousie, Theotime, faisoit mourir et pasmer tous les jours ce saint Apostre : *Je meurs*, dit-il, *tous les jours pour vostre gloire*⁷⁸⁹; *Qui est infirme, que je ne sois aussi infirme ? qui est scandalisé, que je ne brusle*⁷⁹⁰ ? Voyés, disent les Anciens, voyés quel amour, quel soin et quelle jalousie une mere-poule a pour ses poussins (car Nostre Seigneur n'a pas estimé cette comparayson indigne de son Evangile⁷⁹¹). La poule est une poule, c'est a dire un animal sans courage ni generosité quelcomque, tandis qu'elle n'est pas mere ; mais quand elle l'est devenue elle a un coeur de

⁷⁸²-Ps 118,163

⁷⁸³- Ps 138,21

⁷⁸⁴- Ps 118,139

⁷⁸⁵- Ps 100

⁷⁸⁶- Nb 25,8

⁷⁸⁷- Jn 11,14

788 - 2 Co 11,2

⁷⁸⁹- 1 Co 15,31

⁷⁹⁰- 2 Co 11,29

⁷⁹¹- Mt 23,37

lion, tous-jours la teste levee, tous-jours les yeux hagards, tous-jours elle va roulant sa veüe de toutes pars, pour peu qu'il y ait apparence de peril pour ses petitz ; il n'y a ennemi aux yeux duquel elle ne se jette pour la defense de sa chere couvee, pour laquelle elle a un souci continuel qui la fait tous-jours aller glossant et plaignant : que si quelqu'un de ses poussins perit, queiz regretz ! quelle cholere ! C'est la jalousie des peres et meres pour leurs enfans, des pasteurs pour leurs ouailles, des freres pour leurs freres. Quel zeile des enfans de Jacob, quand ilz sceurent que Dina avoit esté violee ⁷⁹² ! Quel zeile de Job, sur l'apprehension et crainte qu'il avoit que ses enfans n'offençassent Dieu ⁷⁹³ ! Quel zeile de saint Paul *pour ses freres selon la chair* et pour ses enfans selon Dieu, pour lesquelz il avoit *desiré d'estre exterminé* comme criminel *d'anatheme* et d'excommunication ⁷⁹⁴ ! Quel zeile de Moïse envers son peuple, pour lequel il veut bien, en certaine façon, estre rayé du livre de vie ⁷⁹⁵ !

En la jalousie humaine nous craignons que la chose aymee ne soit possedee par quelqu'autre ; mais le zeile que nous avons envers Dieu fait que, au contraire, nous redoutons sur toutes choses que nous ne soyons pas asses entierement possedés par iceluy. La jalousie humaine nous fait apprehender de n'estre pas asses aymés ; la jalousie chrestienne nous met en peyne de n'aymer pas asses. C'est pourquoy la sainte Sulamite s'escrivoit ⁷⁹⁶ : *O le Bienaymé de mon ame, monstres-moy ou vous reposez au midy, affin que je ne m'esgare* et que je n'aille *a la suite des troupeaux de vos compaignons*. Elle craint de n'estre pas toute a son sacré Berger, et d'estre tant soit peu amusee apres ceux qui se veulent rendre ses rivaux ; car elle ne veut qu'en façon du monde les playsirs, les honneurs et les biens exterieurs puissent occuper un seul brin de son amour, qu'elle a tout dedié a son cher Sauveur.

CHAPITRE XV

ADVIS POUR LA CONDUITE DU SAINT ZEILE

D'autant que le zeile est une ardeur et vehemence d'amour, il a besoin d'estre sagement conduit; autrement il violeroit les termes de la modestie et de la discretion. Non pas certes que le divin amour, pour vehement qu'il soit, puisse estre excessif en soy mesme ni es mouvemens ou inclinations qu'il donne aux espritz ; mays parce qu'il employe a l'execution de ses projetz l'entendement, luy ordonnant de chercher les moyens de les faire reuscir, et la hardiesse ou cholere pour surmonter les difficultés qu'il rencontre, il advient tres souvent que l'entendement propose et fait prendre des voyes trop aspres et violentes, et que la cholere ou audace, estant une fois esmeüe et ne se pouvant contenir dedans les limites de la rayson, emporte le coeur dans le desordre : en sorte que le zeile est, par ce moyen, exercé indiscrettement et desreglement, qui le rend mauvais et blasmable. David envoya Joab avec son armee contre son desloyal et rebelle enfant Absalon, lequel il defendit sur toutes choses qu'on ne touchast point, ordonnant qu'en toutes occurrences on eust soin de le sauver; mais Joab estant en besoigne, eschauffé a la poursuite de la victoire, tua luy mesme de sa main le pauvre Absalon, sans avoir esgard a tout ce que le Roy luy avoit dit ⁷⁹⁷. Le zeile de mesme employe la cholere contre le mal, et luy ordonne tous-jours tres expressement qu'en destruisant l'iniquité et le peché, elle sauve, s'il se peut le pecheur et l'inique ; mais elle estant une fois en fougue, comme un cheval fort en bouche et bigearre, elle se desrobbe, emporte son homme hors de la lice, et ne pare jamais qu'au

⁷⁹²- Gn 34

⁷⁹³- Jb 1,5

⁷⁹⁴- Rm 9,3

⁷⁹⁵- Ex 32,32

⁷⁹⁶- Ct 1,6

⁷⁹⁷- 2 R 18,5

defaut d'haleyne. Ce bon pere de famille que Nostre Seigneur décrit en l'Evangile ⁷⁹⁸, conneut bien que les serviteurs ardents et violents sont costumiers d'outrepasser l'intention de leur maistre ; car les siens s'offrans a luy pour aller sarcler son champ affin d'en arracher l'ivroye : *Non*, leur dit-il, je ne le veux pas, *de peur que d'aventure avec l'ivroye vous ne tiries aussi le froment.*

Certes, Theotime, la cholere est un serviteur qui, estant puissant, courageux et grand entrepreneur, fait aussi d'abord beaucoup de besoigne; mais il est si ardent, si remuant, si inconsideré et impetueux, qu'il ne fait aucun bien que pour l'ordinaire il ne face quant et quant plusieurs maux. Or, ce n'est pas bon mesnage, disent nos gens des chams, de tenir des paons en la mayson, car encor qu'ilz chassent aux araignes et en desfont le logis, ilz gastent toutefois tant les couvertz et les toictz que leur utilité n'est pas comparable au grand degast qu'ilz font. La cholere est un secours donné de la nature a la rayson, et employé par la grace au service du zele pour l'execution de ses desseins, mais secours dangereux et peu desirable : car si elle vient forte elle se rend maistresse, renversant l'autorité de la rayson et les loix amoureuses du zele ; que si elle vient foible, elle ne fait rien que le seul zele ne fist luy seul sans elle, et tous-jours elle tient en une juste crainte que, se renforçant, elle ne s'empare du coeur et du zele, les sousmettant a sa tyrannie, tout ainsy qu'un feu artificiel qui, en un moment, embrase un edifice et ne sait-on comme l'esteindre. C'est un acte de desespoir de mettre dans une place un secours estranger qui se peut rendre le plus fort.

L'amour propre nous trompe souvent et nous donne le change, exerçant ses propres passions sous le nom du zele : le zele s'est jadis servi aucunesfois de la cholere et maintenant la cholere se sert en contrechange du nom du zele, pour, sous iceluy, tenir a couvert son ignominieux desreglement. Or je dis qu'elle se sert du nom du zele, parce qu'elle ne sçauroit se servir du zele en luy mesme; d'autant que c'est le propre de toutes les vertus, mais sur tout de la charité, de laquelle le zele est une dependance, d'estre " si bonnes que nul n'en peut abuser ⁷⁹⁹ ."

Un pecheur fameux vint un jour se jeter aux pieds d'un bon et digne prestre, protestant avec beaucoup de sousmission qu'il venoit pour treuver le remede a ses maux, c'est a dire pour recevoir la sainte absolution de ses fautes. Un certain moyne nommé Demophile, estimant, a son advis, que ce pauvre penitent s'approchast trop du saint autel, entra en une cholere si violente que, se ruant sur luy a grans coups de pieds, il le poussa et chassa hors de la, injuriant outrageusement le bon prestre qui selon son devoir avoit doucement recueilli ce pauvre repentant ; puis, courant a l'autel il en osta les choses tressaintes qui y estoient et les emporta, de peur, comme il vouloit faire accroire, que par l'approchement du pecheur le lieu n'eust esté prophané. Or, ayant fait ce bel exploit de zele il ne s'arresta pas la, mais en fit grande feste au grand saint Denis Areopagite par une lettre qu'il luy en escrivit, de laquelle il receut une excellente responce, digne de l'esprit apostolique dont ce grand disciple de saint Paul estoit animé : car il luy fit voir clairement que son zele avoit esté indiscret, imprudent et impudent tout ensemble, d'autant qu'encor que le zele de l'honneur deu aux choses saintes soit bon et louable, si est ce qu'il avoit esté prattiqué contre toute rayson, sans consideration ni jugement quelcomque, puisqu'il avoit employé les coups de pieds, les outrages, injures et reproches, en un lieu, en une occasion et contre des personnes qu'il devoit honorer, aymer et respecter ; si que le zele ne pouvoit estre bon, estant exercé avec un si grand desordre. Mais en cette mesme responce ⁸⁰⁰, ce grand Saint recite un autre exemple admirable d'un grand zele procedé d'une ame fort bonne, gastee neanmoins et viciee par l'exces de la cholere qu'elle avoit excitee.

Un payen avoit seduit et fait retourner a l'idolatrie un Chrestien candiot, nouvellement converti a la foy. Carpus, homme eminent en pureté et sainteté de vie, et lequel il y a grande apparence avoir esté Evesque de Candie, en conceut un si grand courroux qu'onques il n'en avoit souffert de tel ; et se laissa porter si avant en cette passion que, s'estant levé a la minuit pour prier selon sa coutume, il concluoit a part soy qu'il n'estoit pas raysonnable que les hommes impies vescuissent davantage, priant par grande indignation la divine Justice de faire mourir d'un coup de foudre ces deux pecheurs ensemble, le payen seducteur et le Chrestien seduit. Mais oyes, Theotime, ce que Dieu fit pour corriger l'aspreté de la passion dont le pauvre Carpus estoit outré. Premierement il luy fit voir, comme a un autre saint Estienne ⁸⁰¹, *le ciel tout ouvert, et*

⁷⁹⁸- Mt 13,24

⁷⁹⁹- Aristote Magna Moralia 2,7

⁸⁰⁰- Epist. 8 ad Demophilum

⁸⁰¹- Ac 7,55

Jesus Christ Nostre Seigneur assis sur un grand throsne, environné d'une multitude d'Ange qui luy assistoyent en forme humaine ; puy il vid en bas la terre ouverte comme un horrible et vaste gouffre, et les deux desvoyés auxquelz il avoit souhaité tant de mal, sur le bord de ce precipice, tremblans et presque pasmés d'effroy a cause qu'ilz estoyent prestz a tumber dedans ; attirés d'un costé par une multitude de serpens qui, sortans de l'abisme, s'entortilloient a leurs jambes, et avec les queues les chatouilloient et provoquoient a la cheute, et de l'autre costé, certains hommes les pousoyent et frappoyent pour les faire tumber : si qu'ilz sembloient estre sur le point d'estre abismés dans ce precipice. Or considerés, je vous prie, mon Theotime, la violence de la passion de Carpus ; car, comme il racontoit par apres luy mesme a saint Denis, il ne tenoit compte de contempler Nostre Seigneur et les Anges qui se monstroyent au Ciel, tant il prenoit playsir de voir en bas la detresse effroyable de ces deux miserables chetifs, se faschant seulement de ce qu'ilz tardoyent tant a perir, et partant s'essayoit de les precipiter luy mesme. Ce que ne pouvant si tost faire, il s'en despitoit et les maudissoit, jusques a ce qu'en fin, levant les yeux au ciel, il vid le doux et tres pitoyable Sauveur qui, par une extreme pitié et compassion de ce qui se passoit, se levant de son throsne et descendant jusques au lieu ou estoyent ces deux pauvres miserables, leur tendoit sa main secourable, a mesme que les Anges aussi, qui d'un costé qui d'autre, les retenoyent pour les empescher de tumber dans cet espouvantable gouffre. Et pour conclusion, l'amiable et debonnaire Jesus, s'adressant au courroucé Carpus : Tiens, Carpus, dit-il, " frappe desormais sur moy, car je suis prest de patir encor une fois pour sauver les hommes, et cela me seroit agreable s'il se pouvoit faire sans le peché des autres hommes ; mais au surplus, advise ce qui te seroit meilleur, ou d'estre en ce gouffre avec les serpens, ou de demeurer avec les Anges qui sont si grans amis des hommes."

Theotime, le saint homme Carpus avoit rayson d'entrer en zele pour ces deux hommes, et son zele avoit justement excitee la cholere contre eux , mays la cholere estant esmeüe avoit laissé la rayson et le zele en derriere ; outrepassant toutes les bornes et limites du saint amour, et par consequent du zele qui en est la ferveur, elle avoit converti la hayne du peché en hayne du pecheur, et la tres douce charité en une furieuse cruauté. Ainsy y a-il des personnes qui ne pensent pas qu'on puisse avoir beaucoup de zele si on n'a beaucoup de cholere, n'estimans pas de pouvoir rien accommoder s'ilz ne gastent tout ; bien qu'au contraire, le vray zele ne se serve presque jamais de la cholere, car, comme on n'applique pas le fer et le feu aux malades que lhors qu'on ne peut faire autrement, aussi le saint zele n'employe la cholere qu'es extremes necessités.

CHAPITRE XVI

QUE L'EXEMPLE DE PLUSIEURS SAINTZ QUI SEMBLENT AVOIR EXERCE LEUR ZELE AVEC CHOLERE NE FAIT RIEN CONTRE L'ADVIS DU CHAPITRE PRECEDENT

Il est vray certes, mon ami Theotime, que Moyses⁸⁰², Phinees⁸⁰³, Helie⁸⁰⁴, Mathathias⁸⁰⁵ et plusieurs grans serviteurs de Dieu se servirent de la cholere pour exercer leur zele en beaucoup d'occasions signalees : mays notes, je vous prie, que c'estoyent aussi des grans personnages, qui sçavoient bien manier leurs passions et ranger leurs choleres ; pareilz a ce brave capitaine de l'Evangile⁸⁰⁶ qui disoit a ses soldatz : Allez, et ilz alloient ; venes, et ilz venoyent. Mais nous autres, qui sommes presque tous des certaines petites gens, nous n'avons pas tant de pouvoir sur nos mouvemens; nostre cheval n'est pas si bien dressé que nous le puissions pousser et faire parer a nostre guise. Les chiens sages et bien appris tirent pais ou retournent sur eux mesmes selon que le piqueur leur parle, mais les jeunes chiens apprentifs s'egarent et sont

⁸⁰²- Ex 32,19

⁸⁰³- Nb 25,7

⁸⁰⁴- 3 R 18,40 ; 4 R 1,10

⁸⁰⁵- 1 M 2,24

⁸⁰⁶- Mt 8,9

desobeissans : les grans Saintz, qui ont rendu sages leurs passions a force de les mortifier par l'exercice des vertus, peuvent aussi tourner leur cholere a toute main, la lancer et la retirer ainsy que bon leur semble ; mais nous autres, qui avons des passions indomtees, toutes jeunes, ou du moins mal apprises, nous, ne pouvons lascher nostre ire qu'avec peril de beaucoup de desordre, parce qu'estant une fois en campagne on ne la peut plus retenir ni ranger comme il seroit requis.

Saint Denis, parlant a ce Demophile qui vouloit donner le nom de zele a sa rage et furie : Celuy, dit il, qui veut corriger les autres, doit premierement " avoir soin d'empescher que la cholere ne deboute la rayson de l'empire et domination que Dieu luy a donné en l'ame, et qu'elle n'excite une revolte, sedition et confusion dans nous mesmes ; de façon que nous n'approuvons pas vos impetuosités poussees d'un zele indiscret, quand mille fois vous repeteries Phinees et Helie, car telles paroles ne pleurent pas a Jesus Christ quand elles luy furent dites par ses Disciples, qui n'avoient pas encor participé de ce doux et benin esprit. " Phinees, Theotime, voyant un certain malheureux Israëlite offencer Dieu avec une Moabite, il les tua tous deux ; Helie avoit predit la mort d'Ochosias, lequel, indigné de cette prediction, envoya deux capitaines l'un apres l'autre, avec chacun cinquante soldatz pour le prendre, et l'homme de Dieu fit descendre le feu du ciel qui les devora. Or un jour que Nostre Seigneur passoit en Samarie, il envoya en une ville pour y faire prendre son logis, mais les habitans, sachans que Nostre Seigneur estoit Juif de nation et qu'il alloit en Hierusalem, ne le volurent pas loger ; *ce que voyans saint Jean et saint Jaques, ilz dirent a Nostre Seigneur Voules vous que nous commandions au feu qu'il descende et qu'il les brusle ? Et Nostre Seigneur, se retournant devers eux, les tança, disant : Vous ne sçaves de quel esprit vous estes ; le Filz de l'homme n'est pas venu pour perdre les ames, mais pour les sauver*⁸⁰⁷.

C'est cela donq, Theotime, que veut dire saint Denis a Demophile qui alleguoit l'exemple de Phinees et d'Helie ; car saint Jean et saint Jaques, qui vouloyent imiter Helie a faire descendre le feu du ciel sur les hommes, furent repris par Nostre Seigneur, qui leur fit entendre que son esprit et son zele estoit doux, debonnaire et gracieux, qui n'employoit l'indignation ou le courroux que tres rarement, Ihors qu'il n'y avoit plus esperance de pouvoir profiter autrement. Saint Thomas d'Aquin, ce grand astre de la theologie, estant malade de la maladie de laquelle il mourut au monastere de Fosseneuve, Ordre de Cisteaux, les religieux le prierent de leur faire une briefve exposition du sacré Cantique des Cantiques, a l'imitation de saint Bernard, et il leur respondit : " Mes chers Peres, donnez moy l'esprit de saint Bernard, et j 'interpreteray ce divin Cantique comme saint Bernard. " De mesme, certes, si on nous dit a nous autres, petitz Chrestiens, miserables, imparfaitz et chetifs : Serves vous de l'ire et de l'indignation en vostre zele, comme Phinees, Helie, Mathathias, saint Pierre et saint Paul; nous devons respondre: Donnez nous l'esprit de la perfection et du pur zele, avec la lumiere interieure de ces grans Saintz, et nous nous animerons de cholere comme eux. Ce n'est pas le fait de tout le monde de sçavoir se courroucer quand il faut et comme il faut.

Ces grans Saintz estoient inspirés de Dieu immediatement, et partant pouvoient bien employer leur cholere sans peril ; car le mesme Esprit qui les animoit a ces exploitz tenoit aussi les resnes de leur juste courroux, affin qu'il n'outrepassast les limites qu'il leur avoit prefigees. Une ire qui est inspiree ou excitee par le Saint Esprit n'est plus *l'ire de l'homme*, et c'est *l'ire de l'homme* qu'il faut fuir, puisque, comme dit le glorieux saint Jaques⁸⁰⁸, elle *n'opere point la justice de Dieu* : et d'effect, quand ces grans serviteurs de Dieu employoient la cholere, c'estoit pour des occurrences si solennelles et des crimes si excessifz, qu'il n'y avoit nul danger d'exceder la coulpe par la peine.

Parce qu'une fois le grand saint Paul apelle les Galates *insensés*⁸⁰⁹, represente aux Candiotz leurs mauvaises inclinations⁸¹⁰ et resiste *en face* au glorieux saint Pierre⁸¹¹ son superieur, faut-il prendre licence d'injurier les pecheurs, blasmer les nations, contreroller et censurer nos conducteurs et prelatz ? Certes, chacun n'est pas saint Paul pour sçavoir faire ces choses a propos ; mays les espritz aigres, chagrins, presumptueux et mesdisans, servans a leurs inclinations, humeurs, aversions et outrecuydances, veulent

⁸⁰⁷ - Lc 9,52

⁸⁰⁸ - Jc 1,20

⁸⁰⁹ - Ga 3,1

⁸¹⁰ - Tt 1,12

⁸¹¹ - Ga 2,11

couvrir leur injustice du manteau du zele, et chacun, sous le nom de ce feu sacré, se laisse bruler a ses propres passions. Le zele du salut des ames fait desirer la prelatrice, a ce que dit cet ambitieux ; fait courir ça et la le moyne destiné au choeur, a ce que dit cet esprit inquiete ; fait faire des rudes censures et murmurations contre les prelatz de l'Eglise et contre les princes temporelz, a ce que dit cet arrogant. Il ne se parle que de zele, et on ne void point de zele, ains seulement des mesdisances, des choleres, des haynes, des envies et des inquietudes d'esprit et de langue.

On peut pratiquer le zele en trois façons. Premierement, en faisant des grandes actions de justice pour repousser le mal : et cela n'appartient qu'a ceux qui ont les offices publiqs de corriger, censurer et reprendre en qualité de superieurs, comme les princes, magistratz, prelatz, predicateurs ; mays parce que cet office est respectable, chacun l'entreprend, chacun s'en veut mesler. Secondement, on use du zele en faisant des actions de grande vertu pour donner bon exemple, suggerant les remedes au mal, exhortant a les employer, operant le bien opposé au mal qu'on desire exterminer ; ce qui appartient a un chacun, et neanmoins peu de gens le veulent faire. En fin, on exerce le zele tres excellemment en souffrant et patissant beaucoup pour empescher et destourner le mal ; et presque nul ne veut cette sorte de zele. Le zele specieux est ambitionné, c'est celuy auquel chacun veut employer son talent; sans prendre garde que ce n'est pas le zele que l'on y cherche, mais la gloire et l'assouissement de l'outrecuydance, cholere, chagrin et autres passions.

Certes, le zele de Nostre Seigneur parut principalement a mourir sur la croix pour destruire la mort et le peché des hommes : en quoy il fut souverainement imité par cet admirable *vaisseau d'election*⁸¹² et de dilection, ainsy que le represente le grand saint Gregoire Nazianzene en paroles dorees; car, parlant de ce saint Apostre : " Il combat pour tous, " dit-il, " il respand des prieres pour tous, il est passionné de jalousie envers tous, il est enflammé pour tous, ains mesme il a osé plus que cela *pour ses freres selon la chair* ; en sorte que, pour dire aussi moy mesme ceci fort hardiment, il desire par charité qu'iceux soyent mis en sa place aupres de Jesus Christ⁸¹³. O excellence de courage et de ferveur d'esprit incroyable ! il imite Jesus Christ qui *pour nous fut fait malediction*⁸¹⁴, qui *prit nos infirmités et porta nos maladies*⁸¹⁵; ou, affin que je parle plus sobrement, luy le premier apres le Sauveur ne refuse pas de souffrir et d'estre reputé impie a leur occasion. " Ainsy donq, Theotime, comme nostre Sauveur fut fouetté, condamné, crucifié, en qualité d'homme voüé, destiné et dédié a porter et supporter les opprobres, ignominies et punitions deues a tous les pecheurs du monde, et a servir de sacrifice general pour le peché, ayant esté fait comme anatheme, separé et abandonné de son Pere eternel⁸¹⁶, de mesme aussi, selon la veritable doctrine de ce grand Nazianzene, le glorieux Apostre saint Paul desira d'estre comblé d'ignominie, crucifié, separé, abandonné et sacrifié pour le peché des Juifz, affin de porter pour eux *l'anatheme* et la peine qu'ilz meritoient. Et comme nostre Sauveur porta de sorte les pechés du monde, et fut fait tellement anatheme, sacrifié pour le peché et delaissé de son Pere qu'il ne laissa pas d'estre perpetuellement le *Filz bienaymé, auquel* le Pere prenoit son *bon playsir*⁸¹⁷, aussi le saint Apostre desira bien d'estre *anatheme* et separé de son Maistre pour estre abandonné d'iceluy et delaissé a la merci des opprobres et punitions deues aux Juifz, mais il ne desira pas pourtant jamais d'estre privé de la charité et grace de son Seigneur, de laquelle rien aussi ne le pouvoit jamais *separer*⁸¹⁸ ; c'est a dire, il desira d'estre traitté comme un homme separé de Dieu, mais il ne desira pas d'en estre par effect separé, ni privé de sa grace, car cela ne peut estre saintement desiré. Ainsy l'Espouse celeste confesse⁸¹⁹ que *l'amour estant fort comme la mort*, laquelle separe l'ame du cors, *le zele*, qui est un amour ardent, est encor bien plus fort, car il ressemble a *l'enfer* qui separe l'ame de la veüe de Nostre Seigneur : mays jamais il n'est dit ni ne se peut dire que l'amour ou le zele soit semblable au peché, qui seul separe de la grace de

⁸¹²- Ac 9,15

⁸¹³- Rm 9,3

⁸¹⁴- Ga 3,13

⁸¹⁵- Is 53,4

⁸¹⁶- Mt 27,46 ; Ga 3,13

⁸¹⁷- Mt 3,17 ; 17,5

⁸¹⁸- Rm 8,35

⁸¹⁹- Ct 8,6

Dieu. Et comme se pourroit il faire que l'ardeur de l'amour peust faire desirer d'estre separé de la grace, puisque l'amour est la grace mesme, ou du moins ne peut estre sans la grace ? Or le zeile du grand saint Paul fut prattiqué en quelque sorte, ce me semble, par le petit saint Paul, je veux dire par saint Paulin, qui, pour oster un esclave de son esclavage, se rendit esclave luy mesme, sacrifiant sa liberté pour la rendre a son prochain.

" O que *bienheureux* est, " dit saint Ambroyse ⁸²⁰, " celui qui sçait la discipline du zeile !" Tres facilement, " dit saint Bernard ⁸²¹, " le diable se jouera de ton zeile si tu negliges la science ; que donques ton zeile soit enflammé de charité, embelli de science, affermi de constance. " Le vray zeile est enfant de la charité, car c'en est l'ardeur : c'est pourquoy, comme elle, il est *patient, benin*, sans trouble, sans contention, sans hayne, *sans envie*, se res-jouissant *de la verité* ⁸²². L'ardeur du vray zeile est pareille a celle du chasseur, qui est diligent, soigneux, actif, laborieux et tres affectionné au pourchas, mais sans cholere, sans ire, sans trouble ; car si le travail des chasseurs estoit cholere, ireux, chagrin, il ne seroit pas si aymé ni affectionné : et de mesme, le vray zeile a des ardeurs extremes, mais constantes, fermes, douces, laborieuses, egalernent amiables et infatigables ; tout au contraire, le faux zeile est turbulent, brouillon, insolent, fier, cholere, passager, également impetueux et inconstant.

CHAPITRE XVII

COMME NOSTRE SEIGNEUR PRATTIQUA TOUS LES PLUS EXCELLENS ACTES DE L' AMOUR

Ayant si longuement parlé des actes sacrés du divin amour, affin que plus aysement et saintement vous en conservies la memoire je vous en presente un recueil et abregé. *La charité de Jesus Christ nous presse*, dit le grand Apostre ⁸²³ : ouy certes, Theotime, elle nous force et violente par son infinie douceur, prattiquée en tout l'ouvrage de nostre redemption, auquel *s'est apparue la begninité et amour de Dieu envers les hommes* ⁸²⁴ ; car, qu'est-ce que ce divin Amant ne fit pas en matiere d'amour?

1. Il nous ayma d'amour de complaysance, car ses *delices* furent *d'estre avec les enfans des hommes* ⁸²⁵ et d'attirer l'homme a soy, se rendant homme luy mesme. 2. Il nous ayma d'amour de bienveillance, jettant sa propre Divinité en l'homme, en sorte que l'homme fut Dieu. 3. Il s'unit a nous par une conjunction incomprehensible, en laquelle il adhera et se serra a nostre nature si fortement, indissolublement et infiniment, que jamais rien ne fut si estroittement joint et pressé a l'humanité qu'est maintenant la tressainte Divinité en la Personne du Filz de Dieu. 4. Il s'escoula tout en nous, et, par maniere de dire, fondit sa grandeur pour la reduire a la forme et figure de nostre petitesse ; dont il est appellé *source d'eau vive* ⁸²⁶, rosee et pluye du Ciel ⁸²⁷. 5. Il a esté en extase, non seulement en ce que, comme dit saint Denis, a cause de l'exces de son amoureuse bonté il devient en certaine façon hors de soy mesme, estendant sa providence sur toutes choses et se treuvant en toutes choses; mais aussi en ce que, comme dit saint Paul ⁸²⁸, il s'est en

⁸²⁰ - Sermo 18 in Ps 118,17

⁸²¹ - Serm in Cant 19,7 ; 20,4

⁸²² - 1 Co 13,4

⁸²³ - 2 Co 5,14

⁸²⁴ - Ti 2,11 ; 3,4

⁸²⁵ - Pr 8,31

⁸²⁶ - Jr 2,13

⁸²⁷ - Is 45,8

⁸²⁸ - Ph 2,7

quelque sorte quitté soy mesme, il s'est vidé de soy mesme, il s'est espuisé de sa grandeur, de sa gloire, il s'est demis du throsne de son incomprehensible majesté, et, s'il faut ainsy parler, il *s'est aneanti soy mesme* pour venir a nostre humanité nous remplir de sa Divinité, nous combler de sa bonté, nous eslever a sa dignité et nous donner le divin estre *d'enfans de Dieu*⁸²⁹. Et Celuy duquel si souvent il est escrit : *Je vis moy mesme, dit le Seigneur*, il a peu dire par apres, selon le langage de son Apostre : *Je vis moy mesme, non plus moy mesme, mais l'homme vit en moy*⁸³⁰; *Ma vie c'est l'homme, et mourir pour l'homme c'est mon profit*⁸³¹; *Ma vie est cachee avec l'homme en Dieu*⁸³². Celuy qui habitoit en soy mesme habite maintenant en nous, et Celuy qui estoit vivant es siedes *dans le sein de son Pere* eternal⁸³³ fut par apres mortel dans le giron de sa Mere temporelle; Celuy qui vivoit eternellement de sa vie divine vescu temporellement de la vie humaine, et Celuy qui jamais eternellement n'avoit esté que Dieu sera eternellement a jamais encor homme, tant l'amour de l'homme a ravi Dieu et l'a tiré a l'extase !

6. Il admira souvent par dilection, comme il fit Le Centenier et la Cananee⁸³⁴. 7. Il contempla le jeune homme qui avoit jusques a l'heure gardé les commandemens et desiroit d'estre acheminé a la perfection⁸³⁵. 8. Il prit une amoureuse quietude en nous, et mesme avec quelque suspension des sens, emmi le ventre de sa Mere et en son enfance. 9. Il a eu des tendretés admirables envers les petitz enfans qu'il prenoit entre ses bras et dorlotoit amoureusement⁸³⁶; envers Marthe et Magdeleyne⁸³⁷, envers le Lazare qu'il pleura⁸³⁸, comme sur la cité de Hierusalem⁸³⁹. 10. Il fut animé d'un zele noppareil, qui, comme dit saint Denis, se convertit en jalousie, detournant, entant qu'il fut en luy, tout mal de sa bienaymee nature humaine, au peril, ains au prix de sa propre vie ; chassant le diable, *prince de ce monde*⁸⁴⁰, qui sembloit estre son rival et compaignon. 11. Il eut mille et mille langueurs amoureuses ; car, d'ou pouvoient proceder ces divines paroles : *Je dois estre baptizé de baptesme ; et comme suis-je angoissé et pressé jusques a ce que je l'accomplisse*⁸⁴¹? Il ne voyoit l'heure d'estre baptizé en son sang et languissoit jusques a ce qu'il le fut, l'amour qu'il nous portoit le pressant affin de nous voir deslivrés par sa mort de la mort eternelle. Ainsy fut-il *triste* et sua le sang de detresse au jardin des Olives⁸⁴², non seulement pour l'extreme douleur que son ame sentoit en la partie inferieure de sa rayson, mais aussi pour l'extreme amour qu'il nous portoit en la superieure portion d'icelle, la douleur luy donnant horreur de la mort et l'amour luy donnant un extreme desir d'icelle; en sorte qu'un tres aspre combat et une cruelle agonie se fit entre le desir et l'horreur de la mort, jusques a grande effusion *de sang*, qui coula comme d'une vive source, *ruisselant jusques a terre*.

⁸²⁹ - Jn 1,12 ; 1 Jn 3,1

⁸³⁰ - Ga 2,20

⁸³¹ - Ph 1,21

⁸³² - Col 3,3

⁸³³ - Jn 1,18

⁸³⁴ - Mt 8,10 ; 15,28

⁸³⁵ - Mc 10,21

⁸³⁶ - Mc 10,16

⁸³⁷ - Jn 11,5

⁸³⁸ - Jn 11,35

⁸³⁹ - Lc 19,41

⁸⁴⁰ - Jn 16,30

⁸⁴¹ - Lc 12,50

⁸⁴² - Mt 26,37 ; Lc 22,43

12. En fin, Theotime, ce divin Amoureux mourut entre les flammes et ardeurs de la dilection, a cause de l'infinie charité qu'il avoit envers nous et par la force et vertu de l'amour ; c'est a dire, il mourut en l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour. Car, bien que les cruelz supplices fussent tres suffisans pour faire mourir qui que ce fut, si est ce que la mort ne pouvoit jamais entrer dans la vie de Celuy qui tient *les clefs* de la vie et de la mort ⁸⁴³, si le divin amour, qui manie ces clefs, n'eust ouvert les portes a la mort affin qu'elle allast saccager ce divin cors et luy ravir la vie ; l'amour ne se contentant pas de l'avoir rendu mortel pour nous, s'il ne le rendoit mort. Ce fut par election, et non par la force du mal, qu'il mourut : *Nul ne m'oste ma vie*, dit-il ⁸⁴⁴, *mais je la laisse et quitte moy mesme ; j'ay puissance de la quitter et de la prendre derechef* moy mesme ; *Il fut offert*, dit Isaïe ⁸⁴⁵, *parce qu'il le voulut*. Et partant il n'est pas dit que son esprit s'en alla, le quitta et se separa de luy ; mais, au contraire, qu'il *mit son esprit dehors*, *l'expira*, le *rendit* et le remit es mains de son Pere eternel ⁸⁴⁶ : si que saint Athanase remarque qu'il baissa la teste pour mourir, affin de consentir et pencher a la venue de la mort, laquelle autrement n'eust osé s'approcher de luy ; et *criant a pleine voix* il remet son *esprit* a son Pere ⁸⁴⁷, pour monstrier que comme il avoit asses de force et d'haleyne pour ne point mourir, il avoit aussi tant d'amour qu'il ne pouvoit plus vivre sans faire revivre par sa mort ceux qui sans cela ne pouvoient jamais eviter la mort, ni pretendre a la vraye vie. C'est pourquoy la mort du Sauveur fut un vray sacrifice, et sacrifice d'holocauste, que luy mesme offrit a son Pere pour nostre redemption ; car encor que les peynes et douleurs de sa Passion fussent si grandes et fortes que tout autre homme en fust mort, si est ce que, quant a luy, il n'en fust jamais mort s'il n'eust voulu, et que le feu de son infinie charité n'eust consumé sa vie. Il fut donq le sacrificateur luy mesme qui s'offrit a son Pere, et s'immola en amour, a l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour.

Mays, Theotime, gardés bien pourtant de dire que cette mort amoureuse du Sauveur se soit faite par maniere de ravissement ; car l'object pour lequel sa charité le porta a la mort n'estoit pas tant aymable qu'il peust ravir a soy cette divine ame, laquelle sortit donq de son cors par maniere d'extase, poussee et lancee par l'affluence et force de l'amour, comme l'on void la myrrhe pousser dehors sa premiere liqueur par sa seule abondance, sans qu'on la presse ni tire aucunement, selon ce que luy mesme disoit, ainsy que nous avons remarqué : *Personne ne m'oste ni ravit mon ame, mais je la donne volontairement*. O Dieu! Theotime, quel brasier pour nous enflammer a faire les exercices du saint amour pour le Sauveur tout bon, voyans qu'il les a si amoureusement pratiqués pour nous qui sommes si mauvais! Cette *charité* donq *de Jesus Christ* nous *presse* ⁸⁴⁸.

FIN DU DIXIESME LIVRE

LIVRE ONZIESME

DE LA SOUVERAINE AUTORITÉ

⁸⁴³ - Ap 1,18

⁸⁴⁴ - Jn 10,17

⁸⁴⁵ - Is 53,7

⁸⁴⁶ - Mt 27,50 ; Mc 15,37 ; Lc 23,46 ; Jn 19,30

⁸⁴⁷ - Lc 23,46

⁸⁴⁸ - 2 Co 5,14

QUE L'AMOUR SACRÉ TIENT SUR TOUTES LES VERTUS

ACTIONS ET PERFECTIONS DE L' AME

CHAPITRE PREMIER

COMBIEN TOUTES LES VERTUS SONT AGGREABLES A DIEU

La vertu est si aymable de sa nature que Dieu la favorise par tout ou il la void. Les payens, quoy qu'ennemis de sa divine Majesté, prattiquoyent parfois quelques vertus humaines et civiles desquelles la condition n'estoit pas au dessus des forces de l'esprit raysonnable : or, vous pouves penser, Theotime, combien cela estoit peu de chose. Certes, encor que ces vertus eussent beaucoup d'apparence, si est ce qu'en effect elles estoyent de peu de valeur, a cause de la bassesse de l'intention de ceux qui les prattiquoyent, qui ne travailloyent presque que pour l'honneur, ainsy que dit saint Augustin ⁸⁴⁹, ou pour quelque autre pretention fort legere, comme est celle de l'entretien de la societé civile, ou pour quelque petite inclination qu'ilz avoyent au bien, laquelle ne rencontrant point de grande contrariété, les portoit a des menues actions de vertu, comme par exemple, a s'entresaluer, a secourir les amis, vivre sobrement, ne point desrobber, servir fidelement les maistres, payer les gages aux ouvriers. Et toutefois, quoy que cela fut ainsy mince et environné de plusieurs imperfections, Dieu en sçavoit gré a ces pauvres gens et les en recompenoit abondamment.

Les sages femmes auxquelles Pharaon donna charge de faire perir tous les masles des Israëlites estoyent sans doute Egyptiennes et payennes, car s'excusant dequoy elles n'avoient pas executé la volonté du Roy : *Les femmes Hebrieuses*, disoyent elles, *ne sont pas comme les Egyptiennes, car elles sçavent l'art de recevoir les enfans, et devant que nous allions a elles, elles ont enfanté* ⁸⁵⁰. Excuse qui n'eust pas esté a propos si ces sages femmes eussent esté Hebrieuses, et n'est pas croyable que Pharaon eust donné une commission si impiteuse contre les Hebrieuses a des femmes Hebrieuses, de mesme nation et religion ; et aussi Joseph tesmoigne ⁸⁵¹ qu'en effect elles estoyent Egyptiennes. Or, toutes Egyptiennes et payennes qu'elles estoyent, elles *craignirent* d'offencer Dieu par une cruauté si barbare et desnaturee, comme eust esté celle du massacre de tant de petitz enfans : dequoy la divine Douceur leur sceut si bon gré, qu'elle *leur edifia des maysons* ⁸⁵², c'est a dire les rendit plantureuses en enfans et en biens temporelz.

Nabuchodonosor, roy de Babylone, avoit combattu en une guerre juste contre la ville de Tyr que la justice divine vouloit chastier ; et Dieu dit a Ezechiel qu'en recompense il donneroit l'Egypte en proye a Nabuchodonosor et a son armee, *parce, dit Dieu, qu'ilz ont travaillé pour moy* ⁸⁵³. Donques, adjouste saint Hierosme au Commentaire, " nous apprenons que si les payens mesmes font quelque bien, ilz ne sont point laissés sans salaire par le jugement de Dieu. " Ainsy Daniel ⁸⁵⁴ exhorta Nabuchodonosor infidele, de

⁸⁴⁹ - Augustin De Civitate Dei 5,12

⁸⁵⁰ - Ex 1,15

⁸⁵¹ - Antiquit.Jud. 2,5

⁸⁵² - Ex 1,21

⁸⁵³ - Ez 29,20

⁸⁵⁴ - Dn 4,24

racheter ses *pechés par aumosnes*, c'est a dire de se racheter des peynes temporelles deües a ses pechés, dont il estoit menacé. Voyes-vous donq, Theotime, combien il est vray que Dieu fait estat des vertus, encor qu'elles soyent pratiquées par des personnes qui sont d'ailleurs mauvaises ? S'il n'eust aggré la misericorde des sages femmes et la justice de la guerre des Babyloniens, eust-il pris le soin, je vous prie, de les salarier ? et si Daniel n'eust sceu que l'infidelité de Nabuchodonosor n'empescheroit pas que Dieu n'aggreast ses aumosnes, pourquoy les luy eust il conseillées? Certes, l'Apostre nous assure ⁸⁵⁵ que les payens, *qui n'ont pas la foy, font naturellement ce qui appartient a la loy* : et quand ilz le font, qui peut douter qu'ilz ne fassent bien et que Dieu n'en fasse conte? Les payens conneurent que le mariage estoit bon et necessaire, ilz virent qu'il estoit convenable d'eslever les enfans es artz, en l'amour de la patrie, en la vie civile, et ilz le firent : or je vous laisse a penser si Dieu ne treuvoit pas bon cela, puisqu'il avoit donné la lumiere de la rayson et l'instinct naturel a cette intention.

La raison naturelle est un bon arbre que Dieu a planté en nous, les fruitz qui en proviennent ne peuvent estre que bons : fruitz qui en comparayson de ceux qui procedent de la grace sont a la verité de tres petit prix, mais non pas pourtant de nul prix, puisque Dieu les a prisés et pour iceux a donné des recompenses temporelles ; ainsy selon le grand saint Augustin ⁸⁵⁶, il salaria les vertus morales des Romains de la grande estendue et magnifique reputation de leur Empire.

Le peché rend sans doute l'esprit malade, qui partant ne peut pas faire des grandes et fortes operations, mais ouy bien des petites, car toutes les actions des malades ne sont pas malades : encor parle on, encor void on, encor ouït on, encor boit on. L'ame qui est en peché peut faire des biens qui, estans naturelz, sont recompensés de salaires naturelz, estans civilz, sont payés de monnoye civile et humaine, c'est a dire par des commodités temporelles. Le pecheur n'est pas en la condition des diables, desquelz la volonté est tellement detrempee et incorporee au mal qu'elle ne peut vouloir aucun bien. Non, Theotime, le pecheur en ce monde n'est pas ainsy il est la, emmi le chemin entre *Hierusalem* et *Hierico*, blessé a mort, mais non pas encor mort, car, dit l'Evangile ⁸⁵⁷, il est *laissé a moitié vivant*; et comme il est a moitié vif, il peut aussi faire des actions a moitié vives. Il ne sçauroit voirement marcher, ni se lever, ni crier a l'ayde, non pas mesme parler, sinon languidement, a cause de son coeur failly, mais il peut bien ouvrir les yeux, remuer les doigtz, soupirer, dire quelque parole de plainte ; actions foibles, et nonobstant lesquelles il mourroit miserablement sur son sang, si le misericordieux *Samaritain* ne luy eust appliqué son *huyle et son vin*, et ne l'eust emporté au logis pour le faire panser et traiter a ses propres despens. La naturelle rayson est grandement blessee et comme a moitié morte par le peché c'est pourquoy, ainsy mal en point, elle ne peut observer tous les commandemens, qu'elle void bien pourtant estre convenables; elle connoist son devoir, mais elle ne peut le rendre, et ses yeux ont plus de clarté pour luy monstrier le chemin que ses jambes de force pour l'entreprendre.

Le pecheur peut voirement bien observer quelques uns des commandemens par ci par la, ains il peut mesme les observer tous pour quelque peu de tems, lhors qu'il ne se presente point de sujet relevé auquel il faille pratiquer les vertus commandées, ou de tentation pressante de commettre le peché defendu : mais que le pecheur puisse vivre long tems en son peché sans en adjouster des nouveaux, certes cela ne se peut sans une speciale protection de Dieu. Car les ennemis de l'homme sont ardens, remuans et en perpetuelle action pour le precipiter, et quand ilz voyent qu'il n'arrive point d'occasion de pratiquer les vertus ordonnées, ilz suscitent mille tentations pour nous faire tumber es choses prohibées ; et lhors la nature, sans la grace, ne se peut garentir du precipice : car si nous vainquons, *Dieu nous donne la victoire par Jesus Christ*, ainsy que dit saint Paul ⁸⁵⁸. *Veillés et priés affin que vous n'entriez point en tentation* ⁸⁵⁹ : si Nostre Seigneur nous disoit seulement, *Veillés*, nous penserions pouvoir asses faire de nous mesmes ; mais quand il adjouste,

⁸⁵⁵ - Rm 2,14

⁸⁵⁶ - De Civitate Dei 5,15

⁸⁵⁷ - Lc 10,30

⁸⁵⁸ - 1 Co 15,57

⁸⁵⁹ - Mt 26,41

*priés, il montre que s'il ne garde nos âmes au tems de la tentation, en vain veilleront ceux qui les gardent*⁸⁶⁰.

CHAPITRE II

QUE L'AMOUR SACRÉ REND LES VERTUS EXCELLEMMENT PLUS AGGREGABLES A DIEU QU'ELLES NE LE SONT PAR LEUR PROPRE NATURE

Les maîtres des choses rustiques admirent la fraîche innocence et pureté des petites fraises, parce qu'encore qu'elles rampent sur la terre et soient continuellement foulées par les serpens, lézards et autres bestes veneneuses, si est ce qu'elles ne reçoivent aucune impression du venin, ni n'acquièrent aucune qualité maligne; signe qu'elles n'ont aucune affinité avec le venin. Telles sont doncques les vertus humaines, Theotime, lesquelles, quoy qu'elles soient en un cœur bas, terrestre et grandement occupé de péché, elles ne sont néanmoins aucunement infectées de la malice d'iceluy, estant d'une nature si franche et innocente qu'elle ne peut estre corrompue par la société de l'iniquité, selon qu'Aristote mesme a dit⁸⁶¹ " que la vertu estoit une habitude de laquelle aucun ne peut abuser. " Que si les vertus, estant ainsi bonnes en elles mesmes, ne sont pas recompensées d'un loyer éternel hors qu'elles sont pratiquées par les infidèles ou par ceux qui sont en péché, il ne s'en faut nullement estonner puisque le cœur pécheur duquel elles procedent n'est pas capable du bien éternel, s'estant d'ailleurs détourné de Dieu, et que l'héritage céleste appartenant; au Filz de Dieu, nul n'y doit estre associé qui ne soit en luy, et son frere adoptif ; laissant a part que la convention par laquelle Dieu promet le Paradis ne regarde que ceux qui sont en sa grace, et que les vertus des pécheurs n'ont aucune dignité ni valeur que celle de leur nature, qui par conséquent ne les peut relever au mérite des récompenses surnaturelles, lesquelles pour cela mesme sont appelées surnaturelles, d'autant que la nature et tout ce qui en depend ne peut ni les donner ni les mériter.

Mais les vertus qui se trouvent es amis de Dieu, quoy qu'elles ne soient que morales et naturelles selon leur propre condition, sont néanmoins anoblies et relevées a la dignité d'oeuvres saintes, a cause de l'excellence du cœur qui les produit. C'est une des propriétés de l'amitié qu'elle rend agreable l'ami et tout ce qui est en luy de bon et d'honneste ; l'amitié respand sa grace et faveur sur toutes les actions de celuy que l'on aime, pour peu qu'elles en soient susceptibles ; les aigreurs des amis sont des douceurs, les douceurs des ennemis sont des aigreurs. Toutes les oeuvres vertueuses d'un cœur ami de Dieu sont dédiées a Dieu : car, le cœur qui s'est donné soy mesme, comme n'a-il pas donné tout ce qui depend de luy mesme? qui donne l'arbre sans reserve, ne donne-il pas aussi les feuilles, les fleurs et les fruitz ? *Le juste fleurira comme la palme, il croistra comme le cedre du Liban. Plantés en la mayson du Seigneur, ilz fleuriront es parvis de la mayson de nostre Dieu*⁸⁶². Puisque le juste est planté en la mayson de Dieu, ses feuilles, ses fleurs et ses fruitz y croissent et sont dédiés au service de sa Majesté : il est *comme l'arbre planté pres le courant des eaux, qui porte son fruit en son tems; ses feuilles mesmes ne tumbent point, tout ce qu'il fait prosperera*⁸⁶³. Non seulement les fruitz de la charité et les fleurs des oeuvres qu'elle ordonne, mais les feuilles mesmes des vertus morales et naturelles tirent une speciale prosperité de l'amour du cœur qui les produit. Si vous entes un rosier, et que dedans la fente du tige vous metties un grain de musque, les roses qui en proviendront seront toutes musquées. Fendez doncq vostre cœur par la sainte penitence, et mettes l'amour de Dieu dans la fente ; puis, entes sur iceluy telle vertu que vous voudres, et les oeuvres qui en proviendront seront parfumées de sainteté, sans qu'il soit besoin d'autre soin pour cela.

Les Spartes ayans ouï une tres belle sentence de la bouche d'un meschant homme, n'estimerent pas qu'elle deut estre receüe si premierement elle n'estoit prononcée par la bouche d'un homme de bien : pour doncq la rendre digne de reception, ilz ne firent autre chose que de la faire derechef proferer par un homme

⁸⁶⁰- Ps 126,2

⁸⁶¹- TAD Liv 10, ch 15

⁸⁶²- Ps 91,13

⁸⁶³- Ps 1,3

vertueux ⁸⁶⁴. Si vous voules rendre sainte la vertu humaine et morale d'Epictete, de Socrates ou de Demades, faites la seulement prattiquer par une ame vrayement chrestienne, c'est a dire qui ait l'amour de Dieu. Ainsy *Dieu regarda* au bon *Abel* premierement, *et puis a ses offrandes* ⁸⁶⁵; en sorte que les offrandes prirent leur grace et dignité devant les yeux de Dieu, de la bonté et pieté de celuy qui les presentoit. O bonté souveraine de ce grand Dieu, laquelle favorise tant ses amans qu'elle cherit leurs moindres petites actions, pour peu qu'elles soyent bonnes, et les anoblit excellemment, leur donnant le tiltre et la qualité de saintes ! Hé, c'est en contemplation de son Filz bienaymé duquel il veut honorer les enfans adoptifs, sanctifiant tout ce qui est de bon en eux les os, les cheveux, les vestemens, les sepulchres et jusques a l'ombre de leurs cors ; la foy, l'esperance, l'amour, la religion, ouy mesme la sobriété, la courtoisie, l'affabilité de leurs coeurs.

Donques, mes chers freres, dit l'Apostre ⁸⁶⁶, *soyes stables et immobiles, abondans en toute oeuvre du Seigneur, sachans que vostre travail ne sera point inutile en Nostre Seigneur*. Et notés, Theotime, que toute oeuvre vertueuse doit estre estimee *oeuvre du Seigneur*, voire mesme quand elle seroit prattiquee par un infidele : car sa divine Majesté dit a Ezechiel ⁸⁶⁷ que Nabuchodonosor et son armee avoyent travaillé pour luy, parce qu'ilz avoyent fait une guerre legitime et juste contre les Tyriens ; monstrant asses par la que la justice des injustes est sienne, tend a luy et luy appartient, bien que les injustes qui font la justice ne soyent pas siens, ne tendent pas a luy et ne luy appartiennent pas. Car, comme ce grand prophete et prince Job, quoy qu'il fut issu de race payenne et habitant de la terre Hus, ne laissa pas d'appartenir a Dieu, ainsy les vertus morales, quoy que provenues d'un coeur pecheur, ne laissent pas d'appartenir a Dieu ; mays quand ces mesmes vertus se treuvent en un coeur vrayement chrestien, c'est a dire doué du saint amour, alhors non seulement elles appartiennent a Dieu, mais *elles ne sont point inutilles en Nostre Seigneur*, ains sont rendues fructueuses et pretieuses devant les yeux de sa bonté. " Adjoustes a un homme la charité, " dit saint Augustin, " tout proffite ; ostes en la charité, tout le reste ne proffite plus " : et a *ceux qui ayment Dieu toutes choses cooperent en bien*, dit l'Apostre ⁸⁶⁸.

CHAPITRE III

COMME IL Y A DES VERTUS QUE LA PRESENCE DU DIVIN AMOUR RELEVE A UNE PLUS HAUTE EXCELLENCE QUE LES AUTRES

Mays il y a des vertus qui, a rayon de leur naturelle alliance et correspondance avec la charité, sont aussi beaucoup plus capables de recevoir la pretieuse influence de l'amour sacré, et par consequent la communication de la dignité et valeur d'iceluy : telles sont la foy et l'esperance, qui, avec la charité, regardent immediatement Dieu, et la religion avec la penitence et devotion, qui s'employent a l'honneur de sa divine Majesté. Car ces vertus, par leur propre condition, ont un si grand rapport a Dieu et sont si susceptibles des impressions de l'amour celeste, que pour les faire participer a la sainteté d'iceluy il ne faut sinon qu'elles soyent aupres de luy, c'est a dire en un coeur qui ayme Dieu. Ainsy, pour donner le goust de l'olive aux raisins, il ne faut que planter la vigne entre les oliviers, car sans s'entre-toucher aucunement, par le seul voysinage, ces plantes feront un reciproque commerce de leurs saveurs et propriétés, tant elles ont une grande inclination et estroite convenance l'une envers l'autre.

⁸⁶⁴- TAD liv 8, ch 1 : Plutarque

⁸⁶⁵- Gn 4,4

⁸⁶⁶- 1 Co 15

⁸⁶⁷- TAD liv 11, ch 1

⁸⁶⁸- Rm 8,28

Certes, toutes les fleurs, si ce ne sont celles de l'arbre triste et quelques autres de naturel monstrueux, toutes, dis je, se res-jouissent, espanouissent et s'embellissent a la veüe du soleil, par la chaleur vitale qu'elles reçoivent de ses rayons ; mais toutes les fleurs jaunes, et sur tout celle que les Grecs ont appellé *heliotropium*, et nous, tourne-soleil, non seulement reçoivent de la joye et complaysance en la presence du soleil, mais suivent par un amiable contour les attraitz de ses rayons, le regardant et se retournant devers luy depuis son lever jusques a son couchant. Ainsy toutes les vertus reçoivent un nouveau lustre et une excellente dignité par la presence de l'amour sacré ; mais la foy, l'esperance, la crainte de Dieu, la pieté, la penitence et toutes les autres vertus qui d'elles mesmes tendent particulièrement a Dieu et a son honneur, elles ne reçoivent pas seulement l'impression du divin amour, par laquelle elles sont esieeves a une grande valeur, mais elles se penchent totalement vers luy, s'associant avec luy, le suivant et servant en toutes occasions : car en fin, mon cher Theotime, la Parole sacree ⁸⁶⁹ attribue une certaine propriété et force de sauver, de sanctifier et de glorifier, a la foy, a l'esperance, a la pieté, a la crainte de Dieu, a la penitence ; qui tesmoigne bien que ce sont des vertus de grand prix, et qu'estant pratiquées en un coeur qui a l'amour de Dieu, elles se rendent excellemment plus fructueuses et saintes que les autres, lesquelles de leur nature n'ont pas une si grande convenance avec l'amour sacré. Et celuy qui s'escrie ⁸⁷⁰ *Si j'ay toute la foy, en sorte mesme que je transporte les montaignes, et je n'ay point la charité, je ne suis rien*, il monstre bien, certes, qu'avec la charité, cette foy luy proffiteroit grandement. La charité donques est une vertu nompareille, qui n'embellit pas seulement le coeur auquel elle se treuve, mais benit et sanctifie aussi toutes les vertus qu'elle rencontre en iceluy, par sa seule presence, les embaumant et parfumant de son odeur celeste, par le moyen de laquelle elles sont rendues de grand prix devant Dieu : ce qu'elle fait neanmoins beaucoup plus excellemment en la foy, en l'esperance, et es autres vertus qui d'elles mesmes ont une nature tendante a la pieté.

C'est pourquoy, Theotime, entre toutes les actions vertueuses nous devons soigneusement pratiquer celles de la religion et reverence envers les choses divines, celles de la foy, de l'esperance et de la tressainte crainte de Dieu ; parlans souvent des choses celestes, pensans et aspirans a l'eternité, hantant les eglises et services sacrés, faysans des lectures devotes, observans les ceremonies de la religion chrestienne : car le saint amour se nourrit a souhait parmi ces exercices, et respand sur iceux plus abondamment ses graces et propriétés qu'il ne fait sur les actions des vertus simplement humaines ; ainsy que le bel arc-en-ciel rend odorantes toutes les plantes sur lesquelles il tumbé, mais plus que toutes incomparablement celles de l'aspalatus ⁸⁷¹

CHAPITRE IV

COMME LE DIVIN AMOUR SANCTIFIE ENCOR PLUS EXCELLEMMENT LES VERTUS QUAND ELLES SONT PRATIQUEES PAR SON ORDONNANCE ET COMMANDEMENT

La belle Rachel, apres voir grandement desire d'avoir generation de son cher Jacob, fut rendue fertile par deux moyens, dont elle eut aussi des enfans de deux differentes façons ; car au commencement de son mariage, ne pouvant avoir des enfans de son propre cors, elle employa, comme par emprunt, celuy de sa servante Bala, qu'elle tira a sa societé pour l'exercice des fonctions de son mariage, disant a son mari : *J'ay Bala ma chambriere, prenés-la en mariage, entrés vers elle, affin qu'elle enfante sur mes genoux et que j'aye des enfans d'elle* ⁸⁷². Et il arriva selon son souhait, car Bala conceut et enfanta plusieurs enfans sur les genoux de Rachel; qui les recevoit comme veritablement siens, d'autant qu'ilz estoyent procreés de deux cors, dont celuy de Jacob luy appartenoit par la loy du mariage, et celuy de Bala par obligation de service, et d'autant encores que leur generation avoit esté faite par son ordonnance et volonté. Mais elle eut par apres deux autres enfans, non commandés et ordonnés par elle, mais conceus, mais issus et procreés de son propre cors d'elle mesme, a sçavoir, Joseph et le cher Benjamin.

⁸⁶⁹ - Mt 9,22 ; Rm 3,2 ; 1 Tm 4,8 ; Qo 1-17

⁸⁷⁰ - 1 Co 13,2

⁸⁷¹ - Pline Hist Nat 12,24

⁸⁷² - Gn 30,3

Je vous dis maintenant, mon cher Theotime, que la charité et dilection sacree, plus belle cent fois que Rachel, mariee a l'esprit humain, souhaite sans cesse de produire des saintes operations : que si au commencement elle n'en peut enfanter elle mesme de sa propre extraction par l'union sacree qui luy est uniquement propre, elle appelle les autres vertus, comme ses fideles servantes, et les associe a son mariage, commandant au coeur de les employer, affin que d'elles il fasse naistre des saintes operations ; mais operations qu'elle ne laisse pas d'adopter et estimer siennes, parce qu'elles sont produites par son ordre et commandement et d'un coeur qui luy appartient, d'autant que, comme nous avons declairé ailleurs ⁸⁷³, l'amour est maistre du coeur, et par consequent de toutes les oeuvres des autres vertus faites par son consentement. Mais, outre cela, cette divine dilection ne laisse pas d'avoir deux actes issus proprement et extraitz d'elle mesme ; dont l'un est l'amour effectif, qui, comme un autre Joseph, usant de la plenitude de l'autorité royale, sousmet et range tout le peuple de nos facultés, puissances, passions et affections a la volonté de Dieu, affin qu'il soit aymé, obei et servi sur toutes choses, rendant par ce moyen executé le grand commandement celeste: *Tu aymeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton ame, de tout ton esprit, de toutes tes forces* ⁸⁷⁴. L'autre est l'amour affectif ou affectueux, qui, comme un petit Benjamin, est grandement delicat, tendre, agreable et aymable ; mais en cela plus heureux que Benjamin, que la charité, sa mere, ne meurt pas en le produisant, ains prend, ce semble, une nouvelle vie par la suavité qu'elle en ressent.

Ainsy donques, Theotime, les actions vertueuses des enfans de Dieu appartiennent toutes a la sacree dilection les unes, parce qu'elle mesme les produit de sa propre nature; les autres, d'autant qu'elle les sanctifie par sa vitale presence ; et les autres, en fin, par l'autorité et le commandement dont elle use sur les autres vertus, desquelles elle les fait naistre : et celles ci, comme elles ne sont pas, a la venté, si eminentes en dignité que les actions proprement et immediatement issues de la dilection, aussi excellent-elles incomparablement au dessus des actions qui ont toute leur sainteté de la seule presence et societé de la charité.

Un grand general d'armee ayant gaigné une signalee bataille aura sans doute tout l'honneur de la victoire, et non sans cause; car il aura combattu luy mesme en teste de l'armee, prattiquant plusieurs beaux faitz d'armes, et pour le reste il aura disposé l'armee, puis ordonné et commandé tout ce qui aura esté executé : si que il est estimé d'avoir tout fait, ou par soy mesme en combattant de ses propres mains, ou par sa conduite, commandant aux autres. Que si mesme quelques troupes amies surviennent a l'improuveue et se joignent a l'armee, on ne laissera pas d'attribuer l'honneur de leur faction au general, parce qu'encor qu'elles n'ayent pas receu ses commandemens, elles l'ont neanmoins servi, et suivi ses intentions. Mais pourtant, apres qu'on luy a donné toute la gloire en gros, on ne laisse pas d'en distribuer les pieces a chaque partie de l'armee, en disant ce que l'avant garde, le cors et l'arriere garde ont fait; comme les François, les Italiens, les Allemans, les Espagnolz se sont comportés ; ouy mesme on loue les particuliers qui se seront signalés au combat. Ainsy, entre toutes les vertus, mon cher Theotime, la gloire de nostre salut et de nostre victoire sur l'enfer est deferee a l'amour divin, qui, comme prince et general de toute l'armee des vertus, fait tous les exploitz par lesquelz nous obtenons le triomphe : car l'amour sacré a ses actions propres, issues et procedees de luy mesme, par lesquelles il fait des miracles d'armes sur nos ennemis; puis, outre cela, il dispose, commande et ordonne les actions des autres vertus, qui pour cette cause sont nommees actes commandés ou ordonnés de l'amour; que si en fin quelques vertus font leurs operations sans son commandement, pourveu qu'elles servent a son intention, qui est l'honneur de Dieu, il ne laisse pas de les advoüer siennes. Or, neanmoins, quoy qu'en gros nous disions, apres le divin Apostre ⁸⁷⁵, que *la charité souffre tout, elle croit tout, elle espere tout, elle supporte tout*, et en somme qu'elle fait tout, si est-ce que nous ne laissons pas de distribuer en particulier la louange du salut des Bienheureux aux autres vertus, selon qu'elles ont excellé en un chacun ; car nous disons que la foy en a sauvé les uns, l'aumosne quelques autres, la temperance, l'orayson, l'humilité, l'esperance, la chasteté les autres, parce que les actions de ces vertus ont paru avec lustre en ces Saintz. Mais tous-jours reciproquement aussi, apres qu'on a esievé ces vertus particulieres, il faut rapporter tout leur honneur a l'amour sacré, qui a toutes donne la sainteté qu'elles ont : car, que veut dire autre chose le

⁸⁷³ - TAD: 1, 4 et 6 ; 8,1 ; 10,1

⁸⁷⁴ - Mc 12,30

⁸⁷⁵ - 1 Co 13,7

glorieux Apostre, inculquant que *la charité est benigne, patiente, qu'elle croit tout, espere tout, supporte tout*, sinon que la charité ordonne et commande a la patience de patienter, et a l'esperance d'esperer, et a la foy de croire ? Il est vray, Theotime, qu'avec cela il signifie encor que l'amour est l'ame et la vie de toutes les vertus; comme s'il vouloit dire, que la patience n'est pas asses patiente, ni la foy asses fidele, ni l'esperance asses confiante, ni la debonnaireté asses douce, si l'amour ne les anime et vivifie : et c'est cela mesme que nous fait entendre ce mesme *vaysseau d'election*, quand il dit que sans *la charité rien ne luy proffite*, et qu'il n'est *rien* ; car c'est comme s'il disoit que sans l'amour il n'est ni patient, ni debonnaire, ni constant, ni fidele, ni esperant ainsy qu'il est convenable pour estre serviteur de Dieu, qui est le vray et desirable estre de l'homme.

CHAPITRE V

COMME L'AMOUR SACRE MESLE SA DIGNITE PARMY LES AUTRES VERTUS EN PERFECTIONNANT LA LEUR PARTICULIERE

" J'ay veu a Tivoli, " dit Pline ⁸⁷⁶, " un arbre enté de toutes les façons qu'on peut enter, qui portoit toutes sortes de fruitz ; car en une branche on treuvoit des cerises, en une autre des noix, et es autres des raysins, des figes, des grenades, des pommes, et generalement toutes especes de fruitz. " Cela, Theotime, estoit admirable, mais bien plus encor de voir en l'homme chrestien la divine dilection sur laquelle toutes les vertus sont entees : de maniere que, comme l'on pouvoit dire de cet arbre qu'il estoit cerisier, pommier, *noyer*, grenadier, aussi l'on peut dire de la *charité qu'elle est patiente*, douce, vaillante, juste, ou plustost, qu'elle est la patience, la douceur et la justice mesme.

Mais le pauvre arbre de Tivoli ne dura guere, comme le mesme Pline tesmoigne, car cette varieté de productions tarit incontinent son humeur radicale, et le dessecha en sorte qu'il en mourut : ou, au contraire, la dilection se renforce et revigore de faire force fruitz en l'exercice de toutes les vertus; ains, comme ont remarqué nos saintz Peres, elle est insatiable en l'affection qu'elle a de fructifier, et ne cesse de presser le coeur auquel elle se treuve, comme Rachel faisoit son mari, disant : *Donne moy des enfans, autrement je mourray* ⁸⁷⁷. Or, les fruitz des arbres entés sont tous-jours selon le greffe, car si le greffe est de pommier il jettera des pommes, s'il est de cerisier il jettera des cerises, en sorte neanmoins que tous-jours ces fruitz-la tiennent du goust du tronc : et de mesme, Theotime, nos actes prennent leur nom et leur espece des vertus particulieres desquelles ilz sont issus, mais ilz tirent de la sacree charité le goust de leur sainteté ; aussi, la charité est la racine et source de toute sainteté en l'homme. Et comme le tige communique sa saveur a tous les fruitz que les greffes produisent, en telle sorte que chasque fruit ne laisse pas de garder la propriété naturelle du greffe duquel il est procedé, ainsy la charité respand tellement son excellence et dignité es actions des autres vertus, que neanmoins elle laisse a une chacune d'icelles la valeur et bonté particuliere qu'elle a de sa condition naturelle.

Toutes les fleurs perdent l'usage de leur lustre et de leur grace parmi les tenebres de la nuit ; mais au matin, le soleil rendant ces mesmes fleurs visibles et agreables n'egale pas toutefois leurs beautés et leurs graces, et sa clarté, respandue egalement sur toutes, les fait neanmoins inegalement claires et esclattantes, selon que plus ou moins elles se treuvent susceptibles des effectz de sa splendeur et la lumiere du soleil, pour egale qu'elle soit sur la violette et sur la rose, n'egalera jamais pourtant la beauté de celle la a la beauté de celle ci, ni la grace d'une marguerite a celle du lys ; mays pourtant, si la lumiere du soleil estoit fort claire sur la violette, et fort obscurcie par les brouillars sur la rose, alhors sans doute elle rendroit plus agreable aux yeux la violette que la rose. Ainsy, mon Theotime, si avec une egale charité l'un souffre la mort du martyre, et l'autre la faim du jeusne, qui ne void que le prix de ce jeusne ne sera pas pour cela egal a celui du martyre ? Non, Theotime ; car, qui oseroit dire que le martyre en soy mesme ne soit pas plus excellent que le jeusne ? Que s'il est plus excellent, la charité survenante ne luy ostant pas l'excellence qu'il a, ains la perfectionnant, luy laissera par consequent les avantages qu'il avoit naturellement sur le jeusne. Certes, nul homme de bon sens n'egalera la chasteté nuptiale a la virginité, ni le bon usage des richesses a l'entiere

⁸⁷⁶- Hist Nat 17,16

⁸⁷⁷- Gn 30,1

abnegation d'icelles et qui oseroit dire que la charité survenante a ces vertus leur ostast leurs propriétés et privileges? puisqu'elle n'est pas une vertu destruisante et appauvrissante, ains bonifiante, vivifiante et enrichissante tout ce qu'elle treuve de bon es ames qu'elle gouverne. Ains, tant s'en faut que l'amour celeste oste aux vertus les preeminences et dignités qu'elles ont naturellement, qu'au contraire, ayant cette propriété de perfectionner les perfections qu'elle rencontre, a mesure qu'elle treuve des plus grandes perfections elle les perfectionne plus grandement : comme le sucre es confitures assaisonne tellement les fruitz de sa douceur, que les addoucissant tous il les laisse neanmoins inegaux en goust et suavité, selon qu'ilz sont inegalement savoureux de leur nature; et jamais il ne rend les pesches et les noix ni si douces ni si agreables que les abricotz et les mirabolans.

Il est vray, toutefois, que si la dilection est ardente, puissante et excellente en un coeur, elle enrichira et perfectionnera aussi davantage toutes les oeuvres des vertus qui en procederont. On peut souffrir la mort et le feu pour Dieu sans avoir la charité, ainsy que saint Paul presuppose⁸⁷⁸ et que je declaire ailleurs⁸⁷⁹; a plus forte rayson, on la peut souffrir avec une petite charité or je dis, Theotime, qu'il se peut bien faire qu'une fort petite vertu ait plus de valeur en une ame ou l'amour sacré regne ardemment, que le martyre mesme en une ame ou l'amour est alangouri, foible et lent. Ainsy, les menues vertus de Nostre Dame, de saint Jean, des autres grans Saintz, estoyent de plus grand prix devant Dieu que les plus relevees de plusieurs Saintz inferieurs, comme beaucoup des petitz esclans amoureux des Seraphins sont plus enflammés que les plus relevés des Anges du dernier ordre ; ainsy que le chant des rossignolz apprentifs est plus harmonieux incomparablement que celui des chardonneretz les mieux appris.

Pireicus a la fin de ses ans ne peignoit qu'en petit volume et choses de peu, comme boutiques de barbiers, de cordonniers, petitz asnes chargés d'herbes, et semblables menus fatras ; ce qu'il faisoit, comme Pline pense⁸⁸⁰, pour assoupir sa grande renommee : dont en fin on l'appella peintre de basse estoffe ; et neanmoins, la grandeur de son art paroissoit tellement en ses bas ouvrages, qu'on les vendoit plus que les grandes besoignes des autres. Ainsy, Theotime, les petites simplicités, abjections et humiliations esquelles les grans Saintz se sont tant plus pour se musser et mettre leur coeur a l'abri contre la vayne gloire, ayant esté faites avec une grande excellence de l'art et de l'ardeur du celeste amour, ont esté treuvees plus agreables devant Dieu que les grandes ou illustres besoignes de plusieurs autres, qui furent faites avec peu de charité et de devotion.

L'Espouse sacree blesse son Espoux avec *un seul* de ses cheveux⁸⁸¹, desquelz il fait tant d'estat qu'il les compare aux *troupeaux des chevres de Galaad*⁸⁸², et n'a pas plus tost loüé les yeux de sa devote amante, qui sont les parties les plus nobles de tout le visage, que soudain il loüe la cheveleure, qui est la plus fresle, vile et abjecte ; affin que l'on sceust qu'en une ame esprise du divin amour, les exercices qui semblent fort chetifs sont neanmoins grandement agreables a sa divine Majesté.

CHAPITRE VI

DE L'EXCELLENCE DU PRIX QUE L'AMOUR SACRE DONNE AUX ACTIONS ISSUES DE LUY MESME ET A CELLES QUI PROCEDENT DES AUTRES VERTUS

Mays, ce me dices vous, quelle est cette valeur, je vois prie, que le saint amour donne a nos actions ? O mon Dieu, Theotime ! Certes, je n'aurois pas l'assurance de le dire si le Saint Esprit ne l'avoit

⁸⁷⁸ - 1 Co 13,3

⁸⁷⁹ - TAD 10,8

⁸⁸⁰ - Hist Nat 35,10

⁸⁸¹ - Ct 4,9

⁸⁸² - Ct 6,4

luy mesme déclaré en termes fort expres par le grand apostre saint Paul, qui parle ainsy ⁸⁸³ : *Ce qui a present est momentanée et léger de nostre tribulation, opere en nous sans mesure en la sublimité un poids eternal de gloire.* Pour Dieu, pesons ces paroles. Nos tribulations, qui sont si legeres qu'elles passent en un moment, operent *en nous*, le *poids* solide et stable *de la gloire*. Voyez, de grace, ces merveilles : la *tribulation* produit la *gloire*, la legereté donne le *poids*, et les momens operent l'eternité !

Mays qui peut donner tant de vertu a ces momens passagers et a ces tribulations si legeres? L'escarlatte et la pourpre, ou fin cramoyssi violet, est un drap grandement pretieux et royal, mais ce n'est pas a rayson de la laine, ains a cause de la teinture : les oeuvres des bons Chrestiens sont de si grande valeur que pour icelles on nous donne le Ciel ; mays, Theotime, ce n'est pas parce qu'elles procedent de nous et sont la laine de nos coeurs, ains parce qu'elles sont teintes au sang du Filz de Dieu ; je veux dire, que c'est d'autant que le Sauveur sanctifie nos oeuvres par le merite de son sang. Le sarment uni et joint au cep porte du fruit non en sa propre vertu mais en la vertu du cep : or nous sommes unis par la charité a nostre Redempteur, comme les membres au chef ⁸⁸⁴ ; c'est pourquoy nos fruitz et bonnes oeuvres, tirans leur valeur d'iceluy, meritent la vie eternelle. La verge d'Aaron estoit seche, incapable de fructifier d'elle mesme, mais lors que le nom du grand Prestre fut escrit sur icelle, en une nuit elle jetta ses feuilles, ses fleurs et ses fruitz ⁸⁸⁵. Nous sommes, quant a nous, branches seches, inutiles, infructueuses, qui *ne sommes pas suffisans de penser quelque chose de nous mesme comme de nous mesme, mais toute nostre suffisance est de Dieu, qui nous a rendus officiers idoines* ⁸⁸⁶ et capables de sa volonté; et partant, soudain que par le saint amour le nom du Sauveur, grand *Evesque de nos ames* ⁸⁸⁷, est gravé en nos coeurs, nous commençons a porter des fruitz delicieux pour la vie eternelle. Et comme les graines qui ne produiroyent d'elles mesmes que des melons de goust fade, en produisent des sucrons et muscatz si elles sont detrempees en l'eau sucee ou musquee, ainsy nos coeurs qui ne sçauroyent pas projeter une seule bonne pensee pour le service de Dieu, estans detrempés en la sacree dilection par le Saint *Esprit qui habite en nous* ⁸⁸⁸, ilz produisent des actions sacrees qui tendent et nous portent a la gloire immortelle. Nos oeuvres comme provenantes de nous, ne sont que des chetifs roseaux, mais ces roseaux deviennent d'or par la charité, et avec iceux on arpeute la Hierusalem celeste ⁸⁸⁹ qu'on nous donne a cette mesure : car, tant aux hommes qu'aux Anges, on distribue la gloire selon la charité et les actions d'icelle, de sorte que *la mesure de l'Ange est celle-la mesme de l'homme* ⁸⁹⁰; et Dieu a rendu et rendra a *un chacun selon ses oeuvres*, comme toute l'Escriture divine nous enseigne, laquelle nous assigne la felicité et joye eternelle du Ciel pour recompense des travaux et bonnes actions que nous aurons pratiquees en terre.

Recompense magnifique et qui ressent la grandeur du Maistre que nous servons, lequel, a la venté, Theotime, pouvoit, s'il luy eut pleu, exiger tres justement de nous nostre obeissance et service sans nous proposer aucun loyer ni salaire ; puisque nous sommes siens par mille tiltres tres legitimes, et que nous ne pouvons rien faire qui vaille qu'en luy, par luy, pour luy et qui ne soit de luy. Mais sa bonté neanmoins n'en a pas ainsy disposé; ains, en consideration de son Filz nostre Sauveur, a voulu traiter avec nous de prix fait, nous recevant a gages et s'engageant de promesse vers nous qu'il nous salariera selon nos oeuvres, de salaires eternelz. Or, ce n'est pas que nostre service luy soit ni necessaire ni utile ; car *apres que* nous aurons *fait tout ce* qu'il nous a *commandé*, nous devons neanmoins advouer, par une tres humble venté ou veritable humilité, qu'en effect *nous sommes serviteurs tres inutiles* ⁸⁹¹ et tres infructueux a nostre Maistre, qui, a

⁸⁸³ - 2 Co 4,17

⁸⁸⁴ - Ep 4,15

⁸⁸⁵ - Nb 17,8

⁸⁸⁶ - 2 Co 3,5

⁸⁸⁷ - 1 P 2

⁸⁸⁸ - Rm 5,5 ;8,11

⁸⁸⁹ - Ap 21,15

⁸⁹⁰ - Ap 21,17

⁸⁹¹ - Lc 17,10

cause de son essentielle surabondance de bien, ne peut recevoir aucun proffit de nous ; ains, convertissant toutes nos oeuvres a nostre propre avantage et commodité, il *fait* que nous le servons autant inutilement pour luy que tres utilement pour nous, qui par des si petitz travaux gagnons des si grandes recompenses.

Il n'estoit donc pas obligé de nous payer nostre service s'il ne l'eust promis. Mays ne pense pas pourtant, Theotime, qu'en cette promesse il ayt tellement voulu manifester sa bonté qu'il ayt oublié de glorifier sa sagesse, puisque au contraire il y a observé fort exactement les regles de l'equité, meslant admirablement la bienveillance avec la liberalité : car nos oeuvres sont voirement extremement petites et nullement comparables a la gloire, en leur quantité, mais elles luy sont neanmoins fort proportionnees en qualité, a rayson du Saint *Esprit* qui, *habitant dans nos coeurs par la charité* ⁸⁹², les fait en nous, par nous et pour nous, avec un art si exquis, que les mesmes oeuvres qui sont toutes nostres sont encor mieux toutes siennes, parce que, comme il les produit en nous, nous les produisons reciproquement en luy, comme il les fait pour nous, nous les faysons pour luy, et comme il les opere avec nous, nous cooperons aussi avec luy.

Or le Saint Esprit habite en nous si nous sommes membres vivans de Jesus Christ, qui a rayson de cela disoit a ses Disciples ⁸⁹³ *Qui demeure en moy et moy en luy, iceluy porte beaucoup de fruit ;* et c'est Theotime, parce que qui demeure en luy il participe a son divin Esprit, lequel est au milieu du coeur humain comme une vive *source qui rejailit* et pousse ses eaux *jusques en la vie eternelle* ⁸⁹⁴. Ainsy *l'huile* de benediction versee sur le *Sauveur, comme sur le chef* de l'Eglise tant militante que triomphante, se respand sur la société des Bienheureux, qui, comme *la barbe* sacree de ce divin Maistre, sont tous-jours attachés a sa face glorieuse, et distille encor sur la compagnie des fideles qui, comme *vestemens*, sont jointz et unis par dilection a sa divine Majesté ; l'une et l'autre troupe, comme composee de freres germains, ayant a cette occasion sujet de s'escrier *O que c'est une chose bonne et agreable de voir les freres bien ensemble, comme l'unguent qui descend en la barbe, la barbe d'Aaron, et jusques au bord de son vestement* ⁸⁹⁵

Ainsy donq nos oeuvres, comme un petit *grain de moustarde* ⁸⁹⁶, ne sont aucunement comparables en grandeur avec l'arbre de la gloire qu'elles produisent, mais elles ont pourtant la vigueur et vertu de l'operer, parce qu'elles procedent du Saint Esprit, qui, par une admirable infusion de sa grace en nos coeurs, rend nos oeuvres siennes, les laissant nostres tout ensemble; d'autant que nous sommes membres d'un Chef duquel il est l'Esprit, et entés sur un arbre duquel il est la divine humeur. Et parce qu'en cette sorte il agit en nos oeuvres, et qu'en certaine façon nous operons ou cooperons en son action, il nous laisse pour nostre part tout le merite et proffit de nos services et bonnes oeuvres, et nous luy en laissons aussi tout l'honneur et toute la louange, reconnoissans que le commencement, le progres et la fin de tout le bien que nous faysons depend de sa misericorde, par laquelle il est venu a nous et nous a prevenus, il est venu en nous et nous a assistés, il est venu avec nous et nous a conduitz, achevant ce qu'il avoit commencé ⁸⁹⁷. Mays, o Dieu, Theotime, que cette bonté est misericordieuse sur nous en ce partage ! nous luy donnons la gloire de nos louanges, hélas, et luy nous donne la gloire de sa jouissance, et en somme, par ces legers et passagers travaux nous acquerons des biens perdurables a toute eternité. Ainsy soit il.

CHAPITRE VII

QUE LES VERTUS PARFAITES NE SONT JAMAIS LES UNES SANS LES AUTRES

⁸⁹² - Rm 5,5

⁸⁹³ - Jn 15,5

⁸⁹⁴ - Jn 4,14

⁸⁹⁵ - Ps 132,1

⁸⁹⁶ - Mt 13,31

⁸⁹⁷ - Ph 1,6

On dit que le coeur est la premiere partie de l'homme qui reçoit la vie par l'union de l'ame, et l'oeil la derniere ⁸⁹⁸; comme au contraire, quand on meurt naturellement, l'oeil commence le premier a mourir et le coeur le dernier. Or, quand le coeur commence a vivre, avant que les autres parties soyent animees, sa vie, certes, est fort debile, tendre et imparfaite; mais a mesure qu'elle s'establit plus entierement dans le reste du cors, elle est aussi plus vigoureuse en chasque partie, et particulierement au coeur : et l'on void que la vie estant interessee en quelque membre, elle s'alongourit en tous les autres. Si un homme est navré au pied ou au bras, tout le reste en est incommodé, esmeu, occupé et alteré ; si nous avons mal a l'estomach, les yeux, la voix, tout le visage s'en ressent, tant il y a de convenance entre toutes les parties de l'homme pour la jouissance de la vie naturelle.

Toutes les vertus ne s'acquierent pas ensemblement en un instant, ains les unes apres les autres, a mesure que la rayson, qui est comme l'ame de nostre coeur, s'empare tantost d'une passion, tantost de l'autre, pour la moderer et gouverner. Et pour l'ordinaire, cette vie de nostre ame prend son commencement dans le coeur de nos passions, qui est l'amour, et s'estendant sur toutes les autres, elle vivifie en fin l'entendement mesme par la contemplation : comme, au contraire, la mort morale ou spirituelle fait sa premiere entree en l'ame par l'inconsideration (*la mort entre par les fenestres*, dit le sacré Texte ⁸⁹⁹), et son dernier effect consiste a ruiner le bon amour, lequel perissant, toute la vie morale est morte en nous. Encor bien, donques, qu'on puisse avoir quelques vertus separees des autres, si est-ce neanmoins que ce ne peut estre que des vertus languissantes, imparfaites et debiles : d'autant que la rayson, qui est la vie de nostre ame, n'est jamais satisfaite ni a son ayse dans une ame, qu'elle n'occupe et possede toutes les facultés et passions d'icelle ; et lhors qu'elle est offencee et blessee en quelqu'une de nos passions ou affections, toutes les autres perdent leur force et vigueur, et s'alongourissent estrangement.

Voyés-vous, Theotime, toutes les vertus sont vertus par la convenance ou conformité qu'elles ont a la rayson ; et une action ne peut estre dite vertueuse si elle ne procede de l'affection que le coeur porte a l'honesteté et beauté de la rayson. Or, si l'amour de la rayson possede et anime un esprit, il fera tout ce que la rayson voudra en toutes occurrences, et par consequent il pratiquera toutes les vertus. Si Jacob ayroit Rachel en consideration de ce qu'elle estoit fille de Laban, pourquoy mesprisoit il Lia, qui estoit non seulement fille, ains fille aisnee du mesme Laban ? Mais parce qu'il ayroit Rachel a cause de la beauté qu'il treuva en elle, jamais il ne sceut tant aymer la pauvre Lia, quoy que feconde et sage fille, d'autant qu'elle n'estoit pas si belle a son gré ⁹⁰⁰. Qui ayme une vertu pour l'amour de la rayson et honesteté qui y reluit, il les aymera toutes, puisqu'en toutes il treuvera ce mesme sujet, et les aymera plus ou moins chacune, selon que la rayson y paroistra plus ou moins resplendissante. Qui ayme la liberalité et n'ayme pas la chasteté, il monstre bien qu'il n'ayme pas la liberalité pour la beauté de la rayson ; car cette beauté est encor plus grande en la chasteté, et ou la cause est plus forte, les effectz devroyent estre plus fortz. C'est donq un signe evident que ce coeur la n'est pas porté a la liberalité par le motif et la consideration de la rayson : dont il s'ensuit que cette liberalité qui semble estre vertu n'en a que l'apparence, puisqu'elle ne procede pas de la rayson, qui est le vray motif des vertus, ains de quelque autre motif estranger. Il suffit bien vrayement a un enfant d'estre né dans le mariage pour porter parmi le monde le nom, les armes et les qualités du mari de sa mere; mais pour en porter le sang et la nature, il faut que non seulement il soit né dans le mariage, ains aussi du mariage : les actions ont le nom, les armes et marques des vertus, parce que naissant d'un coeur doué de rayson il est advis qu'elles soyent raysonnables ; mais pourtant elles n'en ont ni la substance ni la vigueur si elles proviennent d'un motif estranger et adultere, et non de la rayson.

Il se peut donq bien faire que quelques vertus soyent en un homme auquel les autres manqueront ; mais ce seront ou des vertus naissantes, encor toutes tendres, et comme des fleurs en bouton, ou des vertus perissantes, mourantes, et comme des fleurs fletrissantes : car en somme, les vertus ne peuvent avoir leur vraye integrité et suffisance qu'elles ne soyent toutes ensemble, ainsy que toute la philosophie et la theologie nous assure. Je vous prie, Theotime, quelle prudence peut avoir un homme intemperant, injuste et poltron,

⁸⁹⁸ - Aristote De Gener. Animal. 2,4

⁸⁹⁹ - Jr 9,21

⁹⁰⁰ - Gn 29,16

puisqu'il choisit le vice et laisse la vertu ? Et comme peut-on estre juste sans estre prudent, fort et temperant, puisque la justice n'est autre chose qu'une perpetuelle, forte et constante volonté de rendre a un chacun ce qui luy appartient, et que la science par laquelle le droit s'administre est nommee jurisprudence, et que pour rendre a chacun ce qui luy appartient il nous faut vivre sagement et modestement, et empescher les desordres de l'intemperance en nous, affin de nous rendre ce qui nous appartient a nous mesmes ? Et le mot de vertu ne signifie-il pas une force et vigueur appartenante a l'ame en propriété, ainsy que l'on dit les herbes et pierres pretieuses avoir telle et telle vertu ou propriété ? Mais la prudence est-elle pas imprudente en l'homme intemperant ? La force sans prudence, justice et temperance n'est pas une force, mais une forcenerie ; et la justice est injuste en l'homme poltron, qui ne l'ose pas rendre, en l'intemperant, qui se laisse emporter aux passions, et en l'imprudent, qui ne sçait pas discerner entre le droit et le tort. La justice n'est pas justice, si elle n'est prudente, forte et temperante ; ni la prudence n'est pas prudence, si elle n'est temperante, juste et forte ; ni la force n'est pas force, si elle n'est juste, prudente et temperante ; ni la temperance n'est pas temperance, si elle n'est prudente, forte et juste et en somme, une vertu n'est pas vertu parfaite si elle n'est accompagnée de toutes les autres.

Il est bien vray, Theotime, qu'on ne peut pas exercer toutes les vertus ensemble, parce que les sujetz ne s'en presentent pas tout a coup ; ains il y a des vertus que quelques uns des plus saintz n'ont jamais eu occasion de pratiquer : car saint Paul premier hermite, par exemple, quel sujet pouvoit il avoir d'exercer le pardon des injures, l'affabilité, la magnificence, la debonnaireté ? Mais toutefois, telles ames ne laissent pas d'estre tellement affectionnées a l'honesteté de la rayson, qu'encor qu'elles n'ayent pas toutes les vertus quant a l'effect, elles les ont toutes quant a l'affection, estant prestes et disposees de suivre et servir la rayson en toutes occurrences, sans exception ni reserve.

Il y a certaines inclinations qui sont estimees vertus et ne le sont pas, ains des faveurs et avantages de la nature. Combien y a-il de personnes qui, par leur condition naturelle, sont sobres, simples, douces, taciturnes, voire mesme chastes et honnestes ? Or tout cela semble estre vertu, et n'en a toutefois pas le merite, non plus que les mauvaises inclinations ne sont dignes d'aucun blasme, jusques a ce que, sur telles humeurs naturelles, nous ayons enté le libre et volontaire consentement. Ce n'est pas vertu de ne manger guere par nature, mais ouy bien de s'abstenir par election ; ce n'est pas vertu d'estre taciturne par inclination, mais ouy bien de se taire par rayson. Plusieurs pensent avoir les vertus quand ilz n'exercent pas les vices contraires : celuy qui ne fut onques assailli se peut voirement vanter de n'avoir pas esté fuyart, mais non pas d'avoir esté vaillant ; celuy qui n'est pas affligé se peut louer de n'estre pas impatient, mais non pas d'estre patient. Ainsy semble-il a plusieurs d'avoir des vertus, qui n'ont toutefois que des bonnes inclinations ; et parce que ces inclinations sont les unes sans les autres, il est advis que les vertus le soyent aussi.

Certes, le grand saint Augustin, en une epistre qu'il escrit a saint Hierosme, monstre que nous pouvons avoir quelque sorte de vertu sans avoir les autres, et que neanmoins nous n'en pouvons point avoir de parfaites sans les avoir toutes ; mais que quant aux vices on peut avoir les uns sans avoir les autres, ains il est impossible de les avoir tous ensemble : de sorte qu'il ne s'ensuit pas que qui a perdu toutes les vertus ait par consequent tous les vices, puisque presque toutes les vertus ont deux vices opposés, non seulement contraires a la vertu, mais aussi contraires entre eux mesmes. Qui a perdu la vaillance par la temerité ne peut avoir a mesme tems le vice de couardise ; et qui a perdu la liberalité par la prodigalité ne peut aussi a mesme tems estre blasmé de chicheté. " Catilina," dit saint Augustin, " estoit sobre, vigilant, patient a souffrir le froid, le chaud et la faim ; c'est pourquoy il luy estoit advis, et a ses complices, qu'il fut grandement constant mais cette force n'estoit pas. prudente, puisqu'il choissoit le mal en lieu du bien ; elle n'estoit pas temperante, car il se relaschoit a des vilaines ordures ; elle n'estoit pas juste, puisqu'il conjuroit contre sa patrie : elle n'estoit donq pas une constance, mais une opiniastreté, laquelle pour tromper les sotz portoit le nom de constance."

CHAPITRE VIII

COMME LA CHARITÉ COMPREND TOUTES LES VERTUS

Un fleuve sortoit du lieu de delices pour arrouser le Paradis terrestre, et de la se separoit en

quatre chefs ⁹⁰¹. Or l'homme est en un *lieu de delices*, ou Dieu fait sourdre le *fleuve* de la rayson et lumiere naturelle pour arrouser tout le paradis de nostre coeur ; et ce fleuve se divise en quatre chefs, c'est a dire prend quatre courans, selon les quatre regions de l'âme.

Car, 1. sur l'entendement qu'on appelle pratique, c'est a dire qui discerne des actions qu'il convient faire ou fuir, la lumiere naturelle respand la prudence, qui incline nostre esprit a sagement juger du mal que nous devons eviter et chasser, et du bien que nous devons faire et pourchasser ; 2. sur nostre volonté elle fait jaillir la justice, qui n'est autre chose qu'un perpetuel et ferme vouloir de rendre a chacun ce qui luy est deu ; 3. sur l'appetit de convoitise elle fait couler la temperance, qui modere les passions qui y sont ; 4. et sur l'appetit irascible ou de la cholere elle fait flotter la force, qui bride et manie tous les mouvemens de l'ire.

Or, ces quatre fleuves, ainsy separés, se divisent par apres en plusieurs autres, affin que toutes les actions humaines puissent estre bien dressees a l'honesteté et felicité naturelle ; mais outre cela, Dieu voulant enrichir les Chrestiens d'une speciale faveur, il fait sourdre sur la cime de la partie superieure de leur esprit une fontaine surnaturelle que nous appellons grace, laquelle comprend voirement la foy et l'esperance, mais qui consiste toutefois en la charité, qui purifie l'ame de tous pechés, puis l'orne et l'embellit d'une beauté tres delectable et en fin espanche ses eaux sur toutes les facultés et operations d'icelle, pour donner a l'entendement une prudence celeste, a la volonté une sainte justice, a l'appetit de convoitise une temperance sacree, et a l'appetit irascible une force devote, affin que tout le coeur humain tende a l'honesteté et felicité surnaturelle, qui consiste en l'union avec Dieu.

Que si ces quatre courans et fleuves de la charité rencontrent en une ame quelqu'une des quatre vertus naturelles, ilz la reduisent a leur obeissance, se meslant avec elle pour la perfectionner, comme l'eau de senteur perfectionne l'eau naturelle quand elles sont meslees ensemble. Mays si la sainte dilection ainsy respandue ne treuve point les vertus naturelles en l'ame, alhors elle mesme fait toutes leurs operations selon que les occasions le requierent. Ainsy l'amour celeste treuvant plusieurs vertus en saint Paul, en saint Ambroyse, saint Denis, saint Pachome, il respandit sur icelles une agreable clarté, les reduisant toutes a son service mais en la Magdeleyne, en sainte Marie Egyptiaque, au bon larron, et en cent autres telz penitens qui avoyent esté grans pecheurs, le divin amour ne treuvant aucune vertu fit la fonction et les oeuvres de toutes les vertus, se rendant en iceux patient, doux, humble et liberal.

Nous semons es jardins une grande varieté de graines, et les couvrons toutes de terre comme les ensevelissans, jusques a ce que le soleil plus fort les fasse lever et, par maniere de dire, resusciter, lhors qu'elles produisent leurs feuilles et leurs fleurs avec des nouvelles graines, *une chacune selon son espece* ⁹⁰² : en sorte qu'une seule chaleur celeste fait toute la diversité de ces productions par les semences qu'elle treuve cachees dans le sein de la terre. Certes, mon Theotime, Dieu a respandu en nos ames les semences de toutes les vertus, lesquelles neanmoins sont tellement couvertes de nostre imperfection et foiblesse qu'elles ne paroissent point, ou fort peu, jusques a ce que la vitale chaleur de la dilection sacree les vienne animer et resusciter, produisant par icelles les actions de toutes les vertus : si que, comme la manne contenoit en soy la varieté des saveurs de toutes les viandes, et en excitoit le goust dans la bouche des Israélites ⁹⁰³, ainsy l'amour celeste comprend en soy la diversité des perfections de toutes les vertus, d'une façon si eminente et relevee qu'elle en produit toutes les actions en tems et lieu, selon les occurrences. Josué desfit certes vaillamment les ennemis de Dieu par la bonne conduite des armées ⁹⁰⁴ qu'il eut en charge; mais Samson les desfaisoit encor plus glorieusement, qui de sa main propre, avec des maschoires d'asne, en tuoit a milliers . Josué, par son commandement et bon ordre, employant la valeur de ses troupes, faisoit des merveilles; mais Samson, par sa propre force, sans employer aucun autre, faisoit des miracles. Josué avoit les forces de plusieurs soldatz sous soy; mais Samson les avoit en soy, et pouvoit luy seul autant que Josué et plusieurs soldatz avec luy eussent peu tous ensemble. L'amour celeste excelle en l'une et l'autre façon car treuvant des vertus en une ame (et pour l'ordinaire au moins y treuve-il la foy, l'esperance et la penitence), il les anime, il leur commande, et les employe heureusement au service de Dieu ; et pour le reste des vertus, qu'il ne treuve

⁹⁰¹ - Gn 2,10

⁹⁰² - Gn 1,12

⁹⁰³ - Sg 16,20

⁹⁰⁴ - Jg 15,15

pas, il fait luy mesme leurs factions, ayant autant et plus de force luy seul qu'elles ne sçauroyent avoir toutes ensemble.

Certes, le grand Apôstre ⁹⁰⁵ ne dit pas seulement que la charité nous donne la patience, benignité, constance, simplicité ; mais il dit qu'elle mesme elle *est patiente, benigne*, constante : et c'est le propre des supremes vertus, entre les Anges et les hommes, de pouvoir non seulement ordonner aux inferieures qu'elles operent, mais aussi de pouvoir elles mesmes faire ce qu'elles commandent aux autres. L'Evesque donne les charges de toutes les fonctions ecclesiastiques : d'ouvrir l'eglise, d'y lire, exorciser, esclairer, prescher, baptizer, sacrifier, communier, absoudre ; et luy mesme aussi peut faire et fait tout cela, ayant en soy une vertu eminente qui comprend toutes les autres inferieures. Ainsy saint Thomas, en consideration de ce que saint Paul assure que la *charité est patiente, benigne*, forte : " La charité, " dit il ⁹⁰⁶, fait et " accomplit les oeuvres de toutes les vertus ; " et saint Ambroise, escrivant a Demetrias, appelle la patience et les autres vertus, " membres de la charité ; " et le grand saint Augustin dit que l'amour de Dieu comprend toutes les vertus et fait toutes leurs operations en nous. Voyci ses paroles : " Ce qu'on dit que la vertu est divisee en quatre " (il entend les quatre vertus cardinales), " on le dit, ce me semble, a rayson des diverses affections qui proviennent de l'amour : de maniere que je ne ferois nul doute de definir ces quatre vertus en sorte que la temperance soit l'amour qui se donne tout entier a Dieu ; la force, un amour qui supporte volontier toutes choses pour Dieu ; la justice, un amour servant a Dieu seul, et pour cela commandant droittement a tout ce qui est sujet a l'homme ; la prudence, un amour qui choisit ce qui luy est proffitable pour s' unir avec Dieu, et rejette ce qui est nuisible "

Celuy donq qui a la charité, a son esprit revestu d'une belle robe nuptiale, laquelle, comme celle de Joseph ⁹⁰⁷, est parsemee de toute la varieté des vertus ; ou plustost, il a une perfection qui contient la vertu de toutes les perfections ou la perfection de toutes les vertus. Et par ainsy, *la charité est patiente, benigne ; elle n'est point envieuse*, mais bonteuse ; *elle ne fait point de legeretés*, ains elle est prudente ; *elle ne s'enfle point d'orgueil*, ains est humble ; *elle n'est point ambitieuse* ou desdaigneuse, ains amiable et affable ; elle n'est point pointilleuse a vouloir *ce qui luy appartient*, ains franche et condescendante ; *elle ne s'irrite point*, ains est paisible ; *elle ne pense aucun mal*, ains est debonnaire ; *elle ne se res-jouit point sur le mal*, ains se res-jouit avec la venté et en la venté ; *elle souffre tout, elle croid aysement tout* ce qu'on luy dit de bien, sans aucune opiniastreté, contention ni desfiance ; *elle espere tout bien* du prochain, sans jamais perdre courage de luy procurer son salut ; *elle soustient tout* ⁹⁰⁸, attendant sans inquietude ce qui luy est promis. Et pour condusion, la charité est le *fin or*, et *enflammé*, que Nostre Seigneur conseilloit a l'Evesque de Laodicee *d'acheter* ⁹⁰⁹, lequel contient le prix de toutes choses, qui peut tout, qui fait tout.

CHAPITRE IX

QUE LES VERTUS TIRENT LEUR PERFECTION DE L'AMOUR SACRE

La charité est donques le lien de perfection ⁹¹⁰, puisqu'en elle et par elle sont contenues et assemblees toutes les perfections de l'ame, et que sans elle non seulement on ne sçauroit avoir l'assemblage

⁹⁰⁵ - 1 Co 13,4

⁹⁰⁶ - II a II ae 23,4 ad 2

⁹⁰⁷ - Gn 37,3

⁹⁰⁸ - 1 Co 13,4

⁹⁰⁹ - Ap 3,18

⁹¹⁰ - Col 3,14

entier des vertus, mais on ne peut mesme sans elle avoir la perfection d'aucune vertu. Sans le ciment et mortier qui lie les pierres et murailles, tout l'edifice se dissout; sans les nerfs, muscles et tendons, tout le cors seroit desfait; et sans la charité, les vertus ne peuvent s'entretenir les unes aux autres. Nostre Seigneur lie tous-jours l'accomplissement des commandemens a la charité : *Qui a mes commandemens*, dit-il, *et les observe, c'est celuy qui m'ayme*⁹¹¹; *Celuy qui ne m'ayme pas ne garde pas mes commandemens* ; *Si quelqu'un m'ayme, il gardera mes paroles* . Ce que repetant le Disciple bienaymé: *Qui observe les commandemens de Dieu*, dit-il, *la charité de Dieu est parfaite en iceluy*⁹¹²; et : *Celle cy est la charité de Dieu, que nous gardions ses commandemens*. Or, qui auroit toutes les vertus garderoit tous les commandemens : car, qui auroit la vertu de religion observeroit les trois premiers commandemens ; qui auroit la pieté observeroit le quatriesme ; qui auroit la mansuetude et debonnaireté observeroit le cinquiesme ; par la chasteté on garderoit le sixiesme ; par la liberalité on eviteroit de violer le septiesme ; par la verité on feroit le huitiesme ; et par la parcimonie et pudicité on observeroit le neufviesme et dixiesme. Que si on ne peut garder les commandemens sans la charité, a plus forte rayson ne peut on sans icelle avoir toutes les vertus.

On peut, certes, bien avoir quelque vertu et demeurer quelque peu de tems sans offencer, encores que l'on n'ayt pas le divin amour ; mais tout ainsy que nous voyons parfois des arbres arrachés de terre faire quelques productions, non toutefois parfaites ni pour long tems, de mesme un coeur séparé de la charité peut voirement produire quelques actes de vertu, mais non pas longuement.

Toutes les vertus separees de la charité sont fort imparfaites, puisqu'elles ne peuvent sans icelle parvenir a leur fin, qui est de rendre l'homme heureux. Les abeilles sont en leur naissance des petitz schadons et vermisseaux, sans pieds, sans aysles et sans forme; mais par succession de tems, elles se changent et deviennent petites mouches ; puis en fin, quand elles sont fortes et qu'elles ont leur croissance, alhors on dit qu'elles sont avettes formées, faites et parfaites, parce qu'elles ont ce qu'il faut pour voler et faire le miel. Les vertus ont leurs commencemens, leurs progres et leur perfection, et je ne nie pas que sans la charité elles ne puissent naistre, voire mesme faire progres ; mays qu'elles ayent leur perfection pour porter le tiltre de vertus faites, formées et accomplies, cela depend de la charité, qui leur donne la force de voler en Dieu, et recueillir de la misericorde d'iceluy le miel du vray merite et de la sanctification des coeurs esquelz elles se treuvent.

La charité est entre les vertus comme le soleil entre les estoiles : elle leur distribue a toutes leur clarté et beauté. La foy, l'esperance, la crainte et penitence viennent ordinairement devant elle en l'ame pour luy preparer le logis ; et comme elle est arrivée, elles luy obeissent et la servent comme tout le reste des vertus, et elle les anime, les orne et vivifie toutes par sa presence.

Les autres vertus se peuvent reciproquement entr'ayder et s'exciter mutuellement en leurs oeuvres et exercices ; car, qui ne sçait que la chasteté requiert et excite la sobriété, et que l'obeissance nous porte a la liberalité, a l'orayson, a l'humilité ? Or, par cette communication qu'elles ont entr'elles, elles participent aux perfections les unes des autres ; car la chasteté observée par obeissance a double dignité, a sçavoir, la sienne propre et celle de l'obeissance ; ains elle a plus de celle de l'obeissance que de la sienne propre. Car, comme Aristote dit⁹¹³, que celuy qui desrobboit pour pouvoir commettre la fornication estoit plus fornicateur que larron, d'autant que son affection tendoit toute a la fornication, et ne se servoit du larcin que comme d'un passage pour y parvenir; ainsy, qui observe la chasteté pour obeir, il est plus obeissant que chaste, puisqu'il employe la chasteté au service de l'obeissance. Mais pourtant, du meslange de l'obeissance avec la chasteté ne peut reussir une vertu accomplie et parfaite, puisque la dernière perfection, qui est l'amour, leur manque a toutes deux : de sorte que, si mesmes il se pouvoit faire que toutes les vertus se treuvassent ensemble en un homme et que la seule charité luy manquast, cet assemblage de vertus seroit voirement un cors tres parfaitement accompli de toutes ses parties, tel que fut celuy d'Adam quand Dieu de sa main maistresse le *forma du limon de la terre*, mais cors neanmoins qui seroit sans mouvement, sans vie et sans grace, jusques

⁹¹¹ - Jn 14,21 sq

⁹¹²- 1 Jn 2,5

⁹¹³- Ethica ad Nicom. 5,2

a ce que Dieu inspirast en iceluy *le spiracle de vie*⁹¹⁴, c'est a dire la sacree charité, sans laquelle *rien ne nous proffite*⁹¹⁵.

Au demeurant, la perfection de l'amour divin est si souveraine qu'elle perfectionne toutes les vertus et ne peut estre perfectionnee par icelles, non pas mesme par l'obeissance, qui est celle laquelle peut le plus respandre de perfection sur les autres ; car, encor bien que l'amour soit commandé et qu'en aymant nous prattiquions l'obeissance, si est ce neanmoins que l'amour ne tire pas sa perfection de l'obeissance, ains de la bonté de celuy qu'il ayme, d'autant que l'amour n'est pas excellent parce qu'il est obeissant, mais parce qu'il ayme un bien excellent. Certes, en aymant nous obeissons comme en obeissant nous ayons ; mais si cette obeissance est si excellemment aymable, c'est parce qu'elle tend a l'excellence de l'amour, et sa perfection depend non de ce qu'en aymant nous obeissons, mais de ce qu'en obeissant nous ayons : de sorte que tout ainsy que Dieu est egalemeent la derniere fin de tout ce qui est bon comme il en est la premiere source, de mesme l'amour, qui est l'origine de toute bonne affection, en est pareillement la derniere fin et perfection.

CHAPITRE X

DIGRESSION SUR L'IMPERFECTION DES VERTUS DES PAYENS

Ces anciens sages du monde firent jadis des magnifiques discours a l'honneur des vertus morales, ouy mesme en faveur de la religion ; mais ce que Plutarque a observé es Stoïciens est encor plus a propos pour tout le reste des payens. Nous voyons, dit il, des navires qui portent des inscriptions fort illustres : il y en a qu'on appelle Victoire, les autres, Vaillance, les autres, Soleil ; mais pour cela elles ne laissent pas d'estre sujettes aux vens et aux vagues. Ainsy les Stoïciens se vantent d'estre exemptz de passions, sans peur, sans tristesse, sans ire, gens immuables et invariables ; mais en effect ilz sont sujetz au trouble, a l'inquietude, a l'impetuosité et autres impertinences.

Pour Dieu, Theotime, je vous prie, quelle vertu pouvoyent avoir ces gens-la qui volontairement, et comme a prix fait, renversoyent toutes les lois de la religion ? Seneque avoit fait un livre *Contre les superstitions*, dans lequel il avoit repris l'impieté payenne avec beaucoup de liberté : Or " cette liberté, " dit le grand saint Augustin⁹¹⁶, " se treuva en ses escritz et non pas en sa vie, " puisque mesme il conseilla " que l'on rejettast de coeur la superstition, mais qu'on ne laissast pas de la prattiquer es actions ; car voyci ses paroles : Lesquelles superstitions le sage observera comme commandees par les lois, non pas comme agreables aux dieux. " Comme pouvoyent estre vertueux ceux qui, comme rapporte saint Augustin⁹¹⁷, estimoyent " que le sage se devoit tuer quand il ne pouvoit ou ne devoit plus supporter " les calamités de cette vie ? et toutefois ne vouloyent pas advouer que les calamités fussent miserables, ni les miserables calamiteuses, ains maintenoient que le sage estoit tous-jours heureux et sa vie bien heureuse. " O quelle vie bien heureuse, " dit saint Augustin, " pour laquelle eviter on a mesme recours a la mort ! Si elle est bien heureuse, que n'y demeurez-vous ? "

Aussi, celuy d'entre les Stoïciens et capitaines qui, pour s'estre tué soy mesme en la ville d'Utique affin d'eviter une calamité qu'il estimoit indigne de sa vie, a esté tant loué par les cervelles profanes, fit cette action avec si peu de veritable vertu, que, comme dit saint Augustin⁹¹⁸, " il ne tesmoigna pas un courage qui voulut eviter la deshonesteté, mais une ame infirme qui n'eut pas l'assurance d'attendre l'adversité ; car s'il eust estimé chose infame de vivre sous la victoire de Cesar, pourquoy eust il commandé d'esperer en la

⁹¹⁴- Gn 2,7

⁹¹⁵- 1 Co 13,3

⁹¹⁶- De Civitate 6,10 et 11

⁹¹⁷- id 19,4

⁹¹⁸- id 1, 22 et 23

douceur de Cesar ? Comme n'eust-il conseillé a son filz de mourir avec luy, " si la mort estoit meilleure et plus honneste que la vie ? Il se tua donq, ou parce qu'il envia a Cesar la gloire qu'il eust eu de luy donner la vie, ou parce qu'il apprehenda la honte de vivre sous un vainqueur qu'il haïssoit en quoy il peut estre loüé d'un gros, et encor, a l'aventure, grand courage, mais non pas d'un sage, vertueux et constant esprit. La cruauté qui se pratique sans esmotion et de sang froid est la plus cruelle de toutes, et c'en est de mesme du desespoir ; car celuy qui est le plus lent, le plus deliberé, le plus resolu, est aussi le moins excusable et le plus desesperé.

Et quant a Lucrece (affin que nous n'oublions pas aussi les valeurs du sexe moins courageux), ou elle fut chaste parmi la violence et le forcenement du filz de Tarquinius, ou elle ne le fut pas. Si Lucrece ne fut pas chaste, pourquoy loüe-on donq la chasteté de Lucrece ? Si Lucrece fut chaste et innocente en cet accident la, Lucrece ne fut elle pas meschante de tuer l'innocente Lucrece ? " Si elle fut adultere, pourquoy est elle tant loüée ? Si elle fut pudique, pourquoy fut elle tuee ? " Mais elle craignoit l'opprobre et la honte de ceux qui eussent peu croire que la deshonesteté " qu'elle avoit soufferte violemment, tandis qu'elle estoit en vie, eust aussi esté soufferte volontairement si, apres icelle, elle fust demeurée en vie ; elle eut peur qu'on l'estimast complice du peché, si ce qui avoit esté fait en elle vilainement estoit supporté par elle patiemment. " Et donq, faut-il, pour fuir la honte et l'opprobre qui depend de l'opinion des hommes, accabler l'innocent et tuer le juste ? faut il maintenir l'honneur aux despens de la vertu, et la reputation au peril de l'equité ? Telles furent les vertus des plus vertueux payens, envers Dieu et envers eux mesmes.

Et pour les vertus qui regardent le prochain, ilz foulèrent aux pieds, et fort effrontement, par leurs lois mesmes, la principale, qui est la pieté ; car Aristote, le plus grand cerveau d'entr'eux, prononce cette horrible et tres impiteuse sentence : " Touchant l'exposition, " c'est a dire "l'abandonnement " des enfans, ou leur education, la loy soit telle : qu'il ne faut rien nourrir de ce qui est privé de quelque membre ; et quant aux autres enfans, si les lois et coutumes de la cité defendent qu'on n'abandonne pas les enfans, et que le nombre des enfans se multiplie a quelqu'un en sorte qu'il en ayt des-ja au double de la portee de ses facultés, il faut prevenir et procurer l'avortement. Seneque, ce sage tant loüé : " Nous tuons, " dit il, " les monstres ; et nos enfans, s'ilz sont manques, debiles, imparfaitz ou monstrueux, nous les rejettons et abandonnons. " De sorte que ce n'est pas sans cause que Tertulien reproche aux Romains qu'ilz exposoyent leurs enfans aux ondes, au froid, a la faim et aux chiens ; et cela non par force de pauvreté, car, comme il dit, les presidens mesmes et magistratz pratiquoyent cette desnaturee cruauté. O vray Dieu, Theotime, quelz vertueux voyla ! et quelz sages pouvoient estre ces gens qui enseignoyent une si cruelle et brutale sagesse ? Helas, dit le grand Apostre ⁹¹⁹, *croyans d'estre sages ilz ont esté faitz insensés, et leur fol esprit a esté obscurci ; gens abandonnés au sens reprouvé.* Ah, quelle horreur qu'un si grand philosophe conseille l'avortement ! " C'est devancer l'homicide, "dit Tertulien, "d'empescher un homme conceu de naistre ; " et saint Ambroise reprenant les payens de cette mesme barbarie : " On oste la vie aux enfans avant qu'on la leur ayt donnée. "

Certes, si les payens ont pratiqué quelques vertus, ç'a esté pour la pluspart en faveur de la gloire du monde, et par consequent ilz n'ont eu de la vertu que l'action, et non pas le motif et l'intention. Or la vertu n'est pas vraye vertu si elle n'a la vraye intention. " La convoitise humaine a fait la force des payens, " dit le Concile d'Auranges, " et la charité divine a fait celle des Chrestiens. " Les vertus des payens, dit saint Augustin, ont esté non vrayes, mais vraysemblables, parce qu'elles ne furent pas exercees pour la fin convenable, mais pour des fins perissables: " Fabritius sera moins puni que Catilina, non pas que celuy la fut bon, mays parce que celuy ci fut pire; non que Fabritius eut des vrayes vertus, mais parce qu'il ne fut pas si esloigné des vrayes vertus : si que, au jour du jugement, les vertus des payens les defendront, non affin qu'ilz soyent sauvés, mais affin qu'ilz ne soyent pas tant damnés. " Un vice estoit osté par un autre vice entre les payens, les vices se faysans place les uns aux autres sans en laisser aucune a la vertu ; et pour ce seul unique vice de la vayne gloire ilz reprimoyent l'avarice et plusieurs autres vices, voire mesme quelquefois ilz mesprisoyent la vanité par vanité ; dont l'un d'entr'eux, qui sembloit le plus esloigné de la vanité, foulant aux pieds le lit bien paré de Platon : Que fais tu, Diogene ? luy dit Platon. " Je foule, " respondit il, " le fast de Platon. " Il est vray, repliqua Platon, " tu le foules, mais par un autre fast. " Si Seneque fut vain, on le peut recueillir de ses derniers propos ; car la fin couronne l'oeuvre, et la dernière heure les juge toutes ⁹²⁰. Quelle vanité, je vous prie ! Estant sur le point de mourir il dit a ses amis qu'il n'avoit peu jusques a l'heure

⁹¹⁹- Rm 1,21

⁹²⁰- Tacite Annales 15,62

les remercier asses dignement, et que partant il leur vouloit laisser un legat de ce qu'il avoit en soy de plus agreable et de plus beau, et que s'ilz le gardoyent soigneusement ilz en recevroient de grandes louanges ; adjoustant que ce magnifique legat n'estoit autre chose que " l'image de sa vie. " Voyes-vous, Theotime, comme les abboys de cet homme sont puans de vanité?

Ce ne fut pas l'amour de l'honnesteté, mais l'amour de l'honneur qui poussa ces sages mondains a l'exercice des vertus ; et leurs vertus de mesme furent aussi differentes des vrayes vertus comme l'honneur de l'honnesteté, et l'amour du merite d'avec l'amour de la recompense. Ceux qui servent les princes pour l'interest font ordinairement des services plus empresseés, plus ardents et sensibles ; mais ceux qui servent par amour les font plus nobles, plus genereux, et par consequent plus estimables.

Les escarboucles et rubis sont appellés par les Grecs de deux noms contraires ; car ilz les nomment piropes⁹²¹ et apirotes (Theophraste De Lapid. 3), c'est a dire, de feu et sans feu, ou bien, enflammés et sans flamme. Ilz les nomment ignees, de feu, charbons ou escarboucles, parce qu'ilz ressemblent au feu en leur lueur et splendeur; mays ilz les appellent sans feu ou, pour dire ainsy, ininflammables, parce que non seulement leur lueur n'a nulle chaleur, mais ilz ne sont nullement susceptibles de chaleur, et n'y a feu qui les puisse eschauffer. Ainsy nos anciens Peres ont appellé les vertus des payens vertus et non vertus tout ensemble: vertus, parce qu'elles en ont la lueur et l'apparence ; non vertus, parce que non seulement elles n'ont pas eu cette chaleur vitale de l'amour de Dieu qui seule les pouvoit perfectionner, mais elles n'en estoyent pas susceptibles, puisqu'elles estoyent en des sujetz infideles. " Y ayant de ce tems-la," dit saint Augustin⁹²², " deux Romains grans en vertu, Cesar et Caton, la vertu de Caton fut de beaucoup plus approachante de la vraye vertu que celle de Cesar ; " et ayant dit en quelque lieu que " les philosophes destitués de la vraye pieté avoyent resplendi en lumiere de vertu, " il s'en desdit au livre de ses *Retractations*, estimant que cette louange estoit trop grande pour les vertus si imparfaites comme furent celles des payens qui, en verité, ressemblent a ces vers a feu et luisans qui ne sont luisans qu'emmi la nuit, et le jour venu perdent leur lueur ; car de mesme, ces vertus payennes ne sont vertus qu'en comparayson des vices, mais en comparayson des vertus des vrayes Chrestiens ne meritent nullement le nom de vertus.

Parce neanmoins qu'elles ont quelque chose de bon, elles peuvent estre comparees aux pommes vereuses, car elles ont la couleur, et ce peu de substance qui leur reste, aussi bonne que les vertus entieres ; mais le ver de la vanité est au milieu, qui les gaste c'est pourquoy, qui en veut user doit separer le bon d'avec le mauvais. Je veux bien, Theotime, qu'il y eust quelque fermeté de courage en Caton, et que cette fermeté fust louable en soy : mais qui veut se prevaloir de son exemple, il faut que ce soit en un juste et bon sujet non pas se donnant la mort, mais la souffrant Ihors que la vraye vertu le requiert, non pour la vanité de la gloire, mais pour la gloire de la verité : comme il advint a nos Martyrs, qui, avec des courages invincibles, firent tant de miracles de constance et valeur, que les Catons, les Horaces, les Seneques, les Lucreces, les Arries ne mentent certes nulle consideration en comparayson. Tesmoins les Laurens, les Vincens, les Vitaux, les Erasmes, les Eugenes, les Sebastiens, les Agathes, les Agnes, Catherines, Perpetues, Felicités, Symphoroses, Natalies, et mille milliers d'autres ; qui me font tous les jours admirer les admirateurs des vertus payennes, non tant parce qu'ilz admirent desordonnement les vertus imparfaites des payens, comme parce qu'ilz n'admirent point les vertus tres parfaites des Chrestiens, vertus cent fois plus dignes d'admiration et seules dignes d'imitation.

CHAPITRE XI

COMME LES ACTIONS HUMAINES SONT SANS VALEUR LHORS QU'ELLES SONT FAITES SANS LE DIVIN AMOUR

⁹²¹- Pline Hist Nat 37,7

⁹²²- De Civitate 5,12

Le grand ami de Dieu, Abraham, n'eut de Sara, sa femme principale, que son trescher unique Isaac, qui seul aussi fut son heritier universel ; et bien qu'il eust encor Ismael d'Agar, et plusieurs autres enfans de Cetura, ses femmes servantes et moins principales, si est ce toutefois qu'il ne leur donna sinon quelques presens et legatz pour les des-jetter et exhereder, d'autant que n'estans pas advoüés de la femme principale ilz ne pouvoient pas aussi luy succeder. Or ilz ne furent pas advoüés parce que, quant aux enfans de Cetura ilz nasquirent tous apres la mort de Sara ⁹²³; et pour le regard d'Ismael, quoy que sa mere Agar l'eust conceu par l'autorité de Sara sa maistresse, toutefois, se voyant grosse, efla la mesprisa ⁹²⁴, et ne fit pas cet enfant sur les genoux d'icelle, comme Bala fit les siens sur les genoux de Rachel. Theotime, il n'y a que les *enfans*, c'est a dire les actes, de la tressainte charité qui soyent *heritiers de Dieu, coheritiers de Jesus Christ* ⁹²⁵, et les enfans ou actes que les autres vertus conçoivent et enfantent sur ses genoux, par son commandement, ou au moins sous les aisies et la faveur de sa presence. Mays quand les vertus morales, ouÿ mesme les vertus surnaturelles, produisent leurs actions en l'absence de la charité, comme elles font entre les schismatiques, au rapport de saint Augustin, et quelquefois parmi les mauvais Catholiques, elles n'ont nulle valeur pour le Paradis ; non pas mesme l'aumosne, quand elle nous porteroit a distribuer toute nostre substance *aux pauvres* ; ni le martire non plus, *quand* nous livrerions nostre *cors* aux flammes *pour estre* bruslés. Non, Theotime, sans *la charité*, dit l'Apostre ⁹²⁶, tout *ce/a ne serviroit de rien*, ainsy que nous monstons plus amplement ailleurs ⁹²⁷.

Or il y a de plus : quand en la production des actions des vertus morales la volonté se rend desobeissante a sa dame, qui est la charité, comme quand par l'orgueil, la vanité, l'interest temporel, ou par quelqu'autre mauvais motif les vertus sont destournees de leur propre nature, certes alhors ces actions sont chassees et bannies de la mayson d'Abraham et de la societé de Sara, c'est a dire, elles sont privees du fruit et des privileges de la charité, et par consequent demeurent sans valeur ni merite car ces actions la, ainsy infectees d'une mauvaise intention, sont en effect plus vicieuses que vertueuses, puisqu'elles n'ont de la vertu que le cors exterieur, l'interieur appartenant au vice qui leur sert de motif ; tesmoin les jeunes, offrandes et autres actions du Pharisien ⁹²⁸.

Mays en fin, outre cela, comme les Israëlités vescuient paisiblement en Aegipte durant la vie de Joseph et de Levi, et soudain apres lamort de Levi furent tyranniquement reduitz en servitude, d'ou provint le proverbe des Juifz : " L'un des freres trespasé, les autre sont opprésés " (selon qu'il est rapporté en la *Grande Chronologie des Hebrieux* (ch 3), publiee par le sçavant Archevesque d'Aix, Gilbert Générard, que je nomme par honneur et avec consolation pour avoir esté son disciple, quoy qu'inutilement, lors qu'il estoit lecteur royal a Paris et qu'il exposoit le Cantique des Cantiques), de mesme les merites et fruitz des vertus, tant morales que chrestiennes, subsistent tres doucement et tranquillement en l'ame tandis que la sacree dilection y vit et regne, mais a mesme que la dilection divine y meurt, tous les merites et fruitz des autres vertus meurent quant et quant. Et ce sont ces œuvres que les theologiens appellent mortifiees, parce qu'estant nees en vie, sous la faveur de la dilection, et comme un Ismael en la famille d'Abraham, elles perdent par apres la vie et le droit d'heriter, par la desobeissance et rebellion suivante, de la volonté humaine qui est leur mere.

O Dieu, Theotime, quel malheur ! *Si le juste se destourne de sa justice et qu'il face l'iniquité, on n'aura plus memoire de toutes ses justices, il mourra en son peché*, dit Notre Seigneur en Ezechiel ⁹²⁹ : de sorte que le peché mortel ruine tout le merite des vertus ; car, quant a celles qu'on pratique tandis qu'il regne en l'ame, elles naissent tellement mortes qu'elles sont a jamais inutiles pour la pretention de la vie eternelle ; et quant

⁹²³- Gn 25,1

⁹²⁴- Gn 16,4

⁹²⁵- Rm 8,17

⁹²⁶- 1 Co 13,3

⁹²⁷- TAD 10,8

⁹²⁸- Lc 18,12

⁹²⁹- Ez 18,24 ; 33,13

a celles que l'on a pratiquées avant qu'il fust commis, c'est à dire tandis que la dilection sacrée vivoit en l'ame, leur valeur et mérite perit et meurt soudain à son arrivée, ne pouvans conserver leur vie après la mort de la charité qui la leur avoit donnée.

Le lac que les prophanes appellent communement Asphaltite, et les auteurs sacrés mer Morte, a une malediction si grande que rien ne peut vivre de ce que l'on y met : quand les poissons du fleuve Jordain l'approchent ilz meurent, si promptement ilz ne rebroussent contremont ; les arbres de son rivage ne produisent rien de vivant, et bien que leurs fruitz ayent l'apparence et forme extérieure pareille aux fruitz des autres contrées, néanmoins, quand on les veut arracher, on treuve que ce ne sont que escorces et peleurs pleines de cendres qui s'en vont au vent : marques des infames péchés pour la punition desquelz cette contrée, peuplée de quatre cités plantureuses, fut jadis convertie en cet abisme de puanteur et d'infection ; et rien aussi ne peut, ce semble, mieux représenter le malheur du péché, que ce lac abominable qui prit son origine du plus execrable desordre que la chair humaine puisse commettre. Le péché donq, comme une mer Morte et mortelle, tue tout ce qui l'aborde : rien n'est vivant de tout ce qui naist en l'ame qu'il occupe, ni de tout ce qui croist autour de luy. O *Dieu*, nullement, Theotime : car non seulement le péché est une oeuvre morte, mais elle est tellement pestilente et veneneuse, que les plus excellentes vertus de l'ame pecheresse ne produisent aucune action vivante ; et quoy que quelquefois les actions des pecheurs ayent une grande ressemblance avec les actions des justes, ce ne sont toutefois qu'escorces pleines de vent et de poussiere, regardées voirement et mesme recompensées par la Bonté divine de quelques presens temporelz, qui leur sont donnés comme aux enfans des chambrières, mais escorces pourtant qui ne sont ni ne peuvent estre savourees ni goustées par la divine justice, pour estre salariées de loyer éternel. Elles perissent sur leurs arbres, et ne peuvent estre conservées en la main de Dieu, parce qu'elles sont vuides de vraye valeur; comme il est dit en l'Apocalypse⁹³⁰ à l'Evesque de Sardes, lequel estoit *estimé* un arbre *vivant*, à cause de plusieurs vertus qu'il pratiquoit, et néanmoins il estoit *mort*, parce qu'estant en péché, ses vertus n'estoyent pas des vrayz fruitz vivans, mais des escorces mortes, et des amusemens pour les yeux, non des pommes savoureuses, utiles à manger.

De sorte que nous pouvons tous lancer cette véritable voix, à l'imitation du saint Apôtre⁹³¹ : Sans *la charité je ne suis rien, rien ne me proffite* ; et celle cy, avec saint Augustin : Mettes dans un coeur " la charité, tout proffite ; ostés du coeur la charité, rien ne proffite. " Or je dis, *rien ne proffite* pour la vie éternelle, quoy que, comme nous disons ailleurs⁹³², les oeuvres vertueuses des pecheurs ne soyent pas inutiles pour la vie temporelle ; mais, Theotime mon amy, *que proffite-il à l'homme s'il gagne tout le monde temporellement et qu'il perde son ame éternellement*⁹³³ ?

CHAPITRE XII

COMME LE SAINT AMOUR REVENANT EN L'ÂME FAIT REVIVRE TOUTES LES OEUVRES QUE LE PECHÉ AVOIT FAIT PERIR

Les oeuvres donques que le pecheur fait tandis qu'il est privé du saint amour, ne proffitent jamais pour la vie éternelle, et pour cela sont appelées oeuvres mortes ; mais les bonnes oeuvres du juste sont au contraire nommées vives, d'autant que le divin amour les anime et vivifie de sa dignité. Que si, par après, elles perdent leur vie et valeur par le péché survenant, elles sont dites oeuvres amorties, esteintes ou

⁹³⁰ - Ap 3,1

⁹³¹ - 1 Co 13,2

⁹³² - TAD 11,1

⁹³³ - Mt 16,26

mortiflées seulement ; mais non pas oeuvres mortes, si principalement on a esgard aux esleuz. Car, comme le Sauveur, parlant de la petite Talithe de Jairus, dit qu'elle n'estoit pas *morte, ains dormoit* seulement⁹³⁴, parce que devant estre soudain resuscitée, sa mort seroit de si peu de duree qu'elle ressembleroit plustost un sommeil qu'une vraye mort, ainsy les oeuvres des justes, et sur tout des esleuz, que le peché survenu fait mourir, ne sont pas dites oeuvres mortes, ains seulement amorties, mortiflées, assoupies ou pasmees, parce qu'au prochain retour de la sainte dilection elles doivent, ou du moins peuvent bien tost revivre et resusciter. Le retour du peché oste la vie au coeur et a toutes ses oeuvres ; le retour de la grace rend la vie au coeur et a toutes ses oeuvres. Un hyver rigoureux amortit toutes les plantes de la campagne, en sorte que s'il duroit tous-jours elles aussi tous-jours demeureroient en cet estat de mort. Le peché, triste et tres effroyable hyver de l'ame, amortit toutes les saintes oeuvres qu'il y treuve, et s'il duroit tous-jours, jamais rien ne reprendroit ni vie ni vigueur. Mais comme au retour du beau printems, non seulement les nouvelles semences qu'on jette en terre a la faveur de cette belle et feconde sayson germent et bourgeonnent agreablement, chacune selon sa qualité, mais aussi les vielles plantes que l'aspreté de l'hyver precedent avoit flestries, dessechees et amorties, reverdissent, se revigorent et reprennent leur vertu et leur vie ; de mesme le peché estant aboli et la grace du divin amour revenant en l'ame, non seulement les nouvelles affections que le retour de ce sacré printems apporte, germent et produisent beaucoup de merites et de benedictions, mais les oeuvres fanees et flestries sous la rigueur de l'hyver du peché passé, comme deslivrees de leur ennemy mortel, reprennent leurs forces, se revigorent, et, comme resuscitees, fleurissent derechef et fructifient en mentes pour la vie eternelle.

Telle est la toute puissance du celeste amour, ou l'amour de la celeste toute puissance: *Si l'impie se destourne de son impieté et qu'il fasse jugement et justice, il vivifiera son ame; Convertissés vous et faites penitence de vos iniquités, et l'iniquité ne vous sera point a ruine*, dit le Seigneur tout puissant⁹³⁵; et qu'est-ce a dire, *l'iniquité ne vous sera point a ruine*, sinon que les ruines qu'elle avoit faites seront reparees ? Ainsy, outre mille caresses que l'enfant prodigue receut de son pere, il fut restabli avec avantage en tous ses ornemens et en toutes les graces, faveurs et dignités qu'il avoit perdues⁹³⁶; et Job, image innocente du pecheur penitent, reçoit en fin *au double de tout ce qu'il avoit eu*⁹³⁷. Certes, le tressaint Concile de Trente⁹³⁸ veut que l'on anime les penitens retournés en la sacree dilection de Dieu eternel, par ces paroles de l'Apostre : *Abondés en tout bon oeuvre, sachans que vostre travail n'est point inutile en Nostre Seigneur*⁹³⁹; *car Dieu n'est pas injuste pour oublier vostre oeuvre et la dilection que vous aves monstree en son nom*⁹⁴⁰. Dieu donques n'oublie pas les oeuvres de ceux qui, ayans perdu la dilection par le peché, la recouvrent par la penitence. Or Dieu oublie les oeuvres quand elles perdent leur merite et leur sainteté par le peché survenant, et il s'en resouvient quand elles retournent en vie et valeur par la presence du saint amour : de sorte mesme que, affin que les fideles soyent recompensés de leurs bonnes oeuvres, tant par l'accroissement de la grace et de la gloire future que par l'effectuelle jouissance de la vie eternelle, il n'est pas necessaire que l'on ne retombe point au peché, ains suffit, selon le sacré Concile⁹⁴¹, que l'on " trespasse en la grace " et charité de Dieu.

Dieu a promis des recompenses eternelles aux oeuvres de l'homme juste, *mais si le juste se destourne de sa justice* par le peché, *Dieu n'aura p/us memoire des justices* et bonnes oeuvres *qu'il avoit faites*⁹⁴². Que si *neanmoins*, par apres, ce pauvre homme tombé en peché se releve et retourne en l'amour

⁹³⁴ - Mt 9,24

⁹³⁵ - Ez 18,27

⁹³⁶ - Lc 15,22

⁹³⁷ - Jb 42,10

⁹³⁸ - Sess 6, ch 16 De Justificatione

⁹³⁹ - 1 Co 15,58

⁹⁴⁰ - He 6,10

⁹⁴¹ - Sess 6, can 32

⁹⁴² - Ez 18,24

divin par *penitence*, Dieu ne se resouviendra plus de son peché ; et s'il ne se resouvient plus du peché, il se resouviendra donques des bonnes oeuvres precedentes et de la recompense qu'il leur avoit promise, puisque le peché, qui seul les avoit ostées de la memoire divine, est totalement effacé, aboli, aneanti: si que alhors la justice de Dieu oblige sa misericorde, ou plustost la misericorde de Dieu oblige sa justice, de regarder derechef les bonnes oeuvres passees, comme si jamais il ne les avoit oubliees ; autrement le sacré penitent n'eust pas osé dire a son Maistre ⁹⁴³ : *Rendes moy l'allegresse de vostre salutaire, et me confirmez de vostre esprit principal*. Car, comme vous voyez, non seulement il requiert une nouveauté d'esprit et de coeur, mais il pretend qu'on luy rende *l'allegresse* que le peché luy avoit ravie : or cette allegresse n'est autre chose que *le vin* du celeste amour, *qui res-jo uit le coeur de l'homme* ⁹⁴⁴.

Il n'est pas du peché, en cet endroit, comme des oeuvres de charité car les oeuvres du juste ne sont pas effacees, abolies ou aneanties par le peché survenant, ains elles sont seulement oubliees, mais le peché du meschant n'est pas seulement oublié, ains il est effacé, nettoyé, aboli, aneanti par la sainte penitence ; c'est pourquoy le peché survenant au juste, ne fait pas revivre les pechés autrefois pardonnés, d'autant qu'ilz ont esté tout a fait aneantis, mais l'amour revenant en l'ame du penitent, fait bien revivre les saintes oeuvres d'autrefois, parce qu'elles n'estoyent pas abolies, ains seulement oubliees. Et cet oubli des bonnes oeuvres des justes, apres qu'ilz ont quitté leur justice et dilection, consiste en ce qu'elles nous sont rendues inutiles tandis que le peché nous rend incapables de la vie eternelle, qui est leur fruit ; et partant, si tost que par le retour de la charité nous sommes remis au rang des enfans de Dieu, et par consequent rendus susceptibles de la gloire immortelle, Dieu se resouvient de nos bonnes oeuvres anciennes, et elles nous sont derechef rendues fructueuses. Il n'est pas raysonnable que le peché ayt autant de force contre la charité comme la charité en a contre le peché, car le peché procede de nostre foiblesse, et la charité de la puissance divine : si le peché abonde en malice pour ruiner, la grace surabonde pour reparer ⁹⁴⁵ ; et la *misericorde* de Dieu, par laquelle il efface le peché, *s'exalte* tousjours et se rend glorieusement triomphante contre la rigueur du *jugement* ⁹⁴⁶, par lequel Dieu avoit oublié les bonnes oeuvres qui precedoyent le peché. Ainsy tous-jours, es guerisons corporelles que Nostre Seigneur donnoit par miracle, non seulement il rendoit la santé, mais il adjoustoit des benedictions nouvelles, faysant exceller la guerison au dessus de la maladie ; tant il est bontoux envers les hommes.

Que les guespes, taons ou mouschons, et telz petitz animaux nuisibles, estans mortz puissent revivre et resusciter, je ne l'ay jamais veu, ni leu, ni ouÿ dire ; mais que les cheres avettes, mousches si vertueuses, puissent resusciter, chacun le dit, et je l'ay maintefois leu. " On dit " (ce sont les paroles de Pline ⁹⁴⁷) " que gardant les cors mortz des mousches a miel qu'on a noyees, dans la mayson tout l'hyver, et les remettant au soleil le primtems suivant couvertes de cendre de figuier, elles resusciteront " et seront bonnes comme auparavant. Que les iniquités et oeuvres malignes puissent revivre apres que par la penitence elles ont esté noyees et abolies, certes, mon Theotime, jamais l'Escriture ni aucun theologien ne l'a dit, que je sache ; ains le contraire est autorisé par la sacree Parole et par le commun consentement de tous les docteurs. Mays que les oeuvres saintes, qui comme douces abeilles font le miel du merite, estant noyees dans le peché puissent par apres revivre, quand, couvertes des cendres de la penitence, on les remet au soleil de la grace et charité, tous les theologiens le disent et enseignent bien clairement; et lhors il ne faut pas douter qu'elles ne soyent utiles et fructueuses comme avant le peché. Lhors que Nabuzardan destruisit Hierusalem et qu'Israël fut mené en captivité, le feu sacré de l'autel fut caché dans un puitz, ou il se convertit en boüe ; mais cette boüe tiree du puitz et remise au soleil lhors du retour de la captivité, le feu mort resuscita, et cette boüe fut convertie en flammes ⁹⁴⁸. Quand l'homme juste est rendu esclave du peché, toutes les bonnes oeuvres qu'il avoit faites sont miserablement oubliees et reduites en boüe ; mais au sortir de la captivité, lhors que par la

⁹⁴³ - Ps 1,14

⁹⁴⁴ - Jg 9,13 ; Ps 103,15

⁹⁴⁵ - Rm 5,20

⁹⁴⁶ - Jc 2,13

⁹⁴⁷ - Hist Nat 11,20

⁹⁴⁸ - 2 M 1,19

penitence il retourne en la grace de la dilection divine, ses bonnes oeuvres precedentes sont tirees du puitz de l'oubli, et, touchees des rayons de la misericorde celeste, elles revivent et se convertissent en flammes aussi claires que jamais elles furent, pour estre remises sur l'autel sacré de la divine approbation, et avoir leur premiere dignité, leur premier prix et leur premiere valeur.

CHAPITRE XIII

COMME NOUS DEVONS REDUIRE TOUTE LA PRATIQUE DES VERTUS ET DE NOS ACTIONS AU SAINT AMOUR

Les bestes ne pouvant connoistre la fin de leurs actions, tendent voirement a leur fin, mais n'y pretendent pas, car pretendre c'est tendre a une chose par dessein avant que d'y tendre par effect ; elles jettent leurs actions a leur fin, mais elles ne projettent point, ains suivent leurs instinctz sans election ni intention. Mais l'homme est tellement maistre de ses actions humaines et raysonnables qu'il les fait toutes pour quelque fin, et les peut destiner a une ou plusieurs fins particulieres, ainsy que bon luy semble: car il peut changer la fin naturelle d'une action, comme quand il jure pour tromper, puisqu'au contraire la fin du serment est d'empescher la tromperie ; et peut adjouster a la fin naturelle d'une action quelqu'autre sorte de fin, comme quand, outre l'intention de secourir le pauvre a laquelle l'aumosne tend, il adjouste l'intention d'obliger l'indigent a la pareille.

Or, nous adjousters quelquefois une fin de moindre perfection que n'est celle de nostre action, quelquefois aussi nous adjousters une fin d'egale ou semblable perfection, et parfois encor une fin plus eminente et relevee. Car, outre le secours du souffreteux auquel l'aumosne tend specialement, ne peut on pas pretendre, 1. d'acquiescer son amitié, 2. d'edifier le prochain, et 3. de plaire a Dieu ? qui sont trois diverses fins, dont la premiere est moindre, la seconde n'est pas presque plus excellente, et la troisieme est beaucoup plus eminente que la fin ordinaire de l'aumosne : si que nous pouvons, comme vous voyez, donner diverses perfections a nos actions, selon la varieté des motifs, fins et intentions que nous prenons en les faisant.

" Soyés bons changeurs, " dit le Sauveur⁹⁴⁹. Prenons donc bien garde, Theotime de ne point changer les motifs et la fin de nos actions qu'avec avantage et proffit, et de ne rien faire en ce traffiq que par bon ordre et rayson. Tenes, voyla cet homme qui entre en charge pour servir le public et pour acquiescer de l'honneur : s'il a plus de pretention de s'honorer que de servir la chose publique, ou qu'il soit également desireux de l'un et de l'autre, il a tort et ne laisse pas d'estre ambitieux, car il renverse l'ordre de la rayson, egalant ou preferant son interest au bien public ; mais si, pretendant pour sa fin principale de servir le public, il est bien aise aussi parmi cela d'accroistre l'honneur de sa famille, certes, on ne le scauroit blasmer, parce que non seulement ses deux pretentions sont honnestes, mais elles sont bien rangees. Cet autre se communique a Pasques pour ne point estre blasme de son voysinage et pour obeir a Dieu ; qui doute qu'il ne fasse bien ? Mais s'il se communique autant ou plus pour eviter le blasme que pour obeir a Dieu, qui doute qu'il ne fasse impertinemment, egalant ou preferant le respect humain a l'obeissance qu'il doit a Dieu ? Je puis jeusner le caresme, ou par charité affin de plaire a Dieu, ou par obeissance parce que l'Eglise l'ordonne, ou par sobriété, ou par diligence pour mieux estudier, ou par prudence affin de faire quelque espargne requise, ou par chasteté affin de dompter le cors, ou par religion pour mieux prier. Or, si je veux, je puis assembler toutes ces intentions et jeusner pour tout cela, mais en ce cas il faut tenir bonne pdice a ranger ces motifs : car si je jeusnois principalement pour espargner, plus que pour obeir a l'Eglise, plus pour bien estudier que pour plaire a Dieu, qui ne void que je pervertis le droit et l'ordre, preferant mon interest a l'obeissance de l'Eglise et au contentement de mon Dieu ? Jeusner pour espargner est bon ; jeusner pour obeir a l'Eglise est meilleur; jeusner pour plaire a Dieu est tres bon mais encores qu'il semble que de trois

⁹⁴⁹ - cf Intr V D 3,22

biens on ne puisse pas composer un mal, si est-ce que qui les colloqueroit en desordre, preferant le moindre au meilleur, il feroit sans doute un desreglement blasmable.

Un homme qui n'invite qu'un de ses amis n'offense nullement les autres ; mais s'il les invite tous et qu'il donne les premieres seances aux moindres, reculant les plus honorables au bas bout, n'offense-il pas ceux ci et ceux la tout ensemble ? ceux ci parce qu'il les deprime contre la rayson, ceux la parce qu'il les fait paroistre sottz. Ainsy, faire une action pour un seul motif raysonnable, pour petit qu'il soit, la rayson n'en est point offensee: mais qui veut avoir plusieurs motifs, il les doit ranger selon leurs qualités ; autrement il commet peché, car le desordre est un peché, comme le peché est un desordre. Qui veut plaire a Dieu et a Nostre Dame fait tres bien ; mais qui voudroit plaire a Nostre Dame egalement ou plus qu'a Dieu, il commettrait un desreglement insupportable, et on luy pourroit dire ce qui fut dit a Cain : *Si vous aves bien offert, mais aves mal partagé, cesses, vous aves peché*⁹⁵⁰. Il faut donner a chasque fin le rang qui luy convient, et, par consequent le souverain a celle de plaire a Dieu.

Or le souverain motif de nos actions, qui est celuy du celeste amour, a cette souveraine propriété, qu'estant plus pur il rend l'action qui en provient plus pure : si que les Anges et Saintz de Paradis n'ayment chose aucune pour autre fin quelcomque que pour celle de l'amour de la divine Bonté et par le motif de luy vouloir plaire ; ilz s'entr'ayrnt voirement tous tres ardemment, ilz nous aymnt aussi, ilz aymnt les vertus, mais tout cela pour plaire a Dieu seulement. Ilz suivent et pratiquent les vertus, non entant qu'elles sont belles et aymables, mais entant qu'elles sont agreables a Dieu ; ilz aymnt leur felicité, non entant qu'elle est a eux, mais entant qu'elle plait a Dieu : ouy mesme ilz aymnt l'amour duquel ilz aymnt Dieu, non parce qu'il esten eux, mais parce qu'il tend a Dieu ; non parce qu'il leur est doux, mais parce qu'il plait a Dieu ; non parce qu'ilz l'ont etle possedent, mais parce que Dieu le leur donne et qu'il y prend son bon plaisir.

CHAPITRE XIV

PRATIQUE DE CE QUI A ESTE DIT AU CHAPITRE PRECEDENT

Purifions donq, Theotime, tant que nous pourrons, toutes nos intentions : et puisque nous pouvons respandre sur toutes les actions de vertus le motif sacré du divin amour, pourquoy ne le ferons nous pas ? Rejettans es occurrences toutes sortes de motifs vicieux, comme la vayne gloire et l'interest propre, et considerans tous les bons motifs que nous pouvons avoir d'entreprendre l'action qui se presente alhors, affin de choisir celuy du saint amour, qui est le plus excellent de tous, pour en arrouser et detremper tous les autres. Par exemple, si je veux m'exposer vaillamment aux hazards de la guerre, je le puis considerant divers motifs : car le motif naturel de cette action c'est celuy de la force et vaillance, a laquelle il appartient de faire entreprendre par rayson les choses perilleuses ; mais outre celuy cy, j'en puis avoir plusieurs autres, comme celuy d'obeir au prince que je sers, celuy de l'amour envers le public, celuy de la magnanimité, qui me fait plaire en la grandeur de cette action. Or, venant donq a l'action, je me pousse au peril, prevenu par tous ces motifs; mais pour les relever tous au degré de l'amour divin et les purifier parfaitement, je diray en mon ame de tout mon coeur : O Dieu eternel, qui estes le trescher amour de mes affections, si la vaillance l'obeissance au prince, l'amour de la patrie et la magnanimité ne vous estoyent agreables, je ne suivrois jamais leurs mouvemens que je sens maintenant ; mais parce que ces vertus vous plaisent j'embrasse cette occasion de les pratiquer, et ne veux seconder leur instinct et inclination sinon parce que vous les aymes et que vous le voules.

Vous voyes bien, mon cher Theotime, qu'en ce retour d'esprit nous parfumons tous les autres motifs, de l'odeur et sainte suavité de l'amour, puisque nous ne les suivons pas en qualité de motifs simplement vertueux, mais en qualité de motifs voulus, agreés, aymés et chers de Dieu. Qui desrobbe pour ivroigner, il est plus ivroigne que larron, selon Aristote; et celuy donques qui exerce la vaillance, l'obeissance, l'affection envers sa patrie, la magnanimité, pour plaire a Dieu, il est plus amoureux divin que

⁹⁵⁰ - Gn 4,7

vaillant, obéissant, bon citoyen et magnanime, parce que toute sa volonté, en cet exercice, aboutit et vient fondre dans l'amour de Dieu, n'employant tous les autres motifs que pour parvenir a cette fin. Nous ne disons pas que nous allons a Lyon, mais a Paris, quand nous n'allons a Lyon que pour aller a Paris ; ni que nous allons chanter, mais que nous allons servir Dieu, quand nous n'allons chanter que pour servir Dieu.

Que si quelquefois nous sommes touchés de quelque motif particulier, comme, par exemple, s'il nous advenoit d'aymer la chasteté a cause de sa belle et tant agreable pureté, soudain sur ce motif il faut respandre celui du divin amour, en cette sorte : O tres honneste et delicieuse blancheur de la chasteté, que vous estes aymable, puisque vous estes tant aymee par la divine Bonté ! Puis, se retournant vers le Createur : Hé, Seigneur, *je vous requiers une seule chose, c'est celle que je recherche en la chasteté, de voir et pratiquer en icelle vostre bon playsir et les delices que vous y prenes*⁹⁵¹. Et lhors que nous entrons es exercices des vertus, nous devons souvent dire de tout nostre coeur : *Ouy, Pere eternel, je le feray parce qu'ainsy a-il esté agreable de toute eternité devant vous*⁹⁵²

En cette sorte faut il animer toutes nos actions de ce bonplaysir celeste, aymant principalement l'honnesteté et beauté des vertus parce qu' elle est agreable a Dieu car, mon cher Theotime, il se treuve des hommes qui ayment esperdument la beauté de quelques vertus, non seulement sans aymer la charité, mais avec mespris de la charité. Origene, certes, et Tertulien aymerent tellement la blancheur de la chasteté qu'ilz en violerent les plus grandes regles de la charité : l'un ayant choisi de commettre l'idolatrie plustost que de souffrir une horrible vilenie de laquelle les tyrans vouloyent souiller son cors, l'autre se separant de la tres chaste Eglise Catholique sa Mere, pour mieux establir, selon son gré, la chasteté de sa femme. Qui ne sçait qu'il y a eu des pauvres de Lyon qui, pour loüer avec exces la mendicité, se firent heretiques, et de mendians devindrent des faux belitres ? Qui ne sçait la vanité des Enthousiastes, Messaliens, Euchites, qui quitterent la dilection pour vanter l'orayson ? Qui ne sçait qu'il y a eu des heretiques qui, pour exalter la charité envers les pauvres, deprimoyent la charité envers Dieu, attribuant tout le salut des hommes a la vertu de l'aumosne, selon que saint Augustin le tesmoigne⁹⁵³ ? quoy que le saint Apostre exclame⁹⁵⁴ que qui donne *tout son bien aux pauvres, et il n'a pas la charité, cela ne luy proffite point.*

Dieu a mis sur moy l'estendart de sa charité, dit la sacree Sulamite⁹⁵⁵. L'amour, Theotime, est l'estendart en l'armee des vertus, elles se doivent toutes ranger a luy ; c'est le seul drapeau sous lequel Notre Seigneur les fait combattre, luy qui est le vray general de l'armee. Reduisons donques toutes les vertus a l'obeissance de la charité : aymons les vertus particulieres, mais principalement parce qu'elles sont agreables a Dieu ; aymons excellemment les vertus plus excellentes, non parce qu'elles sont excellentes, mais parce que Dieu les ayme plus excellemment : ainsy le saint amour vivifiera toutes les vertus, les rendant toutes amantes, aymables et sur-aymables.

CHAPITRE XV

COMME LA CHARITÉ COMPREND EN SOY LES DONNS DU SAINT ESPRIT

Affin que l'esprit humain suive ayement les mouvemens et instinctz de la rayson pour parvenir au bonheur naturel qu'il peut pretendre, vivant selon les loix de l'honnesteté, il a besoin : 1. de la temperance, pour reprimer les inclinations insolentes de la sensualité ; 2. de la justice, pour rendre a Dieu, au prochain et a soy mesme ce qu'il est obligé ; 3. de la force, pour vaincre les difficultés qu'on sent a faire le bien et

⁹⁵¹- Ps 26,4

⁹⁵²- Mt 11,26

⁹⁵³- De Civitate Dei 21,27

⁹⁵⁴- 1 Co 13,3

⁹⁵⁵- Ct 2,4

repousser le mal ; 4. de la prudence, pour discerner quelz sont les moyens plus propres pour parvenir au bien et a la vertu ; 5. de la science, pour connoistre le vray bien auquel il faut aspirer et le vray mal qu'il faut rejeter ; 6. de l'entendement, pour bien penetrer les premiers et principaux fondemens ou principes de la beauté et excellence de l'honnesteté ; 7. et en fin finale, de la sapience, pour contempler la Divinité, premiere source de tout bien. Telles sont les qualités par lesquelles l'esprit est rendu doux, obeissant et pliable aux loix de la rayson naturelle qui est en nous.

Ainsy, Theotime, le Saint Esprit qui habite en nous, voulant rendre nostre ame souple, maniable et obeissante a ses divins mouvemens et celestes inspirations, qui sont les loix de son amour, en l'observation desquelles consiste la felicité surnaturelle de cette vie presente, il nous donne sept propriétés et perfections, pareilles presque aux sept que nous venons de reciter, qui, en l'Escriture Sainte ⁹⁵⁶ et es livres des theologiens, sont appellees dons du Saint Esprit. Or ilz ne sont pas seulement inseparables de la charité, ains, toutes choses bien considerees et a proprement parler, ilz sont les principales vertus, propriétés et qualités de la charité. Car, 1. *la sapience* n'est autre chose en effect que l'amour qui savoure, gouste et experimente combien Dieu est doux et suave ; 2. *l'entendement* n'est autre chose que l'amour attentif a considerer et penetrer la beauté des verités de la foy, pour y connoistre Dieu en luy mesme, et puis, de la, en descendant, le considerer es creatures ; 3. *la science* au contraire n'est autre chose que le mesme amour qui nous tient attentifs a nous connoistre nous mesmes et les creatures, pour nous faire remonter a une plus parfaite connoissance du service que nous devons a Dieu ; 4. *le conseil* est aussi l'amour entant qu'il nous rend soigneux, attentifs et habiles pour bien choisir les moyens propres a servir Dieu saintement ; 5. *la force* est l'amour qui encourage et anime le coeur pour executer ce que le conseil a déterminé devoir estre fait ; 6. *la pieté* est l'amour qui adoucit le travail et nous fait cordialement, agreablement et d'une affection filiale employer aux oeuvres qui plaisent a Dieu nostre Pere ; et 7. pour conclusion, *la crainte* n'est autre chose que l'amour entant qu'il nous fait fuir et eviter ce qui est desaggreable a la divine Majesté.

Ainsy, Theotime, la charité nous sera une autre eschelle de Jacob ⁹⁵⁷, composee des sept dons du Saint Esprit comme autant d'eschellons sacrés, par lesquelz les hommes angeliques monteront de la terre au Ciel pour s'aller unir a la poitrine de Dieu tout puissant, et descendront du Ciel en terre pour venir prendre le prochain par la main et le conduire au Ciel. Car, en montant au premier eschellon *la crainte* nous fait quitter le mal ; au 2. *la pieté* nous excite a vouloir faire le bien ; au 3. *la science* nous fait connoistre le bien qu'il faut faire et le mal qu'il faut fuir ; au 4. par *la force* nous prenons courage contre toutes les difficultés qu'il y a en nostre entreprise ; au 5. par *le conseil* nous choisissons les moyens propres a cela ; au 6. nous unissons nostre *entendement* a Dieu pour voir et penetrer les traitz de son infinie beauté ; et au 7. nous joignons nostre volonté a Dieu pour savourer et experimenter les douceurs de son incomprehensible bonté : car, sur le sommet de cette eschelle, Dieu estant penché devers nous, il nous donne *le bayser* d'amour, et nous fait tetter les sacrees *mammelles* de sa suavité, *meilleures que le vin* ⁹⁵⁸.

Mays si ayans delicieusement joui de ces amoureuses faveurs nous voulons retourner en terre pour tirer le prochain a ce mesme bonheur, du premier et plus haut degré, ou nous avons rempli nostre volonté d'un zele tres ardent et avons parfumé nostre ame des parfums de la charité souveraine de Dieu, nous descendons au second degré, ou nostre *entendement* prend une clarté noppareille, et fait provision des conceptions et maximes plus excellentes pour la gloire de la beauté et bonté divine ; de la nous venons au 3. ou par le don du *conseil* nous advisons par quelz moyens nous inspirerons dans l'esprit des prochains le goust et l'estime de la divine suavité ; au 4. nous nous encourageons, recevans une sainte *force* pour surmonter les difficultés qui peuvent estre en ce dessein ; au 5. nous commençons a prescher par le don de *science*, exhortans les ames a la suite des vertus et a la fuite des vices ; au 6. nous taschons de leur imprimer la sainte *pieté*, affin que reconnoissans Dieu pour Pere tres aymable, ilz luy obeissent avec une *crainte* filiale ; et au dernier degré nous les pressons de craindre les jugemens de Dieu, affin que meslant cette *crainte* d'estre damnés avec la reverence filiale, ilz quittent plus ardemment la terre pour monter au Ciel avec nous.

La charité ce pendant comprend les sept dons, et ressemble a une belle fleur de lys, qui a six feuilles plus blanches que la neige, et au milieu les beaux marteletz d'or de la *saplence*, qui poussent en nos coeurs

⁹⁵⁶ - Is 11,2 ; Ac 2,38

⁹⁵⁷ - Gn 28,12

⁹⁵⁸ - Ct 1,1

les goustz et savouremens amoureux de la bonté du Pere nostre Createur, de la misericorde du Filz nostre Redempteur et de la suavité du Saint Esprit nostre Sanctificateur. Et je metz ainsy cette double *crainte* es deux derniers degrés, pour accorder toutes les traductions avec la sainte et sacree edition ordinaire⁹⁵⁹ ; car si en l'Hebrieu le mot de *crainte* est repeté par deux fois, ce n'est pas sans mystere, ains pour monstrier qu'il y a un don de *crainte filiale*, qui n'est autre chose que le don de pieté, et un don de la *crainte servile*, qui est *le commencement de tout nostre acheminement a la souveraine sagesse*⁹⁶⁰.

CHAPITRE XVI

DE LA CRAINTE AMOUREUSE DES ESPOUSES SUITE DU DISCOURS COMMENCE

Ah, *Jonathas, mon frere*, disoit David, tu estois *aymable sur l'amour des femes*⁹⁶¹ ! et c'est comme s'il eut dit : tu meritois un plus grand amour que celui des femmes envers leurs maris. Toutes choses excellentes sont rares. Imagines vous, Theotime, une espouse de coeur colombin, qui ayt la perfection de l'amour nuptial : son amour est incomparable, non seulement en excellence, mais aussi en une grande varieté de belles affections et qualités qui l'accompagnent. Il est non seulement chaste, mais pudique ; il est fort, mais gracieux ; il est violent, mais tendre ; il est ardent, mais respectueux ; genereux, mais craintif ; hardi, mais obeissant et sa crainte est toute meslee d'une delicieuse confiance. Telle, certes, est la crainte de l'ame qui a l'excellente dilection : car elle s'assure tant de la souveraine bonté de son Espoux, qu'elle ne craint pas de le perdre, mais elle craint bien toutefois de ne jouir pas asses de sa divine presence et que quelqu'occasion ne le fasse absenter pour un seul moment ; elle a bien confiance de ne luy desplaire jamais, mais elle craint de ne luy plaire pas autant que l'amour le requiert ; son amour est trop courageux pour entrer voire mesme au seul soupçon d'estre jamais en sa disgrace, mais il est aussi si attentif qu'elle craint de ne luy estre pas asses unie : ouy mesme, l'ame arrive quelquefois a tant de perfection qu'elle ne craint plus de n'estre pas asses unie a luy, son amour l'assurant qu'elle le sera tousjours, mais elle craint que cette union ne soit pas si pure, simple et attentive comme son amour luy fait pretendre. C'est cette admirable amante qui voudroit ne point aymer les goustz, les delices, les vertus et les consolations spirituelles, de peur d'estre divertie, pour peu que ce soit, de l'unique amour qu'elle porte a son Bienaymé, protestant que c'est luy mesme et non ses biens qu'elle recherche, et criant a cette intention : Hé, *monstres moy, mon Bienaymé ou vous paissez et reposez au midy, affin que je ne me divertisse point apres les playsirs quisont hors de vous*⁹⁶².

De cette sacree crainte des divines espouses, furent touchees ces grandes ames de saint Paul, saint François, sainte Catherine de Genes et autres, qui ne vouloyent aucun meslange en leurs amours, ains taschoyent de le rendre si pur, si simple, si parfait, que ni les consolations ni les vertus mesmes ne tinsent aucune place entre leur coeur et Dieu ; en sorte qu'elles pouvoient dire : *Je vis, mais non plus moy mesme, ains Jesus Christ vit en moy*⁹⁶³ ; " Mon Dieu m'est toutes choses⁹⁶⁴ ; " Ce qui n'est point Dieu ne m'est rien : *Jesus Christ est ma vie*⁹⁶⁵ ; " Mon amour est crucifié⁹⁶⁶ ; " et telles autres paroles d'un sentiment extatique.

⁹⁵⁹ - Is 11,2

⁹⁶⁰ - Ps 110,10

⁹⁶¹ - 2 R 1,26

⁹⁶² - Ct 1,6

⁹⁶³ - Ga 2,20

⁹⁶⁴ TAD 10,4

⁹⁶⁵ - Ph 1,21 ; Col 3,4

⁹⁶⁶ - TAD 1,14

Or, la crainte initiale ou des apprentifs procede du vray amour, mais amour encor tendre, foible et commençant ; la crainte filiale procede de l'amour ferme, solide et des-ja tendant a la perfection ; mais la crainte des espouses provient de l'excellence et perfection amoureuse des-ja toute acquise : et quant aux craintes serviles et mercenaires, elles ne procedent voirement pas de l'amour, mais elles precedent ordinairement l'amour pour luy servir de fourrier, ainsy que nous avons dit ailleurs ⁹⁶⁷, et sont bien souvent tres utiles a son service. Vous verres toutefois, Theotime, une honneste dame, qui, ne voulant pas manger *son pain en oysiveté*, non plus que celle que Salomon a tant loüee ⁹⁶⁸, couchera la soye en une belle varieté de couleurs sur un satin bien blanc, pour faire une broderie de plusieurs belles fleurs, qu'elle rehaussera par apres fort richement d'or et d'argent selon les assortissemens convenables. Cet ouvrage se fait a l'eguille, qu'elle passe par tout ou elle veut coucher la soye, l'or et l'argent; mais neanmoins l'eguille n'est point mise dans le satin pour y estre laissee, ains seulement pour y introduire la soye, l'or et l'argent, et leur faire passage : de façon qu'a mesure que ces choses entrent dans le fonds, l'eguille en est tiree et en sort. Ainsy la divine Bonté, voulant coucher en l'ame humaine une grande diversité de vertus et les rehausser en fin de son amour sacré, il se sert de l'eguille de la crainte servile et mercenaire, de laquelle, pour l'ordinaire, nos coeurs sont premierement piqués ; mais pourtant elle n'y est pas laissee, ains, a mesure que les vertus sont tirees et couchees en l'ame, la crainte servile et mercenaire en sort, selon le dire du bienaymé Disciple ⁹⁶⁹, que *la charité parfaite pousse la crainte dehors*. Ouy de vray, Theotime, car les craintes d'estre damné et perdre le Paradis sont effroyables et angoisseuses ; et comme sçauroyent elles demeurer avec la sacree dilection, qui est toute douce, toute suave ?

CHAPITRE XVII

COMME LA CRAINTE SERVILE DEMEURE AVEC LE DIVIN AMOUR

Toutefois, encor que la dame dont nous avons parlé ne veuille pas laisser l'eguille en l'ouvrage quand il sera fait, si est ce que, tandis qu'elle y a quelque chose a faire, si elle est contrainte de se divertir pour quelqu'autre occurrence, elle laissera l'eguille piquee dans l'oeillet, la rose ou la pensee qu'elle brode, pour la trouver plus a propos quand elle retournera pour ouvrer. De mesme, Theotime, tandis que la Providence divine fait la broderie des vertus et l'ouvrage de son saint amour en nos ames, elle y laisse tous-jours la crainte servile ou mercenaire, jusques a ce que la charité estant parfaite, elle oste cette eguille piquante, et la remet, par maniere de dire, en son peloton. En cette vie, donques, en laquelle nostre charité ne sera jamais si parfaite qu'elle soit exempte de peril, nous avons tous-jours besoin de la crainte, et lhors que nous tressaillons de joye par amour nous devons trembler d'apprehension par la crainte :

*Prenes instruction de ce qu'il vous faut faire,
En crainte et sans orgueil serves le Tout Puissant ;
Esgayes vous en luy, mais, vous esjouissant,
Que votre coeur sousmis, en tremblant le reve* ⁹⁷⁰.

⁹⁶⁷-TAD 2,18

⁹⁶⁸- Pr fin, 27

⁹⁶⁹- 1 Jn 4,18

⁹⁷⁰- Ps 2,10

Le grand pere Abraham envoya son serviteur Eliezer pour prendre une femme a son enfant unique Isaac. Eliezer va, et par inspiration celeste fit choix de la belle et chaste Rebecca, laquelle il amena avec soy ; mais cette sage damoiselle quitta Eliezer si tost qu'elle eut rencontré Isaac, et estant introduite en la chambre de Sara, elle demeura son espouse a jamais ⁹⁷¹. Dieu envoye souvent a l'ame la crainte servile, comme un autre Eliezer (Eliezer aussi veut dire ayde de Dieu), pour traiter le mariage entre elle et l'amour sacré ; que si l'ame vient sous la conduite de la crainte, ce n'est pas qu'elle la veuille espouser, car en effect, si tost que l'ame rencontre l'amour, elle s'unit a luy et quitte la crainte.

Mais comme Eliezer estant de retour demeura dans la mayson au service d'Isaac et Rebecca, de mesme la crainte nous ayant amenés au saint amour, elle demeure avec nous pour servir, es occurrences, et l'amour et l'ame amoureuse. Car l'ame, quoy que juste, se void maintefois attaquée par des tentations extremes, et l'amour, tout courageux qu'il est, a fort a faire a se bien maintenir, a rayson de la condition de la place en laquelle il se trouve, qui est le coeur humain, variable et sujet a la mutinerie des passions ; alhors donq, Theotime, l'amour employe la crainte au combat, et s'en sert pour repousser l'ennemy. Le brave prince Jonathas, allant a la charge sur les Philistins emmi les tenebres de la nuit, voulut avoir son escuyer avec soy, et ceux qu'il ne tuoit pas, son escuyer les tuoit * : et l'amour, en voulant faire quelque entreprise hardie, il ne se sert pas seulement de ses propres motifs, ains aussi des motifs de la crainte servile et mercenaire ; et les tentations que l'amour ne desfait pas, la crainte d'estre damné les renverse. Si la tentation d'orgueil, d'avarice ou de quelque playsir voluptueux m'attaque : Hé, ce diray-je, sera-il bien possible que pour des choses si vaynes mon coeur voulust quitter la grace de son Bienaymé ! Mais si cela ne suffit pas, l'amour excitera la crainte : Hé, ne vois-tu pas, miserable coeur, que secondant cette tentation, les effroyables flammes d'enfer t'attendent, et que tu perds l'heritage eternel du Paradis ? On se sert de tout es extremes necessités ; comme le mesme Jonathas fit, quand, passant ces aspres rochers qui estoyent entre luy et les Philistins, il ne se servoit pas seulement de ses pieds, mais gravissoit et grimpoit a belles mains comme il pouvoit.

Tout ainsy donques que les nochers qui partent sous un vent favorable, en une sayson propice, n'oublent pourtant jamais les cordages, ancrs et autres choses requises en tems de fortune et parmi la tempeste, aussi, quoy que le serviteur de Dieu jouisse du repos et de la douceur du saint amour, il ne doit jamais estre desproveu de la crainte des jugemens divins, pour s'en servir entre les orages et assautz des tentations. Outre que, comme la peleur d'une pomme, qui est de peu d'estime en soy mesme, sert toutefois grandement a conserver la pomme qu'elle couvre, aussi la crainte servile, qui est de peu de prix en sa propre condition au regard de l'amour, luy est neanmoins grandement utile a sa conservation pendant les hazards de cette vie mortelle. Et comme celuy qui donne une grenade la donne voirement pour les grains et le suc qu'elle a au dedans, mais ne laisse pas pourtant de donner aussi l'escorce, comme une dependance d'icelle, de mesme, bien que le Saint Esprit, entre ses dons sacrés, confere celuy de la crainte amoureuse aux ames des siens, affin qu'elles craignent Dieu en pieté ⁹⁷², comme leur Pere et leur Espoux, si est-ce, toutefois, qu'il ne laisse pas de leur donner encor la crainte servile et mercenaire, comme un accessoire de l'autre plus excellente. Ainsy Joseph, envoyant a son pere plusieurs charges de toutes les richesses d'Egypte, ne luy donna pas seulement les tresors, comme principaux presens, mais aussi les asnes qui les portoyent ⁹⁷³.

Or, bien que la crainte servile et mercenaire soit grandement utile pour cette vie mortelle, si est-ce qu'elle est indigne d'avoir place en l'eternelle, en laquelle il y aura une assurance sans crainte, une paix sans desfiance, un repos sans soucy ; mais les services neanmoins que ces craintes servantes et mercenaires auront rendu a l'amour y seront recompensés: de sorte que, si ces craintes, comme des autres Moyse et Aaron, n'entrent pas en la Terre de promission, leur posterité neanmoins et leurs ouvrages y entreront. Et quant aux craintes des enfans et des espouses, elles y tiendront leur rang et leur grade, non pour donner aucune desfiance ou perplexité a l'ame, mais pour luy faire admirer et reverer avec sousmission l'incomprehensible majesté de ce Pere tout puissant et de cet Espoux de gloire :

Le respect au Seigneur porté

⁹⁷¹- Gn 24

⁹⁷²- TAD 11,15

⁹⁷³- Gn 45,23

*Est saint, rempli de pureté ;
Sa crainte en tout siecle est durable,
Tout ainsy que sa Majesté
Est a jamais tres adorable* ⁹⁷⁴.

CHAPITRE XVIII

COMME L' AMOUR SE SERT DE LA CRAINTE NATURELLE SERVILE ET MERCENAIRE

Les éclairs, tonnerres, foudres, tempestes, inondations, tremble-terre et autres telz accidens inopinés excitent mesme les plus indevotz a craindre Dieu ; et la nature, prevenant le discours en telles occurrences, pousse le coeur, les yeux et les mains mesmes devers le ciel pour reclamer le secours de la tressainte Divinité, selon le sentiment commun du genre humain, qui est, dit Tite Live ⁹⁷⁵, que ceux qui servent la Divinité prosperent, et ceux qui la mesprisent sont affligés. En la tormente qui fit periller Jonas, *les mariniers craignirent d'une grande crainte, et crierent soudain un chacun a son Dieu* ⁹⁷⁶. " Ilz ignoroient," dit saint Hierosme, " la venté, mais ilz reconnoissoient la Providence, " et creurent que c'estoit par jugement celeste qu'ilz se treuvoient en ce danger ; comme les Maltois, lhors qu'ilz virent saint Paul, eschappé du naufrage, estre attaqué par la vipere, creurent que c' estoit par vengeance divine ⁹⁷⁷. Aussi les tonnerres, tempestes, foudres, sont appellés *voix du Seigneur* par le Psalmiste ⁹⁷⁸, qui dit de plus *qu'elles font la parole d'iceluy* ⁹⁷⁹, parce qu'elles annoncent sa crainte et sont comme ministres de sa justice ; et ailleurs ⁹⁸⁰, souhaittant que la divine Majesté se fasse redouter a ses ennemis : *Lances, dit-il, des éclairs, et vous les dissiperez ; descoches vos dards, et vous les troublerez* ; ou il appelle les foudres, *sagettes* et dards du Seigneur. Et devant le Psalmiste, la bonne mere de Samuel avoit des-ja chanté que les ennemis mesmes de Dieu le craindroient, d'autant qu'il tonneroit *sur eux des le Ciel* ⁹⁸¹. Certes, Platon, en son *Gorgias* et ailleurs, tesmoigne qu'entre les payens il y avoit quelque sentiment de crainte, non seulement pour les chastimens que la souveraine justice de Dieu pratique en ce monde, mais aussi pour les punitions qu'il exerce en l'autre vie sur les ames de ceux qui ont des pechés incurables. Tant l'instinct de craindre la Divinité est gravé profondement en la nature humaine.

Mais cette crainte, toutefois, pratiquée par maniere d'eslan ou sentiment naturel, n'est ni louable ni vituperable en nous, puisqu'elle ne procede pas de nostre election : elle est neanmoins un effect d'une tres bonne cause, et cause d'un tres bon effect, car elle provient de la connoissance naturelle que Dieu nous a

⁹⁷⁴- Ps 18,10

⁹⁷⁵- Hist 3,56

⁹⁷⁶- Jon 1,5

⁹⁷⁷- Ac 28,4

⁹⁷⁸- Ps 28,3 ; 76,18

⁹⁷⁹- Ps 148,8

⁹⁸⁰- Ps 143,6

⁹⁸¹- 1 R 2,10

donné de sa providence, et nous fait reconnoistre combien nous dependons de la toute puissance souveraine, nous incitant a l'implorer ; et se treuvant en une ame fidele, elle luy fait beaucoup de biens. Les Chrestiens, parmi les estonnemens que les tonnerres, tempestes et autres perilz naturelz leur apportent, invoquent le nom sacré de Jesus et de Marie, font le signe de la Croix, se prosternent devant Dieu, et font plusieurs bons actes de foy, d'esperance et de religion. Le glorieux saint Thomas d'Aquin, estant naturellement sujet a s'effrayer quand il tonnoit, souloit dire, par maniere d'orayson jaculatoire, les divines paroles que l'Eglise estime tant: *Le Verbe a esté fait chair* ⁹⁸². Sur cette crainte, donq, le divin amour fait maintefois des actes de complaysance et de bienveillance : *Je vous beniray, Seigneur, car vous estes terriblement magnifié* ⁹⁸³; Que chacun vous craigne, o Seigneur ⁹⁸⁴! O grans de la terre, entendés : *servés Dieu en crainte, et tressaillés pour luy en tremblement* ⁹⁸⁵.

Mays il y a une autre crainte, qui prend origine de la foy, laquelle nous apprend qu'apres cette vie mortelle il y a des supplices effroyablement eternelz ou eternellement effroyables, pour ceux qui en ce monde auront offensé la divine Majesté et seront decedés sans s'estre reconciliés avec elle ; qu'a l'heure de la mort les ames seront jugees du jugement particulier, et a la fin du monde tous comparoistront resuscités pour estre derechef jugés du jugement universel : car ces verités chrestiennes, Theotime, frappent le coeur qui les considere d'un espouvantement extreme. Et comme pourroit on se représenter ces horreurs eternelles sans fremir et trembler d'apprehension ? Or, quand ces sentimens de crainte prennent tellement place dans nos coeurs qu'ilz en " bannissent et chassent l'affection et volonté du peché, " comme le sacré Concile de Trente parle ⁹⁸⁶, certes ilz sont grandement salutaires. *Nous avons conceu de vostre crainte, o Dieu, et enfanté fesprit de salut*, est-il dit en Isaye ⁹⁸⁷ ; c'est a dire : Vostre face courroucée nous a espouvantés, et nous a fait concevoir et enfanter l'esprit de penitence, qui est l'esprit de salut ; ainsy que le Psalmiste avoit dit ⁹⁸⁸ : *Mes os n'ont point de paix, ains tremblent devant la face de vostre ire*. Nostre Seigneur, qui estoit venu pour nous apporter la loy d'amour, ne laisse pas de nous inculquer cette crainte : *Craignes*, dit-il ⁹⁸⁹, *Celuy qui peut jeter le cors et l'ame en la gehenne*. Les Ninivites ⁹⁹⁰, par les menaces de leur subversion et damnation, firent penitence, et leur penitence fut agreable a Dieu ; et en somme, cette crainte est comprise es dons du Saint Esprit, comme plusieurs anciens Peres ont remarqué.

Que si la crainte ne forclost pas la volonté de pecher, ni l'affection au peché, certes elle est meschante et pareille a celle des diables, qui cessent souvent de nuire de peur d'estre tormentés par l'exorcisme, sans cesser neanmoins de desirer et vouloir le mal, qu'ilz meditent a jamais ; pareille a celle du miserable forçat, qui voudroit manger le coeur du comite, quoy qu'il n'ose quitter la rame de peur d'estre battu ; pareille a la crainte de ce grand heresiarque du siecle passé, qui confesse d'avoir haï Dieu, d'autant qu'il punissoit les meschans. Certes, celuy qui ayme le peché et le voudroit volontier commettre malgré la volonté de Dieu, encor qu'il ne le veuille commettre craignant seulement d'estre damné, il a une crainte horrible et detestable ; car, bien qu'il n'ait pas la volonté de venir a l'execution du peché, il a neanmoins l'execution en sa volonté, puisqu'il la voudroit faire Si la crainte ne le tenoit, et c'est comme par force qu'il n'en vient pas aux effectz. A cette crainte on en peut adjouster une autre, certes moins malicieuse, mais autant inutile, comme fut celle du juge Felix, qui, oyant parler du jugement divin, fut tout espouvanté, et

⁹⁸²- Jn 1,14

⁹⁸³- Ps 138,14

⁹⁸⁴-Ps 3 - 2,8

⁹⁸⁵-Ps 2,10

⁹⁸⁶- Sess 14,4 De Poenitentia

⁹⁸⁷- Is 26,18

⁹⁸⁸- Ps 37,4

⁹⁸⁹- Mt 10,28

⁹⁹⁰- Jon 3,9

toutefois ne laissa pas pour cela de continuer en son avarice ⁹⁹¹; et celle de Balthazar, qui, voyant cette main prodigieuse qui escrivoit sa condamnation contre la paroy, fut tellement effrayé qu'il changea de visage, *et les jointures de ses reins se desserroyent, et ses genoux tremoussans s'entrehurtoyent l'un a l'autre* ⁹⁹², et néanmoins ne fit point penitence. Or, dequoy sert il de craindre le mal, si par la crainte on ne se resoult de l'eviter?

La crainte donq de ceux qui, comme esclaves, observent la loy de Dieu pour eviter l'enfer est fort bonne; mais beaucoup plus noble et desirable est la crainte des Chrestiens mercenaires, qui, comme serviteurs a gages, travaillent fidellement, non pas certes principalement pour aucun amour qu'ilz ayent encores envers leurs maistres, mais pour estre salariés de la recompense qui leur est promise. O si *l'oeil* pouvoit voir, si *l'aureille* pouvoit ouïr, ou qu'il peust monter *au coeur de l'homme ce que Dieu a préparé a ceux qui le servent* ⁹⁹³, hé, quelle apprehension auroit-on de violer les commandemens divins, de peur de perdre ces recompenses immortelles! quelles larmes, quelz gemissemens jetteroit on quand par le peché on les auroit perdues! Or, cette crainte néanmoins seroit blasmable si elle enfermoit en soy l'exclusion du saint amour ; car qui diroit : je ne veux point servir Dieu pour aucun amour que je luy veuille porter, mais seulement pour avoir les recompenses qu'il promet, il feroit un blaspheme, preferant la recompense au Maistre, le bienfait au Bienfacteur, l'heritage au Pere, et son propre proffit a Dieu tout puissant ; ainsy que nous avons plus amplement monstré au Livre second ⁹⁹⁴.

Mais en fin, quand nous craignons d'offencer Dieu, non point pour eviter la peyne de l'enfer ou la perte du Paradis, mais seulement parce que Dieu estant nostre tres bon Pere nous luy devons honneur, respect, obeissance, alhors nostre crainte est filiale, d'autant qu'un enfant bien né n'obeit pas a son pere en consideration du pouvoir qu'il a de punir sa desobeissance, ni aussi parce qu'il le peut exhereder, ains simplement parce qu'il est son pere ; en sorte qu'encor que le pere seroit viel, impuissant et pauvre, il ne laisseroit pas de le servir avec egale diligence, ains, comme la pieuse cigoigne, il l'assisteroit avec plus de soin et d'affection ainsy que Joseph, voyant le bon homme Jacob son pere, vieux, necessiteux et reduit sous son sceptre, il ne laissa pas de l'honorer, servir et reverer avec une tendreté plus que filiale, et telle, que ses freres l'ayant reconneüe, estimerent qu'elle opereroit encor apres sa mort, et l'employeroient pour obtenir pardon de luy, disans : *Vostre pere nous a commandé que nous vous dissions de sa part : Je vous prie d'oublier le crime de vos freres, et le peché et malice qu'ilz ont exercé envers vous. Ce qu'ayant oui il se print a pleurer* ⁹⁹⁵, tant son coeur filial fut attendri, les desirs et volontés de son pere decédé luy estant representés. Ceux la donques craignent Dieu d'une affection filiale, qui ont peur de luy desplaire purement et simplement parce qu'il est leur pere tres doux, tres benin et tres aymable.

Toutefois, quand il arrive que cette crainte filiale est jointe, rneslee et detrempee avec la crainte servile de la damnation eternelle, ou bien avec la crainte mercenaire de perdre le Paradis, elle ne laisse pas d'estre fort agreable a Dieu, et s'appelle crainte initiale, c'est a dire crainte des apprentifs, qui entrent es exercices de l'amour divin. Car, comme les jeunes garçons qui commencent a monter a cheval, quand ilz sentent leur cheval porter un peu plus haut, ne serrent pas seulement les genoux, ains se prennent a belles mains a la selle, mais quand ilz sont un peu plus exercés ilz se tiennent seulement en leurs serres, de mesme les novices et apprentifs au service de Dieu, se treuvans esperdus parmi les assautz que leurs ennemis leur livrent au commencement, ilz ne se servent pas seulement de la crainte filiale, mais aussi de la mercenaire et servile, et se tiennent comme ilz peuvent pour ne point deschoir de leur pretention

CHAPITRE XIX

⁹⁹¹-Ac 24,25

⁹⁹²- Dn 5,5

⁹⁹³- 1 Co 2,9

⁹⁹⁴- TAD 2,17

⁹⁹⁵- Gn 50,15

COMME L' AMOUR SACRE COMPREND LES DOUZE FRUITZ DU SAINT ESPRIT AVEC LES
HUIT BEATITUDES DE L'EVANGILE

Le glorieux saint Paul dit ainsy ⁹⁹⁶ : *Or le fruit de l'Esprit est la charité, la joye, la paix, la patience, la benignité, la bonté, la longanimité, la mansuetude, la foy, la modestie, la continence, la chasteté.* Mays voyes, Theotime, que ce divin Apostre contant ces douze fruitz du Saint Esprit, il ne les met que pour un seul fruit ; car il ne dit pas : *les fruitz de l'Esprit sont la charité, la joye, mais seulement : le fruit de l'Esprit est la charité, la joye.* Or voyci le mystere de cette façon de parler. *La charité de Dieu est respandue en nos coeurs par le Saint Esprit qui nous est donné* ⁹⁹⁷. Certes, la charité est l'unique fruit du Saint Esprit⁷ mais parce que ce fruit a une infinité d'excellentes propriétés, l'Apostre, qui en veut représenter quelques unes par maniere de monstre, parle de cet unique fruit comme de plusieurs, a cause de la multitude des propriétés qu'il contient en son unité, et parle reciproquement de tous ces fruitz comme d'un seul, a cause de l'unité en laquelle est comprise cette variété. Ainsy, qui diroit : le fruit de la vigne c'est le raisin, le moust, le vin, l'eau de vie, la liqueur *res-jouissant le coeur de l'homme* ⁹⁹⁸, le breuvage confortant l'estomach, il ne voudroit pas dire que ce fussent des fruitz de differente espece, ains seulement qu'encor que ce ne soit qu'un seul fruit, il a neanmoins une quantité de diverses propriétés, selon qu'il est employé diversement.

L'Apostre donq ne veut dire autre chose sinon que le fruit du Saint Esprit est la charité, laquelle est joyeuse, paisible, patiente, benigne, bonteuse, longanime, douce, fidele, modeste, continence, chaste ; c'est a dire, que le divin amour nous donne une joye et consolation interieure, avec une grande paix de coeur qui se conserve entre les adversités par la patience, et qui nous rend gracieux et benins a secourir le prochain par une bonté cordiale envers iceluy ; bonté qui n'est point variable, ains constante et perseverante, d'autant qu'elle nous donne un courage de longue estendue, au moyen dequoy nous sommes rendus doux, affables et condescendans envers tous, supportans leurs humeurs et imperfections et leur gardant une loyauté parfaite, tesmoignans une simplicité accompagnée de confiance, tant en nos paroles qu'en nos actions, vivans modestement et humblement, retranchans toutes superfluités et tous desordres au boire, manger, vestir, coucher, jeux, passetems et autres telles convoitises voluptueuses par une sainte *continence*, et reprimant sur tout les inclinations et seditions de la chair par une soigneuse *chasteté* : affin que toute nostre personne soit occupee en la divine dilection, tant interieurement, par la *joye, paix, patience, longanimité, bonté et loyauté* ; comme aussi exterieurement, par la *benignité, mansuetude, modestie, continence et chasteté*.

Or, la dilection est appelée *fruit* entant qu'elle nous delecte et que nous jouissons de sa delicieuse suavité, comme une vraye pomme de Paradis recueillie de *l'arbre de vie* ⁹⁹⁹, qui est le Saint Esprit, enté sur nos espritz humains et habitant en nous par sa misericorde infinie. Mais, quand non seulement nous nous res-jouissons en cette divine dilection et jouissons de sa delicieuse douceur, ains que nous établissons toute nostre gloire en icelle, comme en la couronne de nostre honneur ¹⁰⁰⁰, alhors elle n'est pas seulement un *fruit doux a nostre gosier* ¹⁰⁰¹, mais elle est une beatitude et felicité tres desirable ; non seulement parce qu'elle nous assure la felicité de l'autre vie, mais parce qu'en celle ci elle nous donne un contentement d'inestimable valeur. Contentement lequel est si fort, que *les eaux* des tribulations et les fleuves des persecutions *ne le peuvent esteindre* ; ains, non seulement il ne perit pas, mais il s'enrichit parmi les pauvretés, il s'agrandit es abjections et humilités, il se res-jouit entre les larmes, il se renforce d'estre abandonné de la justice et privé de l'assistance d'icelle lhors que, la reclamant, nul ne luy en donne ; il se

⁹⁹⁶ - Ga 5,22

⁹⁹⁷ - Rm 5,5

⁹⁹⁸ - Jg 9,13 ; Ps 103,15

⁹⁹⁹ - Ap fin,2

¹⁰⁰⁰ - Ps 8,6

¹⁰⁰¹ - Ct 2,3

recree emmi la compassion et commiseration lhors qu'il est environné des miserables et souffreteux ; il se delecte de renoncer a toutes sortes de delices sensuelles et mondaines pour obtenir la pureté et netteté de coeur ; il fait vaillance d'assoupir les guerres, noises et dissensions, et de mespriser les grandeurs et reputations temporelles ; il se revigore d'endurer toutes sortes de souffrances, et tient que sa vraye vie consiste a mourir pour le Bienaymé¹⁰⁰². De sorte, Theotime, qu'en somme la tressainte dilection est une vertu, un don, un fruit et une beatitude. En qualité de vertu, elle nous rend obeissans aux inspirations exterieures que Dieu nous donne par ses commandemens et conseilz, en l'execution desquelz on pratique toutes vertus ; dont la dilection est la vertu de toutes les vertus. En qualité de don, la dilection nous rend souples et maniables aux inspirations interieures, qui sont comme les commandemens et conseilz secretz de Dieu, a l'execution desquelz sont employés les sept dons du Saint Esprit ; si que la dilection est le don des dons. En qualité de fruit, elle nous donne un goust et playsir extreme en la pratique de la vie devote, qui se sent es douze fruitz du Saint Esprit et partant elle est le fruit des fruitz. En qualité de beatitude, elle nous fait prendre a faveur extreme et singulier honneur les affrontz, calomnies, vituperes et opprobres que le monde nous fait, et nous fait quitter, renoncer et rejeter toute autre gloire sinon celle qui procede du bienaymé Crucifix¹⁰⁰³, pour laquelle nous nous glorifions en l'abjection, abnegation et aneantissement de nous memes; ne voulans autres marques de majesté que la couronne d'espines du Crucifix, le sceptre de son roseau, le mantelet de mespris qui luy fut imposé, et le throsne de sa Croix, sur lequel les amoureux sacrés ont plus de contentement, de joye, de gloire et de felicité, que jamais Salomon n'eut sur son throsne d'ivoire.

Ainsy la dilection est maintefois representee par la grenade¹⁰⁰⁴, qui, tirant ses proprietés du grenadier, peut estre dite la vertu d'iceluy ; comme encor elle semble estre son don, qu'il offre a l'homme par amour; et son fruit, puisqu'elle est mangée pour recreer le goust de l'homme ; et en fin elle est, par maniere de dire, sa gloire et beatitude, puisqu'elle porte la couronne et diademe.

CHAPITRE XX

COMME LE DIVIN AMOUR EMPLOYE TOUTES LES PASSIONS ET AFFECTIONS DE L'AME ET LES REDUIT A SON OBEISSANCE

L'amour est la vie de nostre coeur ; et comme le contrepoids donne le mouvement a toutes les pieces mobiles d'un horologe, aussi l'amour donne a l'ame tous les mouvemens qu'elle a. Toutes nos affections suivent nostre amour, et selon iceluy nous desirons, nous nous delectons, nous esperons et desesperons, nous craignons, nous nous encourageons, nous haïssons, nous fuyons, nous nous attristons, nous entrons en cholere, nous triomphons. Ne voyons nous pas les hommes qui ont donné leur coeur en proye a l'amour vil et abject des femmes, comme ilz ne desirent que selon cet amour, ilz n'ont playsir qu'en cet amour, ilz n'esperent ni desesperent que pour ce sujet, ilz ne craignent ni n'entreprennent que pour cela, ilz n'ont a contrecoeur ni ne fuyent que ce qui les en destourne, ilz ne s'attristent que de ce qui les en prive, ilz n'ont de cholere que par jalousie, ilz ne triomphent que par cette infamie, C'en est de mesme des amateurs des richesses et des ambitieux de l'honneur ; car ilz sont rendus esclaves de ce qu'ilz ayment, et n'ont plus de coeur en leur poitrine, ni d'ame en leurs coeurs, ni d'affections en leur ame que pour cela.

Quand donq le divin amour regne dans nos coeurs, il assujettit royalement tous les autres amours de la volonté, et par consequent toutes les affections d'icelle, parce que naturellement elles suivent les amours ; puis il dompte l'amour sensuel, et le reduisant a son obeissance il tire aussi apres iceluy toutes les passions

¹⁰⁰²- Mt 5,3 ; Lc 6,20

¹⁰⁰³- Ga fin ,14

¹⁰⁰⁴- TAD 6,13

sensuelles. Car en somme, cette sacree dilection est l'eau salutare de laquelle Nostre Seigneur disoit ¹⁰⁰⁵: *Ce luy qui boira de reau que je luy donneray, il n'aura jamais soif*. Non vrayement, Theotime ; qui aura l'amour de Dieu un peu abondamment, il n'aura plus ni desir, ni crainte, ni esperance, ni courage, ni joye que pour Dieu, et tous ses mouvemens seront accoysés en ce seul amour celeste.

L'amour divin et l'amour propre sont dedans nostre coeur comme Jacob et Esaü dans le ventre de Rebecca ¹⁰⁰⁶: ilz ont une antipathie et repugnance fort grande l'un a l'autre, et s'entrechoquent dedans le coeur continuellement ; dont la pauvre ame s'escrie : Helas, moy *miserable, qui me deslivrera du cors de cette mort* ¹⁰⁰⁷, affin que le seul amour de mon Dieu regne paisiblement en moy ? Mais il faut pourtant que nous ayons courage, esperans en la parole de Nostre Seigneur, qui promet en commandant, et commande en promettant la victoire a son amour ; et semble qu'il dit a l'ame ce qu'il fit dire a Rebecca : *Deux nations sont en ton ventre et deux peuples seront separés dans tes entrailles ; et l'un des peuples surmontera l'autre, et l'aisné servira au moindre*. Car, çomme Rebecca n'avoit que deux enfans en son ventre, mais parce que d'iceux devoient naistre deux peuples il est dit qu'elle avoit *deux nations en son ventre*, aussi l'ame ayant dedans son coeur deux amours, a par consequent deux grandes peuplades de mouvemens, affections et passions ; et comme les deux enfans de Rebecca, par la contrariété de leurs mouvemens luy donnoyent des grandes convulsions et douleurs de ventre, aussi les deux amours de nostre ame donnent des grans travaux a nostre coeur et comme il fut dit qu'entre les deux enfans de cette dame *le plus grand serviroit le moindre*, aussi a-il esté ordonné que des deux amours de nostre coeur, le sensuel servira le spirituel, c'est à dire que l'amour propre servira l'amour de Dieu.

Mays quand fut-ce que l'aisné des peuples qui estoient dans le ventre de Rebecca servit le puisné? Certes, ce ne fut jamais que lhors que David subjuga en guerre les Idumeens, et que Salomon les maistrisa en paix. O quand sera-ce donques que l'amour sensuel servira l'amour divin ? Ce sera lhors, Theotime, que l'amour armé, parvenu jusques au zele, asservira nos passions par la mortification, et bien plus, lhors que la haut au Ciel l'amour bienheureux possedera toute nostre ame en paix ¹⁰⁰⁸.

Or, la façon avec laquelle l'amour divin doit subjuguier l'appetit sensuel est pareille a celle dont Jacob usa, quand pour bon presage et commencement de ce qui devoit arriver par apres, Esaü sortant du ventre de sa mere, Jacob *l'empoigna par le pied*, comme pour l'enjamber, supplanter et tenir sujet, ou, comme on dit, l'attacher par le pied, a guise d'un oyseau de proye, tel qu'Esaü fut en qualité de chasseur et terrible homme. Car ainsy l'amour divin voyant naistre en nous quelque passion ou affection naturelle, il doit soudain la prendre par le pied et la ranger a son service. Mais qu'est-ce a dire la prendre par le pied? C'est la lier et assujettir au dessein du service de Dieu. Ne voyez-vous pas comme Moyse transformoit le serpent en baguette, le saisissant seulement par la queue ¹⁰⁰⁹? Certes, de mesme, donnant une bonne fin a nos passions, elles prennent la qualité de vertus.

Mais donq, quelle methode doit on tenir pour ranger les affections et passions au service du divin amour ? Les medecins methodiques ont tous-jours en bouche cette maxime, que " les contraires sont gueris par leurs contraires ; " et les spagyriques celebrent une sentence opposee a celle la, disans que " les semblables sont gueris par leurs semblables." Or, comme que c'en soit, nous sçavons que deux choses font disparoistre la lumiere des estoiles : l'obscurité des brouillas de la nuit, et la plus grande lumiere du soleil ; et de mesme nous combattons les passions, ou leur opposant des passions contraires, ou leur opposant des plus grandes affections de leur sorte. S'il m'arrive quelque vayne esperance, je puis resister luy opposant ce juste discouragement : O homme insensé, sur quelz fondemens bastis tu cette esperance ? Ne vois tu pas que ce grand auquel tu esperes est aussi pres de la mort que toy mesme ? Ne connois tu pas l'instabilité, foiblesse et imbecillité des espritz humains? aujourd'huy, ce coeur duquel tu pretens est a toy ; demain, un autre l'emportera pour soy. En quoy donq prens-tu cette esperance ? Je puis aussi resister a cette esperance

¹⁰⁰⁵ - Jn 4,13

¹⁰⁰⁶ - Gn 25,22

¹⁰⁰⁷ - Rm 7,24

¹⁰⁰⁸ - Lc 11,21 ;21, 19

¹⁰⁰⁹ - Ex 4,4

luy en opposant une plus solide : *Espere en Dieu, o 'mon ame, car c'est luy qui deslivera tes pieds du piege*¹⁰¹⁰; *Jamais nul n'espera en luy, qui ait esté confondu*¹⁰¹¹; Jette tes pretentions es choses eternelles et perdurables. Ainsy je puis combattre le desir des richesses et voluptés mortelles, ou par le mespris qu'elles meritent, ou par le desir des immortelles ; et par ce moyen l'amour sensuel et terrestre sera ruiné par l'amour celeste, ou comme le feu est esteint par l'eau a cause de ses qualités contraires, ou comme il est esteint par le feu du ciel a cause de ses qualités plus fortes et predominantes.

Nostre Seigneur use de l'une et de l'autre methode en ses guerisons spirituelles. Il guerit ses disciples de la crainte mondaine, leur imprimant dans le coeur une crainte superieure: *Ne craignes pas, dit il, ceux qui tuent les cors, mais craignes Celuy qui peut damner l'ame et le cors pour la gehenne*¹⁰¹². Voulant une autre fois les guerir d'une basse joye, il leur en assigne une plus relevee : *Ne vous res-jouisses pas, dit il, dequoy les espritz malins vous sont sujetz, mais dequoy vos noms sont escritz au Ciel*¹⁰¹³; et luy mesme aussi rejette la joye par la tristesse : *Malheur a vous qui riez, car vous pleureres*¹⁰¹⁴

Ainsy donq le divin amour supplante et assujettit les affections et passions, les destournant de la fin a laquelle l'amour propre les veut porter et les contournant a sa pretnetion spirituelle. Et comme l'arc-en-ciel touchant l'aspalatus luy oste son odeur et luy en donne une plus excellente¹⁰¹⁵, aussi l'amour sacré touchant nos passions, leur oste leur fin terrestre et leur en donne une celeste. L'appetit de manger est rendu grandement spirituel si, avant que de le pratiquer, on luy donne le motif de l'amour : Hé non, Seigneur, ce n'est pas pour contenter ce chetif ventre, ni pour assouvir cet appetit, que je vay a table, mais pour, selon vostre providence, entretenir ce cors que vous m'aves donné sujet a cette misere ; *ouy, Seigneur, parce qu'ainsy il vous a pleu*¹⁰¹⁶. Si j'espere l'assistance d'un ami, ne puis-je pas dire : Vous aves établi nostre vie en sorte, Seigneur, que nous ayons a prendre secours, soulagement et consolation les uns des autres ; et parce qu'il vous plaist, j'employeray donq cet homme, duquel vous m'aves donnée l'amitié a cette intention. Y a-il quelque juste sujet de crainte ? Vous voules, o Seigneur, que je craigne, affin que je prenne les moyens convenables pour eviter cet inconvenient ; je le feray, Seigneur, puisque tel est vostre bon playsir. Si la crainte est excessive : Hé, Dieu, Pere eternel, qu'est ce que peuvent craindre vos enfans et les poussins qui vivent sous vos aisles¹⁰¹⁷? Or sus, je feray ce qui est convenable pour eviter le mal que je crains ; mais apres cela : Seigneur, *je suis vostre, sauves moy*¹⁰¹⁸, s'il vous plaist; et ce qui m'arrivera je l'accepteray, parce que telle sera vostre bonne volonté. O sainte et sacree alchimie ! O poudre de projection, par laquelle tous les metaux de nos passions, affections et actions sont convertis en l'or tres sainte et sacree alchimie ! o divine poudre de projection, par laquelle tous les metaux de nos passions, affections et actions sont convertis en l'or tres pur de la celeste dilection !

CHAPITRE XXI

QUE LA TRISTESSE EST PRESQUE TOUS-JOURS INUTILE, AINS CONTRAIRE AU SERVICE DU SAINT AMOUR

¹⁰¹⁰-Ps 24,15 ; 41,6

¹⁰¹¹- Qo 2,11

¹⁰¹²- Mt 10,28

¹⁰¹³- Lc 10,20

¹⁰¹⁴- Lc 6,25

¹⁰¹⁵- TAD 11,3

¹⁰¹⁶- Mt 11,26

¹⁰¹⁷- Ps 90,4 ; Mt 23,37

¹⁰¹⁸- Ps 118,94

On ne peut enter un greffe de chesne sur un poirier, tant ces deux arbres sont de contraire humeur l'un a l'autre : on ne sçauroit, certes, non plus enter l'ire, ni la cholere, ni le desespoir sur la charité, au moins seroit il tres difficile. Pour l'ire, nous l'avons veu au discours du zele ¹⁰¹⁹ ; pour le desespoir, sinon qu'on le reduise a la juste desfiance de nous mesmes, ou bien au sentiment que nous devons avoir de la vanité, foiblesse et inconstance des faveurs, assistances et promesses du monde, je ne voy pas quel service le divin amour en peut tirer.

Et quant a la tristesse, comme peut elle estre utile a la sainte charité, puisque entre les fruitz du Saint Esprit *la joye* est mise en rang joignant *la charité* ¹⁰²⁰? Neanmoins, le grand Apostre dit ainsy ¹⁰²¹ : *La tristesse qui est selon Dieu opere la penitence stable en salut ; mais la tristesse du monde opere la mort.* Il y a donq une *tristesse selon Dieu*, laquelle s'exerce, ou bien par les pecheurs en la penitence, ou par les bons en la compassion pour les miseres temporelles du prochain, ou par les parfaits en la deploration, complainte et condoleance pour les calamités spirituelles des ames. Car David, saint Pierre, la Magdeleyne, pleurerent pour leurs pechés ; Agar pleura voyant son filz presque mort de soif ; Hieremie sur la ruine de Hierusalem ; Nostre Seigneur sur les Juifz ; et son grand Apostre, gemissant, dit ces paroles ¹⁰²² : *Plusieurs marchent, lesquelz je vous ay souvent dit, et le vous dis derechef en pleurant, qui sont ennemis de la Croix de Jesus Christ.*

Il y a donq une *tristesse de ce monde*, qui provient pareillement de trois causes : car 1. elle provient quelquefois de l'ennemy infernal, qui par mille suggestions tristes, melancholiques et fascheuses, obscurcit l'entendement, alangourit la volonté et trouble toute l'ame ; et comme un brouillard espais remplit la teste et la poitrine de rume, et par ce moyen rend la respiration difficile et met en perplexité le voyageur, ainsy le malin remplissant l'esprit humain de tristes pensees, il luy oste la facilité d'aspirer en Dieu, et luy donne un ennuy et descouragement extreme, affin de le desesperer et le perdre. On dit ¹⁰²³ qu'il y a un poisson nommé pescheteau, et surnommé diable de mer, qui, esmouvant et poussant ça et la le limon, trouble l'eau tout autour de soy pour se tenir en icelle comme dans l'embusche, des laquelle, soudain qu'il apperçoit les pauvres petitz poissons, il se rüe sur eux, les brigande et les devore ; d'ou peut estre est venu le mot de pescher en eau trouble, duquel on use communement. Or c'est de mesme du diable d'enfer comme du diable de mer ; car il fait ses embusches dans la tristesse, lhors qu'ayant rendu l'ame troublee par une multitude d'ennuyeuses pensees jettees ça et la dans l'entendement, il se rüe par apres sur les affections, les accablant de desfiances, jalousies, aversions, envies, apprehensions superflues des pechés passés, et fournissant une quantité de subtilités vaines, aigres et melancholiques, affin qu'on rejette toutes sortes de raysons et consolations.

2. La tristesse procede aussi d'autres fois de la condition naturelle, quand l'humeur melancholique domine en nous ; et celle cy n'est pas voirement vicieuse en soy mesme, mais nostre ennemy pourtant s'en sert grandement pour ourdir et tramer mille tentations en nos ames. Car, comme les araignes ne font jamais presque leurs toiles que quand le tems est blafastre et le ciel nubileux, de mesme cet esprit malin n'a jamais tant d'aysance pour tendre les flletz de ses suggestions es espritz doux, benins et gays, comme il en a es espritz mornes, tristes et melancholiques ; car il les agite aysement de chagrins, de soupçons, de haynes, de murmurations, censures, envies, paresse et d'engourdissement spirituel.

3. Finalement il y a une tristesse que la varieté des accidens humains nous apporte. *Quelle joye puis-je avoir*, disoit Tobie ¹⁰²⁴, *ne pouvant voir la lumiere du ciel ?* Ainsy fut triste Jacob sur la nouvelle de

¹⁰¹⁹- TAD 10,15 et 16

¹⁰²⁰- Ga 5,22

¹⁰²¹- 2 Co 7,10

¹⁰²²- Ph 3,18

¹⁰²³- Pline Hist Nat 9,42

¹⁰²⁴- Tb 5,12

la mort de son Joseph ¹⁰²⁵, et David pour celle de son Absalon ¹⁰²⁶. Or, cette tristesse est commune aux bons et aux mauvais : mais aux bons elle est modérée par l'aquiescement et résignation en la volonté de Dieu, comme on voit en Tobie, qui de toutes les adversités dont il fut touché rendit grâces à la divine Majesté; et en Job, qui en bénit le nom du Seigneur ¹⁰²⁷; et en Daniel, qui convertit ses douleurs en cantiques ¹⁰²⁸. Au contraire, quant aux mondains, cette tristesse leur est ordinaire, et se change en regret, désespoirs, et étourdissements d'esprit : car ils sont semblables aux guenons et marmots, lesquels sont toujours mornes, tristes et fâcheux au défaut de la lune; comme, au contraire, au renouvellement d'icelle, ils sautent, dansent et font leurs singeries. Le mondain est harnieux, maussade, amer et mélancholique au défaut des prospérités terrestres, et en l'affluence il est presque tous-jours bravache, esbaudy et insolent.

Certes, la tristesse de la vraie pénitence ne doit pas tant être nommée tristesse que desplaysir, ou sentiment et détestation du mal : tristesse qui n'est jamais ni ennuyeuse ni chagrine ; tristesse qui n'engourdit point l'esprit, ains qui le rend actif, prompt et diligent; tristesse qui n'abat point le cœur, ains le relève par la prière et l'espérance, et luy fait faire les esclans de la ferveur de dévotion ; tristesse laquelle, au fort de ses amertumes, produit tous-jours la douceur d'une incomparable consolation, suivant le précepte du grand saint Augustin ¹⁰²⁹: Que le pénitent s'attriste tous-jours, mais que tous-jours il se resjouisse de sa tristesse. "La tristesse," dit Cassian, "qui opère la solide pénitence et l'agréable repentance de laquelle on ne se repent jamais, elle est obéissante, affable, humble, débonnaire, soufve, patiente, comme étant issue et descendue de la charité : si que s'étendant à toute douleur de cors et contrition d'esprit, elle est, en certaine façon, joyeuse, animée et revigoree de l'espérance de son profit ; elle retient toute la suavité de l'affabilité et longanimité, ayant en elle même les fruits du Saint Esprit que le saint Apôtre raconte ¹⁰³⁰ : *Or les fruits du Saint Esprit sont, charité, joye, paix, longanimité, bonté, benignité, foy, mansuetude, continence.* " Telle est la vraie pénitence, et telle la bonne tristesse, qui certes n'est pas proprement triste ni mélancholique, ains seulement attentive et affectionnée à détester, rejeter et empêcher le mal du péché pour le passé et pour l'advenir. Nous voyons aussi maintefois des pénitences fort empressées, troublées, impatientes, pleureuses, amères, souspirantes, inquiètes, grandement aspres et mélancholiques, lesquelles en fin se trouvent infructueuses et sans suite d'aucun véritable amendement, parce qu'elles ne procèdent pas des vrais motifs de la vertu de pénitence, mais de l'amour propre et naturel.

La tristesse du monde opère la mort, dit l'Apôtre ¹⁰³¹: Theotime, il la faut donc bien éviter et rejeter, selon notre pouvoir. Si elle est naturelle, nous la devons repousser, contrevenant à ses mouvements, la divertissant par exercices propres à cela, et usant des remèdes et façon de vivre que les médecins même jugeront à propos. Si elle provient de tentation, il faut bien découvrir son cœur au père spirituel, lequel nous prescrira les moyens les moyens de la vaincre, selon ce que nous en avons dit en la quatrième Partie de *L'Introduction à la Vie dévote* ¹⁰³². Si elle est accidentelle, nous recourons à ce qui est marqué au huitième Livre ¹⁰³³, afin de voir combien les tribulations sont aimables aux enfans de Dieu, et que la grandeur de nos espérances en la vie éternelle doit rendre presque inconsidérables tous les événements passagers de la temporelle.

¹⁰²⁵ - Gn 37,34

¹⁰²⁶ - 2 R 18, fin

¹⁰²⁷ - Jb 1,21

¹⁰²⁸ - Dn 9

¹⁰²⁹ - sur Ps 1

¹⁰³⁰ - Ga 5,32

¹⁰³¹ - Ga id

¹⁰³² - ch 14

¹⁰³³ - ch 4 et 5

Au reste, parmi toutes les melancholies qui nous peuvent arriver, nous devons employer l'autorité de la volonté superieure pour faire tout ce qui se peut en faveur du divin amour. Certes, il y a des actions qui dependent tellement de la disposition et complexion corporelle, qu'il n'est pas en nostre pouvoir de les faire a nostre gré: car un melancholique ne sçauroit tenir ni ses yeux, ni sa parole, ni son visage en la mesme grace et suavité qu'il auroit s'il estoit deschargé de cette mauvaise humeur ; mais il peut bien, quoy que sans grace, dire des paroles gracieuses, bonteuses et courtoises, et, malgré son inclination, faire par rayson les choses convenables, en paroles et en oeuvres de charité, douceur et condescendance. On est excusable de n'estre pas tous-jours gay, car on n'est pas maistre de la gayeté pour l'avoir quand on veut; mais on n'est pas excusable de n'estre pas tous-jours bonteux, maniable et condescendant, car cela est tous-jours au pouvoir de nostre volonté, et ne faut sinon se resoudre de surmonter l'humeur et inclination contraire.

FIN DE L'ONZIESME LIVRE

LIVRE DOUZIESME

CONTENANT QUELQUES ADVIS POUR LE PROGRES

DE L'AME AU SAINT AMOUR

CHAPITRE PREMIER

QUE LE PROGRES AU SAINT AMOUR NE DEPEND PAS DE LA COMPLEXION NATURELLE

Un grand religieux de nostre aage a escrit que la disposition naturelle sert de beaucoup a l'amour contemplatif, et que les personnes de complexion affective et amante y sont plus propres. Or je ne pense pas qu'il veuille dire que l'amour sacré soit distribué aux hommes ni aux Anges en suite, et moins encor en vertu des conditions naturelles ; ni qu'il veuille dire que la distribution de l'amour divin soit faite aux hommes selon leurs qualités et habilités naturelles car ce seroit desmentir l'Escriture, et violer la regle ecclesiastique par laquelle les Pelagiens furent declarés heretiques.

Pour moy, je parle en ce Traitté, de l'amour surnaturel que Dieu respand en nos coeurs par sa bonté, et duquel la residence est en la supreme pointe de l'esprit; pointe qui est au dessus de tout le reste de nostre ame, et qui est independante de toute complexion naturelle Et puis, bien que les ames enclines a la dilection ayent d'un costé quelque disposition qui les rend plus propres a vouloir aymer Dieu, d'autre part, toutefois, elles sont si sujettes a s'attacher par affection aux creatures aymables, que leur inclination les met autant en peril de se divertir de la pureté de l'amour sacré par le meslange des autres, comme elles ont de facilité a vouloir aymer Dieu : car le danger de mal aymer est attaché a la facilité d'aymer.

Il est pourtant vray que ces ames ainsy faites, estant une fois bien purifiees de l'amour des creatures, font des merveilles en la dilection sainte, l'amour treuvant une grande aysance a se dilater en toutes les facultés du coeur; et de la procede une tres agreable suavité, laquelle ne paroist pas en ceux qui ont l'ame aigre, aspre, melancholique et revesche.

Neanmoins, si deux personnes, dont l'une est aymante et douce, l'autre chagrine et amere, par condition naturelle, ont une charité egale, elles aymeront sans doute egalement Dieu, mais non pas semblablement. Le coeur de naturel doux aymera plus aysement, plus amiablement, plus doucement, mais

non pas plus solidement ni plus parfaitement ; ains, l'amour qui naistra emmi les espines et repugnances d'un naturel aspre et sec, sera plus brave et plus glorieux, comme l'autre sera aussi plus delicieux et gracieux.

Il importe donq peu que l'on soit naturellement disposé a l'amour, quand il s'agit d'un amour surnaturel et par lequel on n'agit que surnaturellement. Seulement, Theotime, je dirois volontier a tous les hommes : O mortelz, si vous aves le coeur enclin a l'amour, hé, pourquoy ne pretendes vous au celeste et divin ? mays si vous estes rudes et amers de coeur, hélas, pauvres gens, puisque vous estes privés de l'amour naturel, pourquoy n'aspirez vous a l'amour surnaturel, qui vous sera amoureusement donné par Celuy qui vous appelle si saintement a l'aymer?

CHAPITRE II

QU'IL FAUT AVOIR UN DESIR CONTINUEL D'AYMER

*Thesaurises des thresors au Ciel*¹⁰³⁴. Un thresor ne suffit pas au gré de ce divin Amant, ains il veut que nous ayons tant de thresors que notre thresor soit composé de plusieurs thresors ; c'est a dire, Theotime, qu'il faut avoir un desir insatiable d'aymer Dieu, pour joindre tous-jours dilection a dilection. Qu'est-ce qui presse si fort les avettes d'accroistre leur miel, sinon l'amour qu'elles ont pour luy ? O coeur de mon ame, qui es créé pour aymer le bien infini, quel amour peux tu desirer sinon cet amour qui est le plus desirable de tous les amours ? Hélas, o ame de mon coeur, quel desir peux-tu aymer sinon le plus aymable de tous les desirs ? O amour des desirs sacrés, o desirs du saint amour ! o que j'ay *convoité de desirer vos perfections*¹⁰³⁵!

Le malade degousté n'a pas appetit de manger, mais il appete d'avoir appetit ; il ne desire pas la viande, mais il desire de la desirer. Theotime, de sçavoir si nous ayons Dieu sur toutes choses il n'est pas en nostre pouvoir, si Dieu mesme ne le nous revele, mais nous pouvons bien sçavoir si nous desirons de l'aymer, et quand nous sentons en nous le desir de l'amour sacre, nous sçavons que nous commençons d'aymer. C'est nostre partie sensuelle et animale qui appete de manger, mais c'est nostre partie raysonnable qui desire cet appetit ; et d'autant que la partie sensuelle n'obeit pas tous-jours a la partie raysonnable, il arrive maintefois que nous desirons l'appetit et ne le pouvons pas avoir. Mais le desir d'aymer et l'amour dependent de la mesme volonté: c'est pourquoy, soudain que nous avons formé le vray desir d'aymer, nous commençons d'avoir de l'amour; et a mesure que ce desir va croissant, l'amour aussi va s'augmentant. Qui desire ardemment l'amour aymera bien tost avec ardeur. O Dieu, qui nous fera la grace, Theotime, que nous bruslions de ce desir, qui est *le desir des Pauvres et la preparation de leur coeur*, que Dieu exauce volontier¹⁰³⁶ ! Qui n'est pas assuré d'aymer Dieu, il est pauvre ; et s'il desire d'aymer, il est mendiant, mais mendiant de l'heureuse mendicité de laquelle le Sauveur a dit¹⁰³⁷: *Bienheureux sont les mendiants d'esprit, car a eux appartient le Royaume des cieux*.

Tel fut saint Augustin quand il s' escria : " O aymer ! o marcher ! o mourir a soy mesme! o parvenir a Dieu I " Tel saint François, disant : " Que je meure de ton amour, " o l'Ami de mon coeur, " qui as daigné

¹⁰³⁴ - Mt 6,20

¹⁰³⁵ - Ps 118,20

¹⁰³⁶ - Ps 9,38

¹⁰³⁷ - Mt 5,3

mourir pour mon amour ! " Telles sainte Catherine de Genes et la bienheureuse Mere Therese, quand, comme biches spirituelles, pantelantes et mourantes de la soif du divin amour ¹⁰³⁸, elles lançoient cette voix : Hé, Seigneur, *donnés moy cette eau* ¹⁰³⁹ !

L'avarice temporelle par laquelle on desire avidement les thresors terrestres, *est la racine de tous maux* ¹⁰⁴⁰ ; mais l'avarice spirituelle, par laquelle on souhaite incessamment le fin or de l'amour sacré, est la racine de tous biens. Qui bien desire la dilection, bien la cherche ; *qui bien la cherche, bien la treuve* ¹⁰⁴¹ ; qui bien la treuve, il a *treuvé* la source de la vie, de laquelle *il puisera le salut du Seigneur* ¹⁰⁴². Crions nuit et jour, Theotime : "Venes, o Saint Esprit, remplisses les coeurs devos fidelles, etallumes en iceux le feu de vostre amour *. O amour celeste, quand combleres vous mon ame !

CHAPITRE III

QUE POUR AVOIR LE DESIR DE L'AMOUR SACRE IL FAUT RETRANCHER LES AUTRES DESIRS

Pourquoy pensez-vous, Theotime, que les chiens en la sayson primitaniere perdent plus souvent qu'en autre tems la trace et piste de la beste? C'est parce, disent les chasseurs et les philosophes, que les herbes et fleurs sont alhors en leur vigueur ; si que la varieté des odeurs qu'elles respandent estouffe tellement le sentiment des chiens, qu'ilz ne sçavent ni choisir ni suivre la senteur de la proye entre tant de diverses senteurs que la terre exhale. Certes, ces ames qui foisonnent continuellement en desirs, desseins et projetz, ne desirent jamais comme il faut le saint amour celeste, ni ne peuvent bien sentir la trace amoureuse et piste du divin Bienaymé, qui est comparé au *chevreuil et petit fan de biche* ¹⁰⁴³.

Le lys n'a point de sayson, ains fleurit tost ou tard selon qu'on le plante plus ou moins avant en terre ; car si on ne le pousse que trois doigtz en terre, il fleurira incontinent, mais si on le pousse six ou neuf doigtz, il fleurira aussi tous-jours plus tard a mesme proportion. Si le coeur qui pretend a l'amour divin est fort enfoncé dans les affaires terrestres et temporelles il fleurira tard et difficilement mais s'il n'est dans le monde que justement autant que sa condition le requiert, vous le verres bien tost fleurir en dilection et respandre son odeur agreable ¹⁰⁴⁴.

Pour cela, les Saintz se retirèrent es solitudes, affin que, despris des sollicitudes mondaines, ilz vacassent plus ardemment au celeste amour ; pour cela, l'Espouse sacree ¹⁰⁴⁵ fermoit l'un de ses yeux, affin d'unir plus fortement sa veüe en l'autre seul, et viser plus justement par ce moyen au milieu du coeur de son Bienaymé qu'elle veut blesser d'amour ; pour cela, elle mesme tient sa perruque tellement plicee et ramasee dans sa tresse, qu'elle semble n'avoir qu'un seul *cheveu*, duquel elle se sert comme d'une chaisne pour lier et *ravir* le coeur de son Espoux, qu'elle rend esclave de sa dilection. Les ames qui desirent tout de bon d'aymer Dieu ferment leurs entendemens aux discours des choses mondaines, pour l'employer plus ardemment es meditations des choses divines, et ramassent toutes leurs pretentions sous l'unique intention qu'ilz ont d'aymer uniquement Dieu. Quicomque desire quelque chose qu'il ne desire pas pour Dieu, il en desire moins Dieu.

¹⁰³⁸-Ps 12,1

¹⁰³⁹- Jn 4,15

¹⁰⁴⁰- 1 Tm 6,10

¹⁰⁴¹- Mt7,8

¹⁰⁴²- Pr 8,35

¹⁰⁴³- Ct 2,9

¹⁰⁴⁴- Ct 2,13

¹⁰⁴⁵- Ct 4,9

Un religieux demanda au bienheureux Gilles ¹⁰⁴⁶ ce qu'il pourroit faire de plus agreable a Dieu ; et il luy respondit en chantant : " Une a un, une a un ; " c'est a dire, " une seule ame a un seul Dieu. " Tant de desirs et d'amours en un coeur sont comme plusieurs enfans sur une mammelle, qui ne pouvans tetter tous ensemble, la pressent tantost l'un, tantost l'autre, a l'envi, et la font en fin tarir et dessecher. Qui pretend au divin amour doit soigneusement reserver son loysir, son esprit et ses affections pour cela.

CHAPITRE IV

QUE LES OCCUPATIONS LEGITIMES NE NOUS EMPESCHENT POINT DE PRATIQUER LE DIVIN AMOUR

La curiosité, l'ambition, l'inquietude, avec l'inadvertence et inconsideration de la fin pour laquelle nous sommes en ce monde, sont cause que nous avons mille fois plus d'empeschemens que d'affaires, plus de tracas que d'oeuvre, plus d'occupation que de besoigne ; et ce sont ces embarrasemens, Theotime, c'est a dire les niases, vaynes et superflues occupations desquelles nous nous chargeons, qui nous divertissent de l'amour de Dieu, et non pas les vrays et legitimes exercices de nos vocations. David, et apres luy saint Louys, parmi tant de hasards, de travaux et d'affaires qu'ilz eurent, soit en paix, soit en guerre, ne laissoyent pas de chanter en verité :

*Que veut mon coeur, sinon Dieu,
De ce qu'au Ciel on admire ?
Qu'est-ce qu'emmi ce bas lieu,
Sinon Dieu, mon coeur respire ¹⁰⁴⁷ ?*

Saint Bernard ne perdoit rien du progres qu'il desiroit faire en ce saint amour, quoy qu'il fut es cours et armees des grans princes, ou il s'employoit a reduire les affaires d'estat au service de la gloire de Dieu : il changeoit de lieu, mais il ne changeoit point de coeur, ni son coeur d'amour, ni son amour d'objet ; et, pour parler son propre langage ¹⁰⁴⁸, ces mutations se faisoient en luy, mais non pas de luy, puisque bien que ses occupations fussent fort differentes, il estoit indifferent a toutes occupations et different de toutes occupations ; ne recevant pas la couleur des affaires et des conversations, comme le cameleon celle des lieux ou il se treuve, ains demeurant tousjours tout uni a Dieu, tous-jours blanc en *pureté*, tous-jours vermeil de charité et tous-jours plein d'humilité.

Je sçay bien, Theotime, l'advis des sages :

Celuy fuye la cour et quitte le palais
Oui veut vivre devot ; rarement es armees
On void de pieté les ames animees :
La foy, la sainteté sont filles de la paix.

Et les Israëlites avoyent rayson de s'excuser aux Babiloniens qui les pressoyent de chanter les sacrés cantiques de Syon :

*Helas ! Mais en quelle musique,
En ce triste bannissement,
Pourrions nous chanter saintement*

¹⁰⁴⁶ - TAD 5,7

¹⁰⁴⁷ - Ps 72,25

¹⁰⁴⁸ - TAD 2,9

Mais ne voyez vous pas aussi que ces pauvres gens estoient non seulement parmi les Babiloniens, ains encor captifs des Babiloniens ? Quicomque est esclave des faveurs de la cour, du succes du palais, de l'honneur de la guerre, o Dieu, c'en est fait, il ne sçauroit chanter le cantique de l'amour divin ; mais celuy qui n'est en cour, en guerre, au palais, que par devoir, Dieu l'assiste, et la douceur celeste luy sert d'epitheme sur le coeur, pour le preserver de la peste qui regne en ces lieux la.

Lhors que la peste affligea le Milannois, saint Charles ne fit jamais difficulté de hanter les maysons et toucher les personnes empestees : mais, Theotime, il les hantoit aussi et touchoit seulement et justement autant que la nécessité du service de Dieu le requeroit ; et pour rien il ne fust allé au danger sans la vraye nécessité, de peur de commettre le peché de tenter Dieu. Ainsy ne fut il atteint d'aucun mal, la divine Providence conservant celuy qui avoit en elle une confiance si pure qu'elle n'estoit meslee ni de timidité ni de temerité. Dieu a soin de mesme de ceux qui ne vont a la cour, au palais, a la guerre, sinon par la nécessité de leur devoir; et ne faut en cela ni estre si craintif que l'on abandonne les bonnes et justes affaires faute d'y aller, ni si outrecuydé et presumptueux que d'y aller ou demeurer sans l'expresse nécessité du devoir et des affaires.

CHAPITRE V

EXEMPLE TRES AMIABLE SUR CE SUJET

Dieu est *innocent a l'innocent*¹⁰⁵⁰, bon au bon, cordial au cordial, tendre envers les tendres; et son amour le porte quelquefois a faire des traitz d'une sacree et sainte mignardise pour les ames qui par une amoureuse pureté et simplicité se rendent comme petitiz enfans aupres de luy.

Un jour sainte François disoit l'Office de Nostre Dame, et comme il advient ordinairement que s'il n'y a qu'une affaire en toute la journee c'est au tems de l'orayson que la presse en arrive, cette sainte dame fut appelée de la part de son mari pour un service domestique, et par quatre diverses fois pensant reprendre le fil de son Office, elle fut rappelée et contrainte de couper un mesme verset ; jusques a ce que cette benite affaire, pour laquelle on avoit si empressement diverti sa priere, estant en fin achevee, revenant a son Office, elle treuva ce verset, si souvent laissé par obeissance et si souvent recommencé par devotion, tout escrit en beaux caracteres d'or, que sa devote compaignie madame Vannocie jura d'avoir veu escrire par le cher Ange gardien de la Sainte, a laquelle par apres saint Paul aussi le revela.

Quelle suavité, Theotime, de cet Espoux celeste envers cette douce et fidele amante Mais vous voyez cependant que les occupations necessaires a un chacun selon sa vocation ne diminuent point l'amour divin, ains l'accroissent, et dorent, par maniere de dire, l'ouvrage de la devotion. Le rossignol n'ayme pas moins sa melodie quand il fait ses pauses que quand il chante ; le coeur devot n'ayme pas moins l'amour quand il se divertit pour les nécessités exterieures que quand il prie : leur silence et leur voix, leur action et leur contemplation, leur occupation et leur repos chantent egalemeent en eux le cantique de leur dilection.

CHAPITRE VI

QU'IL FAUT EMPLOYER TOUTES LES OCCASIONS PRESENTES EN LA PRATIQUE DU DIVIN AMOUR

¹⁰⁴⁹- Ps 136,4

¹⁰⁵⁰- Ps 17,26

Il y a des ames qui font des grans projetz de faire des excellens services a Nostre Seigneur, par des actions eminentes et des souffrances extraordinaires, mais actions et souffrances desquelles l'occasion n'est pas presente ni ne se presentera peut estre jamais; et sur cela pensent d'avoir fait un trait de grand amour : en quoy elles se trompent fort souvent, comme il appert en ce que, embrassant par souhait, ce leur semble, des grandes croix futures, elles fuyent ardemment la charge des presentes, qui sont moindres. N'est ce pas une extreme tentation d'estre si vaillant en imagination et si lasche en l'execution?

Hé, Dieu nous garde de ces ardeurs imaginaires, qui nourrissent bien souvent dans le fond de nos coeurs la vayne et secrette estime de nous mesme ! Les grandes oeuvres ne sont pas tous-jours en nostre chemin ¹⁰⁵¹ ; mais nous pouvons a toutes heures en faire des petites excellemment, c'est a dire, avec un grand amour. Voyes ce Saint, je vous prie, qui donne un *verre d'eau* pour Dieu, au pauvre passager alteré : il fait peu de chose, ce semble; mais l'intention, la douceur, la dilection dont il anime son oeuvre est si excellente, qu'elle convertit cette simple eau en eau de vie, et de vie eternelle ¹⁰⁵².

Les avettes picorent dans les lys, les flambes et les roses, mais elles ne font pas moins de buttin sur les menues petites fleurs du romarin ¹⁰⁵³ et du thim ; ains elles y cueillent non seulement plus de miel, mais encor de meilleur miel, parce que dedans ces petitz vases, le miel se treuvant plus serré, s'y conserve aussi bien mieux. Certes, es bas et menus exercices de devotion la charité se pratique non seulement plus frequemment, mais aussi pour l'ordinaire plus humblement, et par consequent plus utilement et saintement.

Ces condescendances aux humeurs d'autrui, ce support des actions et façons agrestes et ennuyeuses du prochain, ces victoires sur nos propres humeurs et passions, ce renoncement a nos menues inclinations, cet effort contre nos aversions et repugnances, ce cordial et doux aveu de nos imperfections, cette peyne continuelle que nous prenons de tenir nos ames en egalité, cet amour de nostre abjection, ce benin et gracieux accueil que nous faysons au mespris et censure de nostre condition, de nostre vie, de nostre conversation, de nos actions : Theotime, tout cela est plus fructueux a nos ames que nous ne sçaurions penser, pourveu que la celeste dilection le mesnage. Mais nous l'avons desja dit a Philothee ¹⁰⁵⁴.

CHAPITRE VII

QU'IL FAUT AVOIR SOIN DE FAIRE NOS ACTIONS FORT PARFAITEMENT

Nostre Seigneur, au rapport des Anciens ¹⁰⁵⁵, souloit dire aux siens: " Soyés bons monnoyeurs." Si l'escu n'est de bon or, s'il n'a son poids, s'il n'est battu au coin legitime, on le rejette comme non recevable ; si une oeuvre n'est de bonne espece, si elle n'est ornee de charité, si l'intention n'est pieuse, elle ne sera point receüe entre les bonnes oeuvres. Si je jeusne, mais pour espargner, mon jeusne n'est pas de bonne espece ; si c'est par temperance, mais que j'aye quelque peché mortel en mon ame, le poids manque a cette oeuvre, car c'est la charité qui donne le poids a tout ce que nous faysons ; si c'est seulement par conversation et pour m'accommoder a mes compaignons, cette oeuvre n'est pas marquee au coin d'une intention approuvee mais si je jeusne par temperance, et que je sois en la grace de Dieu, et que j'aye intention de plaire a sa divine Majesté par cette temperance, l'oeuvre sera une bonne monnoye, propre pour accroistre en moy le thresor de la charité.

¹⁰⁵¹ - Intr V D 3,35

¹⁰⁵² - Mt 10,42

¹⁰⁵³ - OEA VIII,50

¹⁰⁵⁴ - Intr V D 3, 3 et 35

¹⁰⁵⁵ - TAD 11,13

C'est faire excellemment les actions petites que de les faire avec beaucoup de pureté d'intention et une forte volonté de plaire à Dieu ; et hors elles nous sanctifient grandement. Il y a des personnes qui mangent beaucoup, et sont tous-jours maigres, extenuées et alangouries, parce qu'elles n'ont pas la force digestive bonne ; il y en a d'autres qui mangent peu, et sont tous-jours en bon point et vigoureuses, parce qu'elles ont l'estomach bon. Ainsy y a il des ames qui font beaucoup de bonnes oeuvres et croissent fort peu en charité, parce qu'elles les font ou froidement et laschement, ou par instinct et inclination de nature plus que par inspiration de Dieu ou ferveur celeste ; et au contraire, il y en a qui font peu de besogne, mais avec une volonté et intention si sainte, qu'elles font un progres extreme en dilection : elles ont peu de talent, mais elles le mesnagent si fidelement, que le Seigneur les en recompense largement ¹⁰⁵⁶

CHAPITRE VIII

MOYEN GENERAL POUR APPLIQUER NOS OEUVRES AU SERVICE DE DIEU

Tout ce que vous faites, et quoy que vous fassies en paroles et en oeuvres, faites le tout au nom de Jesus Christ ; Soit que vous mangies, soit que vous beuvies, ou que vous fassies quelque autre chose, faites le tout a la gloire de Dieu. Ce sont les propres paroles du divin Apostre ¹⁰⁵⁷, lesquelles, comme dit le grand saint Thomas en les expliquant ¹⁰⁵⁸, sont suffisamment pratiquées quand nous avons l'habitude de la tressainte charité, par laquelle, bien que nous n'ayons pas une expresse et attentive intention de faire chasque oeuvre pour Dieu, cette intention neanmoins est contenue couvertement en l'union et communion que nous avons avec Dieu, par laquelle tout ce que nous pouvons faire de bon est dédié avec nous à sa divine Bonté. Il n'est pas besoin qu'un enfant demeurant en la mayson et puissance de son pere declare que ce qu'il acquiert est acquis à son pere, car sa personne estant à son pere, tout ce qui en depend luy appartient aussi : il suffit aussi que nous soyons enfans de Dieu par dilection, pour rendre tout ce que nous faisons entierement destiné à sa gloire.

Il est donq vray, Theotime, que, comme nous avons dit ailleurs ¹⁰⁵⁹, tout ainsy que l'olivier planté pres de la vigne luy donne sa saveur, de mesme la charité se treuvant aupres des autres vertus, elle leur communique sa perfection. Mais il est vray aussi que, comme si l'on ente la vigne sur l'olivier il ne luy communique pas seulement plus parfaitement son goust, mais la rend encor participante de son suc, ne vous contentes pas aussi d'avoir la charité et avec elle la pratique des vertus, mais faites que ce soit par et pour elle que vous les pratiqués, affin qu'elles luy puissent estre justement attribuees.

Quand un peintre tient et conduit la main de l'apprentif, le trait qui en procede est principalement attribué au peintre ; parce qu'encor que l'apprentif ait contribué le mouvement de sa main et l'application du pinceau, si est ce que le maistre a aussi de sa part tellement meslé son mouvement avec celui de l'apprentif, qu'imprimant en iceluy, l'honneur de ce qui est de bien au trait luy est specialement deféré, encor qu'on ne laisse pas de louer l'apprentif à cause de la souplesse avec laquelle il a accommodé son mouvement à la conduite du maistre. O que les actions des vertus sont excellentes quand le divin amour leur imprime son sacré mouvement, c'est à dire hors qu'elles se font par le motif de la dilection ! Mais cela se fait differemment.

Le motif de la divine charité respand une influence de perfection particuliere sur les actions vertueuses de ceux qui se sont specialement dédiés à Dieu pour le servir à jamais. Telz sont les Evesques et

¹⁰⁵⁶ - Mt 25,21

¹⁰⁵⁷ - Col 3,17 ; 1 Co 10,31

¹⁰⁵⁸ - Ia Iae 88, 1 ad 2

¹⁰⁵⁹ - TAD 11,3

prestres, qui, par une consecration sacramentelle et par un caractere spirituel qui ne peut estre effacé, se vouent, comme serfs stigmatisés et marqués, au perpetuel service de Dieu ; telz les religieux, qui, par leurs voeux ou solemnelz ou simples, sont immolés a Dieu en qualité d'hosties vivantes et raysonnables¹⁰⁶⁰ ; telz tous ceux qui se rangent aux congregations pieuses, dediés a jamais a la gloire divine. Telz tous ceux encor qui, a dessein, se procurent des profondes et puissantes resolutions de suivre la volonté de Dieu, faisans pour cela des retraittes de quelques jours, affin d'exciter leurs ames par divers exercices spirituelz a l'entiere reformation de leur vie :methode sainte, familiere aux anciens Chrestiens, mais despuis presque tout a fait delaissee, jusques a ce que le grand serviteur de Dieu, Ignace de Loyola, la remit en usage du tems de nos peres.

Je sçai que quelques uns n'estiment pas que cette oblation si generale de nouse sçai que quelques uns n'estiment pas que cette oblation si generale de nous mesme estende sa vertu et porte son influence sur les actions que nous prattiquons par apres, sinon a mesure qu'en l'exercice d'icelles nous appliquons en particulier le motif de la dilection, les dediant specialement a la gloire de Dieu. Mais tous confessent neanmoins, avec saint

Bonaventure, loué d'un chacun en ce sujet, que si j'ay resolu en mon coeur de donner cent escuz pour Dieu, quoy que par apres je fasse a loysir la distribution de cette somme, ayant l'esprit distrait et sans attention, toute la distribution neanmoins ne laissera pas d'estre faite par amour, a cause qu'elle procede du premier projet que le divin amour me fit faire de donner tout cela.

Mais de grace, Theotime, quelle difference y a-il entre celui qui offre cent escuz a Dieu et celui qui luy offre toutes ses actions ? Certes il n'y en a point, sinon que l'un offre une somme d'argent, et l'autre une somme d'actions. Et pourquoy donq, je vous prie, ne seront-ilz l'un comme l'autre estimés faire la distribution des pieces de leurs sommes en vertu de leurs premiers propos et fondamentales resolutions? et si l'un, distribuant ses escuz sans attention, ne laisse pas de jouir de l'influence de son premier dessein, pourquoy l'autre, distribuant ses actions, ne jouira-il pas du fruit de sa premiere intention ? Celui qui destinement s'est rendu esclave amiable de la divine Bonté, luy a par consequent dedié toutes ses actions.

Sur cette verité chacun devroit une fois en sa vie faire une bonne retraite, pour en icelle bien purger son ame de tout peché, pour en suite faire une intime et solide resolution de vivre tout a Dieu, selon que nous avons enseigné en la premiere Partie de *l'Introduction a la Vie devote* ; puis, au moins une fois l'annee, faire la reveüe de sa conscience et le renouvellement de la premiere resolution, que nous avons marqué en la cinquiesme Partie de ce livre-la, auquel pour ce regard je vous renvoye.

Certes, saint Bonaventure advoue qu'un homme qui s'est acquis une si grande inclination et coustume de bien faire que souvent il le fait sans speciale attention, ne laisse pas de meriter beaucoup par telles actions, lesquelles sont anoblies par la dilection, de laquelle elles proviennent comme de la racine et source originaire de cette heureuse habitude, facilité et promptitude.

CHAPITRE IX

DE QUELOUES AUTRES MOYENS POUR APPLIQUER PLUS PARTICULIEREMENT NOS OEUVRES A L'AMOUR DE DIEU

Quand les paonnesses couvent en des lieux bien blancs, les pouletz sont aussi tous blancs ; et quand nos intentions sont en l'amour de Dieu, lhors que nous projettons quelque bon oeuvre, ou que nous nous jettons en quelque vacation, toutes les actions qui s'en ensuivent prennent leur valeur et tirent leur noblesse de la dilection de laquelle elles ont leur origine : car, qui ne void que les actions qui sont propres a ma vocation ou requises a mon dessein, dependent de cette premiere election et resolution que j'ay faite ?

Mais, Theotime, il ne se faut pas arrester la ; ains, pour faire un excellent progres en la devotion, il faut non seulement au commencement de nostre conversion, et puis tous les ans, destiner nostre vie et toutes nos actions a Dieu, mais aussi il les luy faut offrir tous les jours, selon l'exercice du matin que nous avons

¹⁰⁶⁰ - Rm 12,1

enseigné a Philothee ¹⁰⁶¹ ; car en ce renouvellement journalier de nostre oblation nous respandons sur nos actions la vigueur et vertu de la dilection, par une nouvelle application de nostre coeur a la gloire divine, au moyen dequoy il est tous-jours plus sanctifié.

Outre cela, appliquons cent et cent fois le jour nostre vie au divin amour par la pratique des oraysons jaculatoires, eslevations de coeur et retraittes spirituelles: car ces saintz exercices lançans et jettans continuellement nos espritz en Dieu, y portent ensuite toutes nos actions. Et comme se pourroit il faire, je vous prie, qu'une ame laquelle a tous momens s'eslance en la divine Bonté, et soupire incessamment des paroles de dilection pour tenir tous-jours son coeur dans le sein de ce Pere celeste, ne fust pas estimee faire toutes ses bonnes actions en Dieu et pour Dieu ? Celle qui dit : Hé, Seigneur, *je suis vostre* ¹⁰⁶² ; *Mon Bienaymé est tout mien, et moy je suis toute sienne* ¹⁰⁶³ ; " Mon Dieu, vous estes mon tout ¹⁰⁶⁴ ; O Jesus, vous estes ma vie ; hé, qui me fera la grace que je meure a moy mesme, affin que je ne vive qu'a vous ! O aymer ! o s'acheminer ! o mourir a soy mesme ! o vivre a Dieu ¹⁰⁶⁵ ! " O estre en Dieu ! O Dieu ! ce qui n'est pas vous mesme ne m'est rien : celle la, dis-je, ne dedie-elle pas continuellement ses actions au celeste Espoux ? O que bienheureuse est l'ame qui a une fois bien fait le despouillement et la parfaite resignation de soy mesme entre les mains de Dieu, dont nous avons parlé ci dessus ¹⁰⁶⁶ ; car par apres elle n'a a faire qu'un petit soupir et regard en Dieu pour renouveler et confirmer son despouillement, sa resignation et son oblation, avec la protestation qu'elle ne veut rien que Dieu et pour Dieu, et qu'elle ne s'ayme, ni chose du monde, qu'en Dieu et pour l'amour de Dieu.

Or cer exercice des continuelles aspirations est donq fort propre pour appliquer toutes nos oeuvres a la dilection, mais principalement il suffit tres abondamment pour les menues et ordinaires actions de nostre vie ; car quant aux oeuvres relevees et de consequence, il est expedient, pour faire un proffit d'importance, d'user de la methode suivante, ainsy que j'ay des-ja touché ailleurs *. Eslevons en ces occurrences nos coeurs et nos espritz en Dieu, enfonçons nostre consideration et estendons nostre pensee dans la tressainte et glorieuse eternité ; voyons qu'en icelle la divine Bonté nous cherssoit tendrement, destinant pour nostre salut tous les moyens convenables a nostre progres en sa dilection, et particulierement la commodité de faire le bien qui se presente alhors a nous, ou de souffrir le mal qui nous arrive. Cela fait, desployans, s'il faut ainsy dire, et eslevans les bras de nostre consentement, embrassons cherement, ardemment et tres amoureusement, soit le bien qui se presente a faire, soit le mal qu'il nous faut souffrir, en consideration de ce que Dieu l'a voulu eternellement, pour luy complaire et obeir a sa providence.

Voyes le grand saint Charles lhors que la peste attaqua son diocese : il releva son courage en Dieu, et regarda attentivement qu'en l'eternité de la Providence divine ce fleau estoit preparé et destiné a son peuple, et que, emmi ce fleau, cette mesme Providence avoit ordonné qu'il eust un soin tres amoureux de servir, soulager et assister cordialement les affligés, puisqu'en cette occasion il se treuvoit le pere spirituel, pasteur et Evesque de cette province-la. C'est pourquoy, se representant la grandeur des peynes, travaux et hazards qu'il luy seroit force de subir pour ce sujet, il s'immola en esprit au bon playsir de Dieu, et baysant tendrement cette croix, il s'escria du fond de son coeur, a l'imitation de saint André : " Je te salue, o croix pretieuse, " je te salue, o tribulation bienheureuse ! O affliction sainte, que tu es aymable, puisque tu es issue du sein amiable de ce Pere d'eternelle misericorde, qui t'a voulu de toute eternité et t'a destiné pour ce cher peuple et pour moy ! O croix, mon coeur te veut, puisque celuy de mon Dieu t'a voulu ; o croix, mon ame te cherit et t'embrasse de toute sa dilection !

En cette sorte devons nous entreprendre les plus grandes affaires et les plus aspres tribulations qui nous puissent arriver. Mais quand elles seront de longue haleyne, il faudra de tems en tems, et fort souvent, repeter cet exercice, pour continuer plus utilement nostre union a la volonté et bon playsir de Dieu, pro-

¹⁰⁶¹ - Intr V D 2,10

¹⁰⁶² - Ps 118,94

¹⁰⁶³ - Ct 2,16

¹⁰⁶⁴ - TAD 10,5

¹⁰⁶⁵ - TAD 12,2

¹⁰⁶⁶ - TAD 9,16

nonçans cette briefve mais toute divine protestation de son Filz : *Ouy, o Pere* eternel, je le veux de tout mon coeur, *parce qu'ainsy a-il esté agreable devant vous* ¹⁰⁶⁷. O Dieu, Theotime, que de tresors en cette pratique !

CHAPITRE X EXHORTATION AU SACRIFICE QUE NOUS DEVONS FAIRE A DIEU DE NOSTRE FRANC ARBITRE

J'adjouste au sacrifice de saint Charles celuy du grand patriarche Abraham, comme une vive image du plus fort et loyal amour qu'on puisse imaginer en creature quelconque. Il sacrifia, certes, toutes les plus fortes affections naturelles qu'il pouvoit avoir, lhors qu'oyant la voix de Dieu qui luy disoit : *Sors de ton païs, et de ta parentee, et de la rmayson de ton pere, et viens au païs que je te monstreray* ¹⁰⁶⁸, il sortit soudain et se mit promptement en chemin, *sans sçavoir ou il iroit* ¹⁰⁶⁹. Le doux amour de la patrie, la suavité de la conversation des proches, les delices de la mayson paternelle, ne l'esbranlerent point ; il part hardiment et ardemment, et va ou il plaira a Dieu de le conduire. Quelle abnegation, Theotime ! quel renoncement ! On ne peut aymer Dieu parfaitement si l'on ne quitte les affections aux choses perissables.

Mays cecy n'est rien en comparayson de ce qu'il fit par apres ¹⁰⁷⁰, quand Dieu l'appellant par deux fois et ayant veu sa promptitude a respondre, il luy dit : *prens Isaac ton enfant unique, lequel lu aymes, et va en la terre de vision, ou tu l'offriras en holocauste sur l'un des montz que je te monstreray*. Car voyla ce grand homme qui part soudain avec ce tant aymé et tant aymable filz, fait trois journees de chemin, arrive au pied de la montaigne, laisse la ses valetz et l'asne, charge son filz Isaac du bois requis a l'holocauste, se reservant de porter luy mesme le glaive et le feu. Et comme il va montant, ce cher enfant luy dit : *Mon pere !* Et il luy respond : *Que veux-tu, mon filz? Voyci, dit l'enfant, voyci le bois et le feu, mais ou est la victime de l'holocauste ?* A quoy le pere respond : *Dieu se prouvoira de la victime de l'holocauste, mon enfant*. Et tandis, ils arrivent sur le mont destiné, ou soudain Abraham construit un autel, arrange le bois sur iceluy, lie son Isaac et le colloque sur le bucher ; il estend sa main droite, empoigne et tire a soy le glaive, il hausse le bras, et comme il est prest de descharger le coup pour immoler cet enfant, l'Ange crie d'en haut : *Abraham, Abraham ;* qui respond : *Me voicy*. Et l'Ange luy dit : *Ne tue pas l'enfant, c'est asses ; maintenant je connois que tu crains Dieu, et n'as pas espargné ton filz pour l'amour de moy*. Sur cela Isaac est deslié, Abraham prend un belier qu'il void pris par les cornes aux ronces d'un buisson, et l'immole.

Theotime, *qui void la femme de son prochain pour la convoiter, il a des-ja adulteré en son coeur* ¹⁰⁷¹, et qui lie son filz pour l'immoler, il l'a des-ja sacrifié en son coeur. Hé, voyes donq, de grace, quel holocauste ce saint homme fit en son coeur ! sacrifice incomparable, sacrifice qu'on ne peut asses estimer, sacrifice qu'on ne peut asses louer ! O Dieu ! qui sçauroit discerner quelle des deux dilections fut la plus grande, ou celle d'Abraham qui pour plaire a Dieu immole cet enfant tant aymable, ou celle de cet enfant qui pour plaire a Dieu veut bien estre immolé, et pour cela se laisse lier et estendre sur le bois, et comme un doux aignelet attend paisiblement le coup de mort, de la chere main de son bon pere?

Pour moy, je prefere le pere en la longanimité, mais aussi je donne hardiment le prix de la magnanimité au filz. Car d'un costé c'est voirement une merveille, mais non pas si grande, de voir que Abraham, des-ja viel et consommé en la science d'aymer Dieu, et fortifié de la recente vision et parole divine, face ce dernier effort de loyauté et dilection envers un Maistre duquel il avoit si souvent senti et savouré la suavité et providence ; mais de voir Isaac, au primtems de son aage, encor tout novice et apprentif en l'art d'aymer son Dieu, s'offrir, sur la seule parole de son pere, au glaive et au feu pour estre un holocauste d'obeissance a la divine volonté, c'est chose qui surpasse toute admiration.

¹⁰⁶⁷ - Mt 11,26

¹⁰⁶⁸ - Gn 12,1

¹⁰⁶⁹ - He 11,8

¹⁰⁷⁰ - Gn 22

¹⁰⁷¹ - Mt 5,28

D'autre part, néanmoins, ne voyez vous pas, Theotime, qu'Abraham remasche et roule plus de trois jours dans son ame l'amere pensee et resolution de cet aspre sacrifice? N'avez vous point de pitié de son coeur paternel, quand, montant seul avec son filz, cet enfant plus simple qu'une colombe luy disoit : *Mon pere, ou est la victime ?* et qu'il luy respondoit : *Dieu y prouvoynra, mon filz.* Ne penses vous point que la douceur de cet enfant, portant son bois sur ses espauls et l'entassant par apres sur l'autel, fit fondre en tendreté les entrailles de ce pere ? O coeur que les Anges admirent et que Dieu magnifie ! Hé, Seigneur Jesus, quand sera-ce donq que vous ayant sacrifié tout ce que nous avons, nous vous immolerons tout ce que nous sommes ? quand vous offrirons nous en holocauste nostre franc arbitre, unique enfant de nostre esprit ? quand sera-ce que nous le lierons et estendrons sur le bucher de vostre Croix, de vos espines, de vostre lance, affin que, comme une brebiette, elle soit victime agreable de vostre bon playsir, pour mourir et brusler du feu et du glaive de vostre saint amour ? O franc arbitre de mon coeur, que ce vous sera chose bonne d'estre lié et estendu sur la Croix du divin Sauveur ! que ce vous est chose desirable de mourir a vous mesme, pour ardre a jamais en holocauste au Seigneur !

Theotime, nostre franc arbitre n'est jamais si franc que quand il est esclave de la volonte de Dieu, comme il n'est jamais si serf que quand il sert a nostre propre volonte : jamais il n'a tant de vie que quand il meurt a soy mesme, et jamais il n'a tant de mort que quand il vit a soy. Nous avons la liberte de faire le bien et le mal ; mais de choisir le mal ce n'est pas user, ains abuser de cette liberte. Renonçons a cette malheureuse liberte, et assujettissons pour jamais nostre franc arbitre au parti de l'amour celeste ; rendons nous esclaves de la dilection, de laquelle les serfs sont plus heureux que les rois. Que si jamais nostre ame vouloit employer sa liberte contre nos resolutions de servir Dieu eternellement et sans reserve, o alhors, pour Dieu, sacrifions ce franc arbitre, et le faysons mourir a soy affin qu'il vive a Dieu. Qui le voudra garder pour l'amour propre en ce monde, le perdra pour l'amour eternel en l'autre ; et qui le perdra pour l'amour de Dieu en ce monde, il le conservera pour le mesme amour en l'autre ¹⁰⁷². Qui luy donnera la liberte en ce monde, l'aura serf et esclave en l'autre, et qui l'asservira a la Croix en ce monde, l'aura libre en l'autre, ou, estant abismé en la jouissance de la divine Bonté, sa liberte se trouvera convertie en amour et l'amour en liberte, mais liberte de douceur infinie ; sans effort, sans peyne et sans repugnance quelconque, nous aymerons invariablement a jamais le Createur et Sauveur de nos ames.

CHAPITRE XI

DES MOTIFS QUE NOUS AVONS POUR LE SAINT AMOUR

Saint Bonaventure, le Pere Louys de Grenade ¹⁰⁷³, le Pere Louys du Pont ¹⁰⁷⁴, Frere Diegue de Stella ont suffisamment discouru sur ce sujet ; je me contenteray de marquer seulement les pointz que j'en ay touché en ce Traitté.

La Bonté divine considerée en elle mesme n'est pas seulement le premier motif de tous, mais le plus grand, le plus noble et le plus puissant, car c'est celuy qui ravit les Bienheureux et comble leur felicité. Comme peut on avoir un coeur et n'aymer pas une si infinie Bonté? Or ce sujet est aucunement proposé au chapitre I et II du I^e Livre, et des le chapitre VIII du III^e Livre jusques a la fin, et au chapitre IX du Livre X.

Le 2. motif est celuy de la providence naturelle de Dieu envers nous, de la creation et conservation, selon que nous disons au chapitre III du I^e Livre.

Le 3. motif est celuy de la providence surnaturelle de Dieu envers nous, et de la redemption qu'il nous a preparee, ainsy qu'il est expliqué au chapitre IV, V, VI et VII du I^e Livre.

¹⁰⁷²- Mt 10,39 ; Jn 12,25

¹⁰⁷³- Pour le P. De Grenade et le P. Stella voir la Préface p.61 notes 151 et 152

¹⁰⁷⁴- Du Pont (*de la Puente*), Jésuite espagnol (1545-1624). *Méditations des Mystères de nostre sainte Foy, avec la pratique de l'oraison mentale, composees par le R.P.Louys de la Puente, Religieux de la Compagnie de Jesus : et traduites de l'Espagnol, par M.R.Gaultier, Advocat du Roy* (Douai, Baltasar Bellere, 1611), Partie VI

Le 4. motif c'est de considerer comme Dieu pratique cette providence et redemption, fournissant a un chacun toutes les graces et assistances requises a nostre salut dequoy nous traittons au Iie Livre, des le chapitre VIII, et au Livre III, des le commencement jusques au chapitre VI.

Le 5. motif est la gloire eternelle que la divine Bonté nous a destinee, qui est le comble des bienfaitz de Dieu envers nous ; dont il est aucunement discouru des le chapitre IX jusques a la fin du Livre III.

CHAPITRE XII

METHODE TRES UTILE POUR EMPLOYER CES MOTIFS

Or, pour recevoir de ces motifs une profonde et puissante chaleur de dilection, il faut:

1. Qu'apres en avoir consideré l'un en general, nous l'appliquions en particulier a nous mesmes. Par exemple : O qu'aymable est ce grand Dieu, qui par son infinie bonté a donné son Filz en redemption pour tout le monde ! Helas, ouy, pour tous en general, mais en particulier encor pour moy, *qui suis le premier des pecheurs*¹⁰⁷⁵ ! Ah! *il m'a aymé*; je dis, il m'a aymé moy, mais je dis moy mesme, tel que je suis, *et s'est livré a la Passion pour moy*¹⁰⁷⁶ !

2. Il faut considerer les benefices divins en leur origine premiere et eternelle. O Dieu, mon Theotime, quelle asses digne dilection pourrions nous avoir pour l'infinie bonté de nostre Createur, qui de toute eternité a projeté de nous creer, conserver, gouverner, racheter, sauver et glorifier tous en general et en particulier ? Hé ! Qui estois-je lhors que j'estois pas ? moy, dis-je, qui estant maintenant quelque chose, ne suis rien qu'un simple chetif vermisseau de terre. Et cependant, Dieu, des l'abisme de son eternité, pensoit pour moy *des pensees de benedictions*¹⁰⁷⁷ ; il meditoit et desseignoit, ains determinoit l'heure de ma naissance, de mon Baptesme, de toutes les inspirations qu'il me donneroit, et en somme tous les bienfaitz qu'il me feroit et offrirait. Helas, y a-il une douceur pareille a cette douceur !

3. Il faut considerer les bienfaitz divins en leur seconde source meritoire ; car ne sçaves vous pas, Theotime, que le grand Prestre de la loy portoit sur ses espauls et sur sa poitrine les noms des enfans d'Israël, c'est a dire, des pierres pretieuses esquelles les noms des chefs d'Israël estoient gravés¹⁰⁷⁸ ? Hé, voyes Jesus, nostre *grand Evesque*¹⁰⁷⁹, et regardes-le des l'instant de sa conception; consideres qu'il nous portoit sur ses espauls, acceptant la charge de nous racheter par sa *mort, et la mort de la croix*¹⁰⁸⁰. O Theotime, Theotime, cette ame du Sauveur nous connoissoit tous par nom et par sur-nom ; mais sur tout au jour de sa Passion, lhors qu'il offroit ses larmes, ses prieres, son sang et sa vie pour tous, il lançoit en particulier pour vous ces pensees de dilection : Helas, o mon Pere eternel, je prens a moy et me charge de tous les pechés du pauvre Theotime, pour souffrir les tormens et la mort affin qu'il en demeure quitte et qu'il ne perisse point, mais qu'il vive. Que je meure, pourveu qu'il vive¹⁰⁸¹ ; que je sois crucifié, pourveu qu'il soit glorifié ! O amour souverain du coeur de Jesus, quel coeur te benira jamais asses devotement !

Ainsy, dedans sa poitrine maternelle, son coeur divin prevoyoit, dispoit, meritoit, impetroit tous les bienfaitz que nous avons, non seulement en general pour tous, mais en particulier pour un chacun ; et ses mammelles de douceur nous preparoyent le lait de ses mouvemens, de ses attraitz, de ses inspirations, et des

¹⁰⁷⁵- 1 Tm 1,15

¹⁰⁷⁶- Ga 2,20

¹⁰⁷⁷- Jr 29,11

¹⁰⁷⁸- Ex 39,14

¹⁰⁷⁹- He 4,14

¹⁰⁸⁰- Ph 2,8

¹⁰⁸¹- TAD 10,8

suavités par lesquelles il tire, conduit et nourrit nos coeurs a la vie eternelle. Les bienfaitz ne nous eschauffent point si nous ne regardons la volonté eternelle qui les nous destine, et le coeur du Sauveur qui les nous a merités par tant de peynes, et sur tout en sa Mort et Passion.

CHAPITRE XIII

QUE LE MONT DE CALVAIRE EST LA VRAIE ACADEMIE DE LA DILECTION

Or en fin, pour conclusion, la Mort et Passion de Nostre Seigneur est le motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos coeurs en cette vie mortelle : et c'est la venté que les abeilles mistiques font leur plus excellent miel dans les playes de ce *Lyon de la tribu de Juda* ¹⁰⁸² esgorgé, mis en pieces et deschiré sur le mont de Calvaire ; et les enfans de la Croix se glorifient en leur admirable probleme, que le monde n'entend pas : de la mort, qui devore tout, est sortie la viande de nostre consolation ; et de la mort, plus forte que tout, est issue la douceur du miel de nostre amour ¹⁰⁸³. O Jesus mon Sauveur, que vostre mort est amiable, puisqu'elle est le souverain effect de vostre amour !

Aussi, la haut en la gloire celeste, apres le motif de la Bonté divine conneüe et considerée en elle mesme, *celuy* de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour ravir les espritz bienheureux en la dilection de Dieu; en signe dequoy, en la Transfiguration, qui fut un eschantillon de la gloire, Moysse et Helie *parloyent* avec Nostre Seigneur *de l'exces qu'il devoit accomplir en Hierusalem* ¹⁰⁸⁴. Mays de quel *exces*, sinon de cet exces d'amour par lequel la vie fut ravie a l'Amant pour estre donnée a la bienaymee ? Si que, au cantique eternel, je m'imagine qu'on repetera a tous momens cette joyeuse acclamation :

Vive Jesus, duquel la mort
Monstra combien l'amour est fort !

Theotime, le mont Calvaire est le mont des amans. Tout amour qui ne prend son origine de la Passion du Sauveur est frivole et perilleux. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur; malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur. L'amour et la mort sont tellement meslés ensemble en la Passion du Sauveur, qu'on ne peut avoir au coeur l'un sans l'autre. Sur le Calvaire on ne peut avoir la vie sans l'amour, ni l'amour sans la mort du Redempteur mais hors de la, tout est ou mort eternelle, ou amour eternel, et toute la sagesse chrestienne consiste a bien choisir ; et pour vous ayder a cela j'ay dressé cet escrit, mon Theotime.

Il faut choisir, o mortel,
En cette vie mortelle,
Ou bien l'amour eternel,
Ou bien la mort eternelle ;
L'ordonnance du grand Dieu
Ne laisse point de milieu.

O amour eternel, mon ame vous requiert et vous choisit eternellement ! Hé, " venes, Saint Esprit, et enflames nos coeurs de vostre dilection. " Ou aymer ou mourir ! Mounr et aymer ! Mourir a tout autre amour pour vivre a celui de Jesus, affin que nous ne mourions point eternellement ; ains que vivans en vostre amour eternel, o Sauveur de nos ames, nous chantions eternellement : VIVE JESUS ! J'ayme Jesus ! Vive Jesus que j'ayme ! J'ayme Jesus, qui vit et regne es siecles des siecles. Amen.

¹⁰⁸² - Ap 5,5

¹⁰⁸³ - Jd 14, 8 et 14

¹⁰⁸⁴ - Lc 9,31

Ces choses, Theotime, qui par la grace et faveur de la charité ont esté escrites a vostre charité, puissent tellement s'arrester en vostre coeur que cette charité treuve en vous le fruit des saintes oeuvres, non les feuilles des loüanges. Amen, Dieu soit beny ! Je ferme donq ainsy tout ce Traitté par ces paroles, par lesquelles saint Augustin finit un sermon admirable de la charité¹⁰⁸⁵ qu'il fit devant une illustre assemblee.

FIN DU DOUZIESME LIVRE ET DE TOUT LE TRAITTE

**DIVERSES APPROBATIONS DE LA PREMIÈRE ÉDITION
DU TRAITTÉ DE L'AMOUR DE DIEU**

APPROBATIONS DES DOCTEURS

Je sous-signé Docteur en Theologie, certifie ce present Livre et Traicté de l'Amour de Dieu, ne contenir chose contraire à la Foy de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, ains tres-utile à tous vrais Chrestiens et amateurs de la vertu. Faict à Lyon, ce 20. May, 1616.

Fr. E. CARTA.

Le beau titre de ce Livre, la belle reputation, et la saine doctrine du Reverendissime Prelat, autheur d'iceluy, le grand profit qu'en rapporteront les belles et chrestiennes ames de toutes qualitez de personnes, et le temps qui s'est escoulé depuis qu'on a desiré qu'il veid le jour, font qu'il le doit voir, et il le merite, car ce n'est rien que doctrine Orthodoxe et Catholique qu'il enseigne. Faict à Lyon, ce 20. de May, 1616.

Fr. ROBERT BERTHELOT
E.de Damas.

Jehan Claude Deville, Chanoine en l'Eglisè saint Paul de Lyon, Docteur en sainte Theologie, Predicateur, et deputé à l'Approbaton des Livres en ce Dioecese, par Monseigneur Denys Simon de Marquemont, Illustrissime, et Reverendissime Archevesque de Lyon : faisons foy d'avoir veu et leu ce present livre de l'Amour de Dieu. Et non seulement y avoir trouvé tontes choses conformes à la sainte Doctrine des saints Peres et Docteurs de l'Eglise, et adjustees an niveau de la Foy Catholique, Apostolique, et Romaine mais d'abondant confessons ingenuëment y avoir rencontré tant d'avantages pour l'entiere recommandation de l'Amour de Dieu, tant d'ordre et de lumiere à le faire aisément concevoir, tant d'attraicta si puissants à luy gagner les Ames; que nous estimons que ce sublime et Divin sbject a vrayement rencontré cette fois celuy qu'il luy fallait pour dignement le manier et l'estaller en public et que l'esclat de son excellence et grandeur eust tousjours esté plus sombre et moindre parmy les hommes, quant a sa parfaite cognoissance, ai ce Reverendissime Prelat, esgalement sçavant et Religieux, n'eust employé son net esprit et sa riche plume à le traicter. En quoy les Ames devotes de ce siecle nous semblent avoir autant de sainte obligation a remercier et magnifier la Divine Bonté, qui a voulu accroistre et favorablement gratifier l'honneur de leurs ans de la precieuse jouissance de cet OEuvre, et de la desirable presence de l'Autheur qui l'a composé, comme celles des siecles passés, si on leur en eust donné advis, eussent eu de juste occasion de regretter que l'un et l'autre ait esté refusé et ait manqué à la gloire et au bien de leurs jours.

Au Cloistre saint Paul de Lyon, ce 20. May, 1616.

DEVILLE.

Thonsas de Meschatin la Faye, Comte, Chanoine et Chamarier de l'Eglise de Lyon, et Vicaire General en l'Archevesché de Lyon, ayant veu les susdictes Approbations des Docteurs en Theologie, permettons l'impression du present Livre intitulé *Traicté de l'Amour de Dieu*, consposé par Monseigneur le Reverendissime François de Sales, Evesque de Geneve. A Lyon, ce 25. de May, 1616.

MESCHATIN LA FAYE.

CONSETEMENT DU PROCUREUR DU ROY

En consequence de l'approbation des Docteurs en Theologie, je consens pour le Roy, que ledict Livre soit imprimé et exposé en vente par Pierre Rigaud, avec deffences à tous autres fors ledict Rigaud de l'imprimer, sur peine de confiscation et amande arbitraire.

DAVEYNE.

PERMISSION DE MONSIEUR LE LIEUTENANT GENERAL

Il est permis au Sieur Pierre Rigaud, Marchand Libraire de cette ville, d'imprimer ou faire imprimer le present Livre intitulé le *Traicté de l'Amour de Dieu*, composé par Monseigneur le Reverendissime Evesque de Geneve, avec defenses à tous autres en tel cas requises. Faict à Lyon, ce vingt sixieme May, 1616.

SEVE.

PRIVILEGE DU ROY

Louis Par la grace de Dieu Roy de France et de Navarre. A nos Amez et feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, de Paris, Tholouse, Roüen, Bourdeaux, Dijon, Aix, Grenoble, Baillifs, Seneschaux, Prevots desdits lieux, ou leurs lieutenants et autres nos Justiciers et Officiers, qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher et bien-amié Pierre Rigaud, Marchand Libraire de nostre Ville de Lyon, nous a fait dire et remonstrer, qu'il desire faire imprimer de nouveau, en beaux, et bons caracteres le Livre intitulé. *Traicté de l'Amour de Dieu, par François de Sales, Evesque de Geneve*. Et dautant que pour ce faire, il a cy devant fait de grands frais, et luy en convient encores faire, il nous a tres-humblement requis et supplié de luy en vouloir accorder la permission, et faire deffences a toutes personnes de le troubler en l'impression, et vente dudit livre, sur les peines qu'il nous plaira d'ordonner. Nous à ces causes desirant gratifier ledit Rigaud, et empescher qu'il ne soit privé de sou travail et labeur, Vous mandons, ordonnons, et enjoignons par ces presentes, comme nous avons permis et permettons de grace speciale audit Rigaud, qu'il puisse imprimer ou faire iusprinser, vendre et debiter, tant de fois que bon luy semblera, ledit livre, pendant le temps de Dix ans entiers et consecutifs, à compter du jour et datte que ledit livre sera achevé d'imprimer, faisant pour cet effect tres-expresses inhibitions et deffences à tous Marchands, Libraires, et Imprimeurs, de nostre Royaume, de n'imprimer ou faire imprimer ledit livre, ny l'exposer en vante : sans l'expres congé, et permission dudit Rigaud, ou de ceux qui auront droict de luy, sur peine de dix mille livres d'amande, applicable moitié à nous, et l'autre moitié audit suppliant, et confiscation des exemplaires qui seront treuvez avoir esté mis en vente contre la teneur des presentes lesquels seront saisis et mis en nostre main, par le premier de nos Juges, Officiers, Huissiers, ou Sergents sur ce requis, luy monstrant ces presentes ou coppie d'icelles, deuëment collationnées ausquels donnons pouvoir, commission et mandement special, de proceder a l'encontre de toue ceux qui y contreviendront par toutes voyes deuës et raisonnables, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie et toutes autres

Lettres à ce contraires, ausquelles nous avons derogé et derogeons par ces presentes. Et parce que d'icelles ledit suppliant pourra avoir à faire en plusieurs et divers endroits, nous voulons qu'au vidimus d'icelles faict sur le seel Royal, ou par l'un de nos amez et feaux Conseillers, Notaire, et Secretaire, foy soit adjoustee comme au present original, et en mettant un brief extrait d'icelle, au consmencenseut ou à la fin de chacun exemplaire, il soit tenu pour bien et deuëment signifié, et comme ci c'estoit l'original, afin qu'aucun n'en pretende cause d'ignorance. Car, tel est nosrre plaisir. Donné à Tours, le 28e. jour de Mars, l'an de grace mil six cents seize, et de nostre regne le sixieme, et seeles du grand Seau en cire jaulne.

MASCLARY.

Achevé d'imprimer le dernier jour de Juillet, 1616

GLOSSAIRE DU TRAITE DE L'AMOUR DE DIEU

ABESTON - du grec asbeste .

AMIABLE - aimable,

AMIABLEMENT- aimablement

ABISMEMENT - perte, anéantissement

A BOUT - en entier, jusqu'au bout

ACCOISEMENT - apaisement.

ACCOISER - rendre coi, calme.

A CERTES - en vérité; véritablement

ACONSUIVRE - atteindre, mar cher de pair

APPETER - du lat. APPETERE, désirer

ADMIRER - s'étonner .

ADVENTURE (a l', d', par) peut-être. .

AFFIGER -fixer.

AFFINEMENT - épuration.

AFFRUYTÉ - chargé de fruits.

AINS - mais, mais plutôt, mais encore

ANATOMIE - squelette

APASTER - attirer. Du lat. repaître.

A PEU QUE -peu s'en faut que

APPARIER - assimiler

APPERT (il) - il est évident.

APPREHENDER - du lat. saisir, comprendre, par l'esprit

APPREHENSION - action de saisir par l'esprit

APPRENTISSE - apprentie

- ALLANGUIR - rendre languissant
- AMENE - du lat. aspect agréable
-
- A MESME QUE - à mesure que,
en même temps que.
- ASPIREMENT - action d'aspirer.
- ASSEMBLER - amasser
- ASSENTIMENT - odeur du gibier
Cf. le Dictionnaire de Littré
au mot assentement.
- ASSORTI-accompagné
- ASSORTISSEMENT - pour assortiment
- A TOUS-JOURS - pour toujours,
à jamais.
- ATTERRÉ - renversé par terre
- ATTRAYANT - attirant
- ATTREMPER - tempérer, mo-
dérer, adoucir.
- AUCUNE FOIS - quelquefois
- AUCUNEMENT - en quelque
façon, quelque peu
- AUTREFOIS- d'autres fois
- AVANTAGÉ- doué, favorisé
- AVETTE - abeille
- AVIVER - ranimer
- BAILLER - donner
- BALLIEURES - balayures
- BELITRE - homme méprisable, homme sans valeur
- APPROCHEMENT - approche.
- ARDRE - bruler.
- ARRIANCE - tendance
- ARRENE, éreinté.
- ARTIFICE - adresse
- BROUILLATZ, BROUILLAS -brouillard
- CARTIER (a) - à part, à l'écart
- CATHERRE - pour catarrhe.
- CE - ceci, cela
- CELEBRER - vanter, louer avec éclat
- CERTIFICATION - conviction.
- CHASSES - mouvements de musique qui
s'entresuivent, fugues
- CHATON - efflorescence abortive
de certains arbres
- CHEF (a) - à bout.
- CHEVANCE - biens, possessions (cf Chevir)
- CHEVIR - lat capere -être maître, disposer.
- CHOPPEMENT -achoppement
- CŒUR FAILLI (tomber à)-s'évanouir
- COMBIEN QUE - quoique, bien que
- COMITE -ital comito - officier de galère
- COMME - que
- CONNIL - lapin
- CONTE, CONTER-compte, compter

BENEFICE - bienfait	CONTENTION - insistance
BIENFACTEUR- lat benefactor - bienfaiteur	CONTOURNEMENT-action de contourner
BIENHEURÉ- bienheureux	CONTOURNER- ita contornare - tourner
BIGEARRE, BIGEARRERIE- bizarre, bizarrerie	CONTREMONT - vers le haut
BOILLONNER- bouillonner	CONTREROLLER – contrôler
BONTEUX - bienveillant, bon	CONVERTIR (se)- se tourner
BORNAL - rayon de miel, rayon d'une ruche	CONVOITANTE(partie) concupiscible
BREHAIGNE- stérile	COPIE - exemplaire
BRIGANDER - prendre par brigandage	COSTEAU-rayon d'une ruche
BRILLEMENT - éclat, scintillement	COTTER - décrire, noter
COULAMMENT- aisément, facilement	DEVERS- du côté de
COUPEAU -cime	DEVIS- entretien, conversation
COURAGE- coeur ardeur	DEVISER lat divisare- s'entretenir, converser
CUYDER lat cogitare- penser, imaginer,présumer	DEXTRE lat dexter- à la droite
CY -ici	DIACRESSE - diaconesse
	DILATION lat dilatio- action de différer, de retarder
DE - dès	DISCOURIR lat discurre- courir ça et là
DEBOUTER - repousser	DISPAREIL-différent
DEDUIT - lat deducere- exposé en détail	DISSENTIR- ne pas consentir
DEFAILLANCE - manque	DISSIPEES(cisternes)- entr'ouvertes
DEFAILLIR - manquer, faire défaut	DIVERTIR lat divertere- détourner, distraire
DEFINEMENT- pamoison	DIVERTISSEMENT- distraction
DEFINIR - se pâmer	DOL, lat dolus- artifice ingénieux, ruse, tromperie
DEMETTRE lat demittere- faire déchoir	DOLENT lat dolens - affligé, souffrant
DEPARTIE - départ, séparation	DONT – c'est pourquoi
DEPLORATION lat deploratio- action de déplorer lamentation	DOUCET- doux

DEPORTER (se)- désister, se retirer	DOULOIR (se)- gémir
DEPRECATION lat deprecatio- supplication	DRILLEUX -couvert de haillons
DESCHAUX- déchaissé	DROITURIER -qui aime la droiture
DESENGAGER - dégager, retirer,délivrer	DU DESPUIS- depuis
DESGOISER (se)- chanter avec ardeur, à perte d'haleine	DUIT lat docere - instruit, dressé
DESIDERABLE - lat desiderabilis- désirable	DU TOUT- tout à fait, complètement
DESJETTER - rejeter	EFFECTUEL- effectif
DESPRENDRE- dégager, détacher, quitter	EFFICACE lat efficacia -efficacité
DESSEIGNER- former un dessein	ELOYSE- clarté passagère, éclair
DESTINEMENT lat destinatio- délibérément, à dessein	EMBARRASSEMENT- embarras
DE SUITE - ensuite	EMMI - parmi, entre
DETRAQUEMENT - dérèglement	EMPERLER- orner d'une perle
DEVANT- avant	EMPLOYTE- emploi
EN BON POINT - en bon état de marche	EMPORTER - remporter
ENCLOS- domaine	EXHALATION lat exhalatio- exhalaison
ENDOMMAGEMENT - dommage, mal	EXINANITION lat exinanitio-extrême épuisement
ENFANCON- petit enfant	EXTREMITE- plus haut degré, excès
ENFONCER- examiner, creuser à fiond, pénétrer	FACTEUR - créateur
EN TANT QUE - autant que, selon que	FACTION- action
ENTRE- parmi, chez	FAUFILANT- sentier détourné
ENTREPRENDRE- se prendre à, attaquer	FAUX-VILAIN- méchant
ENTRESUITE- suite	FELONNEMENT- traîtreusement
ENTRETENEMENT- entretien	FERU (de férir)- frapper, blessé
ENTRETENIR (s')- se tenir mutuellement	FICHER- fixer, appliquer fortement
	FILET- petit fil

ENVERS- chez	FLETRISSANTE- qui se flétrit
ENVIRONNER -tourner autour de	FLOCQUET lat floccus- flocon, touffe
ERRES- traces	FOLLET (vent)- vent qui tourbillonne
ESBAUDY ita sbabato- joyeux dissipé	FORCE (il est)- nécessaire, indispensable
ESCHEOIT (s'il y)- au cas échéant, s'il est nécessaire	FORCE (de)- de toutes leurs forces
ESCUYRIEUX lat sciurus--écureuil	FORCENE- hors de sens
ESJOUIR- réjouir	FORCENEMENT, FORCENERIE- acte de folie
ESLARGIR lat elargiri- donner largement	FORCLORE- exclure
ESLEVEMENT- élévation, éducation	FORMES- stalles
ESMOTION- mouvement	FORTUNE- mauvaistemps, (terme de marine)
ESMOUVOIR- mouvoir	FOURRIER- avant-coureur
ESPLANADE- route de l'oiseau qui plane (terme de fauconnerie)	FRANC, FRANCHE- pur, pure
ESPLUYER- asperger, faire pleuvoir	FRANCHISE- liberté
ESPOUVENTEMENT- frayeur	GAY - gué
ESPUREMENT- purification, dépouillement	GENEREUX- noble
ESTABLE - hôtellerie	GRINGOTTER- fredonner
ET SI - aussi bien , toutefois, en vérité, en effet	GRONNISSEMENT - grommèlement
EVENEMENT- résultat, issue	GRUNELER- grommeler
GUERDONNER- récompenser	GRUNEMENT- grommèlement
GUINDER (se)- s'élancer en l'air, s'élever	INNUMERABLE -innombrable
HABILITER -rendre habile, apte	INSOLENT lat insolens- extravagant
HAILLERS - halliers	INTELLIGENCE- sens lumière
HALEYNER- réchauffer de son haleine, souffler	INTERESSER- altérer, compromettre
HANTISE- fréquentation	IRE- colère, courroux
HARDE- troupeau	IREUX- colère, irrité
	IVROIGNER- s'enivrer

HAUTAIN- haut élevé	JA- déjà, jamais
HAVEE- hâve	ETTON- jet, essaim d'abeilles
HEUR- bonne fortune, bonheur	JOINT QUE - outre que
HONNESTE, HONNESTETE- pur, pureté	JUSQUES A TANT QUE- jusqu'au temps, au moment où
HORVARI- hourvari (ruse des bêtes poursuivies)	LAIS- laïque
HUMEUR- fluide, liquide	LANGUIDEMENT- languissamment
HURTER- heurter	LEGAT - legs
	LIESSE- joie, allégresse
ICY - sur cela	LOS lat laus- louange
IDIOT- ignorant	LOYER- récompense
IDOINE- capable, apte	
IMBECILLE- fauble incapable	MAL DE CHAUD- fièvre chaude
IMBECILLITE- faiblesse, incapacité	MAL EN POINT- en mauvais état
IMPERTINENCE- déraison	MANQUE- imparfait, manqué
IMPITEUSEMENT- impitoyablement	MARRI- fâché
IMPITEUX-impitoyable	MERCI, A MERCI-miséricorde, en pitié
IMPROUVEU, IMPROUVEUE- à l'improviste	MESHUI- dès aujourd'hui, désormais
INCLINEMENT- inclination	MESMEMENT- même
INCONSIDERABLE- qui ne mérite pas considération	METAIL- métal
I	MIRABOLAN- mirabelle
NCULQUER- répéter	MISERATION- miséricorde
INDIGENCE- besoin, nécessité	MOUSCHON- petite abeille, frelon
INDOCTE- ignorant	PAR QUOY- c'est pourquoi
MUSSER (se)- se cacher	PART (la)- du côté, dans la direction
MUTTE- meute	PASMAYSON- pamoison
N□A GUERE- naguère	PASSEE- trace
NAPHE(eau de)- naffe (parfumé)	PASSER- changer, se passer
NATURE (en)- en bon état	

NAVIGER- noviguer	PASSIONS- souffrances
NAVRER- blesser	PAVONNER (se)- se pavaner
NOIRER- noircir	PENDEMENT- suspension
NON FAY- non vraiment	PENNAGE- plumage
NOTICE-connaissance	PERDURABLE- qui dure toujours, éternel
NOURRISSAGE,NOURRITURE-entretien, éducation	PERFAIT- parfait
	PERILLER- être en péril
OCTROYER- accorder, concéder	PERPETRER- commettre
OFFICE- soin, service	PERTUIS- trou, ouverture
OMBRAGEUX- ombragé	PICORER- butiner
ONQUES- jamais	PITTOYABLE- ému de pitié
OR SUS- courage	PITTE- demi-obole, quart de denier
OUISTRE, OUITRE- huître	PLAINTE- plainte
OUTRECUIDANCE-arrogance, présomption	PLENIER- plein,entier
OUTRECUYDE- présomptueux	PLICE- plié
OUTREPASSER- traverser, franchir	POLICE- ordre règlement
OUVRER- travailler	POUR AUTANT- d'autant
	POUR CE QUE - pour le motif que
PANCHEMENT- tendance	POURCHAS- recherche,poursuite, pourchas
PANTOIS- pantelantr, haletant	POURMENER- promener
PARACHEVER- parfaire	POUSSEMENT-poussée
PAR AINSY- de cette manière, ainsi	PRAESAGER- prédire
PARANGON- comparaison	PREFIGER- fixer d'avance
PARANGONNER- comparer	PREMIER- avant, premièrement
PAR APRES- dans la suite	PRESIDE- camp
PAR DEVERS- du côté de, auprès de	PREVENTION- action de prévenir
PARENTAGE- parenté	PREVENU- déterminé, poussé, induit

PARER- s'arrêter	
PRIME AUBE- point du jour	REFLECHISSEMENT- réflexion
PRIMIER- premier	REFRIGERE-rafraîchissement
PRISABLE- digne d'être apprécié	REGARD- égard, rapport, sujet
PROCHAINETE- proximité	REHAUSSER (se)- se glorifier
PROFONDITE- profondeur	REJOINDRE- réunir
PROJETTER- concevoir, produire	RELEVER-mettre en relief, renchérir sur
PROPRETE- propriété	REMONSTRER-avertir,faire remarquer
PROU- beaucoup, assez	REPENTANCE- repentir
PROUVOIR- pouvoir	REPLIANT-porté à se replier sursoi- même
PROUVOYANCE- prévoyance	REPLIQUER- répéter
QUAND ET QUAND,QUANT ET QUANT,	REPOUSSEMENT- action de repousser,
QUANT ET QUAND- avec, également	réprobation
QUELQUE FOIS- une fois	REPRESENTER- présenter
QUESTER - chercher	RESOLU- dissous
RAI, RAY- rayon	RESSENTIMENT- sentiment, souvenir
RAMASSER-réunir, rassembler, concentrer	RETARDATION- retard
RAMENTEVOIR- se souvenir	RETIREMENT- recueillement
RAVI- pénétré	REUSCIR- résulter
RAVIVER- vivifier, rendre à la vie	REVA (s'en)- s'en retourne (verbe raller)
REBELLER (se)- se révolter	REVIGORER- rendre force et vigueur
REBOUSCHER- renvoyer, repousser	REVIRER (se)- se retourner
RECAME-brodé	REVOQUER- rappeler, convoquer
RECHARGE-renouvellement, nouvelle saillie	ROOLLE-rôle
RECLAM- réclame (terme de fauconnerie)	SAGETTE- flèche
RECONNOISSANCE- connaissance	SALETTE- petite salle
RECONQUESTER- reconquérir	SALUTAIRE- salut

RECUEILLIR- concentrer, retirer	SALVATION- salut
REDONDER- surabonder, déborder	SANS PLUS- sans faire davantage
SAPIENCE-sagesse	SURESLEVE- élevé au-dessus
SAVOUREMENT- action de savourer	SUS- courage
SCHADON-larve ou petite abeille	SUSPENS-suspendu
SEANCE-place	TANDIS- pendant ce temps
SEMONCE-invitation	TAQUETTE- tacheté
SEMONDRE- inviter, presser	TEMPLE- tempe
SENTIR- entendre	TENDRETE- tendresse
SERRE- pression des genoux du cavalier sur le cheval	TOUT A COUP- tout à la fois, tout d'un coup
SERRER- enclore, protéger	TOUTES FOIS ET QUANTES QUE - autant de fois que
SI- oui, mais, toutefois	TREMBLE TERRE- tremblement de terre
SIGNE (à ce, à tel)- à tel point	TREMOUSSER- trembler, frémir
SI QUE- desorte que	TROP PLUS- extrêmement
SOLAGE- sol, terrain	UNIFIQUE- unissant
SOUEFVE- suave	UNION- perle
SOULOIR- avoir coutume	VAIN- vide
SOUVENTEFOIS- maintefois	VASTETE- vaste étendue, immensité
SPELONQUE- caverne, grotte	VERTUS- choses admirables, miracles
SPIRACLE- souffle	VIANDE- mets, aliment
STACTE- liqueur extraite de la myrrhe	VITUPERABLE- méprisable
SUBVERSION- renversement	VITUPERE- mépris
SUFFISANCE- talent	VOIREMENT- vraiment
SUITE- acquiescement, accomplissement, enchaînement	VOYAGER- voyageur
SURCROISSANCE- excroissance	

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement.....	1
Préface Dom Mackey.....	1
I – Aperçu historique.....	2
II- Doctrine.....	7
§ 1. Plan de l'ouvrage.....	7
§ 2. Appréciation. Sources.....	10
§ 3..Point de vue dogmatique, ascétique,mystique.....	17
§ 4. Réfutation des objections.....	26
III- Forme et style.....	34
IV- Vie de SFS selon le Traité.....	38
V- Edition définitive.....	41
Orayson dedicatoire.....	44
Préface de SFS.....	45
Texte du TRAITE DE L'AMOUR DE DIEU.....	54

LIVRE PREMIER

CONTENANT UNE PREPARATION A TOUT LE TRAITTE

Ch. I -	Que pour la beauté de la nature humaine Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultés de l'ame a la volonté.....	54
Ch II -	Comme la volonté gouverne diversement les puissances de l'ame.....	55
Ch III-	Comme la volonté gouverne l'appetit sensuel.....	56
Ch IV-	Que l'amour domine sur toutes les affections et passions, et que mesme il gouverne la volonté, bien que la volonté ait aussi domination sur luy....	59
Ch V-	Des affections de la volonté.....	60
Ch.VI-	Comme l'amour de Dieu domine sur les autres amours	62
Ch.VII-	Description de l'amour en general.....	63
Ch VIII-	Quelle est la convenance qui excite l'amour.....	66
Ch. IX-	Que l'amour tend a l'union.....	67
Ch X -	Que l'union a laquelle l'amour pretend est spirituelle.....	69
Ch XI-	Qu'il y a deux portions en l'ame et comment.....	72
Ch XII-	Qu'en ces deux portions de l'ame il y a quatre differens degrés de rayson.....	75
Ch.XIII-	De la difference des amours.....	77

Ch.XIV-	Que la charité doit estre nommee amour.....	78
Ch XV-	De la convenance qui est entre Dieu et l'homme.....	78
Ch.XVI-	Que nous avons une inclination naturelle d'aymer Dieu en toutes choses.....	80
Ch.XVII-	Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aymer Dieu sur toutes choses.....	81
Ch .XVIII -	Que l'inclination naturelle que nous avons d'aymer Dieu n'est pas inutile.....	83

LIVRE SECOND

HISTOIRE DE LA GENERATION ET NAISSANCE CELESTE DU DIVIN AMOUR

Ch.I-	Que les perfections divines ne sont qu'une seule mais infinie perfection.....	85
Ch.II-	Qu'en Dieu il n'y a qu'un seul acte qui est sa propre Divinité.....	87
Ch.III-	De la Providence divine en general.....	89
Ch.IV-	De la Providence divine que Dieu exerce envers les creatures rayonnables.....	91
Ch.V-	Que la Providence celeste a prouvé aux hommes une redemption tres abondante.....	93
Ch.VI-	De quelques faveurs speciales exercees en la redemption des hommes par la divine Providence.....	95
Ch.VII-	Combien la Providence sacree est admirable en la diversité des graces qu'elle distribue aux hommes.....	97
Ch.VIII-	Combien Dieu desire que nous l'aymions.....	99
Ch.IX-	Comme l'amour eternel de Dieu envers nous previent nos coeurs de son inspiration affin que nous l'aymions.....	101
Ch.X-	Que nous repoussons bien souvent l'inspiration et refusons d'aymer Dieu.....	103
Ch.XI-	Qu'il ne tient pas a la divine Bonté que nous n'ayons un tres excellent amour.....	104
Ch.XII-	Que les attraitz divins nous laissent en pleine liberté de les suivre ou les repousser.....	106
Ch.XIII-	Des premiers sentimens d'amour que les attraitz divins font en l'ame, avant qu'elle ayt la foy.....	108
Ch.XIV-	Du sentiment de l'amour divin qui se reçoit par la foy.....	110
Ch.XV-	Du grand sentiment d'amour que nous recevons par la sainte esperance.....	112
Ch.XVI-	Comme l'amour se pratique en l'esperance.....	113
Ch.XVII-	Que l'amour d'esperance est fort bon, quoy qu'imparfait.....	116
Ch.XVIII-	Que l'amour se pratique en la penitence : et premierement qu'il y a diverses sortes de penitence.....	117
Ch.XIX-	Que la penitence sans l'amour est imparfaite.....	120
Ch.XX-	Comme le meslange d'amour et de douleur se fait en la contrition.....	121
Ch.XXI-	Comme les attraitz amoureux de Nostre Seigneur nous aydent et accompagnent jusques a la foy et la charité.....	124
Ch XXII-	Briefve description de la charité.....	126

LIVRE TROISIEME

DU PROGRES ET PERFECTION DE L'AMOUR

Ch.I-	Que l'amour sacré peut estre augmenté de plus en plus en chacun de nous.....	127
Ch.II-	Combien Nostre Seigneur a rendu aysé l'accroissement de l'amour.....	129
Ch.III-	Comme l'ame estant en charité fait progres en icelle.....	131
Ch.IV-	De la sainte perseverance en l'amour sacré.....	135
Ch.V-	Que le bonheur de mourir en la divine charité est un don sacré de Dieu.....	137
Ch.VI-	Que nous ne sçaurions parvenir a la parfaite union d'amour avec Dieu en cette vie mortelle.....	138
Ch.VII-	Que la charité des Saintz en cette vie mortelle egale, Voire surpasse quelquefois celle des Bienheureux.....	140
Ch.VIII-	De l'incomparable amour de la Mere de Dieu Nostre Dame.....	141
Ch.IX-	Preparation au discours de l'union des Bienheureux avec Dieu.....	143
Ch.X-	Que le desir precedent accroistra grandement l'union des Bienheureux avec Dieu.....	145
Ch.XI-	De l'union des espritz bienhereux avec Dieu en la vision de la Divinité.....	146
Ch.XII-	De l'union eternelle des espritz bienheureux avec Dieu en la vision de la naissance eternelle du Filz de Dieu.....	147
Ch.XIII-	De l'union des espritz bienheureux avec Dieu en la vision de la production du Saint Esprit.....	148
Ch.XIV-	Que la sainte lumiere de la gloire servira a l'union des espritz bienheureux avec Dieu.....	150
Ch.XV-	Que l'union des Bienheureux avec Dieu aura differens degrés.....	151

LIVRE QUATRIESME

DE LA DECADENCE ET RUINE DE LA CHARITE

Ch.I-	Que nous pouvons perdre l'amour de Dieu tandis que nous sommes en cette vie mortelle.....	153
Ch.II-	Du rafraidissement de l'amour sacré.....	155
Ch.III-	Comme on quitte le divin amour pour celui des creatures....	157
Ch.IV-	Que l'amour sacré se perd en un moment.....	159
Ch.V-	Que la seule cause du manquement et rafraidissement de la charité est en la volonté des creatures.....	160
Ch.VI-	Que nous devons reconnoistre de Dieu tout l'amour que nous luy portons.....	162
Ch.VII-	Qu'il faut éviter toute curiosité et aquiescer humblement a la tres sage providence de Dieu.....	164
Ch.VIII-	Exhortation a l'amoureuse soumission que nous devons aux decretz de la Providence divine.....	167
Ch.IX-	D'un certain reste d'amour lequel demeure maintefois en l'ame qui a perdu la sainte charité.....	169
Ch.X-	Combien cet amour imparfait est dangereux.....	171
Ch.XI-	Moyen pour reconnoistre cet amour imparfait.....	172

LIVRE CINQUIESME

DES EXERCICES DU SAINT AMOUR EN L'ORAYSON

Ch.I-	De la sacree complaysance de l'amour, et premierement en quoy elle consiste.....	174
Ch.II-	Que par la sainte complaysance nous sommes rendus comme petitz enfans aux mammelles de Nostre Seigneur.....	176
Ch.III-	Que la sacree complaysance donne nostre coeur et nous fait sentir un perpetuel desir en la jouissance.....	179
Ch.IV-	De l'amoureuse condoleance par laquelle la complaysance de l'amour est encor mieux declaree.....	181
Ch.V-	De la condoleance et complaysance de l'amour en la Passion de N.S.....	184
Ch.VI-	De l'amour de bienveillance que nous exerçons envers Nostre Seigneur par maniere de desir.....	185
Ch.VII-	Comme le desir d'exalter et magnifier Dieu nous separe des playsirs inferieurs et nous rend attentifs aux perfections divines.....	187
Ch.VIII-	Comme la sainte bienveillance produit le louange du divin Bienaymé.....	189
Ch.IX-	Comme la bienveillance nous fait appeller toutes les creatures a la louange de Dieu.....	192
Ch.X-	Comme le desir de louer Dieu nous fait aspirer au Ciel.....	193
Ch.XI-	Comme nous prattiquons l'amour de bienveillance es louanges que notre Redempteur et sa Mere donnent a Dieu.....	195
Ch.XII-	De la souveraine louange que Dieu se donne a soy mesme, et de l'exercice de bienveillance que nous faisons en icelle.....	197

LIVRE SIXIESME

DES EXERCICES DU SAINT AMOUR EN L'ORAYSON

Ch.I-	Description de la theologie mystique qui n'est autre chose que l'orayson.....	199
Ch.II-	De la meditation, premier degre de l'orayson ou theologie mystique.....	202
Ch.III-	Description de la contemplation, et de la premiere difference qu'il y a entre icelle et la meditation.....	205
Ch.IV-	Qu'en ce monde l'amour prend sa naissance, mais non pas son excellence, de la connoissance de Dieu.....	206
Ch.V-	Seconde difference entre la meditation et la contemplation.....	208
Ch.VI-	Que la contemplation se fait sans peyne, qui est la troisieme difference entre icelle et la meditation.....	210
Ch.VII-	Du recueillement amoureux de l'ame en la contemplation.....	212
Ch.VIII-	Du repos de l'ame recueille en son Bienaymé.....	214
Ch.IX-	Comme ce repos sacré se prattique.....	215
Ch.X-	De divers degres de cette quietude, comme il faut la conserver.....	217
Ch.XI-	Suite du discours des divers degres de la sainte quietude,	

	et d'une excellente abnegation de soy mesme qu'on y pratique quelquefois.....	218
Ch.XII-	De l'escoulement ou liquefaction de l'ame en, Dieu.....	220
Ch.XIII-	De la blesseure d'amour.....	222
Ch.XIV-	De quelques autres moyens par lesquelz le saint amour blesse les coeurs.....	225
Ch.XV-	De la langueur amoureuse du coeur blessé de dilection.....	227

LIVRE SEPTIESME

DE L'UNION DE L'AME AVEC SON DIEU QUI SE PARFAIT EN L'ORAYSON

Ch.I-	Comme l'amour fait l'union de l'ame avec Dieu en l'orayson.....	230
Ch.II-	Des divers degrés de la sainte union qui se fait en l'orayson.....	233
Ch.III-	Du souverain degré d'union, par la suspension et le ravissement.....	235
Ch.IV-	Du ravissement, et de la premiere espece d'iceluy.....	238
Ch.V-	De la seconde espece de ravissement.....	239
Ch.VI-	Des marques du bon ravissement, et de la troisieme espece d'iceluy.....	240
Ch.VII-	Comme l'amour est la vie de l'ame, et suite du discours de la vie extatique.....	242
Ch.VIII-	Admirable exhortation de saint Paul a la vie extatique et surhumaine.....	244
Ch.IX-	Du supreme effect de l'amour affectif, qui est la mort des amans, et premierement de ceux qui moururent en amour.....	246
Ch.X-	De ceux qui moururent par l'amour et pour l'amour divin.....	248
Ch.XI-	Que quelques uns entre les divins amans moururent encor d'amour.....	249
Ch.XII-	Histoire merveilleuse du trespas d'un gentilhomme qui mourut d'amour sur le mont d'Olivet.....	251
Ch.XIII-	Que la tres sacree Vierge, Mere de Dieu mourut d'amour pour son Filz.....	253
Ch.XIV-	Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extremement doux et tranquille.....	255

LIVRE HUITIESME

DE L'AMOUR DE CONFORMITE PAR LEQUEL NOUS UNISSONS

NOSTRE VOLONTE A CELLE DE DIEU

QUI NOUS EST SIGNIFIEE PAR SES COMMANDEMENTS, CONSEILZ, INSPIRATIONS

Ch.I-	De l'amour de conformité provenant de la sacree complaysance.....	257
Ch.II-	De la conformité de sousmission qui procede de l'amour de bienveillance.....	259
Ch.III-	Comme nous nous devons conformer a la divine volonté que	

	l'on appelle signifiee.....	260
Ch.IV-	De la conformité de nostre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver.....	261
Ch.V-	De la conformité de nostre volonté a celle de Dieu, qui nous est signifiee par ses commandemens.....	262
Ch.VI-	De la conformité de nostre volonté a celle que Dieu nous a signifiee par ses conseilz.....	264
Ch.VII-	Que l'amour de la volonté de Dieu signifiee es commandemens nous porte a l'amour des conseilz.....	266
Ch.VIII-	Que le mespris des conseilz evangeliques est un grand peché.....	268
Ch.IX-	Suite du discours commencé ; comme chacun doit aymer, quoy que non pas pratiquer, tous les conseilz evangeliques, et comme neanmoins chacun doit pratiquer ce qu'il peut.....	269
Ch.X-	Comme il se faut conformer a la volonté divine qui nous est signifiee par les inspirations, et premierement de la varieté des moyens par lesquelz Dieu nous inspire.....	271
Ch.XI-	De l'union de nostre volonté a celle de Dieu es inspirations qui sont donnees pour la pratique extraordinaire des vertus, et de la perseverance en la vocation, premiere marque de l'inspiration.....	273
Ch.XII-	De l'union de la volonté humaine a celle de Dieu es inspirations qui sont contre les lois ordinaires, et de la paix et douceur de coeur, seconde marque de l'inspiration.....	275
Ch.XIII-	Troisiesme marque de l'inspiration, qui est la sainte Obeissance a l'Eglise et aux superieurs.....	276
Ch.XIV-	Briefve methode pour connoistre la volonté de Dieu.....	278

LIVRE NEUFVIESME

DE L'AMOUR DE SOUMISSION PAR LEQUEL NOSTRE VOLONTE S'UNIT AU BON PLAYSIR DE DIEU

Ch.I-	De l'union de nostre volonté avec la volonté divine qu'on appelle volonté de bon plaisir.....	279
Ch.II-	Que l'union de nostre volonté au bon plaisir de Dieu se fait principalement es tribulations.....	281
Ch.III-	De l'union de nostre volonté au bon plaisir divin es afflictions spirituelles, par la resignation.....	283
Ch.IV-	De l'union de nostre volonté au bon plaisir divin par l'indifference.....	284
Ch.V-	Que la sainte indifference s'estend a toutes choses.....	285
Ch.VI-	De la pratique de l'indifference amoureuse es choses du service de Dieu.....	287
Ch.VII-	De l'indifference que nous devons pratiquer en ce qui regarde nostre avancement es vertus.....	289
Ch.VIII-	Comme nous devons unir nostre volonté a celle de Dieu en la permission des pechés.....	291
Ch.IX-	Comme la pureté de l'indifference se doit pratiquer es actions de l'amour sacré.....	292
Ch.X-	Moyen de connoistre le change au sujet de ce saint amour.....	293
Ch.XI-	De la perplexité du cœur qui aime, sans savoir qu'il plaît au Bien-aimé.....	295
Ch.XII-	Comme entre ces travaux interieurs l'ame ne connoist pas	

	l'amour qu'elle porte a son Dieu, et du trespas tres aymable de la volonté.....	296
Ch.XIII-	Comme la volonté estant morte a soy, vit purement en la volonté de Dieu.....	297
Ch.XIV-	Esclaircissement de ce qui a esté dit touchant le trespas de nostre volonté.....	299
Ch.XV-	Du plus excellent exercice que nous puissions faire parmi les peines interieures et exterieures de cette vie, en suite de l'indifference et trespas de la volonté.....	300
Ch.XVI-	Du despoillement parfait de l'ame unie a la volonté de Dieu.....	302

LIVRE DIXIESME

DU COMMANDEMENT D'AIMER DIEU SUR TOUTES CHOSES

Ch.I-	De la douceur du commandement que Dieu nous a fait de l'aymer sur toutes choses.....	304
Ch.II-	Que ce divin commandement de l'amour tend au Ciel, mais est toutefois donné aux fideles de ce monde.....	306
Ch.III-	Comme tout le coeur estant employé en l'amour sacré, on peut neanmoins aymer Dieu differemment et aymer encor plusieurs autres choses avec Dieu.....	307
Ch.IV-	De deux degrés de perfection avec lesquelz ce commandement peut estre observé en cette vie mortelle.....	309
Ch.V-	De deux autres degrés de plus grande perfection avec lesquelz nous pouvons aymer Dieu sur toutes choses.....	310
Ch.VI-	Que l'amour de Dieu sur toutes choses est commun a tous les amans.....	313
Ch.VII-	Esclaircissement du chapitre precedent.....	314
Ch.VIII-	Histoire memorable pour faire bien concevoir en quoy gist la force et excellence de l'amour sacré.....	315
Ch.IX-	Confirmation de ce qui a esté dit, par une comparayson notable.....	317
Ch.X-	Comme nous devons aymer la divine Bonté souverainement plus que nous mesmes.....	319
Ch.XI-	Comme la tressainte charité produit l'amour du prochain.....	321
Ch.XII-	Comme l'amour produit le zele.....	322
Ch.XIII-	Comme Dieu est jaloux de nous.....	323
Ch.XIV-	Du zele ou jalousie que nous avons pour Nostre Seigneur.....	325
Ch.XV-	Advis pour la conduite du saint zele.....	327
Ch.XVI-	Que l'exemple de plusieurs Saintz qui semblent avoir exercé leur zele avec cholere, ne fait rien contre l'advis du chapitre precedent.....	329
Ch.XVII-	Comme Nostre Seigneur prattiqua tous les plus excellents actes de l'amour.....	332

LIVRE UNZIESME

**DE LA SOUVERAINE AUTORITE QUE L'AMOUR SACRE TIENT SUR TOUTES
LES VERTUS, ACTIONS ET PERFECTIONS DE L'AME**

Ch.I-	Combien toutes les vertus sont agreables a Dieu.....	334
Ch.II-	Que l'amour sacré rend les vertus excellemment plus agreables a Dieu qu'elles ne le sont par leur propre nature.....	336
Ch.III-	Comme il y a des vertus que la presence du divin amour releve a une plus haute excellence que les autres.....	338
Ch.IV-	Comme le divin amour sanctifie encor plus excellemment les vertus quand elles sont pratiquees par son ordonnance et commandement.....	339
Ch.V-	Comme l'amour sacré mesle sa dignité parmi les autres vertus en perfectionnant la leur particuliere.....	340
Ch.VI-	De l'excellence du prix que l'amour sacré donne aux actions issues de luy mesme, et a celles qui procedent des autres vertus.....	342
Ch.VII-	Que les vertus parfaites ne sont jamais les unes sans les autres.....	344
Ch.VIII-	Comme la charité comprend toutes les vertus.....	346
Ch.IX-	Que les vertus tirent leur perfection de l'amour sacré.....	348
Ch.X-	Digression sur l'imperfection des vertus des payens.....	349
Ch.XI-	Comme les actions humaines sont sans valeur lhors qu'elles sont faites sans le divin amour.....	352
Ch.XII-	Comme le saint amour revenant en l'ame fait revivre toutes les oeuvres que le peché avoit fait perir.....	354
Ch.XIII-	Comme nous devons reduire toute la pratique des vertus et de nos actions au saint amour.....	356
Ch.XIV-	Pratique de ce qui a ete dit au chapitreprcedent.....	357
Ch.XV-	Comme la charité comprend en soy les dons du Saint Esprit.....	359
Ch.XVI-	De la crainte amoureuse des espouses : suite du discours commencé.....	360
Ch.XVII-	Comme la crainte servile demeure avec le divin amour.....	362
Ch.XVIII-	Comme l'amour se sert de la crainte naturelle, servile et mercenaire.....	363
Ch.XIX-	Comme l'amour sacré comprend les douze fruitz du Saint Esprit avec les huit beatitudes de l'Evangile.....	366
Ch.XX-	Comme le divin amour employe toutes les passions et affections de l'ame et les reduit a son obeissance.....	368
Ch.XXI-	Que la tristesse est presque tous-jours inutile, ains contraire au service du saint amour.....	370

LIVRE DOUZIESME

CONTENANT QUELQUES ADVIS POUR LE PROGRES DE L'AME AU SAINT AMOUR

Ch.I-	Que le progres au saint amour ne depend pas de la complexion naturelle.....	372
Ch.II-	Qu'il faut avoir un desir continuel d'aymer.....	373
Ch.III-	Que pour avoir le desir de l'amour sacré il faut retrancher les autres desirs.....	374
Ch.IV-	Que les occupations legitimes ne nous empeschent point	

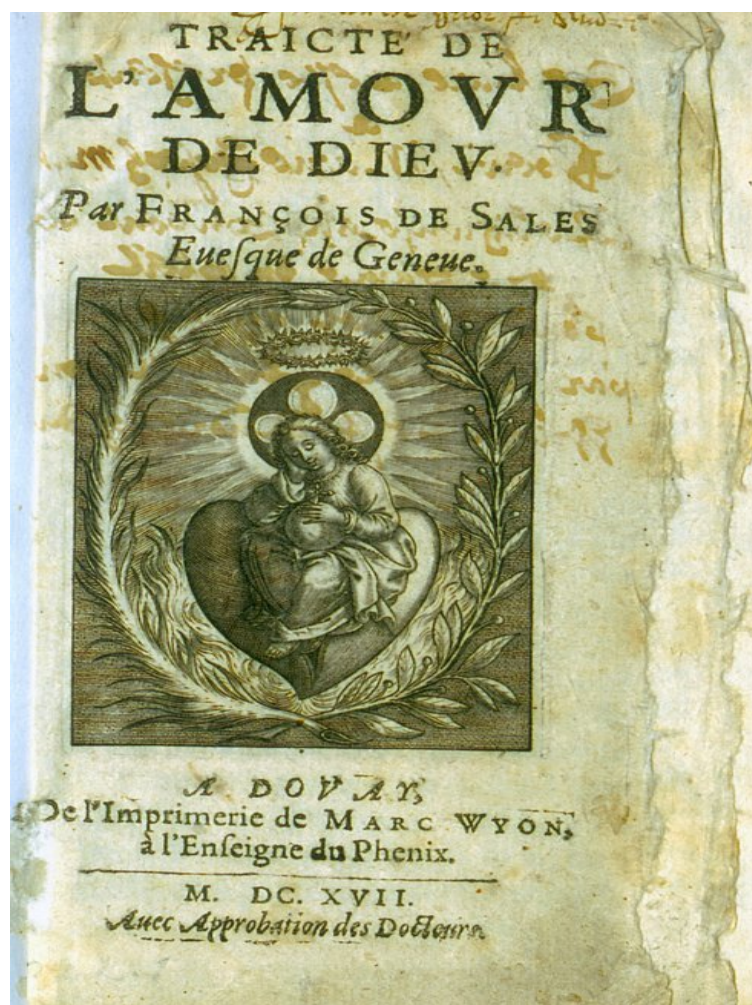
	de pratiquer le divin amour.....	375
Ch.V-	Exemple tres amiable sur ce sujet.....	376
Ch.VI-	Qu'il faut employer toutes les occasions presentes en la pratique du divin amour.....	377
Ch.VII-	Qu'il faut avoir soin de faire nos actions fort parfaitement.....	378
Ch.VIII-	Moyen general pour appliquer plus particulierement nos oeuvres a l'amour de Dieu.....	378
Ch.IX-	De quelques auytres moyens pour appliquer plus particulierement nos oeuvres a l'amour de Dieu.....	380
Ch.X-	Exhortation au sacrifice que nous devons faire a Dieu de nostre franc arbitre.....	381
Ch.XI-	Des motifs que nous avons pour le saint amour.....	383
Ch.XII-	Methode tres utile pour employer ces motifs.....	383
Ch.XIII-	Que le mont de Calvaire est la vraye academie de la dilection.....	384
Diverses Approbations de la premiere Edition.....		386
Privilege du Roy.....		387
Glossaire des locutions et mots surannés.....		388
Table des matieres.....		396
Derniere page.....		405

Textes et notes du Traité de l'Amour de Dieu
pris sur les volumes IV et V des

ŒUVRES DE SAINT FRANCOIS DE SALES

Editées à partir de 1849 à Annecy, par les Sœurs de la Visitation.

Fait à Annecy le 24 mai 1996
P. Jean Gayet osfs



Frontispice du livre du Traité imprimé à Douai en 1617
 (Propriété de la Province hollandaise des Oblats de saint François de Sales)

